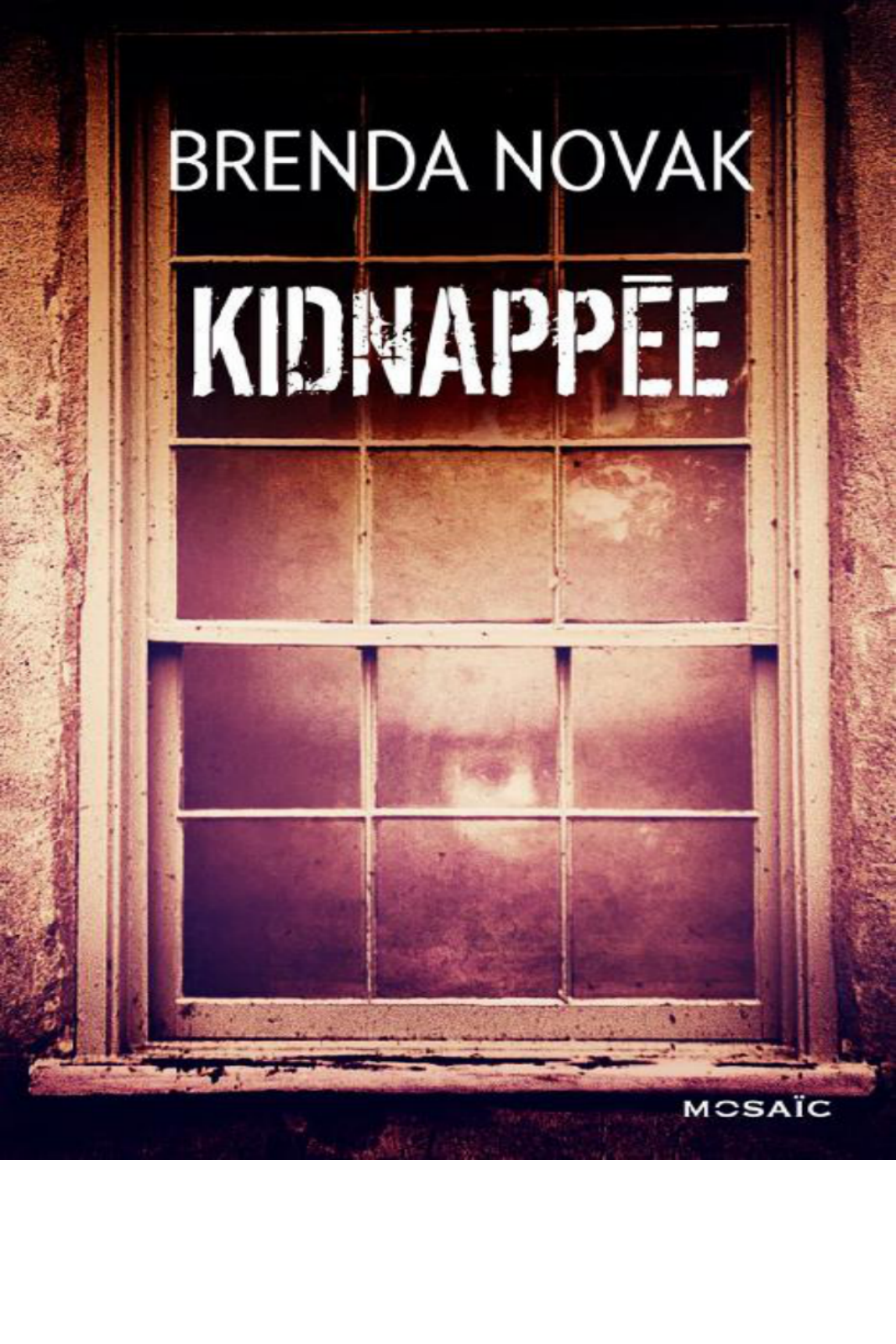




# **La ville orphelineía**

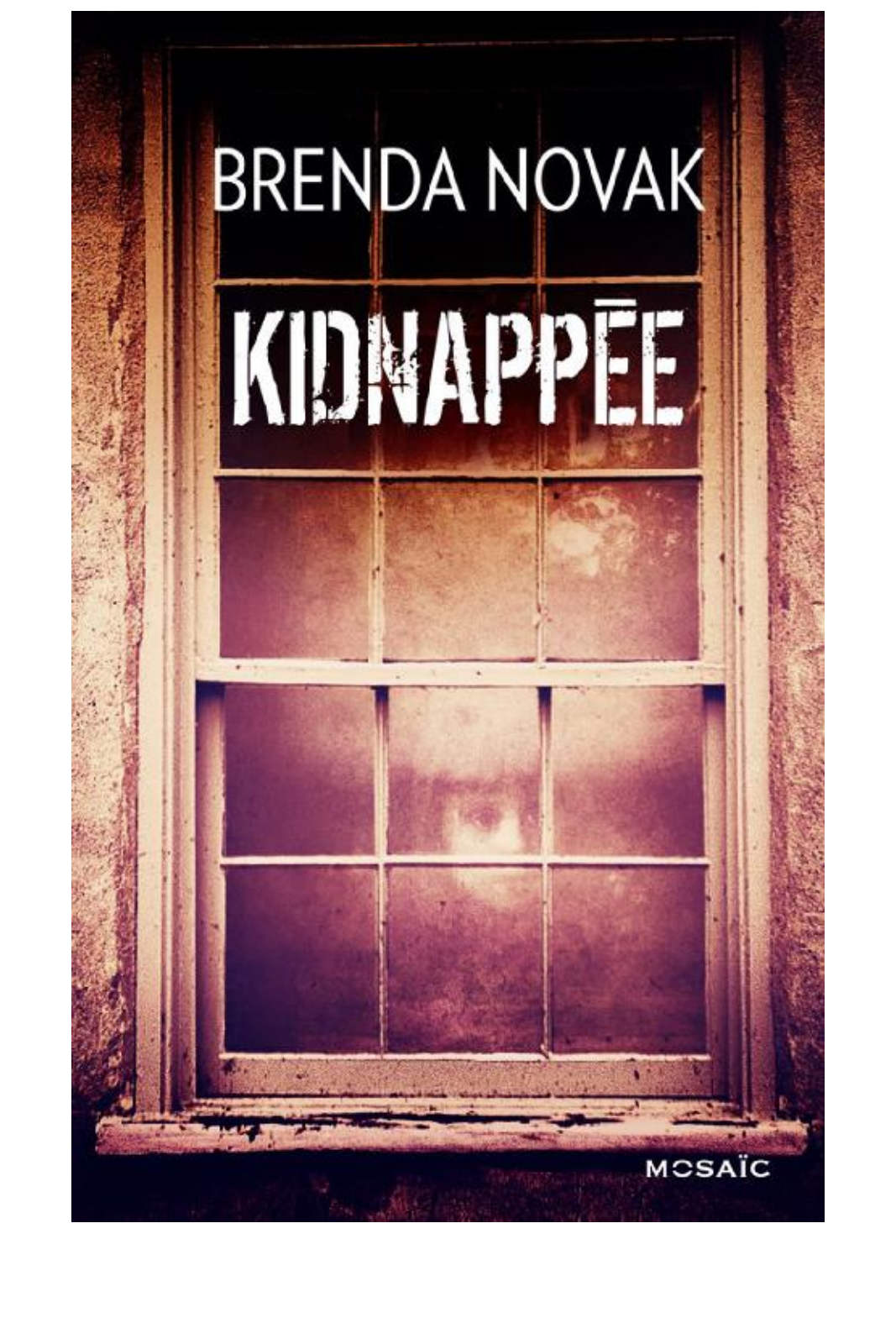
**Novak  
Hislop, Victoria**



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC

BRENDA NOVAK

# Kidnappée

Roman

MCSAÏC

*A Channie...*  
*Pour avoir cru en moi.*  
*Merci d'être là, depuis le début.*

*« L'amour est un démon. Il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour. »*

WILLIAM SHAKESPEARE

*Peines d'amour perdues*

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LA CONTRE-ATTAQUE

Face au danger  
Les disparues du bayou  
Mémoire à vif

*Autres publications*

Noir secret  
Noire révélation  
Noirs soupçons

## *Sacramento, Californie*

Un bruit sourd s'échappa du coffre. Horrifiée, Tiffany fit une brutale embardée sur la droite, évitant de justesse une des maisons situées en bord de route. Que se passait-il ? « Rover », comme son mari et elle l'avaient baptisé, était censé être mort. Que ferait-elle, s'il ne l'était pas ?

Elle crispa les mains sur le volant. Il fallait qu'elle s'arrête pour évaluer la situation. Un mort pouvait-il revenir à la vie ? C'était manifestement le cas. Rover venait de reprendre conscience. Il était en proie à la panique, enfermé dans cet espace sombre et confiné. Peut-être cognait-il pour essayer de casser le feu arrière et attirer ainsi l'attention de la voiture qui les suivait ?

Impossible. Il n'avait que quatorze ans, bon sang ! Où aurait-il pêché l'énergie et la lucidité nécessaires pour exécuter un tel plan ? Sans compter qu'il devait être bien trop effrayé pour les défier... Mais il savait désormais que sa vie ne tenait qu'à un fil. N'était-ce pas suffisant pour tenter le tout pour le tout ?

Elle n'arrivait pas à y croire. Les gamins que son mari ramenait à la maison étaient si timides, si malléables ! Elle s'en étonnait toujours, d'ailleurs. Mais Colin avait l'œil pour les choisir. Il repérait ceux qu'il pouvait enlever.

Elle sursauta tandis qu'un autre coup faisait trembler le coffre de la voiture. Ses mains moites glissèrent sur le volant. Bon sang ! Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Le boucan que faisait Rover finirait pas attirer l'attention des autres conducteurs. Tiffany jeta un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur. La berline noire, conduite par une femme d'âge moyen, qui la suivait depuis quelques kilomètres était toujours là. La brise printanière qui s'engouffrait par la vitre ouverte balayait ses cheveux sombres, révélant ses lèvres pleines et l'ovale parfait de son visage. Impossible de voir ses yeux, dissimulés par des lunettes de soleil, mais c'était le genre de femme que Colin trouverait probablement



séduisante, malgré leur différence d'âge. Rien dans son attitude ne laissait supposer qu'elle s'était rendu compte de quoi que ce soit.

Mais elle se rapprochait dangereusement...

Les coups, les bruits accompagnés de cris étouffés reprirent de plus belle et Tiffany sentit ses nerfs se tendre.

*Il faut que je m'arrête.*

Mais si la conductrice de la berline se doutait de quelque chose, elle s'arrêterait également. Et ne manquerait pas d'entendre les appels au secours de Rover. Comment Tiffany expliquerait-elle la présence d'un garçon dans son coffre ? Salement amoché, en plus !

*Réfléchis ! Trouve une idée !* Il était préférable de continuer à rouler. Elle tournerait au prochain feu, en espérant que la berline continuerait tout droit. Peu importait l'itinéraire, du moment qu'elle atteignait l'autoroute 50. Dès qu'elle aurait dépassé Placerville, elle prendrait le premier chemin de terre suffisamment isolé et boisé.

Et après, que ferait-elle ? C'était une chose de se débarrasser d'un corps, c'en était une autre d'ôter la vie à quelqu'un. Les cris et les coups du gamin devenaient de plus en plus forts et soutenus. Elle avait l'impression de n'entendre que ça — un vrai tam-tam. C'était à se demander comment la conductrice de la berline ne l'entendait pas ! En tout cas, il n'échapperait pas au premier piéton qu'elle croiserait à une intersection.

Tiffany prit une profonde inspiration. Si elle ne réglait pas rapidement le problème, Colin serait de très mauvaise humeur. Pire, ils iraient en prison, si elle faisait tout foirer.

Le cœur battant, elle attrapa son sac. D'une main, elle fouilla à la recherche de son téléphone portable et réussit à appuyer sur la touche correspondant au numéro préprogrammé de son mari.

— Allô !

— Colin, il est en vie ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre... » poursuivit la voix enregistrée de son époux.

Frustrée, elle coupa la communication. Colin trouvait désopilant de faire croire à ses interlocuteurs qu'il était en ligne. Elle-même en riait de bonne grâce quand elle se faisait prendre, mais là... Elle avait besoin de lui parler. *Tout de suite.*

— A l'aide ! Maman ? Papa ? Au secours, aidez-moi ! criait l'enfant.

Tiffany appuya à fond sur l'accélérateur et vira à droite dans un crissement de pneus. Deux hommes, qui sortaient d'une boutique de luminaires, levèrent les yeux d'un air surpris. Quelle idiote ! Si elle cherchait à se faire remarquer, elle ne s'y prendrait pas mieux !

Au moins la berline noire avait continué sur Madison, songea-t-elle, soulagée.

Elle composa le numéro du bureau de Colin d'une main tremblante.

— Allez, vite. Je dois parler à mon mari, marmonnait-elle tandis que les sonneries se succédaient.

— Scovil, Potter & Clay, avocats, énonça une voix féminine.

— Misty ? C'est Tiffany Bell à l'appareil, s'exclama-t-elle tout en visualisant la standardiste aux cheveux roux et frisés. Est-ce que mon mari est là ?

— Une minute, je vais voir.

Il y eut une longue pause, puis de nouveau un bruissement indiquant qu'elle reprenait le combiné.

— Il est en réunion.

— Vous pouvez aller le chercher ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûre. Il est avec le patron.

Jeune diplômé, Colin travaillait pour le cabinet depuis moins d'un an. Elle savait combien il était désireux de faire bonne impression sur les autres avocats, et particulièrement sur Walter Scovil, l'associé principal. Son appel tombait mal, mais rien n'était plus important que ce qui était en train de se produire.

— Je suis désolée d'insister, mais c'est vraiment urgent.

— Oh ! Est-ce que tout va bien ?

Tiffany cligna des yeux à plusieurs reprises pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières.

— Pas vraiment. Sa mère... est tombée et... et elle s'est blessée.

Colin haïssait sa mère. Il n'aurait même pas daigné traverser la rue pour aller la secourir s'il l'avait aperçue en train de mourir — mais ça, personne ne s'en doutait. Il n'en parlait jamais, conscient qu'il risquait d'en choquer plus d'un.

— Je suis vraiment navrée de l'apprendre... Je vais le chercher, reprit la standardiste.

Plus loin, le feu passa au rouge et le flot de voitures ralentit devant elle. Elle scruta l'intersection avec angoisse. Pouvait-elle prendre à droite ? Ou tourner à gauche si une flèche verte l'y autorisait ? Tout était préférable à un arrêt total. Malheureusement, trop de véhicules lui bloquaient le passage. Elle n'eut d'autre choix que de piler et d'attendre.

Elle se mordillait la lèvre, essayant de calmer sa respiration, quand elle s'aperçut brusquement que Rover ne faisait plus de bruit. Était-il mort pour de bon, cette fois ?

— Tiffany, qu'est-ce que te prend de m'appeler ?

En entendant la voix de son mari, elle ne put contenir ses larmes, qui ruisselèrent sur son visage. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, elle surprit le coup d'œil insistant de l'homme installé au volant de la camionnette de la file d'à côté, et se tourna pour se soustraire à son

regard.

— C'est Rover, murmura-t-elle au bout du fil.

— Quoi, Rover ?

— Il est en vie.

— *Quoi ?*

— Il est en vie !

— C'est impossible !

— Si. Il donne des coups dans le coffre et il appelle au secours.

— Alors arrête-toi et fais ce qu'il faut !

— Ici ? Au milieu de Fair Oaks ?

— Bon sang ! Non, bien sûr que non.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Tu es dans quelle rue ? reprit-il.

— Je suis sur Hazel et je roule vers le sud pour rejoindre l'autoroute 50.

— Parfait. Dès que tu seras sortie de la ville, tu régleras le problème.

Elle avait effectivement l'intention de sortir de la ville, mais ce qu'il impliquait après la mit mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « régler le problème » ?

Il baissa la voix pour lui répondre.

— Tu m'as bien entendu : tu finis le travail.

Tuer Rover ? Elle-même ? Elle sentit son estomac se soulever à cette pensée. Le garçon avait été le jouet de Colin. C'était dur d'effacer les traces, à présent.

— Mais... je n'ai pas d'armes, balbutia-t-elle.

— Utilise un bâton ou... une pierre, s'il le faut. Ce n'est quand même pas sorcier !

Tiffany sentit sa mâchoire se contracter. Comment ce qui n'était d'abord qu'un simple amusement avait-il pu dégénérer à ce point ? Parfois, la nuit, elle restait éveillée, parfaitement immobile entre les draps, cherchant à comprendre pourquoi elle était impuissante à mettre un terme à cet engrenage infernal. Quant à Colin... Il était bien trop accroc à la poussée d'adrénaline que lui procuraient l'excitation sexuelle et le sentiment de toute-puissance pour avoir envie d'arrêter. Il lui faisait toujours la même vieille promesse : « Encore une fois. Une toute dernière fois et j'arrête ! » et, chaque fois, elle le croyait et cédait.

Sauf que maintenant elle ne se contentait plus d'être spectatrice. Elle prenait part à ses « jeux », réglant, à sa demande, les détails qui restaient.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Tu sais que je n'ai pas le cran pour... pour faire ça.

— Je ne te demande pas ton avis !

Le feu passa au vert. Le conducteur de la camionnette lui décocha un sourire enjôleur avant d'accélérer. Elle n'y prêta guère attention. Il ne pouvait rien soupçonner : Rover était silencieux depuis de longues minutes.

— Mais...

— Fais-le ou je jure devant Dieu, Tiffany, que...

Il ne prit pas la peine de finir sa phrase. Il n'en avait pas besoin : elle savait ce que cela entraînerait si elle ne réglait pas le problème. Il la punirait sévèrement — d'autant qu'il n'aurait plus son « petit animal de compagnie » à sa disposition.

— D'accord, j'ai compris. Je... il ne bouge plus...

— Pourquoi tu me déranges pour rien, alors ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Tu es pathétique.

— Ne dis pas ça, je t'en prie... Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour toi ?

— Ne commence pas. Tu ne serais rien sans moi. Tu n'étais qu'une plouc quand je t'ai rencontrée.

Il baissa la voix, chuchotant presque, mais elle comprit qu'il était revenu dans son bureau et qu'il en avait fermé la porte.

— Quel type aurait posé les yeux sur toi avec tes cheveux gras et tes vêtements informes ? Je t'ai appris à t'habiller, à te coiffer, à te maquiller. J'ai fait de toi un sex-symbol ! Et maintenant tous mes amis te dévorent du regard...

C'était vrai et elle en connaissait le prix : il exigeait de sa part des efforts constants, sans cesse renouvelés. Il contrôlait sa nourriture, lui imposait deux heures de sport par jour et la pesait régulièrement pour s'assurer que l'aiguille de la balance ne dépasse pas les cinquante kilos. Une taille fine pour mettre en valeur ses seins refaits, qu'il voulait « de la taille de pastèques ». Heureusement pour elle, sa nouvelles poitrine n'était pas si imposante. Colin était plus soucieux de conserver les apparences que d'assouvir ses fantasmes d'amateur de porno : il avait modéré ses exigences auprès du chirurgien plastique, en optant pour un généreux bonnet D. Une rhinoplastie et une augmentation des pommettes avaient complété la transformation. Il devait encore près de neuf mille dollars à la clinique pour toutes ces opérations esthétiques, mais il ne semblait pas affecté par ces dépenses. Seule comptait l'admiration que son couple suscitait à son travail et dans le quartier.

— Je me moque de ce que pensent les autres hommes, se défendit-elle.

C'était vrai. Il était le seul qui comptait à ses yeux. Le seul qui l'ait jamais aimée. Et c'était cet amour qu'elle ne voulait pas perdre.

— Si je compte autant que tu le prétends, fais ce que tu as à faire !

Le gamin était toujours silencieux. Plus aucun bruit ne s'échappait du coffre. Reprenant courage, Tiffany baissa sa vitre pour laisser entrer un peu d'air frais et tira sur le chemisier mouillé de sueur qui lui collait à la peau.

— Oui. Oui, c'est d'accord !

— Voilà qui est mieux.

L'accès à l'autoroute 50 se profila sur sa droite et elle accéléra pour s'engager sur la bretelle. Personne ne pourrait plus entendre le gamin, une fois qu'elle s'y serait lancée à vive allure.

— J'ai paniqué, mais c'est fini maintenant.

— Je sais, bébé. Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu es à moi, tu le sais ? Chacune de tes pensées, chacun de tes gestes sont à moi et c'est comme ça que je veux que ça se passe.

Il était très possessif, mais elle s'estimait chanceuse d'être aimée avec une telle virulence. Avec lui, elle se sentait séduisante, désirable, épanouie. Il lui avait donné tant de preuves de son amour ! Récemment il l'avait même emmenée dans un salon de tatouage pour lui faire tatouer « A Colin » sur chacun de ses seins, chacune de ses fesses et à l'intérieur de ses cuisses... Investirait-il autant de temps et d'argent sur elle si elle n'était pas si importante dans sa vie ? Et puis, pourquoi s'opposer à sa volonté et risquer de s'attirer ses foudres ?

Un frisson la parcourut lorsqu'elle pensa à l'incident qui avait sonné la fin de la présence de Rover chez eux. C'était la faute du gamin, se dit-elle. Il connaissait Colin et savait ce qu'il attendait de lui. S'il avait obéi, comme d'habitude, il aurait peut-être souffert pendant un moment, mais il s'en serait remis. Et il serait encore vivant à l'heure actuelle.

Mais Rover avait voulu jouer au plus malin et... il avait échoué, bien sûr. Maintenant, elle roulait à la recherche d'un coin reculé pour se débarrasser de son corps.

— Qu'aimerais-tu manger ce soir ? demanda-t-elle, espérant l'amadouer en changeant de sujet.

— Je ne sais pas. Il faut que je retourne à ma réunion.

— D'accord.

Elle était donc seule face à cette effroyable tâche. Mais, au moins, elle avait pu parler à Colin, et il lui avait expliqué ce qu'elle devait faire.

— Merci de couvrir mes arrières, Tiff. Je te montrerai combien je t'aime, ce soir, dit-il plus doucement, avant de raccrocher.

Elle sourit en remettant son téléphone dans son sac. Une fois débarrassés de Rover, ils se retrouveraient de nouveau en tête à tête, et c'était le moment qu'elle préférait. Elle savait qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse des jouets de son mari — de « ses animaux de compagnie », comme il les appelait —, mais elle n'aimait pas

beaucoup le plaisir qu'il semblait prendre avec eux. En particulier avec les garçons. Avec ses nouveaux seins, ses tatouages et même les jeux de domination auxquels ils avaient commencé à se livrer, elle le satisfaisait, certes... mais pas autant qu'eux. Parfois, il lui arrivait de penser qu'elle n'était qu'un trophée bon à agiter devant ses voisins, ses amis et ses collègues avocats. Un reflet dans lequel il aimait se contempler, une image qui le flattait.

Mais non... Elle se faisait des idées. Colin partageait tout avec elle, même ses animaux de compagnie. Ainsi, Rover s'occupait des tâches ménagères depuis des semaines.

Elle sécha ses larmes, monta le volume de la radio et se mit à fredonner. Elle se faisait une montagne de rien. Elle pouvait le faire. Elle roulerait jusqu'à la cabane que le père de Colin louait avant d'acheter sa propre maison et dans laquelle ils avaient passé une fois les fêtes de Thanksgiving. Elle s'enfoncerait dans les bois et se débrouillerait pour tirer le corps sur le sol et, quand tout serait terminé, elle irait acheter de quoi préparer un dîner romantique. Elle laisserait Colin l'attacher et la fouetter, et se donnerait à fond pour qu'il atteigne l'orgasme. Avec un peu de chance, il oublierait toute cette histoire et lui pardonnerait de l'avoir dérangé au bureau.

Quand elle coupa le moteur, elle avait repris ses esprits. Elle n'avait plus entendu Rover depuis qu'il avait appelé ses parents à l'aide. Il devait être mort. Ce n'était pas étonnant, après ce que son mari lui avait fait.

Pourtant, quand elle ouvrit le coffre, il en jaillit comme un automate sur son ressort — il ressemblait plus à une sorte de monstre sauvage, tout nu avec son œil gauche tuméfié et fermé, ses lèvres fendues, ses vilaines coupures, les hématomes sombres qui bleuissaient sa peau pâle. Il la bouscula si violemment qu'elle tomba à terre. Le temps qu'elle se redresse, il était déjà loin.

Elle resta pétrifiée en le regardant courir, plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Il poussait des cris, entrecoupés de sanglots. Il était si bruyant qu'elle prit peur et regagna précipitamment l'habitable. Elle démarra en trombe et reprit à toute allure le chemin de terre cahoteux. La BMW n'était pas faite pour ça, mais Tiffany s'en fichait. Pas question de traîner là une seconde de plus.

Mais comment annoncerait-elle la nouvelle à Colin ?

## 2

Samantha Duncan s'ennuyait comme un rat mort. Elle avait pourtant cru que ce serait sensas de ne pas aller en cours. Mais rien de très « amusant » n'avait conclu la première semaine. Sa mère travaillant toute la journée, elle se retrouvait seule dans une maison vide et bien trop silencieuse. Cette maison en particulier. Elle était de loin, et sans conteste, la plus belle de toutes celles dans lesquelles elles avaient vécu, mais elle se fichait des « équipements » comme sa mère les appelait. En réalité, elle s'y sentait comme un bagage excédentaire — un bien petit désagrément, somme toute, qu'Anton Lucassi devait accepter pour avoir le privilège de partager le lit de sa mère.

Elle s'empressa de chasser cette pensée désagréable de son esprit. Ça lui donnait mal au ventre... Or elle était censée être en convalescence. Et se « consacrer à une occupation constructive » — encore une phrase que sa mère avait sans cesse à la bouche depuis qu'elle s'était installée avec Lucassi. Ils s'étaient bien gardés de lui dire laquelle, évidemment ! On était lundi et si elle ne trouvait pas une façon de passer les quatre prochains jours, elle ne survivrait pas jusqu'au week-end. La pensée d'une troisième semaine, puis d'une quatrième du même acabit lui donna envie de pleurer. Elle était si désœuvrée qu'elle en arrivait presque à envier ceux qui étaient coincés au collège.

La sonnerie du téléphone rompit le fil de ses pensées. Soulevant sa tête du fauteuil où elle s'était installée, elle plaqua une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la piscine. Qui cela pouvait-il être, à part le fiancé de sa mère ? *Encore*. Anton était un maniaque psychorigide. Que lui voulait-il cette fois-ci ?

Elle faillit ne pas répondre, mais elle savait que cela ne servirait à rien ; il insisterait jusqu'à ce qu'elle décroche.

— Pourquoi ma mère s'est-elle installée avec toi ? grommela-t-elle en attrapant le combiné. Allô !

Elle prit une voix ensommeillée, pour lui faire penser qu'il la tirait d'une sieste, mais il ne parut pas s'en soucier.

— Sam ?

— Oui ?

— Dis, tu ne laisses pas le vidéoprojecteur allumé toute la journée ?

C'était donc pour ça qu'il appelait ?

— Non.

— Tant mieux. La lampe s'use rapidement et ça coûte plus de trois cents dollars pour la remplacer.

— Ah bon ? J'le savais pas, ironisa-t-elle.

L'ironie était sa seule façon de faire la maligne sans en subir les conséquences : Anton n'avait aucun sens de l'humour. Il ne comprenait donc rien à ses allusions. Elle se moquait pourtant clairement de lui et de sa propension à lui répéter le prix des choses... Comment aurait-elle pu oublier celui du fameux projecteur ? Il le lui avait rabâché des centaines de fois, au point de rendre sa mère tellement nerveuse qu'elle avait fini par lui acheter son propre lecteur DVD afin qu'elle n'utilise pas le vidéoprojecteur. Heureusement qu'elle aimait les films. Et la lecture. Mais regarder une émission télévisée de temps à autre lui aurait changé les idées, tout de même...

— Ce n'est pas un jouet, insista-t-il.

Parce qu'elle avait joué avec, peut-être ?

— J'ai compris.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je m'amuse à casser tout ce que je touche ! marmonna-t-elle entre ses dents

— Quoi ?

— Je disais que j'étais en train de dormir, reprit-elle.

Elle n'avait aucune envie de lui donner une raison de prolonger son sermon. Il fit une nouvelle fois la sourde oreille, sans manifester la moindre gêne pour l'avoir dérangée.

— Tu n'es pas près de la piscine, au moins ?

Trouvait-il quelque chose à redire à ça aussi ?

— En fait, si. Je pensais que ce serait aussi bien de bronzer en dormant.

— Fais attention à ne pas mettre de la crème solaire sur les coussins. Ils sont chers...

Elle le mima tandis qu'il prononçait ces mots qu'elle connaissait par cœur et se retourna sur son fauteuil sans réprimer une grimace de mépris.

— Je ne mets pas de crème, répliqua-t-elle avec humeur.

— Tu n'es pas fâchée ? J'essaie simplement de te faire comprendre la valeur des choses.

Nul doute qu'il avait perçu son agacement. Elle ferma les yeux, mettant toute son énergie à refouler l'irritation qu'elle sentait monter en elle.



Comme elle aurait aimé lui crier : « Dégage et ne m'adresse plus jamais la parole ! » mais il y avait Zoé, sa mère, si excitée d'avoir enfin *trouvé* un homme susceptible de lui offrir une vie stable et la possibilité de s'élever sur l'échelle sociale. Elle ne voulait pas tout gâcher ; elle lui avait déjà gâché assez de choses en venant au monde, non ?

— Je ne suis pas fâchée, affirma-t-elle platement.

— Tu es gentille. Ta mère t'a appelée ?

Non. C'était dommage, d'ailleurs. Elle aimait quand Zoé l'appelait.

— Elle le fait dès qu'elle le peut. S'ils n'étaient pas aussi nuls à son boulot, on pourrait se parler plus souvent.

Le mardi de la semaine précédente, sa mère était rentrée à la maison pour déjeuner avec elle, et elle avait failli se faire renvoyer parce qu'elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude dans l'après-midi.

— Ils ne sont pas nuls, Sam. C'est le vrai monde. Zoé a des obligations. Elle doit se montrer responsable vis-à-vis de ses employeurs, comme tu devras l'être un jour.

*Merci pour la leçon de morale.* Comment sa mère faisait-elle pour supporter ce type ? C'était incompréhensible.

— Sam ? reprit-il. Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, mais là, je... suis vraiment fatiguée.

— D'accord. Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Merci. Au fait, j'ai éteint toutes les lumières, lança-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre un ton moqueur. C'était plus fort qu'elle, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Content de savoir que tu écoutes, s'exclama-t-il. On se voit plus tard.

Ce ne serait jamais *assez tard*, songea-t-elle — mais elle termina la conversation sur une note exagérément aimable, parce qu'elle trouvait amusant d'en faire des tonnes.

— Merci d'avoir appelé, Anton.

Elle sourit. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Et elle était convaincue qu'il ne l'aimait pas davantage, malgré ce qu'il prétendait devant sa mère.

Quand elle raccrocha, un claquement de porte du côté du jardin des voisins attira son attention. Bizarre. Tiffany et Colin Bell n'étaient généralement pas chez eux pendant la journée.

A l'affût du moindre signe de vie, Samantha céda à la curiosité et se leva. Bien que tirée d'affaire, elle n'était pas encore complètement remise de sa mononucléose. Elle traversa lentement la pelouse fraîchement tondue. Encore deux semaines de convalescence, et elle pourrait retourner au collège. C'est ce que le médecin avait affirmé, en tout cas.

Si Anton la voyait marcher sur la platebande que le jardinier avait plantée il y a un mois... ça le rendrait fou, c'est sûr. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sermon qu'il lui ferait, mais elle s'en fichait. A cause de ces foutues fleurs et de tout ce qui était planté dans ce foutu jardin, il l'avait obligée à se séparer de son chien. Il lui avait trouvé une famille, mais elle n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait pu accepter ça.

Approchant son œil d'une fente de la palissade, elle aperçut Tiffany Bell. Avec son mari, ils formaient un couple séduisant qu'elle croisait, de temps en temps, devant la maison. Mais, à sa surprise, sa voisine, qui était aide-soignante dans une maison de retraite, n'était pas en tenue de travail. A la place de la blouse fleurie, du pantalon bleu et des sabots blancs qui constituaient son uniforme, elle portait un jean troué, des tennis pas très propres et un T-shirt qui la boudinait tellement que ses seins paraissaient encore plus gros que d'habitude.

— Je parie qu'ils sont faux, murmura Samantha en jetant un coup d'œil dépité à sa poitrine encore plate.

A treize ans, il n'y avait pas de raison de perdre espoir, mais elle n'était pas très précocce. Alors que sa meilleure amie, Marti Seacrest, remplissait un bonnet B, Sam, elle, n'avait pas besoin de soutien-gorge. Sa mère dédramatisait les choses en l'appelant mon « petit bourgeon tardif ». N'empêche que les garçons ne la regardaient pas comme ils regardaient Marti et...

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Tiffany de l'autre côté de la barrière.

Samantha balaya le jardin du regard, mais ne vit personne d'autre. Est-ce qu'elle s'adressait à elle ?

— Pardon ? intervint-elle.

La tête de sa voisine tourna si vite dans sa direction que Samantha crut presque entendre craquer les os de son cou.

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Samantha regretta aussitôt d'être intervenue, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle se colla à la barrière, les paumes posées contre le bois brut. Elle parvenait à voir la silhouette de Tiffany, mais son visage disparaissait dans l'ombre du patio et se déroba à son regard.

— C'est moi ! Sam. Samantha Duncan. Je ne suis pas au collègue aujourd'hui. En fait, je suis à la maison depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— J'ai été malade.

— Tu n'as pas l'air d'aller mal.

— Je vais mieux, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, derrière cette haie ?

— Je m'ennuie... Je ne sais pas trop quoi faire.

Ses amies lui manquaient, en fait. Sa mère aussi. Terriblement.

Tiffany resta silencieuse. Samantha remarqua qu'elle faisait distraitemment claquer ses doigts.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ce n'était pas seulement son comportement étrange qui éveillait sa curiosité, mais aussi sa tenue négligée qui contrastait avec les jeans de marque, les talons, les beaux pulls et les jolis chemisiers qu'elle portait habituellement.

— Vous semblez... nerveuse. D'habitude, vous n'êtes pas à la maison à cette heure de la journée.

— Tu connais donc mon emploi du temps ? s'emporta sa voisine.

— Pas vraiment. Je...

— Tu viens juste de dire que je n'étais pas chez moi à cette heure de la journée.

— Parce que... vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— A toi de me le dire, puisque tu sembles connaître mon emploi du temps mieux que moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire que je suis nerveuse ?

C'était palpable. Mais, comme tout ce qu'elle disait était pris de travers, Sam préféra s'arrêter là.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Attends !

Elle n'avait plus envie de parler, mais l'injonction la fit hésiter et elle s'immobilisa.

— Depuis quand tu ne vas plus à l'école ?

La méfiance qui perçait dans la voix de Tiffany Bell la mit mal à l'aise. Les adultes prenaient souvent ce ton — Anton en particulier. Pourtant, elle n'avait rien fait de mal. Elle ferma un œil pour mieux voir par le trou de la palissade.

— Depuis une dizaine de jours, répondit-elle.

Sa voisine sortit de l'ombre du patio et Samantha vit qu'elle avait pleuré. De larges coulures de mascara noircissaient ses yeux rougis et gonflés.

Voilà qui expliquait son agressivité... Personne n'aimait être surpris en train de pleurer.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle vit Tiffany traverser son jardin pour s'approcher de la palissade. Les Bell ne possédaient pas de piscine, ni même de barbecue.

— Tu fais souvent ça ?

— Faire quoi ?

Elle fit un mouvement de tête en direction de sa maison.

— Nous espionner.

Son alarme intérieure se mit à clignoter.

— Je ne vous... *espionne* pas !

— C'est pourtant ce que tu faisais à l'instant, derrière cette barrière, non ?

— Non. Pas vraiment. Je veux dire que je vous ai entendue sortir et je m'ennuyais, alors...

Elle s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé que ce serait sympa de vous dire un petit bonjour.

Tiffany était proche maintenant, assez proche pour que Samantha remarque une traînée rouge foncé sur son T-shirt. Cela ressemblait à... du *sang*. S'était-elle coupée ? Peut-être... Était-ce pour cette raison qu'elle avait pleuré ?

— Vous êtes blessée ?

Les yeux de Tiffany se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Samantha se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas du sang, là, sur votre poitrine ?

Sa voisine baissa les yeux, et vacilla en prenant conscience de l'état de son T-shirt.

— Zut ! Zut ! Zut ! Je... Je n'avais pas vu ! s'emporta-t-elle en se frottant nerveusement le front.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je ne peux pas... Je ne sais pas quoi faire. J'ai passé une mauvaise journée. Une *très* mauvaise journée.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, n'appelle personne !

Ses larmes ruisselèrent de nouveau, maculant ses joues de mascara.

— Dis juste à mon mari que je... qu'il faut qu'il rentre à la maison.

— Où est-il ? A son travail ?

Tiffany ne répondit pas et ôta son T-shirt qu'elle jeta par terre, comme si le simple contact du tissu rougi de sang la répugnait.

Bien que surprise de voir sa voisine en soutien-gorge, Samantha insista :

— Quel est son numéro ?

— Son... quoi ? Je ne peux pas... Je ne me les rappelle pas, là tout de suite.

Elle se plia brusquement en deux, comme si elle cherchait à reprendre son souffle et vomit dans l'herbe.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Sam n'en avait pas la moindre idée, mais, manifestement, c'était sérieux. Elle devait joindre son mari au plus vite. Il saurait quoi faire.

— Son numéro est dans le répertoire de votre téléphone ?

— Oui..., haleta Tiffany. Tu peux l'appeler pour moi ?

Le souffle court, elle s'essuya la bouche et renversa la tête en arrière.

— D'accord. Restez ici.

Samantha courut vers le portillon qui menait au jardin de devant, avant de s'immobiliser en entendant les pleurs de la jeune femme redoubler d'intensité.

— Je m'en veux, gémissait-elle dans le vide. Je m'en veux tellement !

Percevant l'angoisse de sa voisine, Sam revint sur ses pas.

— Pourquoi ? Tout va bien aller.

Tiffany se tut et se laissa choir sur le sol.

— Oui, tout ira bien. Ce n'était pas ma faute. Il ne peut pas m'en vouloir, répéta-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— De quoi parlez-vous ?

Tiffany renifla et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— De rien. Je ne me sens pas bien, c'est tout. Je n'ai pas les idées... très claires.

— Ne vous inquiétez pas. J'arrive, assura Samantha en courant vers le portail.

### 3

Une vive tension assombrit les traits de Zoé tandis qu'elle décrochait le téléphone. Cela faisait deux heures qu'elle essayait de joindre sa fille, mais les sonneries s'enchaînaient dans le vide et Sammie ne répondait pas. N'entendait-elle pas sonner ? Peut-être s'était-elle endormie avec la radio...

— Zoé ?

Elle tressaillit et leva les yeux vers celle qui venait de l'interpeller. Jan Buppa, sa responsable, se tenait debout devant son bureau. Aux prises avec l'angoisse qui menaçait de la submerger, elle ne l'avait même pas entendue approcher. A force de travailler dans un espace ouvert, qu'elle partageait avec les réceptionnistes, les secrétaires et les assistants de gestion, elle avait appris à faire abstraction des bruits et des allées et venues du personnel pour rester concentrée sur son travail.

— Je ne voudrais pas interrompre votre rêverie, lança Jan, mais vous avez l'intention de finir ces contrats de location avant de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Sa responsable accompagna ses propos d'un geste emphatique vers la pile de dossiers qui encombrait le bureau. Zoé s'y était attelée dès le début de la journée, mais il y en avait assez pour la tenir occupée jusqu'au milieu de la semaine... Impossible de tout boucler avant 17 heures, en tout cas.

Elle retint un soupir. Anton lui répétait souvent qu'elle avait une chance folle. Sans lui, comment aurait-elle pu décrocher un entretien avec le patron de Tate Commercial, dont il était le conseiller fiscal ? C'était à lui qu'elle devait ce job, et elle lui en était reconnaissante. Ne devait-elle pas se montrer digne de la confiance qu'il lui avait accordée ? Elle força un sourire.

— Bien sûr. Vous avez promis aux agents immobiliers qu'ils les auraient pour demain, et ils les auront.

— Je suis contente de vous l'entendre dire. Je voulais m'assurer que nous nous étions bien comprises, vous et moi.

La mâchoire serrée, Zoé regarda Jan rejoindre son propre bureau.

Si seulement elle n'avait pas autant besoin de ce travail ! Elle allait devoir rester encore plus tard que d'habitude pour finir ces maudits contrats. Or elle détestait l'idée de laisser sa fille seule aussi longtemps.

Pendant un bref instant, elle s'imagina envoyer Jan au diable, mais elle revint très vite à la réalité. Si Anton avait été près d'elle, il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon. *« Calme-toi, Zoé, aurait-il déclaré. Jan est un peu remontée contre toi parce que tu as eu le poste à la place de sa belle-fille, mais ça lui passera, je t'assure ! De toute façon, la première année ne sera pas évidente, mais tu dois travailler le temps d'obtenir ta licence. Et tu ne pouvais espérer meilleure agence pour faire tes armes dans l'immobilier. C'est la branche dans laquelle tu souhaites t'investir, n'est-ce pas ? Il faut savoir faire des sacrifices pour réussir. »*

Que savait-il du sacrifice, lui qui avait toujours vécu dans une maison splendide sans manquer de rien ? Zoé n'appréciait pas le ton condescendant qu'il prenait avec elle, bien sûr, mais il lui fallait admettre que, pour le reste, il n'avait pas tout à fait tort. Elle devait se donner les moyens de réussir ! Le mauvais caractère de Jan n'était qu'une petite concession sur le chemin du succès... Et puis elle était heureuse de travailler chez Tate Commercial. C'était une belle opportunité. Le tremplin idéal. Elle voulait donner le meilleur d'elle-même, se prouver qu'elle pouvait faire mieux que son père et qu'elle n'était pas condamnée à une vie d'expédients. Mais elle se faisait tant de souci pour Samantha...

Passant outre la surveillance de Jan, elle attrapa le téléphone et composa le numéro de son compagnon.

— Allô ! répondit-il aussitôt.

— Anton ? Est-ce que tu as parlé à Sammie aujourd'hui ?

— Je l'ai appelée vers midi. Pourquoi ?

— Elle ne décroche pas.

— Elle doit dormir. Je l'ai réveillée quand j'ai appelé.

Zoé jeta un coup d'œil vers la pendule murale. C'était il y a trois heures.

— Elle n'est pas encore remise de sa mononucléose.

— C'est pour ça qu'elle faisait une sieste, argua-t-il. C'est tout à fait normal, tu ne crois pas ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il trouvait sa réaction excessive. C'était peut-être le cas, mais elle n'arrivait pas à faire taire son inquiétude.

— A quelle heure comptes-tu rentrer ce soir, Anton ?

— 18 ou 19 heures.

— Pourquoi si tard ? La période des déclarations d'impôt est terminée.

— Oui, mais il reste les clients qui ont obtenu des délais.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux prendre vingt minutes pour passer à la maison et me dire si tout va bien ?

— *Tu veux que j'aille jusqu'à la maison ?* marmonna-t-il, visiblement déconcerté.

Elle se frotta distraitement la tempe gauche pour soulager le mal de tête dont elle souffrait depuis le début de la journée.

— Oui, je suis vraiment inquiète.

— C'est ridicule. Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je voudrais que tu fasses un rapide aller-retour... Elle aurait pu décider de se baigner... et se cogner la tête.

— On le lui a interdit. De toute façon, l'eau est encore trop froide.

Un rayon de soleil traversa la baie vitrée, inondant son bureau.

— Il fait particulièrement doux pour la saison ces dernières semaines.

— Mais pas assez chaud pour se baigner. Je ne vois pas ce qu'elle irait faire toute seule dans la piscine !

— Anton, j'irais moi-même si je le pouvais, mais je suis coincée ici ! insista-t-elle en haussant le ton. Et je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer ce soir.

Après un long silence, il finit par lâcher un soupir.

— Bon, d'accord... Je vais faire un saut à la maison. Mais je ne te rappelle que s'il y a un problème. Ils t'ont dit de passer tes appels personnels pendant ta pause déjeuner.

Zoé se raidit. Que lui importait son travail ou la réputation d'Anton ? A cet instant, seule Sammie comptait.

— Non. Appelle-moi dans tous les cas. Du moment que je termine mon travail avant de rentrer, cela devrait aller.

— Très bien. Je te recontacte dans dix minutes.

Après avoir raccroché, Zoé reporta son attention sur son ordinateur et tenta de se concentrer sur un bail commercial de sept ans, destiné à une galerie marchande, dans le sud de Natomas. Elle inséra quelques clauses particulières, puis elle l'imprima, avant de se plonger dans le suivant. Pourquoi Anton ne rappelait-il pas ? S'était-il replongé dans son travail, malgré ce qu'il lui avait promis, repoussant le moment d'aller vérifier que Sam allait bien ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient parlé.

*Il va le faire. Il va appeler d'une seconde à l'autre.*

Elle décida de lui accorder dix minutes supplémentaires. Si elle n'avait toujours pas de nouvelles d'ici là, elle le rappellerait. Et tant pis si cela se soldait par une dispute.

Les secondes s'égrenèrent. Lentement. Pesamment. Une angoisse sourde lui comprimait la poitrine.



Encore deux minutes et elle l'appellerait... A cet instant, son téléphone se mit à vibrer sur son bureau. Elle s'en saisit vivement. Le numéro d'appel indiquait celui de la maison. *Enfin*.

— Anton ? Est-ce qu'elle va bien ?

Un silence lourd suivit.

— Anton ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne la trouve pas.

Elle aurait tant voulu que ce soit sa façon à lui de se moquer de son inquiétude, mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il était trop sérieux pour ça. Ses mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, si violent qu'il lui fallut quelques secondes avant de retrouver son souffle.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— J'ai regardé partout. La porte du fond était ouverte, j'ai trouvé un livre près de la piscine, mais elle n'est pas là.

Son cœur se mit à battre plus vite et plus fort. Si fort que les battements semblaient résonner tout autour d'elle, étouffant le cliquetis des claviers, le bourdonnement des imprimantes, les voix des deux agents qui discutaient près de la photocopieuse, dans un recoin de la pièce.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. J'ai cherché partout.

— Ça n'a pas de sens. Où peut-elle être ? Elle sait qu'elle ne doit pas quitter la maison ! Le docteur lui a dit qu'elle était encore contagieuse.

— Elle est peut-être allée jusqu'au supermarché pour s'acheter des sucreries. Je vais aller y faire un tour.

— Tu as bien regardé dans la piscine ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait, bien sûr.

Grâce à Dieu, le corps de sa fille ne flottait pas sans vie à la surface de l'eau...

— Tu n'as rien remarqué d'inquiétant ? Je ne sais pas, des traces de lutte...

— Non, rien. Ne laisse pas ton imagination s'emballer, Zoé. Tu sais que le quartier est sûr.

Rocklin était l'une des plus belles banlieues de Sacramento, et son taux de criminalité figurait parmi les plus bas de Californie. Rien à voir avec Los Angeles et le camping miteux dans lequel elle avait grandi. Kidnapping, vol et meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

— Une de ses amies est peut-être passée la voir en sortant du collège, avança Anton. Ne tirons pas de conclusions hâtives.

— Je vais appeler les parents de Marti.

— Ne le fais pas du travail ! s'exclama-t-il.

— Tu plaisantes ? Je crois justement que la situation l'impose.

— Je vais le faire. Inutile de te faire virer pour ce qui n'est sûrement qu'une lubie d'adolescente !

Une lubie ? Non. Ça ne ressemblait pas à Samantha. Mais Zoé savait que si elle s'engageait dans cette discussion, Anton ne manquerait pas d'évoquer le soir où Sam avait prétendu aller à un concert alors qu'elle s'était rendue avec sa meilleure amie à une fête, chez un garçon. « *Bienvenue dans le monde de l'adolescence, Zoé. Tu n'as encore rien vu !* » lui avait-il dit.

Etait-elle trop protectrice ?

— Je ne serais pas si inquiète si elle était rétablie. Mais elle est censée se reposer toute la journée.

C'était un argument raisonnable, qu'Anton pouvait entendre, mais elle savait, au plus profond d'elle, que son inquiétude était fondée. Elle voulait tellement protéger Sam de ce qu'elle avait subi quand elle avait son âge ! A la seule pensée de sa fille entre les mains d'un homme, comme celui qui l'avait violée sur le sol du mobile home de son propre père, elle sentit son corps se glacer et des gouttes de sueur couler le long de son dos. Elle avait quinze ans, à l'époque. Et, quelques semaines plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte...

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

En vain.

Et si, en allant au supermarché, Sam avait attiré l'attention d'un pervers ? songea-t-elle brusquement. La trouvant jolie, il aurait pu la suivre jusqu'à la maison...

Elle avait raccroché si distraitemment qu'elle sursauta en entendant de nouveau la voix de Jan l'apostropher.

— Que va-t-il falloir pour vous mettre au travail aujourd'hui, madame Duncan ?

— Je...

La gorge serrée, elle leva les yeux.

— J'ai des problèmes personnels.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment pour les régler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas faire autrement. Je sais bien que ces... contrats sont importants.

Mais en quoi étaient-ils si importants ? Et surtout plus importants que Samantha ? Cette paperasse semblait si vide de sens comparée à l'angoisse qui l'étreignait ! Allons ! Anton avait peut-être raison. Elle imaginait le pire, mais Samantha était en pleine adolescence, et n'importe quoi pouvait lui être passé par la tête.

— Est-ce que je pourrais... prendre une heure ou deux et revenir terminer dans la soirée ?

— Vous voulez partir en plein après-midi, alors que les dossiers

s'entassent sur votre bureau ?

— Oui, dit-elle d'une voix atone.

Elle n'avait, de toute façon, pas la tête au travail et ne pensait qu'à Sam.

Jan secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Les femmes de votre genre sont toutes les mêmes !

— Les femmes de mon genre ? répéta Zoé, interdite.

— Vous vous présentez à l'entretien d'embauche en battant des cils, en portant une minijupe pour vous mettre en valeur...

Elle se mit à tortiller son derrière plat comme une galette, caricaturant ce qu'elle pensait être la démarche de Zoé et des « femmes de son genre ».

— ... et une fois que vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous passez votre temps au téléphone ou à vous faire les ongles.

— Pendant qu'une option plus méritante, mais moins séduisante se languit à la maison, c'est ça, Jan ? la coupa Zoé. Et quand je dis « une option », je pense à une belle-fille obèse !

Elle n'aurait su dire qui fut la plus surprise, de Jan ou des secrétaires assises près d'elle. Toutes trois se figèrent, leur bouche ouverte formant un O parfait.

Jan s'empourpra.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous m'avez bien entendue, lança Zoé. Et pour votre information, je n'ai pas battu des cils, ni passé l'entretien en minijupe. Et je n'ai jamais fait mes ongles au travail.

— Ni fait le travail pour lequel vous avez été engagée. Vous vous cherchez toutes les excuses, depuis le premier jour !

Zoé sortit son sac de son bureau, claqua le tiroir et se dirigea vers la sortie.

— Ne vous avisez pas de sortir, cria Jan dans son dos. Si vous partez maintenant, ne comptez pas remettre les pieds ici !

Arrivée à la porte, Zoé se retourna pour lui répondre :

— Je n'en avais pas l'intention.

Elle sentit peser sur elle le regard des employés qui discutaient dans le coin de la grande salle, puis celui des réceptionnistes à l'accueil. C'était comme une brûlure. La tête haute, elle s'interdit de se retourner et s'efforça d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver. En fait, elle tremblait comme une feuille. Sa relation avec Anton survivrait-elle à son coup de tête ? S'ils rompaient, elle devrait partir avec Samantha. Elle n'aurait pas les moyens de rester dans ce quartier — d'autant qu'elle n'aurait plus de travail. Samantha devrait encore changer d'établissement scolaire, et le cycle infernal des déménagements, auquel elle essayait de mettre un terme, recommencerait comme autrefois. Elle venait peut-être de tomber de

l'échelle dont elle avait gravi avec obstination quelques échelons.

— Pourquoi ai-je laissé cette garce me pousser à bout ? s'écria-t-elle en marchant vers sa voiture.

Laisser libre cours à sa colère l'empêchait de penser à l'absence de Sam et au silence inquiétant d'Anton. Pourquoi n'appelait-il pas ?

Elle essaya de le joindre à quatre reprises, mais sa ligne était occupée.

A qui parlait-il ?

« C'est simple », songea-t-elle en tentant de reprendre ses esprits. Il avait probablement retrouvé Sam, et il était au téléphone avec un client. Sinon, il lui aurait répondu.

Pourtant, quand elle arriva devant la maison et qu'elle le vit assis sur les marches du perron, la tête baissée, elle sentit son cœur se contracter douloureusement. En se rapprochant, elle comprit qu'il était en pleine conversation téléphonique.

Avec un policier auquel il signalait une disparition.

Elle porta la main à sa gorge.

— Non !

Il leva les yeux vers elle. Deux profondes rides lui barraient son front.

— Je ne la trouve pas, annonça-t-il. Elle n'est nulle part.

Effarée, Zoé sentit ses jambes se dérober.

— J'ai tout de suite signalé sa disparition, insista-t-il.

Il semblait sincèrement désolé d'avoir d'abord pris la situation à la légère.

— C'est pour ça que je n'ai pas essayé de te joindre. Je voulais... avoir quelque chose de positif à te dire. Il fallait avertir la police aussi vite que possible.

— La police ? répéta-t-elle, sous le choc.

— Essaie de ne pas paniquer.

Il demanda à son interlocuteur de patienter quelques secondes, puis il posa le téléphone et se leva pour la prendre dans ses bras. Il la soutint jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tout ira bien, chuchota-t-il en la faisant s'asseoir sur le canapé.

Elle le regarda ressortir pour reprendre l'appel. Il paraissait déterminé à prendre la situation en main et à la régler. Mais s'il n'y parvenait pas, rien n'irait plus jamais bien.

Samantha colla une nouvelle fois son œil à la serrure. Mais qu'espérait-elle apercevoir par ce trou de la taille d'un confetti ? Elle n'entendait aucun bruit non plus. Est-ce que Tiffany était partie ?

Elle espérait bien que non. Elle avait envie de faire pipi. Elle en avait envie depuis que sa voisine l'avait enfermée dans cette pièce, mais cette dernière ne répondait pas à ses appels. Quelle ingrate, tout de même ! Car Sam avait simplement voulu l'aider... Elle était entrée dans la maison, Tiffany sur ses talons, pour aller chercher le téléphone que cette dernière prétendait avoir laissé dans la pièce au-dessus du garage. En découvrant le matelas posé à même le sol, elle s'était retournée sans cacher sa surprise... et c'est à cet instant que Tiffany l'avait poussée à l'intérieur, avant de fermer la porte à clé derrière elle.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Mystère. Elle avait visiblement pété un câble. Peut-être même venait-elle de sombrer dans la folie...

Sam soupira. Pour un peu, elle se serait crue en plein thriller. Quand elle raconterait cette histoire rocambolesque au collègue — comment elle s'était retrouvée enfermée par une voisine maboule, que des hommes en blouses blanches avaient ensuite dû emmener de force à l'asile psychiatrique —, personne ne la croirait ! Elle s'y voyait déjà... Au moins cette mésaventure aurait eu le mérite de rompre la monotonie de sa convalescence. Mais tout de même... pourquoi Tiffany ne la laissait pas rentrer chez elle ? Et où était son mari ? Ne devrait-il pas être revenu du boulot à cette heure-ci ?

Il serait bien embarrassé en découvrant ce que sa femme avait fait. En attendant, Sam craignait de ne pas pouvoir se retenir encore longtemps.

Laissant échapper un grognement de dépit, elle se détourna de la porte et fit pour la énième fois le tour de la pièce. Avec leur jardin coquet et bien entretenu, leurs vêtements élégants, et la BMW qui complétait le tableau, ils étaient l'image même du bon goût. Elle ne pouvait pas en dire autant de cette pièce. Mis à part le parquet massif, le même que chez Anton, et le beau ventilateur accroché au plafond,

tout était laid : le matelas maculé d'une tache douteuse en plein milieu et les planches de bois solidement clouées au mur, recouvertes de dessins d'enfants aux couleurs criardes.

Elle s'immobilisa devant, observant les taches, d'un jaune plus citron que doré, qui devaient représenter des bottes de foin et le ciel bleu envahi de nuages joufflus, qui faisaient penser à de la barbe à papa. Elle se rapprocha, essayant de voir si elle pouvait glisser la main entre la planche et le mur. Il devait y avoir une fenêtre dessous ; de l'allée, on la voyait. Si elle atteignait la vitre, il serait possible de la casser et d'appeler au secours. Et bonjour les problèmes pour Tiffany !

Elle déchanta rapidement. Les planches étaient épaisses et trop solidement fixées au mur pour qu'elle espère les détacher. Elle n'y gagnerait qu'un ongle cassé.

— Aïe !

Ou une écharde. Elle donna un coup de poing rageur contre la planche, puis suça son doigt, gagnée par la frustration. Pourquoi condamner ces fenêtres ? Il y avait aussi une pièce au-dessus du garage chez Anton, mais il y avait installé un billard, une table de poker et un minibar.

— A quoi pouvait bien servir celle-ci ? marmonna-t-elle en retirant l'écharde.

Des notes de musique s'échappaient faiblement du rez-de-chaussée. Quelqu'un était à la maison. Était-ce Colin ?

Oubliant son doigt, elle se colla contre la porte.

— Colin ? appela-t-elle.

Elle se mit à tambouriner contre le battant.

— Hé ! J'ai besoin d'aller aux toilettes ! Ça urge... Il faut que je sorte de là !

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était enfermée là, mais il devait être tard. Si elle ne partait pas maintenant, sa mère trouverait la maison vide.

— Ma mère va rentrer d'une minute à l'autre. Il faut que j'y aille ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

— Tiffany ? hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle entendit des pas dans le couloir. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

— S'il vous plaît... Il faut que j'aille aux toilettes, s'exclama-t-elle en reprenant courage.

— Samantha ?

C'était la voix de Tiffany... Enfin !

— Oui ?

— Je suis en train de préparer un dîner romantique pour Colin, et tu me tapes sur le système. Tu ne veux pas la fermer ?

Un dîner romantique ? Elle avait dit ça avec un naturel et un calme déconcertants ... Où était passée la femme déboussolée qui pleurerait dans son jardin un peu plus tôt dans l'après-midi ?

— Laissez-moi sortir, comme ça je ne vous gênerai plus. Ma mère va se mettre en boule si elle ne me voit pas en arrivant.

— Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle est hyperprotectrice : je n'ai même pas le droit de regarder la télé quand j'ai cours le lendemain !

— C'est une bonne mère, si je comprends bien.

« Oh ! ça oui ! » songea Sam, soudain assaillie par une sorte de vague à l'âme. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle avait vu Zoé. Bon sang... Elle avait tellement envie de rentrer chez elle que même l'idée de voir Anton ne lui déplaisait pas !

— Alors, vous ouvrez la porte ?

Il y eut une légère pause.

— Je ne crois pas.

— Mais je vais faire dans ma culotte.

— Oh... *je vois* ! Attends une minute, d'accord ?

Enfin ! Elle patienta, passant d'un pied sur l'autre, et ne put contenir un gros soupir de soulagement en entendant de nouveau du mouvement dans le couloir.

— Vite, je ne tiens plus, insista-t-elle.

— J'arrive, j'arrive.

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit, si vite et si brutalement que Samantha n'eut pas le temps de s'écarter, et qu'elle la prit de plein fouet sur son épaule. Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle reçut un récipient en métal sur la tête. Sous le choc, elle tomba au sol et vit, impuissante, la porte se refermer violemment.

Elle frotta sa tempe douloureuse et gémit en entendant le verrou s'enclencher.

— Tiffany ?

La panique faisait vibrer sa voix sans qu'elle puisse la contrôler. Elle se fit l'effet d'un gros bébé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'allez pas me laisser sortir ?

— Je te l'ai dit, je prépare à dîner, répondit-elle derrière la porte. Nous parlerons du règlement plus tard. Fais pipi dans le récipient que je t'ai donné.

*Le règlement ? Mais de quoi parlait-elle ?*

Son regard se posa sur la coupe en métal qui continuait à tourner comme une toupie sur le sol. Elle ne l'utiliserait pas. Elle n'en avait plus besoin : elle avait déjà fait dans son maillot de bain.

Tiffany se sentit mieux à l'instant où elle entendit la voiture de son mari remonter l'allée. Elle s'était douchée, changée, puis elle s'était débarrassée du T-shirt taché du sang de Rover, qu'elle avait brûlé dans la cheminée. Juchée sur des talons de quinze centimètres, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge en dentelle noire, trop petit pour sa poitrine, et un string. Elle s'était parfumée, et cette fragrance capiteuse — la préférée de Colin — se mêlait à l'odeur chaude du pain à l'ail qu'elle venait de sortir du four et à celle de la cire des bougies, qu'elle avait allumées sur la cheminée.

Elle jeta un dernier regard à ses préparatifs et esquissa un sourire. Tout était parfait. Elle avait même eu le temps de nettoyer les casseroles et les poêles pour ne pas imposer à Colin la vision d'une pile de vaisselle sale.

Elle désirait tant le satisfaire !

— Tiff ?

Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, elle prit une pose suggestive à l'entrée de la cuisine.

— Oui ? fit-elle en prenant sa voix la plus sensuelle.

— Waouh... Quel accueil ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils.

Un sourire lascif aux lèvres, il la détailla sans aucune retenue.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— J'ai pensé que tu aimerais faire une autre vidéo.

Il adorait filmer leurs ébats et prétendre qu'il était une star du porno. Elle le soupçonnait de visionner ces films maison avec ses meilleurs amis, et bien que cette idée lui fût très désagréable, elle préférait feindre l'ignorance et ne pas y penser. Poser des questions ou émettre la moindre plainte ne ferait que déclencher une dispute. Et pourquoi se plaindre, après tout ? Il aimait épater ses copains et faire l'étalage de son bonheur conjugal. C'était plutôt flatteur pour elle, non ? D'ailleurs, à la fin de chaque séance, il lui demandait de montrer à la caméra les parties de son corps où son prénom tatoué la marquait dans sa chair. Et, somme toute, elle pouvait bien lui accorder ce plaisir.

Ce soir, elle ferait tout ce que Colin voulait. Tout pour qu'il soit de bonne humeur et bien disposé à son égard quand elle lui parlerait de Rover.

— Je commence par le dessert ? demanda-t-il.

Elle se caressa les seins d'un geste suggestif.

— Tu pourras en prendre deux fois si tu veux...

— C'est ma fête, alors ?

Aussi impatient qu'il semblât être, il prit néanmoins le temps de déposer son attaché-case dans le bureau qui jouxtait l'entrée.

Elle en profita pour s'éclipser dans la cuisine. Ce n'était pas le



moment de faire brûler les pâtes fraîches !

— Tu as faim ? cria-t-elle sans se retourner, tout en remuant la sauce Primavera.

— De toi.

Elle tressaillit. Elle ne l'avait pas entendu se glisser derrière elle. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, qu'il se mit à malaxer.

— Tu sens si..., commença-t-il, avant de s'interrompre brutalement.

Son silence mit Tiffany en alerte. Elle sentit son estomac se contracter. Qu'est-ce qui lui avait échappé ? Elle n'avait quand même pas fait l'étourderie d'utiliser la crème qu'il détestait ? Non, bien sûr. Alors, quoi d'autre ?

— Tu ne t'es pas épilée ?

— Ep-épilée ? balbutia-t-elle, abasourdie.

Elle avait été bien trop prise par le temps.

— Si, répondit-elle. Ce matin. Tu étais sous la douche avec moi, tu te souviens ?

— Combien de fois faudra-t-il que je revienne sur ce sujet ? Tu dois le faire matin et soir !

— C'est ce que je fais généralement, mais ça prend du temps... Et je ne sentais pas de repousse. Rien.

Elle se frotta les aisselles pour lui prouver sa bonne foi. Sa peau était douce. Comment s'en était-il rendu compte ? La vue, l'odorat, le goût... tout était exacerbé chez lui ! Rien ne lui échappait.

— Je ne te demanderais pas de le faire si ce n'était pas indispensable.

— Je le sais bien. C'est juste que ... je craignais de ne pas avoir fini de cuisiner avant ton retour.

— Epargne-moi tes jérémiades. J'ai dit : aucun poil sur *tout* le corps. On ne revient pas dessus.

— Je suis épilée là où c'est important.

Elle essaya de se faire pardonner en se frottant contre lui, la main sur la fermeture Eclair de son pantalon, mais il se dégagea de son étreinte.

— Arrête. Tu crois que j'ai envie de caresser un porc-épic ?

Tiffany blêmit. La ferait-il encore dormir par terre pour la punir ?

— Je...

Comment détourner sa colère ? Elle avait bien sa petite idée, persuadée de lui faire plaisir en lui apprenant que Samantha Duncan était en haut, mais elle devait garder cette carte maîtresse pour plus tard. Il lui faudrait quelque chose de bien, de *mieux* que bien, quand elle lui parlerait de Rover et qu'il lui faudrait se faire pardonner pour l'avoir laissé s'échapper.

— Je t'ai préparé ton plat préféré.

Elle lui offrit sa moue la plus aguicheuse.

— Tu es content, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Je l'aurais été si tu t'étais rasée.

Et, sans autre forme de procès, il se dirigea vers le salon, où il alluma la télévision.

Tiffany lui lança un coup d'œil de biais.

— Je te sers un verre de vin ?

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et ôte-moi tes nichons de ma vue, ajouta-t-il avec une grimace, alors qu'elle lui tendait son verre. Tu m'as coupé l'envie de te toucher.

Elle se mordit la lèvre. Ils se retrouvaient enfin rien que tous les deux, et elle venait de tout gâcher ! Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi était-elle incapable de répondre à ses attentes ?

— Je suis désolée. Si... si tu veux, tu pourras me fesser plus tard.

— Pour te voir faire la tête pendant deux jours ? Non merci !

— Je ne ferai pas la tête. Promis.

Il leva son verre ballon et le fit lentement tourner, avant d'avaler une gorgée de vin.

— O.K. Mais seulement si tu me laisses te filmer.

— D'accord.

— ... et montrer le film à mes potes quand ils viendront demain soir. Je veux aussi que tu sois là, ajouta-t-il, après une brève pause pour ménager son effet.

Elle chercha son regard. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais demandé d'être présente quand ils les visionnaient entre eux. Bien sûr, il lui avait laissé entendre que Tommy Tuttle et James Pearson, qu'il connaissait depuis le lycée, ne seraient probablement pas contre une petite sauterie entre adultes. Bien au contraire ! En se les représentant tous les deux, le premier, trop empoté pour oser approcher une femme, et le second, incapable de faire durer son mariage plus de quelques mois, elle sentit un frisson la parcourir.

Non, décidément, elle n'aimait pas cette idée. Cela l'effrayait même. Où cela les mènerait-il ? Mais si elle y mettait du sien, peut-être lui en serait-il assez reconnaissant pour faire preuve de clémence quand elle lui parlerait de Rover.

— Si c'est ce que tu veux..., finit-elle par consentir.

Il lui demanda de la main un dessous-de-verre et, dans sa précipitation à le satisfaire, elle se tordit presque la cheville.

— C'est ce que je veux. Maintenant, sers le dîner, si tu veux te rattraper.

Elle retourna dans la cuisine, le laissant devant les infos.

— C'est prêt ! appela-t-elle fièrement cinq minutes plus tard.

Tandis qu'il s'asseyait à la table, elle le servit, s'appliquant scrupuleusement à ce que la salade ne touche pas les pâtes dans

l'assiette. La fois où il lui avait jeté son verre au visage, lui fracturant la pommette, restait gravée dans sa mémoire.

Puis elle s'assit à son tour et attendit qu'il goûte le plat. Elle ne commençait jamais avant qu'il ne lui en donne la permission. Quelquefois, il mangeait seul jusqu'au dessert sans la laisser toucher un seul morceau de son assiette. Il aimait la tester et voir jusqu'où allait son obéissance.

Ce soir, il lui importait peu qu'il lui donne le signal ou pas : elle était bien trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit ! Et même si l'odeur du pain à l'ail donnait l'eau à la bouche, elle n'avait pas l'intention d'y toucher. Elle ne tenait pas à avoir mauvaise haleine.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda-t-il en portant une fourchette de fettucini à ses lèvres.

Tiffany sentit sa gorge se serrer. L'envie de lui avouer ce qui était arrivé à Rover la submergea, mais elle s'interdit d'y céder. Si elle lui racontait tout maintenant, il lui reprocherait, en plus, de lui avoir gâché son repas.

— Bien, mentit-elle.

— Bien ?

Sa fourchette s'immobilisa en l'air.

— Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée au téléphone. Tu étais complètement paniquée !

— Je me suis calmée.

Elle lui désigna le plat de pâtes.

— Comment sont-elles ?

— Délicieuses. Tu as faim ?

Non seulement elle ne voulait pas le priver du plaisir qu'il prenait à nier ses besoins, mais elle aspirait plus que tout à lui prouver combien elle l'aimait. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

— A quel point ? insista-t-il.

— Je suis *affamée*.

— Lève-toi.

Surprise, elle bondit aussitôt sur ses pieds.

— Approche-toi, que je puisse te regarder.

Elle retint son souffle tandis qu'il l'attirait à lui. Il l'examina avec minutie tout en la faisant tourner sur elle-même.

— Quelque chose ne va pas ? finit-elle par demander.

— Tu t'es empâtée.

Dans sa bouche, *empâtée* était pire que *moche*. Sous la violence du mot, elle ne put retenir une grimace.

— Mais je... je fais le même poids qu'hier.

— Ne discute pas ! Personne ne connaît mieux ton corps que moi.

Il balaya du regard la salade Caesar, le pain à l'ail et la sauce Primavera qu'elle avait préparés.

— Cette bouffe est bien trop calorique pour toi. Va chercher un plat protéiné et réchauffe-le au micro-ondes.

Les « menus diététiques » constituaient sa nourriture de base, ces dernières années, et ils lui semblaient tous avoir un goût de carton, mais cela ne la dérangeait pas. Comme son mari aimait qu'elle ne finisse pas son assiette, elle n'aurait aucun mal à le contenter ce soir.

Quand elle revint de la cuisine, il avait fini. Il s'étira, avant de se servir un verre de vin, tout en la regardant picorer dans son assiette.

— Très bien, dit-il. J'aime ça. Délicat. Féminin. Tant de femmes mangent comme des truies de nos jours !

Quand elle lui sourit, il se pencha vers elle.

— Montre-moi de nouveau tes lolos.

Elle marqua une brève hésitation.

— Tu ne préfères pas que je me rase d'abord ?

— Non. J'ai besoin de sentir que ça pique, ou je ne pourrai pas te punir comme j'en ai envie.

Si ça, ce n'était pas la preuve de son amour... Il tenait tellement à elle qu'il avait besoin d'être en colère pour pouvoir la frapper.

— Je comprends, Maître.

Elle dénuda ses seins et se caressa pour l'exciter, puis elle se leva, impatiente. Elle n'avait pas faim. Plus vite elle aurait fait la vaisselle, plus vite elle pourrait le satisfaire, songea-t-elle.

Il l'arrêta alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine.

— Laisse tomber ça. C'est maintenant que je veux. Je suis prêt.

Mais il détestait ça, quand la vaisselle sale traînait...

— Il faut que je débarrasse la table, que je range...

— Tu t'en occuperas plus tard.

Il avait quand même envie d'elle. L'espoir la reprit et lui donna la force et le courage de lui révéler l'impensable. Elle reposa les assiettes sur la table.

— Je... Il faut que je te dise quelque chose d'abord, murmura-t-elle.

— Quoi ?

Elle serra les poings, ses faux ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Euh... Tu sais, quand je t'ai dit que tout s'était bien passé aujourd'hui...

Il plissa les yeux, l'air méfiant.

— Oui ?

— En fait, ça ne s'est pas passé si bien que ça.

C'était à peine si elle parvenait à soutenir son regard.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se laissa tomber à genoux, les mains levées vers lui, suppliante.

— Ce... Ce n'était pas ma faute, Colin. Essaie de comprendre... Il

était encore en vie !

Il l'attrapa par le poignet.

— Tu *savais* qu'il était en vie. Tu m'as appelé pour me le dire.

— Mais je ne m'attendais pas... Je veux dire... il avait cessé de crier. Et... quand j'ai ouvert le coffre...

La tenant toujours par le poignet, il lui pinça un téton de sa main libre, si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Quoi, Tiffany ? *Qu'as-tu fait ?* demanda-t-il d'une voix rocailleuse. Tu ne l'as pas laissé s'échapper, quand même ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! Je pourrais tout te pardonner, mais ça...

Il accentua encore sa pression sur son sein. Les larmes ruisselèrent sur les joues de Tiffany, mais elle ne lui opposa aucune résistance et ne laissa plus échapper aucun son. Par expérience, elle savait que cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Je n'ai rien pu faire, murmura-t-elle. Il... il a bondi du coffre, m'a sauté dessus et...

Elle ravala un cri tandis qu'il la secouait et la mordait à l'épaule.

— Et puis quoi, sale garce ! Et puis *quoi* ?

La douleur et la peur s'entremêlaient, lui coupant le souffle. Elle haletait, cherchant à garder les pensées claires.

— Et il s'est enfui. Il... m'a fait tomber. Il hurlait. Il...

— Et pourquoi ne lui as-tu pas couru après ? Tu étais dans les bois, bon sang ! Il ne pouvait pas aller bien loin. Tu as vu dans quel état il était. Tu étais là... Tu m'as même aidé !

Seulement parce qu'il l'y avait contrainte, songea-t-elle. Et chaque minute de cet horrible scénario lui avait fait horreur.

— Je ne pouvais pas lui courir après parce que...

Colin attrapa ses cheveux et tira si fort qu'elle bascula en arrière. Elle tenta quand même de s'expliquer, le souffle court, le débit haché.

— Il hurlait au meurtre. J'ai paniqué, Colin. S'il te plaît, s'il te plaît, ne te mets pas en colère. Je ferai *tout* ce que tu veux. Tout. Je suis d'accord pour tes amis demain soir, je te l'ai dit. Si tu veux, nous le ferons en vrai, devant eux.

Il la pinça encore plus fort.

— Et toi, bien sûr, tu n'avais pas prévu qu'il te bondirait dessus...

Elle battit des paupières, à plusieurs reprises, pour refouler les larmes qui lui brouillaient la vision.

— C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

— Et ça ne t'a pas empêchée de m'affirmer sans ciller que tout s'était bien passé !

— Je ne voulais pas gâcher le dîner.

La douleur envahissait toutes les parcelles de son corps. Elle ferma les yeux pour lutter contre le vertige.

— Je savais que cela te contrarierait.

— Tu crois peut-être que tes mensonges ne me contrarient pas ?

Anticipant le coup qui allait venir, elle recula instinctivement, ce qui le mit en rage.

— Tourne-toi, lâcha-t-il en débouclant sa ceinture.

Bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle fut soulagée quand il lui lâcha le sein. Profitant de ce répit, elle rajusta son soutien-gorge et obéit à sa demande. Elle reçut un violent coup de pied qui la fit se recroqueviller. Elle y survivrait, se dit-elle. Il la fouettait, même sans être en colère. Il aimait ça. Elle ne s'en plaignait pas vraiment. Sauf que, ce soir, les coups de ceinture pleuvaient, plus forts que jamais. Il s'acharnait sur elle, incapable de s'arrêter, tirant une profonde jouissance de sa soumission.

Un reflux de bile envahit sa gorge et elle déglutit frénétiquement pour la contenir. Si elle vomissait sur le tapis, il n'hésiterait pas à le lui faire lécher. Comme il avait forcé Rover à le faire.

— Espèce d'idiot !

Chlac ! La lanière de cuir lui cingla le dos. Il n'élevait jamais la voix, soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins. Il savait garder son calme en toute situation

— Est-ce que — Chlac — tu veux que j'aille — Chlac — en prison ?

Chlac ! Chlac !

— C'est ce que tu veux, dis ? insista-t-il.

Il s'appliquait à la frapper au même endroit sur son dos. Elle n'était pas sûre de pouvoir résister longtemps à ce traitement. En désespoir de cause, elle se retourna et leva le bras pour l'arrêter. Elle comprit aussitôt son erreur : jetant sa ceinture, il entoura son cou de ses mains.

— Je devrais te tuer ! Tu le sais ça ? Tu ne me mérites pas. Regarde cet endroit ! Regarde tout ce que je t'ai donné ! Tu n'en es pas digne, continua-t-il en serrant sa gorge.

Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, comme la fois où il avait utilisé sur elle la chaîne d'étranglement de Rover. Son sang cognait à ses oreilles. C'était le moment de lui parler de Samantha Duncan... Oui, elle devait le faire avant de perdre connaissance. C'était la seule façon de l'arrêter ! Encore fallait-il qu'elle puisse respirer...

Elle ne résista pas, se forçant à rester inerte entre ses mains, en dépit de l'instinct de survie qui la poussait à se débattre. Il ne la tuerait pas. Une fois sa colère passée, il pleurerait et se confondrait même en excuses. Demain, plus tendre que jamais, il lui appliquerait du baume sur ses blessures.

Enfin, il ôta ses mains de son cou, mais, à l'expression de son visage, elle sut qu'il n'en avait pas fini pour autant. En le voyant

fermer le poing, elle leva une main pour l'arrêter, ouvrit la bouche, sans parvenir à articuler le moindre mot.

— Attends... Ne me fais pas mal.

Elle aspira une nouvelle bouffée d'air qui lui brûla les poumons.

— J'ai... un... cadeau pour toi.

La curiosité le fit hésiter, mais la lueur dans ses yeux restait glaciale.

— Qu'est-ce que c'est ? Inutile de me proposer ton corps répugnant, il ne m'intéresse plus.

— Ne dis pas ça ! Je t'aime tant...

— Tu m'aimes, mais tu es incapable de suivre mes consignes !

— Rover ne sait *rien*.

En reprenant son souffle, elle retrouvait ses esprits.

— Tu... tu l'as ramené à la maison dans ton coffre. Tu lui avais bandé les yeux. Il ne sait pas qui nous sommes ni où nous vivons.

Il la frappa au visage, ce qu'il s'abstenait habituellement de faire pour ne pas laisser de traces qui l'auraient empêchée d'aller au travail le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Il vaut mieux pour toi que ça en vaille le coup, vociféra-t-il.

Sonnée, elle essaya de rassembler ses idées. Qu'essayait-elle de lui dire, au juste ? C'était quelque chose de bien, quelque chose qui arrêterait tout ça...

Ah oui. Elle avait capturé Sam. Samantha Duncan.

— Tu... tu te souviens de la gamine d'à côté ?

Elle passa une main sur ses joues mouillées.

— La fille de la voisine..., reprit-elle.

Elle avait capté son attention à présent. Tous ses sens étaient en alerte, elle le savait. Zoé Duncan, la mère de Samantha, l'avait intrigué dès son arrivée dans le quartier, probablement parce qu'elle lui manifestait une certaine indifférence.

— Oui ?

— Elle est en haut, dans la pièce de Rover.

Il la lâcha et se releva en vacillant.

— Tu plaisantes !

— Non. Et..., commença-t-elle, la gorge serrée, espérant que cela serait suffisant, elle est toute à toi. C'est ton nouvel animal. Je ne me plaindrai pas... et je... n'essaierai pas de t'empêcher... de lui faire du mal.

— Tu l'as kidnappée ?

Elle passa la langue sur la commissure de ses lèvres et sentit le goût du sang lui envahir la bouche. Elle hocha la tête, heureuse de confirmer son méfait.

— T'es cinglée ou quoi ? glapit-il. Elle habite la porte d'à côté !

Tiffany vacilla. La terreur la paralysa comme un puissant venin. S'était-elle méprise sur les nombreuses allusions qu'il avait faites sur Zoé ? Elle ne comptait plus le nombre de fois où il lui avait dit qu'elle était sexy et que sa fille le serait aussi en grandissant... Pourquoi était-il mécontent ?

— Personne ne sait où elle est, je t'assure, murmura-t-elle.

Se frottant le menton, il marcha jusqu'au canapé, avant de se retourner vers elle.

— On ne peut plus la laisser partir, maintenant.

— La laisser partir ?

Tout son corps lui faisait mal — son épaule, sa tête, son dos, ses jambes — mais elle redoutait tant ce qui allait se passer dans les minutes à venir qu'elle n'y prêtait pas attention.

— Tu m'as toujours dit que c'était trop risqué de les laisser en vie, reprit-elle. C'est bien pour ça que tu m'en veux d'avoir laissé échapper Rover, non ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue entrer dans la maison avec elle ? demanda-t-il en articulant lentement.

La prudence donnait à sa voix un calme apparent.

— Personne, assura-t-elle. Je le jure.

— Parfait.

Il l'enjamba et s'élança dans l'escalier, dont il gravit les marches deux par deux.



Samantha se redressa en entendant des bruits de pas résonner dans le couloir. Était-ce Tiffany ? Non, les pas étaient trop lourds. C'était forcément Colin. Il était enfin rentré !

Génial ! Elle allait sortir d'ici et il ferait enfermer sa cinglée de bonne femme... C'est ce qu'elle se répétait depuis une bonne heure, en tout cas. Sans parvenir à s'en persuader, hélas. A force d'être assise dans cette pièce aveugle, à même le sol, dans son maillot de bain trempé d'urine, elle sentait d'affreux doutes s'insinuer en elle. Pourquoi y avait-il un matelas dans cette pièce ? Et pourquoi était-il dans cet état ?

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir et s'en était écartée, préférant rester sur le plancher. Mais sans oreiller, ni couverture pour se couvrir, la fraîcheur de la soirée commençait à la pénétrer. En fait, elle se sentait gelée jusqu'aux os.

Le verrou céda.

Elle vit la porte s'ouvrir et Colin apparaître sur le seuil. Son corps obstruait le passage, lui donnant l'impression d'occuper tout l'espace.

Plus grand qu'Anton, qui prétendait mesurer un mètre quatre-vingts, Colin avait les yeux foncés, d'épais cheveux bruns et bouclés qu'il coiffait en arrière avec du gel. Elle l'avait toujours trouvé beau, surtout quand il était en costume, comme aujourd'hui. Elle l'avait même confié une fois à Marti alors qu'elles discutaient au téléphone : *« Tu verrais mon voisin, il est tellement sexy. J'espère que j'aurai un mari comme lui, un jour... »*

*« Tu parles du type dont la femme a de gros seins ? »*

*« Exactement. Lui et elle, c'est... le couple parfait... le couple idéal... »*

Pourtant, en cet instant, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu lui trouver. Il ne souriait pas, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient à l'extérieur, et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, la jugeant d'une façon qui la fit instinctivement se recroqueviller.

— Est-ce que je peux, *s'il vous plaît*, rentrer chez moi ?

— Nous en reparlerons plus tard. Debout.

Il n'avait pas élevé la voix, mais il n'y avait aucune équivoque : c'était un ordre. Terrorisée, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, et malgré l'odeur piquante d'urine qui l'embarrassait, elle s'exécuta.

Il porta immédiatement le regard à la tache sombre qui ombrait le plancher.

— Tu ne vas pas encore au pot ?

Pourquoi se montrait-il si méchant ? Elle noua ses bras autour d'elle et les frotta vivement pour se réchauffer.

— C'était... c'était un accident. J'étais coincée ici.

Il lui montra le récipient qu'elle avait reçu en pleine tête, un peu plus tôt.

— Et ça, c'est pour faire joli, d'après toi ?

Elle resta silencieuse. A quoi bon répondre ? Il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait, apparemment.

— Tu t'en souviendras la prochaine fois ? demanda-t-il.

Elle dut se forcer pour expulser les mots coincés dans sa gorge serrée.

— Je ne veux pas faire pipi ici, comme ça. Je veux juste rentrer chez moi.

— Je suis navré, mais cela ne va pas être possible.

Elle renifla. La panique lui nouait l'estomac et elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Les nerfs à fleur de peau, elle ne savait si elle allait rire, pleurer ou hurler. Elle passa nerveusement sa langue sur ses lèvres et sentit le goût salé de ses larmes.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander.

Il lui décocha un sourire radieux qui la surprit.

— Nous avons besoin d'un animal de compagnie.

— Un... un animal de compagnie ?

— Exactement, confirma-t-il.

— Mais... je ne suis pas un animal ! s'exclama-t-elle, tandis que les larmes inondaient ses joues.

— Oh ! non. Tu vaudrais mieux que ça, d'une certaine façon. Toi, tu peux faire davantage que rapporter un bâton, tendre la patte ou te rouler par terre, n'est-ce pas ?

Il fit la grimace en regardant la marque mouillée sur le sol.

— Mais tu as besoin d'être dressée. Alors je vais te le dire une bonne fois pour toutes : je ne tolérerai plus ce genre de dérapage dans l'avenir. Je ferme les yeux pour cette fois, parce que c'est ton premier jour avec nous, mais, si tu le refais, tu seras privée de nourriture et d'eau jusqu'à ce que j'en décide autrement.

Samantha le dévisagea avec horreur. Était-il sérieux ? Ou nageait-elle en plein cauchemar ?

— Vous ne pouvez pas me garder ici !  
— C'est ce qu'ils disent tous.  
— Qui ça, tous ?  
— Crois-tu vraiment être la première ? Tu penses que je ne sais pas ce que je fais ?

Une terreur indicible la submergea. Que voulait-il dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Je suis malade ! cria-t-elle. Je dois rentrer chez moi...

— Toi, malade ? Tu m'as l'air en grande forme, au contraire. Bon... Tu as les genoux un peu cagneux et tu n'es pas encore formée, mais tu as quoi... treize ans ?

Elle acquiesça.

— C'est l'âge parfait.

— Pour...

— Pour s'adapter. J'adore tester la résistance de la psyché humaine. C'est absolument fascinant. D'ici à quelques semaines, tu te seras habituée à tes nouvelles conditions de vie. Tu commenceras même à aimer cet endroit, et à m'aimer, moi, comme un bon petit animal.

*Ça, jamais !*

— J'ai une mononucléose et je suis encore contagieuse, insista-t-elle, consciente d'avoir une carte à jouer. C'est pour ça que je n'étais pas au collège.

Colin s'assombrit.

— Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai plus aucune énergie, plus aucune force. C'est terrible. Si vous l'attrapez, vous ne pourrez pas aller travailler ou... ou tondre votre pelouse ou...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je travaille dans un grand cabinet d'avocats, moi ! Je ne peux pas m'arrêter comme ça. Tu crois que ça se paie comment, une maison comme celle-ci ?

— C'est bien ce que je dis... Vous n'avez pas intérêt à l'attraper. Et puis ça dure *longtemps*.

— Cette stupide garce ne peut rien faire correctement, marmonna-t-il.

Samantha fit un pas vers la porte.

— Vous feriez mieux de me laisser partir.

— C'est trop tard, aboya-t-il en se dépêchant de sortir, comme si l'air était soudain devenu irrespirable.

Le battant se referma derrière lui dans un bruit sinistre.

— Attendez ! cria Samantha.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle voulait se laver, mais elle se ravisa à la dernière seconde. Inutile de lui rappeler qu'elle avait uriné sur le plancher : il risquait de se remettre en colère.

— J'ai froid. Et faim !

— Tu n'en mourras pas !

La réponse avait fusé. Un instant plus tard, elle entendit le bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Terrassée par l'angoisse, elle éclata en sanglots.

*Maman.*

Elle se jeta sur le matelas, sans plus se soucier de sa propreté. Il y avait pire qu'une tache, pire que la mononucléose, pire que de vivre avec un beau-père dirigiste qu'elle n'aimait pas. Elle n'avait jamais été séparée de sa mère. Elles avaient toujours compté l'une sur l'autre pour surmonter les difficultés — quand il fallait déménager, ou payer les cautions du grand-père pour le faire sortir de prison, ou se rendre à la soupe populaire pour avoir quelque chose dans le ventre.

Sa mère était là, tout près... mais Samantha avait le terrible pressentiment qu'elle ne la reverrait plus.

\* \* \*

Colin ne fut pas surpris d'entendre frapper à la porte. Il s'y attendait : la disparition d'une enfant provoquait toujours du remue-ménage. La police ne manquerait pas de quadriller le quartier et d'interroger le voisinage.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Tiffany sortit de la cuisine pour se poster derrière lui.

Il posa la télécommande de la télévision sur la table basse et se leva, balayant la pièce du regard. Tout était en ordre. Il avait ordonné à Tiffany de se rhabiller et de se remaquiller. Puis il était allé porter à Samantha un verre de jus de fruits dans lequel il avait mis un somnifère. Le « parc », comme il appelait la pièce où il enfermait ses animaux de compagnie, était insonorisé — il avait fait faire les travaux sous le prétexte de se mettre à la batterie —, mais il tenait à ne prendre aucun risque. Le calmant avait dû faire effet, car elle avait cessé de crier. Il n'entendait plus aucun bruit depuis une trentaine de minutes.

Bientôt, elle n'oserait plus du tout hurler...

— Et s'ils demandent à me voir ? s'inquiéta Tiffany en le regardant s'approcher de la porte d'entrée.

Il lui jeta un coup d'œil. Sa lèvre était tuméfiée et fendue. Mais ça arrive à tout le monde de se cogner, non ? Ce n'était pas comme si on la voyait régulièrement couverte d'ecchymoses et de plaies — en tout cas pas depuis qu'il lui avait fracturé la pommette avec son verre. Et cet incident avait coïncidé avec son opération esthétique, ce qui leur avait fourni une bonne excuse pour expliquer les bandages qui enveloppaient son visage.

— Tu leur diras que tu t'es cognée.

Leur regard se porta sur la porte, alors qu'un nouveau coup venait

d'être frappé.

— Maintenant, va dans la cuisine et termine la vaisselle, lâcha-t-il. N'en sors pas avant que je t'en donne la permission.

Il attendit que l'eau coule dans l'évier, puis il ouvrit la porte. Et se trouva nez à nez avec la mère de Samantha et l'homme avec lequel elle vivait. Ce qui signifiait que la police viendrait plus tard. *C'était reculer pour mieux sauter...* Les prochains jours ne s'annonçaient pas faciles, mais il savait se montrer patient quand c'était nécessaire. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était faire profil bas.

— Oh ! Mais ce sont nos voisins... Bonsoir !

Il plaqua une expression amicale sur ses traits, feignant l'étonnement devant les larmes qui mouillaient le joli visage de Zoé Duncan. Grande et élancée, dotée de seins qui devaient à peine remplir un bonnet C — mais qui étaient vrais, ça il l'aurait juré —, elle était radicalement différente de Tiffany. On devinait à son attitude, à son port de tête élégant, que Zoé n'avait jamais souffert de complexes. Colin avait bien essayé de flirter avec elle, mais elle n'avait cessé de ramener Tiffany dans la conversation, ce qui l'avait profondément agacé. Comme s'il pouvait oublier qu'il avait une femme !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Vous semblez bouleversée.

Elle avait tellement pleuré et s'était tellement essuyé les yeux qu'il n'y avait plus aucune trace de maquillage sur son visage.

— Auriez-vous vu ma fille, Samantha ?

Il se gratta la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Elle...

Sa voix se brisa et l'homme qui se tenait à son côté — Anton Lucassi, s'il se souvenait bien — lui effleura le coude. Plus âgé que Zoé, plus vieux qu'eux aussi, ce type était certain d'avoir de la classe. Il prenait de grands airs, mais, au fond, ce n'était qu'un sale con prétentieux.

— Elle n'était pas à la maison quand nous sommes rentrés du travail, expliqua-t-elle. Nous l'avons cherchée partout.

— Avez-vous appelé la police ?

— Oui, nous leur avons parlé au téléphone pendant près d'une heure.

— Il faut éviter de paniquer. Elle a disparu depuis cet après-midi, intervint Anton. Ils pensent qu'elle a pu faire une fugue.

— Elle ne s'est pas enfuie, s'obstina Zoé.

— Sam a récemment dit à son grand-père qu'elle voulait quitter la maison... Nous ne pouvons pas éliminer cette possibilité, insista Anton.

Zoé, qui tentait visiblement d'éviter une dispute, ne put contenir son irritation.

— Pour aller où ?

Anton se renfrogna.

— Les fugueurs n'ont généralement pas de plan. C'est pour ça qu'ils finissent dans les rues.

Relevant le menton, Zoé s'adressa à Colin.

— La police a été prévenue. Ils vont inspecter les environs, mais... nous voulions déjà savoir si quelqu'un, dans le voisinage, l'avait aperçue, ou avait une idée... de l'endroit où elle pourrait être.

— Je vois.

Il se frotta le cou, gardant le silence quelques secondes pour donner à sa réaction le plus de crédibilité possible.

— Seigneur... Je suis terriblement désolé. J'aimerais tant pouvoir vous aider ! Serait-il possible qu'elle soit seulement allée au cinéma ? ou sortie avec des amies ?

Zoé secoua la tête.

— Elle n'est pas du genre à partir sans rien dire, sans laisser de mot...

— Ce n'est pas tout à fait vrai, interrompit Anton.

— Elle m'aurait appelée pour me le dire, enchaîna-t-elle fermement.

— Je ne sais pas ce qu'il en est, mais elle semble être une chouette gosse, tempéra Colin pour court-circuiter la dispute qu'il sentait poindre entre eux.

— C'est vrai qu'elle l'est. Et...

La voix de Zoé se brisa de nouveau, mais elle leva une main pour indiquer à son fiancé qu'elle allait finir sa phrase.

— ... et elle se remet à peine d'une mononucléose. Elle est censée ne pas faire d'efforts et... ça m'inquiète aussi beaucoup.

— C'est normal.

Colin fit claquer sa langue pour marquer son empathie.

— Et votre femme ? demanda Zoé en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pensez-vous qu'elle...

— Tiffany ? la coupa-t-il. Je doute qu'elle ait vu quelque chose. Elle n'était pas très en forme et elle est restée au lit toute la journée. Mais je vais lui en parler et je viendrai vous voir si j'apprends quelque chose.

— Merci, fit Anton en lui tendant sa carte. Appelez-nous, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Comptez sur moi. C'est inquiétant.

Anton essaya d'entraîner Zoé, mais elle ne bougea pas.

— Je suis désolée d'insister, balbutia-t-elle, les yeux mouillés de larmes. Mais est-ce que cela vous gênerait, si je parlais à votre

femme ? J'ai besoin de l'entendre de sa bouche à elle. Sinon...

Sa voix mourut sur les derniers mots.

Cette insistance irrita Colin, mais il se força à lui sourire comme s'il comprenait sa demande.

— Bien sûr. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est moi qui suis désolé. J'aurais dû vous le proposer.

Il appela par-dessus son épaule :

— Tiffany ? Bébé, tu peux venir ici une minute ?

— Oui ? répondit-elle en passant la tête dans la pièce.

Tiffany veilla à rester dans l'ombre du couloir, mais il eut l'impression de ne voir que sa lèvre enflée et fendue. Rien, cependant, dans l'attitude de Zoé ou dans celle de Lucassi ne lui indiqua qu'ils l'avaient remarquée.

— As-tu vu la petite voisine ? Quel est son nom déjà...

Zoé prit la parole, sans lui laisser le temps de répondre :

— Samantha.

— Non, je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? répliqua Tiffany.

— Nous espérons bien que non, répondit Anton.

Zoé s'avança sur le seuil.

— Si vous pensiez à quelque chose, un détail, n'importe lequel, cela pourrait nous aider à la trouver...

— Nous appellerons, bien évidemment, acquiesça Tiffany.

D'un sourire, Colin remercia sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ? reprit-elle.

Surpris de l'entendre engager la conversation, il lui lança un regard réprobateur, avant de se ressaisir. Après tout, c'était une question légitime. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de sensibilité l'aurait posée. Tiffany avait raison de le faire... à condition de ne pas jouer avec le feu trop longtemps !

— Je vais t'expliquer, éluda-t-il, comme s'il voulait épargner à ses voisins la douleur d'avoir à répéter toute l'histoire.

— Merci, murmurèrent-ils en s'éloignant.

— Si vous lancez des recherches dans le quartier, faites-le-nous savoir, leur lança Colin. Nous voulons y participer.

Quand ils le remercièrent de nouveau, il les gratifia d'un énième sourire compréhensif et ferma la porte.

— Tu crois qu'ils ont tout avalé ? murmura Tiffany.

Il sourit.

— L'hameçon, la ligne et le bouchon.

— Elle ne sera pas toujours contagieuse, affirma-t-elle, espérant le rassurer.

Certes — mais il devait admettre qu'il avait ressenti une vive déception en apprenant la maladie de Samantha. Il ne pouvait pas se

permettre de tomber malade. Mais la gamine était là ; ils avaient tout le temps.

— Tu as raison. Elle fait partie de la famille maintenant. Je peux attendre.



## 6

— Salut, toi ! Où étais-tu passé ? Ça fait des siècles que j’essaie de te joindre.

Jonathan Stivers étouffa un juron en reconnaissant la voix qui venait de l’interpeller. Il n’avait vu personne en arrivant dans le hall de réception de La Contre-Attaque, l’association pour laquelle il travaillait depuis quelques années, et s’était penché sur son courrier, l’esprit tranquille. Mais sa solitude avait été de courte durée... et l’instant qu’il redoutait était arrivé. Il se tourna vers la jeune femme qu’il avait mis toute son énergie à éviter. Sheridan Cole — ou plutôt Sheridan Granger depuis trois semaines — se tenait dans l’encadrement de la porte de son bureau, encore plus belle et radieuse que d’habitude, avec ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval. Pas de doute : le mariage lui seyait bien, songea-t-il avec une pointe d’amertume.

Si seulement il pouvait faire taire ses sentiments ! Hélas, c’était plus facile à dire qu’à faire. Il s’était plongé à corps perdu dans ses enquêtes, passant beaucoup de temps à l’extérieur. Depuis qu’il savait qu’elle était revenue de son voyage de noces, il avait limité sa présence dans les bureaux de La Contre-Attaque à de brefs contacts avec les bénévoles qui le déchargeaient de l’administratif et des tâches courantes. Ce dispositif lui avait permis de garder ses distances — jusqu’à maintenant. En passant au bureau après 17 heures, il avait espéré que Sheridan serait déjà partie.

Il s’était trompé.

— Désolé, j’ai été très occupé, lâcha-t-il platement.

— Tu n’es pas sur une de nos affaires, en ce moment ? C’est à peine si je t’ai aperçu depuis mon retour d’Hawaii.

— J’ai des enquêtes en cours de mon côté.

Comme il travaillait bénévolement pour l’association, il devait gagner sa vie avec sa clientèle privée et s’assurer qu’il prenait assez de dossiers pour couvrir ses frais et ses dépenses. Sheridan le savait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Une enquête importante ?

Jonathan baissa les yeux sur son courrier pour éviter de la dévisager — et court-circuiter les images sensuelles qui lui venaient à l'esprit.

— Une sœur qui cherche son petit frère adopté à sa naissance. Un créancier qui veut mettre la main sur son débiteur, un tocard qui a mis les voiles. Un chasseur de primes qui veut mon aide pour retrouver un prisonnier, énuméra-t-il.

Il haussa les épaules.

— La routine, en somme.

— J'ai l'impression que tu es victime de ton succès... et j'en suis ravie pour toi. Mais si tu es trop sollicité, tu n'auras bientôt plus de temps à nous consacrer !

« Si cela pouvait être vrai ! » lui cria une petite voix intérieure. Il ne plaçait pas l'argent au-dessus de tout — loin de là : du moment qu'il avait de quoi couvrir ses frais, il s'estimait heureux. Et il n'avait nullement l'intention de mettre un terme à sa participation bénévole auprès de l'association. Mais sa vie serait tellement plus simple s'il n'avait pas à côtoyer Sheridan ou à s'inquiéter à l'idée que Skye Willis ou Ava Bixby, ses deux associées, devinent ses sentiments ! Par chance, elles étaient très occupées par leur travail et n'avaient guère de temps à lui consacrer. En fait, il n'avait jamais rencontré de femmes aussi passionnées que ces trois-là. Elles étaient portées par les combats qu'elles menaient et s'y consacraient corps et âme. Leur énergie et la force de leurs convictions permettaient d'améliorer jour après jour le sort des victimes de violence. Jonathan était fier d'œuvrer à leur côté. Il n'était pas question de les laisser tomber !

— Ouais, je serai bientôt assis sur un tas d'or !

Il reporta son attention sur une note que lui avait laissée Skye. Celle-ci avait également laissé trois messages sur sa boîte vocale, qu'il avait ignorés. C'était pour ça qu'il avait fini par venir au bureau. En espérant éviter Sheridan.

Ou en désirant inconsciemment la croiser, au contraire ?

— J'hésite encore pour la Ferrari...

— Ça m'étonnerait. Même si tu avais la somme nécessaire, tu la distribuerais aux sans-abri croisés dans la rue avant d'arriver chez le concessionnaire.

Il se frappa le front.

— C'est donc *pour ça* que je suis toujours fauché !

— Exactement, répondit-elle en gloussant. Trop de SDF dans ta vie.

— Je ne fais pas exprès de tomber sur eux, marmonna-t-il.

— Non, mais toi, tu les regardes, alors que la plupart des gens passent sans les voir.

Quand elle lui faisait des compliments, il ne doutait pas de l'amitié

qu'elle nourrissait à son égard. Mais il était bien placé pour savoir que cette *amitié* n'avait rien à voir avec de l'amour. Il travaillait avec elle depuis quatre ans, bon sang ! — et elle n'avait jamais eu le moindre geste équivoque envers lui.

— Tu disais que tu avais cherché à me joindre ?

— Tu n'as écouté aucun des messages que j'ai laissés sur ta messagerie ?

*Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?* C'était ce qu'elle voulait savoir, mais il ignora ces questions sous-jacentes en feignant d'avoir la tête ailleurs.

— Donc... pourquoi ces appels ? reprit-il.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Mais... tu ne comprends pas ? murmura-t-elle. C'est juste que... tu me manques. C'est difficile de laisser passer tant de temps sans parler à son meilleur ami.

*Ami.* Cela serait plus facile s'ils étaient ennemis. Au moins, il ne se sentirait pas coupable de désirer la femme d'un autre !

— Oui, mais tu es pas mal occupée de ton côté, toi aussi. Démasquer l'homme qui t'a attaquée il y a seize ans. Trouver l'amour de ta vie. *L'épouser.*

— Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois dans ta voix ? le taquina-t-elle.

Il eut l'impression de manquer d'air... jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole, levant ainsi l'ambiguïté qui planait sur ses propos.

— Toi aussi tu trouveras l'amour. Il te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins, crois-moi !

Elle venait de le trouver, en tout cas. Elle était partie dans le Tennessee pour découvrir l'identité de l'homme qui lui avait tiré dessus quand elle était lycéenne, et elle était revenue fiancée à Cain Granger, le demi-frère de l'adolescent qui avait été tué au cours de cette agression.

— Je ne suis pas branché mariage.

Elle esquaissa un sourire, la mine rêveuse.

— Tu le serais, si tu savais comme c'est bien.

Seigneur, allait-il devoir rester là, à l'écouter parler de son bonheur conjugal ?

— Je veux bien te croire. Excuse-moi, il faut que je te laisse. Skye m'attend.

Il passa devant elle et se dirigea vers l'une des quatre portes qui donnaient sur l'accueil. En percevant la voix de Skye, il ressentit un vif soulagement. Il allait pouvoir penser à autre chose.

— Nous avons trouvé un chalet près d'Auburn... et nous pensons l'acheter ! insista Sheridan sans lui laisser le temps de s'esquiver. Ce sera parfait pour Cain. Il y a de la place pour ses chiens. De l'espace.

Les montagnes tout près.

— Ça semble idyllique.

Si seulement elle pouvait retourner dans son bureau et le laisser tranquille !

— Cain et moi y allons ce soir, poursuivit-elle. Ça te dirait de venir avec nous pour le voir ? Nous pourrions dîner ensemble après.

Il faillit éclater de rire.

— J'adorerais voir ton mari, mais je pense que je vais passer mon tour, cette fois-ci.

Il ignora le trouble qui se lisait sur son visage et frappa à la porte de Skye, qui venait manifestement de mettre fin à sa conversation téléphonique. Elle lui cria d'entrer, mais il s'immobilisa quand Sheridan reprit :

— Tu n'acceptes pas Cain, c'est ça ? Tu ne veux pas le rencontrer, avoue-le ! C'est pour ça que tu ne réponds pas à mes appels ?

Jonathan fit la grimace.

— Peu importe que j'accepte Cain ou pas, Sheridan. Tu n'as plus besoin de moi, c'est tout.

Et, sans mot de plus, il pénétra dans le bureau de Skye, fermant la porte sur lui.

— C'est quoi ces messages mystérieux ? lança-t-il, sans préambule dès qu'elle leva les yeux vers lui.

Elle haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Bonjour à toi aussi.

Se pinçant l'arête du nez, il prit une profonde inspiration.

— Désolé, je suis pressé.

— Je serai brève, dans ce cas. Réponds-moi par oui ou non : est-ce que tu es sur une affaire qui peut attendre ou que tu peux refuser ?

— *Refuser* ? répéta-t-il sans cacher sa surprise. Tu veux que je refuse une affaire ?

— J'ai besoin du meilleur détective privé. Et c'est toi, expliqua-t-elle.

Il baissa les yeux sur le message écrit qu'elle avait glissé dans son courrier :

« J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, s'il te plaît, appelle-moi, aujourd'hui. Skye. »

Il haussa les sourcils. Il y avait urgence, manifestement.

— Je bosse sur quelques affaires en ce moment, mais rien qui ne puisse être remis à plus tard, concéda-t-il en se laissant tomber dans l'un des deux fauteuils rose fuchsia qui faisaient face au bureau. Alors, dis-moi... Quel est le problème ?

Elle repoussa les documents sur lesquels elle travaillait et se carra contre le dossier de son siège.

— J'ai reçu l'appel d'une amie. Une femme que j'ai rencontrée

dans le groupe de soutien aux victimes après mon agression.

Le groupe de parole où elle avait fait la connaissance de Sheridan et de Jasmine, les deux associées avec lesquelles elle avait fondé La Contre-Attaque.

— Qui est-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. Elle s'appelle Zoé Duncan. Elle n'a jamais été impliquée dans l'association. Nous nous étions perdues de vue, mais elle m'a appelée ce matin. Elle a trouvé une publicité sur La Contre-Attaque dans un magazine local il y a quelques semaines, et elle a reconnu mon nom. Elle avait prévu de reprendre contact ces temps-ci, mais les événements ont précipité les choses.

Skye glissa ses doigts dans ses cheveux, qu'elle venait de faire couper à hauteur des épaules.

— Sa fille a disparu.

Il l'observa un moment.

— Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans.

— Elle avait des problèmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir fugué ?

— Je ne crois pas. D'après sa mère, c'est une très bonne élève.

— Les bons élèves fuguent aussi, Skye.

— Pas ceux qui se remettent d'une mononucléose... Sam était encore convalescente et passait ses journées à la maison. Si elle avait voulu partir, elle aurait attendu d'être complètement guérie.

Il acquiesça.

— Elle vivait avec sa mère, alors ?

— Oui.

— Et son père ?

— Il est sorti de prison il y a trois mois.

Jonathan posa ses coudes sur ses genoux.

— C'est une coïncidence troublante. Pourquoi était-il en prison ?

— Pour viol. La fille qu'il a agressée avait quinze ans. Il a été condamné à vingt ans et en a fait treize.

Le doute s'insinua en lui.

— Ne me dis pas...

— Si, Zoé était sa victime. Et elle s'est retrouvée enceinte de Samantha.

Il la regarda bouche bée.

— *Parce qu'elle a gardé l'enfant ?*

— Oui.

L'information était de taille et lui causa un tel choc qu'il en oublia un instant sa conversation avec Sheridan.

— Mince alors !

— Je ne te le fais pas dire !

— Je suppose qu'elle a témoigné contre lui.

— Tu as bien deviné.

— Tu imagines si ce salopard a fait une petite recherche, en sortant de prison, et qu'il a enlevé l'enfant pour se venger.

Skye se saisit du cadre photo qui était posé sur le coin de son bureau et fixa l'image de son mari et de ses deux enfants.

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

— Est-ce que Zoé sait qu'il est en liberté ? demanda-t-il.

— Elle ne me l'a pas signalé, je suppose donc que non. Comme la plupart des victimes, elle évite autant que possible de se retourner sur son passé.

— Cela le place en bonne position dans la liste des suspects.

— En effet. Mais, si c'est le cas, j'espère que c'est le désir de faire connaissance avec sa fille qui l'a poussé à cette mesure extrême... et non un plan nettement plus pervers.

— En tout cas, c'est une piste sérieuse.

Il se leva.

— Je suppose que la police est déjà sur le coup ?

— Oui. Ils prennent cette disparition au sérieux du fait de l'âge de Sam, mais ils ne sont pas complètement convaincus qu'il s'agisse d'un enlèvement.

— Nous avons déjà au moins deux raisons de croire qu'il s'agit plutôt d'un kidnapping que d'une fugue.

— En effet... et je ne t'ai pas encore parlé du grand-père de Samantha ! Il a enchaîné les séjours en prison pour de petits larcins et pour du trafic de drogue, mais comme il est le seul parent de Zoé, elle n'a jamais coupé les ponts avec lui. Le policier de Rocklin affecté à cette disparition est tombé, en fouillant dans les affaires de Sam, sur une lettre qu'elle avait écrite à son grand-père la semaine dernière, et qu'elle n'avait finalement pas envoyée.

— Et...

— Sam confie à son grand-père à quel point elle déteste Anton Lucassi.

— Qui est... ?

Skye prit une inspiration.

— L'homme avec lequel elles vivent. Le fiancé de Zoé.

— Quelqu'un a-t-il parlé au grand-père ? Il a peut-être des nouvelles de la gamine ?

— Zoé n'a pas réussi à le joindre. Elle lui a laissé plusieurs messages, mais il habite Los Angeles, ce qui complique les choses.

Jonathan s'approcha distraitement de la fenêtre et laissa courir son regard sur le parking.

— Qu'est-ce que Zoé a dit au sujet de la lettre ?

— D'après elle, Sam n'a pas sauté au plafond quand Lucassi est entré dans leur vie, mais ils n'ont pas une *mauvaise* relation à proprement parler.

— Donc, pas de mauvais traitements.

— C'est ce que je lui ai demandé. Elle m'a assuré que non.

— Tu l'as rencontré ?

— Non. Mais d'après Zoé, il est très gentil. Il dirige un cabinet d'audit et d'expertise comptable. C'est la première fois qu'un homme la traite correctement, et elle lui en est reconnaissante.

Jonathan fit la moue, peu convaincu.

— Il a un casier judiciaire ?

— Pas même une amende pour excès de vitesse.

Skye s'éclaircit la gorge.

— Alors... qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux nous aider ? Nous prendrons en charge tous tes frais sur cette affaire, Jon.

Elles étaient toujours juste côté trésorerie — parfois, il les aidait même à récolter des fonds — mais quand elles le pouvaient, elles le dédommageaient pour le travail qu'il effectuait pour l'association, surtout quand il y consacrait autant d'heures qu'elles.

— Ça va pour le moment. Je t'en reparlerai quand on viendra saisir ma voiture.

Elle lui décocha un sourire amusé, le premier depuis qu'il était entré dans son bureau

— Tu parles de ton épave ? Qui en voudrait ?

— Eh ! Elle marche encore très bien, fit-il d'un air outré. De toute façon, si mes clients me voyaient rouler en grosse cylindrée, ils penseraient que je gonfle mes tarifs.

— Qui pourrait croire une chose pareille ? C'est à peine si tu n'oublies pas de présenter tes factures.

— C'est parce que je n'ai pas de secrétaire.

— Ou plutôt que l'argent n'est pas ta priorité.

Elle redevint sérieuse.

— Donc... tu marches avec nous sur cette affaire ?

Il ajusta les persiennes.

— Pourquoi pas ?

— Merci, Jon.

Se levant à son tour, elle contourna son bureau pour lui tendre un Post-it.

— Voilà le nom et la dernière adresse connue du géniteur.

— Franky Bates, lut-il. Dis donc... Le tueur que joue Anthony Hopkins dans *Psychose* ne s'appelait pas Bates, lui aussi ?

Elle était si préoccupée qu'elle ne releva pas sa tentative pour détendre l'atmosphère.

— J'ai appelé la prison de Lancaster, où Bates a purgé sa peine,

pour savoir quel type de prisonnier il était, ajouta-t-elle.

— Et...

— Il a trouvé Dieu en prison.

Jonathan leva les yeux au ciel.

— C'est le cas pour la plupart d'entre eux. Mais le démon redevient leur ami à la minute où ils sortent.

Skye poussa des dossiers pour s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Zoé est à bout. J'espère que nous allons pouvoir l'aider avant...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. *Avant qu'il ne soit trop tard.* C'était ce qu'ils espéraient chaque fois.

— Je vais aller lui parler.

— Merci. Je suis sûre que ça lui fera du bien.

Skye se contorsionna pour attraper son bloc-notes, qu'elle lui tendit.

— Voilà son adresse et son numéro de téléphone.

Il sortit son Smartphone de la poche avant de son jean et y enregistra les coordonnées de Zoé. C'était son unique objet de valeur, et il ne s'en séparait jamais.

— O.K. Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il en lui rendant le bloc-notes.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte.

— Que vas-tu dire à Zoé quand vous aborderez les probabilités de retrouver Sam en vie ?

— J'espère ne rien avoir à lui dire.

— J'ai réussi à éluder, mais je sais qu'elle te le demandera.

Il posa la main sur la poignée de la porte, soudain pris d'hésitation.

— Il s'est déjà écoulé plus de vingt-quatre heures, Skye. Si Samantha a été enlevée par un étranger — ce dont on peut qualifier le père, il me semble, malgré ton joli scénario de relation père-fille —, nous savons tous les deux que cela n'augure rien de bon. C'est probablement déjà fini. Mais je te promets de retrouver le kidnappeur.

Skye posa la main sur son avant-bras.

— Zoé a déjà subi tant d'épreuves... Je ne suis pas sûre qu'elle tienne le coup.

— Alors je me contenterai de lui dire que plus vite j'aurai les informations dont j'ai besoin, plus grandes seront les chances de Sam.

— Merci.

Il sortit, gardant ostensiblement la tête baissée, afin d'éviter toute autre rencontre avec Sheridan. Pourtant, une fois installé au volant de sa voiture, il se demanda s'il ne devrait pas revenir sur ses pas et s'excuser. D'accord, Sheridan ne serait jamais amoureuse de lui, mais souhaitait-il pour autant perdre son amitié et la relation qu'il partageait avec elle avant son départ pour le Tennessee ?

— Pas sûr que son mari soit d'accord, marmonna-t-il en collant sur



son rétroviseur le Post-it que Skye venait de lui donner.

La vie d'une adolescente était en jeu. Au cours des prochains jours, ses petits problèmes de cœur passeraient au second plan, non ?

A peine eut-il donné un petit coup sur la porte qu'il se retrouva face à une jeune femme en survêtement bleu et marron, chaussée de pantoufles de velours. Elle était plus jeune qu'il ne s'y était attendu — plus jolie aussi. Grande et élancée, le teint pâle sous ses longs cheveux bruns, elle se tenait dans l'entrebâillement, encore chancelante, comme si elle s'était jetée fébrilement contre le battant au premier signe indiquant la présence d'un visiteur. Nul doute qu'elle avait espéré voir quelqu'un d'autre sur son palier. Quelqu'un qui lui ramenait sa fille.

— Madame Duncan ?

— Oui ?

— Je suis Jonathan Stivers, annonça-t-il en lui tendant sa carte professionnelle. Je travaille avec Skye Willis et je viens pour parler avec vous de Samantha.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, un homme apparut derrière elle.

— Bon sang, Zoé, qu'est-ce que tu fais là ? Je m'en occupe, tu le sais bien. Tu dois te reposer.

Les cernes qui ombrayaient ses yeux — des yeux mordorés qui auraient été envoûtants s'ils n'avaient pas été ternis par un voile de douleur — indiquaient clairement qu'elle avait besoin de se reposer. Mais Jon savait qu'elle ne trouverait plus le sommeil. Le drame, comme une lame de fond, venait de la submerger. Sous le choc, les sens engourdis, elle flottait dans un espace-temps cotonneux où elle continuait d'évoluer, de respirer, mais cessait peu à peu de *vivre*.

Elle résista aux tentatives de l'homme qui voulait la ramener là où elle « se reposait », et ouvrit largement la porte.

— Merci d'être venu si vite. Entrez, s'il vous plaît, dit-elle en ramenant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Laisse-moi faire, je t'en prie, insista l'homme.

Vu leur différence d'âge, Jonathan s'imagina un instant qu'il s'agissait du père ou du frère de Zoé Duncan, mais son empressement suggérait une tout autre relation et il identifia ce « Monsieur-je-gère-

tout » comme l'homme que Samantha n'aimait pas : Anton Lucassi.

— Zoé ? insista celui-ci.

Son visage pâle s'anima brièvement.

— Non, Anton ! *Je veux m'en occuper.*

Il secoua la tête, exprimant ouvertement son mécontentement.

— Tu vas finir à l'hôpital, et tu ne seras plus d'aucune aide à Sam.

— Vous êtes... ? intervint Jonathan.

— Le fiancé de Zoé, répondit l'homme.

Jon lui sourit poliment. Il ne s'était pas trompé.

— Parfait, monsieur Lucassi, reprit-il. Oublions la sieste pour le moment, d'accord ? Nous devons nous concentrer sur la disparition de Samantha. Pouvez-vous m'accorder un peu de votre temps ?

Anton crispa la mâchoire, mais parvint à ravalier sa contrariété. Il acquiesça d'un bref hochement de tête, avant de le guider vers le salon. Jonathan découvrit un vaste espace blanc et noir, décoré de quelques sculptures Arts déco, qui lui fit davantage penser à une salle d'exposition qu'à une pièce à vivre.

— Souhaitez-vous boire quelque chose ? demanda Zoé, le regard absent.

Elle agissait par automatisme, mais il sentit que, sous cette politesse convenue, la jeune femme était à fleur de peau. Tout son être se fissurait et son apparente normalité menaçait à chaque instant de voler en éclats. Il comprit aussi que l'attitude de Lucassi n'arrangeait rien : même s'il semblait évident qu'il faisait de son mieux, il régnait entre eux une tension palpable, aussi destructrice que le désespoir de Zoé.

— Non, merci.

Jonathan prit place sur un luxueux canapé en cuir. Il sortit de sa poche un petit Dictaphone et le posa en évidence sur le plateau de verre de la table basse devant lui.

— Cela ne vous gêne pas si j'enregistre la conversation ?

— Eh bien... si, ça me gêne, déclara Anton.

— Pour quelle raison ? s'étonna Jonathan en haussant les sourcils.

Lucassi s'assit dans un fauteuil, en face du canapé.

— Je me fais énormément de souci pour Sam et pour Zoé. Mais tout le monde sait que, dans une situation comme celle-ci, les proches sont toujours les premiers soupçonnés. J'ai été la dernière personne à lui parler et c'est moi qui ai constaté son absence. Je suppose que cela fait de moi un suspect. Avouez qu'il y a de quoi être un peu nerveux, non ?

— Avez-vous fait du mal à Sam ? répliqua Jonathan du tac au tac.

— Absolument pas ! s'exclama Lucassi en se redressant d'un bond.

— Alors, détendez-vous et laissez-moi faire mon travail. J'ai été policier ici, à Sacramento, pendant six ans, avant de devenir détective

privé. J'ai déjà mené des centaines de conversations comme celle-ci, et je sais par expérience qu'il vaut mieux les enregistrer pour ne pas passer à côté d'une information. Un simple détail peut se révéler d'une importance capitale. Et je suis plus libre pour observer les gens qui parlent, ce qui n'est pas possible quand on prend des notes.

— Au cas où ils mentiraient, commenta Lucassi, visiblement mal à l'aise.

— Oui. Si l'on n'a rien à cacher, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Sauf qu'il n'y a pas que des coupables en prison...

— Je ne cherche à piéger personne, affirma Jonathan en soutenant son regard. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Samantha.

Lucassi cilla, puis hocha la tête.

— Je suis là pour vous aider, d'accord ? conclut-il, enfonçant le clou.

Zoé Duncan se percha sur le bord de son siège, le dos droit, les mains croisées sur ses genoux.

— N'écoutez pas Anton. Il est juste... Nous sommes tous les deux si... paniqués et angoissés.

— Je comprends.

Qu'est-ce qu'une jeune femme aussi belle faisait avec un type aussi déplaisant ? « *C'est le premier homme qui la traite correctement* », avait affirmé Skye. Ses précédentes relations avaient vraiment dû être mauvaises ! songea-t-il en notant l'expression condescendante qui se peignait sur le visage de Lucassi. Sam avait raison : le compagnon de sa mère était imbuvable.

— Bien... Nous allons commencer, dit-il en réglant le Dictaphone. Pouvez-vous tous les deux énoncer vos noms et âge ?

— Zoé Elisabeth Duncan. J'ai trente ans, dit-elle lentement.

Jon avait trente ans, lui aussi. Il se revit au lycée et tenta brièvement d'imaginer l'une de ses camarades de classe, victime d'un viol et enceinte à quinze ou seize ans — puis décidant de garder le bébé. Ils n'étaient que des gosses, à l'époque ! Et d'après ce que Skye lui avait dit du père de Zoé, elle n'avait pas pu compter sur un environnement familial stable pour la soutenir. Comment s'en était-elle sortie ?

Troublé, il reporta son attention sur Lucassi.

— Et vous, monsieur ?

— Anton Kenneth Lucassi. J'ai quarante-cinq ans.

Jon nota mentalement la différence d'âge qui les séparait — quinze années.

— Monsieur Lucassi, vous dites que vous êtes la dernière personne à avoir parlé à Samantha et le premier à être rentré à la maison après sa disparition. Pouvez-vous me dire comment cela s'est passé ?

— J'ai appelé Sam à l'heure du déjeuner pour voir comment elle

allait. Elle m'a dit qu'elle se sentait bien et...

Jonathan l'interrompit en levant une main.

— Attendez une seconde... vous venez de parler du déjeuner ? Hier, nous étions lundi. Pourquoi n'était-elle pas au collège ?

— Elle se remet d'une mononucléose, expliqua Zoé. Le médecin avait prescrit un repos de trois ou quatre semaines, et cela faisait une semaine qu'elle n'allait pas en cours.

— Je vois.

— Alors, chacun de nous l'appelait à tour de rôle, poursuivit Anton. Trois heures environ après mon coup de fil, Zoé m'a téléphoné au bureau, morte d'inquiétude, parce qu'elle n'arrivait pas à la joindre.

— Où étiez-vous ? demanda Jonathan à Zoé.

— Au travail.

— C'était autour de 15 heures ?

— C'est ça, répondit Lucassi. Zoé m'a demandé de faire un aller-retour à la maison pour vérifier.

— Ce que vous avez fait...

— A contrecœur, admit-il. Je ne pouvais pas imaginer que quelque chose de grave ait pu lui arriver. C'est un quartier tranquille, avec un bon voisinage... Mais quand je suis arrivé...

Il secoua la tête, son impuissance se reflétant sur son visage.

— ... elle n'était pas là.

Jonathan croisa ses chevilles et se pencha en arrière. S'il se montrait détendu, cela encouragerait peut-être ses hôtes à lui parler plus librement ? Il l'espérait, en tout cas.

— Et vous, madame Duncan ? Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant de partir travailler. Je suis allée dans sa chambre pour lui dire au revoir, comme je le fais toujours.

— Où travaillez-vous ?

Elle se mordit la lèvre d'un air dépité.

— Je travaillais chez Tate Commercial, mais plus maintenant. J'ai démissionné hier.

— Au moment où vous avez découvert la disparition de votre fille ?

— Non. Avant. Enfin juste avant, rectifia-t-elle. Je ne parvenais pas à la joindre, j'étais angoissée, et j'ai fini par perdre mon calme.

— Je vois.

Elle était donc impulsive. Ou, du moins, elle l'était avant que la disparition de sa fille ne la transforme en pâle fantôme d'elle-même.

— Est-ce qu'il arrive à votre fille de partir toute seule ?

— Non.

Lucassi se racla la gorge, signalant son désaccord.

— Zoé, dis-lui tout.

Elle enfouit son visage dans ses mains, comme si elle cherchait à se ressaisir. Mais lorsqu'elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Elle était en colère quand j'ai décidé d'emménager avec Anton, parce que cela l'obligeait à se séparer de son chien.

— Elle est partie en courant dans la rue et nous avons dû prendre la voiture pour la rattraper, compléta Lucassi.

— Où avait-elle l'intention d'aller ?

— Nulle part, répliqua Zoé. Elle s'est juste enfuie... parce qu'elle était bouleversée. Comme n'importe quel enfant l'aurait été s'il avait dû se séparer de son chien.

— Elle a quand même dit qu'elle préférerait vivre dans la rue plutôt que de se séparer de Cacahuète ! fit remarquer Lucassi.

Zoé essuya ses larmes.

— Mais nous avons beaucoup parlé ce soir-là. Je lui ai redit à quel point ce déménagement était important pour nous. Elle a compris et elle a fini par se calmer.

— Elle a tout de même évoqué une fugue dans un mot qu'elle a écrit à sa meilleure amie ! insista Lucassi.

Jon haussa les sourcils, intrigué. Skye ne lui avait pas parlé de ce mot : elle avait juste mentionné la lettre écrite au grand-père.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans son sac à dos.

— Ses intentions vous ont-elles paru sérieuses ?

Lucassi haussa les épaules.

— Comment le savoir ? C'est possible. Mais elle était si cachottière... Je n'étais même pas au courant de ses sentiments à mon égard !

S'était-il assez intéressé à la gamine pour le savoir ?

— Et que ressentait-elle pour vous, exactement ?

— Nous avons parlé à Marti Seacrest hier soir. C'est sa meilleure amie, la seule dont elle est proche. Quand elle est arrivée au collège du quartier, Samantha n'a fait aucun effort. Elle refusait de s'intégrer. En fait, elle nous en voulait encore, à cause de son chien. Puis elle est devenue copine avec Marti. Bref... quand nous avons montré ce mot à Marti, elle a fini par admettre que Sam se plaignait beaucoup, me reprochant d'être... maniaque.

— Vous vous trouvez « maniaque » ? lui demanda Jonathan.

— Bien sûr que non.

Il pressa le genou de Zoé.

— Tu penses que je suis maniaque, toi ?

Quand elle le regarda sans répondre, il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas maniaque. J'aime que la maison soit en ordre,

c'est tout. Et Sam n'a pas l'habitude d'avoir des règles.

Il se tourna vers Jonathan et baissa la voix, prenant le ton de la confiance.

— Elles ont toujours vécu dans des taudis, alors prendre soin des meubles et des appareils ménagers n'était pas leur priorité...

— Au moins, dans ces *taudis*, Sam pouvait garder son chien avec elle ! rétorqua Zoé.

— Tu m'en veux, toi aussi ? Mais c'est toi qui as tenu à t'installer ici. Tu aimais les écoles, le quartier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Zoé.

— Tu m'as forcée à choisir.

— Et tu as fait ce qu'il fallait. Son éducation est plus importante que de garder un chien à la maison, avec tous ces poils... Sans parler de *l'odeur* !

Il plissa le nez, manifestement incapable de réprimer son dégoût à l'idée qu'un chien puisse s'asseoir sur son canapé.

— Le chien va bien, soit dit en passant, ajouta-t-il. Je me suis assuré de lui trouver une bonne maison.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on n'aurait pas pu installer Cacahuète au fond du jardin ! insista-t-elle.

— Au fond du jardin ? Mais c'est totalement contraire aux conseils du paysagiste ! Sans compter que cette bête n'aurait pas cessé d'aboyer... Tu as pensé aux voisins ?

Jonathan toussa discrètement.

— Pouvons-nous continuer ?

Ils se turent, mais leurs mines fermées indiquaient que la querelle était loin d'être terminée.

— Dans quel état avez-vous trouvé la maison quand vous êtes rentré hier après-midi, monsieur Lucassi ? poursuivit Jon.

— Tout était normal. La maison était comme vous la voyez aujourd'hui.

Jonathan promena un regard circulaire autour de lui. Tout était impeccable. Rien ne traînait — pas un magazine, pas le moindre papier ou paquet de biscuits ; il y avait une place pour chaque chose et chaque chose était à sa place. Difficile d'imaginer une adolescente vivant dans un tel décor... Et rien d'étonnant à ce qu'un chien n'y ait pas eu sa place ! songea-t-il en retenant un soupir.

— Avez-vous trouvé la porte d'entrée ouverte ? reprit-il. Un robinet ouvert dans la cuisine ou la salle de bains ? La télévision était-elle allumée ? Bref, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Décrivez-moi la scène.

Lucassi fit distraitemment glisser ses mains le long des accoudoirs de son fauteuil tout en répondant :

— Les portes étaient fermées et verrouillées, à l'exception de celle

qui mène à la piscine. Sam prenait le soleil quand j'ai appelé à l'heure du déjeuner. Je suis donc sorti, m'attendant à la voir endormie sur son transat. Et je n'ai trouvé que le lecteur mp3 que nous lui avons offert pour Noël, une serviette et un livre.

— De la nourriture ?

— Comment ça, de la nourriture ?

— Une bouteille de soda que vous n'auriez pas achetée ? La présence d'un gobelet de café à emporter qui pourrait indiquer qu'elle a eu une visite ?

— Non, rien de tout ça.

*Rien* n'était pas une réponse satisfaisante. Etouffant un soupir, Jonathan se leva.

— Est-ce que vous pouvez me montrer le reste de la maison ?

Anton Lucassi bondit sur ses pieds, prêt à s'exécuter, mais Zoé l'arrêta.

— Je m'en charge.

Il s'apprêtait à protester, quand la sonnerie du téléphone fit diversion. Après avoir jeté un coup d'œil vers une porte à double battant qui devait probablement ouvrir sur un bureau, il s'excusa et s'éclipsa pour aller prendre l'appel. Zoé le regarda s'éloigner, puis elle entraîna Jonathan vers la cuisine qui ouvrait sur la piscine.

— C'est un joli endroit, apprécia-t-il, tandis qu'ils s'avançaient dans le patio.

— C'est ce que je pensais. J'y ai vu tout ce que je n'ai pas eu, enfant, et que je voulais donner à Sam — toutes les chances de réussir, les meilleures écoles, l'environnement protégé...

Elle laissa échapper un rire lourd d'amertume.

— L'environnement protégé ! répéta-t-elle sur un ton désabusé.

Il lui effleura le bras.

— Ce n'est pas votre faute. Cela aurait pu arriver n'importe où.

Elle se figea, luttant manifestement contre les larmes.

— Mais ici... Ce n'était pas censé arriver ici ! C'est pour ça que j'ai accepté d'abandonner Cacahuète.

— Je sais, assura-t-il.

Elle inspira profondément.

— Je voudrais que vous soyez honnête avec moi.

Jon sentit un frisson d'avertissement courir le long de sa colonne vertébrale. Elle était sur le point de lui poser la question qu'il redoutait, et à laquelle il ne souhaitait pas répondre.

— Si je connais la réponse.

— Cela fait vingt-quatre heures. Quelles sont les chances de retrouver ma fille en vie ?

Il scruta les abords de la piscine, plissant les yeux dans la lumière du soleil couchant. Il avait besoin d'un détail, d'un indice. Si Sam



avait été enlevée, ses chances s'amenuisaient d'heure en heure.

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs.

— Comme...

Ce fut à son tour d'inspirer profondément.

— Pensez-vous possible que l'homme qui vous a violée puisse chercher à se venger ?

Le visage de Zoé se vida du peu de couleurs qu'il avait encore.

— Non ! Il est en prison.

Hésitant à dissiper ses certitudes, Jonathan s'éclaircit la gorge.

— Plus maintenant.

Zoé le regarda, bouche bée, pendant de longues secondes.

— Il est dehors ? *Déjà* ?

— Il y est resté treize ans. C'est déjà plus que la moyenne.

Elle secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant pour Samantha.

— Aurait-il pu le découvrir ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Elle n'a jamais fait partie de ma vie.

— Où Bates vous a-t-il connue ?

— On ne se connaissait pas. Pas vraiment. De toute façon, je ne tiens pas à parler de ça. Il ne sait pas que Sam existe, d'accord ? S'il vous plaît, n'en parlons plus.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à chuchoter.

— Anton ne sait rien. Personne ne sait rien, d'ailleurs — à part mon père, et seulement parce que je n'avais que quinze ans et que je vivais avec lui, à l'époque. Sam croit que son père est mort dans un accident de voiture, avant sa naissance. Je... je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité. Elle pourrait croire que...

Sa voix se brisa, mais elle se força à continuer.

— ... croire que je ne l'ai jamais voulue.

Elle porta une main à sa gorge, forçant les mots à travers les larmes.

— Elle pourrait douter... de mon amour... ou penser qu'elle n'est pas... aussi bien que...

Jonathan l'observait, bouleversé, tandis qu'elle achevait sa confession.

— ... aussi bien que les autres filles... ou d'autres bêtises du genre... Vous comprenez ?

Quelle audace le poussa à la prendre dans ses bras ? Il n'aurait su le dire. Peut-être avait-il simplement senti qu'elle avait besoin de réconfort. Toujours est-il qu'il l'enlaça et l'attira contre lui comme l'aurait fait un ami ou un proche parent.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il tandis qu'elle sanglotait doucement au creux de son épaule. Il faut que vous vous accrochiez à cette pensée... Faites-le pour elle, madame Duncan.

Ils se connaissaient à peine, certes — mais rien ne lui paraissait plus naturel que cette étreinte. Ils seraient sans doute restés ainsi de longues minutes si Lucassi n'avait pas rompu le charme.

— Dites-moi... Vous reconfortez tous vos clients comme ça ?

Jonathan sentit Zoé se raidir. Elle se dégagea en chancelant, et il regretta de ne pas avoir réussi à lui communiquer davantage de force.

— Seulement ceux qui ont besoin de soutien, répondit-il en se dirigeant vers la piscine.

— Demandez-nous ce que vous voulez et restez aussi longtemps que vous le souhaitez, lui lança Zoé.

Il s'apprêtait à la remercier, mais, quand il se retourna, Anton Lucassi était seul au milieu du patio.

Incapable de s'éloigner de la fenêtre, Colin semblait hypnotisé par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait passé une partie de la nuit précédente, tapi derrière les persiennes, à observer l'agitation qui régnait chez les Lucassi, et sa fascination ne faiblissait pas. Il avait eu du mal à aller travailler ce matin, et il était revenu dès qu'il l'avait pu. Jamais il n'avait été au premier plan pour assister au chaos qu'il avait créé.

Enfin, techniquement parlant, il s'agissait plutôt du chaos que *Tiffany* avait créé, mais elle avait enlevé Samantha pour lui et il devait bien avouer qu'il n'en était pas mécontent. Bien au contraire. Il en avait presque oublié la fuite de Rover et la menace qu'il faisait peser sur leur vie. De toute façon, s'il avait parlé, les flics auraient déjà frappé à leur porte. Or, le seul policier qu'il avait vu était l'inspecteur qui s'était arrêté, un peu plus tôt dans la soirée, pour leur poser des questions au sujet de Samantha Duncan.

— Il y a du nouveau ? demanda Tiffany.

Colin haussa la voix pour couvrir le son de la télévision qui résonnait en arrière-fond.

— Oui. Il y a quelqu'un avec eux.

— Un autre flic ?

— Non, je ne crois pas.

— Probablement un ami ou un membre de la famille. Les gens ont défilé toute la journée pour leur apporter des petits plats ou leur témoigner leur soutien.

Elle le gratifia d'un sourire entendu qu'il trouva forcé. Elle voulait lui montrer qu'elle partageait son enthousiasme pour le drame qui se jouait dans la maison voisine, mais il n'était pas dupe : au fond, toute cette histoire l'incommodait. Et alors ? Il se fichait royalement de ce qu'elle pouvait penser, du moment qu'elle se pliait à ses règles.

— Des voisins sont passés les voir ? s'étonna-t-il.

— Quelques-uns. Pourquoi ?

Il prit appui contre le mur, afin de mieux distinguer ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la maison.

— Zoé a emménagé deux mois après nous. Je ne pensais pas qu'elle avait déjà noué des liens avec les voisins. Elle n'a jamais été très chaleureuse avec nous.

— Elle n'a pas été inamicale non plus.

— Tu plaisantes ? Elle s'est comportée comme une sale garce froide et distante ! C'est à peine si j'ai pu lui soutirer deux mots depuis qu'elle habite ici.

Tiffany parut sur le point de lui répondre, mais se ravisa au dernier moment.

— C'est la situation qui veut ça. Ils bénéficient d'un élan de solidarité. Tout le monde veut les aider... Et puis Anton vit ici depuis bien plus longtemps que nous tous, ajouta-t-elle d'une voix atone.

— Qui d'autre est venu les voir ?

— Le pasteur de la paroisse d'Anton, ses parents et sa secrétaire.

— Comment sais-tu que c'était le curé ? A son costume ? railla-t-il.

— J'ai entendu Anton lui parler quand il l'a raccompagné à sa voiture.

Colin se redressa et la toisa avec méfiance.

— Tu étais assez proche pour les entendre ?

— Comme j'étais ici, j'en ai profité pour désherber et jardiner devant la maison.

Il était le premier à penser aux apparences et il est vrai qu'il n'aurait pas été judicieux d'attirer l'attention sur eux à cause d'un jardin mal entretenu... mais il ne tenait pas non plus à ce que les voisins s'aperçoivent qu'il battait sa femme !

— Si j'ai voulu que tu restes ici, c'est pour éviter que ta bande de collègues fasse toute une histoire à propos de ta lèvre abîmée. Et toi tu parades devant les voisins...

L'incertitude voila le regard de sa femme. Comme toujours, l'impuissance et la confusion qu'il lut sur son visage suffirent à l'exciter. Sa mine défaite lui donna presque envie de prendre ce qu'elle avait voulu lui offrir la nuit précédente... Mais, depuis qu'ils avaient kidnappé Samantha, il n'avait la tête à rien, pas même à toucher sa femme.

Plus tard, se promit-il. Il y aurait forcément une séance de rattrapage. C'était l'avantage d'être marié à une fille qui souffrait d'insécurité affective. Elle avait tant manqué d'amour et d'attention qu'elle lui vouait une reconnaissance sans bornes, une gratitude qui la rendait plus soumise qu'un chien. Elle ne le quitterait jamais, quoi qu'il arrive.

— Personne n'a vu mon visage, assura-t-elle. J'ai fait attention à garder la tête baissée tout le temps, et je n'ai parlé à personne.

Elle lâcha un petit rire, avant de poursuivre :

— Je ne crois même pas qu'ils aient remarqué ma présence... Ils se

font bien trop de souci pour Samantha !

Une nouvelle bouffée d'excitation le traversa, et il sentit son sexe se tendre. Néanmoins, l'agitation qui régnait chez les Lucassi demeurait plus attirante que la perspective d'une séance de bondage avec sa femme — et il reporta son attention sur la maison voisine.

— A qui est cette vieille Mercedes garée en face ? C'est une vraie épave, ce truc !

Tiffany s'approcha de la fenêtre située près de la cheminée, et jeta un œil à travers les persiennes.

— Aucune idée. Elle n'était pas là tout à l'heure.

Un grand type émergea brusquement du jardin des voisins et franchit le portail.

— Tiens... J'te parie que c'est le conducteur de la vieille Mercedes, murmura Colin. Viens voir... Bon sang ! Ce mec est bien bâti, mais il a sérieusement besoin d'aller chez le coiffeur !

Tiffany, qui s'était éloignée, revint sur ses pas.

— C'est l'inspecteur ? demanda-t-elle.

Colin laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Tu étais là quand il s'est pointé la nuit dernière, Tiff. Tu sais à quoi il ressemble.

— Mais... il pourrait y en avoir d'autres, non ? La police a peut-être mis toute une équipe sur l'affaire !

— Ça m'étonnerait. Je pense qu'ils n'ont pas encore écarté l'hypothèse de la fugue.

Elle haussa les épaules.

— Ils ne vont pas tarder à changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils comprendront vite qu'elle n'avait aucune raison de fuir une mère qui l'aime autant.

Il perçut sans mal la note mélancolique qui teintait sa voix. Sa mère, tuée d'une balle par le frère de Tiffany, cinq ans plus tôt, était une garce, qui l'avait ignorée et privée d'amour. Et en matière de mauvaise mère, il savait, lui, de quoi il parlait : la sienne le battait comme plâtre. Mais il avait pu constater, tout au long de leur adolescence, lorsqu'ils allaient ensemble au collège de Modesto, les dégâts que l'absence de soins avait causés à Tiffany. Il en était venu à penser que l'indifférence était pire que les sévices corporels. En fin de compte, il s'en était mieux sorti qu'elle. D'autant qu'il n'en avait pas gardé de séquelles physiques.

— Ils ne connaissent pas Zoé, argua-t-il. Et toi non plus. Ma mère veillait à ce que ses coups ne laissent aucune trace. Peut-être qu'elle fait pareil ? Peut-être qu'elle n'est pas aussi gentille que tu voudrais le croire.

— Elle est gentille, j'en suis sûre, insista-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompit, mais il ne fit aucun mouvement. Tiffany irait répondre. Elle était aux petits soins, prête à tout pour lui rendre la vie agréable. C'était le prix à payer pour être désirée.

— Allô !

Colin l'écouta distraitemment, tout en observant le grand type qui inspectait maintenant les abords de la maison de Lucassi. Il leva brusquement les yeux dans sa direction, et Colin fit un bond pour s'écarter de la fenêtre. Le gars ne l'avait sûrement pas vu, mais il devait se montrer plus prudent s'il ne voulait pas attirer l'attention sur eux.

— Colin ? appela Tiffany.

Il serra les dents. Ce n'était pas le moment. Il ne voulait pas être dérangé.

— Quoi ?

— Tommy veut te parler. Tu ne lui as pas dit à quelle heure passer ce soir.

Partagé entre sa curiosité pour l'invité des voisins et la nécessité de répondre à son ami, il hésita quelques secondes, avant de s'avancer vers Tiffany. Continuer à espionner ce type ne lui en apprendrait pas plus sur son identité.

— Allô ! lança-t-il en se saisissant du combiné.

— Salut, vieux. Alors, quoi de neuf ?

— Rien.

— C'est toujours poker, ce soir ?

Il se serait bien amusé avec Tiffany et peut-être même les aurait-il laissés s'amuser avec elle. Il fallait les entendre parler de son corps sensuel, s'extasier sur ce qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait épousée. A croire qu'ils fantasmaient tout le temps sur elle. Mais le moment était mal choisi à cause de sa lèvre fendue. En plus, si l'effet des drogues qu'il avait administrées à Samantha s'estompait et qu'elle se mettait à hurler, il aurait du mal à expliquer les cris. Colin ne s'était jamais laissé aller à leur parler de ses animaux de compagnie et il n'avait pas l'intention de commencer.

C'était prendre un trop grand risque, avec tout ce qui se passait à côté.

— Non, je suis débordé. J'ai ramené une tonne de boulot à la maison.

— T'es sûr que tu ne peux pas prendre une heure ? J'ai loué le meilleur porno que t'aies jamais vu, mec.

— Pas possible ce soir.

Tommy eut du mal à cacher sa déception et un silence pesant s'ensuivit, qu'il fut néanmoins le premier à rompre.

— D'accord, on remet ça.

— Vous pourriez venir vendredi, proposa Colin.

D'ici là, les choses seraient revenues à la normale.

— Et j'aurai bien mieux qu'un film, ajouta-t-il.

— Quoi de mieux qu'un porno ? s'esclaffa Tommy.

— Du *porno* pour de vrai. Tu apportes les pizzas et la bière... Dis à James d'apporter de quoi fumer, et je me charge du divertissement.

Il sentit le regard réprobateur de Tiffany peser sur lui lorsqu'il raccrocha. Son appréhension était évidente, mais il n'en avait rien à faire. Elle y prendrait du plaisir. Il ferait en sorte que ses amis se plient à ses moindres désirs, et il la laisserait les dominer. Oui, elle y prendrait du plaisir. Et lorsque ce serait fini, elle en redemanderait !

— Quoi ? fit-il en la défiant du regard.

Elle baissa la tête.

— Rien.

Il retourna vers la fenêtre. Il ne voyait plus l'homme, mais la vieille Mercedes était toujours dans la rue.

Qui était ce type ? Il y avait quelque chose chez lui qui l'agaçait prodigieusement. Il était plus jeune que le policier en civil qu'il avait rencontré et il semblait si... sûr de lui. Si déterminé.

— Il n'y a *aucune* raison pour que quelqu'un remonte la piste de Sam jusqu'à nous, n'est-ce pas ?

Il lui avait déjà posé la question, mais il voulait encore s'assurer qu'elle ne lui avait rien caché.

— Aucune, affirma-t-elle. C'est elle qui est venue.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous ?

— Je ne crois pas. Mais même si quelqu'un l'a aperçue, nous n'aurons qu'à dire qu'elle n'a fait que passer. Elle est venue, mais cela ne signifie pas que nous lui avons fait du mal. Nous n'avons pas de casier judiciaire, ni de raison d'être soupçonnés. Tu es un jeune avocat prometteur, spécialisé dans l'immobilier. J'ai un travail tout ce qu'il y a de plus respectable. Nous avons une bonne réputation. Nous ne faisons pas parler de nous. Ils n'ont aucune raison de demander et d'obtenir un mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

Elle ne faisait qu'énumérer ce qu'il lui avait maintes fois répété par le passé, mais elle avait raison. Les policiers ne pourraient pas fouiller la maison sans mandat de perquisition. Et ils n'obtiendraient pas de mandat sans mobile. Or quel mobile les flics pourraient-ils leur prêter ?

N'empêche. Ce grand type l'agaçait.

— Quand es-tu montée voir Sam pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Je lui ai apporté à manger avant que tu ne rentres.

Il se retourna, levant un sourcil en accent circonflexe.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

Elle répondit d'une voix si basse, proche du chuchotement, qu'il dut tendre l'oreille.

— Que lui as-tu donné ? répéta-t-il en haussant le ton.

Son expression penaude et sa lèvre fendue lui donnèrent un air presque enfantin.

— Les restes d'hier soir, répondit-elle lentement.

— Mon repas ? s'indigna-t-il en plaquant ses poings sur ses hanches.

— Tu n'aimes pas manger la même chose deux jours de suite.

— Et alors ? Elle n'est pas dans un hôtel de luxe.

— Je... je ne savais pas si je devais lui donner ce que l'on donnait à Rover ou... ou si elle allait être un animal de compagnie différent.

— C'est les chiens que je préfère, tu le sais bien, lâcha-t-il.

— Donc... tu veux que je la nourrisse avec les croquettes qui restent dans le garage ?

— Evidemment. Pourquoi les gaspiller ?

Il reporta son attention sur la fenêtre. Il commençait à faire sombre, mais la lumière inonda soudain la cuisine de Lucassi, et Colin aperçut ce dernier en train de discuter avec l'homme. Où était la jolie Zoé ?

— Quand il n'y en aura plus, dis-le-moi. J'achèterai un autre sac, ajouta-t-il.

Tiffany se percha sur le bord du canapé.

— D'accord.

— Est-ce qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas. Elle n'a pas dit grand-chose. Quand je lui ai apporté son repas, elle a demandé si elle pouvait rentrer chez elle. C'est tout. Quand j'ai répondu non, elle s'est retournée et a fermé les yeux.

— Elle n'a pas mangé ?

— Non, rien.

— Elle va le regretter, tu peux me croire.

Il ne voyait plus personne dans la cuisine des voisins. Ils avaient quitté la pièce, sortant de son champ de vision.

Abandonnant son poste de surveillance, il décida de monter et de jeter un œil à son nouvel animal de compagnie. Puisqu'il avait annulé sa soirée, il disposait du nécessaire pour commencer le dressage.

\* \* \*

En termes d'ordre et de rangement, la chambre de Samantha était un modèle du genre. Ses vêtements étaient rangés dans sa penderie par couleurs, ses chaussures soigneusement alignées en dessous. Le lit était fait ; les tiroirs de la commode étaient soigneusement fermés, ses bijoux reposaient dans un coffret de bois, posé sur la coiffeuse. Le seul indice qui trahissait la présence d'une adolescente était le cadre posé



en appui contre le miroir de la coiffeuse — un cadre que Lucassi n'avait sans doute pas voulu qu'elle accroche au mur. L'homme était trop maniaque pour accepter de percer un trou à seule fin d'afficher ce qu'il devait considérer comme des « enfantillages ».

Jonathan s'immobilisa devant et examina les nombreuses photographies que Samantha y avait collées : sur l'une, elle posait souriante avec une jeune fille ; sur une autre, elle était à Disneyland entourée de sa mère et d'un homme plus âgé, qui arborait une moustache à la Sam Eliott. Il y en avait aussi plusieurs montrant la mère et la fille, ensemble, avec Lucassi, mais elles avaient été positionnées de telle façon que ce dernier n'apparaissait jamais en entier. Cela aurait pu être involontaire, mais Jon comprit intuitivement que ce n'était pas le cas. Masquer l'image de son beau-père en révélait beaucoup sur l'état d'esprit de la gamine et sur son refus de l'intégrer à sa vie.

— Vous voyez ? Il n'y a rien d'anormal ici, murmura Lucassi.

Il s'était assis derrière le bureau, sur lequel trônaient un manuel scolaire et une feuille de cahier où étaient notés la date de la veille et plusieurs problèmes d'algèbre. Il se demanda si les tiroirs contenaient des affaires plus personnelles — il fallait bien qu'elles soient quelque part. En tout cas, ce livre était le seul objet de la maison qui ne soit pas « à sa place ». Manifestement, Samantha avait pris le temps pour faire ses devoirs, avant d'aller à la piscine.

— Qui est-ce ? demanda Jonathan en montrant l'homme plus âgé qui se tenaient à côté de Sam.

— C'est son grand-père, Ely Duncan. Et si vous ne l'aviez pas deviné, malgré ces moustaches ridicules et tous ces tatouages, il n'est pas ce qu'on appelle un grand-père banal.

— En quoi est-il différent ?

Grâce à Skye, il en savait déjà un peu sur le personnage, mais l'opinion de Lucassi l'intéressait. Qu'avait-il à dire sur le sujet ?

— C'est un ancien motard. Son casier judiciaire est long comme mon bras et il semble incapable de séjourner ailleurs qu'en prison.

— Est-ce qu'il se soucie de Sam ?

— Je ne crois pas qu'il se soucie de quelqu'un d'autre que de lui, sinon il aurait donné à Zoé une meilleure enfance.

— Il s'en soucie.

Jonathan se tourna vers la porte. Zoé se tenait dans l'encadrement. Elle s'était rafraîchi le visage et avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Elle semblait plus calme qu'auparavant. Plus maîtresse d'elle-même.

— Mon père est très..., commença-t-elle, cherchant ses mots. Il ne sait pas vivre autrement.

Jonathan scruta de nouveau la photo du grand-père.

— Où est-il maintenant ?

— Il vit à Los Angeles.

— S'il n'est pas en prison quelque part. Elle n'a pas eu de nouvelles de lui depuis qu'elle a emménagé ici, ajouta Lucassi.

— Il n'est pas en prison. L'inspecteur Thomas, qui est chargé de la disparition de Sam, a déjà vérifié. Il a même demandé à un policier de Los Angeles de faire un tour jusqu'au mobile home, mais... jusqu'ici, mon père reste introuvable. Personne ne sait où il est.

Jonathan s'adressa à Zoé.

— A quand remonte votre dernier contact ?

— Neuf mois.

— C'est normal ?

Elle fit un geste indiquant que cela pouvait tout aussi bien être normal qu'anormal.

— La communication entre nous est en pointillé depuis des années. Mais, cette fois, c'est plus long que d'habitude.

Elle s'interrompt.

— Nous nous sommes disputés l'été dernier.

— Au sujet de...

— Il voulait faire venir Sam une semaine chez lui pour l'emmener à Disneyland.

— Elle y est déjà allée avec lui, je vois.

Elle inclina la tête.

— Une fois. Il y a deux ans, mais je l'avais accompagnée.

— Et l'été dernier, vous avez refusé qu'elle y aille ?

— Je ne voulais pas qu'elle voyage seule jusque dans le sud de la Californie. Et..., commença-t-elle, avant de s'interrompre quelques secondes, ... je commençais un nouveau travail. Je ne pouvais pas prendre de congé.

Vu le genre de vie que menait son père, Jon comprenait qu'elle n'ait pas souhaité lui confier Sam.

— Lui avez-vous signalé ce qui vient d'arriver ?

— Je lui ai laissé des messages. Plusieurs, en fait. Je n'ai pas encore... eu de réponses.

— Il est sûrement ivre mort, dans une allée.

Jonathan ne releva pas l'intervention de Lucassi.

— Et ça, c'est Marti, la meilleure amie de Sam ? demanda-t-il en pointant une autre photo.

— Oui, c'est elle.

— Pouvez-vous me donner le téléphone et l'adresse de ses parents ? J'aimerais lui parler et j'ai besoin de leur consentement.

— Bien sûr.

Elle les lui dicta de mémoire, et il les enregistra sur son Smartphone.

— La police l’a déjà questionnée. D’après elle, Samantha n’a pas eu de comportement étrange ces jours-ci, et elle n’a pas non plus fait de nouvelles connaissances. Elle est convaincue qu’elle n’avait pas l’intention de fuguer.

— La police a-t-elle entrepris des recherches dans le quartier ?

Elle hocha la tête.

— Cet après-midi.

— Personne n’a rien vu, intervint Lucassi. Rien entendu. C’est comme si elle s’était... volatilisée.

— Vous m’avez dit tout à l’heure que le portail était ouvert quand vous avez constaté sa disparition ?

— Oui. C’est exact.

— Elle ne s’est donc pas volatilisée. Soit elle est partie à pied, soit elle connaissait son kidnappeur et l’a fait entrer.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle n’a pas été emmenée de force. Aucun meuble n’a été bousculé et il n’y a aucune trace de lutte dans la maison.

— Et elle ne serait pas sortie dans le quartier sans nous prévenir ou nous laisser un mot, fit observer Zoé.

Jonathan acquiesça. C’était ce qui l’inquiétait. Rien de ce qu’avait dit ou fait Sam ne permettait d’imaginer qu’elle ait décidé de fuguer. Il n’y avait pas eu d’événement déclenchant. Elle n’avait pas confié une quelconque intention de partir à sa meilleure amie, et n’avait emporté aucun vêtement. Si elle avait prévu de fuguer, se serait-elle donné la peine de finir ses devoirs de maths ? Sans compter qu’elle était encore souffrante...

Si elle connaissait son agresseur et lui avait fait confiance au point de le suivre, il semblait logique d’orienter les recherches vers le père... ou le fiancé trop parfait de sa mère.

Jonathan en vint presque à espérer que le kidnappeur était Ely Duncan. Si c’était Anton Lucassi — un homme qui pouvait s’asseoir dans la chambre de l’adolescente en affichant la plus vive inquiétude —, il y avait du souci à se faire pour Samantha.

— Alors, qu'en penses-tu ? s'enquit la voix de Skye à l'autre bout de la ligne.

Jonathan était chez lui, dans sa cuisine. Comme il mangeait souvent en travaillant, la pièce lui tenait aussi lieu de bureau — il y passait plus de temps, en tout cas, que dans l'espace aménagé à cet effet dans l'angle de la chambre d'amis. Spacieuse et ensoleillée, dotée de deux salles de bains, la maison située sur Broadway Avenue avait du potentiel, mais, depuis qu'il en était devenu propriétaire, treize mois plus tôt, il n'avait toujours pas trouvé le temps de faire les travaux de rénovation et de rafraîchissement dont elle avait besoin.

— Je pense que le géniteur de Samantha n'est pas mêlé à sa disparition.

— Qu'est-ce qui te permet de le penser ?

Jonathan flatta la tête de son chien, un akita japonais répondant au nom de Kino. Très affectueux, il lui donnait des coups de museau, quémandant son attention et ses caresses. Il n'aimait pas rester seul trop longtemps et c'était généralement la voisine de Jon qui s'occupait de lui pendant qu'il travaillait ; mais Veronica — Ronnie pour ses proches — avait dû se rendre à San Francisco et Kino avait passé la journée enfermé.

Il était presque 23 heures, mais Jon avait prévu de le sortir pour qu'il se dégourdisse les pattes, après avoir mangé un morceau.

— Attends une seconde ! lança-t-il au chien, avant de revenir à sa conversation. Samantha *connaissait* sûrement celui qui l'a emmenée.

— Il n'y a donc aucune trace de lutte ? demanda Skye.

— Aucune.

Jonathan se pencha, inspectant le contenu de son réfrigérateur.

— Comme Samantha croit que son père a été tué dans un accident de voiture, je ne pense pas qu'elle aurait accueilli à bras ouverts un étranger se présentant comme son cher papa, poursuivit-il.

— Ah... Je n'ai jamais interrogé Zoé à ce sujet, mais je me suis toujours demandé ce qu'elle avait raconté à sa fille, au sujet de sa naissance. Seulement, je ne voulais pas paraître indiscreète... Est-ce

qu'elle t'en a dit plus ?

Il jeta dans la poubelle deux des trois boîtes à emporter dont la date de péremption était passée, et prit les restes de lasagnes, qu'il fit réchauffer au micro-ondes. Il n'en avait pas spécialement envie, mais la fraîcheur de ce qui se trouvait dans son frigo ne lui inspirait pas confiance — à moins de se faire un plateau de ketchup, de moutarde et de piments.

— Non. Elle est restée muette sur cet épisode. Seul son père est au courant.

— Anton Lucassi ne sait rien ?

— Non. Et je n'ai pas l'impression que Zoé souhaite le mettre en courant.

— Elle cherche sans doute à protéger sa fille. Si elle informe son entourage des circonstances de sa naissance, Sam finira par découvrir la vérité.

Il se pencha vers la vitre du micro-ondes et regarda le plateau tourner.

— Tout de même... Le fait que Zoé n'ait pas confié ce drame à l'homme qu'elle aime en dit long sur leur relation, tu ne crois pas ?

— Ils ne sont peut-être pas si proches que ça, commenta Skye.

— Ils sont *fiancés*, quand même.

— Et alors ? Ça ne veut plus dire grand-chose, de nos jours !

Il s'adossa au plan de travail et croisa les bras.

— Je crois surtout qu'elle n'a aucune envie de lui parler de ce viol parce qu'elle craint une réaction de mépris ou de pitié de sa part. Elle ne veut pas lui donner trop d'ascendant sur elle.

Il sortit le plat du four et, constatant qu'il était encore froid, le remit à chauffer deux minutes supplémentaires.

— Ou peut-être qu'elle n'a pas voulu en rajouter, tout simplement, compléta-t-il. Lucassi n'a aucun respect pour son père... Ce serait pire s'il apprenait ce qui lui est arrivé quand elle vivait avec lui !

— Sam aurait pu ouvrir la porte à Franky Bates, argumenta Skye. Certains gosses ouvrent la porte à n'importe qui, sans avoir conscience du danger qu'ils courent. On leur apprend à être polis et ils ouvrent avec le sourire.

— La porte de devant était fermée à clé quand Lucassi est rentré. C'est le portail arrière qu'il a trouvé ouvert.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Une vague de fatigue le traversa — pas étonnant après les quinze heures de travail qu'il venait d'effectuer ! Il posa les yeux sur la machine à café. Il aurait du mal à s'endormir s'il succombait à la tentation. Mais, d'ici là, la caféine lui serait bien utile pour retrouver un semblant d'énergie...

— Je penche plus pour Lucassi que pour Bates.

— Il n'a pas de casier judiciaire.

— Ça ne suffit pas à faire de lui un innocent... Si Sam s'était trouvée face à un inconnu, elle aurait crié pour appeler à l'aide. Il est raisonnable de penser que *quelqu'un* l'aurait entendue. La voisine d'à côté est restée chez elle toute la journée.

Ignorant ostensiblement la lumière qui clignotait sur son répondeur — probablement des appels concernant ses autres affaires, dont il n'avait plus le temps de s'occuper —, il s'empara de la photo de Sam que Zoé lui avait donnée.

— Si quelqu'un l'avait emmenée de force, poursuivit-il, ou si elle avait essayé de s'échapper, on aurait trouvé des traces de lutte : une chaise renversée, une table de travers, un objet cassé.

Il regarda plus attentivement la photo, observant l'adolescente avec attention.

— Sa canette de soda n'a même pas été renversée. Son lecteur mp3 posé sur la table, bien en vue, n'a pas intéressé celui qui l'a enlevée.

— Bon, d'accord... J'admetts que la piste Lucassi tient la route, mais n'élimine pas Bates de la liste des suspects !

— Si je passe les prochains jours à enquêter sur lui et que je n'arrive à rien, nous aurons perdu un temps précieux. Tu sais ce qu'on dit sur les premières quarante-huit heures...

Il songea à Zoé, si belle, si fragile, et à la manière dont elle s'était apaisée entre ses bras. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pensé à une femme de cette façon — abstraction faite de Sheridan — et il sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds tandis qu'une vague d'espoir le submergeait. Que lui arrivait-il ? Zoé Duncan était *fiancée*, bon Dieu !

— Ne laisse pas Bates de côté, insista Skye. C'est trop risqué.

Il posa la photo sur une pile de dossiers.

— Je sais. Mais tout est risqué dans cette affaire. Je dois suivre mon instinct — et agir vite.

— Donc, tu crois que c'est Lucassi ?

— Ou le grand-père. Sam a une bonne relation avec lui, même si sa mère et lui s'étaient brouillés.

— Zoé a rayé son père de sa vie ?

— Non. Rien d'aussi définitif. Elle n'a pas autorisé Sam à aller passer quelques jours chez lui, l'été dernier, et Ely Duncan en a pris ombrage. C'est tout.

La sonnerie du micro-ondes tinta. Il ouvrit la porte pour sortir son dîner — et manqua de lâcher la barquette en se brûlant avec la sauce tomate.

— Merde ! grogna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Skye.

Kino inclina la tête, l'air de dire : « Comment peux-tu être aussi

maladroit ? »

— Ça te fait rire ? marmonna-t-il à son chien.

— Pardon ? répéta Skye, avant de s'esclaffer.

— Je parlais à Kino. Je me suis brûlé en sortant un plat du four.

— Jon... Il faut vraiment que tu te dégotes une femme.

L'image de Sheridan dans les bras de son mari lui traversa brutalement l'esprit.

— Je n'ai pas le temps.

— Maintenant que Sher est mariée, reprit-elle plus sérieusement, tu peux peut-être passer à autre chose.

Jonathan étouffa un juron. Skye était bien plus perspicace qu'il ne l'avait cru — et souhaité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas entre vous, alors ?

Il lança un regard de travers à Kino, qui reposa sa tête sur ses pattes de devant.

— Rien.

— Jonathan, ça lui brise le cœur.

Il haussa les épaules. Et lui, alors ? Ne lui avait-elle pas brisé le cœur en épousant Cain ? Il sortit une fourchette d'un tiroir et la planta rageusement dans ses lasagnes.

— Elle est mariée et heureuse. Elle s'en remettra.

— Et toi ? insista Skye.

Il tendit un morceau de pain à son chien.

— Je m'en remettrai aussi.

\* \* \*

En entendant la clé tourner dans la serrure, Sam tenta de se glisser sous le matelas. C'était le seul endroit où se cacher pour éviter que Colin ne promène son regard sur ses jambes et ses bras nus... puisqu'elle était toujours en maillot de bain.

Elle avait entendu parler des prédateurs qui s'en prenaient à des enfants ou à des adolescents de son âge, et elle ne cessait d'y penser depuis que Colin avait fait irruption dans la pièce la veille au soir. Anton les appelait des pédophiles. Sa mère employait un vocabulaire plus dur, les traitant de « rebuts de la société », de « barbares de la pire espèce ». Colin lui paraissait franchement barbare, certes... mais était-il pédophile pour autant ? Est-ce que les pédophiles pouvaient être de jeunes et séduisants avocats ? Etaient-ils mariés à de jolies femmes comme Tiffany ?

Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête cette histoire qui était passée aux infos : des filles de son âge s'étaient fait piéger sur internet par de vieux bonshommes. Certains d'entre eux étaient vraiment moches. Elle n'y avait prêté qu'une oreille distraite, à l'époque, certaine qu'un tel drame ne lui arriverait jamais. Elle n'avait même

pas encore envisagé de coucher avec un garçon. D'ailleurs, elle n'avait pas de petit copain... Et puis sa mère refusait qu'elle ait sa propre page sur MySpace ou sur Facebook.

La porte s'ouvrit et la large silhouette de Colin se découpa dans l'embrasement.

— Qu'est-ce que tu cherches à me cacher ? demanda-t-il en appuyant sur l'interrupteur.

Elle cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière qui jaillit brutalement du plafonnier, tandis qu'il entra et fermait la porte à clé derrière lui. Il avait quelque chose à la main...

Son cœur manqua un battement. C'était un fouet !

— C'est... c'est pour quoi faire ? demanda-t-elle en sentant les larmes lui brûler les paupières.

Il caressa la lanière de cuir

— Ça ? C'est pour s'amuser un peu. Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

— N-on. Pas si... si vous voulez me frapper avec.

— C'est la bonne nouvelle. Tout va dépendre de toi.

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant d'arrêter les larmes. Elle n'allait pas rester assise là, à pleurer comme un gros bébé... Elle devait trouver les mots pour le convaincre de la libérer !

— Comment... Comment ça peut dépendre de moi ?

— Si tu es obéissante, je ne serai pas obligé de m'en servir.

Elle sentit une énorme boule d'angoisse obstruer sa gorge. Ce type était un pédophile. Elle aurait pu le jurer aux regards qu'il lui jetait, au petit sourire qui plissait ses lèvres.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, laissez-moi tranquille. Je ne vous ai jamais rien fait. Si vous me laissez partir, je ne dirai pas que c'est vous et Tiffany qui... qui m'avez enfermée, je le jure. Je dirai que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui... qui portait un masque.

— Mais bien sûr ! Tu balanceras tout à la minute où tu te sentiras en sécurité.

— Non, je le jure !

— Arrête avec ces fadaises. Tu n'iras nulle part. Lève-toi et laisse-moi te regarder.

Elle ne bougea pas. Elle sentit ses poils se hérissier à la pensée de ce qu'il ferait s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Pourquoi... pourquoi est-ce que vous voulez me g-garder ici alors que votre femme est si belle ?

— C'est une bonne question. Je me la suis souvent posée, figure-toi. Et... je n'en sais rien. Je suppose que c'est pour la même raison que j'ai un fouet. Parce que cela m'amuse. Allez, maintenant, debout !

— Je ne peux pas. Je suis m-malade. Et si... si vous vous rapprochez trop...



— Tu m’as déjà prévenu. Laisse-moi te prévenir à mon tour.

Il poussa le matelas d’un coup de pied, et elle se recroquevilla instinctivement, comme si elle voulait disparaître ou se fondre dans le mur.

— Si tu refuses encore d’obéir à un ordre aussi simple, tu n’auras plus à t’inquiéter de ta maladie parce que tu seras morte.

Il fit claquer le fouet contre le mur. Si près qu’elle ne put retenir un cri.

— Silence ! ordonna-t-il. Voilà la première règle que tu vas devoir apprendre. Tu dois te taire, quelle que soit la situation.

Y avait-il la moindre chance pour que quelqu’un l’entende si elle hurlait au secours ?

Il fit claquer son fouet une nouvelle fois — plus près encore. Bien que terrorisée, elle ne laissa échapper qu’un faible gémissement. Mais c’était encore trop pour lui.

— J’ai dit silence total !

L’injonction était menaçante.

La lanière décrivit un arc au-dessus d’elle. Persuadée qu’elle allait l’atteindre, elle se recroquevilla, ramenant ses bras autour de sa tête. *Ne dis rien. Ne fais aucun bruit. Ne fais aucun bruit...*

Elle l’entendit claquer et se raidit, persuadée qu’il l’avait touchée à l’épaule. Mais il l’avait manquée. Lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu as de la chance. Je ne suis pas en forme, ce soir, lâcha-t-il tout en faisant glisser la lanière entre ses mains pour l’enrouler sur elle-même.

Samantha sentit les larmes ruisseler sans retenue sur son visage. Elle n’aurait pas pu les arrêter même si elle l’avait voulu.

— Pourquoi voulez-vous me faire mal ? murmura-t-elle.

— Tu ne devines pas ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Et dire que je te croyais intelligente !

Un méchant rictus tordit sa bouche comme il reprenait :

— Je te donne un indice : c’est pour la même raison que celle qui me pousse à avoir un fouet.

— P-parce que c’est *amusant* ? demanda-t-elle d’une voix chevrotante.

— Tout juste ! acquiesça-t-il, hilare.

Il coinça le fouet sous son bras pour pouvoir applaudir.

— Excellent. Je sens que nous allons bien nous entendre, toi et moi.

— Colin ? interrompit Tiffany en cognant à la porte.

— Qu’est-ce que tu veux ? brailla-t-il.

— Ton père est au téléphone.

— Dis-lui que je le rappellerai plus tard.

Il y eut un silence.

— Tu es sûr ? Je me disais qu'il valait mieux faire comme d'habitude, comme si ce soir était un soir comme un autre, et que tu lui parles. Tu sais... jusqu'à ce que la situation redevienne normale... et que l'agitation retombe dans le quartier.

Colin croisa les bras et resta immobile quelques secondes, en dévisageant Sam.

— Il lui arrive parfois de me surprendre en me prouvant qu'elle a un cerveau, railla-t-il.

Samantha ne répondit pas.

— Je ne devrais pas être là, de toute façon. Cette petite visite ne fait que me donner envie de ce que je ne peux avoir... pas encore.

— Colin ? insista Tiffany.

— J'arrive.

Ensuite, Sam n'entendit plus Tiffany et supposa qu'elle était partie. Manifestement pressé, Colin se mit alors à débiter une série de règles, terminant sur une promesse qui lui fit froid dans le dos — plus encore que la perspective du fouet.

— Je te donne deux semaines pour te remettre... de ce truc.

— De ma mononucléose ?

— Oui.

— Ou bien quoi ? murmura-t-elle.

Il rit doucement

— Tu veux réellement savoir ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en fermant la porte derrière lui.

Que lui avait-il dit ? Qu'il vérifierait qu'elle connaissait par cœur chaque règle et qu'elle ferait mieux dans son propre intérêt de n'en oublier aucune ? L'estomac noué de terreur, elle commença à se les réciter pour ne pas lui donner de raisons de « s'amuser » avec son fouet. Plusieurs minutes, puis de longues heures s'écoulèrent. Et, à son grand soulagement, elle ne le vit pas revenir.

\* \* \*

Il était minuit passé, mais Zoé savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était assise sur le seuil de la maison, le téléphone portable posé sur ses genoux, le regard rivé sur la rue plongée dans le noir. Elle ferma les yeux, prêtant l'oreille. Peut-être allait-elle entendre le bruit des pas de sa fille sur le trottoir ou le son de sa voix dans l'obscurité ?

Son attente fut vaine. Comme la nuit précédente, seul un silence pesant lui répondit.

Anton était allé se coucher — c'était déjà ça. Sa compagnie lui

était de plus en plus pénible à supporter. Malgré toute la bonne volonté dont il faisait preuve, ce qu'il disait ou faisait l'irritait profondément. La disparition de Sam n'avait fait qu'exacerber les rancœurs qu'elle nourrissait contre lui — bien souvent sans s'en rendre compte, d'ailleurs. Elle lui en voulait pour tout, désormais : le chien de Sam, sa manière de ne penser qu'à lui, ou de tout ramener à ses affaires. Le souci maniaque avec lequel il veillait sur cette maison. Même sa façon de parler d'Ely l'agaçait : ce qu'il disait n'était pas faux, mais de quel droit se permettait-il de critiquer aussi ouvertement son père devant un étranger ?

Le drame qui s'était abattu sur eux faisait apparaître des fissures dans leur couple. Des failles dont elle n'avait pas pris conscience, ou qu'elle n'avait pas voulu voir. Était-elle moins amoureuse de lui ? Ou plus susceptible que d'habitude à cause de la disparition de Sam ? Elle n'osait pas s'attarder sur la première possibilité, car cela compliquait tout. Si elle n'aimait plus Anton, elle devrait le quitter. Mettre un terme à cette relation comme à toutes les autres...

Où irait-elle, cette fois ? En venant s'installer ici, elle avait vendu tous ses meubles. Les frais de la maison, auxquels elle participait, étaient bien plus importants que ceux qu'elle avait assumés par le passé, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de faire des économies. Elle avait tant voulu voir en lui l'homme idéal et le père dont elle rêvait pour Sam qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'elle ferait en cas d'échec.

Occupée à réaliser son rêve, elle avait baissé sa garde, perdant son sens de la combativité, se défaisant de sa capacité à se débrouiller par elle-même. Elle avait même lâché son travail...

Elle poussa un long soupir. Pour l'instant, il était hors de question de partir — ou même d'y songer. Pas sans sa fille. Et si Sam revenait et ne la trouvait pas ? A cette pensée, un frisson la parcourut, et son cœur déjà endolori se contracta douloureusement.

Elle laissa les larmes couler sur ses joues, trop épuisée pour les essuyer, trop épuisée pour lutter contre l'émotion qui la submergeait. L'impuissance et la peur se mêlaient étroitement en elle, lui donnant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants : si elle partait à la recherche de sa fille, elle risquait de manquer le coup à la porte ou l'appel téléphonique. Mais si elle restait assise là, l'inaction la rendrait folle.

Que faire, alors ?

Elle avait l'impression d'errer dans les limbes, coincée dans un paysage de grisaille, déchirée entre la peur de s'éloigner et celle d'attendre, horrifiée par le tunnel d'angoisse qui menaçait de l'engloutir.

Tout à coup, elle bondit sur ses pieds et se précipita dans la maison

pour prendre ses clés. Si elle ne luttait pas contre la sidération et la panique qui l'étreignaient, elle serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit. Le tic-tac de la pendule murale rompait le silence figé de la maison. Si elle roulait au hasard des rues, à cette heure de la nuit, Anton lui reprocherait de ne pas s'en tenir à ce qu'ils avaient décidé. Il lui avait promis d'aller, aux premières lueurs du jour, imprimer des avis de recherche avec la photo de Sam et d'organiser une battue dans le quartier. Il avait insisté sur le fait que la police faisait tout ce qu'elle pouvait, et qu'ils devaient faire confiance à l'inspecteur Thomas. Les médias avaient déjà relayé l'affaire. Une annonce était même passée au journal télévisé, demandant à quiconque ayant aperçu Samantha d'entrer en contact avec la police de Rocklin.

Zoé secoua la tête. Rien ne lui paraissait suffisant face à l'horreur de la situation. Il fallait faire plus, ne rien omettre. Le moindre détail comptait et pouvait la lancer sur une piste.

Pas question de s'éparpiller, songea-t-elle en s'approchant de la balancelle. D'une certaine façon, Anton avait raison : il fallait s'en tenir au plan initial. Ne pas gaspiller inutilement leur énergie. Mais comment survivrait-elle jusqu'au lever du jour ?

Il flottait dans l'air une odeur de cigarette qui attira son attention. Elle tourna la tête vers la maison d'à côté. Il y avait quelqu'un... qui n'était pas là un instant plus tôt.

Les nerfs à vif, elle sonda l'obscurité, cherchant à déterminer d'où pouvait provenir cette odeur, et finit par repérer Colin, son voisin, assis sur les marches de sa maison.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix. Les mots étaient clairs, portés par l'air frais de la nuit.

Colin se leva et s'avança jusqu'à la barrière qui séparait leurs deux jardins. Il portait un jean usé, un sweatshirt qu'il avait enfilé à l'envers et des chaussons fourrés. Elle ne l'avait jamais vu aussi décontracté. Ainsi vêtu, il était totalement différent de l'avocat élégant qu'elle croisait parfois en allant travailler le matin.

— Je ne fume pas d'ordinaire, confia-t-il en tapotant distraitement son index sur sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Mais je n'arrive pas à dormir... Tiffany et moi voulons fonder une famille, et avec ce qui vient de se passer... Je n'aurais jamais cru que le quartier n'était pas sûr.

Elle hocha la tête. La disparition de Sam avait provoqué la consternation dans la communauté.

— C'est...

Les mots se pressaient dans sa tête, mais aucun ne lui semblait approprié.

— ... un tel choc, finit-elle par murmurer.

— Ça c'est sûr. Et si moi, je suis bouleversé, je n'ose pas imaginer ce que vous ressentez... Vous devez être effondrée. J'ai vu les infos ce soir.

Ce mouvement de sympathie et la compassion qu'elle perçut dans sa voix agirent comme un baume sur son cœur. Elle en avait besoin — mais pourquoi ne l'acceptait-elle pas d'Anton ? Elle ne supportait même plus qu'il la touche.

— Je suis complètement...

Elle s'interrompit une nouvelle fois, cherchant le mot qui décrivait au mieux ce qu'elle ressentait. Et le trouva.

— ... perdue.

Il contourna la barrière et s'approcha du porche.

— Je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive.

Elle fut si touchée par sa sollicitude que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci. J'apprécie.

Elle voyait le bout rougeoyant de la cigarette flotter dans le noir, éclairant le bas de son visage tandis qu'il la portait à sa bouche.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

— Nous imprimerons des affichettes demain matin. Est-ce que vous pourriez en distribuer autour de vous ?

Elle avait dû fixer sa cigarette en parlant, car il la lui tendit et elle se surprit à la prendre.

La fumée lui brûla les poumons, mais elle inhala profondément, cherchant à faire remonter les sensations de bien-être qu'elle éprouvait autrefois, quand elle fumait encore. Il y avait si longtemps de cela...

Elle avait alors dix-neuf ans et vivait avec Johnny Ruzzo, un fumeur invétéré qui avait l'insulte facile et qu'elle avait quitté pour le bien de Sam.

— Bien sûr, fit-il. Je n'irai pas au boulot s'il le faut.

En le voyant jeter un coup d'œil vers la maison où Anton dormait, elle sentit resurgir la rancœur qu'elle nourrissait à son égard. Comment pouvait-il dormir, quand ce voisin, presque un étranger, ne parvenait pas à trouver le sommeil, trop inquiet pour Sam ? Anton avait-il jamais été un soutien pour elle ? Ou avait-elle fermé les yeux sur ce qu'elle n'aimait pas chez lui pour continuer d'offrir à Sam la vie dont elle rêvait pour elle ?

Difficile à dire. Tout s'embrouillait : ses actions à lui, les siennes... Tout était si confus !

Colin passa une main dans ses cheveux bouclés.

— Pourquoi attendre demain ?

Surprise, Zoé s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Manifestement, vous ne pouvez pas dormir. Moi non plus, enchaîna-t-il. Allons jusqu'au magasin de photocopies — celui qui se trouve sur Douglas Street — et faisons les avis de recherche. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Mais...

— Comme ça, les affichettes seront prêtes à l'heure où les gens partiront travailler. Vous gagnerez un temps précieux.

Si incongrue soit-elle, sa proposition la tentait. Au moins, elle aurait l'impression d'agir... et de se soustraire à la torture de l'attente.

— Vous m'accompagneriez ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr.

— Mais il est tard... Je ne peux pas vous demander de...

— Arrêtez, la coupa-t-il. Cela ne me gêne pas du tout.

Avec un hochement de tête, Zoé lui rendit sa cigarette. Elle appréciait son efficacité, son attitude volontaire. Cette attente interminable, pendant qu'Anton dormait, la rendait folle.

— D'accord. Je vais chercher mes clés de voiture.

— Pas besoin.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis jeta le mégot sur l'allée en ciment, l'écrasant du pied. Il sortit ses clés de voiture de sa poche et les fit tinter devant elle.

— Je conduis.

Zoé regarda le mégot de cigarette devant sa porte. Anton serait furieux, c'est sûr.

— Il faut que j'aille chercher mon sac et la photo de Sam...

— Allez-y. Pendant ce temps, je démarre la voiture.

Elle s'élança dans la maison, le cœur gonflé de gratitude.

— Merci, mon Dieu ! Quelle chance d'avoir un voisin pareil ! marmonna-t-elle, un sanglot de soulagement dans la gorge.

\* \* \*

Colin était assis près de Zoé devant un ordinateur, au fond du magasin de photocopies.

— Est-ce qu'on a pensé à tout ? demanda-t-il.

Zoé observa l'affichette qu'ils venaient de créer. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver dans cette situation. Ce qu'elle vivait depuis deux jours lui semblait surréaliste, et l'amitié qui avait surgi entre son jeune voisin et elle renforçait cette impression. Avant ces vingt dernières minutes, sa relation à Colin Bell se résumait à un geste de la main et à des banalités sur la météo. Et maintenant elle se sentait plus proche de lui que d'Anton !

— Je crois qu'il ne manque rien.

Ils avaient inséré la photo de Samantha dans le fichier, indiqué sa date de naissance, son poids et sa taille, une description du maillot de bain qu'elle portait, la date de sa disparition et l'endroit où elle avait

été vue pour la dernière fois, ainsi que les coordonnées du service de police à contacter en cas d'information. Zoé avait également ajouté son numéro de téléphone portable.

— Vous êtes sûre de vouloir laisser votre numéro de téléphone ?

— Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour retrouver sa trace.

— On ne sait pas de quoi sont capables les personnes mentalement instables. J'ai entendu parler d'une mère qui avait reçu des appels téléphoniques. La personne au bout du fil lui assurait que sa fille était encore en vie, alors qu'en fait on a découvert plus tard que le type qui l'avait enlevée l'avait tuée presque tout de suite.

Zoé ne put retenir une grimace.

— Vous voulez dire que la femme qui appelait était liée au *tueur* ?

Elle eut du mal à prononcer ce mot, comme s'il lui écorchait les lèvres. Elle refusait de penser à ce qui arrivait aux enfants qui se faisaient enlever par un inconnu.

— Non. Je ne pense pas qu'ils étaient liés entre eux.

— Comment peut-on harceler une mère dans le chagrin ?

— Vous n'êtes pas seule, heureusement... Vos voisins vous soutiennent — la preuve ! ajouta-t-il en souriant gentiment. Je veux juste dire que ce genre de choses peut arriver. Il faut que vous y soyez préparée.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa fille, Zoé sentit sa gorge se dénouer un peu. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle aurait dû imprimer ces affichettes plus tôt dans la soirée, avant même qu'Anton décide d'aller se coucher.

— Cela m'aide... de l'avoir fait, murmura-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— C'est trop bête qu'il faille une tragédie comme celle-ci pour que des voisins fassent plus ample connaissance, hein ?

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Colin.

— Je vous en prie.

Il lui couvrit la main.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Zoé sourit, puis retira sa main et jeta un œil à l'horloge murale. Le seul autre client était parti, à présent. Il ne restait plus qu'elle, Colin et l'employée, occupée à remettre du papier dans les imprimantes.

— Le jour se lève, fit-elle.

— Nous ferions mieux de les faire imprimer si nous voulons les distribuer avant que les gens partent au boulot, déclara Colin en se levant.

— Et votre travail ?

Il réprima un bâillement.

— Je voulais appeler pour dire que je serai absent, mais j'ai un rendez-vous important ce matin. Je prendrai le temps de distribuer quelques tracts avant de me rendre au bureau.

— Prendre une demi-journée ne vous causera pas de problèmes au cabinet ?

Il haussa les épaules.

— Vous plaisantez ? Ils ne tiennent pas à me perdre.

— Vous allez être épuisé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le manque de sommeil la terrassa brusquement, et elle chancela en voulant se redresser. Colin la retint, une expression inquiète sur le visage.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête. Elle avait survécu à un viol quand elle avait quinze ans — son agresseur en avait vingt et un. Cette épreuve avait été si traumatisante qu'elle ne pouvait toujours pas y penser sans être prise de nausées — puis Samantha était arrivée, et elle s'était juré de ne jamais la mêler à l'horreur qui avait présidé à sa venue au monde.

— Ça va aller, dit-elle doucement.

— On va la retrouver, vous verrez.

Elle l'arrêta avant qu'il ne s'éloigne.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Il l'étreignit brièvement.

— Et je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

D'ordinaire, les regards dont la gratifiait Colin la mettaient mal à l'aise. Elle les trouvait trop suggestifs pour un homme marié. L'avait-elle jugé trop vite, se méprenant sur ses intentions ? Certainement. Il venait de l'aider à traverser la nuit la plus éprouvante de sa vie. Même la nuit précédente n'avait pas été si terrible, parce qu'elle avait réussi à se convaincre que la disparition de Sam serait vite élucidée. Mais le temps passait, et elle ne pouvait continuer à se leurrer.

— Merci encore.

Il se dirigea vers le comptoir.

— Pas de problème. Vous les voulez en noir et blanc ou en couleurs ?

— En couleurs.

Ce serait cher, mais il était important que la photo soit nette et que les gens puissent reconnaître Sam au premier coup d'œil.

Il siffla en penchant la tête sur le côté.

— En couleurs, c'est un dollar la photocopie.

— Tant pis. Cela n'a pas d'importance.

— C'est une fille chanceuse...

Zoé hésita. *Chanceuse ?*



— ... d'avoir une maman qui l'aime autant, précisa-t-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle eut soudain envie de lui révéler les circonstances de la conception de Samantha. Elle avait besoin de parler... de raconter ce qu'elle avait ressenti quand c'était arrivé. Des doutes qui l'avaient assaillie jusqu'au jour où elle s'était rendue à la clinique pour se faire avorter. Une fois devant l'équipe médicale, elle avait hésité, puis s'était ravisée au dernier moment. Rongé par la culpabilité, son père avait respecté sa décision. Et Samantha était née, *son* enfant, qu'elle chérissait plus que tout. Il était difficile de croire quand on les voyait si proches qu'elle avait failli mettre un terme à sa grossesse. C'était peut-être pour cela qu'elle voulait en parler. Après les heures qu'ils venaient de passer ensemble, elle avait l'impression de pouvoir faire confiance à ce jeune avocat. Et...

— Que puis-je faire pour vous ? intervint l'employée, rompant le fil de ses pensées.

— Je voudrais mille photocopies de ça, répondit Colin en poussant l'affichette vers elle.

L'employée paramétra une des imprimantes, tandis que Zoé s'approchait de la caisse.

— Comment comptez-vous payer ?

Elle fouilla dans son sac.

— Par carte.

Elle n'avait pas la somme sur son compte en banque, hélas. Et Anton, qui n'approuverait pas son choix de les tirer en couleurs, refuserait probablement de l'aider. Sa première femme l'avait escroqué avant de le quitter pour un autre homme, et cette mésaventure l'avait rendu plus que prudent vis-à-vis de l'argent. Il dirait qu'elle était folle, comme il le lui avait déjà dit quand elle avait acheté de nouveaux vêtements à Sam, dépensant plus qu'elle ne pouvait se le permettre.

Bah ! il serait toujours temps de s'en soucier dans trente jours, quand elle serait débitée !

Une fois Sam revenue, elle trouverait bien une façon d'honorer sa dette. Et si Sam ne revenait pas... qu'est-ce qu'elle en aurait à faire ?

Anton était assis sur le seuil, une tasse de café à la main, quand la BMW de Colin s'engagea dans l'allée. Zoé lui fit un signe de la main auquel il ne répondit pas.

— Oh, oh ! murmura Colin. Je pense qu'il y a un problème.

— Il n'a vraiment pas l'air content, renchérit-elle.

Un vif ressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse en donner la raison. Était-elle agacée par la mine reposée d'Anton ? ou par l'irritation qui brillait dans ses yeux ?

Colin posa une main sur son genou.

— Je peux lui expliquer, si vous voulez.

— Non... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Merci, répondit-elle, un peu gênée par ce geste trop intime.

— Cessez de me remercier. On dirait que vous n'avez jamais eu d'amis.

Il ne croyait pas si bien dire ! Quand elle était enfant, le mode de vie trop instable de son père la séparait des autres ; devenue adulte, elle avait multiplié les déménagements, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour nouer des relations durables. De toute façon, elle refusait de s'attacher réellement à quiconque, pour s'épargner la douleur des séparations. Seules comptaient Sam et la complicité qui les unissait.

A cette pensée, l'image de sa fille s'imprima sur sa rétine, balayant le soulagement passager qu'elle avait éprouvé au cours des heures précédentes.

Elle descendit de voiture et ouvrit la portière arrière pour y prendre un carton d'affichettes. Colin insista pour porter le deuxième et grimpa les marches du perron à son côté. Il le tendit à Anton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci en pinçant les lèvres.

— Des avis de recherche. Nous les avons fait tirer au magasin de photocopies.

Colin se frotta les mains d'un air satisfait.

— Nous sommes tombés l'un sur l'autre au milieu de la nuit. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons décidé d'en tirer

profit, expliqua-t-il.

Anton posa les yeux sur le mégot de cigarette écrasé dans l'allée avant de dévisager Zoé.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de me prévenir ? Tu n'as pas pensé que je serais mort d'inquiétude en découvrant que tu n'étais plus là, alors que ta voiture était devant la maison ?

Zoé se troubla, brusquement consciente de la peine qu'elle lui avait infligée. Que cherchait-elle à lui faire payer ? songea-t-elle, prise de remords. Sa peur et son angoisse ? C'était possible.

— Je suis désolée. Je... Je n'ai pas pensé que tu pouvais te réveiller et que tu t'inquièterais en ne me voyant pas.

Deux rides se creusèrent sur son front, révélant le combat intérieur qu'il se livrait pour réprimer ses émotions. Il tendit les bras vers elle et l'attira maladroitement contre lui.

— Ne me refais plus jamais ça.

— Promis, murmura-t-elle.

Colin s'éclaircit la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Je vais y aller. J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il tourna les talons, avant de s'immobiliser, et de revenir sur ses pas.

— J'allais oublier les avis de recherche. Je m'occuperai des rues que j'emprunte pour aller au bureau, et j'en déposerai aussi dans les boutiques qui se trouvent entre ici et le centre-ville.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas ?

Réconfortée à l'idée que l'information allait être diffusée rapidement, Zoé sourit. Elle était sincèrement désolée d'avoir fait peur à Anton, mais l'aide de son voisin avait été précieuse.

— Bien sûr. Donnez-m'en la moitié.

— Tant que ça ?

— J'en laisserai aussi à Tiffany ; elle fera les magasins dans lesquels je ne me serai pas arrêté.

Zoé lui tendit sa boîte.

— Vous avez été super, Colin. Merci.

— N'en jetez plus ! fit-il en lui décochant un clin d'œil. Je vous tiens au courant.

Zoé le regarda regagner sa maison. Quand il eut disparu, Anton se baissa pour ramasser le mégot.

— Il fume ?

Elle haussa les épaules.

— Ça lui arrive, apparemment.

Il descendit les marches et se dirigea vers la poubelle sur le côté de la maison pour y jeter le mégot.

— Tu es prêt à commencer la distribution des affichettes ? demanda-t-elle lorsqu'il revint vers elle.

— Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y ! lança-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Il secoua la tête.

— Je vais m'en charger. Il faut que tu ailles dormir. Tu n'as pas fermé l'œil depuis presque quarante-huit heures et tu n'as pratiquement rien avalé. Je ne sais pas comment tu tiens encore sur tes jambes.

Elle secoua la tête. Lorsqu'elle agissait, elle parvenait tant bien que mal à tenir l'angoisse à distance. En s'arrêtant, elle laisserait la voie libre au doute et à la peur. Anton était bien intentionné, mais il aggravait son malaise en essayant de la retenir.

— C'est impossible. Ne me parle pas d'aller dormir. Je dois faire tout ce que je peux, au contraire... Je me fiche d'être épuisée. Et je me fiche de ce que cela me coûte. Tu comprends ?

Elle s'accrocha à son bras.

— Je dois trouver Sam. C'est tout ce qui compte !

Le visage de son fiancé, qu'une rougeur avait envahi un moment plus tôt, devint livide.

— Et moi, je ne compte pas ?

Elle se força à desserrer sa pression sur son bras. Une fois de plus, elle lui avait fait de la peine sans le vouloir.

— Je... je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle n'était pourtant pas très loin de la vérité. Et elle le savait.

\* \* \*

En arrivant chez lui, Colin trouva Tiffany assise à la table de la cuisine, en peignoir et chaussons. Tout son corps s'affaissa quand elle le vit, témoignant de la tension qui l'avait habitée, mais il n'en éprouva aucun remords. Il avait enfin réussi à attirer l'attention de sa séduisante voisine, passant même plusieurs heures seul en sa compagnie, et il se sentait d'excellente humeur.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Un profond désarroi faisait vibrer sa voix. Elle avait si peur de le perdre ! Jamais elle ne parviendrait à surmonter la croyance, profondément enracinée en elle, qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Une croyance qu'elle devait à Nancy, l'être haïssable qui lui avait servi de mère, et à Seth, son frère, qui, en tuant Nancy, s'était retrouvé en prison, renforçant le sentiment d'abandon de Tiffany.

Colin ne se faisait pas d'illusions. Il était clair que sa façon de la traiter n'arrangeait rien. Mais elle pouvait s'estimer heureuse d'être avec lui. Il aurait pu choisir une femme plus sûre d'elle-même — mais il aurait alors dû fournir des efforts pour la garder. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il avait décidé que non. Et avait épousé Tiffany.

— Je suis allé faire un tour.

Il laissa tomber le carton d'avis de recherche sur le plan de travail.

— Le petit déjeuner est prêt ?

— Je ne savais pas si tu rentrerais, alors je n'ai rien préparé.

Il plaqua ses poings sur ses hanches et la détailla des pieds à la tête.

— Tu veux que je voie combien tu es moche ?

— Non, murmura-t-elle en évitant son regard.

— Alors pourquoi n'es-tu pas encore douchée ?

Il l'avait rarement vue au saut du lit, sans maquillage et les cheveux en bataille. Pourtant, il avait été clair dès le début : il attendait d'elle qu'elle soit séduisante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qui obligeait Tiffany à se doucher deux fois par jour— le matin au réveil et le soir, après sa séance de gym. Certains hommes toléraient peut-être que leurs femmes ressemblent à des mégères, mais il tenait, lui, à ce que Tiffany soit à tout instant la bombe sexuelle qu'il avait créée.

— Il n'est que 6 heures, répliqua-t-elle en se renfrognant.

— Et alors ? Allez, ne perds pas de temps !

Elle se leva, mais s'immobilisa devant la porte, tenaillée par la curiosité.

— Pourquoi ne me dis-tu pas où tu étais ?

Il sortit la boîte de céréales du placard et s'en versa un bol.

— D'après toi ? Parce que j'étais avec une autre femme.

Il la vit chanceler, et ne résista pas au plaisir de la torturer davantage. Il esquissa un sourire lascif en ouvrant le réfrigérateur.

— Et c'était *terrible* !

Elle balbutia, cherchant ses mots, le menton tremblant.

— Est-ce que c'est la standardiste de ton cabinet ?

— Tu parles de Misty ?

Qu'elle était crédule ! C'en était risible. Il lutta contre une furieuse envie de rire.

— Cette grosse vache ? Tu es insultante ! Pitié !

— Alors, qui ?

Elle ouvrait grand la bouche, comme si le souffle lui manquait. Bon sang ! S'il faisait durer cette plaisanterie, elle allait finir par s'évanouir. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse un traumatisme crânien en s'effondrant sur le carrelage !

— Calme-toi, Tiffany. Je te faisais *marcher*. Tu sais bien que tu es la seule. J'étais avec Zoé !

— La... La voisine ? hoqueta-t-elle.

— Oui. Nous avons fait imprimer des avis de recherche.

Il tapota le carton qu'il venait de rapporter.

— Tu n'es pas curieuse ? Tu ne t'es pas demandé ce que c'était ?

— Je ne comprends pas.

Elle chercha son regard, un voile d'incompréhension assombrissant ses yeux.

Il posa sur la table ses céréales et la brique de lait, puis il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras.

— Tout doux, d'accord ? Je suis là. Je ne te quitterai jamais. Nous sommes allés chez Kinko pour faire des affichettes avec la photo de Sam. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Oh ! si, parvint-elle à dire avec un semblant de rire.

— Tu as de la chance que je t'aime, parce que ton insécurité affective me rend dingue ! Tu t'en rends compte ?

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Va prendre une douche, avant que je ne change d'avis et que je ne me mette vraiment en colère.

— D'accord, j'y vais.

— Quoi encore ? aboya-t-il en voyant qu'elle ne bougeait pas.

— Comment as-tu fait pour te retrouver avec Zoé ? Tu étais au lit avec moi quand je me suis endormie.

— Je me suis levé pour aller jeter un coup d'œil à Samantha et je suis sorti fumer une clope. Zoé était dehors.

— Alors tu lui as proposé de l'aider ?

Il s'autorisa un sourire complaisant.

— C'est brillant, hein ?

Elle toucha le carton d'affichettes.

— Pourquoi les as-tu rapportées à la maison ?

— Je lui ai dit que nous l'aiderions à les distribuer.

Elle cligna des yeux, ne sachant quoi penser.

— Et... nous allons le faire ?

Il versa du lait sur ses céréales.

— Je veux, mon neveu ! Pourquoi on ne le ferait pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus convaincant que deux voisins sympathiques faisant tout ce qu'ils peuvent pour rendre service ?

Tiffany lui offrit un sourire tendu. Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qu'il venait de faire. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un immense soulagement en comprenant que son inquiétude n'était pas fondée — et qu'il ne l'avait pas trompée avec une autre pendant la nuit.

— Tu es tellement intelligent ! s'extasia-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire !

— Colin ?

— Hmm ? marmonna-t-il en portant une cuillère de céréales à ses lèvres.

— Cela fait longtemps que...

Elle dénoua sa ceinture et laissa son peignoir s'entrouvrir.

— Je ne te manque pas un peu ?

Après les heures délicieuses qu'il venait de passer auprès de Zoé, il trouva sa tentative de séduction un peu décevante.

— Tu ne vois pas que je mange ? lâcha-t-il en la fusillant du regard.

Elle baissa la tête comme s'il venait de la gifler.

— Mais... tu n'as jamais passé toute une journée sans... encore moins deux.

— Je me réserve.

— Pour quelle raison ?

— Mes potes viennent vendredi soir.

— Tu veux que... je me donne à eux ? s'indigna-t-elle en refermant son peignoir.

— C'est juste du sexe, Tiff. N'en fais pas toute une histoire ! Je veux qu'ils t'admirent, parce que je suis fier de toi.

— Mais je n'ai aucune envie de... de faire ça avec eux.

— Je ne te parle pas de sentiments, mais de partouze. Tu fumeras un joint ou deux et tu trouveras ça génial, tu verras.

Elle ne répondit pas.

— Allez, ne sois pas rabat-joie ! J'ai déjà promis aux gars.

Une expression de détresse altéra ses traits.

— Est-ce qu'il *faut* vraiment que je le fasse, Colin ? gémit-elle.

Il poussa un juron et renversa le bol sur le comptoir, envoyant valser les céréales sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi faut-il que tu me gâches toujours tout ?

Face à l'explosion, elle avait instinctivement protégé son visage avec ses bras.

— Il n'y a qu'avec toi que je veux faire l'amour, murmura-t-elle en lui jetant un regard furtif.

— Je te jure que si tu ne fais pas passer un bon moment à mes potes, tu n'en passeras plus aucun avec moi. Maintenant, nettoie ce bordel. Je vais prendre ma douche, sinon je vais être en retard au boulot.

\* \* \*

— Regarde ce que je t'apporte...

Samantha se recroquevilla sur elle-même pour échapper à Tiffany, qui s'avançait vers elle après avoir refermé la porte. Elle tenait à la main une couverture bleue en piteux état, de celle que l'on donne à un chien. Mais, en cet instant, même un vieux chiffon lui aurait fait plaisir. Elle n'avait aucune idée du temps qu'il faisait à l'extérieur. Comment aurait-elle pu le savoir dans cette pièce sans fenêtre ? Et elle était glacée. Tiffany avait refusé de lui donner des vêtements, probablement pour la punir d'avoir mouillé son maillot de bain.

— Quel jour on est ? demanda-t-elle.

Elle avait perdu la notion du temps. Les heures s'écoulaient dans une angoisse interminable. Roulée en boule sur le matelas, elle essayait de résister au froid, à la faim qui lui contractait en permanence le ventre, et à l'angoisse qu'Anton ait pu convaincre sa mère qu'elle serait bien mieux sans elle.

— On est mercredi. Colin vient de partir au travail.

Colin. Elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle ressentit tout de même une bouffée de soulagement en apprenant qu'il n'était pas là. Elle avait eu si peur, la veille, quand il était entré avec son fouet !

— Tu n'es pas contente que je t'apporte une couverture ?

Tiffany fronçait les sourcils, manifestement déçue par le manque de réaction de Samantha.

— Colin m'a dit que je pouvais te récompenser si tu me récitais les règles, poursuivit-elle.

La *récompenser* ? Encore ce délire d'animal de compagnie. Si Tiffany était dérangée, Colin, lui, était bon à enfermer.

Samantha rapprocha ses genoux de sa poitrine, autant pour tenter de se réchauffer que pour se soustraire au regard de Tiffany.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Colin préfère que je prenne un jour supplémentaire, le temps que ma lèvre cicatrise, expliqua-t-elle. On ne voit pratiquement plus rien, tu ne trouves pas ?

— Vous devriez le quitter.

Le sourire s'effaça de son visage.

— Ne dis pas ça. C'est mon mari.

— Je m'en fiche. Il n'est pas gentil avec vous. Avec personne, d'ailleurs.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Il m'aime... Il se ferait tuer pour moi.

Samantha releva le menton.

— Et votre lèvre ?

— Nous nous sommes cognés sans le faire exprès, c'est tout.

— Il m'a dit qu'il m'écraouillerait le visage comme il l'avait fait avec vous, si je ne cessais pas de crier.

Tiffany arrangea en minaudant une boucle qui s'était échappée de sa coiffure apprêtée.

— Tu parles trop, tu le sais ? Je viens te voir, je suis gentille avec toi et c'est comme ça que tu me remercies...

Elle roula la couverture sous son bras.

— Colin ne voudrait sûrement plus que je te la donne maintenant.

Regrettant instantanément son attitude, Samantha crispa ses doigts autour de ses genoux.

— Attendez... Je connais les règles !



Elle se détestait de céder si vite. Peut-être ne l'aurait-elle pas fait si elle avait été habillée, mais elle mourait d'envie de se couvrir. Presque plus que de manger.

Tiffany la scruta d'un air soupçonneux.

— Es-tu en train de me demander une seconde chance ?

— Oui.

Les sourcils de Tiffany se relevèrent.

— Oui, *Maîtresse*, articula-t-elle lentement.

— Oui, *Maîtresse*, répéta docilement Samantha.

Tout en elle se raidit tandis qu'une voix intérieure hurlait : « *Je te déteste, je te déteste, je te déteste !* »

— Parfait.

Tiffany avait retrouvé le sourire.

— Alors, vas-y. Récite-les.

Samantha déglutit pour avaler l'afflux de salive. La faim lui soulevait l'estomac — mais il était hors de question qu'elle touche aux croquettes que Tiffany avait versées dans la gamelle posée près de la porte.

— Je dois vous appeler Maître et Maîtresse.

Tiffany se mit à rire.

— Je crois que je t'ai aidée pour celle-là. Et quoi d'autre ?

Samantha scruta le bac à litière installé près de la gamelle.

— Je dois utiliser ça, reprit-elle en le désignant du doigt. Pour mes besoins et... et le nettoyer moi-même tous les deux jours.

— Et ?

— Si je me comporte bien, je serai récompensée.

— Avec quoi ?

— Je serai nourrie normalement, je pourrai me laver et m'habiller. Et j'aurai le droit de voir le soleil.

Plissant le nez, Tiffany éloigna du bout de sa chaussure le bac à litière pour chat.

— Il a dit ça ? Pour le soleil ?

— Il a dit que je devrai m'acquitter de travaux ménagers.

Ce qui signifiait qu'elle pourrait sortir de cette pièce. Elle s'était promis d'y parvenir. De tout faire pour apercevoir le monde extérieur : sa rue, sa maison, sa mère.

— Et si tu essaies de t'échapper ?

— Il me tuera, répliqua Samantha. Si je fais du bruit, il me tuera. Si je ne fais pas exactement ce qu'il me dit de faire, il me tuera. Et si je ne fais pas ce que vous dites, il me tuera aussi.

— Parfait.

Avec un soupir, Tiffany lui tendit la couverture. L'adolescente se rua dessus pour s'envelopper avec.

Elle jeta un coup d'œil à la gamelle.

— Tu ne manges pas ?

Samantha leva son regard brillant vers elle.

— Vous en mangeriez ?

— Il faut que tu te forces. Au moins *un peu*.

Le contact de la couverture lui procura un tel soulagement qu'elle faillit fondre en larmes. Mais elle avait déjà tant pleuré qu'elle n'était pas certaine d'en être encore capable.

— Sam ? Je te parle. Est-ce que tu veux que je te reprenne cette couverture ?

Non ! Elle aurait fait n'importe quoi pour la garder, pour ne plus avoir froid. C'était son seul rempart contre la peur.

— N-non, Maîtresse, bredouilla-t-elle, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Regarde-toi, murmura Tiffany d'un air réprobateur. Tu te mets dans un tel état... Tu vas encore te faire dessus si tu ne te calmes pas.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Samantha, tombaient sur le sol.

— Je ne p-peux p-pas m-m'a-arrêter.

Une lueur de bienveillance s'alluma dans le regard de sa geôlière.

— Je vais te dire... Si tu manges un peu de ces croquettes, juste pour les goûter, je t'apporterai un sandwich.

Etait-ce une autre ruse destinée à l'humilier ? Elle le crut jusqu'à ce que Tiffany reprenne :

— Mais si tu dis à Colin que je t'ai donné autre chose que des croquettes, tu pourras toujours courir pour obtenir quelque chose de moi, tu m'entends ?

Sam sentit une bouffée d'espoir gonfler sa poitrine. Etait-il possible que Tiffany devienne son alliée dans cet endroit infernal ?

— Je ne dirai rien. Je le jure.

— C'est entendu, alors. Et tu dois me promettre autre chose...

— Quoi ?

Tiffany se rapprocha et chuchota :

— Tu n'opposeras aucune résistance à Colin, quoi qu'il veuille faire.

Samantha tortilla la couverture déchirée entre ses doigts.

— Pourquoi ?

Tiffany plongea son regard dans le sien.

— Parce qu'il te *tuera*, sinon, articula-t-elle sans ciller. Et je ne plaisante pas, je t'assure.

Jonathan se réveilla en sursaut.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour reprendre pied dans la réalité. La veille au soir, après avoir sorti Kino, il s'était installé à la table de la cuisine, devant son ordinateur portable, pour faire des recherches... et il avait fini par s'assoupir. Il se gratta machinalement le menton et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 9 heures.

— Bon sang, marmonna-t-il, stupéfait.

Quand s'était-il endormi ? Il n'en avait aucun souvenir. Et il avait mal partout, maintenant ! Kino, qui dormait à ses pieds, se redressa en laissant échapper un gémissement. Il était sans doute impatient de sortir, mais c'est Ronnie qui devrait s'en charger. Jon, lui, devait mettre la main sur le père de Zoé Duncan. Et vite. Il était engagé dans une course contre la montre et le compte à rebours avait commencé...

Les heures qu'il avait passées à consulter les bases de données et les moteurs de recherche — à commencer par LexisNexis, le plus performant de tous — pour trouver des informations sur Ely Duncan n'avaient rien donné. Rien de récent, en tout cas, se rappela-t-il en posant les yeux sur son carnet de notes.

Il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur le téléphone. S'il contactait un maximum de personnes gravitant autour du père de Zoé, il finirait bien par tomber sur quelqu'un qui savait quelque chose, ou qui lui indiquerait un ami ou un proche à joindre pour en savoir plus.

Il utilisa un annuaire électronique pour se procurer les numéros de téléphone des voisins d'Ely Duncan. Mais ceux qu'il parvint à joindre, méfiants, refusèrent de répondre à ses questions et il ne réussit pas à les convaincre de parler, même après leur avoir dit qu'il travaillait pour sa fille. Il se promit de persévérer, mais cela s'annonçait mal. Même s'il parvenait à dégoter les coordonnées de certains amis d'Ely, il aurait affaire à des gars qui avaient dû passer une bonne partie de leur vie à éviter les conseillers d'éducation et les professeurs, puis les flics et les agents de probation, peut-être même les chasseurs de primes. Garder le silence était devenu chez eux une seconde nature.

Et si Ely ne s'était pas présenté à une convocation du tribunal ?

Cela expliquerait pourquoi ses voisins étaient peu disposés à parler ! Il consulta par internet le calendrier des audiences publiques du tribunal de Los Angeles, mais n'y trouva aucune affaire liée à Ely Duncan.

Il bâilla, puis composa le numéro de Zoé.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Oui ?

Il se contracta en percevant l'espoir qui teintait sa voix. Il n'était pas encore en mesure de répondre à ses attentes.

— Bonjour, Zoé. C'est Jonathan.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle sans préambule.

Hélas, rien à se mettre sous la dent concernant Ely, mais une petite enquête, en fin de nuit, sur Franky Bates, le type qui avait violé Zoé autrefois, lui avait permis de dénicher l'adresse de sa mère, à San Diego. Ce qui pouvait constituer un point de départ : il était rare qu'une mère ne sache pas où trouver son fils. Il avait aussi découvert que Bates avait postulé pour une place dans un restaurant dans la même ville que sa mère — travail qu'il n'avait pas décroché — et qu'il avait essayé d'obtenir une carte de crédit chez Macy's, le grand magasin local.

— Je crains que non, dit-il laconiquement.

Il attendit quelques secondes pour lui laisser le temps de surmonter sa déception, avant de poursuivre :

— J'ai contacté une dizaine de voisins de votre père. La plupart d'entre eux n'ont pas décroché.

— Il est trop tôt pour obtenir quoi que ce soit, lui répondit-elle. Ces types-là ne sont jamais levés avant midi.

— J'ai quand même réussi à réveiller un certain R. Butler.

— R ? C'est-à-dire ?

— R pour Rhett, et je vous passerai ses ricanements.

— Rhett Butler. En voilà un qui a le sens de l'humour !

— Oui, il a semblé trouver ça très drôle, lui aussi.

Jonathan se leva et se mit à arpenter la pièce, le téléphone plaqué contre son oreille.

— J'imagine qu'il n'a pas été très coopératif..., reprit-elle.

Elle semblait si découragée qu'il s'en voulut de devoir poursuivre cette conversation, mais il avait besoin de son aide.

— En effet. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rencontré votre père. J'ai aussi parlé à une Tilly Smith et à une certaine Heather Hatfield. Ces deux noms vous disent quelque chose ?

— Non. Que vous ont-elles dit ?

— Elles n'ont pas été plus loquaces.

— Ça ne m'étonne pas. Mon père vit dans un parc de mobile homes, ne l'oubliez pas ! Les gens qui habitent là n'aiment pas les

curieux. Ni les questions. Tous ont des choses à cacher.

Il s'immobilisa devant l'évier pour regarder par la fenêtre et prit soudain conscience de l'état du jardin. Depuis quand était-il en friche, envahi par les mauvaises herbes ? Quand avait-il tondu la pelouse pour la dernière fois ?

Il se détourna en grimaçant. Son laisser-aller ne plaisait probablement pas aux voisins, mais ils devraient encore patienter quelques jours.

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma-t-il.

— Donc, vous n'avez pas réussi à trouver mon père.

Ni Samantha.

— Pas encore. Mais je n'abandonne pas. Je vais à Los Angeles.

— Vous pensez vraiment que ça va donner quelque chose ?

— Oui, si vous venez avec moi.

Il y eut un silence au bout du fil. Sa surprise était palpable.

— Mais... j'en suis partie depuis des années ! Je ne connais plus personne là-bas.

— Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens vous parleront plus facilement qu'à moi ou à la police.

— Ils risquent de me dire la même chose qu'à vous. Il est possible qu'ils ne connaissent pas mon père. Personne ne s'installe jamais longtemps dans ce genre de campement. Les allées et venues des résidents sont rythmées par les descentes de flics qui viennent chercher de la drogue.

Et dire qu'elle avait grandi dans cet environnement ! Il avait du mal à l'imaginer. Impossible de deviner son passé en la voyant aujourd'hui, si posée, si élégante... Une lueur de méfiance voilait parfois son regard et elle semblait tenir le monde à distance — mais n'était-ce pas le cas de beaucoup de femmes victimes d'agression ? Depuis quand avait-elle fui ce camping ? De nombreuses années, manifestement. Elle vivait maintenant dans un quartier respectable, où les mères de famille conduisaient des monospaces et emmenaient leurs enfants à leurs activités extrascolaires — un quartier à l'opposé de celui où elle avait grandi.

— Je comprends, mais je pense qu'il faut tenter le coup. Ce n'est qu'à une heure de vol. Sautons dans un avion, frappons à quelques portes pour tenter d'obtenir des réponses.

— Je ne peux pas quitter Sacramento. Si Sam... Je veux dire qu'elle pourrait rentrer à la maison et...

— Anton et les flics pourront vous joindre à tout instant sur votre portable. Et il dirigera les recherches en votre absence. Vous lui faites confiance, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— C'est votre fiancé, non ? insista-t-il.

— Mais nous parlons de *ma* fille. Personne ne s'en soucie plus que moi !

— Le temps presse, Zoé. Vous devez faire confiance à Anton ainsi qu'à la police sur ce point. Rejoignez-moi à l'aéroport. Nous prendrons le premier vol en partance pour Los Angeles. Vous êtes la seule à pouvoir m'aider à retrouver votre père.

— D'accord, finit-elle par dire.

— Y a-t-il quelqu'un, un ami ou un proche, qui peut aider Anton ?

— Il y a Colin Bell, je suppose.

— Colin ?

— Mon voisin. Il est vraiment très serviable.

— Parfait. S'ils la retrouvent, ils vous appelleront aussitôt.

— Je sais. C'est juste que... c'est très difficile pour moi de m'éloigner d'ici.

— Ne vous inquiétez pas. Nous reviendrons immédiatement s'il y a du nouveau. Mais je crois que nous devons aller à Los Angeles.

Et peut-être à San Diego aussi. C'est là que vivait Bates et Jon tenait à s'assurer qu'il n'était pas impliqué dans la disparition de Samantha. Mais comme il n'avait pas l'intention d'emmener Zoé dans cet autre périple, il ne jugea pas utile de l'inquiéter en le mentionnant.

— Pouvez-vous être à l'aéroport dans quarante-cinq minutes ?

— Je vais essayer. Que dois-je emporter ?

— Des vêtements. Au cas où nous serions obligés de dormir sur place, selon ce que l'on trouvera et l'horaire des vols de retour.

— Vous comptez dormir sur place ?

— Tout dépend de ce que nous découvrirons, répéta-t-il.

— Espérons que cela ne sera pas nécessaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix masculine derrière elle.

Il devina qu'elle couvrait le combiné pour répondre :

— Je vais à Los Angeles avec le détective privé que m'a envoyé Skye.

— Celui qui te serrait dans ses bras, près de la piscine ? répondit son interlocuteur.

Jonathan se raidit. C'était la voix d'Anton.

\* \* \*

Anton gara son 4x4 Cadillac devant l'aéroport, au niveau du nouveau terminal, là où Jonathan leur avait demandé de le retrouver. Il s'était déjà chargé d'acheter les billets, apparemment.

Zoé retint un soupir. Anton, qui n'approuvait pas sa décision de partir, avait à peine ouvert la bouche pendant le trajet. Et voilà qu'il se fermait maintenant comme une huître à la vue de Jonathan ! Seigneur ! Pourquoi fallait-il qu'il complique la situation ? Elle sortit

de la voiture tandis qu'il faisait le tour du véhicule, mâchoire contractée, pour lui tendre son bagage.

Elle dut de nouveau lutter contre l'agacement qu'il lui inspirait. Tout était si confus... Elle n'était même pas certaine d'avoir pris la bonne décision en acceptant d'aller à Los Angeles. Sam était peut-être tout près d'ici... Pourquoi quitter Sacramento ?

Elle scruta la foule. Au cas où. Elle n'était plus capable de penser. Le manque de sommeil lui embrouillait les idées.

Jonathan la dévisagea longuement, notant ses cheveux tirés en arrière et les cernes qui ombrayaient ses yeux lourds de fatigue.

— Vous êtes à bout de force, constata-t-il en fronçant les sourcils.

— Merci de me faire remarquer ma mauvaise mine ! marmonna-t-elle.

Il ne s'excusa pas.

— Avez-vous réussi à dormir un peu cette nuit ?

Elle fit un effort immense pour esquisser un sourire fantomatique.

— J'aurai tout le temps de dormir quand on l'aura retrouvée.

Anton l'étreignit brièvement.

— Nous surmonterons cette épreuve, affirma-t-il en croisant son regard.

Pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait surtout à s'en convaincre ?

Son étreinte, trop rapide, ne lui apporta aucun réconfort. Il y avait tant de monde, tant de silhouettes autour d'elle, tant de visages à sonder ! Elle ne devait en laisser passer aucun. Malgré son épuisement, elle s'efforçait de les regarder un à un — les hommes d'affaires, les touristes, les mères de famille, les adolescents. Surtout les adolescents.

— Zoé ? l'interpella Anton.

Elle cligna des yeux, reportant son attention sur lui.

— Je t'appelle en arrivant, promet-elle.

Sa réponse lui sembla machinale, dictée par la seule bienséance. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle devait tenir ses émotions à distance, s'efforcer de ne rien ressentir pour ne pas s'effondrer. Elle devait tenir à tout prix. Pour Sam.

Il lui pressa le bras et s'éloigna sans même s'adresser au détective. L'affront était si évident que Zoé, embarrassée, feignit d'observer les voyageurs qui se trouvaient derrière elle.

— Allons-y, décréta Jonathan en se mettant en marche.

Elle courut presque pour le rattraper et, lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle fut tentée de glisser sa main dans la sienne. Quelque chose lui disait — peut-être était-ce dû à son manteau usé qu'il ne semblait jamais quitter — qu'il avait vu le désespoir plus souvent qu'à son tour. Il ne la repousserait pas, lui ! Il savait ce qu'elle ressentait. Troublée, elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit. Ce n'était ni

le lieu ni l'heure pour analyser l'étrange émotion qui la poussait vers un homme qu'elle venait de rencontrer — alors qu'elle était fiancée à un autre, qui plus est !

— J'espère que nous réussirons à retrouver mon père.

— Nous allons tout faire pour, affirma-t-il en jetant un coup d'œil à la file de voyageurs qui attendaient de franchir les contrôles de sécurité.

— Comment avez-vous fait pour acheter mon billet ? demanda-t-elle soudain. Vous n'avez pas eu besoin d'une pièce d'identité ?

— J'ai parlé à un porteur.

— Et ?

— Je lui ai dit que vous aviez oublié votre pièce d'identité et je lui ai fait imprimer votre carte d'embarquement sur la mienne.

— Ils peuvent faire ça ?

— Tout dépend du degré de motivation.

Et il n'avait pas dû se priver de parler du désespoir d'une mère pour obtenir ce qu'il voulait ! Elle avait déjà dépensé mille dollars pour faire imprimer les avis de recherche... A combien s'élèverait le coût de ce voyage à Los Angeles ?

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Combien je vous dois ?

Il tourna la tête vers elle.

— Rien du tout.

En elle, le soulagement le disputa à l'amour-propre.

— C'est La Contre-Attaque qui prend cette dépense à sa charge ?

Elle prit son absence de réponse pour un oui. Après tout, c'était déjà le cas pour les honoraires de Jonathan et ses frais de déplacement. C'était la principale mission de l'association : aider les personnes dans sa situation, se dit-elle en cherchant à faire taire ses scrupules. Elle y parvint — mais en partie seulement. Il lui était difficile d'accepter l'aide de quiconque, en fait. Quelques années auparavant, elle s'était juré de ne plus dépendre de personne, et s'efforçait de s'y tenir.

— Réjouis-toi d'avoir retrouvé Skye Willis et laisse tomber, marmonna-t-elle pour elle-même.

Outre le fait qu'elle ne lui coûtait rien, la présence de Jonathan avait un autre atout : elle permettait à Zoé de s'impliquer personnellement dans l'enquête — même si elle savait par l'inspecteur Thomas, avec qui elle avait parlé à plusieurs reprises le matin même, que la police avait affecté d'autres agents sur son dossier.

Ils empruntèrent un escalier roulant pour rejoindre la file de passagers qui serpentait jusqu'à l'entrée de la salle réservée aux contrôles de sécurité.

— L'homme qui vous a vendu mon billet a-t-il fait une entorse au



règlement ? insista-t-elle, toujours perplexe quant à la façon dont il avait obtenu sa carte d'embarquement.

— Pas vraiment.

Il sortit de la file pour évaluer leur avancée.

— Ils vérifieront votre carte d'embarquement avec votre pièce d'identité ici.

— Vous semblez nerveux.

— Je ne veux pas rater ce vol.

— On pourrait le rater ?

— Ça risque d'être serré, mais on y arrivera.

Avaient-ils vraiment besoin de faire ce déplacement ? Sans doute, mais penser que son père pourrait lui être d'une aide quelconque lui arrachait presque un sourire. Quelle ironie ! Ely n'avait jamais été là pour elle quand elle avait eu besoin de lui. Et la perspective de le voir ne la réjouissait pas — surtout dans l'état où elle se trouvait. Elle n'avait pas oublié la terrible dispute qui les avait opposés, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Tu n'as aucun droit d'exiger de voir Sam, lui avait-elle dit.

— C'est ma petite-fille ! avait répliqué Ely.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne voulais pas que je la garde !

— Je voulais te protéger.

— C'était un peu tard pour me protéger, tu ne crois pas ? Tu aurais mieux fait de me protéger le jour où Franky Bates est venu, au lieu de me laisser seule avec lui !

Sa pique avait fait mouche, et son père avait aussitôt changé de ton :

— Tu étais trop jeune pour assumer la responsabilité d'un enfant, avait-il argué d'une voix rauque d'émotion.

— Dis la vérité pour une fois, papa, avait-elle rétorqué. Ce n'est pas pour moi que tu t'inquiétais. Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi. Tu voulais juste continuer à dépenser l'argent des courses pour t'acheter ta came, sans te sentir coupable de priver un bébé de nourriture !

Ces propos amers résonnaient encore à ses oreilles. Mais pourquoi avait-elle poursuivi cette conversation téléphonique alors qu'elle était en voiture ? Elle le regrettait tant ! Si elle n'avait pas été seule au volant, elle aurait sûrement mesuré ses propos. De plus, le moment ne pouvait pas être plus mal choisi : elle s'apprêtait à commencer un nouveau travail et sa nervosité s'était ajoutée au regret de ne pas autoriser sa fille à se rendre à Disneyland et à la colère de ne pas pouvoir faire assez confiance à son propre père. Résultat : elle avait perdu son sang-froid.

La voix de Jonathan rompit le fil de ses pensées.

— Avez-vous votre pièce d'identité à portée de main ?

Elle ouvrit son sac et présenta son permis de conduire à l'homme de la sécurité. Elle posa sa valise sur le tapis roulant, avec ses chaussures, son sac et son chandail. Serrant le paquet d'avis de recherche contre sa poitrine, elle regarda ses affaires passer aux rayons X, les gens parler et évoluer autour d'elle comme si tout était normal — alors que Samantha avait disparu depuis plus de quarante-huit heures.

Et si l'une de ces personnes avait vu Sam ? songea-t-elle brusquement, tétanisée d'angoisse.

Jonathan venait de récupérer ses chaussures, quand il remarqua qu'elle n'avait pas franchi le portique. Ses yeux se posèrent sur ses mains crispées sur les affichettes, son seul lien à sa fille.

— Nous allons rater l'avion, l'avertit-il.

— Il faut que je montre sa photo.

C'était si important qu'elle avait du mal à respirer. Il dut comprendre qu'elle ne bougerait pas, car il ne chercha pas à la dissuader. Prenant à part un membre de la sécurité, il pencha la tête vers lui et lui murmura quelques mots.

Quelques minutes plus tard, des avis de recherche étaient accrochés dans différents endroits et elle se retrouva au centre de l'attention des voyageurs de la file. Elle entendit certains d'entre eux murmurer : « Est-ce que c'est *son* enfant ? »

— Oui ! cria-t-elle à la ronde. C'est ma fille unique. Je dois la retrouver. Aidez-moi, je vous en *supplie* !

Son appel déclencha diverses réactions — choc, sympathie, franche curiosité — mais personne ne s'avança vers elle.

Quelques minutes plus tard, elle courait vers la porte d'embarquement, sa main dans celle de Jonathan, son sac frappant son épaule à chaque mouvement. Ils atteignirent la passerelle d'embarcation et pénétrèrent dans l'appareil au moment où le steward fermait la porte.

## 12

Concentré sur la finalisation d'un accord d'achat pour un promoteur immobilier, Colin ne s'interrompt pas quand Misty, la standardiste du cabinet d'avocats, frappa à la porte de son bureau.

— Quoi ? aboya-t-il.

— J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Il tendit la main sans lever les yeux de son écran. Habitée à ses façons de faire, elle posa sans un mot le bout de papier dans sa paume ouverte.

Il le plaqua sur son bureau et continua à travailler. Ça attendrait, songea-t-il. Il devait rattraper le retard qu'il avait accumulé depuis le week-end précédent. Il avait eu la tête ailleurs, à cause de Rover qui avait commencé à lui poser problème, et il s'était montré moins productif. S'il était obligé de ramener du travail à la maison ce soir, il ne serait pas disponible pour consoler Zoé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Surpris d'entendre la voix de Misty qu'il croyait sortie, Colin s'arracha enfin à son ordinateur et pivota sur son siège. D'habitude, elle ne s'éternisait jamais plus que nécessaire, mais, là, elle n'avait pas bougé, montrant du doigt la pile d'avis de recherche posés sur le coin de son bureau.

— C'est la fille de ma voisine.

— Elle a disparu ?

— Quelle perspicacité ! se moqua-t-il.

Elle ne parut pas prendre ombrage de son ironie, trop occupée à lire l'affichette. Elle fronça les sourcils, creusant des rides peu attractives sur son visage rond.

— Comme c'est triste ! commenta-t-elle d'un air éploré.

Son ton plaintif lui porta sur les nerfs. L'avis de recherche provoquait la même réaction chez presque tout le monde, et particulièrement chez les femmes. Mais le ton bêtifiant de Misty l'agaça prodigieusement. Elle était toujours célibataire à trente-cinq ans et plutôt enrobée. C'était aussi une incorrigible sentimentale qui

ne pouvait s'empêcher de recueillir tous les chiens et les chats errants de son quartier ou de s'enflammer chaque semaine pour une nouvelle cause. Le lundi, elle essayait de refourguer des cookies pour les jeannettes, le mardi des coupons de réduction pour les joueurs de base-ball de l'équipe de juniors, et le jeudi des magazines au bénéfice de l'école primaire.

La seule manifestation à laquelle il avait accepté de participer, c'était une marche contre le diabète. Pas parce qu'il souhaitait sauver des vies ! Il ne connaissait pas grand monde qui aurait mérité d'être sauvé. Non, il avait juste trouvé amusant d'inciter Misty à participer à la marche, dans l'espoir qu'elle ait une crise cardiaque.

Malheureusement, elle avait tenu le coup. Il avait failli se réjouir quand elle s'était aperçue qu'elle n'avait collecté au final qu'une centaine de dollars — qui n'étaient même pas pour elle, en plus —, mais elle avait éprouvé une telle fierté quand les organisateurs l'avaient félicitée qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si cela ne tenait qu'à lui, il la virerait parce qu'elle était grosse et qu'elle lui tapait sur le système. Mais son départ n'aurait pas été du goût des autres avocats du cabinet qui, pour une raison qui lui échappait, l'aimaient bien, elle et son « gros cœur », comme ils disaient. Si son cœur était gros, c'était parce qu'elle était grosse tout court, ce que n'avaient pas dû voir les avocats qui persistaient à lui apporter des gâteaux pour la fête des Secrétaires ou pour Noël. Elle recevait aussi des peluches, qu'elle entassait autour de son bureau — sans parler des bibelots ornés de petits proverbes niais qu'elle achetait à la pelle ! Son favori étant : « Trois choses sont essentielles au vrai bonheur : quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer. »

Si elle savait ce qu'il lui souhaitait, lui...

— Alors... vous les aidez ? demanda-t-elle.

Il sourit en percevant son changement de ton. Était-ce du respect qu'il percevait dans sa voix ? C'était une date à marquer d'une pierre blanche. Ce n'était un mystère pour personne que Misty et lui ne s'aimaient guère, mais ce qu'elle prit pour une bonne action parut modifier son opinion. Seigneur, quelle idiote !

— Exactement.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton approbateur.

Elle pointa le doigt sur le coin de la pile.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi froid et insensible que vous voulez le laisser croire...

Il pencha la tête.

— Ne me dites pas que vous portez un jugement sur votre prochain ? Vous, une si bonne chrétienne !

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quand j'ai affiché dans la salle de repos l'annonce sur ce chaton abandonné, quelqu'un a écrit dessus : « A mort, le minou, à mort ! » et Marnie m'a dit qu'elle vous soupçonnait de l'avoir fait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— C'était moi. Je reconnais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Qui pourrait être aussi cruel envers un adorable rominet ?

Sa réponse enfantine fit son petit effet. Misty pensait avoir enfin trouvé un point commun entre eux et affichait un vrai soulagement de le voir agir d'une manière qu'elle comprenait. Son monde était si petit, si prévisible...

— Je me disais aussi..., déclara-t-elle.

Colin s'éclaircit la voix. Maintenant qu'il avait impressionné la Mère Teresa du cabinet, il était temps qu'il se remette au travail.

— Vous avez trouvé une maison pour le chaton, n'est-ce pas ?

— Oui, assez vite.

— Tant mieux.

Il sourit aimablement.

— Il y a... autre chose, Misty ?

— Je m'inquiète pour la fille de votre voisine. Si je peux aider... j'en serai heureuse.

Colin faillit lui crier d'aller se faire voir. Il n'avait aucune envie de partager avec elle l'attention de Zoé. En même temps, ce brutal retournement d'opinion à son égard lui donna des idées. Peut-être tenait-il là l'occasion d'améliorer son image au sein du cabinet et de faire fructifier son capital sympathie vis-à-vis des gens du quartier. Et des flics. Qui soupçonnerait un voisin qui se donnait autant de mal pour ramener la petite Sammie chez elle ?

— J'organise une battue ce week-end, si vous avez quelques heures, annonça-t-il, conscient qu'elle ne se ferait pas prier pour y participer.

— Où avez-vous l'intention de concentrer les recherches ?

— Autour de notre quartier et dans le terrain vague qui jouxte la zone pavillonnaire.

D'ailleurs, il veillerait à ce que Misty fasse partie de l'équipe qui irait parcourir ce terrain vague : c'était plein de ronces, là-dedans !

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— J'espère que non, mais on fouillera quand même le terrain... au cas où, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je viendrai, bien sûr. Vous pouvez compter sur moi.

*Vraiment ? Quelle surprise...*

— Merveilleux !

— Certains de nos collègues accepteraient peut-être de nous donner un coup de main. Cela vous gêne si je leur demande ?

— Pas du tout. Moi, je vais y passer la journée, mais dites-leur

qu'ils peuvent rester le temps qu'ils veulent. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui viendront nous aider, ne serait-ce qu'une demi-heure.

La vache ! Il parlait comme un héros ordinaire... Peut-être même que les médias se feraient l'écho de ses efforts !

Il s'imagina passer à la télé, jouer l'émotion. Il en aima soudain Tiffany, qui avait rendu tout cela possible, ajoutant une autre dimension à un jeu déjà excitant.

— Voulez-vous que les gens vous contactent directement ? demanda-t-elle.

Pourquoi être dérangé sans cesse alors qu'il pouvait faire une forte impression en une seule fois ?

— Non. Retrouvons-nous sur le parking du Sierra Collège samedi, à 8 heures.

Elle fronça les sourcils.

— Mais ce n'est que dans deux jours ! Et si elle est retrouvée d'ici là ?

Samantha ne serait pas retrouvée. Pas en vie, en tout cas, songea-t-il. Mais il avait déjà péché par excès de confiance. Il devait se montrer plus prudent à l'avenir et jouer en finesse.

Il poussa un carnet vers elle.

— Que tous ceux qui veulent participer marquent leur nom et leur numéro de téléphone. Je les contacterai si la recherche devait être abandonnée.

— J'espère qu'elle sera de retour dans sa famille avant cela !

Il s'imagina la réaction de Zoé quand elle le verrait arriver avec la grosse cavalerie... Un sourire lui vint aux lèvres. Elle lui avait témoigné tant de reconnaissance la nuit dernière ! Il n'oublierait jamais la décharge électrique qui l'avait traversé quand ils s'étaient touchés.

— Moi aussi, acquiesça-t-il.

\* \* \*

L'épuisement eut raison de Zoé, qui s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste de décollage. Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre Los Angeles et Jonathan regretta d'avoir à la réveiller. Il l'aurait volontiers portée pour descendre de l'avion et lui faire gagner ainsi quelques minutes de sommeil supplémentaires.

— Zoé ? murmura-t-il en lui tapotant doucement l'épaule. Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit grand les yeux, révélant deux iris brun sombre, bordés de différentes nuances d'ambre clair. Il s'attendait à ce qu'elle manifeste une certaine confusion en émergeant d'un sommeil profond et trop court — mais ce ne fut pas le cas. Elle grimaça à la pensée de ce qui l'attendait, puis se leva vivement, se mêlant aux passagers qui

descendaient de l'avion.

Jonathan la conduisit directement vers le comptoir des locations de voiture.

— Pourquoi ne prenons-nous pas un taxi ? demanda-t-elle.

— Nous serons plus libres de nos mouvements.

— Vous avez l'intention d'aller ailleurs après notre virée au parc de mobile homes de Mount Vernon ?

— Il le faudra peut-être. Et puisque nous sommes ici... Je ne sais pas si cela sera facile ou compliqué, mais nous devons nous préparer à tout.

Il loua une berline et prit la direction de Mount Vernon sous un ciel uniformément bleu. Il faisait vingt-sept degrés dehors, et il se demanda brusquement pourquoi il ne s'était pas installé là, en Californie du Sud.

La voiture était équipée d'un GPS, qui prévoyait un trajet d'une trentaine de minutes, mais Zoé semblait nerveuse. Comme si le trajet lui semblait trop long. Ou qu'elle appréhendait les moments à venir.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la voyant se ronger les ongles.

— Pas vraiment, répondit-elle en lui jetant un regard oblique.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? En dehors de ce pour quoi nous sommes ici, ajouta-t-il.

Elle parvint à lâcher un rire.

— Cela fait longtemps que j'ai quitté la région, et pourtant...

Elle s'interrompit et tourna la tête vers la vitre, laissant glisser son regard sur les palmiers qui bordaient la route.

— ... mes souvenirs sont aussi vifs que si j'étais partie hier, acheva-t-elle.

Des souvenirs douloureux, songea-t-il. C'était la mort dans l'âme qu'elle revenait ici, et elle ne le faisait que pour sa fille. Il regretta soudain d'être celui qui lui demandait cet effort, mais il devait poursuivre l'enquête — et elle passait forcément par Ely Duncan.

— D'où est originaire votre mère ? demanda-t-il, espérant détendre l'atmosphère.

— De l'Alabama.

Il jeta un coup d'œil au GPS tandis qu'ils arrivaient à hauteur de l'échangeur.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Ici, dans une discothèque.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans.

— Qu'est-ce qui l'avait fait quitter l'Alabama ? Les études ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Le même rêve qui pousse tant de filles à venir à Los Angeles : devenir une star de cinéma.

Il perçut une note de fatalisme dans sa voix, mais si la mère avait le physique de la fille, Jonathan pouvait comprendre pourquoi elle avait cru avoir une chance...

— A-t-elle eu des rôles ?

— Deux fois. Elle a eu deux répliques à dire dans un épisode de « Shérif fais-moi peur » et elle a été figurante dans « La petite maison dans la prairie ».

Pas ce que l'on pouvait qualifier de CV impressionnant.

— Ça n'a pas suffi à lancer sa carrière ?

— Non.

— De quoi vivait-elle, alors ?

— D'après ce que mon père m'a raconté, elle enchaînait les petits boulots et s'acoquinait à n'importe quel homme qui voulait bien l'héberger.

Il sentit sa gorge se nouer. Quelle triste vie ! Il regrettait presque d'avoir posé la question.

— C'est comme ça qu'elle a rencontré votre père ?

— Oui. Il gagnait de l'argent, à l'époque.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Il prétend qu'il exploitait un garage et une affaire de pièces détachées parfaitement légale.

— Mais...

— Je suis sûre que c'était un trafic de voitures volées. De toute façon, il a fait deux ans de prison pour vol qualifié pendant tout mon CM2 et ma sixième, alors... je doute que son histoire de garage ait été si innocente que ça !

— Eh bien dites donc, s'exclama Jonathan avec un sifflement. Alors, avec qui êtes-vous restée pendant toute son incarcération ? Votre mère ?

Zoé remua sur son siège et, tirant sur la ceinture de sécurité, elle l'écarta de sa poitrine comme si elle lui coupait la respiration.

— Non, elle était partie depuis longtemps. Je suis restée avec la petite amie de mon père.

Le GPS les avertit qu'ils n'étaient plus qu'à dix minutes de leur destination.

— Était-elle gentille avec vous ?

— Assez... mais c'est elle qui a entraîné mon père dans la drogue, alors je n'ai pas une grande estime pour elle.

— Elle se camait ?

— Oui. Elle était complètement accro. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle est morte d'une overdose.

— Leur relation n'a pas duré, je parie.

— Non. Ils se sont séparés peu de temps après sa sortie de prison.



Jonathan garda le regard fixé sur la route. Au bout de quelques longues secondes, il rompit le silence et demanda :

— Combien de temps vos parents sont-ils restés ensemble ?

— Je doute qu'ils aient été officiellement un couple. C'était un genre d'échange : il lui offrait un endroit où dormir et elle...

Elle baissa la voix.

— Enfin, je ne vais pas vous faire un dessin... C'est comme ça qu'il s'est retrouvé coincé avec moi.

*Coincé* avec elle ?

— Quand est-elle partie ?

— Avant ma naissance. Mais elle est revenue, juste le temps de me laisser devant sa porte, avec un mot indiquant qu'elle n'était pas prête à laisser une grossesse imprévue ruiner sa carrière.

Apparemment, la mère de Zoé était aussi immature que son père.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Aucune idée. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez jamais été tentée de la rechercher ? de voir ce qu'elle était devenue ?

C'était le genre d'histoires pour lesquelles on faisait appel à ses services. Il pouvait l'aider, si elle le souhaitait, mais sa réponse fusa, ne lui laissant aucun doute sur son état d'esprit.

— Non.

Sa vie à lui avait été l'exact opposé de la sienne : il avait eu la meilleure grande sœur du monde et des parents aussi aimants qu'un type pouvait rêver d'avoir.

— Et la famille élargie ? s'enquit-il.

Elle glissa ses doigts dans ses cheveux pour tenter de les discipliner.

— Mon père a deux frères avec des enfants, mais nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je crois qu'ils n'avaient pas envie de se sentir responsables de moi. Quand je suis née, ils en avaient déjà marre de réparer ses erreurs !

— Vous ne les connaissez pas ?

Zoé reporta son attention sur la route.

— J'ai dû les rencontrer une fois ou deux, mais ils ont quitté la Californie peu de temps après la mort de ma grand-mère. Il y en a un qui s'est installé dans l'Idaho ; l'autre est dans le Kentucky.

— Votre père est de Los Angeles, alors ?

— De Bakersfield, plus précisément.

— Est-ce que vos oncles et vos cousins connaissent Sam ?

— Non. Je pense qu'ils doivent connaître son existence, mais ils ne la connaissent pas, elle.

— Et qu'est-il arrivé aux parents de votre père ?

Elle plongea la main dans son sac et en sortit ses lunettes de soleil.

Il eut l'impression qu'elle se détendait, comme si elle se sentait protégée du monde, de ses propres angoisses, derrière ses verres fumés.

— Le père d'Ely est mort dans un accident de chasse quand il était petit. Sa mère travaillait dans une bibliothèque, et elle a fait de son mieux pour les élever, ses frères et lui. Elle est morte quand j'avais huit ans : un caillot de sang après une opération de la vésicule biliaire.

— Etiez-vous proche d'elle ?

Elle sentit les muscles autour de sa bouche se relâcher.

— Très. Elle ne pouvait pas nous donner beaucoup financièrement. Mais elle m'aimait et elle me gardait chaque fois que mon père avait des ennuis. Ça lui brisait le cœur de voir ce que son aîné était devenu.

Ils étaient à moins d'un kilomètre du parc de mobile homes. Zoé posa ses mains à plat sur son sac — pour s'empêcher de se ronger les ongles, peut-être.

— Cela n'a pas beaucoup changé, fit-elle, tandis qu'il dépassait le panneau de Mount Vernon, tordu et maladroitement accroché au poteau par des fils de fer.

Jonathan quitta la route nationale et prit un chemin cahoteux.

— Depuis quand ce panneau est comme ça ? demanda-t-il.

— Je l'ai toujours connu comme ça.

Il fit encore quelques mètres et s'arrêta devant une rangée de mobile homes délabrés, aux façades métalliques sales et rouillées. Le spectacle était si désolant qu'il secoua la tête.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'une enfant puisse grandir ici.

— Je ne suis pas restée une enfant très longtemps, murmura-t-elle.

## 13

— Il n'est pas venu ici depuis un petit moment.

Debout devant le mobile home en mauvais état où elle avait grandi, Zoé laissa son regard courir sur l'espace laissé à l'abandon qui aurait pu passer pour un jardin aux yeux des gens extérieurs au campement. Elle avait déjà frappé à la porte verrouillée et n'avait pas obtenu de réponse.

Elle lança un regard à Jonathan. Elle n'aurait su dire à quoi il pensait derrière ses lunettes de soleil, mais elle le trouva terriblement séduisant ; avec son visage mince aux traits bien marqués, on l'aurait cru sorti d'une affiche de recrutement pour les marines. Avait-il son âge ? Était-il plus jeune ?

Il était probablement plus jeune, décida-t-elle. Elle se sentait si vieille, tout à coup !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Les mauvaises herbes.

Elle désigna le coin où son père avait l'habitude de garer sa camionnette.

— Si Ely était venu récemment, il n'y en aurait plus aucune, elles auraient été écrasées par les pneus.

— C'est un moyen de désherber.

Jonathan retira ses lunettes et jeta un coup d'œil par la vitre, une main en visière pour faire écran à la forte luminosité.

— Dans le coin, je n'en connais pas d'autres.

— Je devrais peut-être faire ça pour mon jardin.

Zoé souleva le paillason, dans l'espoir que son père y ait laissé sa clé, comme il le faisait quand elle était jeune, mais elle ne trouva rien.

— Il ne nous reste plus qu'à forcer la porte, annonça-t-elle sans se démonter.

Il baissa la voix.

— Plutôt expéditif comme solution...

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Il laissa échapper un sourire.

— J'aime votre façon de voir les choses. Donnez-moi une seconde.

Il contourna le mobile home. Après quelques minutes de silence, elle entendit un craquement, suivi d'un bruit de pas provenant de l'intérieur — et la porte s'ouvrit en grand sur Jonathan, qui lui fit signe d'entrer.

— Il n'y a qu'à demander...

— Vous avez fait vite ! murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les regardait.

— La porte des toilettes n'était pas très solide.

Elle promena un long regard autour d'elle, s'attardant sur les meubles hétéroclites que son père avait récupérés au fil des années et sur le tapis usé jusqu'à la corde dont elle ne se souvenait que trop bien. Il régnait dans le salon une impression d'ordre et de rangement. Et, surtout, c'était *plus propre*. Bien plus propre que lors de leur dernier séjour avec Sam, quand ils étaient allés à Disneyland. Autrefois, c'était Zoé qui faisait la cuisine, la lessive et le ménage.

— Tu n'aurais pas pu te prendre en charge *plus tôt* ? marmonna-t-elle.

Jonathan surgit derrière elle.

— Que dites-vous ?

— Rien.

Rien d'important, en tout cas. Le sarcasme était sa seule défense face à la vague de nostalgie qu'elle sentait monter en elle. Une nostalgie qui menaçait de la submerger, de l'emporter comme un vulgaire fétu de paille. Ce retour sur les lieux de son passé l'obligeait à affronter une crainte nouvelle, dont elle se serait bien passée dans ces circonstances et qu'elle avait refoulée jusqu'à présent : et si son père n'était plus en vie ? Si cet homme qu'elle prétendait détester gisait quelque part, victime d'une overdose ? S'il avait dérapé avec sa camionnette au bas d'une falaise ?

Les reproches terribles qu'elle lui avait lancés au téléphone lui revinrent à la mémoire. Pourvu que cette conversation n'ait pas été la dernière...

Elle aurait dû le rappeler pour essayer d'arranger les choses. Mais elle désirait tant se fondre dans l'univers d'Anton, à l'époque ! Elle aspirait à la normalité, à la réussite, à une vie de mère de famille dans une banlieue normale. Or elle ne pouvait y parvenir qu'en posant le même regard critique et méprisant qu'Anton sur les faiblesses de son père.

Avait-elle bien agi ? Elle n'était même pas certaine de se reconnaître dans la personne qu'elle était devenue... Voulait-elle vraiment devenir un copié-collé d'Anton, de sa famille ou de ses amis ? Ressembler à ceux qui n'avaient aucune idée du combat quotidien que devaient livrer les gens qui vivaient dans ces mobile homes ? Comment oublier qu'elle venait de ce milieu ?

— Zoé ? l'interpella Jonathan.

Elle cligna des yeux pour se ressaisir et reporta son attention sur Jonathan.

— Hmm ?

— Si votre père était blessé — ou pire —, vous auriez été avertie.

Sa perspicacité lui arracha un sourire. Il était si attentif, si prévenant ! Elle appréciait aussi le fait qu'il ne semblait porter aucun jugement... En fait, il était différent d'Anton à tout point de vue. Il n'avait pas besoin, lui, d'avoir recours à des vérités absolues et d'arborer un air sentencieux pour...

*Ça suffit ! Arrête !* Pourquoi s'en prenait-elle systématiquement à Anton, ces jours-ci ? Elle ne pouvait quand même pas lui faire endosser la responsabilité de la disparition de Sam ?

Non, bien sûr. Ce serait terriblement injuste.

Elle avait appris à ne compter que sur elle-même pour régler les problèmes. Mais, cette fois, c'était trop dur. Elle n'y arriverait pas tout seule...

Elle fronça les sourcils, brusquement frappée par une évidence. Le mobile home appartenait à Ely depuis longtemps, mais il ne possédait pas le terrain où il était posé. Il devait s'acquitter d'un loyer mensuel, comme tous les habitants du parc.

— Si mon père avait cessé de payer son loyer, il y aurait des avis d'expulsion sur la porte, s'exclama-t-elle.

Jonathan appuya sur l'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

— L'électricité n'a pas été coupée non plus. Où arrive le courrier ? Si nous pouvons déterminer la dernière fois qu'il l'a pris, cela nous donnerait des réponses.

— Il y avait une fente prévue pour ça, à côté de la porte de devant. Mais, il y a deux ans, le bureau de poste a installé des boîtes aux lettres au bord de la route. Je les ai découvertes lors de ma dernière visite.

Quand elle était venue avec Sam, ils avaient passé un si bon moment à Disneyland, tous ensemble — jusqu'à ce fameux soir où Ely était rentré salement alcoolisé, braillant à tue-tête qu'il ne voulait plus les voir. Elle avait tiré Sam du lit et elles étaient parties avant l'aube.

— Il a peut-être chargé un de ses voisins de relever son courrier ?

Elle acquiesça, puis fit quelques pas dans le mobile home. Pourquoi se laisser envahir par la peur ? Après tout, rien ne prouvait qu'il soit arrivé malheur à son père. Hormis le sérieux coup de propre, elle ne nota aucun changement depuis sa dernière visite. Ely n'avait pas touché à sa chambre d'enfant : la pièce demeurait telle que Zoé l'avait laissée quand elle était partie, à dix-sept ans, avec son bébé ; elle observa sa coiffeuse blanche aux tiroirs dépourvus de poignées, ses vieux bijoux encore accrochés au cadre du miroir et le poster de

David Hasselhoff toujours punaisé au-dessus de son lit. Seuls les autocollants qui ornaient la porte des toilettes avaient été enlevés.

Son regard s'attarda sur la parure de lit rose aux motifs de princesse. Dire qu'elle était tombée enceinte deux ans à peine après que son père la lui eut offerte... Guère plus âgée que Sam aujourd'hui. Ça lui paraissait à peine concevable aujourd'hui.

— Votre chambre est joliment décorée, commenta Jonathan en glissant ses lunettes de soleil dans sa poche.

Zoé esquissa un pâle sourire.

— Merci.

Il lui effleura le coude.

— Vous tenez le coup ?

— Oui, assura-t-elle d'une voix blanche.

Il ne parut pas convaincu.

— A quoi pensez-vous ?

Elle se souvenait du jour où son père lui avait acheté ce dessus-de-lit. Elle en avait tellement envie ! Il s'était plié à ses désirs — mais ils avaient mangé des pâtes et du pain sec la semaine suivante.

Peut-être s'était-elle montrée trop intransigente envers lui...

— Rien qui changera la face du monde, répondit-elle d'un ton désabusé.

— Personne n'est tout blanc ni tout noir, Zoé.

— Je le regrette presque...

Elle prit une inspiration.

— La vie serait beaucoup plus simple si nous pouvions classer une bonne fois pour toutes les gens dans des catégories nettes et définitives.

— Cela faciliterait surtout le travail de la police.

Il longea le petit couloir pour jeter un coup d'œil à la chambre de son père. Elle lui emboîta le pas.

— Est-ce que quelque chose d'étrange vous saute aux yeux ? l'interrogea-t-il.

— Les lits sont faits, constata-t-elle.

— C'est tout ?

— Cela ne sent pas l'herbe.

— Votre père en prend ?

— C'est moins cher que le reste, donc... Il en fume par nécessité, je suppose.

Il contourna le lit et s'arrêta pour prendre la photo qui était plaquée contre le miroir.

— C'est vous ?

C'était sa photo de classe de CE1, celle où il lui manquait ses deux dents de devant. Les bords en étaient cornés et déchirés — à l'image de tout ce qui se trouvait dans le mobile home.

— Oui.

— Votre père a peut-être fait du nettoyage dans sa vie.

C'était ce qu'Ely lui affirmait régulièrement, en tout cas. Quand ils s'étaient disputés au sujet de la venue de Sam chez lui, il avait assuré à Zoé qu'il était clean depuis des mois et qu'il avait l'intention de le rester : « Allez, Zoé. Fais-moi confiance, cette fois ! Ton ancienne chambre est prête. J'ai acheté les biscuits préférés de Sammie. J'ai de l'argent et je travaille, figure-toi ! »

Elle avait secoué la tête. Ne savait-elle pas mieux que quiconque que son père n'avait jamais été capable de garder un emploi plus de trois mois d'affilée ?

Jonathan quitta la pièce et Zoé le laissa retourner seul dans le salon. Elle ressentit un pincement au cœur en entendant sa propre voix résonner entre les cloisons : il venait d'appuyer sur le bouton du répondeur.

« *Papa ? Papa, où es-tu ? J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, rappelle-moi.* » Bip. « *Quelque chose est arrivé, papa. A Sam. Ne sois plus en colère. Décroche.* » Bip. « *Bon sang, si tu veux un jour me revoir, décroche ce foutu téléphone !* » Dans les messages suivants, la colère avait disparu, remplacée par les larmes. « *Papa ? S'il te plaît. J'ai besoin de toi.* »

Elle se frotta les tempes pour soulager son mal de tête. Elle aurait bien pleuré pour se décharger de cette tension, mais les larmes qu'elle avait mis toute son énergie à refouler, au cours de ces derniers jours, ne venaient pas. Quelle ironie !

— Où es-tu ? marmonna-t-elle dans le vide, s'adressant à son père. Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Elle se figea soudain, retenant son souffle. Quelqu'un venait de frapper à la porte. Elle fit volte-face et se précipita vers le salon. Qui était-ce ?

Jonathan tendit une main pour la retenir à l'instant où elle émergeait du couloir. Il se dirigea vers la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix féminine. C'est vous qui avez appelé de bonne heure ce matin ?

Zoé s'avança pour se montrer à son tour.

— *Sharon ?* s'exclama-t-elle sans y croire.

Elle écarquilla les yeux devant la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir usé.

— Zoé ! Tu es plus jolie que jamais, jeune demoiselle. Pas étonnant que ton père soit sacrément fier de toi. Mais... que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question. Aux dernières nouvelles, tu t'étais installée dans le Mississippi pour vivre avec ton fils aîné.

Zoé la dévisagea, notant que la chevelure de Sharon Thornton, qu'elle teignait autrefois en noir corbeau, avait pris une teinte gris argenté. Ses rides s'étaient marquées, mais une gaieté sincère

illuminait ses traits.

— J'y suis restée huit longues années. Mais le climat est pourri — Dieu ! que c'est humide là-bas ! Et il y avait bien trop de monde dans cette maison, si tu veux mon avis. La femme que Danny a épousée, poursuivit-elle en secouant la tête, m'a remise sur le droit chemin, mais je te le dis, quelle peau de vache !

Amusée par l'étrange relation qui semblait unir les deux femmes, Zoé ne put s'empêcher intérieurement de nuancer l'affirmation de Sharon selon laquelle sa belle-fille l'avait « remise sur le droit chemin » par un « pour le moment » dubitatif.

— Alors tu es revenue habiter ici ?

— La porte d'à côté.

Elle désigna le mobile home dégingué, peint rouge et blanc, qui se trouvait à quelques pas de là.

— Sharon habitait au numéro 10 quand j'étais petite, expliqua Zoé à Jonathan. Elle me gardait de temps en temps.

— Quand j'étais moins stone que ton papa, ajouta cette dernière d'un air navré. Pauvre petite ! C'est un miracle que tu aies survécu au milieu de nous deux.

Sharon n'était pas la femme qui avait entraîné son père dans les paradis artificiels — elle se contentait de se shooter avec lui. Et Zoé l'aimait bien, malgré tout.

— Qu'est-ce qui t'a fait revenir ? demanda-t-elle.

Elle resserra son peignoir autour d'elle.

— Ton père ne te l'a pas dit ?

— Dit quoi ?

— C'est lui qui m'a demandé de revenir.

— Parce que vous vous... *fréquentez* tous les deux ?

Le visage de Sharon s'empourpra.

— Oui..., avoua-t-elle. Mais je ne l'épouserai pas avant qu'il ait remis sa vie sur les rails. C'est fini pour moi toutes ces bêtises, et je ne laisserai ni lui ni personne m'entraîner de nouveau vers le fond.

— Tu aurais mieux fait de ne pas revenir, dans ce cas ! ne put s'empêcher de répliquer Zoé.

— Je n'ai pas réellement eu le choix. Il a bousillé sa camionnette, il y a quelques mois, et il ne pouvait plus aller bosser. Il avait le moral à zéro quand il a appelé et je n'ai pas eu le cœur de lui refuser mon aide. A nos âges, c'est maintenant ou jamais, hein ? Et moi, où serais-je si la femme de mon fils, cette peau de vache, ne m'avait pas remis les idées en place ?

Zoé n'avait jamais entendu les mots *peau de vache* prononcés avec autant de respect.

— Depuis quand as-tu décroché ?

— Un an et trois mois.



Au moins, elle tenait ses comptes !

— C'est merveilleux, Sharon.

Celle-ci, les yeux brillants, pencha la tête vers Jonathan.

— Est-ce que c'est Anton ? Ton père m'a dit que tu avais un homme dans ta vie. Quelqu'un qui a sa propre affaire. Eh bien dis donc ! Quelqu'un de *respectable*.

— Non, ce n'est pas Anton.

Son sourire s'élargit.

— Tu en as changé ?

— Ce n'est pas mon petit ami, assura Zoé en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Mais j'ai ma propre affaire, si ça peut vous rassurer ! intervint Jonathan, visiblement amusé.

Sharon l'évalua d'un coup d'œil.

— Pas autant que ce qui doit se trouver sous vos vêtements.

— Seigneur, ne la provoquez pas, prévint Zoé à l'intention de Jonathan.

— Que veux-tu dire ? répliqua Sharon. Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Quelle fille normale refuserait un homme comme ça dans son lit ?

— Il est détective privé, précisa Zoé en sentant une nouvelle fois la chaleur envahir son visage.

Le sourire équivoque de Sharon s'effaça.

— C'est donc vous qui m'avez appelée.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais avec un privé ? demanda-t-elle, redevenant méfiante.

— Il faut que nous parlions à papa. C'est urgent. Peux-tu nous dire où il se trouve ?

Sharon ne répondit pas.

— Ça n'a rien à voir avec lui. C'est de Sam qu'il s'agit ; elle a disparu. C'est pour ça que je suis ici.

Le sang quitta le visage couperosé de la femme.

— Disparue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle était un peu malade et le médecin préférait qu'elle n'aille pas en classe. Elle se reposait sur une chaise longue dans le jardin et on ne... l'a pas retrouvée quand on est rentrés du travail, Anton et moi.

Sharon posa une main sur son cœur.

— C'était quand ?

— Lundi.

Zoé sentit brusquement la tête lui tourner. Depuis quand n'avait-elle rien avalé ? Son corps se rebellait, lui faisant payer le traitement qu'elle lui faisait subir.

— Tu ne crois pas..., reprit-elle. Tu ne crois pas qu'Ely aurait pu...

— Non ! s'exclama Sharon. Il n'aurait jamais pris ta fille sans ta permission.

— A ton avis, est-ce qu'ils se sont parlé récemment ?

— Non.

— Aucun appel ? Aucune lettre ?

— Non. Il est en cure de désintoxication.

Zoé se figea.

— Depuis quand ?

— Presque un mois.

— Alors qui paie ses factures ?

L'absence de réponse de Sharon la conforta dans ce qu'elle avait pensé.

— C'est toi, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant...

Zoé secoua la tête, navrée.

— Oh ! Sharon.

— Je le fais pour lui ! Il ne m'a rien demandé.

— Ce n'est pas sa première cure. Qu'est-ce qui te fait croire que ce sera différent, cette fois ?

— Parce que ça l'est. Il a passé des moments difficiles — je ne vais pas te mentir. Même après mon retour, il a fait rechute sur rechute. Du coup, je l'ai menacé de t'appeler pour te dire qu'il avait replongé. Il s'est inscrit à la clinique le lendemain.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda-t-elle en prenant appui contre le mur pour ne pas chanceler.

Elle sentit le regard inquiet de Jonathan posé sur elle. Son étourdissement ne lui avait sans doute pas échappé, mais elle prit sur elle, se concentrant sur la réponse de Sharon.

— Il avait peur que tu ne le croies pas. Il voulait te prouver qu'il était capable de décrocher pour de bon. Il disait qu'il te devait au moins ça.

Un espoir diffus s'insinua en elle.

— Il espérait que tu te laisserais fléchir à l'approche de l'été et que tu accepterais que Sam vienne passer quelques jours avec lui. Il parle tout le temps de vous deux, poursuivit Sharon.

Elle fit un mouvement de la main vers la cuisine.

— Il a même mis de l'argent de côté pour ça. Et je sais qu'il n'y touchera pas. Pour rien au monde. Il n'arrête pas de répéter que c'est « pour le voyage de Sam à Disneyland ».

Zoé sentit sa gorge se nouer. Elle ne pouvait en entendre davantage. C'était au-dessus de ses forces. Combien de fois avait-elle vécu cette scène, alternant espoir et déception ?

— Comment es-tu sûre qu'il est toujours là-bas ?

— Je prends de ses nouvelles presque tous les jours. Et nous nous écrivons. Il n'a pas rompu *une seule* règle. Pas une seule.

Elle afficha un sourire plein de fierté.

— Et surtout il est motivé. Je le sais parce qu'ils ont le droit de recevoir des visites le mardi. Et je suis justement allée le voir hier.

— Il faut qu'on appelle — juste pour être sûrs qu'il est toujours là-bas, la coupa Zoé.

— Ils ne vous donneront aucune information s'ils ne vous connaissent pas. Laissez-moi faire, proposa Sharon à l'adresse de Jonathan quand elle le vit sortir son Smartphone de sa poche.

Elle pianota sur les touches — et ils attendirent, retenant leur souffle.

— Ça va le tuer quand il saura pour Sam, marmonna-t-elle.

Zoé fit claquer ses doigts pour attirer son attention.

— Si tu l'as au bout du fil, ne lui dis rien pour Sam.

Les yeux de la femme se rivèrent aux siens.

— Comment lui cacher que son unique petite-fille a disparu ?

— Comme tu l'as dit, à son âge, c'est maintenant ou jamais. Il est là où il doit être.

Son vertige s'intensifia alors qu'elle tentait de résister aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de son père — gratitude pour l'avoir gardée quand sa mère l'avait abandonnée, déception face à ses mauvaises décisions, inquiétude, dégoût, amour. C'était si compliqué !

— Si nous lui disions pour Sam, il...

Zoé n'eut pas le temps de finir sa phrase : quelqu'un venait de décrocher à l'autre bout de la ligne, et Sharon lui adressa un hochement de tête pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

— Salut, Doug. C'est Sharon Thornton... Bien et vous ?... Comment va Ely aujourd'hui ?... Merveilleux.

Elle baissa les yeux vers ses chaussons, avant de poursuivre :

— Je suis contente de vous l'entendre dire... Non, ne lui dites pas que j'ai appelé — il serait déçu de m'avoir manquée. Je lui écrirai... Merci, nous faisons tout ce que nous pouvons... Vous avez deviné... Je sais, plus très longtemps.

Après quelques échanges du même acabit, Sharon finit par prendre congé, et raccrocha.

— Alors ? demanda Zoé.

Sharon tendit le téléphone à Jonathan.

— Il est bien là-bas. C'est l'heure des consultations médicales — c'est pour ça que le type de la réception ne pouvait pas me le passer. Et il ne sait rien pour Sam, sinon il aurait piqué une crise.

Zoé s'accrocha au bras de Jonathan, mais, au contact de ses muscles fermes, de sa peau chaude, elle laissa retomber sa main comme si elle s'était brûlée.

— Vous entendez ? murmura-t-elle. Sam n'est pas avec lui. Rentrons à Sacramento.

Jonathan ne parut pas aussi décidé qu'elle.

— Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain ? Si nous retournons directement à l'aéroport, nous pourrions attraper un des derniers vols de la journée.

— Nous devons passer par le magasin de bricolage... Il faut que je répare la serrure.

— Un de mes amis s'en occupera, intervint Sharon en les guidant vers la sortie. C'est un menuisier à la retraite... Alors pour lui, une porte cassée, ce n'est rien. Ne perdez pas de temps : allez chercher la petite.

Zoé la serra dans ses bras.

— Merci, Sharon.

— Je garde un œil sur ton père, et je te tiens au courant. J'espère... j'espère de tout cœur que tu vas retrouver ta fille.

— Merci encore pour tout.

Elle suivit Jonathan et lui attrapa de nouveau le bras en arrivant près de la voiture.

— Alors, nous rentrons ?

— Vous rentrez. Je vous ramène à l'aéroport.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Il faut que j'aile encore quelque part.

Que pouvait-il faire de plus ici ? Aller au centre de désintoxication ? Quel intérêt ?

— Où ça ?

— A San Diego, répondit-il lentement en évitant son regard.

Un long frisson la parcourut. L'homme qui l'avait violée était originaire de San Diego.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? reprit-elle, tendue.

Jonathan ne répondit pas.

— Pour Franky Bates ? interrogea-t-elle, l'estomac noué.

— Oui, concéda-t-il. Maintenant que nous avons écarté la piste d'Ely, j'aimerais m'assurer que Bates n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

C'était parfaitement logique. Mais, à la simple idée que Bates refasse irruption dans sa vie, Zoé sentit ses jambes se dérober. Le sol se mit à tourner autour d'elle et elle perdit connaissance.

\* \* \*

Samantha s'était forcée à avaler quelques croquettes pour chien et Tiffany avait tenu sa promesse : elle lui avait apporté un sandwich au

beurre de cacahuète et à la confiture. Mais cela n'avait pas suffi : elle avait toujours affreusement faim et souffrait de crampes d'estomac de plus en plus fortes et douloureuses.

Où était Tiffany ? Et Colin ? Partis travailler, sans doute. Elle détestait être à moitié nue, mais ce qui était le plus dur, c'était de ne pas voir sa mère. Elle lui manquait tant !

Samantha jeta un coup d'œil au bol de croquettes posé sur le sol. Si elle voulait quitter cet endroit, il fallait qu'elle mange pour reprendre des forces. Prier et résister ne suffirait pas — et personne n'était encore venu la délivrer de cet enfer.

— Je suis vraiment toute seule, murmura-t-elle.

Lâchant la couverture élimée, elle rampa vers la gamelle. Pouvait-elle encore en manger ? N'allait-elle pas tomber malade ?

En même temps, elle ne voyait pas comment les croquettes pouvaient la rendre plus malade qu'elle ne l'était déjà. Mais avoir à lécher son propre vomi si son estomac se révoltait lui ôta toute envie d'essayer. Colin l'avait avertie, et elle ne doutait pas qu'il serait ravi de mettre ses menaces à exécution.

Pressant son oreille contre la porte, elle tenta de percevoir ce qui se passait au rez-de-chaussée. Tiffany et Colin étaient-ils à la maison ? Apparemment non, mais elle ne l'aurait pas juré. Elle ignorait pourquoi, mais aucun son ne franchissait les murs de cette pièce. Les Bell étaient peut-être en train de dîner et, si elle faisait du bruit, Colin monterait pour la punir.

*Il te tuera. Crois-moi, il était sérieux quand il te l'a dit...* Les paroles de Tiffany résonnaient lugubrement à ses oreilles.

Un flot de larmes roula sur ses joues. Elle se sentait si faible ! C'est à peine si elle parvenait à relever la tête... Elle finit par fermer les yeux, puis elle attrapa les croquettes à pleines mains et les fourra dans sa bouche.

Après avoir mastiqué aussi vite que possible, elle avala cette bouillie compacte avec l'eau de la seconde gamelle. De l'eau qui venait peut-être des toilettes, qui sait ? En tout cas, ça ne la surprendrait pas de la part de son « maître » : il était assez tordu pour faire ça. Mais qu'importe ! Elle devait reprendre des forces, coûte que coûte, si elle voulait tenter de s'échapper...

En rouvrant les yeux, elle aperçut une série de petites marques le long de la plinthe. Elles avaient dû être gravées avec un objet pointu, ou peut-être juste du bout des ongles. Elles n'étaient pas tracées au hasard, mais groupées par petits paquets de cinq. Quatre bâtonnets barrés en travers par un cinquième ; c'était de cette façon que sa mère tenait le compte des affichettes qu'elle emballait pour les agents de son agence immobilière. « L'animal de compagnie » qui avait été enfermé dans cette pièce avant elle, celui qui avait probablement

laissé cette tache sur le matelas, avait voulu compter quelque chose. Et elle était presque sûre de savoir ce dont il s'agissait.

Ces barres représentaient des jours. Les jours passés ici, enfermé et traité de la même manière qu'elle l'était — comme un chien.

Allongée sur le ventre, elle laissa son regard courir de groupe en groupe, les comptant et les recomptant — puis fixant la dernière barre, isolée au bout de la ligne.

Trente-six bâtonnets au total. Sept groupes de cinq et un tout seul.

Que s'était-il passé le trente-sixième jour ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tiffany.

Colin s'était rendu directement chez Zoé en sortant du travail, impatient de lui faire savoir qu'il avait organisé une battue samedi matin avec des employés du cabinet. Mais Anton Lucassi lui avait répondu qu'elle « n'était pas en ville », sans lui fournir plus de précisions.

— Elle n'est pas en ville, répéta-t-il en arpentant le salon comme un fauve en cage. Elle n'est pas en ville.

C'était absurde. Où pouvait-elle être allée ?

Tiffany finit par murmurer une phrase qu'il entendit à peine.

— *Quoi ?* rugit-il en l'entendant marmonner.

Il l'agrippa par son chemisier et la souleva jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le à voix haute.

— Je disais que... tu semblais plus te soucier de Zoé que de Sam.

Il la lâcha.

— La gamine est malade. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tant qu'elle est contagieuse ? Tu crois que j'ai envie de choper une mononucléose ?

— Non, bien sûr.

— Alors, ferme-la !

— Mais tu pourrais la dresser. Tu passais des heures à le faire avec Rover, et tu aimais ça.

— Ouais, mais elle est plus maligne que Rover. Ce ne sera pas aussi marrant.

Qui plus est, l'agitation causée par la disparition de Sam finirait par retomber — même chez les voisins. Il voulait profiter de ce moment de tension et d'émotions pour se rapprocher de Zoé.

Il la revit accepter sa cigarette, la porter à ses lèvres...

— Je parie qu'il ment, fit-il en tirant sur son pantalon, devenu soudain trop étroit.

Tiffany cligna des yeux, déstabilisée par l'intérêt manifeste de son mari pour Zoé.

— Qui ?

— Anton. Qui d'autre ?

— Je ne comprends pas... Il n'a aucune raison de mentir au sujet de Zoé.

— Bien sûr que si ! Il veut se débarrasser de moi. Je représente une menace pour lui.

— Pourquoi te verrait-il comme une menace ?

— D'après toi ? Parce que je suis bien plus jeune que lui, tiens, voilà pourquoi ! Je peux satisfaire Zoé, moi, tandis que lui... Je parie qu'il n'arrive à bander qu'un jour sur deux !

Une vive angoisse altéra les traits de Tiffany.

— Pourquoi tu parles comme ça, Colin ? Tu te moques encore de moi ?

Il n'avait jamais été aussi sérieux, au contraire. Mais il n'avait rien à gagner à laisser Tiffany savoir combien Zoé lui plaisait. Il l'avait d'abord jugée prétentieuse et n'avait été tenté que par le défi qu'elle représentait, mais, après avoir passé du temps avec elle, il réalisait que ce qu'il avait pris pour de l'arrogance n'était en fait que de la... prudence.

Qu'est-ce qui l'avait rendue comme ça ? songea-t-il, gagné par la curiosité.

— Colin ? insista Tiffany.

— Bien sûr que je plaisante, aboya-t-il. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es d'une telle crédulité.

Elle releva le menton.

— Alors pourquoi es-tu en colère contre Anton ?

— Parce que j'essaie de l'aider et qu'il me rembarre.

— Tu essaies de l'aider ? répéta-t-elle, en écho. Tu es la raison pour laquelle il nage en plein cauchemar !

— Non, c'est toi la responsable, rectifia-t-il avec un sourire narquois. Et il n'en sait strictement rien, de toute façon.

— Il ne fait pas exprès de te tenir à l'écart. Il souffre de la disparition de sa belle-fille et...

— Ce n'est *pas* sa belle-fille !

— Elle le deviendra quand il sera marié avec Zoé.

Colin secoua la tête.

— Eh bien, ça n'est pas encore fait ! Elle n'est pas stupide — elle ne l'a pas encore épousé. Il ne lui arrive pas à la cheville.

Il vit apparaître une lueur familière dans les yeux de Tiffany — celle qu'il avait déjà vue dans les yeux de son frère, qui attendait son exécution depuis plusieurs années. L'angoisse du condamné.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à la voisine ? demanda-t-elle avec une audace qu'il ne lui connaissait pas. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Je vais finir par regretter d'avoir enlevé Sam.



Cet acte de défi provoqua en lui une flambée de colère. Il serra les poings, prêt à laisser libre cours à cet accès de tension. Les doigts enfoncés dans ses paumes, il sentit la chaleur familière du plaisir l'envahir, tandis qu'il anticipait le moment où sa main s'abattrait sur le visage de sa femme — quand un petit visage familial apparut à la télévision, derrière elle.

— Monte le son ! cria-t-il en se figeant.

Tiffany s'empressa d'obéir, puis elle fit un pas de côté pour lui permettre de voir l'écran.

— « ... le calvaire effroyable d'un jeune garçon d'Antelope, retrouvé nu et violemment battu. Son histoire ? Il dit avoir été enlevé par un homme qui l'a torturé pendant des semaines. Nous reviendrons sur cette terrible affaire dans notre journal de 23 heures », annonça le présentateur avec un sourire crispé.

\* \* \*

Zoé se tenait près de Jonathan, devant l'accueil d'un hôtel deux étoiles situées dans le centre de San Diego. Après son évanouissement, il n'avait pas voulu la laisser reprendre l'avion toute seule. L'idée de passer la nuit à l'hôtel ne la réjouissait pas, mais ils avaient perdu beaucoup de temps dans les embouteillages, et il était trop tard pour aller voir la mère de Bates. De toute façon, l'inspecteur Thomas, qui l'avait appelée pour la tenir au courant des avancées de l'enquête, ne lui avait pas donné d'informations nouvelles et lui avait assuré que lui et quelques autres policiers continuaient les recherches. Rien ne l'obligeait donc à rentrer ce soir — hormis le désir d'être près de sa fille. Si Sam était encore à Rocklin, bien sûr.

— Voulez-vous des chambres doubles ou simples ? demanda le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan se tourna vers Zoé.

— Nous prenons deux chambres ? s'étonna-t-elle.

Il parut surpris.

— Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Absolument pas. Rester seule lui semblait au-dessus de ses forces. L'angoisse et la peur qu'elle avait réussi à tenir à distance dans l'après-midi menaçaient à présent de la consumer entièrement.

— Non.

Elle n'aurait été qu'à moitié surprise qu'il énonce à voix haute la question qu'ils avaient tous deux en tête — que penserait Anton s'il l'apprenait ? —, mais il n'y avait aucune arrière-pensée dans sa démarche, et aucune intention de franchir la ligne blanche. Elle se disait juste qu'il lui serait plus facile d'affronter les longues heures à venir si elle était avec Jonathan.

Il ne chercha pas à la faire changer d'avis et ne fit aucun commentaire. Se tournant vers le réceptionniste, il se chargea de la

réserve comme s'il n'y avait rien d'anormal à partager une chambre. Elle lui en sut gré, convaincue qu'il ne s'était pas mépris sur ses motivations.

L'homme consulta son écran d'ordinateur, les sourcils froncés.

— Nous sommes en pleine saison touristique. Je doute qu'il nous reste une chambre à deux lits, fit-il en faisant défiler un tableau à l'écran.

Son sourire revint quelques secondes plus tard.

— Ah ! Vous avez de la chance. Un client vient d'annuler par internet.

Zoé posa spontanément sa carte de crédit sur le comptoir. Elle avait conscience qu'elle n'était pas la seule à qui l'association venait en aide, et elle ne voulait surtout pas exagérer pour les frais. Elle était déjà si reconnaissante à Skye de lui avoir envoyé Jonathan !

— C'est pour moi, intervint-il en écartant sa carte de crédit pour tendre la sienne au réceptionniste.

— Je ne peux pas continuer...

Il haussa les sourcils.

— Continuer à quoi ?

— A vous laisser payer.

— Et pourquoi pas ?

— Je me sens tellement coupable— au-dessous de tout...

— Je m'apprêtais à dormir ici, de toute façon, l'interrompit-il. Et si, pour changer, vous cessiez de vous mettre la pression ?

Il la gratifia d'un sourire qu'elle lui rendit — son premier vrai sourire depuis que Samantha avait disparu.

— Vous êtes si...

Elle s'interrompit juste avant de dire « charmant ». L'adjectif avait failli lui échapper, sans doute parce qu'elle le pensait. Il lui avait souvent traversé l'esprit au cours de la journée. Mais que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas mieux à faire ? Surtout dans cette situation ! C'était l'épuisement qui la faisait déraisonner.

Il chercha son regard.

— Je suis si quoi ?

Zoé se sentit rougir.

— Gentil.

Elle détourna les yeux, embarrassée. Par chance, il ne fit aucun commentaire. Il signa le feuillet que lui tendait le réceptionniste et prit un plan de l'hôtel.

— Restez ici. Je vais chercher les bagages, annonça-t-il en s'éloignant.

Quand il revint avec leurs sacs, la gêne de Zoé s'accrut. L'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui devait se voir comme le nez au milieu de la figure. Où avait-elle la tête, bon sang ?

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda Skye.

— Bien.

En entendant l'eau couler dans la cabine de douche, Jonathan s'efforça de ne pas imaginer Zoé, nue sous le jet. Que lui arrivait-il ? Il se trouvait minable de se laisser aller ainsi à fantasmer sur une cliente — et une cliente qui vivait un drame atroce, qui plus est — mais rien n'y faisait. Il était incapable de chasser les images érotiques qui lui passaient par la tête.

L'instant où elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase avait mis en évidence la forte attirance, impossible à nier, qui les poussait l'un vers l'autre. Ils en avaient été conscients dès le premier regard, mais ils avaient réussi à la laisser en arrière-plan... jusqu'à leur arrivée à l'hôtel.

— Bien ? répéta Skye, manifestement surprise de ne pas l'entendre se lancer dans un compte rendu détaillé des événements de la journée. Est-ce que tu soupçonnes toujours Ely Duncan d'avoir enlevé la petite ?

— Non, Ely est à cent lieues de se douter de ce qui est arrivé. Il est en cure de désintoxication depuis un mois.

— Ah bon ? Te voilà revenu à la case départ, alors ?

— Oui. Je m'étais vraiment imaginé qu'il avait enlevé Sam. Les autres pistes ne me semblaient pas aussi convaincantes...

— Il n'a rien pu vous dire ? Il n'a pas eu de ses nouvelles ?

— D'après la femme qui lui prend son courrier, il n'a pas reçu de lettres de sa petite-fille depuis des semaines.

— Donc, tu ne l'as pas rencontré ?

Il s'empara du radio-réveil, qui avançait de plus de quatre heures, et se mit en devoir de le régler correctement.

— Non. Zoé craignait qu'il abrège sa cure et qu'il replonge dans la dope en apprenant la disparition de sa petite-fille.

— Elle avait sans doute raison... Elle le connaît mieux que personne !

— Je pense que sa décision a plus à voir avec ce qu'elle ressent qu'avec ce qu'il est réellement. Elle n'est pas en état de gérer sa relation avec son père en plus de la disparition de sa fille.

— Tu devrais commencer à enquêter sur le père biologique, Jon.

— Je sais, acquiesça-t-il en reposant le radio-réveil. J'y travaille.

— Tu l'as trouvé ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, le regard fixé sur le tapis coloré.

— Pas encore, mais, d'après mes renseignements, je crois savoir qu'il vit à San Diego.

L'eau s'arrêta de couler dans la salle de bains et il se représenta Zoé en train de se sécher. Il leva les yeux au ciel en prenant

conscience de sa réaction. Qu'est-ce qui se passait ? N'était-il pas amoureux de Sheridan depuis des années ?

Pour tout dire, la beauté, la vulnérabilité de Zoé l'attiraient comme un aimant. Et il en avait marre de poursuivre une chimère.

Il se pinça l'arête du nez, cherchant à refouler cette attirance grandissante.

— Dès que nous serons réveillés, je...

— Qui ça, *nous* ? le coupa-t-elle.

— Zoé est ici avec moi.

Il se garda bien de préciser qu'ils dormaient dans la même chambre. Inutile d'éveiller l'attention de Skye sur ce point, jugea-t-il avec embarras.

La voix de la jeune femme grimpa dans les aigus.

— Ne me dis pas que tu l'emmènes voir Franky Bates !

— Bien sûr que non !

— Je préfère ça.

Il y eut un court silence.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

*D'abord essayer de voir Zoé comme une simple cliente et nier mon attirance pour elle. Puis essayer de me rappeler qu'elle veut seulement partager ma chambre d'hôtel parce qu'elle se sent en sécurité avec moi. Enfin essayer de ne pas interpréter son « vous êtes si... gentil » comme une invitation...*

Parce que, même si c'était une invitation, Zoé était bien trop fragile pour se lancer dans une aventure sentimentale. Et il n'était pas du genre à profiter lâchement de la situation.

— Je fais tout ce qui est à faire ici.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, laissant échapper un nuage de vapeur, et Zoé apparut. Jonathan ne put s'empêcher de lui lancer un rapide coup d'œil, entr'apercevant ses épaules, ses bras et son décolleté dévoilés par un débardeur, assorti au pantalon de pyjama rose qui lui descendait bas sur les hanches. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette.

Il prit une profonde inspiration, s'accrochant aux mots qu'il se répéta en boucle : *Elle est fiancée. Elle est fiancée. Elle est fiancée !*

— Je peux réserver un vol pour elle demain matin, mais on perdrait moins de temps — que l'on ne peut se permettre de gaspiller — si elle m'attendait à l'hôtel pendant j'irai voir la mère de Bates.

Il avait parlé à Skye, mais Zoé se tourna pour le regarder.

— Vous ne me laisserez nulle part.

Il ne pouvait se permettre de lui répondre sans révéler sa présence à Skye. A son soulagement, cette dernière continuait de parler et ne l'avait pas entendue.

— Tu crois que la mère de Bates acceptera de te dire où trouver

son fils ?

— Tout est possible.

— Elle risque de chercher à le protéger, au contraire.

— Il faut bien commencer quelque part.

Fronçant les sourcils, Zoé enleva sa serviette et passa un peigne dans ses cheveux mouillés.

Pressé de raccrocher, Jon tenta d'écourter la conversation.

— Je vais te laisser. Je suis claqué.

Mais Skye n'en avait pas fini.

— Attends une seconde, fit-elle. Où est Zoé, en ce moment ? J'aimerais lui parler.

Il hésita sur la réponse à donner — avant de se décider à lui mentir, ce qu'il n'avait jamais fait avec elle. Excepté sur le chapitre de ses sentiments pour Sheridan, bien sûr.

— Elle est dans sa chambre, mentit-il. Essaie de la joindre sur son portable.

— C'est ce que je vais faire. Bonne nuit.

Il raccrocha, soulagé qu'elle n'ait pas insisté, et jeta le téléphone sur son lit. Il lui suffisait maintenant de se diriger vers la salle de bains en faisant mine de ne pas voir Zoé. Simple comme bonjour, n'est-ce pas ? Mais, lorsqu'il passa devant elle, il leva les yeux... et croisa son regard dans le miroir.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que j'étais là ? s'enquit-elle.

Il prit appui contre le mur et s'autorisa à détailler sa silhouette. Elle avait baissé les paupières, mais à ses lèvres entrouvertes et à sa respiration rapide, il sut qu'ils étaient tous deux traversés par la même pensée.

Pour le lui prouver, il se glissa derrière elle et, posant une main sur sa taille fine, il effleura son cou de sa bouche.

Elle ne se tourna pas. Elle ne se laissa pas aller contre lui, — mais elle ne fit rien pour l'arrêter.

— Vous voyez, murmura-t-il en la sentant frissonner sous ses doigts.

La gorge nouée, elle leva vers lui un regard empreint de désir.

— C'est pour cette raison qu'il valait mieux que je ne dise rien.

Elle hocha la tête en silence. Il se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière lui.

\* \* \*

— Qu'allons-nous faire ? gémit Tiffany.

Colin lui lança un regard exaspéré. Depuis qu'ils avaient compris que la police enquêtait sur l'enlèvement de Rover, ils n'avaient cessé de zapper d'une chaîne à l'autre, à l'affût de la moindre information supplémentaire. Maintenant que le journal de 23 heures venait de s'achever et qu'ils avaient entendu et réentendu toute l'histoire, vu et

revu les photos de Rover, qui avait depuis sombré dans le coma, Tiffany semblait au bord de la crise de nerfs.

— Colin, je ne *veux pas* aller en prison comme mon frère !

— Tu n'iras en prison, O.K. ? Alors, ferme-la, s'emporta-t-il. Rover est dans le coma !

— Il pourrait en sortir.

— C'est impossible. Tu as entendu ce que le médecin a dit ? Le cerveau du gosse est endommagé, son pronostic vital est engagé... Il n'a que vingt pour cent de chances de survie.

Colin étendit les jambes et posa les pieds sur la table basse. Il avait encore des recherches à effectuer sur une affaire de litige qu'il n'avait pas pu finir au bureau, mais il n'avait vraiment pas la tête à ça.

— Et s'il parvient à donner la description de notre voiture ? Je te rappelle que son école se trouve dans la rue où habite ton père !

— Va me chercher une bière.

Elle ne bougea pas, mais, en le voyant plisser les yeux, elle se leva et se précipita dans la cuisine sans demander son reste. Il l'entendit ouvrir le frigo, puis le placard. Quelques secondes plus tard, elle revint avec une bière fraîche. Elle la lui tendit et se mit à lui caresser les cheveux.

— Fous-moi la paix, grogna-t-il en repoussant sa main.

— Je suis ta femme, se plaignit-elle. Tu n'aimes plus quand je te touche ?

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu es inquiet, c'est pour ça.

Pas vraiment. Même si Rover sortait du coma, il y avait peu de risques qu'il puisse donner une description précise de ses agresseurs ou même qu'il se souvienne de son propre nom. En fait, Colin était plus furieux qu'effrayé. Il s'était attendu à voir Zoé ce soir. Il s'en était fait une joie, planifiant jusqu'aux mots qu'il lui dirait. Il s'était imaginé partager une autre cigarette avec elle, une étreinte amicale, un baiser innocent — peut-être même des caresses un peu moins innocentes...

— Colin ? Nous n'allons rien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous ne sommes pas dans un film où nous pourrions nous faufiler dans sa chambre d'hôpital et l'étouffer. En plus, ce n'est pas nécessaire. Il ne s'en sortira pas. Je l'ai frappé avec une batte. Son cerveau doit être en bouillie.

— Tu devrais quand même envisager la possibilité qu'il s'en sorte !

— Pourquoi ? Il n'y a que le présent qui compte, non ? Et on ne peut pas s'amuser sans prendre de risques...

— Mais je ne veux pas aller en prison, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Tiffany commençait à lui taper sur le système. Rover ne

l'intéressait plus. Rover, c'était de l'histoire ancienne. Il avait Samantha maintenant, ce qui mettait Zoé à genoux — métaphoriquement parlant pour le moment, mais il était impatient de voir le jour où elle le serait vraiment.

— Colin ?

— *Quoi ?* aboya-t-il.

— Tu n'as pas peur de te faire arrêter ?

— Pourquoi tu paniques ? On ne se fera pas arrêter — pas si facilement, en tout cas.

— Rover connaît nos prénoms. Il nous appelait Maître et Maîtresse, mais je suis sûre qu'il nous a entendus quand nous discutons entre nous.

— Il ne s'en souviendra pas. Il était shooté la plupart du temps ! Il peut toujours essayer de nous décrire, mais tu sais comment ça se passe : les flics sont incapables de résoudre ce genre d'enquête. Ils font leur petit boulot de flic et rentrent tranquillement chez eux à la fin de la journée. Ils n'en ont rien à faire de tous les Rover du monde. Il n'y a que leur salaire qui les intéresse.

— Tous les flics ne sont pas comme ça.

— Mais si ! Ils n'arrivent jamais à rien. Combien de fois avons-nous entendu dire que sans un indice trouvé par hasard, tel ou tel tueur s'en serait sorti ? Un indice qui était dans le dossier depuis le début et qui avait été négligé !

Il aspira la mousse de sa bière.

— Ça tient du miracle quand ils arrivent à coincer quelqu'un, Tiff. Et même s'ils sont persuadés de ta culpabilité, ils doivent la prouver. Or ils ne trouveront jamais de preuve formelle pour étayer les accusations de Rover.

Il se renfrogna.

— De toute façon, je ne l'aurais pas frappé s'il n'avait pas refusé de quitter son pantalon. Tu sais ce qui se passe quand je me mets en colère. Quelquefois, c'est plus fort que moi.

Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de lui.

— Il a passé beaucoup de temps avec nous. Il a forcément accumulé des renseignements, des indices... Nous ne faisons pas attention, puisque nous ne pensions pas qu'il s'échapperait !

— Même s'il arrivait à mettre la police sur notre piste, ils devraient prouver notre culpabilité.

— Ils pourraient venir ici et fouiller — et s'ils trouvaient Sam ? Nous devons nous en débarrasser !

— Nous le ferons. Mais il n'y a pas d'urgence.

— Comment saurons-nous que le moment est venu ?

— Parce que je le saurai.

Elle mordilla sa lèvre gonflée.

— Je me demande si Rover peut leur fournir la marque et le modèle de la voiture.

— Arrête de t'inquiéter.

— Nous pourrions peut-être la revendre ?

— Et par quoi la remplacerait-on ?

Leur budget était serré. Il gagnait bien sa vie, mais pas aussi bien que les associés principaux. Quant à Tiffany, elle rapportait un salaire de misère.

— Si tu avais fait des études, tu vaudrais plus que dix dollars de l'heure et on pourrait s'en acheter une autre, rétorqua-t-il méchamment.

Il lui attrapa le menton pour examiner sa blessure.

— Puisqu'on parle d'argent... Demain, tu retournes au boulot.

— Mais ma lèvre n'est pas complètement guérie.

— Je m'en fous. C'est nettement moins moche qu'il y a deux jours. Inutile de prolonger ton arrêt maladie.

Elle ne protesta pas.

— Est-ce que tes amis viennent vendredi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

La question l'agaça, mais elle lui rappela aussi qu'il y avait de meilleures façons de passer une soirée qu'à s'ennuyer sur un canapé.

— Enlève ça, ordonna-t-il en tirant sur son chemisier.

Obéissante, elle le fit passer par-dessus sa tête, laissant apparaître un des soutiens-gorge en dentelle qu'il lui avait choisis dans la boutique de lingerie de la galerie marchande, la dernière fois qu'ils avaient fait les magasins. Il les achetait toujours une taille en dessous pour que sa poitrine déborde sur les côtés.

— Très joli.

Il fit courir un doigt sur le galbe de son décolleté, sur son prénom tatoué sur ses deux seins. Pourquoi ne pas s'offrir un petit plaisir avant d'aller se coucher ? Il pouvait attacher Tiffany au lit et, s'il la retournait sur le ventre, il s'imaginerait qu'il était avec Zoé.



Zoé se glissa dans son lit, encore frémissante d'émotion. Qu'est-ce qui venait de se passer, au juste ? En sortant de la salle de bains, elle pensait à Franky Bates — et son estomac se contractait douloureusement, comme chaque fois qu'elle pensait à lui. L'instant d'après, une onde de bien-être se répandait en elle... comme si Bates n'avait jamais existé ! Quand Jonathan l'avait effleurée avec douceur, elle avait senti son corps vibrer au diapason du sien. Infiniment troublée, elle s'était laissé gagner par un désir puissant, incoercible.

Était-ce seulement l'attrait de l'interdit ? Qu'aurait-elle fait s'il avait continué ? Si cette main, qui s'était posée si légèrement sur sa taille, était remontée vers sa poitrine ?

Étouffant un son rauque, elle tira les couvertures sur sa tête. Elle l'aurait repoussé, évidemment. Et s'il y avait la moindre possibilité qu'elle ne l'ait pas fait, elle ne voulait pas le savoir. La seule pensée d'avoir apprécié sa caresse la rendait malade de culpabilité.

*Arrête.* De quoi était-elle coupable ? Et quelle importance, face à l'angoisse qui la rongait ? Tout ce qui comptait, c'était de retrouver Sam saine et sauve. Elle n'était pas dans son état normal et ne le serait pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa fille.

— Laisse tomber, murmura-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire, hélas... Comment oublier le contact des muscles fermes de Jonathan, quand elle lui avait touché le bras plus tôt dans l'après-midi ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir la chaleur de son souffle dans sa nuque, les frissons qui l'avaient traversée de part en part quand ses lèvres avaient glissé sur sa peau...

Elle repoussa les couvertures et prit son portable sur la table de chevet. Il fallait qu'elle appelle Anton. Ils s'étaient échangé de petits messages tout au long de la journée et elle savait qu'il n'aurait pas manqué de l'avertir s'il y avait eu un changement, mais elle avait besoin de lui parler, ne serait-ce que pour se réinscrire dans leur relation. Depuis que Sam avait disparu, elle se sentait si étrangère au monde et aux gens qui l'entouraient ! A la dérive. Mais ce n'était pas

une excuse... N'avait-elle pas décidé de mettre un terme à la spirale des regrets, des ruptures et des déménagements ?

De la stabilité. Voilà ce qu'elle recherchait. Anton était un homme bien, digne de confiance. Elle s'était promis en emménageant avec lui que ce serait pour toujours et elle tiendrait ses engagements.

Il y eut un bip lui indiquant qu'elle avait un appel en attente. Elle n'eut pas besoin de regarder le numéro de l'appelant pour savoir qu'il s'agissait de Skye. Elle la rappellerait dans la matinée. Pour le moment, elle voulait seulement parler à Anton.

Quand son fiancé finit par décrocher, elle devina au ton de sa voix qu'il était aussi fatigué qu'elle.

— Désolé, j'étais sur l'autre ligne avec l'inspecteur Thomas, expliqua-t-il pour justifier le temps qu'il avait mis à répondre.

— Tu veux peut-être me rappeler plus tard ?

— Non, c'est bon. Nous avons fini.

Zoé s'appuya contre la tête de lit.

— Que t'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose de plus.

Il soupira bruyamment.

— Il semble aussi dérouté que nous. Il a suivi quelques pistes, mais aucune n'a abouti.

Elle se sentit soudain glacée et se mit à frissonner.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle en s'enveloppant dans la couverture.

— Je comprends, Zoé. Personne ne devrait avoir à vivre un tel cauchemar, mais cela arrive quelquefois... hélas !

On aurait dit un père, pas un amant. Pourquoi ne lui exprimait-il pas un soutien plus chaleureux ? Ne pouvait-il pas lui dire qu'il était là pour elle et qu'il le serait toujours ? Qu'ils traverseraient cette épreuve ensemble ?

Elle regretta soudain d'avoir appelé, et n'eut plus qu'une envie : écourter la conversation.

— Ecoute... Je suis épuisée. Je te rappellerai demain.

— Où es-tu ?

— A Los Angeles.

Elle se crispa en s'entendant mentir, mais elle ne tenait vraiment pas à mentionner San Diego.

— Je le sais bien, mais où es-tu installée ?

Craignant un instant qu'il ait perçu la culpabilité qui la tenaillait, elle se recroquevilla entre les draps.

— Dans un hôtel, finit-elle par avouer du bout des lèvres.

Se souvenant de son manque d'enthousiasme à la voir suivre Jonathan dans le sud de la Californie, elle se préparait déjà à la question suivante, qui allait immanquablement porter sur

l'arrangement de la nuit. Mais, à sa grande surprise, il n'en fut rien.

— Comment vas-tu payer la chambre ? demanda-t-il.

Elle faillit s'esclaffer. Elle allait passer la nuit dans la même chambre qu'un détective privé beau comme un dieu et il s'inquiétait du prix de l'hôtel ? C'était absurde !

— La Contre-Attaque s'occupe de tout, se contenta-t-elle d'affirmer.

C'était du moins ce qu'elle espérait — bien que la carte de crédit que Jonathan avait utilisée semblât être la sienne.

— Heureusement ! Il faut surveiller nos dépenses... au cas où cela durerait plus longtemps que nous le pensons.

— Tu m'en veux parce que j'ai choisi de faire imprimer les avis de recherche en couleurs ?

— Un peu, oui. Je comprends tes raisons, mais ce n'était pas la façon la plus judicieuse d'utiliser nos ressources... D'autant que l'inspecteur est convaincu que nous devrions offrir une récompense.

Une récompense ? L'idée n'était pas mauvaise... Pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?

*Parce que tu n'as pas l'argent, Zoé.*

— Combien ?

— Dix mille dollars.

Elle frémit. Elle aurait été prête à donner tellement plus pour revoir sa fille, mais elle n'en avait pas le premier centime. Et elle savait parfaitement ce qu'une telle somme représentait pour un homme aussi économe qu'Anton.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Il se peut que nous ayons à le faire.

Elle crispa les doigts sur la couverture. Il n'hésitait pas à lui offrir l'argent nécessaire pour retrouver Samantha... alors que, dix minutes plus tôt, elle envisageait de le quitter ! Quel genre de femme était-elle donc ?

— Merci, Anton.

Elle déglutit pour essayer de faire passer le nœud qu'elle avait dans la gorge. Si son argent ramenait Sam à la maison, elle serait une épouse parfaite à son côté, aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

— Je... je ne te laisserai pas tomber, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

L'eau de la douche cessa de couler et son cœur se mit à battre plus vite.

— Rien, Anton, rien du tout.

— Dors un peu. Tu n'arrives même plus à parler correctement.

— Bonne nuit.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Moi...

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'elle vit Jonathan en sortir, une serviette autour de la taille.

— Bonne nuit, reprit-elle avant de raccrocher.

\* \* \*

Zoé était convaincue qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil... et ce fut le cas. Elle était épuisée mais, comme la nuit précédente, l'angoisse ne lui accorda aucun répit, l'entraînant dans une nouvelle nuit blanche.

Bien que Jonathan n'ait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la douche, elle était certaine qu'il ne dormait pas, lui non plus. Allongé dans le lit voisin, il avait remis son jean, n'ayant probablement rien apporté d'autre.

Il était peut-être gêné par leur proximité, et elle aurait dû s'en sentir coupable, mais la peur de rester seule l'emportait sur les remords qu'elle aurait pu éprouver. Les bruits qui s'échappaient des chambres voisines, l'obscurité, les ombres, tout était source d'angoisse — et rien, pas même d'avoir sa propre chambre, n'aurait changé le fait que le détective l'attirait irrésistiblement. L'étincelle avait jailli dès la première rencontre, quand il l'avait prise dans ses bras alors qu'ils se connaissaient à peine. Elle était alors bien trop paniquée pour s'en rendre compte. Mais elle était plus lucide, à présent. Et ne pouvait nier l'alchimie qui existait entre eux.

Après avoir arrangé une nouvelle fois les couvertures, elle rajusta son débardeur et se tourna vers le mur. Anton allait offrir une récompense pour Sam. Elle devait se concentrer sur cet acte généreux et non sur la sollicitude que Jonathan lui témoignait. Anton était celui qui voulait l'épouser et adopter Sam, il était tout ce que son père n'avait jamais été, le genre de père qu'elle voulait pour sa fille.

Zoé tapota son oreiller. Sam... Quand la reverrait-elle ? Franky Bates pouvait-il avoir appris son existence ?

L'homme qui l'avait violée semblait capable de tout, mais...

La voix de Jonathan déchira l'obscurité, rompant le fil de ses pensées.

— Voulez-vous que j'aille à la pharmacie de garde ?

Dans son esprit se matérialisa soudain une boîte de préservatifs.  
*Oh ! mon Dieu...*

— Pour quoi faire ?

— Pour acheter des somnifères.

Elle lâcha le souffle qu'elle retenait. Ce n'était que ça ! Allons... Elle n'allait pas si mal. Elle avait seulement froid et n'arrivait pas à se réchauffer, alors qu'il régnait une douce chaleur dans la pièce.

— Pour moi ? Non, je n'en veux pas.

Elle se retourna une nouvelle fois.

— Je ne peux pas me le permettre : je dois garder les idées claires.

— Il faut que vous dormiez, Zoé. Un peu.

Elle ne répondit pas. Mais, après s'être tournée et retournée dans son lit pendant quelques minutes, elle finit par avouer :

— Jonathan ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas dormir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

En l'entendant se lever, elle crut qu'il avait finalement décidé d'aller à la pharmacie. Mais il tira sur la couverture et s'allongea contre elle, dans le lit. Stupéfaite, elle voulut le repousser. Il le fallait. Maintenant qu'elle avait pris conscience de l'attraction qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait plus permettre ce genre d'attitude. Ce serait déloyal envers Anton.

Mais Jon ne tenta aucun geste ambigu. Il passa ses bras autour d'elle et la serra contre lui.

Très vite, son souffle lent et régulier agit sur elle comme un métronome. Pour la première fois, depuis le jour où elle avait quitté son travail, un sentiment de sécurité l'enveloppa. Dans ce marasme, elle avait enfin trouvé un point fixe et solide auquel elle pouvait s'arrimer. Jonathan ne s'éloignerait pas. Il resterait près d'elle jusqu'à ce qu'ils retrouvent Sam.

Accordant sa respiration sur la sienne, elle se laissa gagner par une douce chaleur, et finit par sombrer dans le sommeil.

\* \* \*

Quand la sonnerie du réveil résonna dans la chambre, au petit matin, Tiffany émergea d'un demi-sommeil avec un mal de tête qui lui martelait les tempes et une douleur terrible au niveau des seins. Colin l'avait laissée attachée toute la nuit. Il avait pris du Viagra et avait voulu faire l'amour à plusieurs reprises — sans jamais parvenir à la jouissance. Quand elle le pensait sur le point d'atteindre l'orgasme, elle gémissait et se débattait, faisant ce qu'elle pouvait pour l'y aider. Mais rien n'y avait fait. Il avait fini par s'affaler à côté d'elle, épuisé, la laissant attachée aux colonnes du lit au cas où il se serait réveillé avec l'envie de recommencer. Il n'avait dormi qu'une heure et devait déjà se préparer pour aller au travail.

— Colin ?

Il souleva les couvertures.

— Quoi ?

— C'est l'heure de se lever.

— Bon sang !

Il parvint difficilement à se mettre debout et tituba jusqu'à la salle de bains sans même lui jeter un seul regard.

— Est-ce que tu peux me détacher ?

— Pourquoi le ferais-je ? demanda-t-il au bout de quelques secondes tout en tirant la chasse d'eau. Tu m'as fait perdre mon temps cette nuit.

Elle se força à ne pas relever. Il était de mauvaise humeur et elle s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement.

Il s'approcha du lit, se positionnant au-dessus d'elle, les yeux injectés de sang, la bouche tordue en un rictus mauvais.

— Tu m'as entendu ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma faute. Je t'ai laissé utiliser tout ce que tu voulais.

Même les pinces, qu'il avait laissées accrochées à ses seins. Il les lui avait rarement infligées aussi longtemps et la douleur intense lui donnait envie de vomir.

— « Tout ce que tu voulais », répéta-t-il en maugréant comme si ce n'était pas vrai. Demain soir, je ferai vraiment ce que je veux.

Elle espéra qu'il lui embrasse la poitrine ou la caresse pour soulager la douleur qu'il avait causée, mais il se contenta de lui enlever les pinces, qu'il jeta sur la table de chevet.

— Je trouve que tu devrais retoucher tes nibards, ajouta-t-il en lui détachant les poignets.

— Ils ne sont pas assez gros ? s'inquiéta-t-elle en frottant sa poitrine endolorie.

— Non, et de loin.

Il plissa le nez avec un air de dégoût tandis que son regard courait sur son corps.

— C'est peut-être le poids que tu as pris. Comme tue-l'amour, on ne peut pas faire pire !

Elle n'avait pas grossi. Elle s'en assurait chaque jour.

— Tu veux que je pèse moins de cinquante-quatre kilos ?

— Je veux pouvoir jouir rien qu'en te voyant.

Sur ce, il haussa les épaules et s'éloigna, la laissant détacher seule ses chevilles encore arrimées aux montants du lit.

— Dépêche-toi d'aller à la gym. Tu feras trente minutes supplémentaires de cardio aujourd'hui.

Elle lâcha ses seins, mais ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à défaire les liens.

Trop serrés, ils lui avaient coupé la circulation et elle fut incapable de marcher pendant de longues minutes. Elle n'aurait pas accordé d'importance à ces petits désagréments si la soirée s'était passée normalement. Quand Colin était heureux, personne ne pouvait être plus charmant, et elle aimait le satisfaire. Elle aimait quand il posait sa tête sur son ventre nu et se mettait à pleurer en lui disant combien son amour et sa patience comptaient pour lui.

— Tu n'es pas encore habillée ? cria-t-il de la salle de bains.

— Presque.

— Quand tu seras dehors, achète un collier étrangleur pour Sam, comme celui que nous avons pour Rover.

Tiffany oublia aussitôt ses douleurs. Elle avait espéré que Colin ne remarquerait pas que l'ancien avait disparu.

— Où est celui de Rover ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est ce que je cherchais la nuit dernière, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est pour ça que je me suis rabattu sur la cire.

Elle avait des marques rouges sur le ventre et entre les cuisses, aux endroits où il avait fait couler la cire chaude, mais elle préférerait encore ça au collier étrangleur. La dernière fois qu'il le lui avait fait porter, elle avait perdu connaissance. Elle en gardait un si mauvais souvenir qu'elle avait profité du chaos qui avait suivi la fuite de Rover pour le cacher. Quand Colin s'excitait, il pouvait perdre tout contrôle.

— Tu as prévu de t'amuser avec elle ? demanda-t-elle soulagée de revenir en terrain familier.

— Ouais. J'ai décidé de vous emmener toutes les deux à la cabane de mon père, samedi soir. Nous y passerons la fête des Mères. Ça nous fera oublier Rover.

— Comment ferons-nous sortir Sam de la maison ?

— Comme on le faisait avec Rover. On lui filera un grosse dose de somnifères et on la transportera dans une malle, comme si c'était un panier de pique-nique.

— Et on en fera quoi, une fois que nous serons là-bas ? On ne peut pas la toucher à cause de sa mononucléose, tu te rappelles ?

— On peut la faire planer. Tu te souviens comme Rover était drôle quand nous lui avons fait fumer du crack ?

Oh ! ça oui ! Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire ! Un fou rire mémorable.

— O.K., dit-elle. Ça me semble un bon programme.

Elle finit de lacer ses tennis.

— Je vais à la gym.

— Tiffany ?

Elle s'immobilisa devant la porte.

— Oui ?

— Désolé pour la nuit dernière. Je crois que j'étais plus inquiet au sujet de Rover que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je comprends.

— Tu m'aimes ?

Soudain, la douleur qui irradiait sa poitrine s'envola.

— Bien sûr.

— Si tu ne veux pas que les gars viennent demain soir, je comprendrais.

Elle n'aimait pas entrer en compétition avec les copains de Colin

pour capter son attention, mais puisqu'elle était responsable de la fuite de Rover, et que la nuit précédente avait tourné au fiasco, elle devait se rattraper. Et prouver à son mari qu'elle était encore capable de lui donner du plaisir. Peut-être qu'après ce *gros* sacrifice il ne penserait plus à Zoé.

— Ça ira. Je vais leur faire passer un si bon moment qu'ils te remercieront pendant des mois.

— *Vraiment ?*

L'intérêt qu'elle perçut dans sa voix élimina ses dernières réserves. Ça ne durerait qu'une soirée, après tout. Et comme le disait Colin, elle s'amuserait probablement aussi. Elle passait toujours un bon moment quand son mari était au mieux de sa forme.

— Vraiment, confirma-t-elle.

\* \* \*

Une douzaine de roses l'attendaient sur le seuil quand elle revint de la gym.

Et sur la carte qui accompagnait le bouquet, elle lut :

*Comment ferais-je sans toi ? Tu es parfaite. Avec tout mon amour,  
Colin.*



— Je viens avec vous, annonça Zoé d'une voix ferme en le voyant prendre les clés de la voiture de location.

Jonathan se tourna vers elle. L'expression déterminée qu'il lut sur le visage de la jeune femme ne laissait aucun doute sur ses intentions. Même Skye, qu'elle venait d'avoir au téléphone, n'avait pas non plus réussi à la dissuader.

— Et si nous tombons sur lui ? demanda-t-il.

La nuit de sommeil lui avait fait du bien : elle avait meilleure mine. Il la trouva plus jolie que jamais dans sa robe d'été, sur laquelle elle avait enfilé un chandail blanc. S'il n'avait pas été si conscient de son charme et de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, tout aurait sans doute été plus facile — mais il pouvait d'autant moins les ignorer qu'il venait de passer la nuit près d'elle. Il sentait encore son parfum, la douceur de sa peau sous ses lèvres...

Zoé était la plus jolie femme qu'il ait jamais rencontrée.

Mais aussi hors d'atteinte que Sheridan.

— Mettre la main sur Franky Bates, c'est bien ce que nous voulons, non ?

— Ce sera difficile pour vous de vous retrouver face à lui.

— Depuis trois jours, tout est difficile, de toute façon.

Elle rangea sa trousse de toilette dans son sac de voyage et le ferma.

— Prêt ?

Il fit un pas vers elle et posa une main sur son bras. Ce simple geste, qu'il aurait pu faire pour attirer l'attention de n'importe qui, lui fit un tel effet qu'il se raidit, presque inquiet. Elle représentait *vraiment* bien plus à ses yeux qu'une simple cliente. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Mais il ne voulait surtout pas que cette confrontation avec Bates la blesse ou l'effraie plus qu'elle ne l'était déjà.

— Zoé, laissez-moi gérer ça. Faites-moi confiance...

— Ce n'est pas la question. Nous savons tous les deux que ma décision n'a rien à voir avec la confiance.

Il laissa retomber sa main pour ne pas céder à la tentation de la

prendre dans ses bras.

— Vous *tenez réellement* à l'affronter ?

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'entendre ce qu'il dira, sinon il me restera toujours un doute. Personne ne peut le faire à ma place, vous comprenez ? Il le faut... Je le sens comme ça... C'est... mon instinct de mère qui me le dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Hélas oui, mais il aurait préféré qu'il en fût autrement ! Pourtant, l'enquête avait tout à gagner à ce qu'elle l'accompagne. Elle connaissait Bates... Enfin, façon de parler !

Il vit son regard s'assombrir et, malgré le sourire dont elle le gratifia, il perçut l'angoisse que cette terrible démarche suscitait en elle.

— Le temps a passé, reprit-elle avec gravité. Le moment est peut-être venu pour moi de poser sur lui un regard adulte... Je dois cesser d'avoir peur de lui et me libérer de son ombre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand j'ai témoigné contre lui au tribunal.

— Vous ne craignez pas de faire resurgir des souvenirs trop pénibles ?

Elle secoua la tête et eut un petit rire bref.

— J'ai eu un bébé. Comment oublier quoi que ce soit ? Les souvenirs sont gravés de façon indélébile dans ma mémoire.

Cet argument acheva de le convaincre. Laissant échapper un soupir, il la laissa passer. Il espérait ne pas regretter sa décision. Elle avait déjà tant souffert ! Il aurait voulu la protéger, mais il n'avait pas la prétention de penser qu'il savait mieux qu'elle ce dont elle avait besoin.

— C'est vous qui décidez.

Ils se dirigèrent en silence vers la voiture. Après avoir mis leurs sacs dans le coffre, Jonathan chaussa ses lunettes de soleil et s'installa derrière le volant.

— Pas de regrets ? lança-t-il, les clés sur le contact.

Elle secoua la tête, cachée, elle aussi, derrière ses verres fumés.

— Non. Allons-y !

Il marqua une hésitation au moment d'enclencher la marche arrière.

— Il y a un risque dont on n'a pas parlé...

— Lequel ?

— Si Bates n'a rien à voir avec la disparition de Samantha et qu'il n'était pas au courant de sa venue au monde, il le sera après notre passage.

Il aurait donné cher pour avoir accès à son regard et savoir ce qu'elle pensait en cet instant — mais son expression demeura

indéchiffrable.

— J'en ai bien conscience, murmura-t-elle.

\* \* \*

Intuitivement, Zoé avait toujours su que le jour viendrait où il lui faudrait affronter l'homme qui l'avait violée. Elle avait vécu toutes ces années dans l'angoisse de le revoir et il figurait dans tous ses cauchemars. Elle n'avait jamais retrouvé la paix, même en se répétant en boucle que son agresseur n'avait pas prémédité son acte, que c'était la faute à « pas de chance » s'il s'en était pris à elle. Il l'avait violée parce qu'elle était seule dans le mobile home et qu'il était sous l'emprise de la drogue. C'est ce qu'avait fait valoir son avocat au cours du procès, insistant sur le fait qu'il n'avait pas suivi Zoé avant l'agression, et qu'il n'avait pas essayé de la contacter après.

Le procureur qui avait inculpé Bates avait, lui aussi, paru sensible aux remords que ce dernier avait exprimés. Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire, elle, de ces remords ? Elle n'avait que quinze ans quand il s'était jeté sur elle, lui arrachant sa jupe avant de l'entraîner dans sa chambre. Après ça, la peur qu'il recommence ou qu'il la harcèle si l'envie le reprenait ne l'avait pas quittée.

Ils arrivèrent devant la maison de la mère de Franky Bates. Jonathan se gara le long du trottoir et coupa le contact. Zoé essuya ses paumes moites sur sa robe et posa la main sur la poignée de la portière.

— Et si j'y allais en premier ? proposa Jonathan en tentant de la retenir.

— C'est gentil de le proposer, mais non, répondit-elle en sortant du véhicule.

Située dans un quartier défavorisé de la ville, la maison jouxtait un pavillon mitoyen délabré. Le jardin était en friche, envahi de mauvaises herbes. Un vieux divan, affaissé au milieu, était installé sous la véranda. Un cendrier trônait sur l'accoudoir.

— Depuis combien de temps sa mère vit-elle ici ? demanda-t-elle en s'engageant dans l'allée.

— D'après l'acte notarié que j'ai déniché sur internet, elle l'a achetée en 1964, donc... ça fait un sacré bail. Qu'est-ce que Bates faisait chez votre père ?

— Sa petite amie habitait le parc — au numéro 5.

— Il s'est introduit chez vous parce qu'il savait que vous y étiez ?

— Non, je ne crois pas. Il était complètement défoncé... Il espérait sans doute trouver de la drogue. Mais, quand il m'a vue, il... il a changé d'idée.

— Votre père dealait, à cette époque ?

— Il n'avait pas de boulot fixe, en tout cas.

— Je vois...

Quand il tendit la main vers la sonnette, elle faillit tourner les talons. Elle ne se sentait pas prête. Encore une minute... Une petite minute...

*Non !* Elle était venue pour sauver Samantha. Et chaque minute comptait.

Une petite femme, vêtue d'un T-shirt violet en polyester et d'un pantalon assorti, leur ouvrit la porte. La bouche soudain sèche, Zoé fut incapable d'émettre le moindre mot. Elle se contenta d'observer la mère de son agresseur, notant la paire de verres à double foyer, les chaussures orthopédiques, le visage parcheminé... Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

— Mme Bates ? s'enquit Jonathan d'un ton aimable.

La vieille femme secoua la tête.

— Je suis Eva Norris, la mère de Sandra Bates.

— Nous cherchons Franky.

Ses yeux, de la couleur d'un lavis japonais, s'assombrirent sous le coup de l'inquiétude.

— Mon petit-fils ? Que lui voulez-vous ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions. Une adolescente a disparu et...

— Il n'a rien à voir avec ça, interrompit-elle. Il ne risquerait pas sa liberté conditionnelle... Il veut vraiment se réinsérer.

— Nous voulons juste lui parler, insista Jonathan. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

Comme elle demeurait silencieuse, il reprit :

— La vie d'une enfant est en jeu, madame Norris !

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle tourna la tête par-dessus son épaule et cria :

— Franky !

La réponse de ce dernier fusa aussitôt :

— Quoi, mamy ?

— Viens ici.

Zoé sentit tous ses muscles se tendre. Le moment était venu. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait se retrouver face au père de Samantha. A l'homme qui l'avait violée.

Submergée par la panique, elle faillit glisser sa main dans celle de Jonathan. Sans doute l'aurait-elle fait si elle n'avait pas été fiancée.

Il lui jeta un regard plein de sollicitude, mais, avant qu'ils aient pu échanger le moindre mot, l'homme qu'ils étaient venus voir apparut derrière la vieille dame. Zoé sentit le souffle lui manquer. Il était si différent de celui de son souvenir — il était plus grand, plus costaud, mieux habillé aussi. Cette bouche, ce menton... C'était Sam !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant Jonathan.

Il prit distraitemment la carte que ce dernier lui tendait et reporta

son attention sur Zoé. Il écarquilla les yeux.

— Toi ? Que fais-tu ici ? souffla-t-il, incrédule.

Jonathan prit la parole.

— Je suis un détective privé de Sacramento. Je suis là pour...

— Est-ce que tu l'as enlevée ? le coupa Zoé, n'y tenant plus.

Bates haussa les sourcils.

— Enlevé qui ?

— Ma fille.

Malgré leur ressemblance troublante, il ne lui vint pas à l'idée de préciser que cette enfant était aussi la sienne.

Il leva les mains comme si elle l'avait menacé d'un revolver.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Oui, je t'ai fait du mal il y a treize ans. J'ai... j'ai souvent espéré te voir pour pouvoir m'excuser et te dire mes regrets. *Vraiment*, insista-t-il.

Un peu rassurée par la tournure que prenait leur rencontre, elle s'efforçait de rassembler ses idées pour lui répondre, mais il poursuivit :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, mais... je veux que tu saches que je n'ai pas passé un seul jour en prison sans regretter ce que je t'ai fait. C'est la dope qui m'avait tourné la tête... Sans ça, je ne t'aurais jamais agressée, tu peux me croire !

Sensible à la contrition qui perçait dans la voix de son petit-fils, Eva Norris passa un bras autour de sa taille. Il répondit à son geste par un sourire triste.

— Je ne me cherche pas d'excuses... J'ai purgé ma peine et... et j'espère juste avoir une seconde chance.

— Vous êtes-vous rendu dans le nord de la Californie depuis votre sortie ? lui demanda Jonathan.

— Non, affirma-t-il en secouant énergiquement la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à Eva. Mon grand-père est mort il y a dix jours. On l'a enterré la semaine dernière. Depuis, je cherche du travail.

Il désigna le pick-up Ford, relativement récent, garé dans l'allée.

— Papy m'a donné sa voiture pour que je puisse me présenter à des entretiens d'embauche. Il voulait m'offrir toutes les chances de prendre un nouveau départ.

Un vif soulagement éclaira le visage de la vieille dame.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, manifestement convaincue de la sincérité de son petit-fils.

Franky semblait extrêmement anxieux. Son débit était rapide et haché, et il voulait tellement les convaincre qu'il en devenait maladroit. De le voir ainsi conforta Zoé dans l'idée qu'il n'avait rien à voir dans la disparition de Sam.

— Je n'éprouve aucune colère, insista-t-il en cherchant timidement à croiser son regard. Je ne te veux aucun mal. Jamais je ne m'en

prendrais à toi. Je ne savais même pas que tu avais une fille...

Soudain pris d'un doute, il fit quelques pas en chancelant, comme si une idée venait de s'insinuer dans son esprit.

— Attendez... Ce n'est pas la mienne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Je veux dire : est-ce la raison pour laquelle vous êtes là ?

Pivotant sur elle-même, Zoé s'éloigna vivement, avant que les larmes qui lui piquaient les paupières ne se mettent à couler. Il n'avait pas enlevé Samantha. D'ailleurs, il n'était même pas au courant de son existence. Ce voyage n'avait servi à rien ! Sa poitrine se contracta violemment, bloquant sa respiration. Cela faisait trois jours que sa fille avait disparu. Où était-elle ?

— Madame... ? cria Franky. Ecoute, je ne sais même pas comment tu t'appelles aujourd'hui... Je ne veux pas te manquer de respect en t'appelant par ton prénom, mais je suis désolé. Vraiment désolé.

Zoé ne répondit pas. Jonathan échangea quelques mots avec Bates, avant de se diriger à son tour vers leur véhicule.

— Est-ce que c'est ma fille ? l'interpella encore Franky au moment où Jonathan atteignait la berline de location.

— Bien sûr que non, répondit-elle sans le regarder.

Elle ne voulait plus le voir et ne lui devait aucune explication.

— J'ai deviné juste, c'est ça ? insista-t-il.

— Non ! cria-t-elle en s'asseyant sur le siège passager.

— Alors pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Parce que nous explorons toutes les pistes possibles, répondit calmement Jonathan.

Franky s'avança dans l'allée.

— Qu'est-il arrivé à votre fille ? Est-ce qu'elle va bien ?

Si elle le savait...

— Bonne chance pour votre recherche de travail, lança Jonathan en montant en voiture.

— Dites-moi ce qui se passe ! Qu'est-ce que je peux faire pour aider ? poursuivit Bates.

— Rien. Absolument rien ! cria Zoé en claquant la portière.

Franky Bates retira ses mains de ses poches. Ses épaules s'affaissèrent. Ses propos parvinrent à Zoé par la portière encore ouverte de Jonathan.

— Vous ne pouvez pas lâcher une bombe comme celle-là et remonter dans votre voiture sans une explication !

— Si vous êtes aussi désolé que vous le dites, vous laissez Zoé en paix, conclut Jon en s'installant au volant. Elle n'est pas en état de répondre à vos questions.

— D'accord, mais... tenez-moi au courant, insista Bates.

Elle le vit ouvrir la bouche, forcer sa voix pour se faire entendre.

— Si je peux vous aider... N'hésitez pas, l'un ou l'autre, à

m'appeler !

La musique jaillit dans l'habitacle quand Jonathan démarra. Il parcourut quelques centaines de mètres, avant de baisser le son.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Il faut que nous retournions à Sacramento.

— Nous filons directement à l'aéroport.

Zoé s'éclaircit la gorge.

— Il vous a donné son numéro ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Non, bien sûr que non.

Elle n'avait plus rien à craindre de Franky Bates. Elle pouvait refermer ce chapitre sombre de sa vie. Mais ce qui aurait dû être un soulagement inespéré ne lui procurait qu'une petite consolation. Elle n'était pas plus avancée. Pourquoi était-elle venue jusqu'ici ? Elle avait perdu un temps précieux !

Elle sentit la main de Jonathan se refermer sur la sienne. Le lien qui les unissait, si troublant soit-il, lui semblait vital, et elle ne fit rien pour le rompre. Elle se tourna vers lui et fut surprise par l'intensité de son regard.

— Nous pouvons être amis, souffla-t-il comme si le simple fait de le dire rendait son geste plus anodin.

— Nous pouvons être amis, répéta-t-elle.

Elle n'en était pas convaincue, hélas. La manière dont il entremêlait ses doigts aux siens était si intime... si sensuelle ! Oui, c'était une très bonne chose qu'ils rentrent à Sacramento. Tétanisée par la disparition de Samantha, elle n'était pas en état de lutter contre l'attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Sans sa fille, elle n'avait plus aucun repère. Plus aucune forme de lucidité.

Lorsque Jonathan s'arrêta devant chez elle, le retour apparut soudain à Zoé plus difficile que le départ pour l'aéroport, la veille. Elle ne parvenait plus à faire taire le sentiment d'être étrangère à cette maison, comme à toutes celles de la rue, dont la plupart étaient plongées dans le noir. Elle y avait pourtant vécu dix mois. Elle était si fière d'emménager dans ce quartier et d'appartenir à cette communauté qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour se « fondre dans le décor ». Elle avait lu des dizaines de magazines de décoration, surveillé son langage, soigné son apparence — et elle pensait être parvenue à son but.

Quelle erreur ! Un sourire amer lui vint aux lèvres. Elle prit son sac et se tourna vers Jonathan. Elle avait accepté qu'il la reconduise jusque chez elle, en prétextant épargner ainsi un déplacement à Anton. Mais la vérité était ailleurs : en fait, elle cherchait à repousser le moment de lui dire au revoir...

*Et à retarder celui de revoir Anton ?* lui susurra une petite voix intérieure.

Elle leva les yeux, troublée. La fenêtre du salon était éclairée. Anton l'attendait, manifestement. C'était gentil de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il se soit donné cette peine. Si seulement elle pouvait monter se coucher et éprouver pour l'homme qu'elle avait accepté d'épouser le désir qui la poussait vers Jonathan...

Voyait-elle en lui son sauveur ? Le seul homme capable de lui ramener Samantha ? Ou n'était-ce qu'une question d'attraction physique ?

Elle n'aurait su le dire. Une telle confusion régnait dans son esprit ! Tout juste savait-elle qu'elle désirait Jonathan comme elle n'avait jamais désiré aucun homme avant lui.

Comment cette étincelle avait-elle pu jaillir dans un moment aussi douloureux et réussir à percer son engourdissement ? C'était ce qui la troublait le plus.

— Bonne nuit, murmura-t-elle en sortant de la voiture.

Il ne tenta aucun geste vers elle. Il n'avait plus cherché à la



toucher depuis qu'il lui avait pris la main juste après qu'ils avaient quitté la maison de Bates.

— Gardez espoir, l'encouragea-t-il.

Mais si sa fille était toujours en vie, pourquoi n'avait-on pas trouvé la moindre trace de son passage à tel ou tel endroit ? Et pourquoi personne n'avait demandé de rançon ?

— Merci pour tout.

— Je serai dans le quartier demain. J'ai un rendez-vous de bonne heure, concernant une autre affaire. Après, j'irai de nouveau interroger vos voisins, ses professeurs, ses camarades de classe. Je ne renonce pas, Zoé : s'il y a quelqu'un qui sait quelque chose, je le trouverai.

Serait-il trop tard, alors ? L'appellerait-on pour lui dire qu'on venait de retrouver son corps sans vie, abandonné dans un terrain vague ou dans un container ?

Assaillie par ces images macabres, Zoé parvint néanmoins à esquisser un sourire, avant de refermer la portière. Elle regarda le véhicule s'éloigner, et attendit que les feux arrière disparaissent au coin de la rue pour se diriger vers la porte d'entrée.

— C'était qui ?

La voix venait de la maison voisine — en bas des marches, lui sembla-t-il en fouillant le jardin du regard.

— Colin ?

— Oui. C'est moi. Je vous ai fait peur ? J'ai entendu le bruit du moteur et j'ai pensé que vous aviez peut-être trouvé Samantha.

Il articulait avec difficulté. Avait-il bu ?

— Non, hélas !

— Pas de nouvelles pistes ?

— Aucune. En tout cas, l'inspecteur Thomas n'en a pas écarté une seule.

Engager la conversation avec Colin était la dernière chose dont elle avait envie. Elle garda sa valise à roulettes à la main et fit un pas de plus vers la porte. Elle ne souhaitait pas s'attarder, surtout s'il avait bu. Et puis Anton l'attendait.

Il fit claquer sa langue.

— C'est trop bête.

— Si nous reportions cette conversation à demain ? Ne m'en veuillez pas, mais... il est plus de minuit et je suis épuisée.

Zoé fit un autre pas dans l'allée.

— Hé ! Pas si vite, l'interpella-t-il. J'ai attendu toute la soirée, moi !

— Pour... ?

Il ne prit pas la peine de développer son point de vue, et revint à son idée fixe.

— C'était qui, ce type ?

Pas de doute : il avait bu. Tiffany et lui avaient peut-être reçu des amis... Des éclats de voix et de musique s'échappaient parfois de chez eux tard dans la nuit, mais cela n'arrivait pas très fréquemment et ils invitaient rarement plus d'une ou deux personnes à la fois.

— Jonathan est détective privé, expliqua-t-elle. Il participe aux recherches.

— Alors comme ça, il s'appelle Jonathan ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant comment réagir au ton soupçonneux de son voisin.

— Oui. Jonathan Stivers. Vous le connaissez ?

— Non, je n'en avais pas entendu parler jusqu'à maintenant. C'est un homme séduisant, il faut bien le reconnaître.

Que voulait-il dire ?

— Vous ne l'avez pourtant qu'entraperçu ?

— Je l'ai vu l'autre nuit quand il traînait dans le coin.

— Oh ! je comprends, murmura-t-elle en faisant passer sa valise dans l'autre main.

Il sortit de l'ombre, et elle s'aperçut qu'il était pieds nus. Il n'avait pas de T-shirt et ne portait qu'un pantalon de survêtement. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé d'y passer la main.

— Vous ne faites pas confiance à la police pour mener l'enquête ? demanda-t-il.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté.

— Ils ne servent à rien.

Il se gratta l'épaule.

— Ce Jonathan... c'est un bon détective ?

— Je pense, oui. Il a de l'expérience, il est organisé et déterminé.

— Vous venez pourtant de dire qu'il n'avait trouvé aucune piste exploitable, répliqua-t-il en se caressant le torse.

Son geste était si incongru qu'elle fut prise de l'envie irrésistible de mettre le maximum de distance entre eux. Elle ne l'avait jamais vu si négligé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il sorti à moitié dévêtu pour lui parler ? Sans doute s'était-il dépêché pour ne pas la manquer... Mais était-il obligé de se toucher devant elle ?

— C'est une disparition, s'entendit-elle répondre. L'enquête s'annonce difficile, même pour un professionnel.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

Elle l'était dès qu'il s'agissait de Jonathan — ce qui était bien la preuve de son béguin pour lui, d'ailleurs.

— J'essaie plutôt d'être objective.

Il laissa retomber sa main et elle préféra oublier ce qu'il venait de faire.

— Je ne vois pas en quoi cette disparition est compliquée ? railla-t-il. Votre fille a probablement été enlevée par un délinquant sexuel du quartier... Il faudrait peindre une grosse croix rouge sur la porte de tous ceux qui sont enregistrés sur le fichier des flics !

Se pouvait-il que Sam soit si proche d'eux ? Cela lui apparut soudain possible, maintenant qu'ils avaient éliminé Franky Bates et Ely de la liste des suspects.

Elle jeta un coup d'œil vers la rue enténébrée.

— D'après la police, il y en a quelques-uns dans le coin, confirmait-elle.

Ces derniers jours, le monde était devenu si menaçant qu'elle avait l'impression de voir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à fondre à tout instant sur sa proie.

— Que font la police et ce Jonathan, à ce sujet ?

— Ils interrogent les gens et vérifient leurs alibis.

— Bon... J'espère qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, en tout cas.

Colin était visiblement inquiet pour Sam et sa sollicitude la touchait. Mais elle avait les nerfs trop à vif pour l'entendre mettre en doute les compétences de la police. Au fond, malgré toute sa bonne volonté et son désir de bien faire, Colin ne l'aidait pas ce soir. Elle devait mettre un terme à cette conversation — sans quoi elle sombrerait dans de nouveaux abîmes de désespoir.

— Bonne nuit.

— Où vous a-t-il emmenée, Zoé ? insista-t-il, feignant d'ignorer sa lassitude.

Il avait baissé la voix en prononçant son prénom, créant ainsi un effet... d'intimité.

Décidément, l'ivresse le rendait bizarre... Elle fit mine de ne pas avoir entendu. Elle ne voulait pas paraître ingrate d'autant qu'il s'était montré vraiment serviable l'autre soir.

— A Los Angeles, répondit-elle à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Que faisait Anton ? Il devait pourtant avoir entendu la voiture de Jonathan s'arrêter devant la porte ! Pourquoi ne venait-il pas l'accueillir et l'aider à porter sa valise ?

Peut-être s'était-il assoupi en l'attendant...

— Mon père habite là-bas. Nous espérions qu'il avait eu des nouvelles de Sam.

— Oh ! je vois...

En enfonçant ses mains dans les poches amples de son pantalon de survêtement, Colin le fit glisser sur ses hanches, assez bas pour suggérer qu'il ne portait rien en dessous.

— Bon..., commençait-elle, rattrapée par son sentiment de

malaise.

— Bon sang, vous nous avez manqué ici, la coupa-t-il.

Elle lui avait *manqué* ? Elle ne s'était absentée qu'une nuit !

— C'est... gentil.

Elle fit quelques pas de plus dans l'allée.

— J'ai une question, reprit-il en sautant par-dessus la barrière.

Zoé s'immobilisa, s'accrochant aux derniers lambeaux de patience qu'il lui restait.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que vous étiez à Los Angeles ?

Elle sentit ses poils se hérissier sur ses bras.

— Pardon ?

Il lui décocha un sourire charmeur qu'elle trouva calculé.

— Vous m'avez bien entendu.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il éclata d'un rire malsain. Elle se prit à espérer qu'il avait voulu plaisanter, mais il enchaîna, la plongeant dans le plus grand trouble :

— Oh ! vous voulez donc jouer à *ce* jeu-là ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Une vive lumière inonda soudain la véranda des Bell et Tiffany apparut sur le seuil.

— Trésor ?

Zoé ne put retenir un soupir de soulagement.

— Votre femme vous appelle, reprit-elle comme il ne réagissait pas.

Il se renfrogna.

— Et alors ?

— Elle veut vous parler.

— Moi, je veux...

— Colin ? l'interrompit une nouvelle fois Tiffany.

Il parut enfin l'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? brailla-t-il d'un ton peu amène.

— Tu as un peu trop bu ce soir. Tu devrais peut-être rentrer.

Il roula des yeux.

— Elle ne peut pas se passer de moi, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Non elle ne voyait pas — et elle n'avait pas envie qu'il lui fasse un dessin...

— Elle a raison, je crois. Vous feriez mieux de rentrer.

— O.K, fit-il en haussant les épaules. Ouais, ouais, j'arrive, grommela-t-il à l'adresse de sa femme. On s'voit demain, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

— J'espère bien que non, murmura Zoé.

La porte des Bell se referma. Quelques secondes plus tard la lumière de la véranda s'éteignit, replongeant la maison dans l'obscurité.

Zoé entra enfin chez elle en traînant sa valise à roulettes sur le seuil. Anton était assis à la table de la cuisine, un verre posé devant lui.

— Oh ! je croyais que tu dormais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas sorti ? Tu n'entendais pas Colin ? Il était vraiment bizarre ce soir... On aurait dit qu'il me draguait. Je crois qu'il avait bu.

Anton, le regard fixé à la pendule murale, prit une autre gorgée de sa boisson.

— Anton ?

Elle remarqua soudain ses yeux rougis.

— Est-ce que c'est vrai ? finit-il par dire.

De quoi parlait-il ? Faisait-il allusion à Jonathan ? Elle se revit dans cette chambre d'hôtel, Jonathan debout derrière elle, face au miroir de la salle de bains — et plus tard, quand elle s'était endormie dans ses bras. Ils n'avaient rien fait de mal — ils étaient habillés et ne s'étaient même pas regardés avant de s'endormir. Bien sûr, il y avait cette attirance entre eux — une attirance qui pouvait être considérée comme une trahison... mais elle refusait de l'envisager sous cet angle. Le drame terrible qu'elle traversait la rapprochait de la personne qui lui semblait le mieux à même de comprendre sa douleur. Dès que la vie reprendrait son cours normal, ce sentiment disparaîtrait.

Mais comment Anton avait-il deviné pour Jonathan ? Ce dernier venait juste de partir !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Sur le père de Samantha.

Il parlait du viol. Elle sentit son estomac se contracter violemment. Ses jambes fléchirent, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qui te l'a dit ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la police n'irait pas fouiller dans ton passé ?

Il se leva, mal assuré, et jeta son verre contre le mur. Zoé tressaillit quand il éclata en mille morceaux.

— Ils voulaient savoir si quelqu'un a une bonne raison d'enlever Samantha, tu comprends ?

— Anton...

— As-tu la moindre idée de l'embarras que j'ai pu ressentir, assis là en train de dire à l'inspecteur Thomas que le père de ta fille était mort dans un accident de voiture ? Je suis ton fiancé, bon sang ! Nous sommes censés n'avoir aucun secret l'un pour l'autre !

Zoé sentit son cœur battre à un rythme douloureusement désordonné.

— Anton, s'il te plaît. Cela a dû être un choc pour toi, mais tu dois me comprendre. Il faut que tu sois de mon côté jusqu'à ce que... jusqu'à ce que nous retrouvions Sam. Sois... sois patient et laisse-moi une chance de t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? s'emporta-t-il. Sur quoi d'autre me mens-tu depuis le début ? Comment puis-je être de ton côté, Zoé ? Comment puis-je t'aimer et te soutenir si je ne te connais pas ? Je suis là, j'ai pris des jours de congé, je rencontre la police, j'offre une *récompense* — et toi, tu sais depuis le début qui l'a probablement enlevée !

— C'est faux.

Elle se leva à son tour, ne supportant pas de le sentir fulminer au-dessus d'elle.

— Je le croyais toujours en prison.

— Eh bien, il en est sorti !

— Oui, je sais...

— C'est Stivers qui te l'a appris ? Ce séduisant et jeune privé qui t'a manifesté son intérêt à la seconde où il a posé les yeux sur toi ?

Elle ne se rappelait pas l'avoir vu aussi en colère qu'à cet instant. En général, quand il était contrarié, il avait plutôt tendance à se fermer. Mais cette scène cristallisait les nombreux désaccords, notamment financiers, qui les avaient opposés et ce, bien avant la disparition de Sam.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Me calmer ! hurla-t-il.

— J'ai parlé à Franky Bates aujourd'hui. Il n'a pas enlevé Sam !

— Alors, même sur l'endroit où tu t'es rendue, tu m'as menti, s'indigna-t-il avant de laisser échapper un rire sans joie.

— Je ne savais pas que nous irions le voir.

— Foutaises !

— C'est la vérité. Jonathan n'avait pas prévu de m'emmener à San Diego. Il craignait que ce soit trop dur pour moi.

— Parce que tu lui as dit que tu as été violée, n'est-ce pas ? A lui, tu t'es confiée ?

— Tu n'es pas juste ! Il l'a su parce que Skye le lui a appris. Elle faisait partie du groupe de soutien aux victimes auquel je participais, il y a quelques années.

Pourquoi ne s'était-elle pas préparée à ce que la police fouille dans son passé ? Elle aurait dû réfléchir aux implications que la disparition de Samantha aurait sur leur vie, mais elle avait été bien trop bouleversée pour y penser.

— Non, c'est toi qui le lui as dit. C'est ce que tu lui murmurais à l'oreille quand vous vous enlaciez dans mon jardin.

Elle sentit des gouttes de sueur rouler le long de son dos.

— Ne dis pas de bêtises. J'étais sur le point de m'effondrer, et

Jonathan a...

— Son attitude était inacceptable en pareilles circonstances !

Zoé secoua la tête. Comment lui faire comprendre qu'il n'y avait eu aucune arrière-pensée dans cette étreinte ? Sa nuit avec Jonathan à l'hôtel était sans doute « inacceptable », mais ce qui s'était passé près de la piscine n'était qu'un élan spontané et désintéressé, une simple tentative de réconfort.

— Tu as mal interprété la scène. Ça ne s'est pas passé de cette façon — pas du tout.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que je sois le seul à ignorer la vérité sur le père de Sam ?

Elle le dévisagea, ses yeux s'attardant sur ses tempes grisonnantes. Il lui parut soudain moins distingué, et nettement plus... vieux. Quand avait-il changé ? Ou plutôt qu'est-ce qui avait changé ? Elle avait toujours été consciente de leur différence d'âge, et ça ne l'avait jamais dérangée. Pourquoi les qualités qui avaient rendu Anton séduisant à ses yeux — son assurance, sa belle situation, son sens de l'organisation, sa distinction, sa droiture — n'exerçaient plus le même effet sur elle ?

Était-ce à cause de son attirance pour un homme plus jeune ? Ou la disparition de Sam agissait-elle comme un électrochoc assez puissant pour la pousser à remettre toute sa vie en question ?

— Je ne t'en ai pas parlé parce que...

— Pourquoi ? la pressa-t-il, quand elle se tut.

Comment mettre des mots sur une notion aussi subtile que l'instinct ?

— Parce que je voulais que *personne* ne sache. C'était une expérience horrible. Je voulais oublier, faire comme si cela n'était jamais arrivé. Tu comprends ? Imagine ce que ça ferait à Sam si elle le découvrait !

Il posa sur elle un regard triste et secoua la tête.

— Encore une fois, c'est Sam et toi. Rien que vous deux. Et moi, je ne compte pas.

— Je... Je ne t'ai rien dit parce que nous n'étions pas encore mariés. Et... je n'ai eu que des relations bancales avant toi. C'est juste... C'est du passé pour moi. Il n'y avait pas de raison que j'en parle.

— Tu as bien caché ton jeu, Zoé. Je croyais que tu t'engageais auprès de moi pour la vie, mais, en fait, tu choisissais minutieusement ce que tu voulais bien me dire... Ce n'est pas très honnête de ta part, avoue-le !

— Qu'y avait-il de mal à essayer de protéger Sam ? répliqua-t-elle.

— Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de Sam, n'est-ce pas ? Tu n'as pas pris notre relation au sérieux.

— Assez pourtant pour accepter ta proposition.

— Ta bouche a dit oui, ta tête aussi, mais pas ton cœur. Tu ne m'as même pas embrassé ce jour-là !

Etait-ce vrai ? Zoé ferma les yeux. Son univers s'effondrait et l'entraînait dans sa chute.

— C'était du passé, répéta-t-elle sans grande conviction.

Au fond, elle savait qu'il avait raison. Elle avait aimé l'idée de devenir la femme de quelqu'un *comme lui*, de quitter l'existence instable qu'elle avait toujours connue, de gagner une forme de respectabilité. Mais elle ne l'avait jamais vraiment aimé, *lui*.

S'en serait-elle aperçue, une fois mariée ? Difficile à dire — mais en prendre conscience maintenant n'était vraiment pas agréable.

— Après la disparition de Sam, tu ne t'es pas dit que le moment était peut-être opportun pour me parler de ce Bates ? railla-t-il.

Elle baissa les yeux, gênée. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait craint sa réaction ?

— Zoé ?

Elle affronta son regard.

— Je te l'ai dit : nous avons vérifié pour Franky Bates. Il ne l'a pas enlevée.

— Ce type est un criminel ! Tu crois vraiment qu'il avouerait l'avoir kidnappée ?

Si seulement elle pouvait remonter le temps — une semaine, deux semaines, une année... Si seulement elle n'avait jamais rencontré Anton ! Si elle avait dit non quand il lui avait proposé une sortie... Elle aurait continué à ne compter que sur elle-même. Et Sam serait toujours auprès d'elle. Elle tenait à sa fille infiniment plus qu'elle ne tiendrait jamais à Anton — ou même au rêve d'une vie confortable.

— Il ignorait l'existence de Sam, expliqua-t-elle. Et la nouvelle lui a fait l'effet d'une bombe. Sa grand-mère était à côté de lui. Elle a confirmé ce qu'il nous disait.

— Sa grand-mère ?

— Oui.

— Et puis quoi encore ? Les grand-mères ne mentent pas pour protéger ceux qu'elles aiment, peut-être ? Ils ont juste appris à assurer leurs arrières, au moins aussi bien que toi. Après tout, ils viennent de la zone, eux aussi !

Un frisson la traversa de part en part. Elle ne lui avait pas tout dit, gardant secrets certains faits traumatisants de sa vie, mais il connaissait son passé. Il savait qu'elle avait grandi dans un parc de mobile homes au milieu d'une faune d'alcooliques et de toxicomanes. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

— Comment peux-tu te montrer si dur, dans un moment comme celui-ci ?



Il enfouit brièvement son visage dans ses mains.

— Tu as raison... Je suis désolé. Mais ne puis-je pas exprimer ce que je ressens, moi aussi ?

Zoé le regarda, bouche bée.

— Ma fille a disparu, et tu m'en veux de ne pas pouvoir exprimer ta déception ?

— Je n'aurais pas dû me laisser aller à t'aimer, Zoé. Comment ai-je pu croire qu'un homme comme moi puisse refaire sa vie avec une femme aussi belle et aussi jeune que toi ? Il n'y a pas que la différence d'âge... Nous sommes si différents ! Mes parents m'avaient pourtant prévenu, mais... je n'en ai fait qu'à ma tête. Et voilà le résultat !

Sidérée, Zoé peina à trouver ses mots.

— Alors... comme ça, je... je suis une erreur ? parvint-elle à articuler.

— L'erreur serait de vouloir poursuivre une relation avec toi coûte que coûte. Que j'en aie envie ou pas.

Zoé évalua aussitôt la situation et les options qui s'offraient à elle. Sa valise était dans le couloir. Avec le maquillage et les vêtements qui occupaient quelques tiroirs de la commode, c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Anton l'avait convaincue de vendre sa vieille voiture, quelques mois plus tôt, pour acheter une grosse berline, qu'il jugeait plus fiable et correspondant mieux à l'image de l'agent immobilier commercial qu'elle était sur le point de devenir.

Mais si elle ne retrouvait pas de travail, elle ne pourrait pas en assumer seule le crédit.

— Tu me mets dehors, si je comprends bien ?

— Non... bien sûr que non ! Tu peux rester une semaine ou deux jusqu'à ce que... jusqu'à ce que la situation avec Samantha soit résolue... d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre, répéta-t-elle avec un rire sans joie. Comme c'est généreux de ta part !

— Je ne suis pas plus ravi que toi d'en arriver là, Zoé.

Elle aurait pourtant juré qu'il était soulagé de s'en tirer à si bon compte.

N'avait-il pas été séduit, lui aussi, par ce qu'elle représentait — une femme jeune et séduisante — plus que par ce qu'elle était réellement ? Puis, comme elle, il n'avait pas su faire de concessions, ni lui ouvrir son cœur. Le drame qui s'était abattu sur eux ne faisait pas partie du contrat. Il préférerait retourner à sa vie organisée et prévisible sans plus avoir à s'inquiéter de savoir si elle serait en mesure de payer sa part des factures.

— Est-ce à cause des dix mille dollars, Anton ? C'est ça le vrai problème ? demanda-t-elle. Tu ne veux plus les déboursier, c'est ça ?

Elle savait qu'elle n'était pas juste, mais elle était blessée et en

colère.

— Est-ce pour ça que tu restes avec moi ? Pour l'argent ? rétorqua-t-il, rendant coup pour coup.

— Tu crois peut-être que je me suis servie de toi depuis le début ?

Son silence fut plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu dire. S'il pouvait accepter le fait qu'elle l'avait exclu d'une partie de sa vie, il ne lui pardonnait pas de ne pas avoir été sincèrement amoureuse de lui. Il avait le sentiment d'avoir été utilisé — et il ne voulait pas, en plus, être ridicule. Ce n'était plus qu'une question de fierté pour lui. Il ne miserait pas sur une relation qui avait peu de chances de durer. En d'autres termes, elle était devenue un mauvais placement à ses yeux.

Les conséquences étaient terribles : elle se retrouvait sans sa fille, sans son fiancé, sans travail, sans toit... et sans récompense à offrir pour Samantha.

Elle attrapa la bouteille de gin et avala une bonne rasade en grimaçant. Puis elle se dirigea vers la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en lui emboîtant le pas.

— Je m'en vais.

— Au milieu de la nuit ?

Elle perçut plus d'étonnement que d'inquiétude dans sa voix. Il préférerait manifestement en finir le plus vite possible.

— Je me fiche pas mal de l'heure qu'il est, marmonna-t-elle.

— Où vas-tu aller ?

— Aucune idée.

Il la regarda rassembler ses affaires.

— Tu retomberas sur tes pattes, Zoé. Comme toujours... parce que tu es une battante.

Elle ne prit pas la peine de se retourner pour le regarder, retenant le rire nerveux qu'elle sentait monter en elle.

— J'apprécie tes encouragements, Anton.

Il ne releva pas le sarcasme, et poursuivit d'un ton empreint de compassion :

— J'espère vraiment que tu vas retrouver Sam. Si... si tu veux, je peux te prêter l'argent pour la récompense. Tu me rembourseras plus tard.

Pas question ! Il la laissait tomber au pire moment qui soit. Pourquoi l'aiderait-elle à soulager sa mauvaise conscience ?

— Non, merci. Je me débrouillerai autrement.

Elle se redressa, soudain pressée d'échapper à sa présence, à sa maison, à toutes les platitudes qu'il débitait. Elle n'avait pas perçu jusqu'à présent à quel point elle étouffait à ses côtés. Il s'était débrouillé pour ôter toute couleur, toute saveur à sa vie.

— Je prends la voiture, annonça-t-elle simplement.

— Bien sûr. Si ça peut t'aider, je me chargerai de la prochaine

mensualité. Ça te permettra de souffler un peu avant de retrouver du travail.

Elle se tourna vers lui.

— Tu sais, Anton, c'est comme de dire à quelqu'un à qui on vient de couper la jambe que tu lui fourniras du sparadrap !

Et le rire nerveux qui couvait dans sa gorge franchit enfin ses lèvres.

— Regarde ce que je t'apporte ! s'écria Tiffany en entrant dans la pièce insonorisée.

Samantha remarqua son sourire radieux et reporta aussitôt son attention sur la tartine de confiture qu'elle avait dans la main.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander en s'efforçant de trouver l'énergie nécessaire pour s'asseoir.

— N'est-ce pas un peu cavalier comme réaction, ça, jeune fille ? s'étonna Tiffany en levant la tartine en l'air.

— C'est juste que... pourquoi ce cadeau ?

— Mon bon cœur me perdra ! Colin ne serait sûrement pas d'accord. Peut-être même qu'il me priverait de dîner ce soir, s'il l'apprenait... mais je cours le risque pour te faire plaisir.

Désarçonnée par cette soudaine amabilité, Samantha sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Je t'en prie. Est-ce que ça ne sent pas délicieusement bon ? s'enquit Tiffany en faisant passer la tartine sous le nez de sa prisonnière.

Celle-ci se mit à saliver. Elle avait si faim !

— As-tu mangé des croquettes aujourd'hui ? Est-ce que je peux dire à Colin que tu as été un petit toutou obéissant ?

— Un peu.

Ce « un peu » pesait très lourd sur son estomac et lui donnait mal au cœur. A moins que ce ne fût l'eau, qu'elle avait trouvée plus judicieux d'économiser après s'être lavé les dents. Tiffany lui avait apporté brosse et dentifrice il y a quelques jours — ou peut-être quelques heures ? —, mais Sam n'avait qu'un bol d'eau à sa disposition, et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle s'était donc lavé les dents, sans boire une goutte de liquide, aussitôt après avoir avalé les croquettes... La menthe avait d'abord fait passer le goût détestable qui lui restait en bouche, mais, à présent, le mélange lui donnait envie de vomir.

— Voilà un bon petit animal ! Allez, fais-moi un sourire. Je ne

veux voir personne triste aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial... aujourd'hui ? demanda Samantha, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Avec un haussement d'épaules, Tiffany rapprocha la tartine de son visage. En voyant les yeux de Sam rivés dessus, elle esquisssa une sorte de rictus.

— Ça donne envie, hein ?

Elle semblait de très bonne humeur, mais Sam pouvait-elle lui faire confiance ? Tiffany n'était-elle pas en train de la tenter pour mieux la mettre à l'épreuve ?

— Elle te fait envie ? insista-t-elle comme Sam ne répondait pas.

Cette dernière hocha la tête.

— Alors, prouve-le.

— Comment ?

— En me faisant un petit « numéro ».

— Un petit numéro ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Tu pourrais faire tes besoins devant moi. Comme un chien...

Les doigts crispés sur la couverture, Samantha regarda le bac à litière qu'elle avait poussé dans un coin de la pièce. Elle avait eu la diarrhée, et même si Tiffany lui avait fait nettoyer lors de sa dernière visite, il s'en dégagéait toujours une odeur nauséabonde.

— Ça ne se fait pas, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ? Tu fais bien pipi devant tes copines, non ?

— Elles ne *regardent* pas !

— Allez, fais pas ta mijaurée ! Nous sommes entre filles.

Samantha sentit son cœur se contracter douloureusement. Tiffany ne cherchait qu'à l'humilier, à lui montrer qui commandait. Elle n'était pas très différente de Colin, en fait !

— Non.

Sa voix n'avait été qu'un murmure.

— Qu'est-ce que tu as dit ? articula lentement Tiffany, l'air incrédule. Mince ! Tu es une vraie tête de mule... Rover pissait devant moi, lui. Il s'en fichait, du moment que je lui donnais à manger.

Samantha pensa aux marques que ce « Rover » avait gravées au bas du mur, et qu'elle avait décidé de poursuivre, en suivant son exemple.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rover ?

— Ce ne sont pas tes oignons !

Tiffany regarda la tartine, le visage de nouveau sombre.

— Oh... et puis, mange-la ! capitula-t-elle en la jetant sur le matelas. Elle est faite et je ne le mangerai pas. C'est trop calorique. Mais ça ne se passera pas comme ça avec Colin ! Si tu refuses de faire tes besoins devant lui, tu t'en mordras les doigts. Tu peux me croire.

Samantha s'empressa de ramasser le morceau de pain, avant que Tiffany ne change d'avis. Mais un coup d'œil vers cette dernière la

rassura : assise contre le mur opposé, elle était manifestement passée à autre chose et s'était mise à bavarder, comme elle l'aurait fait avec sa meilleure amie. Occupée à manger en veillant à ne pas perdre la moindre goutte de confiture, Sam ne prit pas la peine de l'écouter. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient comme des bulles de savon qui flottaient quelques instants, avant d'éclater. Parlait-elle de son mari ? Probable. Il lui avait bien semblé entendre le prénom de Colin émerger, ça et là, dans le flot de paroles.

— Mais tout va bien, dit Tiffany. Je me suis inquiétée pour rien... Colin m'aime toujours. Il cède parfois à la colère qu'il a en lui, mais il n'y peut rien, au fond — tu vois ce que je veux dire ?

— Hmm, marmonna distraitement Sam.

Elle se contentait d'émettre, de temps en temps, quelques onomatopées, différentes selon les intonations de Tiffany, qui semblait s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas mangé une nourriture normale ? Une éternité, lui semblait-il. Ce pain était si... si bon ! Un vrai régal !

— Beaucoup de gens sont confrontés à ce genre de problème, poursuivait Tiffany. C'est difficile, bien sûr... mais il le surmontera, parce qu'il ne laissera jamais rien se mettre entre nous. Tu verrais les roses qu'il m'a offertes !

Colin pouvait bien lui offrir toutes les roses du monde, ça ne changerait rien au fait qu'il avait bien plus qu'un « problème » de colère. C'était un psychopathe, pourri jusqu'à la moelle.

— Il est séduisant, tu ne trouves pas ?

Samantha, les yeux fermés, s'efforçait de mastiquer lentement sa dernière bouchée pour la savourer le plus longtemps possible.

— Je t'ai posé une question, s'irrita Tiffany. Bon sang ! Je n'ai jamais vu quelqu'un apprécier autant un morceau de pain. Je ne mange pas plus que toi, tu sais !

— Qu'avez-vous dit ? demanda Samantha.

— Tu n'écoutes pas ? Je viens de dire que Colin était séduisant... Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Samantha pinça les lèvres et la regarda fixement.

— Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? insista Tiffany.

— C'est l'homme le plus moche que j'aie jamais rencontré.

— Comment oses-tu dire ça !

Sam frémit. Elle n'en revenait pas elle-même ! Elle savait qu'elle allait regretter ses propos, mais sa haine était si virulente qu'elle ne put la contenir.

— Votre mari est abject ! J'espère qu'il aura un accident de voiture en rentrant du travail et qu'il mourra dans d'atroces souffrances ! Je danserai sur sa tombe parce que le monde ira bien mieux sans lui. Et sans vous ! Si vous compreniez... ce que vous faites, vous ne l'aideriez

pas... Vous êtes aussi mauvaise que lui ! Vous irez tous les deux rôtir avec les monstres de votre espèce !

Tiffany cligna des yeux, le souffle court, trop abasourdie pour répondre.

— Espèce de petite...

— Vous me tuerez peut-être, la coupa Samantha, mais les flics vous attraperont et ils vous enfermeront. Alors, ce sera à votre tour d'être un animal. Vous pourrirez dans une cage jusqu'à votre mort ! Ensuite les âmes damnées viendront vous chercher pour vous emmener en enfer !

— Immonde petite garce ! hurla Tiffany quand elle s'interrompit, à bout de souffle. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu peux faire une croix sur les gâteries : je ne t'en apporterai plus une seule !

Folle de rage, elle se dirigea vers la porte. Samantha se précipita derrière elle : elle devait en profiter pour fuir. Ce serait peut-être sa seule chance... Mais lorsqu'elle arriva devant la porte, sa geôlière la repoussa sans ménagement et sortit.

Il y eut un long silence, puis la porte s'ouvrit de nouveau et Tiffany réapparut, le pas décidé, une laisse à la main.

— Je vais t'apprendre, moi, à mal me parler ! Rover était une perle, comparé à toi. Ah ! tu t'en fiches de mourir ? On verra ce qu'en dira Colin, quand il rentrera ! Tu crois que Rover et toi êtes les seuls animaux de compagnie qu'on ait eus ? Oh ! ça non ! Tu n'as qu'à demander à la dernière fille qui est en train de pourrir sous une remise !

Soudain terrifiée par ce qu'elle venait de provoquer, Samantha se recroquevilla dans un coin de la pièce.

— Qu'allez-vous faire ? gémit-elle.

— Quelques jours de laisse te feront passer l'envie de m'insulter.

Sam chercha à se défendre, mais elle était trop fragile pour lui opposer une réelle résistance. Même quand elle cria qu'elle était contagieuse, Tiffany ne recula pas. Elle la plaqua au sol et enfila le collier de force. Puis, penchée au-dessus d'elle, le souffle court, les narines frémissantes, elle tira si fort sur la laisse que Sam en eut la respiration coupée. Elle roula au sol, la bouche ouverte, en manque d'oxygène.

— Alors c'est mieux comme ça ? Tu préfères ? railla Tiffany, tout en continuant à serrer le collier étrangleur.

Sam haletait. Etouffait. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux et elle perdit connaissance.

\* \* \*

Ce n'était pas la première fois que Zoé dormait dans sa voiture. Après avoir quitté le domicile paternel à dix-sept ans, elle avait passé plus de nuits à l'arrière de la vieille Coccinelle que son père lui avait

achetée, sa fille serrée contre elle pour qu'elle ne prenne pas froid, qu'à l'hôtel ou dans un appartement. Sans le moindre diplôme en poche, elle avait du mal à trouver du boulot... et sans argent, comment faire garder Samantha ? Elles ne restaient jamais longtemps au même endroit, sillonnant les routes californiennes, dormant dans la voiture ou dans des refuges pour sans-abri, sauf pendant les courtes périodes où elle arrivait à se dégoter un mac à peu près convenable. Ou en tout cas assez gentil pour garder Sam pendant qu'elle allait bosser — généralement de nuit, dans un fast-food. Mais ça ne durait qu'un temps... Il faut dire qu'elle avait le chic pour s'amouracher de types un peu rebelles ou artistes. Des hommes rêveurs et militants, mais incapables d'assumer leurs responsabilités — tout l'opposé d'Anton Lucassi, en somme. Elle poussa un long soupir. Elle avait mis tant d'énergie dans cette relation ! Elle voulait tellement que ça marche entre eux...

Auraient-ils été plus compatibles s'ils ne venaient pas de milieux si différents ? Peut-être. Mais, après l'échec de son premier mariage, il était sur ses gardes, lui aussi. Il ne s'autorisait pas à l'aimer tout entière — avec son passé et ses défauts. Quant à Zoé, elle était trop méfiante pour aimer tout court.

Qu'importaient les raisons de leur rupture, au fond ? Elle n'avait pas su l'éviter et se retrouvait dans sa voiture, tiraillée entre le soulagement de ne plus avoir à écouter les sermons d'Anton et la déception de n'avoir pas réussi à construire une relation durable.

Elle s'étira pour soulager ses membres ankylosés et massa sa nuque raide et douloureuse, puis elle passa en revue le contenu de son sac. Elle devait se ressaisir et rester concentrée sur les aspects purement pratiques de sa nouvelle situation. C'était le seul moyen de tenir ses angoisses à distance. Elle avait déjà connu des périodes difficiles. Elle surmonterait celle-ci, comme elle avait surmonté les autres. Par où commencer ? Sur quoi pouvait-elle s'appuyer ?

Elle n'avait que deux cents dollars dans son porte-monnaie et trois cents sur le compte qu'elle partageait avec Anton — si celui-ci ne l'avait pas fermé. Il y avait fort à parier qu'il le clôturerait dès que sa bonne conscience l'autoriserait à le faire.

Le cœur lourd, elle se tourna vers la banquette arrière, où ses affaires étaient entassées dans des sacs-poubelles. Avec les valises dans le coffre, c'était tout ce que Sam et elle possédaient. Même en vendant tout, y compris sa bague de fiançailles, elle ne réunirait jamais une somme suffisante pour constituer la récompense.

Elle avait pensé aller chez Jonathan. Mais ils se connaissaient à peine... Ce serait un peu incongru de lui demander le vivre et le couvert, non ?

— Et maintenant, je fais quoi ? marmonna-t-elle en jetant un



regard découragé par la vitre.

Après avoir quitté Anton, elle avait roulé jusqu'à l'aéroport. Elle avait passé le reste de la nuit dans sa voiture, sur le parking en plein air, imaginant qu'elle était avec Sam, sur le point de décoller pour des vacances au Mexique... Elle s'accrochait encore à ce rêve, pourtant prêt à s'évanouir dans les brumes matinales qui s'effiloçaient à l'horizon.

Le regard rivé sur le ballet aérien des avions, enveloppée dans leurs vibrations ininterrompues, elle perdit la notion du temps. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel quand elle parvint à s'arracher à sa léthargie. Elle devait se secouer. Rester assise ici et se laisser engloutir par le désespoir n'aiderait pas sa fille... Or celle-ci comptait sur elle. Il fallait tenir bon.

Elle attrapa son portable et appela l'inspecteur Thomas.

La sonnerie résonna dans le vide. Normal — il était tout juste 8 heures. L'inspecteur n'était pas encore arrivé à son bureau. Elle devait se faire une raison : la vie ne s'était arrêtée que pour elle.

Elle imagina le flic prenant son petit déjeuner avec sa femme, savourant une deuxième tasse de café, avant de partir travailler. Il avait sa vie, bien sûr, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas consacrer tout son temps à Samantha. Très présent depuis le début, il n'avait pas ménagé ses efforts, vérifiant chaque piste, gardant un œil sur les refuges et les hôpitaux, interrogeant les voisins... mais force était de reconnaître que, pour lui, ce drame ne changeait rien. La disparition de Samantha Duncan n'était qu'une affaire de plus à résoudre.

Zoé se carra contre le dossier du siège, songeuse. Il lui fallait une couverture médiatique plus importante : diffuser un nouveau communiqué de presse, faire passer la photo de Sam à la télévision... Quelqu'un, quelque part, avait dû voir sa fille, bon sang ! Mais comment convaincre les journalistes de s'intéresser à l'affaire ? Skye ? Oui, elle devait avoir des contacts. Zoé composa son numéro sans plus attendre. Elle s'en voulait de quémander encore son aide, mais elle était prête à tout, à présent — même à mendier dans la rue — pour retrouver sa fille. La troisième sonnerie s'égrenait, quand un bip sur la ligne lui signala un autre appel. Zoé le prit, espérant entendre la voix de l'inspecteur Thomas.

— Allô !

— Eh... Comment allez-vous ?

Elle se raidit en entendant la voix de Colin Bell, son ancien voisin. Il s'était comporté de manière si déplacée la veille au soir qu'elle n'avait pas du tout envie de lui parler.

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'arrivait pas à le cerner et, malgré l'aide qu'il lui avait

apportée pour faire imprimer les avis de recherche, elle préférerait l'éviter. Ça ne changerait strictement rien, d'ailleurs. Ne s'était-elle pas toujours débrouillée seule ?

— Et vous ? demanda-t-elle par politesse.

— Eh bien... je suis à la fois embarrassé et inquiet.

Elle ne tenait pas vraiment à savoir pourquoi, mais il poursuivit néanmoins sur sa lancée, sans attendre d'être questionné.

— Je voudrais m'excuser pour mon comportement de la nuit dernière, Zoé. Tiffany m'a dit que je m'étais mal comporté et que cela vous avait probablement effrayée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Un verre de trop, peut-être ? avança-t-elle.

— Plusieurs, même. Je rentre parfois du travail dans un tel état de tension que je bois un peu plus que de raison. Mais ce n'est pas une excuse et... vous n'aviez pas besoin de ça.

Il cherchait visiblement à se justifier, mais sa sincérité la toucha.

— Excuses acceptées.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça en l'air ? Je me sens tellement bête !

Zoé sourit. L'attitude de son voisin, quoiqu'un peu trop « amicale » à son goût, était le dernier de ses soucis. Au moins avait-il la décence d'admettre qu'il avait franchi la ligne jaune... et de s'en excuser ! Pourquoi lui en garder rancune ? songea-t-elle. L'incident ne se reproduirait sans doute pas, puisqu'elle ne vivait plus à côté. Et sa femme était au courant.

— C'est oublié. Vous n'étiez pas dans votre état normal.

Il laissa échapper un petit sifflement.

— Vous êtes aussi belle que magnanime ! C'est un compliment sans arrière-pensée... alors ne me battez pas froid, plaisanta-t-il.

— Ne vous en faites pas, assura-t-elle.

— Passons maintenant à la partie « inquiétude » : j'ai vu Anton ce matin en partant au bureau, et il m'a annoncé que vous aviez déménagé.

— En effet.

— J'espère que cela n'a rien à voir avec moi.

Elle se raidit, de nouveau mal à l'aise.

— Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec vous ?

— C'est si soudain. Il ne faudrait pas qu'il se soit fait des idées quand nous sommes allés faire imprimer les avis de recherche.

Elle retrouva son souffle.

— Non, ce n'est pas ça. C'est... un ensemble de choses. Disons que notre relation n'a pas résisté à la tension provoquée par la disparition de Samantha, résuma-t-elle, refusant d'entrer dans les détails.

— Il n'était pas assez bien pour vous, Zoé. Franchement, je n'ai jamais compris ce que vous lui trouviez !

La sécurité, la stabilité, la sensation d'être protégée... Des qualités qui échappaient à quelqu'un d'aussi jeune et brillant que Colin, bien sûr. Avait-il déjà eu à se battre pour survivre ?

Mais tout cela n'avait plus d'importance... Elle s'était bercée d'illusions au sujet d'Anton : il ne s'était pas montré meilleur que les hommes qu'elle avait connus avant lui. Et il venait de la laisser tomber au pire moment de sa vie.

Il n'était pas seul responsable de ce fiasco, bien sûr. Ils auraient probablement rompu bien plus tôt si elle ne s'était pas voilé la face. Anton lui avait offert un cadre de vie agréable ; il travaillait, ne se droguait pas, ne buvait pas, mais elle ne *l'aimait* pas.

Elle pensa à Jonathan. Le simple contact de ses lèvres sur sa peau, la chaleur de son souffle sur sa nuque avaient suscité en elle un profond trouble, libérant un désir qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle.

— Il ne vous a pas laissée sans rien, au moins ? Vous avez de l'argent ? Si ce n'est pas le cas, je peux vous en prêter.

« Certainement pas ! » songea-t-elle. Elle souhaitait le tenir à distance, au contraire. Ils se connaissaient à peine et son offre, si généreuse soit-elle, l'embarrassait. D'autant qu'il n'en avait pas parlé à sa femme...

— Ça va pour le moment, affirma-t-elle. Mais c'est vraiment gentil de vous en soucier.

— Où vous êtes-vous installée ?

— Dans un hôtel.

« Le "berline trois étoiles" », compléta-t-elle intérieurement.

— Lequel ?

Elle lissa ses vêtements froissés du plat de la main.

— Un petit hôtel d'une douzaine de chambres, au centre-ville.

Elle en avait aperçu au moins deux lorsqu'elle roulait vers l'aéroport, la nuit dernière.

— Vous parlez de celui qui est sur la Seizième Avenue ?

— Franchement, je ne sais pas. Je me suis arrêtée devant le premier que j'ai trouvé, répondit-elle évasivement.

— Oh ! je vois.

Il y eut une pause sur la ligne.

— Et pour Sam ? Il y a du nouveau ?

— Non, pas de changement.

— Vraiment ? La police n'a rien pu vous apprendre ?

Elle tourna la clé de contact et tressaillit imperceptiblement en voyant l'aiguille de la jauge d'essence. Il ne lui restait qu'une moitié de réservoir.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Eh bien, c'est loin d'être suffisant ! s'indigna-t-il.

— C'est ce que je ressens, moi aussi.

Mais peut-être n'y avait-il réellement rien d'autre à faire ? Jonathan lui-même n'avait pas plus d'indices.

— J'ai organisé une battue demain matin avec des avocats et des secrétaires de mon cabinet. J'ai pensé que nous pourrions circuler dans les quartiers proches du nôtre pour distribuer la photo de Sam, puis ratisser les terrains inoccupés aux alentours.

Elle haussa les sourcils. Colin ne cessait de l'étonner. Au moment où elle s'appêtait à prendre ses distances avec lui, il lui faisait une offre inattendue et... réellement altruiste. Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi repoussait-elle les gestes amicaux ? N'avait-elle pas cruellement besoin d'être épaulée, au contraire ?

— Les policiers doivent inspecter les environs aujourd'hui, mais... nous n'en ferons jamais trop, balbutia-t-elle.

— Je suis d'accord avec vous.

— Ecoutez, Colin, je... j'apprécie vraiment l'aide que vous m'apportez.

— Ne me remerciez pas. Nous n'avons plus qu'à déterminer l'itinéraire et à organiser les équipes de recherche. Pouvez-vous passer ce soir à la maison ? Nous pourrions dîner ensemble par la même occasion ! proposa-t-il. Je me charge de trouver les cartes et les relevés topographiques.

Comment refuser, alors qu'il se donnait tant de mal pour l'aider ?

— D'accord. Quand voulez-vous que je passe ?

— Nous recevons de vieux amis vers 21 heures, donc... pouvez-vous passer vers 18 heures ?

La suggestion lui parut raisonnable. C'était de bonne heure, et il ne prévoyait pas d'y passer la nuit... Il n'y avait donc rien dans son invitation qui puisse être interprété de travers.

— Oui, ça me va, acquiesça-t-elle.

— Parfait. Alors, à tout à l'heure ! s'exclama-t-il en raccrochant.

Zoé soupira. Autour d'elle, le monde tournait toujours sur son axe — mais son univers à elle avait basculé : sa fille avait disparu ; elle n'avait plus de maison, plus de travail, pratiquement plus d'argent ; Anton l'avait quittée ; un voisin qu'elle connaissait à peine se comportait comme un ami de longue date. Et elle ne parvenait pas à chasser Jonathan Stivers de son esprit... Seigneur ! Quel marasme...

Elle enclencha la première et se dirigea lentement vers la sortie du parking. Le mieux à faire, à présent, était sans doute de se rendre directement aux bureaux de La Contre-Attaque. Elle prit la direction du centre-ville, mais la sonnerie de son portable résonna au moment où elle allait s'engager sur la voie rapide. Elle s'arrêta sur le bas-côté.

— Allô !

— Zoé ? C'est Jonathan.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait reconnu sa voix entre toutes.

— Ça va ?

— Bien ! s'exclama-t-il. Rien n'est encore sûr, mais je pense que nous tenons enfin une piste.

— Comment ça, tu as invité Zoé Duncan à dîner ? s'exclama Tiffany.

Il était 10 heures et elle aurait dû avoir commencé sa ronde pour s'assurer qu'aucun des pensionnaires de la maison de retraite n'avait quitté sa chambre. L'appel de Colin venait de la surprendre devant le distributeur de boissons et de confiseries. Il lui arrivait parfois de craquer et d'acheter une barre chocolatée. Elle allait, alors, discrètement s'enfermer dans les toilettes pour la manger rapidement. Elle n'était pas fière de son écart et n'avait pas envie que ses collègues de travail la taquinaient à ce sujet — ou, pire, le rapportent à Colin.

— C'est exactement ce que je viens de dire, confirma-t-il. Sois prête pour 18 heures.

Elle se mit à chuchoter bien qu'il n'y ait personne autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas recevoir Zoé à la maison.

— Pourquoi non ?

Elle enfouit la main au fond de la poche de sa blouse et fit cliqueter les clés qui donnaient accès à l'aile des malades atteints d'Alzheimer. Elle ne travaillait pas dans ce service, mais, comme tous les employés de la maison de retraite, elle devait les avoir en permanence sur elle pour ouvrir aux familles qui venaient rendre visite aux résidents — ce qui n'arrivait pas souvent — et atténuer l'impression d'enfermement qui pouvait se dégager des lieux.

— Et si elle monte à l'étage, Colin ?

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ? Nous ne la quitterons pas d'une semelle.

— On n'est pas obligés de la recevoir.

C'était de la folie pure. D'ailleurs, ces derniers temps, son excitation devenait inquiétante. Ne voyait-il pas que le sentiment d'invincibilité qui l'animait les mettait tous deux en danger ?

— Tu veux plaisanter ? Je...

Il s'interrompit, lâchant un juron, sous le coup de la frustration.

— Ne quitte pas, je vais fermer la porte.

Tandis qu'elle patientait, le visualisant en train de contourner son

luxueux bureau et de pousser doucement la porte massive, elle fut prise d'une angoisse sourde, oppressante, et son cœur se mit à battre violemment. Elle, la grosse dont tout le monde se moquait à l'école, avait épousé un avocat — et pas des moindres : Colin travaillait pour un cabinet réputé. Elle était si fière de lui, de leur vie, de ce qu'elle était devenue ! Quelle jubilation de voir la surprise se peindre sur le visage des vieilles connaissances qu'il lui arrivait de croiser ! Avec quelle joie elle les informait des détails de sa nouvelle vie... C'était sa plus belle récompense. Or Zoé, par son existence même, menaçait de lui ravir ce trésor. C'était la première fois que son mari en pinçait pour une autre. Pouvait-elle rester les bras croisés ? Où cela les mènerait-il ?

Colin reprit la communication, mais il parlait si bas qu'elle eut du mal à le comprendre.

— Pardon ? fit-elle.

— Je dis que je sais ce que je fais.

— Je comprends qu'il est important de soigner notre image, mais... tu n'as pas besoin d'elle pour organiser cette battue.

— Bien sûr que si ! Il faut qu'elle se rende compte de l'énergie que nous dépensons et des efforts que nous faisons pour elle ! Nous devons gagner sa confiance si nous voulons qu'elle soit de notre côté, Tiff.

— Et pourquoi pas chez Anton ? Son opinion compte aussi.

— Elle n'est plus avec lui. Elle a enfin quitté ce vieux barbon ! Je t'avais bien dit que ce mariage ne se ferait pas !

Tiffany crispa les doigts sur le combiné. Voilà qui n'était ni réjouissant, ni rassurant. Le spectre d'une Zoé soudain libre et disponible la fit sensiblement vaciller.

— Alors, retrouvons-la ailleurs, dans un endroit neutre, implora-t-elle. Ce ne serait vraiment pas malin de la faire venir à la maison alors que sa...

— Oui, interrompit-il, mais mieux vaut prévenir que guérir, tu ne crois pas ? Si Rover se réveillait, il pourrait braquer le projecteur sur nous, et si tu ajoutes à ça que Sam a disparu précisément à côté de chez nous, Zoé pourrait faire des recoupements et commencer à se méfier. C'est pour ça que nous allons lui ouvrir notre maison et lui donner l'impression qu'elle peut y circuler à sa guise. Si elle est convaincue que nous n'avons rien à cacher, elle sera moins encline à donner crédit aux coïncidences et aux soupçons.

— Mais pourquoi ce soir ? se plaignit Tiffany.

Elle comptait tant sur cette soirée ! Les quelques heures qu'ils passeraient ensemble avant l'arrivée des amis de Colin lui permettraient de reconquérir son mari et de lui montrer qu'elle savait toujours le satisfaire — du moins l'espérait-elle.

— Je ne sors pas avant 17 heures, ce soir. Et après, j'irai à la gym,

ajouta-t-elle.

La voix chevrotante de Mme Floyd, de la chambre 32 D, au bout du couloir, l'interrompit.

— Tiffany ? Tiffany Bell, est-ce que c'est vous ?

Elle plaqua sa main contre le téléphone, avant de lui répondre en haussant la voix :

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je n'arrive pas à attraper ma couverture.

Mme Floyd n'était jamais à court de prétextes pour l'attirer près de son lit, et Tiffany, bien que n'étant pas dupe, obtempérait de bon cœur, sensible à la solitude dont souffraient la plupart des résidents. Mais, à cet instant, elle manifesta plus d'empressement que d'habitude à lui répondre. Inutile d'attirer l'attention de sa responsable, qui avait l'art de surgir au mauvais moment.

— Et voilà, fit-elle après avoir tiré la couverture sur les pieds de la vieille dame.

— Tiffany ? appela Colin.

— Quoi ?

— Laisse tomber la gym aujourd'hui. Arrête-toi plutôt au supermarché pour acheter ce qu'il te faut. Prends un rôti déjà cuit : tu n'auras plus qu'à le mettre au four au dernier moment. N'oublie pas d'acheter des amuse-bouches pour les gars.

— A qui parlez-vous ? demanda la vieille dame.

— A mon mari, répondit Tiffany en posant un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence. Alors Tommy et James viennent toujours ? souffla-t-elle dans le téléphone.

— Tu ne veux plus ? Ne me dis pas que tu as changé d'avis, après m'avoir bien chauffé ?

— Non, bien sûr que non, protesta-t-elle.

— Tiffany Bell ?

Elle tressaillit en entendant la voix d'Amanda Hargraves, et leva les yeux vers la porte où se tenait cette dernière.

— Oui ?

— Ce n'est pas le moment pour les coups de fil personnels.

— Pardonnez-moi, répondit-elle. Je vais raccrocher.

— Ce serait une bonne chose, insista la responsable.

Elle croisa les bras, indiquant clairement qu'elle attendait de son employée qu'elle s'exécute sur-le-champ.

— Il faut que je raccroche, murmura-t-elle à Colin.

— Charge-toi des préparatifs et prends toutes les précautions au sujet de notre nouvel animal, ajouta-t-il rapidement.

— La même chose que d'habitude ? demanda-t-elle en jetant un regard nerveux à sa responsable.

— Donne-lui deux pilules, cette fois. Je ne veux pas de mauvaises



surprises. Je sens que ça va être une grande nuit !

La soirée promettait d'être mémorable, certes... mais, en raccrochant, Tiffany comprit qu'elle ne s'en faisait pas une joie. Tout ce qu'elle voulait, c'était que Colin soit content et qu'il envisage avec plaisir le week-end qu'ils avaient prévu de passer à la cabane.

Mme Hargraves cogna son index replié contre le mur intérieur pour montrer sa satisfaction, avant de s'éloigner sans un mot.

— Il n'y a rien de mieux que d'être heureuse en mariage, murmura Mme Floyd d'un air attendri.

Tiffany glissa son portable dans sa poche et esquissa un sourire.

— Je suis bien de votre avis.

— Vous êtes amoureuse ?

— Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mon Colin.

Le regard chassieux de la vieille dame se perdit dans le vide.

— Je ressentais la même chose pour mon Richard, que Dieu bénisse son âme !

Tiffany hocha la tête, un sourire crispé aux lèvres. Et dire qu'à cause de Zoé elle risquait de tout perdre ! Mais pourquoi avait-elle enlevé Samantha, bon sang ? En voulant rattraper une erreur, elle n'avait fait que l'aggraver et pousser Colin dans les bras de leur voisine.

Mme Floyd lui proposa une partie de cartes, se plaignant qu'elles n'avaient pas joué depuis une semaine, mais Tiffany s'excusa et s'empressa de retourner près du distributeur. Elle acheta deux barres chocolatées et les engloutit aussitôt.

\* \* \*

Quand Zoé arriva à l'hôpital où Jonathan lui avait donné rendez-vous, il la trouva plus jolie que jamais. Vêtue d'une blouse sans manches et d'un jean qui mettait en valeur sa silhouette fine et élancée, elle offrait l'image même de la féminité, songea-t-il en laissant son regard s'attarder sur sa silhouette, qui émergeait d'une grosse berline neuve. C'est alors qu'il remarqua la marque pâle sur son annulaire. Elle ne portait pas sa bague de fiançailles ! Bizarre... Pourquoi ne l'avait-elle pas mise aujourd'hui ?

Perplexe, il remarqua aussi les sacs plastiques pleins à craquer, entassés à l'arrière de la berline. Drôle d'endroit pour entreposer des sacs-poubelles... A moins qu'il ne s'agisse de bagages improvisés ?

— Tout va bien ? s'enquit-il avec sollicitude.

— Ça va, répondit-elle en refermant sa portière, un sourire crispé aux lèvres. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Elle jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'hôpital.

— Dites-moi que personne n'est gravement blessé... et que ce n'est pas Sam ! ajouta-t-elle.

Si sa fille était à l'hôpital, il l'aurait déjà avertie, bien sûr. Elle

devait s'en douter... alors, pourquoi lui posait-elle la question ? Ne serait-ce pas pour détourner son attention de la voiture ? Pour qu'il ne s'aperçoive pas que la banquette arrière était pleine de sacs plastique, laissant penser qu'elle était partie de chez Lucassi dans la plus grande hâte ?

— Quelqu'un est effectivement blessé, mais ce n'est pas Sam, la rassura-t-il néanmoins.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

Elle passa devant lui, s'attendant à ce qu'il lui emboîte le pas, mais il ne bougea pas. Il n'avait pas encore réussi à se faire une idée précise de l'endroit où se trouvait Samantha, mais il n'avait aucun mal à deviner où Zoé avait passé la nuit : la robe qu'elle portait la veille pliée sur son sac de voyage, lui-même posé sur le siège passager, la couverture et l'oreiller qu'il aperçut sur le tapis de sol en se penchant davantage en disaient long sur les événements de la veille.

— Vous avez déménagé ?

Elle se retourna, une expression douloureuse sur le visage.

— Eh oui ! Il semble qu'Anton et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre, lâcha-t-elle d'un ton laconique.

Il se contracta imperceptiblement. Était-il à l'origine de sa décision de rompre ?

— Ça, j'aurais pu vous le dire, mais je suis surpris par la rapidité de la décision.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? répliqua-t-elle.

Ce fut au tour de Jonathan de hausser les épaules.

— Il m'a semblé antipathique, c'est tout.

— Apparemment, je suis la seule à ne pas avoir vu que cette relation était vouée à l'échec, marmonna-t-elle.

Jonathan ne sut que dire. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de l'embrasser, de la toucher, porté par l'envie de lui prouver qu'elle le désirait tout autant qu'il la désirait. Un élan insensé, qui avait balayé prudence et raison... Et, ce matin, elle affichait un air perdu, comme si elle n'avait nulle part où aller.

Bon sang !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le dévisagea longuement avant de répondre :

— Ça n'a rien à voir avec vous — alors ne restez pas planté là comme si vous portiez toute la culpabilité du monde sur vos épaules !

Rien à voir avec lui ? Il aurait aimé la croire. Ou, du moins, être certain qu'il ne lui compliquait pas l'existence.

— C'est gentil à vous de me dédouaner, mais expliquez-moi...

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les gens changent. Les attentes aussi. Disons que c'est arrivé dans un moment... de lucidité mutuelle.

Le téléphone de Jon se mit à sonner, mais il l'ignora délibérément.

Cela ne ferait qu'un appel de plus... Ses clients s'impatientaient, mais rien ne lui semblait plus urgent que de retrouver la fille de Zoé.

— Etes-vous sûre que c'était le bon moment pour prendre ce genre de décision ? insista-t-il.

— Nous l'avons prise d'un commun accord. Et je n'ai aucun doute quant à sa pertinence. Je sais que nous avons fait le bon choix, affirma-t-elle.

Elle suivit du regard un véhicule qui entraînait dans le parking et roulait lentement, à la recherche d'une place pour se garer.

— Le moment aurait pu être mieux choisi, évidemment, ajouta-t-elle tristement. Mais la disparition de Sam... a mis à jour les failles de notre couple. Elle nous a obligés à ouvrir les yeux : nous n'étions pas heureux ensemble.

— Le fait que nous ayons partagé une chambre d'hôtel n'a rien précipité... ?

— Nous n'en avons même pas parlé.

Elle passa nerveusement une main dans ses cheveux, avant de reprendre :

— S'il vous plaît... ne vous mettez pas martel en tête. C'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai placé dans une situation embarrassante. J'aurais dû insister pour prendre une chambre.

Elle tentait de prendre ses distances, et il aurait dû en éprouver du soulagement. Que gagnerait-il à nouer une relation avec elle ? Pourtant, qu'il le veuille ou non, la raison s'effritait sous le désir qui vibrait entre eux.

— J'étais d'accord pour partager ma chambre avec vous, lui assura-t-il.

— Je sais.

Elle s'éclaircit la gorge, avant de poursuivre :

— On peut y aller, maintenant ?

Pas encore : il avait d'autres choses à tirer au clair.

— Nous n'avons rien fait de mal à San Diego, Zoé. Vous dites que je n'ai rien à voir avec cette rupture, mais si elle est motivée, même un peu, par un sentiment de culpabilité pour ce qui aurait pu se passer, je vous en prie, n'en tenez pas compte...

— Il ne s'agit pas de culpabilité. Je n'ai jamais su choisir correctement les hommes de ma vie, vous comprenez ?

Elle esquissa un geste désinvolte, mais Jon ne fut pas dupe.

— Anton n'est qu'un exemple de plus, ajouta-t-elle. Et puis, les ruptures, ce n'est pas si terrible... On s'y fait, vous ne croyez pas ?

Il jura intérieurement. Il venait de renoncer à Sheridan parce qu'elle en aimait un autre... et il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'amouracher d'une femme qui ne souhaitait pas s'engager ? Il était pathétique, franchement ! Mais Zoé lui lançait un avertissement — et

il devait le prendre au sérieux.

— Skye m'a dit qu'Anton était différent de vos précédents compagnons, argua-t-il.

— C'est vrai. Et c'est pour ça que je tenais tant à ce que ça marche entre nous. Mais peut-on considérer comme un progrès une relation qui n'est pas fondée sur l'amour ? Comment ai-je pu croire qu'elle serait assez solide pour résister à la première épreuve ?

— C'est donc vous qui avez décidé de le quitter ?

Elle remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Peu importe. De toute façon, je n'irai pas mieux tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Parce que vous auriez offert de m'héberger.

— Vous n'aviez pas besoin d'un endroit où dormir, peut-être ? poursuivit-il en lançant un regard éloquent vers sa voiture.

— C'était trop vous demander.

Jonathan lui décocha un regard sceptique.

— Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un ami en aide un autre ?

— Vous n'êtes pas mon ami, Jonathan. Vous êtes le détective privé qui enquête sur la disparition de ma fille.

Zoé laissa son regard glisser vers l'homme qui venait juste de garer sa voiture, évaluant distraitemment la distance à laquelle il se trouvait.

— Et nous aurions fini par dormir ensemble, murmura-t-elle.

Jon aurait aimé pouvoir affirmer qu'il n'aurait pas tiré avantage de sa présence chez lui, mais il n'en était pas sûr. Comment aurait-il résisté à sa beauté, à l'intensité de son regard ? Elle était en couple depuis des mois — pourtant, elle lui semblait plus seule que toutes les femmes qu'il connaissait, plongée dans une solitude dont elle n'avait même pas conscience. Il brûlait d'être celui qui remplirait ce vide, qui étancherait sa soif... mais son propre passé amoureux n'était guère plus brillant que celui de Zoé, hélas !

Il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

— Pas d'autre commentaire ? insista-t-elle en accordant son pas au sien.

— Qui sait ce que nous aurions fait ? répliqua-t-il d'un ton sibyllin.

Manifestement pressé, le conducteur de la berline, un sourire béat aux lèvres, un bouquet de fleurs à la main, passa devant eux sans les voir.

— Un jeune papa, chuchota Zoé en s'effaçant pour le laisser entrer. Centré sur elle, Jonathan ne releva pas.

— Alors où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Sur le parking de l'aéroport.

Son téléphone sonna de nouveau et il le coupa après avoir jeté un

œil au numéro d'appel. C'était Robbie Babcock, le chasseur de primes lancé à la poursuite d'un homme qui ne s'était pas présenté au tribunal pour un vol à main armée. Jonathan avait accepté de lui filer un coup de main. Il rappellerait plus tard.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

Il éluda sa question.

— Vous avez une chambre pour ce soir ?

— Pas encore. Mais je vais en prendre une.

Il décida de respecter sa décision. Elle devait panser ses blessures. Et lui aussi.

Ils s'avancèrent dans le hall de l'hôpital.

— Maintenant, dites-moi pourquoi nous sommes ici ?

— Ce matin, j'ai lu un fait divers qui m'a fait froid dans le dos, lâcha-t-il.

Elle chancela imperceptiblement, puis fit deux pas rapides pour le rattraper.

— Racontez-moi.

Il aurait voulu la protéger, mais comment atténuer la brutalité des faits qu'il s'appêtait à relater ?

— On a retrouvé un garçon de quatorze ans, errant dans les bois près de Placerville. Il avait été enlevé il y a plus de deux mois.

Elle s'immobilisa.

— Il est en vie ? Ses parents doivent être tellement soulagés !

Il hocha la tête.

— Il était nu. Il a été roué de coups et maltraité.

Ils échangèrent un long regard.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien avec Samantha ?

— Pas grand-chose, admit-il. Ce garçon a été retrouvé le jour de la disparition de votre fille. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais elle a attiré mon attention. Les disparitions d'adolescents sont plutôt rares par ici. J'ai aussitôt appelé le mari de Skye.

— Il est inspecteur à Sacramento, c'est ça ?

— Oui. Il a passé un coup de fil pour moi au shérif du comté.

— Vous pensez que Sam a été enlevée par la même personne ?

— Peut-être pas. Ce n'est qu'une intuition, mais... ça vaut le coup de creuser.

Ils n'avaient aucune autre piste, de toute façon.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

Jonathan réprima un juron quand il entendit son téléphone sonner. Robbie Babcock n'était pas du genre à lâcher facilement : il voulait retrouver son fugitif et récupérer son argent. Jon éteignit son portable. Cette coupure forcée lui coûtait, mais il avait besoin de quelques minutes sans être dérangé.

— Le pauvre gosse était en état de choc. Il bredouillait des propos

incohérents. Il n'est pas resté conscient très longtemps après avoir été secouru, mais il répétait toujours la même chose.

Elle porta une main à sa poitrine.

— Laquelle ?

— Il devait se comporter comme un chien et un homme qu'il appelait « Maître » lui faisait porter un collier étrangleur.

Zoé blêmit.

— Où habite ce garçon ?

— Il s'appelle Toby. Sa famille vit à Antelope, mais il n'a pas été enlevé chez lui. Il a disparu alors qu'il rentrait de l'école.

Elle secoua la tête.

— Antelope n'est pas très loin de là où j'habitais avec Anton, mais je ne vois pas le lien avec ma fille. Comme vous l'avez dit, le fait qu'on l'ait retrouvé le jour de la disparition de Sam ne prouve rien, et...

Jonathan leva une main.

— Ce n'est pas tout. Conscient qu'un dangereux criminel courait dans la nature, l'adjoint du shérif est monté avec lui dans l'ambulance pour l'interroger. Il avait peur que l'enfant ne succombe à ses blessures avant d'avoir pu livrer le moindre indice. Il n'a cessé de lui demander : « Qui t'a fait ça ? »

— A-t-il obtenu un nom ?

— Non. Que des balbutiements, jusqu'à ce qu'il demande à l'enfant où il pouvait trouver ce « Maître ».

Zoé ouvrit grand les yeux.

— Et alors ?

— C'est là que le garçon a dit d'une voix à peine audible : « Un salopard de Rocklin. »

\* \* \*

Lorsqu'ils arrivèrent dans le service de soins intensifs où se trouvait Toby, Jonathan se présenta à M. et à Mme Simpson, qui ne quittaient pas le chevet de leur fils. Il leur expliqua la raison de leur présence, et Zoé put entrer quelques instants dans la chambre du jeune garçon. Quand elle le vit, inconscient, meurtri, relié par des tuyaux à des machines, elle sentit son cœur se briser.

*Ne meurs pas !* conjura-t-elle intérieurement. *Bats-toi. Aide-nous à mettre le monstre qui t'a fait ça hors d'état de nuire.*

Quelques larmes roulèrent sur ses joues, bien qu'elle n'ait pas envie de pleurer. Non pas qu'elle s'habituaît à ce cauchemar, mais sa douleur venait de se muer en une colère froide et implacable. Elle ne renoncerait *jamais*. Si l'homme qui s'en était pris à Toby avait enlevé Sam, elle ne le laisserait pas s'en tirer. Dût-elle y consacrer chaque minute qui lui restait à vivre, elle le traquerait jusqu'à ce qu'elle le trouve — et lui fasse payer ses crimes.

Jonathan et elle restèrent près du lit, recueillis, silencieux, unis

dans une même douleur.

Elle s'en voulait de s'immiscer dans ces moments d'intimité et de s'imposer à ces parents traumatisés. Répondre aux questions d'inconnus était sûrement le dernier de leurs soucis, mais ils devaient unir leurs forces dans un seul objectif : mettre un terme à cette spirale de violence et faire en sorte que cela n'arrive pas à d'autres. Sa fille avait-elle été enlevée par l'homme qui avait martyrisé Toby ? Elle n'en avait aucune idée, mais le fait que les deux enfants vivent dans des quartiers aisés de Rocklin la forçait à s'interroger. Pouvait-on parler de coïncidence alors que ce crime s'était produit à deux reprises en l'espace de quelques semaines dans une ville aussi petite que Rocklin ?

— Était-il conscient quand vous êtes arrivés à l'hôpital ? demanda Jonathan aux parents.

— Il l'a été pendant quelques minutes, répondit Mme Simpson.

Le visage terreux, elle semblait encore en état de choc. L'épuisement qui pointait sous sa voix trahissait l'épreuve qu'elle était en train de vivre.

Jonathan glissa les mains dans ses poches.

— A-t-il dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Non, absolument rien, répondit M. Simpson d'un air navré. Nous avons voulu en savoir plus, mais quand nous lui avons posé des questions, il s'est accroché à ma main et...

L'homme chauve au physique trapu, plus petit que sa femme, s'interrompit, submergé par l'émotion.

— Il s'est mis à pleurer, compléta Mme Simpson.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, luttant elle-même contre les larmes.

— Puis il a sombré dans le coma.

Un muscle tressaillit à l'angle de la mâchoire de Jonathan et Zoé sut qu'il ressentait le même écœurement qu'elle. Il fallait stopper le monstre qui était capable d'infliger de telles souffrances.

— Qu'ont dit les médecins ? demanda Zoé.

Mme Simpson échangea un regard inquiet avec son mari.

— Ils ne peuvent pas encore se prononcer.

— S'il y a un changement, vous voudrez bien nous contacter ? demanda Jonathan. C'est très important pour nous.

La femme s'essuya les yeux et hocha la tête, tout en glissant dans son sac la carte de visite qu'il lui tendait.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés dans un moment si difficile, murmura Zoé en se tournant pour partir.

— Ne le soyez pas, affirma Mme Simpson, en la retenant par le bras pour chercher son regard. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Il faut trouver ce « Maître » et l'empêcher de... de s'en prendre à un autre enfant.

A court de mots, Zoé hocha la tête. Le temps pressait. Cet enfant était peut-être le sien.



Jonathan jeta un regard oblique vers Zoé, qui traversait le parking de l'hôpital à son côté.

— Nous savons deux choses, à présent, commença-t-il.

— Lesquelles ? s'écria vivement Zoé d'une voix que la colère faisait vibrer. Nous savons que nous avons affaire à un sadique, c'est ça ?

Jonathan parut évaluer sa réponse.

— D'accord, nous savons donc trois choses, nuança-t-il. Mais deux d'entre elles sont plutôt encourageantes pour nous.

Elle plongea la main dans son sac et prit ses clés de voiture. Les émotions qui l'assaillaient l'empêchaient de raisonner. Elle n'avait qu'une envie : fuir cet hôpital, s'éloigner du garçon au corps martyrisé, de ses parents accablés de chagrin. Ceux-ci lui avaient fait si forte impression... Dans deux ou trois mois — ou même avant, qui sait ? —, elle serait peut-être à leur place, tiraillée entre attente et espoir. Si elle avait la chance de retrouver sa fille en vie !

— *Encourageantes* ? reprit-elle, dubitative. J'ai dû rater un épisode.

— Réfléchissez.

La main sur la portière, il se tenait devant elle — si près qu'elle se troubla aussitôt. Effarée, elle s'installa au volant pour mettre de l'espace entre eux. Sa vie était bien trop complexe et chaotique pour y ajouter un souci supplémentaire. Elle aurait voulu ne pas ressentir ce qu'elle ressentait pour Jonathan. N'avait-elle pas retenu la leçon de ses anciennes relations ? Que cherchait-elle, au juste ? Pourquoi ne pas tirer un trait sur l'amour, tout simplement ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Nous devons concentrer nos efforts sur Rocklin et ses environs.

— Vous pensez que le ravisseur de Toby et celui de Sam ne sont qu'une seule et même personne ?

— Cela se pourrait bien.

— La police n'acceptera jamais d'inspecter chaque maison.

Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Non, mais rien ne nous empêche de frapper aux portes et

d'interroger nous-mêmes les habitants. Le fait est que la zone géographique de recherche vient de se rétrécir considérablement. Et ça, c'est encourageant, vous ne trouvez pas ? Il semblerait aussi que l'agresseur dispose d'un environnement qu'il juge suffisamment sûr pour garder ses victimes en vie un certain temps. Nous étions déjà parvenus à cette conclusion, mais à présent nous pouvons définitivement exclure Anton, après Bates et votre père.

— Je devrais me sentir mieux parce que nous savons avec certitude que ces trois hommes n'y sont pour rien ?

— « Mieux », n'exagérons rien... Je dis juste que nous en savons plus aujourd'hui, et qu'un profil du criminel est en train de se dessiner.

Gagnée par une bouffée d'irritation, elle renversa le contenu de son sac sur ses genoux.

— Ce n'est pas assez. Vous avez vu ce pauvre garçon ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Ils échangèrent un long regard.

— Il est en vie, Zoé.

— Oui, mais dans quel état ! Ce ne sera peut-être plus le cas, demain. Combien de fois, au cours des dernières semaines, n'a-t-il pas souhaité être mort ?

— Ce que je veux dire c'est que son ravisseur l'a gardé en vie pendant plus de deux mois. C'est un temps extraordinairement long, quand on sait que la plupart des enlèvements extra-familiaux se soldent par la mort de la victime dans les heures qui suivent. Il faut que je parle à Jasmine...

— Jasmine ?

— Elle a fondé La Contre-Attaque avec Skye. C'est une profileuse reconnue et très talentueuse. Elle s'est mariée récemment et s'est installée en Louisiane, mais elle continue de consulter en free lance. Elle nous aidera à entrer dans la tête du kidnappeur et à mieux comprendre son mode de fonctionnement.

— « Maître » laisse penser qu'il s'agit d'un homme, observa Zoé.

— Animé de pulsions sadiques, comme vous l'avez dit. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut affiner ce portrait.

Elle haussa les épaules, trahissant l'ampleur de son découragement.

— Ce n'est pas un homme : c'est le diable en personne ! murmura-t-elle.

— Je vous l'accorde, mais ce n'est peut-être pas entièrement une mauvaise nouvelle. Avec ce type de personnage, tout porte à croire que Sam est encore en vie.

A cet instant pourtant, l'espoir vacillait en elle, étouffé par un puissant désir de vengeance qui l'aidait à résister à l'horreur et à rester

combative.

— Je veux que Sam revienne. Mais, même si je ne la retrouve pas... je ne m'arrêterai pas avant d'avoir fait mettre ce fumier derrière les barreaux.

— Nous l'aurons, dit-il avec assurance.

Elle mit la main sur ses lunettes de soleil et les glissa sur son nez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Qu'avez-vous prévu de faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Zoé enfonça la clé dans le contact et fit descendre la vitre. Jonathan referma la portière et recula de quelques pas.

— Je vais me rappeler au souvenir de la presse écrite et des chaînes de télévision.

Elle n'avait plus besoin de solliciter l'aide de Skye. L'histoire des Simpson avait certainement attisé l'intérêt des médias, et elle comptait bien en profiter.

— Ensuite, j'irai dîner chez les Bell. Et vous, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vos anciens voisins ? s'étonna-t-il.

— Colin organise une battue, samedi, avec des collègues de travail. Il souhaite me consulter sur l'organisation du parcours et la constitution des équipes.

Jonathan ralluma son téléphone et se crispa en voyant le nombre d'appels manqués. A l'exception d'un bref rendez-vous, le matin même, il avait mis en suspens toutes ses autres enquêtes pour s'occuper exclusivement de la disparition de Samantha. Il ne rattraperait jamais le retard accumulé.

— Je vais retourner dans votre ancien quartier et continuer à poser des questions. Samantha était seule à la maison depuis plusieurs jours. Personne ne l'a vue dans les environs. Comment le kidnappeur a-t-il su qu'elle était en convalescence ?

— C'est gentil, Jon, mais... tout le monde a été interrogé par la police. Et vous avez, vous aussi, déjà parlé à tous mes voisins. Je ne vois pas ce que cela peut apporter de plus. Le coupable ne se dénoncera jamais volontairement !

— Je ne perdrai pas mon temps, je vous assure. Avec la médiatisation de l'enlèvement de Toby, les gens vont repenser à la journée du lundi. Des détails ou des faits qui ne leur avaient pas paru importants prendront peut-être un nouveau relief... Nous sommes sur une piste, Zoé. Nous devons continuer de creuser.

— La nuit où je vous ai rencontré, vous avez laissé entendre que Sam connaissait son ravisseur.

— Je continue de le penser, admit-il.

Un frisson la parcourut.

— Alors, il doit être proche...

S'appuyant sur le rebord de la vitre baissée, Jonathan se pencha, jetant un coup d'œil sur les sièges arrière.

— Vous passerez à la maison après votre dîner ? demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

Elle démarra la voiture.

— Non. De toute façon, je ne sais même pas où vous habitez.

Il sortit une carte de visite et écrivit son adresse personnelle au dos.

— Il y a une clé sous le paillason, au cas où je ne serais pas rentré, précisa-t-il en la lui tendant.

— Ne m'attendez pas.

— Le chien n'est pas méchant, ajouta-t-il avec un petit sourire entendu, quand il la vit glisser la carte dans son sac.

— Jonathan, mon univers vient de s'écrouler. Je n'ai plus aucun repère... Je ne sais même plus qui je suis !

Il se redressa et s'écarta pour la laisser partir.

— En tout bien tout honneur. J'ai une chambre d'amis.

La question était de savoir si elle voudrait l'utiliser...

\* \* \*

Quelque chose ne tournait pas rond. Samantha le devina en voyant Tiffany debout devant elle, un verre à la main. Rempli de ce qui ressemblait à un milk-shake. Elle l'avait pourtant menacée des pires représailles, après la terrible scène de la matinée...

— Bois ça, ordonna-t-elle en lui tendant le verre.

Sam tira sur son collier pour tenter de respirer plus facilement, mais le cadenas qui l'empêchait de le faire passer par-dessus sa tête l'entravait dans ses moindres mouvements.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tiffany s'était-elle décidée à la tuer ? Avait-elle l'intention de l'empoisonner ?

— Je n'ai pas le temps de discuter, rétorqua Tiffany. C'est meilleur que la nourriture pour chien, non ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Sam prit le verre. Comment refuser alors qu'elle avait si faim ? La tentation était trop grande... Une odeur de fraise vint lui chatouiller les narines. C'était son parfum préféré.

Elle plongeait sa langue dans le liquide glacé. Délicieux. A dire vrai, après les croquettes, même un verre d'insecticide lui aurait paru succulent.

— Pourquoi vous m'apportez ça ? demanda-t-elle.

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Je te l'ai dit : nous ne sommes plus amies, après ce qui s'est passé ce matin.

Il y avait donc bien une raison à ce « cadeau » et elle croyait la deviner : la boisson n'était pas nécessairement empoisonnée, mais elle

devait contenir un somnifère. C'était ce qui s'était passé la fois — la seule fois — où Colin lui avait apporté une boisson, autre que l'eau de sa gamelle. Elle s'était sentie si fatiguée après l'avoir bue ! C'était à peine si elle avait pu lever les bras.

S'ils n'essayaient pas de la tuer, ils voulaient la faire dormir. Pourquoi ?

Son estomac gargouilla, tandis qu'elle fixait le verre.

— Vous sortez ce soir ?

— Ça ne te regarde pas ! Je ne suis pas près d'oublier la façon dont tu t'es comportée avec moi, tu sais.

Sam n'en ressentait aucune culpabilité, aucun regret, mais elle comprit qu'il serait plus malin de prétendre le contraire.

— Je voudrais m'excuser. Je... j'étais bouleversée.

Tiffany regarda la chaîne accrochée à l'anneau fixé au sol.

— Tu veux que je te libère, c'est tout. La chaîne est lourde, hein ?

— Comment le savez-vous ?

Sans répondre à sa question, Tiffany poursuivit :

— Tu ne pourras pas enlever ce collier.

— Et si je promets d'être gentille ? implora Samantha.

Sa geôlière parut hésiter, mais finit par secouer la tête.

— Je n'ai pas le choix. Pas ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, affirma Tiffany en regardant de travers le verre encore plein. Tu comptes le boire, oui ou non ?

— J'ai mal au cœur. Je ne vais pas pouvoir l'avalier.

Samantha tenta de lui rendre le milk-shake.

— Non ! Il faut que tu le boives, cria Tiffany d'un air furibond.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Si. C'est juste que je ne me sens... pas bien.

— Et alors ? Je te dis de boire ! Allez, vas-y !

— Non, je ne peux pas.

— Si tu ne le bois pas maintenant, Colin te mettra K.-O. d'une autre manière.

Sam frémit. Elle avait vu juste ! Les Bell attendaient quelqu'un, et ils voulaient s'assurer qu'elle ne ferait aucun bruit.

— Vous recevez du monde ?

Tiffany se dressa, menaçante, au-dessus d'elle.

— Ferme-la et bois !

— Je vous l'ai dit, je suis malade, se plaignit-elle, les narines soudain saturées par le parfum lourd de Tiffany.

Ne sentait-elle pas la puanteur qui se dégageait de la litière ? Il fallait vraiment qu'elle soit plus préoccupée que d'habitude pour la

supporter.

— Tu n'as pas le choix. Tu bois, c'est tout ! Tu n'as donc pas retenu la leçon ? A moins que tu ne préfères la manière forte ?

Elle savait qu'elle tentait le diable, mais elle ne voulait pas laisser passer la plus petite chance.

— Accordez-moi encore quelques minutes...

— Je n'ai pas « quelques minutes », gronda Tiffany en claquant dans ses doigts. Allez, grouille-toi !

— Je le boirai, mais j'ai besoin d'un peu de temps. Vous n'avez qu'à revenir chercher le verre plus tard.

Sa geôlière émit une sorte de rire forcé.

— Pour que tu t'en débarrasses dès que j'aurai le dos tourné ? Tu me prends pour une idiote ?

Elle laissa échapper un juron et empoigna vivement la chaîne, déterminée à accélérer les choses. Prenant peur, Samantha ingurgita le milk-shake en quelques gorgées.

— Tu vois quand tu veux... Ce n'était pas si difficile..., reprit Tiffany d'un ton sarcastique en laissant retomber la chaîne.

— Voilà, murmura Samantha en lui rendant le verre.

Il était si bon que l'idée même d'avoir à le vomir lui fut désagréable, mais elle n'avait pas le choix.

Plus vite Tiffany la laisserait seule, plus vite elle le vomirait et se débarrasserait de la drogue avant qu'elle ne se propage dans son organisme.

Par chance, elle n'eut pas à attendre : sa ravisseuse pivota sur ses talons et sortit sans un mot. Elle était pressée, manifestement — et ça tombait bien, songea Samantha en rampant aussitôt jusqu'à la litière. Elle ne s'était jamais fait vomir avant, mais cela ne devait pas être si difficile que ça.

Elle enfonça un doigt dans sa gorge, comme elle avait vu faire une copine, dans les toilettes de l'école. Un spasme contracta son estomac et elle eut un haut-le-cœur. Elle s'étouffa sur un reflux de bile et déglutit à plusieurs reprises. Non. Elle n'y arriverait pas. C'était trop douloureux.

Mais alors qu'elle était assise, penchée au-dessus de la litière, elle n'eut soudain plus besoin de se forcer. L'odeur nauséabonde, combinée à la sensation nauséuse qui lui retournait l'estomac, fut suffisante pour provoquer les spasmes et elle expulsa, par à-coups, tout ce qu'elle venait d'avalier.

Ensuite, elle s'effondra, épuisée, la joue contre le sol. Les murs de la pièce étaient si épais que très peu de bruits lui parvenaient de l'extérieur. Toutefois, elle avait fini par découvrir que si elle restait assez longtemps immobile, l'oreille collée au parquet, des sons diffus lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle avait aussi appris à

différencier l'ouverture de la porte de la sonnerie du téléphone et des bribes de conversation.

La maison était plongée dans le silence, mais ça ne durerait pas. Tiffany ou Colin allait revenir pour vérifier qu'elle était endormie.

Après avoir secoué la litière pour couvrir le vomi, elle rampa jusqu'au matelas en espérant que la puanteur qui flottait déjà dans la pièce masquerait l'odeur aigre du vomi.

Pourvu qu'elle ait tout rejeté ! Il fallait qu'elle reste consciente.

Ils recevaient des invités, cela ne faisait aucun doute. Sinon, pourquoi auraient-ils eu besoin de la droguer ?

Se forçant à s'asseoir, elle ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, restant à l'affût du moindre son, du moindre mouvement. S'ils montaient, elle ferait mine d'être endormie. Rassurés, ils rejoindraient alors leurs invités. Il lui suffirait de faire le maximum de bruit, en criant de toutes ses forces, en faisant claquer la chaîne, en martelant le sol pour attirer leur attention.

Mais si Colin ou Tiffany étaient les seuls à l'entendre, elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'atteindrait jamais la trente-sixième marque sur la plinthe.

\* \* \*

Zoé sonna à la porte des Bell et patienta quelques secondes.

Tiffany vint ouvrir.

— Bonjour, dit-elle d'un ton morne.

Elle s'effaça pour la laisser entrer, mais son sourire était si contraint que Zoé resta sur le seuil, indécise.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Tiffany lui sourit de nouveau, cherchant à y mettre plus de conviction, mais Zoé ne fut pas dupe.

— Vous semblez un peu... tendue.

— Ce n'est rien. Une mauvaise journée. Je n'ai pas arrêté de courir et quand je suis rentrée du travail, votre enquêteur m'attendait devant chez moi pour me poser des questions, ce qui n'a rien arrangé.

Elle s'éventa le visage d'un air las.

— Cela ne me gêne pas, bien sûr, poursuivit-elle. Mais j'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

— Je suis désolée. Il pense... que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose qui pourrait prendre un autre sens à la lumière des nouveaux éléments. Et comme vous étiez chez vous ce jour-là...

— Si seulement j'avais entendu quelque chose !

— Je sais. Et je ne veux vraiment pas vous causer de problèmes.

Entrer ou partir ? Elle devait se décider. Elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le seuil. Anton risquait de la voir. Or, même si elle ne nourrissait aucune rancœur à son égard, elle préférait l'éviter.

Franchement, si ce n'était pour Sam, elle n'aurait jamais remis les pieds dans le quartier.

— Je peux repasser plus tard, quand Colin et vous aurez eu le temps de vous détendre ? Vous n'avez pas à m'inviter à manger...

— Il n'y a aucun problème, la coupa Tiffany. Le dîner est presque prêt.

Elle lui désigna le canapé.

— Installez-vous. Colin n'est pas encore rentré, mais il ne devrait plus tarder.

Zoé pénétra dans le salon, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir le jour de la disparition de Sam. Il s'en dégageait la même impression d'ordre et de propreté qu'au début de la semaine, mais, de près, les meubles ne lui parurent pas d'aussi bonne facture.

Anton, qui était sensible à la moindre faute de goût, ne possédait que du mobilier de valeur. Il lui avait appris à repérer les contrefaçons. Ici, le canapé, la table basse et les tableaux représentant des villas méditerranéennes provenaient manifestement de magasins discount. Seules les roses, qui trônaient en évidence sur la table du salon, attiraient l'œil dans ce décor pêche et beige, plutôt fade.

— Quel magnifique bouquet ! s'exclama Zoé.

— C'est Colin qui me les a offertes, s'enorgueillit Tiffany avec un sourire radieux.

— Est-ce votre anniversaire ?

— Non. Il me les a fait livrer, juste pour me dire qu'il m'aime.

— Comme c'est romantique !

*Et rassurant*, songea-t-elle. L'attitude ambiguë de Colin à son égard la mettait trop souvent mal à l'aise.

— Puis-je vous aider à préparer quelque chose ?

Tiffany se mordilla la lèvre inférieure, l'air hésitant.

— Est-ce que cela se fait d'aider, quand on est invité ? demanda-t-elle. Je veux dire... Serait-ce impoli de ma part d'accepter votre offre ?

— Pas du tout, assura Zoé en riant. J'en serais ravie et je vous dois bien ça, si c'est mon détective privé qui vous a mise en retard... Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

— J'étais en train de préparer la salade. Si vous pouviez finir de râper les carottes, de couper les concombres, puis ajouter les betteraves, les noix... J'en profiterai pour aller me changer, avant le retour de Colin.

— Pas de problème.

Tiffany la guida vers la cuisine et l'y abandonna pour aller se changer, avec une fébrilité qui prouvait l'importance que Colin avait à ses yeux : il était l'invité de marque qu'elle voulait impressionner. Zoé ne s'en offusqua pas. C'était même plutôt touchant.



Elle était en train de mettre les betteraves dans la salade, quand la voix de Colin lui parvint de l'entrée.

— C'est moi. Tiff ? Zoé est arrivée ?

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Je suis dans la cuisine. Votre femme est allée se changer.

Il la dévisagea avec stupeur, avant de la détailler des pieds à la tête sans cacher son plaisir. Zoé lança un regard machinal vers le bouquet de fleurs.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle pour dissiper son malaise.

— Plus que vous n'en avez idée, répliqua-t-il.

Pourquoi avait-elle l'impression désagréable qu'il ne parlait pas de nourriture ?

— Votre femme a mis les petits plats dans les grands.

Elle retourna dans la cuisine, espérant que Tiffany ne tarde pas trop à revenir. Par chance, elle n'eut pas à attendre longtemps : un instant plus tard, elle entendit les talons de son hôtesse claquer dans l'escalier.

— Colin, tu es rentré ! l'entendit-elle s'exclamer.

— Enfin ! Je te jure, je me demande ce qu'ils feraient sans moi dans ce cabinet. Je suis le dernier arrivé, mais je fais quatre-vingts pour cent du boulot à moi tout seul.

Il parlait fort et Zoé ne put s'empêcher de penser qu'il le faisait à son intention. Cherchait-il à l'impressionner ?

— C'est parce que tu es tellement intelligent, s'extasia Tiffany.

Dans le silence qui suivit, Zoé imagina qu'ils s'étreignaient et s'embrassaient. Quand Colin entra dans la cuisine, il n'avait plus son porte-documents.

— Comment trouvez-vous notre maison ? demanda-t-il, tandis que sa femme venait chercher le saladier.

— Elle est ravissante, répondit platement Zoé.

— Tiffany vous a fait faire le tour du propriétaire, au moins ? Nous avons un plan au sol un peu différent de celui d'Anton. Nous avons une chambre en moins, aussi.

Quel intérêt de visiter ce qu'elle connaissait déjà ?

— Pas encore. Je viens juste d'arriver, répondit-elle, ne voulant pas se montrer impolie.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons prévu de faire dans le jardin.

Il disparut quelques secondes, avant de revenir avec un plan. Un barbecue, un patio qu'elle trouva un peu trop tape-à-l'œil, une piscine avec Jacuzzi, et un aménagement paysager étaient prévus.

— Cela semble super. Quand avez-vous prévu de commencer les travaux ?

— Dans un an ou deux.

— Il ne faudra pas oublier d'installer une barrière de sécurité autour de la piscine, ajouta-t-elle pour la forme.

Son conseil lui valut des regards perplexes.

— Pourquoi ferions-nous ça ? demanda Colin.

— Eh bien... quand vous aurez des enfants, pour éviter les accidents, expliqua Zoé.

— Colin ne veut pas d'enfants, intervint Tiffany d'une petite voix. Et ça me va. Tout ce qui compte, c'est d'être ensemble.

Zoé tourna son regard vers son voisin. Ne lui avait-il pas confié, l'autre nuit, son désir de fonder une famille ?

— J'espère que ce n'est pas ce qui est arrivé à Sam qui vous a fait changer d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, absolument pas, répondit son hôte.

Il haussa les épaules.

— Nous en aurons probablement un jour, mais plus tard — beaucoup plus tard. Je n'ai que vingt-cinq ans. Nous voulons profiter de la vie avant de nous stabiliser.

— Je vous comprends : avoir des enfants, c'est une sacrée responsabilité, murmura-t-elle.

Il lui fit un clin d'œil.

— L'animal de compagnie, c'est le parfait compromis, vous ne trouvez pas ?

Elle ne l'avait jamais entendu parler d'animaux.

— Vous en avez ?

— Pas encore.

Elle intercepta le regard réprobateur que Tiffany lançait à son mari. Ils n'étaient pas d'accord sur le sujet, semblait-il.

— Mais nous pensons sérieusement à acheter un chien, ajouta Colin.

— Par quelle race êtes-vous attirés ?

Il ouvrit une bouteille de vin et lui versa un verre.

— Laquelle pourrait me plaire, d'après vous ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas.

— Une race malléable, que je pourrai dresser, ajouta-t-il d'un ton sibyllin.

— Le dîner est servi, annonça Tiffany, l'air choqué.

— Tu t'es shooté ? chuchota Tiffany à Colin, qui venait de la rejoindre dans la cuisine, avec les assiettes qu'il venait de débarrasser.

Ils avaient fini de manger et Zoé s'était absentée pour aller aux toilettes. Tiffany n'avait jamais passé de moment aussi éprouvant. Assister tout au long du repas aux avances à peine dissimulées que son mari faisait à Zoé l'avait mise au supplice.

Il la fusilla du regard.

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me mens pas. Tu es surexcité... Regarde-toi !

Faire venir Zoé était une très mauvaise idée. Elle l'avait su dès le début, mais à présent elle était *franchement* angoissée. Elle aurait juré aux regards que lui avait lancés Zoé pendant le dîner qu'elle était consciente du comportement étrange de Colin et de l'intérêt un peu trop « marqué » qu'il lui témoignait. Il n'avait cessé de la reluquer, comme s'il rêvait de lui sauter dessus pour lui arracher ses vêtements.

— Tu as pris de l'ecstasy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il déposa les assiettes sales dans l'évier.

— On a prévu de faire la fête après, non ? J'ai pris un peu d'avance... Il n'y a pas de mal à ça !

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Une ligne de coke avant de quitter le bureau — ça te va comme réponse ? Pas de quoi en faire une histoire !

— Tu n'aurais pas pu attendre, Colin ? Je te rappelle que nous devons être très prudents, surtout en présence de Zoé.

— Je n'ai rien laissé échapper. Rien qui puisse nous trahir !

— Tu n'arrêtes pas de parler d'animaux de compagnie... Si tu continues à les comparer à des êtres humains, elle va trouver ça curieux, d'accord ? Ne remets plus ce sujet sur le tapis ! Tu la rends nerveuse, et moi aussi !

Colin secoua la tête comme s'il ne la croyait pas.

— Tu exagères, se défendit-il.

— Sûrement pas. Si tu veux qu'on passe un bon moment avec

James et Tommy, tu ferais mieux de te dépêcher de mettre au point le parcours de cette battue. Plus vite ce sera fait, plus vite Zoé partira.

Il l'attrapa par la taille.

— Alors maintenant, tu me menaces ?

Tiffany cligna plusieurs fois des paupières, luttant contre les larmes.

— Je n'irai pas en prison comme mon frère, lâcha-t-elle d'une voix plaintive.

— Oh ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit que personne n'irait en prison...

— Chut ! coupa-t-elle. Tu parles trop fort. Débarrasse-toi d'elle, un point, c'est tout.

Il la lâcha et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être que je n'ai pas envie de me débarrasser d'elle, justement. On pourrait avoir un autre animal de compagnie — un plan mère-fille, ça me dirait bien...

Tiffany sentit ses jambes se dérober. C'était ce qu'elle avait craint : son mari perdait l'esprit.

— Nous ne pouvons pas la garder ici ! se récria-t-elle.

— Pourquoi ? Elle ne serait pas plus en mesure que sa fille de s'échapper. Tout aussi vulnérable et soumise à ma volonté...

— Ce n'est pas une enfant. Elle est plus maligne, plus inventive, plus forte : ce sera forcément différent. Et qui sait à combien de personnes elle a dit qu'elle venait dîner ici ?

— Imagine sa réaction, lorsqu'elle retrouvera sa fille. D'une certaine façon, nous lui ferions un cadeau...

Colin se mit à rire, l'air sardonique.

— Nous ne ferions que lui donner ce qu'elle veut, pas vrai ?

Et *lui* aurait ce qu'il voulait. Elle le soupçonnait d'anticiper le moment jubilatoire où Zoé comprendrait qu'elle venait d'être trahie par l'homme qu'elle considérait comme un allié.

Tiffany se mordilla la lèvre. Il lui faisait vraiment peur, parfois ...

— Colin, nous ne pouvons pas...

— Si ! Elle comprendra comme ça que toi et moi, nous avons une relation très libre et qu'elle n'a pas de raison de lutter contre son attirance pour moi, expliqua-t-il. C'est toi qui la bloques, j'en suis sûr. Elle n'arrête pas de parler de toi.

Tiffany se sentit défaillir. Son pire cauchemar était en train de se réaliser : Colin ne voulait plus d'elle — il venait de lui en donner la preuve ! Elle le craignait, mais elle était plus effrayée encore à l'idée de vivre sans lui.

— Nous n'avons pas une relation très libre, murmura-t-elle, le souffle court.

— Tu vas coucher avec mes potes, ce soir. Comment appelles-tu

ça ?

— C'est toi qui m'as suppliée de le faire !

— Si cela ne me gêne pas, ça ne devrait pas te gêner non plus. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une partie de jambes en l'air... Un moyen de s'éclater. Et d'échapper à la routine.

— *S'éclater* ? On se tire une balle dans le pied, oui, si on kidnappe Zoé. N'y pense même pas.

Il la pressa contre le plan de travail et se mit à l'embrasser dans le cou.

— Allez, bébé, fais-le pour moi !

Elle fut prise d'hésitation, comme chaque fois qu'il essayait de l'amadouer. Colin pouvait être si facétieux — et si aimant — lorsqu'il était heureux... Mais pourquoi était-il de plus en plus difficile à satisfaire ?

— Zoé est en contact étroit avec les flics et elle a embauché un détective privé... Elle leur a sûrement dit qu'elle venait chez nous, argua-t-elle.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ce n'est qu'un dîner chez un couple de voisins. Elle ne leur a pas fourni son emploi du temps minute par minute !

Tiffany entendit le bruit de la chasse d'eau. Il lui restait peu de temps pour ramener son mari à la raison.

— C'est trop risqué !

— Allez... Même si elle leur a dit qu'elle venait ici, on trouvera bien un moyen de s'en sortir.

— Comment, par exemple ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Laisse-moi faire.

— Non. Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Quand je me serai bien amusé avec elle, nous la laisserons à James et Tommy.

Maintenant, c'était sûr : Colin débloquait !

— Tu es fou ? Ils comprendront que nous la retenons contre son gré !

— Nous lui aurons donné un sédatif, mis un sac sur la tête et nous l'aurons attachée avec le collier. Ils seront tellement défoncés qu'ils penseront que c'est une de nos amies et que c'est un jeu. Tout le monde se débat avec ce collier. C'est ça qui est excitant.

Zoé ne serait pas en mesure de se débattre. Assommée par le sédatif et l'alcool, elle serait complètement dans les vapes.

Tiffany serra si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Cela suffirait-il, cette fois ? Un peu de drogue et quelques heures ? Si Colin obtenait ce qu'il voulait, serait-il satisfait ?

La tentation de dire oui était grande, mais la soudaine attirance de Colin pour leur ancienne voisine lui était insupportable. Zoé n'était

pas seulement jolie, elle était aussi plus âgée qu'eux de quelques années, et elle constituait un défi intellectuel pour son mari. Et si une vraie relation se nouait entre eux ? Elle savait combien Colin pouvait se montrer charmant : il achèterait des fleurs et des bijoux à Zoé, il lui offrirait son soutien pour gagner son affection.

Ah ! non. Plutôt mourir que de perdre l'amour de Colin ou de se demander sans cesse s'il fantasmaient sur la voisine ! Plutôt mourir que de redevenir la fille insignifiante qu'elle était au lycée ! Mais il ne lui demandait qu'une nuit... Ne valait-il pas mieux lui donner ce qu'il voulait maintenant plutôt que de payer le prix fort par la suite ?

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? murmura Colin en caressant sa poitrine pour venir à bout de ses dernières résistances. Tu veux bien, dis ?

Elle sentit sa résolution fondre comme neige au soleil. Elle aimait tant qu'il soit gentil avec elle !

— Comment allons-nous faire ?

Elle entendit le robinet de la salle de bains se fermer. Colin sortit de sa poche un petit papier d'aluminium plié.

— Mets ça dans son verre. Elle ne se méfie pas de toi.

Tiffany regarda la petite pilule blanche dans sa protection. Elle connaissait le Rohypnol. Elle en avait pris une ou deux fois sur l'insistance de Colin, qui souhaitait savoir combien de temps duraient les effets et ce dont elle se souviendrait au réveil.

— Si je fais ça, tu devras la tuer. Je ne veux pas qu'elle vive sous mon toit.

Et après ça, tout serait fini. Zoé ne serait plus une menace.

— Tu te prends au jeu, dis-moi ! la taquina-t-il en titillant de sa langue le lobe de son oreille. Serais-tu jalouse, ma chère ?

Tiffany imagina Zoé en train de s'essuyer les mains dans la salle de bains, à des années-lumière de ce qui se tramait dans son dos.

— Alors c'est oui ? Tu la tueras après ? insista-t-elle.

— Dommage de devoir me débarrasser d'elle aussi vite : elle aurait fait un merveilleux animal de compagnie.

Il poussa un soupir faussement dramatique.

— Je suppose... que je devrais me contenter d'un seul.

— Alors tu l'élimines ? Ce soir ?

— Si c'est la condition pour que tu acceptes...

Tiffany entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Colin, attends... Je ne suis pas sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Bien sûr que si.

Il la gratifia d'un sourire et mit la pilule dans sa main, avant de conclure :

— Ce n'est qu'une petite garce prétentieuse. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

\* \* \*

Les effets de la cocaïne que Colin avait sniffée avant de quitter son bureau commençaient à se dissiper. Une seule ligne ne lui faisait effet qu'une petite heure — guère plus. Il aurait bien pris la dose supplémentaire qu'il avait glissée dans son attaché-case, mais il se força à attendre.

*Patience.* La soirée s'annonçait d'enfer et l'attente lui conférait encore plus de piment. Il jeta un regard à Zoé, assise près de lui à la table de la salle à manger, et ne put réprimer un sourire.

Maintenant qu'il était certain d'avoir ce qu'il voulait, pourquoi ne pas profiter pleinement de cet instant ? N'était-ce pas délicieux de jouer la comédie du parfait voisin en sachant ce qui allait suivre ? A cette idée, sa frustration s'évanouit, et il s'amusa à plaquer un masque inquiet sur son visage. Puis il se lança dans une grande explication concernant l'organisation de la battue du lendemain.

Dans la cuisine, Tiffany entrechoquait bruyamment la vaisselle, trahissant sa nervosité. A ce rythme, ils mangeraient bientôt dans des assiettes en carton ! songea-t-il, conscient des regards sombres qu'elle leur lançait régulièrement par la porte ouverte. Par chance, Zoé ne se rendait compte de rien. Penchée sur une carte de Rocklin, elle essayait de déterminer la surface à allouer à chaque bénévole.

— Il faudrait que chacun de nous couvre un maximum de surface, expliqua-t-il.

Elle fronça les sourcils devant les zones peu peuplées qui s'étendaient à l'est de la ville.

— C'est très vaste... surtout si nous sommes à pied !

— Faisons-le en plusieurs fois, alors. Comme ça, tout le monde achèvera son parcours dans un laps de temps raisonnable. Et, la fois suivante, nous reprendrons là où nous nous serons arrêtés. Privilégions la qualité plutôt que la quantité.

— La police a déjà fait ce travail, objecta-t-elle.

— Cela ne fait rien. J'ai vu dans un reportage qu'une petite fille disparue avait été retrouvée dans le parc qui avait pourtant été fouillé et ratissé quelques jours auparavant. On peut toujours passer à côté de quelque chose.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans grande conviction.

Elle semblait plus détendue maintenant que le dîner était terminé. Le sédatif commençait-il à faire effet ? Elle avait déjà bu la moitié du verre que Tiffany lui avait apporté après le repas.

*Bon sang ! Dépêche-toi de boire ce verre, finissons-en !* songea-t-il en vidant le sien. Il savait que le Rohypnol faisait effet en trente minutes, mais Zoé sirotait son vin lentement, à petites gorgées. En avait-elle bu

assez ? Si c'était le cas, elle ne devrait pas tarder à s'assoupir...

— Poussons jusqu'à Syanford Ranch, proposa-t-il.

Elle acquiesça vigoureusement. Bon sang ! Où puisait-elle cette énergie ? Pourquoi ne finissait-elle pas son verre ? Si ça continuait comme ça, elle ne serait pas K.O. avant l'arrivée de Tommy et James. Or il voulait Zoé pour lui tout seul d'abord, dans sa chambre, comme si elle était sa femme. Peut-être la partagerait-il plus tard, quand il aurait assouvi ses désirs, mais il voulait prendre son temps, sans être bousculé. Puisqu'elle devrait mourir après, il pourrait faire tout ce qu'il voulait, sans chercher à la ménager. Ce serait une nouvelle expérience. D'ordinaire, il devait se retenir pour ne pas abîmer trop vite son « animal ». Ce n'était pas toujours facile de les enlever. Il fallait prendre de grands risques, même s'ils étaient calculés — quoi qu'en pensât Tiffany. D'ailleurs, il n'en avait kidnappé que quatre, dont Rover qui était actuellement dans le coma et Samantha, endormie à l'étage. Quatre, ce n'était pas beaucoup...

Mais ses pulsions devenaient de plus en plus envahissantes. Tout comme son goût du sang et de la violence. Son plaisir était étroitement lié à la douleur des victimes. Il fallait qu'elles souffrent — sans quoi il ne parvenait pas à jouir. C'était pour cette raison que Rover avait fini par se rebeller. C'était aussi pour ça qu'il ne parvenait plus à faire l'amour « normalement » avec sa femme. Même les séances de bondage ou la cire chaude ne lui faisaient plus d'effet.

Le visage de Laurie, la fillette de dix ans qu'il avait enlevée dans un parc, six mois après son mariage, passa devant ses yeux. A cette époque, ils vivaient en Virginie et il allait à la fac de droit. Tiffany croyait qu'il avait relâché la gamine, mais il l'avait tuée, et avait caché son corps dans les bois — très bien caché... Jamais personne ne la retrouverait. Redoutant la réaction de Tiffany, il avait préféré lui taire cette partie de l'histoire. Depuis, il l'avait amenée à accepter l'idée qu'il fallait tuer les gosses, que c'était une fin inévitable — en se gardant bien de préciser qu'il était parfaitement à l'aise avec ça, et qu'il en tirait même du plaisir.

Il pensait parfois à Laurie pour faire monter son excitation.

— Colin ?

La voix de Zoé interrompt le fil de ses pensées.

— Désolé.

Il simula un bâillement.

— La journée a été longue et je suis crevé. Et vous, vous tenez le coup ?

— Ça va. Nous avons terminé pour ce soir, non ?

Elle s'adossa à la chaise après avoir reposé son verre, qu'elle venait de finir.

— Encore un peu de vin ? demanda-t-il.



— Non, merci.

— Nous avons prévu l'itinéraire pour une dizaine de volontaires... Peut-être devrions-nous prévoir plus grand, au cas où il y aurait plus de monde que prévu ?

Elle se pencha de nouveau sur les cartes.

— Ce serait bien... mais je crois quand même que nous devrions nous concentrer sur cette zone-ci, suggéra-t-elle en indiquant un coin de la carte qui allait jusqu'à Roseville.

— Pourquoi ? Samantha peut se trouver n'importe où.

*A l'étage, par exemple...*

— Quand j'en ai parlé à l'inspecteur Thomas, il m'a conseillé de concentrer nos efforts dans un rayon de quatre kilomètres autour de la maison.

— L'inspecteur Thomas sait que nous organisons une battue ?

Cela ne l'inquiéta pas ; il s'y attendait même.

— Je le lui ai annoncé au téléphone, tout à l'heure. Il m'a promis de nous rejoindre avec d'autres policiers.

Colin se crispa. Ce qu'il avait prévu lui parut soudain compromis, mais il devait parer à toutes les éventualités.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ce soir ? s'informa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Nous aurions pu lui demander de passer. Il aurait été de bon conseil, puisqu'il a déjà ratissé le secteur.

— Mais comme vous l'avez dit, repasser aux mêmes endroits ne sera pas superflu. Vous êtes d'une grande aide, murmura-t-elle en le gratifiant d'un sourire reconnaissant.

Elle semblait si sincère, accrochée à la petite fenêtre d'espoir qu'il lui avait fait entrevoir. Un sentiment de toute-puissance l'envahit. Le bonheur de Zoé dépendait de lui, dorénavant. Et de lui seul.

D'ailleurs, il allait annuler la soirée avec James et Tommy. Ils ne feraient que lui barrer la route...

— Et je ne suis pas sûre que l'inspecteur ait une grande expérience dans les enlèvements d'enfants, ajouta-t-elle.

— Et votre ami — le détective privé ? demanda Colin. On aurait pu l'inviter lui aussi, vous ne croyez pas ?

Il la vit jeter un coup d'œil surpris à son verre vide. Elle se demandait peut-être à quel moment elle l'avait fini — ou pourquoi la tête lui tournait après seulement deux verres.

— Il n'était pas disponible ce soir.

— Pourquoi ça ? répondit-il d'un air intéressé.

— Il avait prévu de réinterroger certaines personnes.

— Lesquelles ?

— La meilleure amie de Samantha, ainsi que ses parents.

Excellent. Le détective était occupé ailleurs.

— Est-ce qu'il sait avec qui vous êtes ?

Elle ferma les yeux et secoua doucement la tête, comme si elle s'efforçait de rester éveillée.

Parfait ! Le Rohypnol faisait effet.

— Zoé ?

Elle ouvrit les yeux.

— Hmm ?

— Sait-il que vous êtes ici ? répéta-t-il.

— Hmm.

— Il le sait, pressa-t-il. Vous lui avez dit ? Vous avez dit à Jonathan que vous veniez dîner chez nous ?

Elle hocha la tête.

— Oui... Il m'a proposé... de passer chez lui... après, bredouilla-t-elle.

Zut. Ça, ça compliquait la situation. Sa voiture était garée de l'autre côté de la rue, et pas dans l'allée d'Anton, mais les voisins ne prêteraient pas attention à ce détail, même s'ils avaient entendu parler de leur rupture.

— Où allez-vous ? articula-t-elle laborieusement.

Avait-il eu la main lourde ? Il aurait dû se contenter d'un demi-comprimé pour qu'elle ne soit pas complètement inconsciente. Il voulait qu'elle réagisse à ce qu'il lui ferait. C'était là tout le plaisir.

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un !

Il se mit à rire en agitant la main vers elle, comme pour lui faire ses adieux. Elle était trop dans le cirage pour s'en offusquer. Elle laissa même échapper un bruit de gorge qui ressemblait à un rire.

— J'ai la pétoche, chuchota Tiffany en se lovant contre lui.

— Tu plaisantes ? Regarde-la ! Elle ne comprend pas ce qui lui arrive... Elle est aussi vulnérable que l'oiseau tombé du nid !

Zoé se leva, titubante, l'œil hagard, avant de retomber sur sa chaise.

— Regarde-la, répéta-t-il à sa femme, avant de s'adresser à Zoé : Je crois que vous devriez vous asseoir sur le canapé...

— Dé-désolée. Je... Je ne sais pas... je ne peux pas... J'ai dû trop boire, mais...

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous vous serez reposée, dit-il en la guidant vers le salon.

— Colin..., intervint Tiffany d'une voix pleine d'appréhension. Tu l'as entendue : le détective privé sait qu'elle est ici. Si elle disparaît, nous serons les premiers suspects. Ça risque de nous poser des problèmes — comment ferons-nous pour Samantha s'ils viennent

fouiller la maison ?

Au contraire, tout s'imbriquait parfaitement, comme les pièces d'un puzzle ! Il ne pouvait pas laisser passer une opportunité pareille.

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Comment ?

— Est-ce que votre portable est dans votre sac, Zoé ?

— Qu-quoi ? bafouilla cette dernière en plissant les yeux.

— Votre téléphone portable... Où est-il ?

Ses mouvements étaient maladroits, mais, malgré son manque de coordination, elle réussit à le sortir de son sac.

— Qu'est-ce que... vous faites ? demanda-t-elle quand il le lui prit des mains.

— Je vais envoyer un texto à Jonathan.

— Oh ! d'accord... Dites-lui... de venir me chercher.

— Ne vous inquiétez pas.

Il fit glisser ses doigts sur sa joue. Elle était si jolie.

— Vous ne risquez rien avec moi, la rassura-t-il.

— Colin, c'est de la folie ! s'exclama Tiffany par-dessus son épaule.

— Ferme-la. Je t'ai dit que j'avais un plan.

— C'est trop risqué !

— Je t'ai dit de la fermer ! Déshabille-toi.

— *Quoi ?*

— Elle est plus grande que toi, mais avec une paire de talons tu pourras passer pour elle...

— Je ne comprends pas...

— T'occupe !

Il prit le sac de Zoé qu'il vida sur le sol, avant d'en inspecter le contenu. Allongée sur le canapé, le regard fixé au plafond, Zoé n'émit aucune protestation.

— Tiens, prends ça ! fit-il en tendant à Tiffany la paire de lunettes de soleil.

— Il fait nuit, protesta-t-elle. J'aurai l'air bizarre, avec des lunettes...

— Mais non ! Tout le monde sait que Zoé ne les quitte plus parce qu'elle a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Ça paraîtra tout à fait normal, au contraire.

Tiffany lui lança un regard incrédule.

— Allez ! Dépêche-toi ! s'impatiente-t-il.

Il la poussait un peu trop, il en avait conscience — mais il était à bout de patience. Il claqua dans ses doigts pour la faire bouger.

— Tout ira bien si tu suis mes instructions.

A contrecœur, elle commença à se déshabiller.

— Attendez... Qu'est-ce que... ? bafouilla Zoé quand il commença à déboutonner son chemisier. C'est toi, Anton ?

Colin se pencha, lui murmurant doucement à l'oreille :

— Tout va bien, bébé, c'est moi. J'essaie juste de te mettre au lit. Tu as besoin de te reposer.

Le regard dans le vide, la bouche entrouverte, elle ne lui opposa plus aucune résistance. Sa respiration s'apaisa petit à petit. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'apprécier le spectacle... Allongée en sous-vêtements sur le canapé, sa voisine ressemblait à une poupée de chiffon.

— Mais... qu'est-ce que c'est que cette lingerie ? s'étonna-t-il en regardant le soutien-gorge blanc à armature et la culotte de coton à pois roses. C'est d'un banal ! Je suis un peu déçu, franchement... Je m'attendais à mieux de votre part.

— Colin !

Il se retourna. Sa femme faisait la moue, évidemment.

— Arrête de te faire du mouron ! bougonna-t-il. Je t'aime et tu le sais. Habille-toi et bouge sa voiture.

Il lui jeta les vêtements de Zoé et le trousseau de clés.

— Quand tu seras au volant, n'hésite pas à klaxonner et à faire un signe si l'un de nos voisins est dehors. Essaie de te faire remarquer... Il faut que les gens pensent que Zoé quitte le quartier, tu piges ?

— Et j'irai où ? demanda-t-elle.

Il secoua Zoé par l'épaule.

— Hé ! Où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Hmm ?

— Dans quel hôtel avez-vous pris une chambre ?

Elle ne répondit pas.

— Zoé ! cria-t-il.

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et elle se mit à gigoter.

Son silence l'enragea autant qu'il l'excita. Il la violerait pendant des heures, puis il la tuerait. Il n'avait jamais fait ça avant, et, cette fois, il n'aurait pas à se retenir. Il pourrait satisfaire tous ses fantasmes, même les plus violents.

— Colin, où est-ce que je vais garer sa voiture ? redemanda Tiffany.

— Trouve un hôtel !

— Lequel ?

— N'importe lequel, mais à une demi-heure d'ici. Un hôtel assez fréquenté pour que tu passes inaperçue.

— Pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle en le fixant, les yeux écarquillés.

— Parce que l'endroit où on l'aura vue pour la dernière fois doit être le plus loin possible d'ici.

Mais surtout il voulait passer un peu de temps seul avec sa belle voisine, sans sa femme... et la jalousie qui la rongait.

— Bon... d'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Laisse les lunettes de soleil dans la chambre que tu vas prendre, utilise sa carte de crédit et son permis de conduire. Garde la tête baissée au cas où il y aurait des caméras.

— Et comment je fais pour revenir ?

— Prends un taxi et descends à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, tu te caches dans un coin, tu changes de vêtements et tu jettes les siens dans une poubelle pour qu'on ne les retrouve pas.

— Et ensuite, je t'appelle pour que tu viennes me chercher ?

— T'es complètement débile ou quoi ? Personne ne doit voir une de nos voitures quitter l'allée !

En plus, il serait bien trop occupé à s'amuser avec Zoé... C'était cette partie du plan qui contrariait Tiffany, bien sûr.

— Je vais devoir marcher jusqu'ici ?

— Tu n'en mourras pas.

— Et James et Tommy ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la pendule. Ils seront là dans une heure.

— Je vais annuler.

Tiffany prit un air horrifié.

— Tu m'as promis que vous vous la partageriez !

Refusant de la laisser lui gâcher son plaisir, il se jeta brutalement sur elle.

— Je vais la tuer, c'est ce que tu veux non ? Ça devrait te suffire ! Une nuit... C'est tout ce que je te demande ! Alors je te suggère de suivre mon plan à la lettre — à moins que tu ne veuilles que je te tue, toi aussi ?

— *Me tuer ?* répéta-t-elle, le souffle court. Tu le penses vraiment ?

Il secoua la tête, exaspéré.

— Allez, dégage !

Elle resta plantée là, sans esquisser le moindre geste. Quand il vit des larmes rouler sur ses joues, il s'avança vers elle, se forçant à la serrer dans ses bras. C'était le moyen le plus rapide d'obtenir d'elle ce qu'il souhaitait.

— Je suis désolé, bébé. Tu es avec moi sur ce coup, d'accord ? Je suis stressé. Nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière et nous devons penser au moindre détail pour éviter le pire.

Elle renifla.

— D'accord, je suis partie. J'y vais, murmura-t-elle sans bouger pour autant. Et le détective privé ?

— Je m'en suis déjà occupé.

— Comment ?

— Je lui ai envoyé un message du portable de Zoé, disant qu'elle partait de chez nous pour prendre une chambre d'hôtel et qu'elle le contacterait dans la matinée. Demain, quand elle ne rendra pas les

clés de la chambre et que sa voiture sera repérée dans le parking, on comprendra qu'elle a disparu... mais nous serons disculpés d'avance grâce au texto !

— C'est très malin. Tu es tellement intelligent, mon Colin !

— Je suis avocat ! Tu t'attendais à moins ?

— Oh ! non, ça non !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

— Zoé ?

Colin lui attrapa le menton, et, d'un geste brusque, attira son visage vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais le voyait-elle ? Pas sûr.

— Zoé, vous m'entendez ?

Aucune réaction.

— Bon sang, cette pilule vous a fait plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Il n'aurait pas dû la droguer. Il aurait préféré la traîner à l'étage, où il l'aurait ligotée, mais il pensait offrir un spectacle à ses potes. Sans compter que c'était la première fois qu'il agressait une adulte. Il n'avait pas voulu sous-estimer le danger... Elle aurait pu se libérer et se mettre à hurler ou jeter quelque chose contre une fenêtre pour attirer l'attention d'un voisin. Peut-être même celle Anton !

Il la redressa et dégrafa son soutien-gorge pour pouvoir la contempler pendant qu'il passait un coup de fil pour annuler la petite sauterie.

— Comment ça, on ne peut pas venir ce soir ? s'emporta Tommy. On est prêts, mec !

— Désolé, mais Tiffany a pris froid.

Il y eut une pause au bout du fil.

— Bon... Laisse-la se reposer et viens nous rejoindre chez moi. On meta un film ensemble.

— Ça va pas, la tête ? Je ne peux quand même pas la laisser seule alors qu'elle est malade !

— Pourquoi ?

— Pour quel genre de mari tu me prends ? lâcha Colin avant de raccrocher.

Puis il prit Zoé dans ses bras et la porta à l'étage.

Jonathan s'empara du gobelet qu'il avait laissé dans sa voiture avant d'aller voir Marti Seacrest, et avala une gorgée de café froid. Il ne put réprimer une grimace. Il fallait vraiment qu'il ait besoin de caféine pour ingurgiter un tel breuvage ! Une bouffée de frustration l'envahit. Sa rencontre avec la meilleure amie de Samantha ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : Marti n'avait observé aucun changement de comportement chez Sam dans la semaine qui avait précédé le lundi de sa disparition ; elle assurait que sa camarade n'avait fait aucune nouvelle connaissance, n'avait noué aucun contact sur le net qui aurait pu laisser penser à une mauvaise rencontre.

Jon n'avait jamais été confronté à une disparition aussi complète. Ils avaient si peu d'éléments, si peu de pistes... A croire que Sam s'était volatilisée !

L'image de Toby Simpson, étendu sur son lit d'hôpital, dans le coma, lui revint à l'esprit. Ce qui était arrivé à cet enfant éclairait la situation sous un jour nouveau. Et s'il ne reprenait jamais conscience ?

Son téléphone se mit à vibrer, l'arrachant à ses pensées. Reposant son gobelet, il se recula contre le dossier de son siège pour sortir l'appareil de sa poche. C'était un texto de Zoé :

Me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

Elle avait donc décidé de ne pas venir chez lui... Ce qui lui parut étrange, c'est qu'elle n'ait pas cherché à lui parler pour dresser le bilan de la journée et savoir s'il avait du nouveau. Il tenta de la rappeler et tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle cherchait manifestement à l'éviter. N'était-ce pas plus sage, en effet ? Et lui, que désirait-il ? Souffrir, une fois de plus ? Non, bien sûr. Mais elle avait besoin de soutien... Elle ne devait pas rester seule dans une chambre d'hôtel !

Et si ce n'était que son attirance pour elle qui le poussait à insister ?

Troublé, il composa de nouveau son numéro. N'obtenant pas plus

de résultats, il reposa l'appareil sur le tableau de bord avec un soupir, et tourna le contact. Au moment où il quittait le quartier, la sonnerie de son téléphone retentit, envahissant l'habitable. Lorsqu'il vit le numéro qui s'affichait, il sourit, ravi.

— Enfin ! s'écria-t-il en décrochant. Alors Mme Fornier ? On n'a plus de temps à consacrer à ses vieux amis ?

En entendant le rire de Jasmine se propager sur la ligne, il mesura à quel point elle lui manquait depuis qu'elle était partie vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Désolée... Romain et moi étions partis dans le bayou.

— Le bayou ? Je croyais que tu avais peur des crocodiles !

— Mince ! Tu es un vrai mordu de nature, toi ! s'exclama-t-elle en laissant éclater un autre rire. Je te ferai remarquer que ce sont des *alligators*, par ici !

— Ce qui compte, c'est qu'ils ont de grandes dents et peuvent te déchiqueter en moins de temps qu'il m'en faut pour le dire ! Je n'ai pas raison ?

— Si. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à l'un d'eux, mais ils gardent généralement leurs distances. Et avec Romain je ne risque rien... Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de ton aide, Jaz, dit-il en s'engageant sur la 65.

Autant se rendre directement chez les Bell et voir de quoi il retournait. Avec un peu de chance, Zoé s'y trouverait encore !

— Tu es sur une enquête difficile ?

— Hélas, oui. Je traque un tordu de la pire espèce — une sorte de pédophile sadique qui sévit à Rocklin.

Il ralentit, avant de s'immobiliser, pris dans un flot de voitures.

— De quels éléments disposes-tu ? demanda Jasmine après un silence.

Il lui résuma brièvement l'enlèvement de Samantha Duncan et la découverte du jeune Toby Simpson.

— On l'a retrouvé dans les bois ? demanda-t-elle quand il eut fini.

Qu'est-ce qui pouvait bien bloquer la circulation ? Un accident ? Une panne ? Il tordit le cou, cherchant à comprendre... et ne vit qu'un flot de plus en plus dense de véhicules.

— C'est ça. A côté de Placerville, répondit-il.

— A ta place, je vérifierais à qui appartiennent les maisons, les cabanes... Peut-être même les entreprises qui se trouvent à proximité.

— La plupart des habitations sont louées.

— Alors je me débrouillerais pour mettre la main sur les baux de location.

C'était ce qu'il comptait faire, effectivement.

— Jusqu'où est-ce que je dois remonter ? Un an ? Deux ans ? Plus ?



— A deux ans, au moins. On sait que les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs crimes, là où ils se sentent à l'abri et tout-puissants. Ce « Maître » vit peut-être à Rocklin en ce moment, mais il a forcément un lien avec Placerville.

C'était ce que Jon aurait aimé éviter : passer au crible les contrats de propriété et de location lui imposerait un travail long et minutieux, sans aucune garantie de résultat. Et pendant ce temps, Samantha serait peut-être entre les mains de l'homme qui avait torturé Toby Simpson. Pour le bien de l'adolescente, il aurait préféré agir plus rapidement.

— C'est une zone que le ravisseur doit bien connaître. S'il habite Rocklin, il semblerait plus logique qu'il ait relâché le garçon près d'Auburn, poursuivit-elle. Or il est allé jusqu'à Placerville. Pourquoi, à ton avis ?

— En fait, je ne pense pas qu'il ait voulu libérer sa victime. Toby s'est échappé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jonathan avala à contrecœur une nouvelle gorgée de café froid.

— C'est un miracle que le pauvre gamin soit encore en vie. Si tu voyais l'état dans lequel il est...

— Je suis bien contente de ne pas y être confrontée.

Les détails étaient superflus. Son amie avait vu tant d'horreurs au cours des nombreuses enquêtes qu'elle avait contribué à résoudre !

— Il n'a donc pas pu révéler grand-chose depuis qu'il a été secouru, si ce n'est que son ravisseur se faisait appeler « Maître », qu'il le traitait comme s'il était un chien et que cela se passait à Rocklin ? résuma-t-elle.

— Exactement. Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant.

— D'autres corps ont-ils été découverts ? demanda Jasmine.

Il sentit à son changement de ton qu'elle ne souhaitait pas s'appesantir sur le sort du garçon.

— Pas que je sache. J'ai parlé au mari de Skye, aujourd'hui.

— David est flic à Sacramento, pas à Rocklin, s'étonna-t-elle.

— Oui, mais il avait quand même plus de chances que moi d'obtenir des infos.

Jonathan roula au pas sur quelques mètres.

— Il m'a assuré qu'aucun homicide d'enfant ou d'adolescent n'est à déplorer dans la région depuis plusieurs mois, poursuivit-il.

— Et l'inspecteur qui est sur l'affaire ? Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas.

— Est-ce qu'il pense, lui aussi, qu'il pourrait y avoir un lien entre ces deux enlèvements ?

— Il n'écarte aucune piste.

— Il va peut-être demander à ses enquêteurs d'éplucher les baux de location de la forêt de Placerville.

— Je l'espère.

Jon avait, malgré tout, l'intention d'y jeter un œil. Il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé échapper le moindre indice ou négligé un détail qui aurait pu se révéler essentiel.

Un silence s'installa sur la ligne et Jonathan ne chercha pas à le rompre, laissant à son amie le temps de la réflexion.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ce détraqué ? finit-il par demander. Quelque chose te vient à l'esprit ?

— Je serais tentée de dire que c'est un marginal vivant en périphérie de la communauté. Il a quand même réussi à cacher ce gamin pendant près de deux mois... mais cette hypothèse ne tient pas la route. Il y a plusieurs détails qui ne collent pas...

— Le quartier, par exemple. C'est trop huppé pour le profil que tu décris.

— Exact, bien qu'il pourrait s'agir d'un fils à la dérive domicilié chez ses parents, ou d'un locataire un peu marginal pour le quartier. Non, c'est autre chose qui me chiffonne...

— Il y a très peu de locataires à Rocklin, tu sais. Un ou deux, au grand maximum.

— Le kidnappeur a peut-être hérité de la maison de ses parents et il a du temps libre..., continua Jasmine.

Jonathan fit mentalement le tour des personnes qu'il avait déjà interrogées. Amis, famille et voisins... Aucun d'eux ne correspondait au profil qu'elle décrivait.

— Qu'est-ce que cherche ce type ? Tu penses que c'est un prédateur sexuel ? demanda-t-il.

— Le garçon a été retrouvé nu, non ?

Devant lui, une Ford cherchait à forcer le passage pour changer de file, provoquant presque un accrochage.

— Il ne manquait plus que ça ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien, lâcha-t-il distraitement, avant de poursuivre : la nudité représente peut-être un moyen de contrôle et de domination. Ou d'humiliation. Si c'est un détraqué sexuel, c'est étrange qu'il passe d'un garçon à une fille, non ?

— Sauf si le sexe ne représente qu'une forme de torture et que c'est ce rapport violent qui lui procure du plaisir. Des études ont montré

que de nombreux psychopathes suivent un scénario préétabli pour satisfaire leurs fantasmes, et qu'ils le reproduisent encore et encore, cherchant la « perfection », sans jamais l'atteindre.

Tout en écoutant attentivement ce que lui disait Jasmine, Jonathan luttait contre l'énervement qui le gagnait. Il avait raté Zoé et se retrouvait coincé dans cet embouteillage de malheur. Combien de temps allait-il devoir patienter ?

— Je croyais que ce genre de criminel s'en prenait à un profil précis de victimes... Celui-là passe aussi facilement, semble-t-il, d'un gamin de quatorze ans à une adolescente de treize ans !

— C'est plus une question d'opportunité que de conformité à ses pulsions, à mon avis. En gros, il prend ce qui lui tombe sous la main quand il décide de passer à l'action. Ce « Maître » aurait peut-être préféré une fille quand il a enlevé Toby Simpson, ou l'inverse, mais il a profité d'une occasion. Ou alors...

Le trafic parut s'améliorer et il avança d'un petit mètre.

— Ou quoi ? demanda-t-il en pilant brutalement pour éviter une moto.

— Ou tu fais fausse route. Il n'y a peut-être aucun lien entre Toby Simpson et Samantha Duncan. Et si tu avais affaire à deux criminels ? As-tu envisagé cette possibilité ?

— A part Rocklin, rien ne relie les deux affaires, mais mon instinct me dit que ce « Maître » est bien notre homme. Sam a disparu le jour où l'on a retrouvé Toby. Il s'agit de deux enfants du même âge. Ils ont été enlevés dans une même zone géographique, un quartier cosu et protégé... C'est trop de coïncidences...

— Si tu as raison, cet homme a une confiance démesurée en lui et se sent invincible, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après avoir laissé s'échapper sa victime, n'importe qui se serait tenu à carreau, le temps que la situation se tasse. Au lieu de ça, il enlève aussitôt Samantha.

— Un ego surdimensionné, oui ! marmonna Jonathan.

— Ou sa compulsion devient trop forte et les garde-fous habituels ne sont plus efficaces. Difficile à dire : le profilage n'est pas une science exacte.

Le bruit d'une sirène retentit derrière lui et Jonathan se décala sur le côté, autant qu'il le put, pour laisser passer l'ambulance.

— Le quartier dans lequel il vit m'amène à penser que c'est un type organisé, ajouta-t-il.

— Et intelligent.

— Il nous faudra donc être plus malins que lui. Mais, pour le moment, nous manquons de pistes.

Des flashes de lumière rouges et bleus trouaient le ciel nocturne un

peu plus loin sur l'autoroute. Jon était presque arrivé à hauteur de l'accident, à présent.

— As-tu interrogé le facteur, le jardinier ou le type chargé de l'entretien de la piscine — si les Duncan en employaient un ?

— Oui. J'ai la même liste que la police. Toutes ces personnes ont été interrogées et leurs alibis vérifiés. J'en ai rencontré beaucoup, moi aussi.

— Samantha est peut-être sortie pour tromper son ennui, suggéra Jasmine. As-tu parlé aux employés des magasins les plus proches, examiné les bandes vidéo des caméras ?

— La police l'a fait. La gamine se remettait d'une mononucléose. Elle était fatiguée. Je ne crois pas qu'elle soit sortie volontairement.

— Pourtant...

— Après avoir passé du temps avec sa mère, je crois de moins en moins possible qu'elle soit sortie sans sa permission.

Il y eut un bref silence.

— Après avoir passé du temps avec sa mère ? répéta Jasmine. Vous vous êtes rapprochés, tous les deux ?

— Pas particulièrement *rapprochés*, mais je l'ai beaucoup vue, ces derniers jours.

— Méfie-toi.

Il comprenait sa mise en garde, mais il lui était difficile de rester indifférent aux souffrances de ses clients. Le visage de Maria lui revint brusquement à la mémoire. Il en était tombé amoureux alors qu'elle avait fait appel à ses services pour qu'il enquête sur les agissements de son mari violent, Dan Bartolo, qui voulait obtenir la garde exclusive de leur fils. Mais les preuves qu'il n'avait eu aucun mal à rassembler — et accessoirement son amour — n'avaient pas suffi à la sauver. Elle avait fini par retourner auprès de son mari qui l'avait tuée d'un coup de feu, deux semaines plus tard. Il avait eu d'autres liaisons, mais aucune n'avait été aussi intense que celle qu'il avait connue avec elle. Après la mort de Maria, il s'était juré de ne plus mêler travail et sentiments.

— Zoé n'est pas mariée et elle vient de rompre avec son fiancé.

— Il n'y a rien entre vous ?

— Non. Ce n'est qu'une relation professionnelle, affirma-t-il.

— Tant mieux. Sa fille vient de disparaître, elle n'a plus aucun repère et elle réagit en fonction de cette nouvelle situation. Tout sera complètement différent dans quelques semaines ou quelques mois. Il est même probable qu'elle renoue avec son fiancé.

— Je ne le pense pas.

— Elle n'était pas avec lui sans raison, Jon ! Quand la vie aura repris son cours, cette raison reprendra le dessus.

Il avait du mal à envisager que Zoé se réconcilie avec Lucassi. Mais

après tout... Inutile d'être psychologue pour comprendre qu'elle avait un problème avec la figure paternelle, problème qui l'avait sans aucun doute poussée vers Anton. Mais il ne suffisait pas de mettre le doigt sur une faille pour la combler, hélas !

— J'ai déjà fait le tour du problème, Jaz, déclara-t-il pour couper court à la conversation.

— Je sais, mais c'est dans ta nature d'aider les gens et cette Zoé est sûrement mal en point en ce moment. Rappelle-toi cette femme battue que tu as hébergée et qui a fini par retourner auprès de celui qui la maltraitait...

Il leva les yeux au ciel.

— Merci de me le rappeler, mais Maria pensait faire au mieux pour son fils.

— Je me fiche de savoir pourquoi elle l'a fait. Toi, tu mérites une femme libre et qui a quelque chose à t'offrir.

Il réprima une nouvelle vague de frustration. Même s'il savait qu'elle avait raison, les mots de Jasmine le heurtaient. Il n'avait pas envie de les écouter. Et ces voitures qui n'avançaient pas...

— Bon, assez de conseils personnels pour aujourd'hui !

— Comme tu veux ! J'arrête de faire ma grande sœur. Donc... quand me fais-tu parvenir un vêtement ou un objet appartenant à Samantha Duncan ?

Il sourit. Voilà ce qu'il voulait entendre ! C'était même ce qu'il avait en tête quand il avait essayé de la joindre. Il n'en avait pas parlé avec Zoé. Elle l'aurait sans doute pris pour un illuminé s'il lui avait annoncé qu'il comptait faire appel à une profileuse doté d'un don... paranormal. Mais il avait vu Jasmine anticiper des événements, capter des signes, des sensations, avoir accès aux pensées d'un criminel, indiquer des lieux où se trouvaient des personnes disparues — et tout cela en touchant simplement un objet qui leur avait appartenu.

Elle pouvait les aider à localiser Samantha. Il en était convaincu.

— Tu veux bien ? Cela ne te gêne pas ?

— Pas du tout ! Mais ne te fais pas d'illusions... Tu sais comment ça se passe : parfois, j'ai des impressions, des intuitions... et, d'autres fois, rien. Et souvent je ne sais pas comment interpréter ce que je ressens ou même si je dois m'y fier. Je ne peux donc rien garantir.

— Je sais que tu n'as pas de boule de cristal. Mais, là, je piétine... Ton aide pourrait se révéler déterminante.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Après avoir raccroché, Jonathan descendit sa vitre et s'accouda. Un policier gérait maintenant la circulation et faisait passer les voitures sur une seule voie, au compte-gouttes.

Zoé devait être partie de chez les Bell, à présent. Il composa son numéro. S'il passait par son hôtel, il prendrait un des vêtements de

Samantha. Le plus tôt serait le mieux.

« *Bonjour, c'est Zoé. Désolée de ne pas pouvoir vous répondre. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible...* »

Il lâcha un juron et lui envoya un texto :

Rappelez-moi. G besoin 2 vous parler.

Sam gémit. Pourquoi était-elle si fatiguée ? N'avait-elle pas éliminé toute la drogue ingurgitée ? Était-ce la mononucléose qui la rendait si apathique ? Ou l'angoisse ? Samantha n'aurait su le dire, mais elle peinait à garder les yeux ouverts. Ce serait si facile de se laisser sombrer. Sauf que sa situation ne risquait pas de s'améliorer si elle céda à cette envie. Elle devait rester sur le qui-vive, tous les sens en alerte, pour percevoir le moindre bruit, même étouffé. Un claquement de porte, une voix, un rire. Que se passait-il en bas ? Cela faisait un moment qu'elle guettait, et elle n'avait toujours rien entendu. Les invités de Tiffany étaient-ils arrivés ?

Et si son plan ne fonctionnait pas ? Tout serait fichu, se dit-elle, étendue sur le sol, l'oreille collée au plancher. Alors qu'elle luttait contre la vague de peur qui la submergeait, elle crut entendre un bruit. Son esprit lui jouait-il des tours ? Elle désirait tellement entendre quelque chose !

Et si ce n'était que Tiffany et Colin qui bougeaient dans la maison ? Avaient-ils annulé leur soirée ?

Le silence revint. Ce silence qui la rendait folle. Elle avait l'impression d'avoir été aspirée dans le vide, coincée dans une autre dimension.

Elle se recroquevilla, renonçant soudain à veiller. Ses yeux s'embuèrent et les marques grossièrement gravées sur la plinthe, près du matelas, se brouillèrent. Elle ne tiendrait jamais trente-six jours. Ni même une autre semaine...

Et, soudain, elle perçut de nouveau un son. Ou plutôt une vibration. Qu'est-ce que c'était ? Elle pressa l'oreille contre le sol. Un cri ?

— Hé ! Colin ? Tiffany ? Je sais que vous êtes là... Les voitures sont dans l'allée... Tiffany ?

— Papa ? Reste en bas ! Tiff est toute nue.

C'était la voix de Colin.

Des pas martelèrent l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang ? reprit-il, puis sa voix s'éloigna. Et le silence retomba sur la pièce.

Sam se redressa, le corps secoué de tremblements irrépessibles. Il y avait quelqu'un dans la maison. C'était le moment d'agir.

Mais si ce visiteur était le père de Colin, comment prévoir sa

réaction ? Prendrait-il son parti ou celui de son fils ?

Colin était hors de lui. Qu'est-ce que son père fichait chez lui, bon sang ? Il n'avait pas à venir chez eux — et encore moins à l'improviste ! Il savait bien que Tiffany et lui tenaient à leur intimité. C'était à cette condition, non négociable, qu'il ne coupait pas les ponts avec lui, comme il l'avait fait avec Tina, sa mère.

Paddy avait tant de regrets pour n'avoir rien fait pour le protéger de Tina quand il était petit, qu'il était prêt à tout accepter pour ne pas se fâcher avec le seul enfant qui lui parlait encore. Courtney, qui avait pris le parti de leur mère, après le divorce, refusait tout contact avec lui.

Il pensait que son père respecterait sa volonté. Il l'avait fait, jusqu'à présent, d'ailleurs. Quand Sheryl, sa nouvelle femme, avait suggéré que le repas de Pâques se passe à Rocklin pour changer, Paddy l'avait aussitôt coupée, en lui demandant d'aller lui chercher une bière. C'étaient Colin et Tiffany qui se déplaçaient jusqu'à Antelope, dans le petit pavillon de son père — pas l'inverse. Ça s'était toujours passé comme ça, et ça ne changerait pas. Surtout pas pour les beaux yeux de Sheryl... Quelle peste, celle-là ! Colin ne l'aimait pas, mais elle cuisinait bien et il prenait un malin plaisir à s'imposer chez eux pendant les vacances pour la voir les servir, sachant qu'elle détestait ça. Et puis, tant qu'il restait en bons termes avec son père, il pouvait utiliser sa cabane. Certains de ses meilleurs souvenirs étaient liés à cette maisonnette — celui d'avoir torturé son second « animal de compagnie », notamment. C'était aussi là-bas qu'il l'avait enterré.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il en entrant dans le salon tout en enfilant son pull.

Paddy, qui se tenait devant la cheminée, le regard fixé sur la photo de fiançailles de son fils, pivota vers lui. Colin refréna une bouffée de rage. Zoé était attachée, la caméra installée, prête à filmer... Colin venait d'enlever sa chemise quand il avait entendu son père l'appeler depuis le rez-de-chaussée. Et heureusement qu'il l'avait entendu, d'ailleurs ! Si son vieux l'avait surpris dans la chambre avec Zoé... Un frisson le parcourut de la tête aux pieds à cette idée.



Nullement embarrassé, Paddy passa une main dans ses cheveux gris, coupés courts et encore épais pour son âge, et croisa le regard contrarié de son fils.

— Il faut que je te parle.

Colin ne put s'empêcher de lancer un regard vers l'escalier. Zoé l'attendait... Soumise, impuissante... Il devait la rejoindre, bon sang !

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

Il crispa les poings. Quelle que soit la raison de cette visite, elle était malvenue. Surtout si Paddy était venu pour parler de Courtney. Il essayait depuis deux ans de se réconcilier avec sa fille — en pure perte. Ça pouvait bien attendre une nuit de plus, non ?

Il s'était ramolli en vieillissant. Où était passé l'homme qui ne bronchait pas quand il voyait Tina le battre pour un oui ou pour un non ? Celui qui pouvait même aider sa femme à le maintenir à terre ? Il récoltait ce qu'il avait semé, à présent. Et Colin ne le plaindrait pas, ça non !

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ? Accouche !

— Je suis désolé. Je... tu m'excuseras auprès de Tiffany. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, mais...

Baissant les yeux, Colin s'aperçut qu'il avait enfilé son pull à l'envers.

— Mais quoi ? demanda-t-il en le remettant à l'endroit.

— Je viens de voir quelque chose à la télévision et... ça m'inquiète, finit par avouer Paddy.

Il avait vu quelque chose à la télé ? C'te blague ! Qui ça intéressait ?

— Si c'est à propos de politique...

— Non. C'est à propos de *toi*, Colin.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce que tu as vu à la télé ?

— Rien, j'espère.

Colin s'affala sur le canapé.

— Tu es très mystérieux ce soir.

Son père fit un geste en direction de l'escalier.

— Tu peux demander à Tiffany de descendre ? Je pense qu'elle devrait être là, aussi.

— Ça ne va pas l'intéresser, papa. Elle m'attend au lit, d'accord ? Elle ne va pas descendre, juste parce que tu as vu quelque chose que tu n'as pas aimé à la télévision. Bon, alors maintenant, soit tu te décides à cracher le morceau, soit tu t'en vas, parce que, là, tu viens d'interrompre la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie.

La poitrine de Paddy se souleva tandis qu'il prenait une profonde inspiration.

— On a retrouvé un gamin errant dans les bois, lâcha-t-il.

En proie à la colère et à la frustration où l'avait plongé cette interruption, Colin resta interdit. Il était à des années-lumière de Rover.

Il accusa le coup, mais se ressaisit aussitôt.

— Ouais, j'ai vu ça, il y a une nuit ou deux. Pauvre gosse. Est-il sorti du coma ?

— Non, et il n'est pas certain qu'il en sorte un jour.

— C'est tragique, mais...

Colin fit un geste du bras pour souligner son incompréhension.

— Tu n'as quand même pas fait tout ce chemin pour me raconter cette triste histoire ?

— Le présentateur du journal a montré une carte de l'endroit où ce gamin a été retrouvé.

— Et ?

— C'était juste à côté de la cabane de Mike.

Sa réponse lui fit l'effet d'une douche froide. Il sentit son assurance s'effriter. Cette fois, il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

— Qui est Mike ?

— Un collègue de travail, tu te souviens ? Il a repris la direction de la boutique de jardinage quand ton bon à rien de beau-frère m'a laissé en plan.

— Ah oui, Mike !

— J'avais tout organisé pour que Tiffany et toi louiez sa cabane, il y a deux ans, parce que la famille de Sheryl occupait la mienne. Vous y êtes restés une semaine, tu te souviens ?

— Waouh ! Le gamin a été trouvé près de la cabane de *Mike* ? Le monde est vraiment petit. Je ne savais pas.

— Ils ont lancé un appel à témoins.

Paddy le regarda avec insistance.

— Cela ne te dit rien ?

— Ça devrait ?

— Le garçon affirme que celui qui l'a agressé vit à Rocklin.

Colin haussa les épaules.

— Et alors ?

Son père baissa la voix.

— Je suis ici parce que j'ai peur que tu aies quelque chose à voir avec la disparition de ce gamin.

Un afflux d'adrénaline lui permit de réagir avec virulence.

— Tu crois que j'aurais pu agresser un *enfant* ?

Il s'attendait à ce que son père se défende d'avoir eu ce genre de pensée, qu'il s'emporte, parce que, même si ce dernier avait changé au fil des ans, il pouvait encore réagir avec colère. Mais il resta calme et prit un ton conciliant.

— J'ai du mal à le croire. Pour être honnête, je n'aurais jamais pu

imaginer un scénario aussi sinistre, mais à la télé, ils ont précisé que l'agresseur se faisait appeler « Maître ». Quand j'ai entendu ce terme, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Tu es sérieux ? Bon sang, mais je n'étais qu'un gamin !

Il parvint à émettre un petit rire.

— D'accord, j'ai obligé Courtney à m'appeler « Maître » quand nous étions enfants, mais ce n'était qu'un jeu. Cela ne fait pas de moi le monstre qui s'en est pris à ce gosse !

— Un jeu ? Elle ne l'a pas vécu comme ça.

— C'est le genre de choses qui peut arriver entre frère et sœur.

Son père ne répondit pas.

— Allez ! Je ne suis quand même pas le seul à employer ce mot. Et puis je ne vois pas comment j'aurais rencontré cet enfant !

Il sut avant d'avoir fini sa phrase qu'il en avait trop dit. La réponse était évidente, et son père l'énonça aussitôt.

— Il habitait *mon* quartier, Colin.

Les épaules de Paddy s'affaissèrent et Colin sentit ses jambes se dérober. Son père savait. Il ne voulait sans doute pas se l'avouer, peut-être pour ne pas assumer sa part de responsabilité dans ce que son fils était devenu. Il avait été si fier de lui quand il avait obtenu sa licence de droit !

Au fond de lui, son père savait. Et cette vérité le rendait malade.

Colin releva le menton.

— Ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait ça.

— Tu as un lien avec l'endroit où l'enfant a été enlevé et avec lui où il a été retrouvé. Et...

— Et quoi ? cria Colin, sur la défensive. Tu crois, comme maman, que je suis mauvais, c'est ça !

— Je ne crois plus rien, hélas !

— Même si je voulais kidnapper le gosse de quelqu'un, comment ferais-je avec Tiffany ? Cet enfant a été retenu prisonnier pendant combien de temps ? Deux mois ?

Les yeux de Paddy s'humectèrent de larmes. Colin se raidit. Il n'avait jamais vu son père pleurer. Que devait-il dire ou faire ? S'ils en restaient là, son père risquait de se rendre à la police.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'emporta-t-il.

— Ils n'ont jamais dit combien de temps l'enfant avait été retenu contre son gré, répliqua Paddy.

*Bon sang !* Il s'emmêlait les pinces. Il n'aurait pas dû prendre cet autre rail de coke juste après le départ de Tiffany. Ça lui embrouillait les idées. Comment allait-il s'en sortir, maintenant ?

Il sentit des gouttes de sueur couler le long de son dos.

— Ils l'ont dit au journal télévisé, mentit-il. Je l'ai entendu.

Il s'était appliqué à répondre calmement, et il vit une lueur

d'espoir éclairer le regard de son père.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Comment le saurais-je, sinon ?

— Et la gamine qui a disparu cette semaine ? Ils ont montré sa mère à la télévision. On dirait ta voisine !

*Quelle plaie !* Comment son père avait-il reconnu Zoé ? Elle ne s'était installée avec Anton que quelques mois plus tôt ! Devait-il nier ? C'est ce qu'il aurait aimé faire. Mais s'il était pris en flagrant délit de mensonge, sa position deviendrait indéfendable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux.

— Tu as vu ? C'est incroyable ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais. C'est arrivé en début de semaine. Elle a été enlevée dans son propre jardin. Tu viens d'ailleurs de rater sa mère de peu. Elle était là il y a une heure, pour m'aider à mettre au point la battue que j'organise demain, avec des avocats et des employés de mon cabinet.

— Pourquoi toi ? lui demanda son père.

Colin sentit ses muscles se contracter douloureusement.

— Parce que cette gamine est sûrement en danger. Tu viens juste de le dire toi-même — elle a été enlevée.

— Est-ce que c'est *toi*, Colin ?

— Non ! Qu'est-ce que tu vas chercher !

Qu'est-ce que ce vieux fou croyait ? Qu'il allait se mettre à table et tout avouer juste parce qu'il le lui demandait ? Il s'en sortirait avec un ou deux mensonges, comme il s'en était toujours sorti par le passé. Il n'y avait que sa mère qui pouvait lire en lui à livre ouvert. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus dupe de sa vraie nature. Et elle n'avait pas ménagé ses efforts pour « faire sortir le mal de lui ». Mais ses coups n'avaient fait que renforcer l'agressivité de son fils.

— Je reconnais que cela fait beaucoup de coïncidences, mais je ne suis pour rien. Quand je ne suis pas au travail, je suis avec Tiffany. Où veux-tu que je trouve le temps pour enlever un enfant ? Alors deux...

— C'est bien ce que je me suis dit, répondit doucement Paddy. En roulant jusqu'ici, je n'ai cessé de me répéter que je perdais la tête d'avoir de telles idées. Cela ne pouvait pas être toi. Pas *mon* fils. Je sais que j'ai fait preuve de lâcheté envers toi pour garder ma femme, ma *famille*. J'ai fermé les yeux sur la manière dont elle te traitait, c'est vrai. Et je n'en suis pas fier, mais tu as coupé les ponts avec elle depuis longtemps, Colin. Tu aurais pu te faire aider. Je t'ai encouragé à suivre une thérapie, mais tu as toujours affirmé que tu allais bien. En t'entendant évoquer ta réussite scolaire, ton diplôme d'avocat, ton mariage heureux, ta jolie maison, j'ai eu la faiblesse de croire qu'une personne qui réussissait tout ça *devait* aller bien. Nous savons tous deux que Tiffany te voue une véritable vénération et qu'elle

n'hésiterait pas à se couper les veines si tu le lui demandais.

Aux yeux du monde, la présence de Tiffany dans sa vie était un gage de respectabilité. Elle lui offrait un alibi en béton. Mais pas pour son père : il avait décrypté leur mode de fonctionnement, semblait-il.

— Tu sous-estimes Tiffany. Elle ne marcherait jamais dans une histoire de kidnapping et... et de tentative de meurtre !

— Es-tu sûr que c'est elle que je sous-estime ?

Colin lui attrapa le bras.

— Tu me testes, c'est ça ? Tu me rappelles maman. Toujours à m'accuser du pire !

Paddy recula, le regard rivé sur lui.

— Tu n'as rien fait à ces enfants ? Colin, dis-moi la vérité. Je ne pourrai rien pour toi, si tu me mens.

Il voulait tant croire à son innocence ! C'était pour cette unique raison qu'il s'était déplacé, pour se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés. Colin reprit espoir, et lâcha un rire désabusé.

— Détends-toi. Je n'ai agressé personne, je te le jure.

A cet instant, du bruit s'échappa de l'étage. Malgré l'insonorisation, les coups portés contre le sol retentirent dans le salon. Et de faibles cris parvinrent à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi ! Je suis enchaînée ! Appelez ma mère ! Au secours ! »

En voyant le visage de Paddy se décomposer et prendre la couleur de la cendre, Colin sut qu'il avait compris.

— Bon sang ! murmura-t-il en s'élançant vers l'escalier.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait la sauver ?

— Pas si vite ! s'interposa Colin en le poussant violemment.

Paddy perdit l'équilibre et se cogna la tête en tombant. Etourdi, il cligna des yeux, levant un regard confus vers son fils. En le voyant étendu au sol, Colin ne ressentit qu'un immense soulagement.

— Tu n'aurais jamais dû épouser maman, tu t'en rends compte ? Ce n'était qu'une garce, mais elle était maligne, elle ! Pas comme toi ! Sinon, tu ne te serais jamais aventuré tout seul ici, ajouta-t-il avant de le frapper avec le pied d'une lampe.

Il se laissa tomber à genoux et lui assena d'autres coups.

Quand il fut certain que son père ne respirait plus, Colin se renversa en arrière, submergé par une incroyable euphorie. Tuer un homme ou tuer un enfant, c'était à peu près pareil, finalement !

*Tu n'es plus aussi fort ni aussi rapide, hein, papa ?*

Il grimaça en constatant que le pied de la lampe était abîmé.

— Regarde ce que tu m'as fait faire. Elle n'était pourtant pas donnée !

Il lâcha son arme improvisée et tendit l'oreille pour savoir si Samantha criait encore. Une bouffée de haine le submergea. Il

détestait cette gamine ! Quelle peste... Elle allait souffrir avant de mourir, ça oui ! Mais pour le moment, la maison était silencieuse. Toujours sous l'effet du sédatif, Zoé ne semblait pas avoir réagi aux cris de sa fille. Quant à Sam, elle s'était tue, sûrement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir. Qu'importe ! Il s'occuperait d'elles plus tard. Paddy d'abord.

*Respire profondément. Calme-toi.*

Il ferma les yeux, cherchant à contrôler les bouffées d'adrénaline qui faisaient trembler ses mains. Il avait frôlé le pire. Il lui restait à se débarrasser du corps, puis tout rentrerait dans l'ordre.

Comment devait-il s'y prendre ?

Il se redressa et se mit à arpenter le salon. Il traînerait le mort jusqu'au garage, puis il nettoierait les traces de sang sur le tapis. Quand Tiffany serait de retour, il l'enverrait garer la voiture de Paddy dans le parking de la salle de billard où il se rendait chaque week-end. Plus tard, quand le quartier serait plongé dans le noir, lui-même rentrerait sa voiture dans le garage, mettrait le corps dans le coffre et roulerait jusqu'à un coin isolé, en pleine montagne, pour l'enterrer. Demain, Paddy Bell ne serait qu'une personne disparue de plus.

Il pivota sur lui-même et fit un nouvel aller-retour, refaisant mentalement le tour de la situation. Paddy avait-il confié ses doutes à Sheryl ? Peu probable : ce n'était pas dans son tempérament de parler de faits dont il n'était pas sûr. Mais Sheryl savait peut-être que Paddy devait passer chez eux... Dans ce cas, il n'échapperait pas à ses questions.

Bah ! aucune importance ! Elle serait loin d'imaginer qu'il avait *tué* son Paddy... S'il y avait quelqu'un à soupçonner en premier, c'était son fils à elle. Glen Hagen était impulsif. Tout le monde était au courant de la violente dispute qui les avait opposés, Paddy et lui, et qui avait provoqué la fin de leur association professionnelle.

Oui, tous les soupçons se porteraient sur Glen, songea Colin avec satisfaction. Il lui suffirait de dire que Paddy s'était arrêté ici, avant de se rendre chez Glen pour faire la paix avec lui. Ces derniers temps, ce vieux fou voulait faire la paix avec tout le monde !

Bon. A présent, il devait se ressaisir. Faire preuve de sang-froid — être *malin*.

Il venait de tirer le corps jusqu'au garage et achevait de nettoyer les traces de sang qui maculaient le tapis du salon, quand on frappa à la porte.

\* \* \*

Tout en patientant devant la porte des Bell, Jonathan consulta de nouveau son répondeur. Toujours rien. Il avait pourtant envoyé trois SMS à Zoé au cours des dernières vingt minutes, tandis qu'il était coincé sur l'autoroute. Elle n'y avait pas répondu.

Que se passait-il ? Son silence l'inquiétait. Elle était trop à l'affût des moindres nouvelles pour ne pas avoir son téléphone à portée de main...

La porte s'entrouvrit et il aperçut Colin dans l'entrebâillement. Il lui sourit d'un air affable, comme à son habitude.

— Désolé d'avoir été aussi long à répondre. J'étais dans le garage.

Jonathan hocha la tête.

— Pas de problème. Je cherche Zoé. Vous l'avez vue ?

— Elle a dîné ici.

— Depuis quand est-elle partie ?

Colin fronça les sourcils, marquant un temps de réflexion.

— Ça doit bien faire une heure, finit-il par répondre.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

Jonathan dévisagea Colin. Son front et ses tempes étaient mouillés de sueur. L'avait-il interrompu en pleine séance de sport ? Il laissa glisser son regard sur le jean et le T-shirt de Bell. Il ne portait pas de chaussures. Pas étonnant qu'il ne soit pas ravi d'être dérangé, s'il était sur le point de prendre une douche et qu'il avait dû se rhabiller en toute hâte en entendant la sonnette...

— Elle disait qu'elle était fatiguée. Mais peut-être qu'Anton l'a interceptée, quand elle se dirigeait vers sa voiture. Ils ont rompu, vous savez ?

Jonathan porta distraitement son regard vers la maison voisine et l'allée déserte.

— Je ne vois pas sa voiture.

— Ils sont peut-être allés faire un tour ?

Cette éventualité n'était pas pour rassurer Jonathan. S'était-il trompé sur Zoé ? Retournerait-elle auprès d'Anton malgré la description qu'elle avait faite de leur relation, manifestement dépourvue d'amour ? Après tout, Maria était bien retournée auprès de Bartolo, l'homme qui la battait et qui avait fini par la tuer !

— C'est possible. Merci, lâcha-t-il en tournant les talons.

Quand il joignit Lucassi sur son téléphone portable, cinq minutes plus tard, celui-ci jura ses grands dieux qu'il n'avait pas revu Zoé depuis son départ, la nuit précédente.

Quelle horreur ! Tiffany sentit ses genoux se dérober. Une main sur la bouche, elle se laissa glisser le long du mur, incapable de détacher ses yeux de la mare de sang qui s'élargissait sous la tête de son beau-père.

— Il est mort, murmura-t-elle entre ses doigts.

Il l'était, sans l'ombre d'un doute. Elle le savait déjà. Colin le lui avait dit à la minute où elle était entrée dans la maison et qu'elle l'avait trouvé en train de nettoyer le tapis du salon. Puis ils s'étaient rendus dans le garage. Et elle avait vu le corps de Paddy, gisant sans vie sur le sol bétonné. Pourtant, tout en elle refusait d'y croire. Bien sûr, elle savait que Colin entretenait des rapports complexes avec son père — parfois, il semblait lui tenir rancune du passé ; et, d'autres fois, il se comportait comme s'il voulait tirer un trait sur ses mauvais souvenirs d'enfance. Mais Tiffany, elle, avait toujours apprécié Paddy qui, contrairement à la mère de Colin, s'était toujours montré gentil avec elle. Il lui mettait de côté ses cookies préférés. A cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres.

— Ceux aux pépites de chocolat blanc, murmura-t-elle pour elle-même.

— Lève-toi ! grogna Colin. J'ai besoin que tu m'aides.

Elle ne fit aucun mouvement.

— Allez, bouge ! Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il en lui donnant un petit coup de pied.

Elle cligna des yeux, interloquée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. Tu as tué ton père ! Tu vas passer le reste de ta vie en prison, comme mon frère !

— Ferme-la ! ordonna-t-il. Tu veux que quelqu'un t'entende ?

Il se dressa au-dessus d'elle, l'air menaçant. En état de choc, elle ne songea même pas à se recroqueviller sur elle-même, comme elle le faisait d'habitude pour se protéger. En fait, elle était si hébétée qu'elle n'avait même pas peur de lui.

— Pourquoi, Colin ? murmura-t-elle dans un souffle, comme pour



tenter d'appriivoiser ce qu'elle voyait. Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? Je... je l'aimais, moi.

Les lèvres de Colin se retroussèrent dédaigneusement.

— Lâche-moi, tu veux ! Tu le connaissais à peine.

Comme elle le faisait toujours en entrant dans la maison, elle avait quitté ses chaussures, et dans l'espace confiné du garage où s'était accumulée la chaleur de la journée, particulièrement élevée pour la saison, elle avait l'impression que ses pieds nus étaient deux blocs de glace posés sur le sol de béton tiède.

— Si ! je le connaissais, s'obstina-t-elle.

— Tu connaissais le Paddy qu'il était devenu ces dernières années, mais il n'était pas comme ça avant, quand il prenait le parti de ma mère, ou quand il a failli approuver sa décision de me faire interner dans un asile de fous, à l'adolescence.

— Il était presque d'accord, c'est vrai, mais il t'a expliqué qu'il était ensuite revenu sur sa décision. Et que toute cette histoire l'avait convaincu de quitter ta mère.

— Mouais... C'est vite oublier tout ce qui s'était passé avant, maugréa-t-il.

Elle tendit le bras vers son beau-père, effleurant les callosités sur ses larges mains de bricoleur. En le touchant, elle finirait peut-être par se convaincre que c'était vraiment lui. Son visage était méconnaissable, après les coups que lui avait portés Colin.

— Alors... c'est pour ça que tu l'as... frappé ? Parce que... parce que tu étais encore en colère contre lui, à cause du passé ?

Soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins, Colin baissa le ton. Son agitation donnait à sa voix des éclats discordants.

— Il m'avait percé à jour, Tiff.

Il tira le corps sur une couverture étendue au sol

— Il a vu Zoé lancer un appel à la télévision pour retrouver sa fille. Et il a tout compris.

Elle lâcha à regret la main de Paddy quand Colin enveloppa son corps dans la couverture.

— Mais... comment ? Je ne comprends pas.

Colin se redressa, le souffle court.

— Tu es *stupide* ou quoi ? Je t'ai tout expliqué avant de t'emmener dans le garage !

— Rover lui a parlé du « Maître » ? balbutia-t-elle.

Elle n'avait pas tout saisi des explications de Colin : ce qu'il lui avait raconté sur sa sœur et sur les quartiers d'où avaient disparu les enfants s'entremêlait dans son esprit, ajoutant à sa confusion sans lui dire pourquoi Paddy se retrouvait mort dans son garage.

Colin se pencha pour couvrir les pieds de son père.

— Rover ne lui a rien raconté à lui. Paddy l'a appris aux infos !

— Rover a bien dû parler à *quelqu'un*. Il est sorti du coma, alors ?

Colin essuya la transpiration qui perlait à ses tempes, étalant sans le vouloir un peu de sang sur son front.

— Je ne sais pas, mais nous devons agir vite.

— Agir vite, répéta-t-elle, hypnotisée par la trace de sang sur le visage de son mari. Qu'allons-nous faire ?

Paddy n'était plus là et leur vie ne serait plus jamais la même. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi à Paddy ?

— Ecoute-moi, articula-t-il en l'attrapant par les épaules. Il la secoua vivement.

— J'ai besoin de toi, reprit-il. Ne me file pas tes angoisses.

— Mais...

— Mais rien, gronda-t-il. C'est *ta faute*. Si tu n'avais pas laissé échapper Rover, nous ne serions pas dans cette galère.

— Je n'ai pas pu le rattraper ! Tu le sais bien, se défendit-elle.

— Et Sam ? Elle devait être inconsciente, non ? Comment a-t-elle pu faire un tel boucan ?

— Je ne sais pas. J'ai écrasé deux cachets que j'ai mis dans un milk-shake. Elle l'a bu, je l'ai vue ! Et quand je suis allée vérifier avant l'arrivée de Zoé, elle dormait profondément.

— Alors, tu t'es fait avoir ! Deux pilules auraient assommé un homme de ma taille pendant des heures ! Donc, c'est bien ce que je dis : tout ce qui arrive est *ta faute*.

C'était sa faute à elle si Paddy était mort ? Les larmes lui brûlaient les paupières.

— Mais je l'aimais, moi ! répéta-t-elle, la gorge nouée.

— N'importe quoi ! s'emporta-t-il en la secouant de nouveau. Je m'en contrefous, tu m'entends ? Si tu fais comme je te dis, tout ira bien. Sinon, nous irons en prison. Tu comprends ?

Elle ne pouvait quitter des yeux cette trace de sang sur le front de Colin, se répétant qu'elle devrait l'essuyer, qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, mais son bras refusait de se lever.

— Oui, mais... je ne sais pas quoi faire. Rien ne le ramènera, murmura-t-elle.

Il la lâcha et tira sur le corps sans vie de son père pour dégager le passage près de la porte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On va l'enterrer de telle sorte qu'on ne le retrouvera jamais. Mais d'abord, il faut que tu m'aides à descendre Zoé pour la mettre dans le coffre.

Dans l'air moite et oppressant du garage, ce prénom claqua à son oreille, lui redonnant un peu d'énergie.

— Tu veux les enterrer ensemble ?

— Mais non ! On va la transporter jusqu'à la chambre d'hôtel que tu lui as prise.

— *Vivante ?*

Dans un dernier effort, il poussa le corps de son père contre le mur.

— Oui !

— Mais alors, elle va se réveiller !

— C'est ce qu'on veut.

— Tu m'as promis de la tuer, mais tu as tué Paddy à la place.

— Et alors ? lança-t-il en revenant vers elle. Tu as laissé Rover s'échapper, je te signale ! Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire pour sauver nos miches.

— Mais tu m'as promis de la tuer, répéta-t-elle avec entêtement.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose. Colin lui avait promis d'éliminer Zoé. Pourquoi n'était-elle pas morte ? Il fallait qu'elle meure pour que Colin redevienne prévenant, pour que leur vie reprenne son cours normal.

Il s'essuya de nouveau le front, étalant la trace de sang sur sa peau.

— C'est impossible ! Tu ne comprends pas ? Ce détective de malheur est passé, il y a une demi-heure. Il était déjà à sa recherche.

— Et alors ? Comment pourrait-il penser qu'elle est encore ici ?

— Il le comprendra dès qu'il découvrira qu'elle n'est pas à l'hôtel.

Il attrapa le chiffon qu'il utilisait pour laver les voitures et se mit à essuyer le sang sur le sol.

— C'est le premier endroit où il viendra parce que c'est le dernier endroit connu où elle est passée.

Elle le regardait nettoyer le sang qui, à chacun de ses gestes, s'étalait un peu plus.

— Comment pourrait-il savoir qu'elle n'est pas dans sa chambre d'hôtel ? Il ne sait pas lequel j'ai choisi.

— Il le saura vite.

— Comment ? insista-t-elle.

Il fit gicler du nettoyeur sur les traînées de sang qu'il ne parvenait pas à effacer.

— En appelant tous les hôtels de Sacramento. Ça ne lui prendra pas plus d'une heure. Et quand il aura trouvé l'hôtel où tu l'as enregistrée, il l'appellera.

— Elle ne répondra pas. Et alors ?

Il sortit un sac-poubelle dans lequel il jeta le torchon sanguinolent.

— Il s'y rendra en voiture et cognera à toutes les portes, ou il utilisera ses contacts dans la police pour se faire donner le numéro de chambre par le réceptionniste, poursuivit-il. C'est pour ça que nous devons la transporter à l'hôtel. Pour que Stivers la trouve dans la chambre quand il y entrera. Là... Tu piges, maintenant ?

— Oui, mais... si tu la laisses en vie, elle dira que tu l'as violée.

Il rangea le nettoyeur.

— Je n'ai rien fait avec elle : mon père est arrivé avant.

Tiffany respira plus librement. Quel soulagement ! Elle n'était pas jalouse quand il obligeait ses animaux de compagnie à lui faire des gâteries — d'autant qu'il les partageait avec elle, en les forçant à la servir —, mais l'idée de Zoé dans les bras de Colin lui était insupportable.

— Et si elle se rappelait que tu l'as déshabillée ?

— Aucun risque. Elle est complètement dans le cirage.

— Il faut huit heures pour que les effets du Rohypnol se dissipent complètement. En tout cas, ça s'est passé comme ça avec moi. Si Stivers la trouve, il devinera qu'elle a été droguée.

— Nous déposerons une boîte de somnifères bien en vue sur la table de chevet, pour laisser penser qu'elle en a pris. Comme elle ne se souviendra de rien, elle acceptera cette version. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Si elle disparaissait maintenant, nous serions soupçonnés, expliqua-t-il avec calme.

Tiffany regarda fixement la forme inerte dissimulée sous la couverture. Il n'y avait plus de trace de sang, plus de cadavre, les chiffons avaient disparu, le passage était dégagé, Zoé serait bientôt dans le coffre... Tout allait peut-être finir par rentrer dans l'ordre.

— D'accord ! Alors, elle, nous la déposons dans la chambre d'hôtel et lui, nous... l'enterrons.

Prononcer le prénom « Paddy » était au-dessus de ses forces.

Il jeta le sac-poubelle sur le cadavre de son père.

— C'est ça !

— Où ? demanda-t-elle.

— T'occupe !

Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à creuser.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se souvint de ce que Colin lui avait dit à propos de Samantha.

— C'est le moment de tuer Sam aussi, non ?

— Pas encore. J'ai pas fini avec elle... Mais tu vas l'emmener jusqu'au cabanon de mon père. Il faut qu'on la sorte de la maison le plus vite possible. Comme prévu, je resterai là demain pour la battue, et je te rejoindrai dans la nuit.

Tiffany frissonna. Les images de ce qu'ils avaient fait, là-bas, au deuxième animal de compagnie, l'assaillirent. Elle s'était toujours demandé si cet endroit était hanté. Et s'il l'était, c'était à coup sûr par la gamine que Colin avait tuée. Son esprit devait y errer, prisonnier. Une vague de terreur déferla sur elle.

— Je ne veux pas y aller toute seule, Colin. Cet endroit me file la chair de poule.

Il ouvrit la porte qui reliait le garage au reste de la maison.

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une cabane isolée. Il n'y a pas un voisin

à des kilomètres.

— C'est bien ce que je dis. C'est tellement... isolé ! Et si... si je me perdais ? C'est dangereux de rouler sur ces petites routes. Il n'y a pas beaucoup de panneaux de signalisation.

— Pfff... Tu y es allée assez souvent. Tu connais la route.

— Je préférerais t'attendre.

Il l'attrapa par le bras.

— Tu ne peux pas m'attendre, bon sang ! Pas avec ce détective qui rôde dans le coin et qui cherche Zoé. Et puis Sheryl va venir ici dès qu'elle constatera la disparition de Paddy. Nous ne pouvons pas garder Samantha à l'étage. C'est trop risqué. Imagine qu'elle se remette à crier. En plus, il faut que nous laissions les gens circuler librement dans la maison. Notre façon de gérer les vingt-quatre prochaines heures est déterminante.

Tiffany se mordit la lèvre. Elle ne savait plus que penser... Mais une chose était sûre : ce qui venait de se passer avait fait suffisamment peur à Colin pour lui remettre les idées en place. Il ne lui dirait plus qu'elle s'inquiétait pour rien !

— Et les planches qui condamnent les fenêtres du « parc » ? Le verrou sur la porte ? demanda-t-elle en se frottant le bras.

— Eh bien quoi ?

— Cela pourrait soulever des questions embarrassantes.

— J'enlèverai la serrure et j'y entreposerai ma batterie pour justifier les travaux d'insonorisation.

Il la poussa par la porte.

— Viens m'aider à habiller Zoé.

Elle chancela.

— Oh! non...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai jeté ses vêtements dans la poubelle des toilettes d'une cafétéria !

Il jura et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Retourne immédiatement les chercher pendant que je mets Zoé dans le coffre. Nous l'habillerons une fois arrivés à l'hôtel.

Elle hocha la tête tout en cherchant ses chaussures. Dans son empressement, elle mit le pied sur une grosse marque humide... et eut un haut-le-cœur. C'était le sang de *Paddy*... ou ce qu'il en restait, après le nettoyage de Colin.

— Dépêche-toi, la pressa-t-il en la voyant se figer.

Elle déglutit à plusieurs reprises pour refouler la bile qui envahissait sa gorge et enfila ses chaussures. Elle ne voulait pas penser à Paddy, se dire qu'il était parti pour de bon... parce que, si Colin pouvait tuer son père, il pouvait tuer n'importe qui.

Elle porta machinalement ses mains à son cou, se souvenant de la

sensation d'étouffement qu'elle avait ressentie quand les mains de son mari s'étaient resserrées autour de sa gorge, le soir où elle lui avait avoué qu'elle avait laissé échapper Rover. Pourrait-il *la* tuer un jour ?

Non. Bien sûr que non. Jamais. Il l'aimait.

— Colin ? appela-t-elle d'un ton hésitant.

Avait-il ressenti son angoisse ? Elle le pensa, en le voyant redescendre l'escalier.

— Quoi ?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu es *tout* pour moi, Tiff. Je n'oublierai jamais ce que tu es en train de faire, je te le jure.

Oui, il l'aimait. Comment en avait-elle douté ? Ils surmonteraient ce moment difficile. Et ils seraient de nouveau heureux — comme avant.

Même sans Paddy.

Elle lui décocha un pâle sourire.

— Tu ferais mieux d'enlever le sang que tu as sur le front.

\* \* \*

Quand Zoé souleva la tête, une douleur vive lui transperça le crâne. Elle grimaça. A l'exception d'un faible halo de lumière qui s'échappait de la salle de bains, la pièce était plongée dans la pénombre, mais elle aurait juré qu'elle n'était pas seule. Elle plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la silhouette assise dans le fauteuil, en face du lit.

Qui était-ce ? Jonathan ? Bien sûr. Qui cela pouvait-il être d'autre ? Anton était sorti de sa vie et il n'avait pas cette stature mince et athlétique.

Où étaient-ils ?

Dans une chambre d'hôtel, manifestement. Mais lequel ? Comment et pourquoi y était-elle venue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait pourtant se souvenir qu'elle s'était décidée à accepter la proposition de Jonathan, après avoir réfléchi à ce qu'elle gagnerait à loger chez lui : hormis le fait qu'elle n'aurait pas à dépenser d'argent, elle serait en sécurité, protégée et soutenue. Elle commettait peut-être une erreur en se reposant sur lui, mais elle acceptait d'en payer le prix — du moment qu'elle retrouvait Samantha, que lui importait le reste ? Et puis, si elle veillait à ne pas s'attacher sentimentalement, elle ne souffrirait pas.

Voilà ce qu'elle s'était dit la veille. Alors pourquoi avait-elle finalement loué une chambre d'hôtel ? Était-ce Jonathan qui l'avait emmenée ici ?

— Jonathan ?

Son prénom jaillit de sa bouche, semblable à un croassement rauque. Elle le sentit tressaillir, comme si elle l'avait sorti du sommeil.

— Zoé ?

Il se leva et s'avança vers elle.

— Ça va ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du lit.

Pas vraiment. Elle avait l'impression de souffrir de la pire gueule de bois de sa vie. Pourtant, elle ne se souvenait pas avoir bu plus de deux verres de vin chez les Bell.

Des bribes de souvenirs lui revinrent en tête. Elle était assise à table, à côté de Colin, organisant la battue, et puis... plus rien. Le trou noir.

— Je ne me sens pas très bien, admit-elle. Que... que s'est-il passé ? Comment suis-je arrivée ici ?

Jonathan écarta ses cheveux de son front. L'inquiétude qui brillait dans son regard, la douceur de son geste agirent comme un baume sur son cœur à vif. Elle aurait voulu se serrer contre lui, savourer la chaleur réconfortante de ses bras. Tout oublier.

— Votre voiture est garée devant l'hôtel. Vous n'avez pas conduit jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Si je ne suis pas venue avec vous, je suppose que c'est ce que j'ai fait, mais... et vous, comment êtes-vous entré dans la chambre ?

— Grâce à David.

— Le mari de Skye ?

— Oui. J'ai appelé plusieurs hôtels et fini par vous localiser. Mais j'avais beau frapper à la porte, vous ne répondiez pas — alors j'ai contacté David. Il m'a rejoint ici et il a demandé au directeur de l'hôtel d'ouvrir la porte. Nous étions inquiets... Nous voulions être sûrs que vous alliez bien.

— C'est gentil. Mais puisque j'étais là quand vous êtes entrés, je ne comprends toujours pas... Comment suis-je arrivée ici ?

— Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? insista-t-il.

Rien. Tout ce qui avait suivi le repas semblait avoir été aspiré dans un gros trou noir.

— C'est peut-être à cause de ce mal de tête.

Manifestement, l'angoisse et le stress avaient eu raison d'elle. Elle avait si peu mangé et dormi, ces derniers jours... Le peu qu'elle avait picoré de la tranche de rôti, de la purée de pommes de terre et des haricots verts que lui avait servis Tiffany n'avait pas suffi, semblait-il, à atténuer l'effet dévastateur des deux verres de vin sur son organisme affaibli.

— Quelle heure est-il ?

Il se pencha pour regarder le radio-réveil.

— Presque 4 heures du matin.

— Est-ce que je vous ai appelé, hier soir ?

— Non. C'est ce qui m'a inquiété. Après votre texto, je n'arrivais plus à vous joindre...

— Mon texto ?

Jonathan lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Elle ne se souvenait d'absolument *rien* et c'était une impression terrifiante. Eprouvée par la disparition de Sam, était-elle en train de sombrer dans la folie ?

Cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de familier, Zoé balaya la chambre du regard, mais l'obscurité environnante se confondait avec le voile noir qui recouvrait ses souvenirs. Cette pièce ne lui disait absolument rien. Elle remarqua les somnifères sur la table de chevet. Cela pouvait-il expliquer son état ?

Mais pourquoi en avait-elle pris alors qu'elle attendait des nouvelles de Sam ? Seigneur ! Si Sam avait eu besoin d'elle !

Toujours assis à côté d'elle, Jonathan tourna vers elle l'écran de son portable où figurait le SMS qu'elle lui avait écrit :

Ne me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

— C'est moi qui ai écrit ça ? demanda-t-elle.

— A 20 heures 6, exactement.

Elle le relut. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, cognant dans ses oreilles. Elle ne se souvenait pas plus de l'avoir écrit que d'avoir conduit jusqu'à cet hôtel. Mais pas question de l'admettre. Jonathan allait penser qu'elle perdait la raison !

— Oh... Je suppose... que c'est à cause des somnifères...

— Combien en avez-vous pris ?

— Deux, lâcha-t-elle sans en avoir la moindre idée.

Il bougea sur le bord du lit.

— Pourquoi vous êtes-vous éloignée de Rocklin, Zoé ? La battue est prévue de bonne heure, ce matin...

C'était une bonne question. Elle aurait aimé avoir la réponse.

— Ça me coûte de l'avouer, mais... je devais être un peu éméchée quand j'ai quitté la maison des Bell. Je suis pourtant sûre de n'avoir bu que deux verres de vin, mais...

Elle passa les mains sur ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pris le volant. C'est si irresponsable de ma part !

— Le réceptionniste m'a dit que vous étiez sobre quand vous êtes arrivée.

— Les effets se sont peut-être manifestés plus tard...

Cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à l'hôtel. C'était à n'y rien comprendre !

— Sans doute, admit-il en la dévisageant attentivement.

— Est-ce que vous, ça va ? demanda-t-elle.



— Ça va. Maintenant, allongez-vous et dormez un peu. Vous vous sentirez mieux en vous réveillant demain matin.

Il se leva, mais elle lui attrapa la main.

— Ne partez pas.

Sans un mot, il s'allongea près d'elle. L'instant d'après, elle nichait sa tête au creux de son épaule et, sous sa main posée sur son torse, elle sentait le battement régulier de son cœur.

Sa chaleur, le parfum sur ses vêtements et l'odeur de sa peau l'apaisèrent instantanément. La douleur desserra son emprise sur son crâne, et elle sombra dans un profond sommeil.

Quelque chose ne collait pas, mais Jon ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Deux verres de vin pendant le repas ne suffisaient pas à expliquer la profonde désorientation dans laquelle se trouvait Zoé. Avait-elle bu un peu plus sans s'en rendre compte — ou n'avait-elle voulu l'admettre devant lui ? Était-ce dû aux effets combinés de l'alcool et des somnifères ? C'était plausible. Mais si elle avait trop bu, pourquoi Tiffany et Colin l'avaient-ils laissée prendre le volant ? D'après ce dernier, elle allait bien quand elle les avait quittés, ce qui avait été confirmé par le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan attendit que Zoé soit profondément endormie, puis il se dégagea avec précaution et se leva. Il avait espéré qu'elle lui fournirait des réponses, mais son comportement ne faisait que soulever plus de questions : elle avait lu le SMS comme si elle le découvrait, et regardé la boîte de somnifères comme si ce n'était pas la sienne. Quant à l'hôtel, elle ne semblait pas comprendre pourquoi elle avait roulé plus de trente minutes pour louer une chambre en plein centre de Sacramento, alors qu'il n'y avait pas moins de six hôtels à Rocklin — où elle devait être très tôt, le lendemain — avec des tarifs plus abordables...

Et que dire de l'état dans lequel David et lui l'avaient retrouvée ! Elle était allongée sur le lit, le chemisier boutonné de travers et le jean ouvert. A ce qu'il avait pu voir, elle n'avait pas pris sa trousse de toilette. Il n'avait pas voulu y prêter trop d'importance, mais cela s'ajoutait au reste...

Attrapant la boîte de somnifères, il se dirigea vers la salle de bains.

Si la boîte était neuve quand elle l'avait ouverte en arrivant, songea-t-il en versant les comprimés dans sa main, elle devrait en contenir quarante-six — quarante-huit moins les deux qu'elle disait avoir avalés. Il n'en compta que quarante.

— Elle en a pris huit, marmonna-t-il.

Il recommença pour être sûr. Quarante comprimés. Cela pouvait expliquer son état de confusion... mais il avait du mal à croire qu'elle ait voulu en prendre autant.

Il ouvrit la poubelle en plastique, espérant y trouver le sachet ou le ticket de caisse indiquant dans quelle pharmacie elle s'était arrêtée et à quelle heure. Il serait facile de retrouver la personne qui l'avait servie. Peut-être se souviendrait-elle assez de Zoé pour lui fournir des indications sur son état.

Mais il ne trouva rien. Ni sachet, ni reçu.

Il pensa à son portable. L'historique des appels et des messages pourrait sans doute lui en dire plus. Mais de quel droit se permettrait-il de fouiller ainsi dans ses affaires ?

Dubitatif, il revint s'asseoir dans le fauteuil. De nombreuses femmes qui avaient été droguées à leur insu imputaient le malaise qu'elles ressentaient et l'absence de souvenirs à l'alcool qu'elles avaient ingéré. Si Zoé avait été sexuellement agressée, il devait en avoir le cœur net. Il n'avait pas le choix.

Il prit le sac de Zoé, regagna la salle de bains et sortit le téléphone. Hormis le message qu'elle lui avait adressé, elle n'en avait pas envoyé d'autres et elle n'avait plus passé aucun coup de fil après 17 heures 33. Il fit défiler les appels entrants : elle en avait reçu quatre de lui, un de l'inspecteur Thomas et un venant de Californie. Sans doute Sharon, la petite amie de son père.

Il finit par ouvrir sa boîte de réception et vit le message qu'il lui avait envoyé. Il y en avait un d'Anton, aussi. Les deux avaient été ouverts.

Si Zoé avait lu son message, elle savait donc que c'était urgent. Pourquoi n'avait-elle pas répondu ? Elle ne lâchait jamais son téléphone portable, d'ordinaire ! Depuis la disparition de Sam, tout son être était tendu, en attente de nouvelles. Elle ne vivait que pour sa fille ! Pourtant tout dans son attitude de la nuit précédente semblait indiquer le contraire.... Cela ne lui ressemblait pas. Et, franchement, c'était inquiétant.

Faisant taire ses scrupules, il sélectionna le message d'Anton et l'afficha :

Zoé, je n'arrive pas à t'oublier. T'apercevoir ce soir en sachant que tu ne veux plus de moi m'a brisé le cœur.

Quand il avait appelé Anton en sortant de chez les Bell, celui-ci lui avait affirmé ne pas avoir vu Zoé. Avait-il voulu dire qu'il ne lui avait pas parlé ? Avait-il menti ? L'avait-il droguée et...

L'image de Zoé gisant inconsciente sur le couvre-lit, comme si elle y avait été jetée à la hâte, lui revint à la mémoire. Il sortit de la salle de bains et s'arrêta devant le lit. Quand ils s'étaient rendus à San Diego, Zoé avait refusé de prendre le moindre calmant. Elle avait peut-être changé d'avis sur la question, certes, mais en aucun cas elle

n'en aurait pris autant. Et, surtout, elle aurait répondu à son message.

Que diable s'était-il passé la veille ? Si elle allait bien en arrivant dans cette chambre, Jon devait-il en déduire que le problème était survenu après ? Anton l'avait-il retrouvée ici — ou suivie ? Quelqu'un d'autre ?

Il devait s'assurer qu'elle n'avait pas été agressée.

Elle bougea et roula sur le dos quand il alluma la lampe de chevet.

— Jonathan ?

— Je suis là.

Penché au-dessus d'elle, il lui attrapa le menton pour incliner son visage vers lui et examina ses yeux, ses joues, son nez, son cou.

Gênée par la lumière, elle tenta de se couvrir les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je regarde si vous avez des blessures.

— Pourquoi aurais-je des blessures ?

— J'espère que vous n'en avez pas, au contraire.

Elle plaqua un oreiller sur son visage pour se protéger de la lumière.

— Je veux juste dormir.

— Est-ce que je peux défaire votre chemisier, Zoé ? Je voudrais voir si vous avez des hématomes.

Il avait suivi assez d'affaires de viol pour savoir que, si son corps portait des marques d'une agression, il les trouverait là. Dans l'une de ses enquêtes, c'est l'empreinte de dents sur la poitrine de la victime qui avait permis la condamnation de l'homme qui l'avait violée.

Elle ne répondit pas.

Il écarta l'oreiller et lui secoua gentiment l'épaule.

— Zoé ?

Elle marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Inutile d'attendre une réponse claire, songea-t-il en déboutonnant rapidement son chemisier.

La bretelle de son soutien-gorge était entortillée dans son dos. Il ne voyait pas comment une femme pouvait être aussi maladroite. A moins d'être ivre. Mais le réceptionniste de l'hôtel n'avait rien trouvé d'anormal dans la tenue de Zoé et elle lui était apparue parfaitement sobre. Pourquoi se serait-elle dévêtue, puis rhabillée n'importe comment, ingérant entre-temps une grosse quantité de somnifères ?

Tout portait à croire que c'était quelqu'un qui l'avait fait. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'on l'avait déshabillée au préalable. Bref, il s'était passé *quelque chose* — mais quoi ? Il baissa son jean et inspecta ses jambes. Mis à part une fine trace rouge sur une cheville, qui aurait pu laisser penser à une marque de ligature, il ne vit aucune autre blessure suspecte.

Alors qu'il regardait sa cheville, elle se réveilla de nouveau et l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital, lui dit-il. J'aimerais qu'un médecin vous examine.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle endurait déjà tant d'épreuves ! Devait-il lui faire part de ses craintes ?

— Par précaution, répondit-il simplement.

Elle ne dit rien, mais quand il rajusta son chemisier, elle l'arrêta et guida sa main vers sa poitrine.

— J'ai une bien meilleure idée, confia-t-elle.

Jon sentit sa main s'arrondir sur son sein. Traversé par une décharge électrique, il sentit tous ses muscles se raidir. L'intensité du désir qui le balaya lui coupa le souffle. Il l'avait désirée à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Malgré Sheridan. Malgré le fait qu'elle était sa cliente.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il retira doucement sa main, puis fit glisser un doigt le long de sa joue.

— Vous méritez tellement mieux que ce que vous avez eu, Zoé.

Leur respiration était rapide, leur souffle court.

— Dois-je en déduire que c'est vous qui allez me donner ce que je mérite ? minauda-t-elle.

Il nota son sourire charmeur et comprit qu'elle s'était méprise sur le sens de ses paroles, mais il ne la corrigea pas. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à remplir le vide immense qui trouait son cœur.

— Jonathan ? reprit-elle. Vous ne voulez pas...

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Non, dit-il doucement, sans trop savoir où il avait trouvé la force de refuser son invitation.

\* \* \*

Zoé n'avait pas subi d'agression sexuelle. Jonathan laissa échapper un soupir de soulagement. Le médecin des urgences n'avait relevé aucune blessure physique et avait expliqué son trou de mémoire par un abus d'alcool aggravé par la douleur et la tension qui l'accablaient depuis une semaine. Adossé contre sa voiture dans le parking du Sierra Collège, Jon écoutait distraitement Colin donner les dernières consignes aux bénévoles. Il ne savait pas encore si elle avait été droguée, mais il le saurait très vite — dès que les résultats de l'analyse toxicologique leur parviendraient.

Il baissa ses lunettes de soleil, comme pour faire obstacle aux questions qui se bouscuaient dans sa tête. Après une nouvelle nuit sans vrai sommeil, il se sentait fourbu. Colin distribuait maintenant des plans à ses collègues et à quelques voisins. Quelques journalistes

et des policiers étaient présents. L'inspecteur Thomas, qui s'était déjà adressé à l'ensemble des bénévoles, faisait également circuler des affichettes fournies par la police.

Son cœur se serra. Il savait combien Zoé aurait voulu être présente et participer aux recherches, mais les médecins avaient insisté pour la garder sous surveillance, à l'hôpital. Elle avait cherché à les amadouer puis, n'obtenant pas gain de cause, elle avait même fait pression sur lui, le menaçant de ne jamais plus lui adresser la parole s'il ne l'aidait pas à sortir.

Si elle pouvait dire vrai ! Peut-être cesserait-il de se repasser en boucle cet instant où elle avait guidé sa main vers sa poitrine...

Alors que les bénévoles commençaient à se disperser, Colin s'approcha pour le saluer.

Il semblait avoir passé une très mauvaise nuit, lui aussi, constata-t-il en l'observant attentivement.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Moi ?

Colin mit une main sur son torse.

— Très bien. Pourquoi cette question ?

— Vous n'avez pas l'air en meilleur état que moi !

— Je me suis couché tard, s'excusa Bell, un sourire penaud aux lèvres. Et vous, quelle est votre excuse ?

— Même chose.

Colin se pencha pour jeter un coup d'œil dans la voiture de Jonathan.

— Où est Zoé ? Je pensais qu'elle serait là.

— Elle ne se sent pas bien.

Il fronça les sourcils.

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'en dire plus, d'ailleurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Combien de verres de vin a-t-elle bus hier soir ?

Colin frotta son menton rasé de près.

— Trois, peut-être quatre. Je n'ai pas vraiment compté. Pourquoi ?

— Paraissait-elle éméchée quand elle est partie ?

— Sûrement pas, ou je ne l'aurais pas laissée prendre sa voiture.

— Elle a mangé ?

— Pas autant que nous l'aurions voulu.

Quatre verres de vin sur un ventre vide, cela pouvait expliquer...

— Nous nous faisons beaucoup de souci pour elle. Est-ce qu'elle va tenir le coup, à votre avis ? poursuivit Colin. Elle paraît sur le point de craquer.

— C'est difficile, vous savez ! Votre femme n'est pas là ?

Il aurait bien aimé entendre la version de Tiffany Bell. Elle pouvait apporter un éclairage différent de celui de son mari sur le comportement de Zoé.

— Elle est partie à la campagne. Nous avions prévu depuis longtemps de passer le week-end dans le cabanon de mon père.

— Elle est partie sans vous ?

— Je la rejoindrai quand les recherches seront finies. Elle voulait faire les courses et un peu de ménage.

Cela paraissait logique. En fait, tout semblait normal, à l'exception de la disparition de Sam et de l'état de Zoé.

— C'est dommage que nous ne puissions pas offrir la récompense dont on a parlé au dîner. Ces affichettes seraient beaucoup plus parlantes si elles ressemblaient à ça...

Prenant un crayon, il griffonna « Récompense : 10 000 dollars » sur l'une d'elles.

— Ça ne laisserait personne indifférent, hein ? reprit-il.

Zoé lui avait parlé de la récompense lorsqu'ils étaient revenus de Los Angeles. Elle ne lui avait pas dit que les plans avaient changé, mais il en subodorait les raisons.

— Anton est revenu sur sa parole ?

— Il est passé ce matin à la maison pour me dire de continuer comme prévu et de mentionner la récompense. Mais comme ils ont rompu, je ne sais pas si je dois le croire. Cela pourrait être un stratagème pour tenter de reconquérir Zoé. Si cela ne se passe pas comme il le souhaite, comment réagira-t-il ? Et je n'ai pas pu la joindre, alors...

Jonathan se demanda ce que Zoé en aurait dit. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille, certes. Mais elle était également déterminée à ne plus rien devoir à Lucassi.

— Laissons-le en dehors de ça.

— D'accord. Peut-être que je peux avancer moi-même la récompense, avança Colin.

Jonathan n'aurait su dire s'il était sérieux, mais il le soupçonnait fortement de vouloir se faire valoir.

— Tiffany est d'accord ?

— Vous plaisantez ? Elle se fait autant de souci pour Zoé et Sam que moi !

— Vous avez déjà fait beaucoup pour elles.

— C'est bien normal. Nous sommes leurs voisins. Enfin, nous l'étions.

Jonathan était sur le point de répondre quand son portable sonna. Il jeta un coup d'œil sur son écran. C'était un appel du sud de la Californie, mais ce n'était pas le même numéro que celui qui s'était affiché sur le téléphone de Zoé.

— Merci pour votre aide.

Pensant la conversation terminée, il se détourna pour décrocher, mais Colin poursuivit :

— Vous restez dans le coin aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous, je suis juste passé pour m'assurer que tout allait bien. Je reste, de toute façon, en contact avec l'inspecteur Thomas.

— O.K. ! Dites à Zoé que je lui souhaite de se remettre au plus vite, ajouta-t-il en tendant à Jonathan l'affichette sur laquelle il avait écrit le montant de la récompense.

— Ce sera fait, promit-il en prenant l'appel.

Il observa la photo de Samantha, avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Allô !

— Monsieur Stivers ?

C'était une voix masculine.

— C'est moi, oui.

— Bonjour ! C'est Franky Bates.

Que voulait l'homme qui avait violé Zoé ? Jon lui avait donné sa carte, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Que puis-je pour vous, monsieur Bates ?

— Eh bien... Je sais que Zoé ne veut probablement pas entendre parler de moi, mais j'y ai beaucoup pensé et... j'aimerais vous aider. Si je peux... Je veux dire, si elle accepte mon aide.

Jonathan se glissa au volant de sa voiture.

— J'apprécie votre geste, mais je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire.

— Je me doutais que vous diriez ça, mais je suis à Sacramento et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez.

Jonathan se redressa, les nerfs soudain à vif. La présence de Franky Bates apportait un nouvel éclairage aux événements de la nuit précédente.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Il y a deux heures. Juste le temps de prendre un petit déjeuner. Je ne voulais pas vous appeler trop tôt.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pensé que, si je me déplaçais, vous me prendriez plus au sérieux.

— Etes-vous venu en avion ou...

— En voiture. Je me suis dit : « Eh, pourquoi m'imaginer tout un tas de trucs ? Autant me rendre sur place et voir si je peux me rendre utile. »

— Avez-vous parlé à Zoé ?

— Non, bien sûr que non ! Mais ma grand-mère m'a chargé de lui



donner quelques petites choses. Des tartes, un napperon au crochet, un petit cadeau pour sa fille si — quand nous la retrouverons. Ce n'est pas grand-chose, mais ça lui tenait à cœur.

Jon ne l'écoutait que d'une oreille. Si Bates avait effectivement roulé toute la nuit, il le prouverait sans difficulté.

— Vous avez gardé les tickets de caisse lors de vos passages dans les stations-service ? s'enquit-il tout à trac.

Il y eut un instant d'hésitation sur la ligne. Puis Franky répondit, un ton plus haut :

— Oui. Vous voulez les voir ?

— Effectivement. Mettez-les de côté pour moi.

— D'accord.

Jonathan retint un soupir. Il semblait sincère. Le problème ne venait pas de lui, cette fois-ci.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous et rester en dehors de ça.

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas compliquer les choses. C'est pour ça que je vous appelle. J'aimerais juste... que vous sachiez que je suis là, prêt à faire tout ce qu'il faut. Si vous voulez que je passe les deux prochaines semaines à consulter de la paperasse ou à parcourir les bois, ça me va. Je peux distribuer des avis de recherche, frapper aux portes... Je suis prêt à tout, vous savez ! Je peux même prendre en charge vos honoraires, si ça peut soulager Zoé.

Jonathan haussa les sourcils. Il n'avait pourtant pas eu l'impression que Bates roulait sur l'or...

— Je crains que les besoins financiers de Zoé soient au-dessus de vos moyens, mais je le lui dirai.

Que pouvait-il ajouter d'autre ? Bates semblait si disposé à bien faire...

— De combien a-t-elle besoin ? demanda-t-il soudain.

Jonathan releva l'affichette. Offrir une récompense pour encourager les bonnes volontés n'était pas une mauvaise idée.

— Idéalement ?

— Idéalement.

— Dix mille dollars

Bates siffla.

— C'est beaucoup.

— En effet.

— Est-ce le montant de vos honoraires ?

— Non, je travaille bénévolement sur cette affaire. Les dix mille dollars serviraient à financer une récompense... On veut encourager ceux qui savent où est Samantha à nous parler.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû y penser.

Il y eut de nouveau un silence, puis la réponse de Franky fusa sur

la ligne :

— D'accord !

— D'accord quoi ? répliqua Jonathan, surpris.

— Si... si je rassemble cette somme, comment je vous la fais parvenir ?

Jonathan démarra après avoir jeté un regard à sa montre. Il avait rendez-vous avec une des employées d'un cabinet immobilier qui louait des cabanons dans la forêt de Placerville. Il ne pouvait se permettre d'arriver en retard alors qu'elle avait accepté de venir un samedi pour lui rendre service.

— N'allez pas cambrioler une banque !

— Je n'ai pas l'intention de commettre quoi que ce soit d'illégal. J'ai changé, vous savez !

— Vous avez une idée pour trouver cet argent ?

— Ça se pourrait... cela devrait marcher.

Jonathan en doutait, mais la conviction qu'il perçut dans la voix de Bates lui donna envie d'y croire.

— Très bien. Si vous parvenez à réunir cette somme, appelez-moi pour que nous nous rencontrions.

Particulièrement isolé, sans eau courante ni électricité, le cabanon offrait un confort des plus rudimentaires. Tiffany était déjà allée aux toilettes qui se trouvaient à l'extérieur et se retenait depuis un moment, reculant sans cesse le moment d'y retourner. Ce n'était pas tant la puanteur qui s'en dégageait ni même les mouches qui la rebutaient, mais plutôt le craquement sinistre que faisait le battant de bois quand on l'ouvrait. Lorsqu'elle se glissait dans cet espace sombre et étroit, elle avait l'impression désagréable d'entrer dans un cercueil planté à la verticale. Et, d'une certaine façon, elle n'était pas loin de la vérité. C'était là que Colin avait enterré la gamine qu'il avait enlevée dans le Nevada, après leur séjour à Las Vegas, où ils s'étaient rendus pour fêter l'obtention de son diplôme d'avocat. Colin avait affirmé que la chaux vive et les tablettes désinfectantes que son père utilisait pour chasser les mauvaises odeurs en accéléreraient la décomposition. Chaque fois qu'elle y entrait, elle était hantée par la vision d'un corps pourrissant. Elle décida qu'elle irait dans les bois, en passant très vite par les toilettes pour chercher du papier.

Elle frissonna et posa son magazine. Elle avait beau lire et relire cet article sur les derniers potins des stars, elle était trop sur les nerfs pour en comprendre le moindre mot. D'autant que son esprit ne cessait de se tourner vers Samantha, qu'elle avait laissée dans la remise.

*N'y pense pas. Elle n'a que ce qu'elle mérite.*

Elle se leva et arpena le salon pendant quelques minutes, avant de se diriger vers la cuisine. Elle avait toujours aimé cette pièce, mais en cet instant elle n'y éprouvait qu'un malaise indicible. Tout lui rappelait Paddy — de la chaise où il s'asseyait jusqu'au bocal rempli de tranches de bœuf séché qui était posé sur le plan de travail. C'était son domaine. Sheryl n'y venait pratiquement jamais, préférant le confort de sa maison au plaisir rustique de cette cabane. Il était même probable qu'elle ne savait où elle se situait avec précision.

Son beau-père n'y était pourtant plus venu depuis des mois. En vieillissant, il semblait s'accommoder d'une vie plus calme auprès de

sa femme, et il avait laissé l'usage du cabanon à Colin.

L'odeur de son cigare et de la chemise de flanelle qu'il portait pour aller à la chasse vint hanter ses narines et lui donna l'impression de sentir sa présence, flottant tout autour d'elle.

— Je ne voulais pas vous perdre, murmura-t-elle en se tordant les doigts.

Où était Colin ? Elle avait besoin de lui — plus que jamais auparavant. D'autant qu'ils ne s'étaient pas parlé depuis le moment où il avait forcé Samantha à avaler deux somnifères et où il l'avait enfermée dans une grande malle. Il l'avait placée à l'arrière du véhicule, plutôt que dans le coffre. La mésaventure avec Rover lui avait servi de leçon et ils avaient estimé que Tiffany parviendrait plus facilement à faire taire la gamine, si elle s'avisait d'appeler à l'aide.

Mais Sam ne s'était pas réveillée et n'avait pas fait le moindre bruit de tout le trajet. Elle n'avait même pas bougé quand Tiffany avait tiré sans ménagement la lourde malle hors de la voiture, la traînant ensuite sur le sol cahoteux jusqu'à la remise.

Tiffany laissa échapper un soupir et se décida à sortir pour aller jeter un nouveau coup d'œil sur sa prisonnière.

Elle poussa la porte de la remise et passa la tête par l'entrebâillement, saisie par l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait. L'endroit, qui servait à entreposer les affaires de chasse, puait autant que les toilettes, mais, après ce que Samantha avait fait la nuit dernière, elle ne méritait guère mieux. C'était sa faute si Paddy était mort. Si elle ne s'était pas mise à crier, Colin aurait réussi à rassurer son père et il n'aurait pas eu besoin de le tuer. C'est ce qu'il lui avait affirmé et Tiffany en était convaincue, à présent.

— Samantha ?

Elle fit quelques pas sur le sol en terre battue et se pencha sur la malle. La gamine était toujours recroquevillée à l'intérieur. Tiffany l'avait ouverte à son arrivée pour attacher l'extrémité de la laisse à un pieu enfoncé dans le sol, comme Colin lui avait dit de le faire. Elle l'appela une nouvelle fois, mais Samantha ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux. Cette fois, Colin avait eu la main lourde sur les somnifères.

— Tu t'es crue maligne en dégoillant le milk-shake, hein ? lança-t-elle à la forme inerte. Eh bien, j'espère que tu aimes dormir à la belle étoile et que tu ne crains pas le froid, parce que les nuits sont sacrément fraîches par ici. Tu étais bien trop dans les vapes hier pour te rendre compte de quoi que ce soit, mais tu en auras un aperçu dès ce soir. Sans parler des moustiques ! Je te souhaite bien du plaisir !

Un sourire de satisfaction aux lèvres, elle claqua la porte, puis piétina devant, hésitant quelques instants. Elle se dirigeait à contrecœur vers les toilettes, quand elle entendit un bruit de moteur.

Colin ! Elle pivota et se précipita vers la voiture.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras, lui laissant à peine le temps de sortir du véhicule. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

— Je vais bien.

Il lui embrassa la tempe avant de la relâcher. Ce geste tendre gonfla son cœur d'une joie disproportionnée et lui fit oublier un court instant les soucis qui l'accablaient.

— Comment ça s'est passé ? As-tu eu des nouvelles de Sheryl ?

— Elle m'a appelé ce matin, pendant la battue.

La bouffée de plaisir qui l'avait envahie s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que mon père n'était pas rentré hier soir. Puis elle m'a demandé si je l'avais vu.

— Elle ne sait donc pas qu'il est venu chez nous ?

— Apparemment non.

— Quelle chance !

Le soleil filtrait à travers les branches des pins, tachetant l'horizon d'un camaïeu de rose orangé. Distinguant mal l'expression de Colin, qui se trouvait à contre-jour, elle mit sa main en visière.

— Cela facilite les choses, en effet, admit-il.

— Et la battue ? Comment s'est-elle passée ?

— Comme sur des roulettes, répondit-il en souriant. Bien sûr, personne n'a rien trouvé. J'ai même commandé des pizzas et convié tout le monde à déjeuner à la maison. Histoire de leur montrer que je sais bien faire les choses.

Elle tressaillit

— Et le sang ? Tu es sûr qu'il n'en restait aucune trace ?

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai veillé au moindre détail. Et je souhaite bien du courage aux flics s'ils devaient fouiller la maison et faire un relevé d'empreintes... avec tous les gens qui sont passés chez nous...

— Oh ! c'est vrai, ça !

— Tu vois ? Je t'ai dit que je contrôlais la situation.

Tiffany baissa la tête et gratta le sol de la pointe du pied, envoyant rouler une pomme de pin sur le côté.

— Et Sheryl, elle est très inquiète ? finit-elle par demander, non sans noter la fatigue qui se lisait sur le visage de son mari.

— Oui.

Elle sentit son cœur se serrer. Elle aimait Sheryl autant que Paddy et ne voulait pas la voir souffrir.

— Comment tu vas te débrouiller avec elle ?

— Je lui ai dit que j'allais rouler au hasard pour essayer de le

trouver.

— Alors, difficile de ne pas être joignable, enchaîna-t-elle en le voyant sortir son portable de sa poche.

Ils savaient tous les deux qu'il n'y avait pas de réseau dans le coin.

— Oui... Je dois pouvoir répondre à ses appels, sinon ça paraîtrait étrange, reconnut Colin.

Tiffany se raidit, pressentant ce qui allait suivre. Eh bien, non ! Il était hors de question pour elle de passer une autre nuit toute seule ici.

— Et la fête des Mères ? gémit-elle.

— Eh bien quoi ?

— Nous avions prévu de la passer ensemble.

— C'est vrai, mais il faut que j'y retourne. J'étais juste venu voir si tu allais bien.

Prenant son inquiétude pour une nouvelle marque de son amour, Tiffany sentit son cœur s'emballer — avant de l'entendre ajouter sans ménagement :

— Je ne peux pas courir le risque que tu gâches tout en laissant Samantha s'échapper, comme tu l'as fait avec Rover.

Il se dirigea vers sa voiture, mais elle s'élança derrière lui.

— Attends ! Je devrais rentrer avec toi. Je ne peux pas ne pas être avec toi, alors que Paddy a disparu... Cela semblerait étrange si nous n'étions pas ensemble dans un moment pareil.

Il s'assombrit, la fixant d'un regard pénétrant. Elle pensa un instant qu'il allait refuser, puis il parut se raviser.

— Tu marques un point.

Il jeta un coup d'œil vers la remise.

— Je suppose qu'il n'y a pas vraiment de raison que tu restes là.

— Non. Samantha a le collier. Elle ne peut pas s'enfuir.

Elle tenait à rejoindre Sheryl pour lui apporter son soutien. C'était le moins qu'elle puisse faire.

— Nous allons lui laisser un peu de nourriture et une couverture au cas où il ferait très froid, et nous reviendrons dès que nous pourrons, décida-t-il.

Elle acquiesça. Punir Samantha était le cadet de ses soucis, désormais. Elle voulait juste rentrer à la maison avec Colin.

— Je vais préparer ça, assura-t-elle en reculant d'un pas, prête à s'élançer vers la cabane.

Il la retint par le coude.

— Attends. Tu es bien sûre d'avoir solidement enfoncé le pieu dans le sol ?

— Absolument.

— Je préfère aller vérifier moi-même. Monte dans la voiture.

Il disparut de longues minutes à l'intérieur du cabanon et en

ressortit avec un sac de couchage, des barres énergétiques et une bouteille d'eau, avant de se diriger d'un pas raide vers la remise.

Quand il revint vers la voiture, il la gratifia d'un bref hochement de tête.

— Même un homme de ma taille ne pourrait pas arracher ce pieu du sol, mais j'en ai installé un autre pour être sûr, précisa-t-il en démarrant la voiture.

Tiffany se demanda s'ils trouveraient Samantha morte quand ils reviendraient, mais elle s'empressa de chasser cette pensée. Tout ce qui comptait, c'était de partir d'ici. Le reste... La gamine devait mourir, de toute façon. Elle le savait depuis le début.

\* \* \*

Jonathan était occupé à lister les personnes qui avaient approché Samantha et à comparer leurs noms avec les fichiers électroniques qu'une seconde agence immobilière lui avait fait parvenir en début de matinée, quand Kino, couché à ses pieds, dressa les oreilles. Jon leva les yeux et vit Zoé entrer dans la cuisine.

— Vous pensez vraiment que votre amie médium pourra nous aider ? demanda-t-elle de but en blanc.

Avait-il fait une erreur en lui parlant de Jasmine ?

— Nous verrons bien. Je lui ai envoyé le pull de Samantha, avec la peluche qu'elle avait gagnée à Disneyland. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, surtout après la battue d'aujourd'hui, mais Jasmine a toujours été d'une grande aide par le passé.

— Elle est aussi étonnante que ça ?

Elle caressa Kino qui avait rampé jusqu'à elle, quémendant son attention, puis elle lui gratta l'oreille, avant de se percher sur l'accoudoir d'une chaise. Elle était pieds nus et portait un T-shirt sur le pantalon de jogging qu'il lui avait prêté. Il l'avait ramenée de l'hôpital une heure auparavant, avec quelques-uns de ses vêtements, pris au hasard dans sa voiture, mais la plupart de ses affaires étaient encore entassées dans les sacs qu'elle n'avait pas ouverts depuis son départ précipité de chez Lucassi.

— Elle collabore souvent avec la police. Son expérience de profileuse et ses talents de médium ont permis de résoudre de nombreuses affaires... Pas toutes, hélas ! se crut-il obligé de nuancer.

Elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et les serra dans un élastique. Il la dévisagea, déployant tous ses efforts pour se concentrer et ne pas perdre le fil de la discussion. Son visage ne portait aucune trace de maquillage, mais elle n'en avait pas besoin. Son teint était naturellement clair et ses yeux envoûtants.

Le léger parfum qu'elle portait s'insinuait irrésistiblement en lui, faisant remonter à son esprit des images de la nuit, de son corps presque nu. Une bouffée de désir l'enflamma.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Mieux.

Elle soutint son regard sans ciller, et il crut y voir briller du désir. Avait-il bien saisi ? Il lui avait fait comprendre qu'elle lui plaisait, certes... mais lui faisait-elle des avances pour autant ? Ce serait une folie de se lancer dans ce genre de relation. Elle semblait à peine affectée par sa récente rupture, à croire qu'elle s'était barricadée contre ses propres sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir faire de même.

— Tant mieux.

Elle pencha la tête pour regarder l'écran de son ordinateur.

— Et du côté des locations, cela donne quoi ?

— Rien pour l'instant. Mais j'ai encore pas mal de noms à vérifier et deux autres agences, qui gèrent des propriétés dans la zone qui nous intéresse, doivent me faire parvenir leurs fichiers.

— Proches de l'endroit où on a retrouvé Toby ?

— Oui. Vu son état de faiblesse, il n'a pas pu aller bien loin. C'est par là qu'il faut commencer.

Elle se plaça derrière lui et entreprit de lui masser les épaules.

— Il est peut-être temps que vous alliez vous reposer.

Jonathan se laissa aller et ferma les yeux tandis que les mains de Zoé cherchaient à soulager ses muscles douloureux, pétrissant les nœuds de tension qu'elle sentait sous ses doigts.

— Ai-je l'air fatigué ? ironisa-t-il.

— Un mort vivant, affirma-t-elle un sourire en coin.

— Ce n'est pas très flatteur !

— Mais cela n'enlève rien à votre pouvoir de séduction...

Cette fois, ce n'était pas seulement un compliment, mais bien une invitation. Il se tourna vers elle pour voir son expression.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ça, Zoé. Retrouver Sam est ma priorité et je n'ai pas l'intention de lâcher l'affaire.

Ses doigts s'immobilisèrent.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

Il lui prit les mains et l'obligea à se tourner vers lui pour sonder son regard.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Elle détourna les yeux et il prit conscience en la voyant rougir qu'il ne devait pas lui arriver souvent d'être aussi directe.

— Une façon d'échapper à la réalité, je suppose. D'oublier un moment ce qui m'arrive...

Jon se troubla. Il lui aurait été si facile de céder à sa requête ! Elle était si fragile, si éprouvée par la peur et l'angoisse depuis la disparition de sa fille ! Il savait qu'elle n'aspirait qu'à un moment de répit, même bref, à une libération physique qui n'exigerait aucun



engagement. Pas plus. Or il désirait davantage que ce qu'elle était prête à lui donner pour le moment.

— Vous me rappelez une de mes anciennes petites amies, murmura-t-il.

— Oh ! vraiment ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant que penser, puis demanda :

— Comment était-elle ?

L'image de Maria s'imprima devant ses yeux.

— Belle. Agréable.

Il baissa la voix, avant de poursuivre :

— Et amoureuse de quelqu'un d'autre.

Zoé se pencha vers lui et effleura sa bouche de ses lèvres.

— Je ne suis amoureuse de personne.

Il prit son visage entre ses mains, les yeux rivés sur ses lèvres. Il voulait plus — bien plus que ce rapide avant-goût.

Un bref instant, il se laissa aller à s'imaginer les gestes, les caresses qu'ils échangeraient... Mais il savait qu'il avait peu de chances de l'amener ensuite à accepter la relation qu'il rêvait de vivre avec elle.

— Non, vous n'êtes pas amoureuse. Ni d'Anton. Ni de personne. Et je pense que vous ne voulez pas l'être.

Elle tressaillit et fit un pas en arrière.

— Que cherchez-vous à me dire ?

— Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, Zoé. J'ai trente ans, maintenant. J'attends plus.

Elle se mordilla la lèvre.

— Et moi ? Vous croyez que je n'attends rien ?

— Je ne pense pas que vous puissiez vous projeter dans l'avenir en ce moment, dit-il en se levant et en se dirigeant vers sa chambre.

Seul.

\* \* \*

Pourquoi lui avait-il dit ça ? Il aurait beau rester éveillé toute la nuit, à se tourner et se retourner dans son lit, ressassant ce qu'il aurait dû faire — ou plutôt ne pas faire —, il finirait tout de même par capituler.

Cette bataille intérieure finit par avoir raison de ses dernières résistances et il se retrouva dans le couloir.

*Tu es en train de plonger la tête la première dans les ennuis.*

Zoé n'avait pas fermé sa porte, qu'il poussa du doigt. Les charnières grincèrent tandis que le battant s'ouvrait.

— Jonathan ? murmura-t-elle en se soulevant sur un coude.

Il n'y avait pas de persiennes à la fenêtre de cette chambre sans vis-à-vis et, dans la douce clarté de la lune, il la contempla, admirant ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues.

Debout dans l'encadrement de la porte, il prit conscience qu'elle ne

devait distinguer qu'une ombre et il s'empressa de la rassurer.

— C'est moi.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle prudemment.

— Non, mentit-il. Ça va bien.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux, alors ? reprit-elle, passant brusquement au tutoiement.

Il pensa reprendre les mots qu'elle avait utilisés plus tôt. « Une façon d'échapper à la réalité... ». Mais c'était bien plus simple que ça, et il le résuma d'un mot :

— Toi.

En la voyant presser ses doigts contre ses yeux, il comprit qu'elle avait pleuré. Si seulement il pouvait revenir quelques heures en arrière, dans le salon — en dire moins. En faire plus.

— Non. J'ai été folle de croire que cela changerait quelque chose. Nous ferions mieux de nous en tenir à des rapports plus neutres, comme tu l'as dit, déclara-t-elle en tirant sur la couverture et en se tournant vers le mur.

Plus neutres ? Il n'y avait rien eu de « neutre » dans ce qu'ils avaient partagé au cours de la semaine écoulée.

Elle n'esquissa pas le moindre geste et ne dit plus aucun mot. Hanté par le contact de ses lèvres sur les siennes, Jonathan resta longuement immobile, luttant contre une sensation terrible de manque.

\* \* \*

Zoé écouta les pas de Jonathan décroître dans le couloir.

*Ouf ! Il s'en va.*

Le silence finit par retomber sur la maison et une vague de tristesse déferla sur elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule, aussi démunie... mais elle ne pouvait s'investir dans une nouvelle relation. Pas si vite, et surtout pas avec quelqu'un qui l'attirait autant que Jonathan. L'intensité du désir qui la poussait vers lui la troublait et tranchait avec le calme et la raison qui avaient motivé sa relation avec Anton. Elle qui croyait avoir maîtrisé depuis longtemps l'art du détachement ! Jon avait enrayé la belle mécanique, balayé toutes les défenses qu'elle avait érigées pour se protéger.

Tous ses repères venaient d'éclater en morceaux et, dans ce chaos, elle ne devait penser qu'à Sam. Surtout, ne pas s'éparpiller. Economiser ses forces. Garder la tête froide.

Pourtant le désespoir était là, prêt à fondre sur elle. A quoi pouvait-elle se raccrocher pour ne pas se laisser engloutir par cette lame de fond ? Et si le fil ténu qui la retenait à la vie était Jonathan ?

Les yeux grands ouverts, elle songea soudain à Toby. Se réveillerait-il ? Il le fallait.

La frontière entre la vie et la mort était si fragile...

Peut-être commettait-elle une erreur en ne faisant pas confiance au seul homme qui lui faisait du bien. Etait-elle vraiment sûre de vouloir le repousser ?

Quand Zoé pénétra dans sa chambre, Jonathan ne prononça aucun mot, se contentant de repousser le drap.

Son T-shirt était sur le sol. Dans la faible lueur du clair de lune qui filtrait par les persiennes, elle distingua le contour de ses épaules musclées, de son torse nu, et elle sentit son corps s'embraser.

Des images de Samantha l'assaillirent, mais elle les bloqua aussitôt.  
*Plus de douleur. Pas maintenant.*

Elle avait ôté le pantalon de survêtement avant de se coucher, et portait une chemise de nuit à fines bretelles sur une culotte. Il suivait chacun de ses mouvements et, sous l'intensité de son regard, elle eut l'impression d'être nue.

Elle marqua une hésitation en atteignant le lit, mais Jonathan ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il s'agenouilla et l'attira contre lui, nouant ses bras autour de sa taille. Puis il la fit tourner dans le halo de lumière pour la contempler. Tremblant d'anticipation, elle n'entendit plus que les battements de son cœur résonner à ses oreilles.

— Attends, chuchota-t-elle. Tu as...

— Oui. J'ai ce qu'il faut. Ne t'inquiète pas.

Elle noua les mains autour de son cou pour répondre à son étreinte et à l'ardeur de son baiser. Un frisson de plaisir la parcourut quand sa langue se fit plus insistante, et elle se laissa aller contre lui.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux épais alors que leur baiser s'approfondissait, et le désir se répandit dans ses veines, exacerbant ses sensations. Son corps impatient frémit à chacune de ses caresses.

— Tu me fais du bien, murmura-t-elle.

Il releva sa nuisette, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

— Comme tu es belle ! lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha, son torse nu effleurant ses seins. Ce contact, aussi léger qu'il fût, déclencha en Zoé une multitude de petits brasiers. Son excitation monta d'un cran lorsqu'elle entendit Jonathan exhaler un long soupir de plaisir. Il la plaqua contre lui et ils roulèrent, enlacés, sur le lit.

Zoé sentit le désir se déployer au plus profond de son être. Conquise, elle s'abandonna complètement. Pour la première fois depuis des jours, des semaines et peut-être des années, la peur et l'angoisse la quittèrent. Jonathan la fit glisser sous lui. Submergée par un désir impérieux, elle laissa échapper un gémissement de frustration quand il s'écarta légèrement pour la regarder.

— Je n'ai jamais rencontré de femme aussi belle que toi, lui susurra-t-il à l'oreille en relevant doucement ses mains au-dessus de sa tête.

— Et tu en as vu beaucoup ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

— Assez pour savoir de quoi je parle.

Il la gratifia d'un sourire sexy et approcha sa bouche de ses seins.

Quand il releva la tête, elle n'avait pas repris son souffle.

— Ce qui arrive était inévitable, affirma-t-il.

Il semblait si sérieux qu'une sourde appréhension l'envahit, s'entremêlant au plaisir. Et si elle tombait amoureuse ? Pire, si elle tombait amoureuse et que cela *ne marchait pas* ? S'en remettrait-elle ?

Elle fut tentée de fuir et de retrouver l'espace sécurisant de sa chambre. Elle pressentait déjà que tout serait différent quand ils auraient fait l'amour. Elle ne pourrait plus revenir à son ancienne vie, ni se retrancher derrière une barrière émotionnelle, comme elle l'avait fait avec Anton, comme elle l'avait toujours fait. Et qu'en penserait Sam, si — *quand* elle reviendrait ?

Elle fit taire la voix de la raison. Il était trop tard pour faire machine arrière...

Et, de toute façon, elle n'en avait pas envie.

\* \* \*

Lovée nue contre Jonathan, Zoé pouvait à peine bouger : Kino était monté sur le lit, occupant l'espace encore disponible. Cela ne la dérangeait pas — au contraire. Les yeux fermés, elle s'abandonnait à une douce quiétude, tenant à distance le monde extérieur qui, derrière ses paupières alourdies de sommeil, se résumait à des ombres instables.

La sonnerie de son portable, qu'elle avait laissé dans la cuisine, fit irruption dans la chambre, la ramenant brutalement à la cruelle réalité : Samantha avait besoin d'elle.

Elle poussa gentiment Kino et se leva sans prendre le temps de s'habiller. Et si c'était le coup de fil qu'elle attendait ?

Celui qui allait mettre fin au cauchemar...

Oh ! non. C'était Colin Bell. La déception qu'elle éprouva en voyant s'afficher son numéro d'appel sur son écran lui fit l'effet d'une douche froide. Elle espérait tant que ce soit l'inspecteur Thomas !

Que lui voulait son ancien voisin ? Quand Jonathan lui avait dit

que la battue n'avait rien donné, elle n'avait pas eu le cœur d'appeler Colin pour le remercier de tout ce qu'il avait fait. Elle avait eu besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception, mais elle n'avait plus de raison de repousser cet appel, à présent. Le mal était fait : Colin venait de briser ce moment d'apaisement, le premier depuis la disparition de sa fille. Ravalant un soupir, elle décrocha, prête à le remercier.

— Bonjour ! s'exclama-t-il. Joyeuse fête des Mères !

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était la fête des Mères ? Elle ne s'en était pas rendu compte. Et, vu les circonstances, elle aurait préféré continuer à l'ignorer, ce que la plupart des gens auraient compris. Colin n'avait sans doute pas pensé à mal, mais c'était très maladroit de sa part.

— Merci, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Comment allez-vous ? Je me suis fait du souci pour vous.

Il avait le don de la mettre mal à l'aise en disant toujours « je », sans jamais inclure sa femme.

— Ça va. Je vais mieux.

Elle sortit de la cuisine et s'assit sur le canapé du salon.

— Que vous est-il arrivé hier ? Votre détective m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Je ne sais pas trop...

Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails.

— Peut-être les symptômes de la grippe.

— Oh ! je vois... C'est terrible, ça. Ça vous mettrait n'importe qui au trente-sixième dessous !

Elle allait répondre quand des bribes de souvenirs lui revinrent à la mémoire — Souvenirs ou rêve ? Elle se voyait, assise à la table du salon de Colin, la tête penchée au-dessus de... d'un plan de la ville... Tiffany était dans la cuisine, en train de faire la vaisselle. Le bruit lui parvenait distinctement aux oreilles. Colin, assis à son côté, se levait soudain.

Elle s'entendait lui demander : « Où allez-vous ? »

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle, répondait-il.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! avait répondu Colin dans un grand éclat de rire.

Ces images se superposaient sur un mode flou et décousu. Cela semblait si incohérent ! Était-ce la preuve qu'il s'agissait bien d'un rêve ? D'une hallucination causée par l'abus d'alcool ?

Sans doute. Pourquoi Colin aurait-il prononcé une phrase pareille ?

— Zoé ? demanda Colin.

— Je vous écoute.

Un bruit dans le couloir l'avertit de la présence de Jonathan. Elle leva les yeux et le vit, appuyé contre le montant de la porte, les bras

croisés. Il avait enfilé un boxer. Dans la lumière matinale, elle prit soudain conscience de sa propre nudité. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée dans la chambre, elle sentit une bouffée de pudeur l'envahir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Elle tira le plaid sur elle.

— Colin Bell, murmura-t-elle en couvrant le téléphone.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Elle fit de son mieux pour ne pas le dévorer des yeux, mais ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur son corps superbe. Au cours de sa vie commune avec Anton, elle avait réussi à se convaincre que l'attrance physique ne comptait pas au regard de la gentillesse, de la loyauté, de la fiabilité.

Elle en était toujours persuadée, mais s'étonnait de se découvrir encore si soumise au pouvoir de l'attrance physique. D'autant que Jonathan semblait aussi capable de gentillesse, de loyauté et de fiabilité.

— Il prend de mes nouvelles, chuchota-t-elle.

— A qui parlez-vous ? intervint Colin. Vous n'êtes pas seule dans votre chambre d'hôtel ?

La jalousie qu'elle perçut dans sa voix la mit mal à l'aise, mais ce n'était pas assez flagrant pour qu'elle le lui fasse remarquer.

— Non, je...

Elle se reprit. Elle n'avait aucune explication à lui fournir. Sa relation avec Jonathan ne le regardait pas.

— Est-ce que c'est Anton ? insista-t-il.

— Colin, ça suffit.

— Quoi ? Vous pouvez bien me le dire si vous vous êtes remis ensemble.

— Ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez pas ramassé quelqu'un...

Profondément irritée, elle sentit sa main se crispier sur le mobile.

— Je n'ai pas très envie de continuer cette conversation. Je vous rappellerai plus tard.

— Vous êtes fâchée ?

— Non, bien sûr que non ! Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi hier. Je comptais d'ailleurs vous appeler pour vous remercier. C'est juste que... cette journée est particulière et c'est difficile pour moi, vous comprenez ?

— Bien sûr .

— Parfait. Je vous rappelle plus tard.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand il revint à l'attaque :

— Ne me dites pas qu'il s'agit de Stivers ?

Zoé leva les yeux vers ce dernier, qui fit la grimace.

— Pardon ? reprit-elle.

— L'homme avec qui vous êtes ?

— Colin, ça suffit. Je ne suis avec personne.

— Autant me le dire, parce que je finirai bien par le découvrir.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que ça n'est pas juste.

— *Juste* ? répéta-t-elle, abasourdie.

— Vous ne m'avez même pas laissé une chance.

— Mais... vous êtes marié ! s'exclama-t-elle.

Un rire éclata à son oreille.

— Vous avez marché, hein ?

Elle expira le souffle qui s'était coincé dans sa gorge.

— Vous m'avez eue pendant un instant.

— Je sais. Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.

Zoé se raidit.

— Non. Bien sûr que non ! se défendit-elle.

— *Alors pourquoi ne répondez-vous pas à cette foutue question ?* cria-t-il en raccrochant.

Sous le choc, Zoé fixa le téléphone, abasourdie, incapable d'esquisser le moindre mouvement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jonathan en traversant l'espace qui les séparait.

Elle leva les yeux vers lui.

— C'est Colin Bell. Il vient juste de me crier dessus. Quelle mouche l'a piqué ? C'est bizarre.

Mais pas aussi bizarre que les images qui lui flottaient dans la tête. Provenaient-elles d'un rêve ? Colin avait un sens de l'humour particulier qui ne semblait faire rire que lui.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jonathan.

Secouant la tête, elle reposa le téléphone.

— Rien. Rien d'important.

« *Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.* » Lui expliquer le comportement étrange de son ancien voisin l'amènerait à répéter l'accusation dont elle venait de faire l'objet. Et c'était un peu gênant, tout de même.

— Tu as faim ? lui demanda Jonathan en lui caressant le genou.

Affronter la journée lui parut soudain au-dessus de ses forces. C'était dimanche. La fête des Mères. Les agences immobilières étaient fermées. Ils n'obtiendraient pas plus d'informations, et, en interrogeant les gens, ils ne feraient qu'interrompre des réunions familiales. Que pouvaient-ils faire pour Samantha ?

Il s'était écoulé presque une semaine depuis sa disparition et elle avait la sensation de se trouver face à un mur. Toutes les pistes



avaient été envisagées et vérifiées. Vers où devaient-ils se tourner, à présent ?

Elle tendit la main vers Jon et écarta la mèche de cheveux qu'il avait devant les yeux.

— Et si nous retournions au lit ?

Il la dévisagea un instant. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

\* \* \*

*Quel idiot !*

Colin ferma les yeux, en proie à une rage froide. Il repoussa son téléphone portable au milieu de la table, réprimant l'envie de le balancer à travers la salle de restaurant. Il n'aurait jamais dû s'emporter avec Zoé. Après tout le mal qu'il s'était donné pour gagner son amitié !

Et maintenant elle n'allait pas lui refaire confiance de sitôt. Tout était à refaire !

— Bon sang !

Se sentant observé, il tourna la tête vers la banquette voisine et vit une femme d'un certain âge qui ne le quittait pas des yeux. Sans doute avait-elle écouté toute sa conversation avec Zoé. Il avait perdu son sang-froid au téléphone, bon, et alors ? Elle voulait sa photo aussi ? Il soutint son regard et, ne parvenant pas à la faire détourner les yeux, il finit par lui faire un doigt d'honneur. Elle se figea, bouche bée, avant de se tourner vers son mari, insistant pour changer de place. Elle était en train de se plaindre auprès du gérant de l'établissement, quand Tiffany revint des toilettes.

Jetant quarante dollars sur la table pour couvrir l'addition qu'il n'avait pas encore demandée, Colin se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Nous partons ? protesta-t-elle, surprise.

— Je suis debout, non ?

Il s'efforçait de parler à voix basse pour ne pas être entendu. Il avait assez attiré l'attention sur lui.

Elle couva son assiette d'un regard concupiscent.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Eh bien maintenant, si !

Il n'avait aucune envie d'attendre que le gérant rapplique, avec sa cravate couverte de graisse, pour lui faire la leçon sur ses manières. Plutôt mourir que de s'excuser devant un type bouffi et stupide qui ne devait se faire que quinze dollars de l'heure !

— Pourquoi ? insista Tiffany, prenant soudain conscience de la tension qui régnait dans la salle. Qu'est-ce qui se passe ? On devait fêter la fête des Mères. J'ai le droit de manger tout ce qui me fait plaisir aujourd'hui. Tu l'as dit.

— J'ai changé d'avis.

Il lui indiqua la porte d'un mouvement du menton, mais Tiffany ne bougea pas.

— Je n'en ai mangé que deux bouchées, argua-t-elle.

— Et alors ? Tu n'es pas mère, si ? murmura-t-il.

— Non, parce que nous avons décidé de ne pas avoir d'enfants, mais je suis une *femme*. Je pourrais être mère si tu en voulais.

— Ferme-la ! Tu as assez mangé. Je le fais pour ton bien ! Je n'ai pas envie que tu ressembles à une baleine... Maintenant, bouge tes fesses !

— Colin...

Elle lança un regard oblique vers le gérant et le couple de personnes âgées, et baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il ne répondit pas.

— Si tu ne viens pas maintenant, je pars sans toi, grommela-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Elle finit par obtempérer. Dehors, il pressa le pas, déverrouillant à distance les portières de la voiture. Ils allaient monter dans leur véhicule quand le gérant apparut sur le seuil de son établissement.

— Notre clientèle est bien élevée. La prochaine fois que vous viendrez ici, comportez-vous correctement ! lança-t-il à leur intention.

Colin ne put se retenir : il se retourna et lui fit un bras d'honneur.

— Voilà ce que je pense de vous et de votre établissement ! cria-t-il.

— Oh ! Ne vous avisez pas de revenir ici !

— Je n'en avais pas l'intention. Faudrait me payer pour y remettre les pieds ! Et encore !

Tiffany baissa la tête pour cacher son visage cramoisi et monta dans la voiture sans un mot.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, sous les regards du personnel qui assistait à la scène. On nous regarde !

— Et alors ? Cette infâme gargote n'est pas de notre niveau. On mérite mieux !

— C'est un joli restaurant. C'est même toi qui l'as choisi.

— C'était avant de goûter à leurs immondes pancakes.

Il s'apprêtait à sortir du parking quand il se souvint de son portable, abandonné sur la table du restaurant.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il fit marche arrière.

— J'ai oublié mon téléphone. Va le chercher !

Tiffany sortit de la voiture et repartit vers l'établissement sans discuter. Il lâcha un soupir. Elle avait compris, heureusement pour

elle, qu'il n'aurait pas été d'humeur à supporter ses jérémiades. En la voyant revenir, il vit qu'elle était contrariée.

— Tu as appelé Zoé, lança-t-elle en entrant dans la voiture.

— Et alors ?

— *Et alors ?* On a eu de la chance, la nuit dernière, de se sortir du pétrin. Pourquoi ne la laisses-tu pas tranquille ? Nous avons sa fille, Colin. N'est-ce pas assez ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

S'il le savait ! Il voulait Sam, certes — mais pas autant que Zoé. Le désir qu'elle suscitait en lui l'obsédait, surtout depuis qu'il l'avait attachée au lit, si près de lui imposer sa volonté, de devenir un Dieu pour elle — le maître de son plaisir, de sa douleur, de chacun de ses souffles. Mais Paddy avait tout gâché. Et maintenant elle s'envoyait en l'air avec un autre. Parce qu'il était sûr qu'il y avait quelqu'un avec elle, dans cette chambre d'hôtel. Il n'était que 8 heures du matin quand il l'avait appelée...

Elle se montrait si... prudente avec lui. Si respectueuse des convenances ! *Mais... vous êtes marié, Colin !* Pff ! Ce petit jeu e prenait pas avec lui. Zoé était une truie, comme toutes les autres. Pourquoi ne lui cédaient-elle pas ? N'était-il pas assez bien pour elle ? Il était pourtant jeune, séduisant, brillant. Il ne s'était jamais autant donné de mal pour plaire à une femme, avec si peu de résultats à la clé.

— Tu vas me répondre ? insista Tiffany.

— C'est une... sale petite pimbêche. Elle a besoin d'être remise à sa place.

— Tu l'as déjà fait. Tu as enlevé sa fille...

— C'est toi qui l'as enlevée, la coupa-t-il.

— Pour *toi* ! Et je m'en mords les doigts, crois-moi. Je voulais te faire plaisir, mais tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être malheureuse comme les pierres. Est-ce que tu aimes Zoé ? Tu ne m'aimes plus ? C'est ça ?

Elle éclata en sanglots.

— Si tu ne la tues pas, elle, alors autant me tuer, *moi* !

Il se crispa. La situation était en train de lui échapper... Ce n'était pas le moment que Tiffany s'effondre. Il s'en était fallu d'un cheveu, la veille, et il jouait encore gros aujourd'hui : Sheryl les attendait dans moins d'une heure et ils devaient être au mieux de leur forme, calmes et sûrs d'eux, pour ne pas commettre la moindre bourde.

Il sortit du flot de la circulation et s'engagea dans une rue résidentielle. Il se gara contre le trottoir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda-t-elle en reniflant bruyamment. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

— Tu dois te calmer, Tiff...

— Comment veux-tu que je me calme ? Chaque fois que je pense que Zoé est sortie de ma vie, tu l'y ramènes !

— Il ne tient qu'à toi de changer ça... Si tu m'aides à l'attirer dans un coin isolé...

— Non !

Il leva une main pour l'interrompre.

— Ecoute, tout ce que je veux c'est l'emmener au cabanon : je veux qu'elle voie ce que je vais faire à sa fille. Après, je les tuerai toutes les deux.

— Il faut qu'on arrête de se mettre en danger. Je veux vivre comme tout le monde. Ce que nous faisons est *mal*, Colin, et tu le sais.

— On va arrêter. C'est promis. Pour toi, je trouverai la force d'arrêter.

Sentant les larmes lui brûler les paupières, Tiffany se frotta les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Comment peux-tu en douter ?

— C'est que... quelquefois, on ne le dirait pas !

— C'est encore ta fichue insécurité qui parle... Toujours tes mêmes vieilles peurs !

— Donc... je t'aide une dernière fois et après, c'est fini ?

— Oui.

— Plus d'animaux de compagnie ? Plus rien de tout ça ?

Il se pencha vers elle pour l'embrasser, y mettant de l'ardeur pour la convaincre, mais, quand il ferma les yeux, il ne pensa qu'aux lèvres de Zoé.

— Bien sûr, bébé. Ce sera juste toi et moi, ajouta-t-il en essuyant doucement ses larmes. Toi et moi, pour toujours.

Elle s'accrocha à lui, pantelante.

— C'est tout ce que je veux, Colin ! C'est ce que j'ai toujours voulu !

— Alors, ramène-moi Zoé. Laisse-moi un week-end avec elle... et tu n'auras plus à te faire aucun souci. Elle n'existera plus pour moi ni pour personne, tu comprends ?

Le regard de Tiffany se perdit dans le vide pendant quelques secondes.

— Ce sera fini après ? J'ai ta parole ? reprit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Je te l'ai dit, non ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Je le ferai.

\* \* \*

Les piailllements d'oiseaux étaient assourdissants tout autour d'elle. Elle n'en avait jamais entendu d'aussi forts... Quelque chose avait changé. Samantha voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières trop lourdes refusèrent de lui obéir. Et, au fond, cela l'arrangeait bien. Elle n'était pas sûre de vraiment *vouloir* se réveiller. Où était-elle ? Une froide puanteur envahissait ses narines et elle se sentait à l'étroit, enserrée par des parois. Celles d'une boîte ?

Colin et Tiffany l'avaient-ils enterrée vivante ?

Elle prit une profonde inspiration et entrouvrit un œil. Ce qu'elle avait cru, un instant, être son cercueil était en fait une sorte de malle, dont le couvercle était ouvert. Au-dessus de sa tête, elle vit un toit, un assemblage de planches de bois, au travers desquelles filtrait la lumière du jour. Elle était, lui semblait-il, dans une vieille grange dont le sol devait être couvert de boue, si elle se fiait à son odorat.

Cet endroit ne lui disait rien. Elle était quasiment sûre qu'elle n'y était jamais venue. Mais comment sa mère pourrait-elle la retrouver si elle-même ne savait pas où elle était ? Où étaient Colin et Tiffany ? A mesure que les questions l'assaillaient, l'angoisse qui lui comprimait la poitrine se mua en une terreur indescriptible.

Elle sonda sa mémoire à la recherche d'un détail familier et rassurant. Mais elle n'aurait su dire si elle était restée longtemps inconsciente : elle se heurtait à un immense trou noir qui semblait avoir tout englouti. Pourtant, à force de solliciter sa mémoire, elle finit par en faire émerger des impressions, des bribes d'images : des pas qui avaient martelé le sol du couloir, la porte de sa prison qui s'était ouverte avec fracas, et la voix de Colin, pleine de fureur et de haine, qui avait déchiré l'obscurité : « *Je te tuerai dès que j'aurai du temps et je le ferai dans les règles. Ton sort est scellé.* » Elle avait senti ses larges mains se resserrer autour de sa gorge et elle avait cru qu'elle allait mourir. Mais il lui avait basculé la tête en arrière, en la tirant par les cheveux pour la forcer à ouvrir la bouche. De l'eau avait coulé dans sa gorge, de l'eau amère qu'elle n'arrivait pas à déglutir, qui débordait, coulait dans son cou, rentrait dans ses narines, lui donnant

l'impression de se noyer. Le père de Colin n'était finalement pas venu à son secours. Personne n'était venu l'aider.

Et maintenant elle se retrouvait dans cet endroit inconnu...

Rêvait-elle ? Était-elle morte ? Le chant des oiseaux aurait pu lui faire penser qu'elle était au paradis — sauf que le paradis ne pouvait pas sentir aussi mauvais.

Non, elle n'était pas morte. Elle n'était pas en train de rêver non plus. Elle le comprit en sentant le contact lourd et froid du collier autour de son cou, quand elle essaya de lever la tête. Si Colin et Tiffany l'avaient abandonnée ici, peut-être qu'il lui serait possible de s'enfuir — ou du moins de trouver de l'aide.

Encore fallait-il qu'elle puisse se lever et bouger, mais ses membres semblaient avoir été coulés dans le ciment. Elle se sentait sans force, et elle avait si froid...

Un sanglot s'échappa de sa gorge nouée. Elle se faisait peu d'illusions : elle allait mourir ici.

Laissant retomber sa tête, elle fixa la doublure noire qui recouvrait les côtés de la malle. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

\* \* \*

Jonathan s'éveilla en douceur et se redressa pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre. Ses parents étaient dans l'Iowa depuis le mois de février : ils s'occupaient de son grand-père, qui avait eu une petite attaque cardiaque. Quant à sa sœur, elle passait la fête des Mères chez ses beaux-parents. Il n'avait donc pas d'obligation familiale pour la journée. Juste un appel à passer à sa mère, bien qu'il lui ait déjà envoyé une carte électronique — prouesse qui l'étonnait lui-même, vu le peu de temps libre dont il avait disposé au cours de la semaine écoulée.

— Je dois me lever pour appeler ma mère, murmura-t-il en tapotant la tête de son chien.

— Déjà ? soupira Zoé, lovée contre lui.

Ils avaient fait l'amour deux fois après qu'il l'eut ramenée dans la chambre, et ils s'étaient endormis, enlacés, les sens enivrés.

Aussi extraordinaire qu'aient été leurs étreintes, Jonathan sentait monter en lui un malaise diffus qu'il ne parvenait pas à refouler. En son for intérieur, il savait qu'il n'aurait pas dû nouer une relation intime avec Zoé. Elle nageait en pleine confusion et ne voulait pas s'engager. Quant à lui, il n'était même pas encore certain d'avoir vraiment fait le deuil de Sheridan.

— C'est la théorie des dominos, expliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie. Si je n'ai pas appelé ma mère d'ici quinze minutes, elle va fondre en larmes ; mon père va m'appeler pour me faire des reproches, il me parlera de sa déception et de mon manque de cœur ; je me défendrai en lui expliquant que je suis très occupé, ce qui, à leurs

yeux, ne sera pas une excuse puisqu'ils ne m'ont jamais vu autrement que débordé !

— Je vois... Tu ferais mieux de l'appeler tout de suite, effectivement !

Elle s'écarta et s'enroula entre les draps. Il perçut sa tristesse, et éprouva aussitôt pour elle un regain de tendresse. Quand ils avaient fait l'amour ce matin, elle s'était totalement abandonnée... Un abandon empreint de mélancolie qu'il n'avait pas perçu pendant la nuit. Elle flirtait dangereusement avec le vide et l'oubli de soi. Il devait l'inciter à se lever et à s'habiller avant qu'elle ne sombre dans un état dépressif. La situation était difficile, mais elle devait rester combative pour ne pas perdre pied.

— Prête pour une douche ? lança-t-il en enfilant un jean.

— Pas spécialement. Tu as des choses à faire, vas-y en premier. Je t'attends là, marmonna-t-elle.

Hmm. Elle ne se lèverait pas à moins d'avoir un objectif précis, une perspective qui l'aide à garder la tête hors de l'eau. Un truc qui lui donne le sentiment d'être utile à Sam.

— J'ai une idée.

Zoé sortit la tête des draps.

— Laquelle ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un « laquelle » enthousiaste, mais un « laquelle » qui voulait plutôt dire : « Si tu ne restes pas au lit, alors laisse-moi tranquille ! »

— Allons voir Toby. Nous resterons à son chevet pendant que M. Simpson emmènera sa femme déjeuner dans un endroit plus agréable que la cafétéria de l'hôpital. Je suis sûr qu'ils seront contents de s'échapper un peu et de se changer les idées.

Elle se frotta les yeux et le dévisagea avec hésitation.

— Je pense plutôt qu'ils auront de la visite... On est dimanche. Ils ont sûrement proposé à d'autres membres de leur famille de passer voir Toby.

— Ces gens seront peut-être, eux aussi, bien contents de faire une pause. Qu'est-ce que tu en dis ? insista-t-il.

— Est-ce que j'ai le choix ?

Il sourit.

— Tu te sentiras revigorée après la douche. Il y a des serviettes dans le placard du couloir.

Il sortit de la chambre, son chien sur les talons.

— D'accord ! lança-t-elle avec un peu de conviction.

Il ferait encore chaud aujourd'hui, songea-t-il en laissant sortir Kino dans le jardin. Il était 11 heures et le soleil entraînait à flots par la porte vitrée, inondant la cuisine.

Il appela sa mère qu'il trouva de bonne humeur. Après lui avoir

promis de l'inviter dans sa crêperie préférée à son retour, il bavarda quelques minutes avec son père, puis raccrocha, le cœur plus léger. Si seulement il pouvait étouffer aussi facilement sa culpabilité vis-à-vis de Zoé ! Mais, là-dessus, il était intraitable avec lui-même : il avait réellement l'impression d'avoir pris avantage de sa fragilité. Il se ferait pardonner en se montrant plus réservé...

Pas facile, songea-t-il en faisant la moue. Il avait tant besoin de tendresse... Et elle était si attirante !

Il remplit la gamelle de Kino. Alors qu'il retournait vers sa chambre pour inciter Zoé à se lever, la sonnerie de son téléphone portable l'obligea à revenir sur ses pas.

Il s'en saisit. Et se figea en reconnaissant le numéro de Sheridan. Pourquoi l'appelait-elle ? Il ne lui avait pas reparlé depuis leur rapide entrevue aux bureaux de La Contre-Attaque. Tenté de ne pas répondre, il se ravisa. Il ne pourrait pas l'éviter éternellement. Ni continuer à lui opposer une attitude puérile et injuste. Après tout, elle ne l'avait pas trompé et ne lui avait pas donné non plus de faux espoirs. S'il avait fait preuve d'audace en lui exprimant clairement ses sentiments, au lieu de tergiverser et d'attendre...

Etouffant un juron, il retourna dans la cuisine et décrocha.

— Allô !

— Salut !

— Salut, répondit-il platement. Quoi de neuf ?

— Je viens te sauver la mise en te rappelant que c'est la fête des Mères aujourd'hui, s'exclama-t-elle d'un ton enjoué.

Il eut un petit rire.

— J'apprécie ton geste, mais tu arrives trop tard : je viens juste de l'appeler.

— Tant mieux. Comment va-t-elle ?

— Le temps commence à lui sembler long, loin de chez elle, mais mon grand-père va mieux.

— Assez pour se débrouiller seul ?

— Il en prend le chemin, en tout cas.

— Tu dois être soulagé !

— C'est un vieil homme obstiné.

— Ce portrait me rappelle quelqu'un d'autre.

— Moi ? Entêté ? Tu plaisantes !

Sheridan laissa échapper un autre rire et changea de sujet.

— Skye m'a dit que tu enquêtais sur la disparition de Samantha Duncan.

— Je m'y emploie.

— Tu n'as pas l'air satisfait, ni très optimiste. Ça ne se passe pas comme tu veux ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.



— Zoé ne pouvait pas espérer meilleur enquêteur... Si quelqu'un peut l'aider à retrouver sa fille, c'est bien toi !

— Les indices sont ténus et les pistes peu nombreuses, expliqua-t-il sans relever le compliment.

Il ouvrit la porte vitrée pour laisser entrer le chien.

— Tu passes la journée avec tes parents ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Cain et moi les avons emmenés prendre un gros petit déjeuner. Ma sœur et son mari sont aussi en ville, avec le bébé.

Il ressentit un pincement au cœur. C'était lui qui aurait dû être à la place de Cain. Il avait toujours pensé que Sheridan finirait par devenir sa femme.

— Ah ! le plaisir des petites sorties en famille, lâcha-t-il avec un peu trop d'amertume.

Sheridan garda le silence quelques instants.

— J'ai passé un très bon moment, en effet.

— Tu travailles sur quoi ces jours-ci ? reprit-il pour changer de sujet.

— Une affaire particulièrement étrange.

— Dis-m'en plus.

— Mon client croit que sa mère a eu un autre enfant après lui — une fille que sa mère aurait tuée... mais il n'a que peu de souvenirs pour venir étayer sa théorie.

— Il peut s'offrir les services d'un détective privé ?

— Hélas, non... et je doute que la police s'intéresse à une telle affaire !

— Il est fils unique ?

— Non, il a une sœur aînée. Elle corrobore une partie de son histoire, d'ailleurs.

— Tu ne les crois pas, c'est ça ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. C'est plutôt inhabituel... Une mère qui tue son propre enfant ! Et comment un tel crime aurait-il pu passer inaperçu ? Tu ne trouves pas ça incroyable, toi ?

— Dans ce métier, on croit toujours avoir tout vu... et l'affaire suivante nous prouve le contraire.

— Je me dis que cet homme a besoin de connaître la vérité. Soit je peux prouver qu'il se trompe et il trouvera enfin la paix, soit je découvre qu'il n'a rien imaginé et je l'aide à clore cette affaire. Et puis... j'aurai peut-être la chance d'être aidée par mon détective préféré !

— Ne compte pas trop sur moi dans l'immédiat.

— Bien sûr... Mais quand tu auras résolu l'affaire Duncan...

— Ce sera difficile. J'ai d'autres enquêtes en cours. Je suis surbooké en ce moment !

Il ne mentait pas. Sa boîte mail était pleine à craquer et il avait toutes les peines du monde à faire patienter ses autres clients.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Tu avais toujours du temps pour moi, avant, murmura Sheridan.

— C'est vrai... mais j'étais aussi moins occupé.

— Tu ne veux plus travailler avec moi, c'est ça ?

Jonathan réprima un juron. Pourquoi tenait-elle à remuer le couteau dans la plaie ?

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est pourtant l'impression que j'ai.

Il ne chercha pas à la convaincre et un silence pesant s'installa sur la ligne.

Du bruit s'échappa de la chambre. Soudain mal à l'aise, il éprouva le besoin de clore rapidement cette conversation.

— Je vais raccrocher.

— Jon ?

Il hésita.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Quoi donc ? Je... je te l'ai dit, je suis très pris, en ce moment.

— Cain m'a dit quelque chose la nuit dernière... qui m'a fait réfléchir et je me suis demandé si je n'avais pas mal interprété notre relation.

*Oh ! non...*

— Ça ne fait que quelques mois que Cain, que tu n'avais pas revu depuis douze ans, est revenu dans ta vie et c'est suffisant pour faire de lui un spécialiste en relations humaines ? ironisa-t-il.

— Il a la distance émotionnelle nécessaire pour comprendre des choses. Il dit que tu ne te comportes pas seulement en ami...

La voix de Sheridan faiblit et elle s'interrompit, marquant l'embarras dans lequel la plongeait la conversation, avant de poursuivre :

— En fait, il pense que tu es amoureux de moi !

Il accusa le coup et se ressaisit aussitôt. Après toutes ces années passées à taire ses sentiments, le moment de vérité était enfin arrivé.

Il aurait pu nier, mais à quoi cela aurait-il servi ? Sheridan ne l'aurait pas cru, de toute façon. Il lui aurait suffi d'en parler à Skye, qui lui aurait confirmé ce qu'elle pressentait. D'autant que son comportement à lui constituait un aveu en soi.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? insista-t-elle, hésitante.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Tu en aimes un autre.

— Tu ne le nies pas...

Il lâcha un rire incrédule.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? Que je nie ?

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Non... Je suppose que non, admit-elle enfin.

Il entendit l'eau de la douche couler dans la salle de bains, et il se sentit soudain plus à l'aise.

— Alors pourquoi appelles-tu ?

— Pour comprendre. Tu es si distant avec moi ces temps-ci... J'aimerais trouver une façon d'arranger les choses.

— Il n'y a rien à arranger.

Il voulait croire qu'il avait laissé passer sa chance, mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Dans le cœur de Sheridan, nul ne pouvait rivaliser avec Cain, le garçon qui lui avait brisé le cœur à seize ans. Quand elle était revenue de Whiterock quelques mois plus tôt, fiancé à Cain, il n'en avait pas été réellement surpris.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-elle.

— Est-ce que cela aurait fait une différence ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien que non. Pas depuis que tu as retrouvé Cain, en tout cas.

— C'est vrai, finit-elle par admettre. Je l'ai toujours aimé.

— Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Tu ne veux plus me parler alors ?

— Parler de quoi ? Tu es mariée ! Tout est différent, à présent.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, Jon. Tu es mon meilleur ami !

Il l'entendait pleurer au bout du fil, et son cœur se serra. Hélas, il ne pouvait pas changer ses sentiments ni le fait que ce dépit amoureux aurait obligatoirement une répercussion sur leur relation.

— Ne pleure pas, je t'en prie. Tu as Cain, maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Pourquoi le fait de l'aimer, lui, devrait signifier que je doive te perdre, toi ?

— Tu ne le vois pas ? Nous ne pouvons plus rester amis et ce sera difficile de conserver une relation professionnelle : je ne pense pas que ton mari, sachant ce que je ressens pour toi, apprécie de nous voir travailler ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te dis que ce n'est pas possible.

Il raccrocha et se massa les tempes, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer, quand un bruit attira son attention et le fit lever les yeux vers la porte de la cuisine.

Zoé se tenait dans l'encadrement. Cheveux ébouriffés, T-shirt trop grand... Elle n'avait pas encore pris sa douche. Et elle en avait probablement assez entendu pour se faire une idée précise de la

situation, comprit-il avec désarroi.

— Qu'est-ce que tu disais, hier soir ? « Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, j'attends plus... », énonça-t-elle d'une voix moqueuse.

Sa colère et sa déception étaient évidentes et il ne put réprimer une grimace.

— Je suis désolé.

Il aurait beau dire et beau faire, le mal était fait. Il l'avait blessée et il s'en voulut. Elle pivota et se dirigea vers la salle de bains. Une seconde plus tard, il entendit la porte se fermer et le verrou s'enclencher.

\* \* \*

Zoé s'en voulait terriblement. Elle avait failli croire que l'amour existait — et elle s'était imaginé que Jon ne pouvait lui faire du mal, puisqu'elle était déjà au-delà de la souffrance. Eh bien, elle s'était trompée ! Elle venait de coucher avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine. Pire, elle lui avait donné de l'importance. Quelle idiote ! N'avait-elle *rien* appris du passé ?

Au moins s'en était-elle rendu compte avant de perdre les prochaines semaines, voire les prochains mois... et toutes ses illusions par la même occasion.

— Tu n'as pas dit un seul mot depuis que tu es sortie de la douche.

Jonathan était assis en face d'elle, dans un café du centre-ville, où ils s'étaient arrêtés pour prendre un petit déjeuner avant de se rendre à l'hôpital.

— A quoi penses-tu ?

Zoé le regarda à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil. Elle le trouva beau à couper le souffle. Mais elle avait surpris une conversation qui ne lui était pas destinée, et tout avait changé. Elle aurait aimé qu'il en soit de même pour l'attraction qu'il exerçait sur elle. Jamais personne ne l'avait autant attirée.

— Je pense que je suis stupide d'avoir cru à tes belles paroles : « J'attends plus ». Pourquoi n'avoir pas simplement dit que tu voulais t'offrir une partie de jambes en l'air ?

Il blêmit.

— Je ne me suis pas servie de toi, Zoé. Tu m'attires vraiment.

— C'est gentil de me le dire, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ecoute, je me suis mal comporté la nuit dernière. J'en ai conscience. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Ce n'était ni délicat ni professionnel de ma part. Nous étions tous les deux en mal d'affection, mais... ça ne veut pas dire que je n'étais pas sérieux ou que je me fiche de toi.

— Oh ! je t'en prie... Ne te sens pas obligé de rattraper le coup, parce que tu avais raison : je n'en ai rien à faire de toi, ni de qui que

ce soit, d'ailleurs. Tout ce qui compte, tout ce que je veux, c'est retrouver Sam saine et sauve. Je serais prête à coucher avec la terre entière, s'il le fallait.

Quand elle vit la mâchoire de Jon se crispier, elle sut que son coup avait porté, mais ça ne la consola pas. Et elle n'en tira pas de satisfaction, non plus. Maniant l'art du détachement, elle se croyait à l'abri, mais Jonathan était parvenu à percer ses défenses. Il avait réussi à la blesser.

— Tu es en train de dire que cela n'a rien représenté pour toi ?

Zoé releva le menton, heureuse d'être cachée derrière ses lunettes de soleil.

— C'était agréable, mais ça s'arrête là.

Elle le vit serrer les lèvres — les lèvres qui l'avaient fait vibrer, la nuit dernière.

— Alors nous sommes tous les deux fautifs, lâcha-t-il.

— Exactement.

Elle se leva et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Allons à l'hôpital.

— Zoé...

Il avait prononcé son prénom avec douceur, comme s'il avait voulu ne pas l'effaroucher, mais elle l'interrompit. Elle savait qu'elle ne pourrait lutter contre la gentillesse, s'il décidait d'en faire usage.

— Laisse tomber. C'est fini, ça n'arrivera plus et je n'ai plus envie d'en parler.

Si elle voulait mieux se protéger à l'avenir, elle devait se montrer ferme et veiller à ne pas laisser ses sentiments prendre le pas sur sa raison ! Elle s'était écartée de son objectif, elle le payait.

— Je suis désolé, si... si je t'ai rendu la situation plus difficile, s'excusa-t-il.

Il avait l'air si malheureux qu'elle sentit vaciller ses bonnes résolutions.

— Ne le sois pas.

Elle lui décocha un sourire, revendiquant une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

— Ma fille a disparu... Je ne vois pas ce qui pourrait rendre ma vie plus difficile !

— Je suppose que tu as raison.

Elle se tut et se dirigea vers la voiture. Après tout, que savait-elle de lui ? Primo, elle avait connu entre ses bras une expérience intense et enivrante ; deusio, il semblait exercer son métier avec passion et compétence ; et tertio... il conduisait une Mercedes cabossée. C'était peu, tout de même ! L'état de sa voiture signifiait-il qu'il avait des problèmes financiers ? Ou trahissait-il un manque d'ambition ? C'était ce que prétendait Anton, qui ne s'était pas privé de le dénigrer devant

elle. Zoé n'avait pas été dupe, et, depuis quelques jours, elle savait que rien n'était moins vrai. Jonathan plaçait ses priorités ailleurs, c'est tout. Il n'avait pas besoin d'afficher des signes extérieurs de richesse pour prouver sa valeur, contrairement à Anton. C'était aussi pour ça qu'elle l'admirait.

Perdue dans ses pensées, elle ne réalisa pas, avant d'avoir atteint la voiture, que Jonathan ne l'avait pas suivi. Elle revint sur ses pas et le trouva à l'angle du bâtiment, en train de parler au téléphone.

— Je suis avec elle en ce moment, l'entendit-elle dire. Où êtes-vous... ? Ce n'est pas très loin de Sunrise Mall. Pourquoi ne pas nous y retrouver... D'accord. On se rejoint dans quinze minutes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle quand il raccrocha.

Jonathan glissa son téléphone dans sa poche.

— Franky Bates.

Elle fronça les sourcils.

— A t'entendre, on aurait dit qu'il était *ici*, à Sacramento.

— C'est le cas.

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'exclama-t-elle, le cœur battant.

— Il dit qu'il a les dix mille dollars dont tu as besoin pour la récompense.

Elle retint un cri. Bates voulait lui *donner* dix mille dollars ? Pour l'aider à retrouver Sam ?

— C'est impossible. Il vient juste de sortir de prison et il habite avec sa grand-mère. Il ne peut pas avoir une telle somme à sa disposition !

— Il affirme le contraire. Il veut te les donner à toi, à moins que tu ne préfères que j'aille le rencontrer seul.

Zoé fit mentalement le tour des options qui s'offraient à elle. Ce qui s'était passé dans le mobile home de son père l'avait durablement meurtrie. Elle n'avait pas envie d'intégrer Bates à sa vie, même si l'homme qu'elle avait rencontré en Californie n'avait rien du monstre effrayant qui hantait sa mémoire. Mais s'il était sincère... pourquoi refuser son aide ? Il lui faisait nettement moins peur, à présent.

— Tu penses qu'on peut le croire ? demanda-t-elle.

— Nous ne le saurons pas avant d'y être, mais cela me semble crédible.

Elle aurait préféré ne pas le revoir, mais avait-elle le choix ? Elle devait tout mettre en œuvre pour retrouver Samantha. Et ce qu'elle préférerait, ou ressentait, ne devait pas entrer en ligne de compte.

Bates ne pourrait pas lui faire de mal, de toute façon. Pas avec Jonathan à ses côtés.

Zoé remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Très bien. Allons-y !

En arrivant avec Jonathan sur le lieu de rendez-vous, Zoé aperçut immédiatement Franky Bates. Il portait un T-shirt blanc avec un jean trop large, qui lui descendait bas sur les hanches. Une barbe de quelques jours ombrait sa mâchoire. Il avait l'air fatigué. Et nerveux, songea-t-elle en le voyant passer d'un pied sur l'autre et essuyer ses mains sur son pantalon. Il avait à l'épaule un petit sac marron. Un autre, plus grand, était posé à ses pieds. Elle remarqua aussi un taxi, qui attendait à quelques mètres derrière lui.

— Il est venu en avion ? demanda-t-elle à Jonathan, alors qu'il coupait le moteur.

Celui-ci fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il m'a dit qu'il avait roulé toute la nuit.

Silencieuse, la gorge nouée, elle se rendit compte que Franky Bates venait de les repérer et qu'il les observait. Elle ne pouvait plus reculer, à présent. Elle prit une profonde inspiration et, s'armant de courage, elle sortit de la Mercedes.

Quand elle marcha à sa rencontre, l'homme ne bougea pas, comme s'il avait craint de l'effrayer en faisant un pas vers elle. Il garda les yeux rivés sur Jonathan. Lorsque son regard croisa accidentellement celui de Zoé, il piqua un fard et baissa la tête.

— J'ai l'argent, annonça-t-il sans préambule quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il agita le petit sac marron, avant de le tendre à Jonathan.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? l'interrogea celui-ci sans le prendre.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai rien fait d'illégal.

Il sortit une liasse de billets qu'il effeuilla rapidement du pouce.

— Il n'y a rien de malhonnête, je vous assure. Tout est réglo !

— Alors, dites-moi comment vous avez pu obtenir cette somme.

Bates se tourna vers le taxi et fit un signe de la main au chauffeur pour lui demander d'attendre.

— Mon grand-père avait une collection de pièces en or, très anciennes, certaines datant de la guerre civile. Nous passions

beaucoup de temps à les regarder ensemble. C'était vraiment chouette. C'est à moi qu'il les a léguées, à sa mort. Avec sa voiture, ajouta-t-il.

— Tu as vendu la collection ? balbutia Zoé.

— J'ai demandé à ma grand-mère de la mettre en gage et de m'envoyer l'argent par mandat, et j'ai vendu la voiture.

Sa voix se chargea d'une pointe d'excuse.

— En fait, les dix mille dollars dont vous avez besoin n'y sont pas tout à fait. Mais presque. Il y a exactement neuf mille deux cent quarante dollars. J'ai dû garder aussi de quoi rentrer à San Diego en avion.

Zoé ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Franky venait de se séparer de ce qu'il avait de plus précieux, aussi bien financièrement que sentimentalement, pour lui venir en aide.

— Voilà, reprit-il en tendant de nouveau le sac à Jonathan.

Il semblait infiniment gêné, ne sachant quelle contenance adopter et comment leur remettre l'argent. Elle n'aurait su dire ce qu'en pensait Jonathan, mais il semblait peu enclin à lui faciliter les choses.

— Ce n'est pas pour moi. Donnez-le-lui à elle, déclara-t-il en faisant un mouvement de tête en direction de Zoé.

Bates se tourna vers elle et lui tendit l'argent sans se faire prier.

— J'espère que ça vous aidera dans vos recherches et que vous retrouverez ta fille, murmura-t-il, toujours incapable de soutenir son regard.

Elle se sentit proche des larmes en prenant le sac.

— Merci, lâcha-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête et souleva le second sac, posé à ses pieds.

— Ma grand-mère voulait te donner ça. Tu n'es pas obligée d'accepter, bien sûr. Ce n'est pas grand-chose... du pain à la banane et d'autres pâtisseries qu'elle a faits elle-même.

Zoé ne ressentit rien quand les mains de Bates, sèches et rugueuses, touchèrent les siennes, au moment où il lui donna le sac. Il n'était plus ni immense, ni menaçant, ni fort. Ce n'était qu'un homme ordinaire. Elle l'avait déjà compris à San Diego. Les larmes lui montèrent aux yeux, lui brouillant la vision.

— Je suis tellement désolé. J'espère que tu pourras un jour me pardonner, ajouta-t-il.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, et se dirigea à grandes enjambées vers le taxi. Le véhicule s'éloignait, quand, dans une impulsion, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter. Elle sortit de son sac une photo de Samantha, celle dont elle s'était servie pour imprimer les avis de recherche, et la tendit à Franky Bates par la vitre baissée.

— C'est pour *moi* ?

— Pour toi et ta grand-mère. Je...



En proie à une vive émotion, Zoé dut s'éclaircir la gorge à deux reprises.

— Ce que tu viens de faire me touche profondément.

Un sourire doux-amer flotta sur ses lèvres tandis qu'il regardait la photo.

— Elle est belle.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-elle simplement.

Elle lui tendit la main et il la serra, juste avant que le taxi ne s'éloigne.

\* \* \*

Tiffany était au supplice. Elle n'avait jamais vu Sheryl aussi bouleversée. Même lorsque cette dernière avait appris que sa fille souffrait d'un cancer, elle avait fait preuve d'un cran et d'une retenue qui avaient forcé l'admiration.

Elle jeta un coup d'œil à Colin. Comment pouvait-il supporter tout ça ? Assis à la table de la cuisine, il avait déjà englouti une grosse part de gâteau que sa belle-mère lui avait servi et il ne semblait pas le moins du monde ému de la situation.

— Mais où peut-il être ? répéta Sheryl pour la énième fois.

— Il finira bien par se montrer, va ! répondit Colin en raclant son assiette.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant, toi ? reprit-elle. Il n'avait jamais fait ça avant.

— Avec toi, peut-être, lança-t-il.

Il reposa la fourchette en la faisant tinter contre le bord de son assiette.

— Du temps où il vivait encore avec ma mère, il s'en allait souvent sans rien dire. Une fois, on est restés sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Il était parti à Las Vegas. Il ne l'a jamais avoué, mais si tu veux mon avis, je suis sûr qu'il y était allé avec l'intention de divorcer.

Elle fit la grimace, le visage altéré par la douleur.

— Mais nous, nous n'avons aucun problème ! Nous sommes heureux. Pourquoi voudrait-il me quitter ?

— Peut-être qu'il n'était pas aussi heureux que tu le penses...

Colin étira nonchalamment ses jambes et croisa ses chevilles.

— Peut-être qu'il veut retrouver sa liberté. Ou peut-être qu'il a rencontré quelqu'un. Ce sont des choses qui arrivent... C'est même banal.

— Tu crois qu'il est parti avec une autre femme ?

Tiffany ferma les yeux en entendant la voix de sa belle-mère se briser dans un sanglot. Elle devait interrompre Colin et faire cesser ces allusions méchantes et fausses.

— Tu as bien dit que sa voiture avait été retrouvée devant la salle

de billard, poursuivit-il.

— Oui, mais le barman affirme qu'il ne l'a pas vu la nuit dernière, répondit Sheryl.

— Évidemment ! Tu ne vois pas ce que ça signifie ?

— Non, dit-elle, sans comprendre où il voulait en venir.

— Cela veut dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un, là-bas.

Colin renifla, mais Tiffany sut que ce n'était pas dû aux larmes ni à un accès de sentimentalisme. Il abusait de plus en plus de la cocaïne, et sa consommation excessive lui causait des problèmes de sinus. Il saignait même du nez régulièrement.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une histoire de femme là-dessous. Ils ont dû prendre sa voiture à elle, insista-t-il.

— Mais il m'aime ! protesta Sheryl, au bord des larmes.

Tiffany eut un pincement au cœur. L'impuissance et le désarroi de sa belle-mère faisaient peine à voir. Ne sachant quel sens donner à la disparition de son mari, elle en était réduite à croire au scénario inventé de toutes pièces par Colin. Dans la bouche de son beau-fils, l'histoire d'une liaison extraconjugale sonnait plus vraie que celle d'une disparition ou d'un meurtre.

— Je ne suis sûr de rien, évidemment, poursuivait Colin. Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais bon... c'est toi qui m'as demandé mon avis, non ?

Elle haussa les sourcils tout en s'essuyant les yeux.

— Si c'est pour entendre ça...

— Qu'est-ce que tu peux être enquiquineuse parfois ! Si tu veux le garder, il va falloir t'améliorer.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sheryl, le visage enfoui dans ses mains, éclata en sanglots. Tiffany se redressa. Cette fois, Colin était allé trop loin. N'avait-il pas fait assez de mal à sa belle-mère comme ça ? Non seulement celle-ci ne reverrait jamais plus Paddy, mais elle était condamnée à rester dans le doute et l'ignorance quant au sort de son mari. Devait-il rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà en la faisant culpabiliser ?

Colin n'avait jamais fait mystère de son peu d'affection pour Sheryl, qu'il trouvait laide, avec son visage trop maquillé et ses cheveux teints en roux, coiffés dans un chignon serré. Elle n'était peut-être pas très séduisante au premier abord, mais c'était une bonne épouse, une bonne mère, aux petits soins pour ses proches — autant de qualités que Tiffany avait toujours appréciées.

— Je ne suis pas d'accord, dit-elle tout à trac.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible, mais ce fut suffisant pour attirer l'attention.

Sheryl baissa les mains et leva vers elle son visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Quoi qu'il se soit passé, ça n'a rien à voir avec toi, déclara Tiffany, évitant le regard furieux de Colin.

Il lui ferait payer de l'avoir contredit, elle n'en doutait pas, mais, en cet instant, son ressentiment était plus fort que l'amour qu'elle lui portait.

Cherchant à se raccrocher à la moindre étincelle d'espoir, Sheryl se rapprocha de Tiffany.

— Tu ne penses pas qu'il y a une autre femme ?

— Non, ça ne tient pas debout. Paddy t'aime trop. Il ne te quitterait jamais. Il sait que personne ne pourrait lui donner autant que toi, assura-t-elle avec conviction.

Sans doute parce qu'elle avait été ignorée et privée d'amour par sa mère, Tiffany exprimait difficilement ses sentiments — et sa maladresse était encore plus marquée vis-à-vis des femmes. Mais quand Sheryl se mit à pleurer dans le creux de son épaule, elle n'en éprouva aucune gêne, aucun inconfort. Ce contact lui parut même naturel — peut-être parce qu'elles partageaient le même chagrin, le même désarroi ? Tiffany refusait la disparition de Paddy, elle aussi. Elle aussi voulait qu'il rentre.

Le regard furibond de Colin lui faisait l'effet d'une brûlure, mais elle ne se recroquevilla pas comme elle le faisait habituellement, et se surprit même à relever le menton. Elle était heureuse d'être intervenue. Puisqu'il voulait qu'elle attire Zoé au cabanon, il pouvait, en contrepartie, faire un effort et témoigner un peu de compassion à sa belle-mère.

— Comment expliques-tu sa disparition, alors ? gémit faiblement Sheryl dans l'épaule de sa belle-fille.

— Tiffany ne sait rien — que dalle ! s'emporta Colin.

— Parce que toi si, peut-être ? rétorqua-t-elle dans un accès d'indignation.

Elle écarquilla les yeux, surprise par sa propre audace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi s'opposait-elle à lui si ouvertement ? Le soulagement qu'elle vit se peindre sur le visage de sa belle-mère la rasséra : elle avait fait le bon choix. Colin lui ferait sûrement payer sa rébellion, mais cela en valait la peine.

— Il a peut-être été victime d'un traquenard..., avança-t-elle. Un homme l'aura convaincu de le suivre sous prétexte d'une panne de voiture, ou pour lui vendre un fusil. Paddy aime la chasse et la promesse d'une bonne arme le convaincrail d'aller n'importe où et de suivre n'importe qui. On l'a peut-être blessé pour le dépouiller.

Sheryl hocha la tête.

— Oui... ça doit être ça.

Colin prit son assiette et se leva pour la mettre dans l'évier.

— Et si c'était Glen, cette personne ? lâcha-t-il avec perfidie. As-tu pensé à lui demander où il était la nuit dernière ?

Sheryl devint livide.

— Jamais Glen ne ferait de mal à Paddy. Il n'est pas méchant.

— Tu sais bien que ton fils a le sang chaud et qu'il le déteste.

— Glen n'a rien à voir avec la disparition de ton père... Paddy le confirmera quand il rentrera. Il est probablement blessé quelque part. On va m'appeler et le ramener.

— Parfait. Alors, appelle-nous, à la minute où il franchira cette porte. Il faut qu'on rentre, j'ai plein de boulot en retard.

Quand Colin fit un mouvement de tête vers la porte, Tiffany sentit son ventre se nouer d'appréhension. Le sentiment de bravade qui l'avait animée quelques minutes plus tôt la quitta brusquement. Bientôt, elle serait *seule* dans la voiture avec lui, seule dans leur belle maison, au cœur d'une des banlieues les plus sûres de Sacramento.

Or elle savait mieux que quiconque à quel point les apparences peuvent être trompeuses.

\* \* \*

— Alors comme ça, tu es devenue la meilleure amie de Sheryl ? ironisa Colin en s'engageant sur l'autoroute.

Il glissa un regard en biais vers Tiffany. Murée dans le silence, elle gardait les yeux fixés sur la route. Elle devait bien s'attendre à recevoir une sévère punition, non ? Elle en méritait une — avec le collier et le fouet, au moins. L'attitude bravache qu'il percevait pour la première fois chez elle l'inquiéta, l'emportant sur sa colère. Il avait toujours bénéficié de son soutien inconditionnel. Elle avait toujours pris son parti en toutes circonstances. Avait-elle même protesté une seule fois quand il avait kidnappé et torturé des enfants ? Il ne s'en souvenait pas.

Mais aujourd'hui elle venait de prendre ouvertement position contre lui — et pour Sheryl. Elle tolérait les animaux de compagnie dans leur vie parce qu'elle savait qu'il ne ressentait rien pour ces enfants, qu'ils n'étaient que des jouets entre ses mains. Elle n'y trouvait rien à redire, mais l'indifférence qu'il venait de manifester pour Paddy, son absence de remords et de sentiments filiaux la plongeait dans des abîmes de peur et d'incompréhension.

Il devait bien admettre qu'en cet instant il se faisait peur lui-même. A se demander si Tina — la créature abjecte qui lui avait donné naissance — n'avait pas raison à son sujet. Pourtant, il ne se fichait pas de tout, puisqu'il avait passé sa vie entière à lui prouver à elle — et au reste du monde, d'ailleurs — qu'il était brillant, compétent et productif. Tiffany était-elle en train de percevoir son absence d'*humanité* ? Pressentait-elle ce que sa mère avait vu quand Colin était jeune et que son père avait refusé de voir jusqu'à la fin ? Peut-être...

Dans ce cas, il courait un grand risque. Si Tiffany commençait à douter de son amour pour elle, leur couple vacillerait sur ses bases. Car c'était la certitude d'être aimée, et elle seule, qui la poussait à rester avec lui.

— Tu vas me répondre ? insista-t-il.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité.

— J'ai de la peine pour elle, voilà tout !

— Parce que tu crois que je n'en ai pas ?

Elle se tourna vers lui.

— Eh bien non, on ne le dirait pas.

Il devinait le cheminement des pensées de sa femme.

— Détrompe-toi... Ce n'est pas facile pour moi non plus, répondit-il d'une voix adoucie.

Il tendit le bras et lui prit la main.

Elle tressaillit, manifestement surprise : elle s'attendait à recevoir un coup.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda-t-il en lui caressant la main. Paddy était mon père, Tiff. C'est tellement difficile d'accepter la réalité et de me dire que je ne le reverrai plus jamais — par ma faute !

Ne parvenant pas à verser de larmes, il prit un air aussi accablé que possible.

— J'ai un cœur, moi aussi. Je vois bien que Sheryl souffre. Paddy va lui manquer, et à toi aussi. Je me sens très mal... Comment crois-tu que je vais pouvoir vivre avec ce que j'ai fait ?

Tiffany baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés.

— C'est sûr... Tu n'aurais pas dû faire ça, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas eu le choix. Tu aurais préféré me perdre, moi ? Parce que c'est ce qui serait arrivé : Paddy nous aurait dénoncés et nous aurions fini en prison. Je l'ai fait pour te protéger, pour nous protéger tous les deux.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Quelle horrible semaine !

— C'est vrai. Je n'étais pas dans mon état normal, surtout aujourd'hui. Je suis désolé... Je souffre tellement quand je pense à Paddy !

— Je comprends, murmura-t-elle doucement.

— Que ressentirais-tu si tu étais à ma place ?

Elle fit la grimace.

— Tu vois ? reprit-il. Je vis un enfer. J'ai l'air froid et distant, mais, en fait, ce n'est qu'une carapace.

Elle lui lança un regard compatissant et lui embrassa la main.

— Ça va aller, dit-elle. Nous traverserons cette épreuve ensemble.

Le poids qu'il avait dans la poitrine un moment plus tôt, et qui lui coupait la respiration, disparut instantanément.

— J'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés ! Tu pourrais me faire traverser n'importe quelle tragédie.

— C'est normal. Je suis ta femme et je te soutiendrai toujours.

— Pour le meilleur et pour le pire.

Elle frotta sa main contre sa joue.

— Exactement.

Il ressentit quelque chose dans la poitrine... Une chaleur... Une *émotion*. Et peut-être pas que du soulagement. Du moins l'espérait-il.

— J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Pour la fête des Mères et aussi pour me faire pardonner pour... Zoé et Paddy.

Il la sentit se détendre. Elle lui serra la main pour lui témoigner son soutien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de cette bague sertie de diamants que tu voulais ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oui ?

— Je vais te l'acheter.

— C'est vrai ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Ouais, pas plus tard que ce soir.

— Mais elle coûte plus de cinq mille dollars, Colin ! Nous ne pouvons pas nous permettre cette folie.

— N'oublie pas que tu as épousé un brillant avocat, bébé. Je peux quand même faire plaisir à ma femme, de temps en temps !

— Mais... tu vas devoir l'acheter à crédit !

— Ne t'inquiète pas. Je serai bientôt augmenté.

Colin la vit sourire comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il s'en félicita. Enfin, il retrouvait sa Tiffany ! Celle qui l'adorait et qui l'aurait suivi au bout du monde.

— Ils vont faire une de ces têtes au boulot..., minaуда-t-elle, ravie.

— Ces ploucs devraient pourtant savoir que tu mérites le meilleur.

Il baissa la capote de la voiture. En sentant la brise dans ses cheveux, il fut traversé d'un délicieux sentiment d'insouciance. Un sourire lui vint aux lèvres. Pourquoi s'était-il tant inquiété ? Après tout, la mort de son père ne changerait pas grand-chose à son existence. Paddy était parti, mais il pouvait vivre sans lui.

Il se contracta en entendant la sonnerie du téléphone. La seule personne avec laquelle il voulait parler étant assise à côté de lui, cet appel ne pouvait être qu'une source de contrariété.

— Tu ne réponds pas ? demanda Tiffany.

— Si, si...

Il soupira et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Qui est-ce ? reprit-elle.

— Je ne connais pas le numéro. C'est un appel longue distance de Los Angeles.

— Alors ça doit être ta mère.

C'était ce qu'il pensait aussi. Il savait par son père que Courtney vivait dans le Sud. Il ne fallait pas être malin pour en déduire que Tina ne devait pas être loin. La mère et la fille étaient toujours fourrées ensemble.

Tiffany se mordilla la lèvre.

— Tu crois qu'elle attendait ton coup de fil aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait. Cela fait des années que je ne l'ai pas appelée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir te dire ?

S'il le savait ! La dernière fois qu'il l'avait vue, il allait encore au lycée et il vivait avec Paddy. Lors de sa brève visite, elle avait trouvé le moyen de lui hurler dessus, l'accusant d'avoir lacéré ses pneus et le traitant de rejeton du diable.

D'accord, c'était lui qui l'avait fait, mais elle aurait dû lui accorder le bénéfice du doute, au lieu de l'accuser aussi vite.

— On va très vite le savoir.

Il décrocha juste avant que l'appel ne bascule vers sa messagerie.

— Allô !

— Colin.

Bingo ! C'était bien sa mère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi où est ton père.

Il sentit son estomac se contracter. Mais de quel pouvoir surnaturel cette femme était-elle dotée ? Elle agissait avec lui comme un miroir dans lequel se reflétait sa véritable nature.

— Tu es au courant qu'il a disparu ? répliqua-t-il en feignant la surprise.

— Sheryl vient de m'appeler. Elle voulait savoir si Paddy était revenu vivre avec moi. Quelle idée saugrenue, franchement !

Il tiqua. S'il n'avait pas cédé à la tentation d'asticoter sa belle-mère, de la faire souffrir en insinuant que Paddy l'avait quittée pour une autre, elle n'aurait jamais appelé Tina. Et il se serait épargné cette conversation.

— Tu connais Sheryl : elle dramatise tout. Papa s'est barré, mais il finira par rentrer au bercail. Il revenait toujours à la maison, avant, non ?

— Il est heureux avec elle. Il ne serait pas parti sans raison.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne le surveille pas. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est.

— Ne me mens pas. Il a cherché à m'appeler la nuit dernière. Je n'étais pas là, mais il m'a laissé un message dans lequel il me disait qu'il avait besoin de me parler de quelque chose de sérieux. A propos de toi.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ça faisait longtemps !

— Je pressentais que cela finirait comme ça. J'ai toujours dit que, s'il arrivait malheur à un membre de la famille, je regarderais de ton côté.

— Non, mais tu t'entends ? Tu es vraiment cinglée, ma parole ! Les mères dignes de ce nom ne voient que les bons côtés de leurs enfants.

— Oui, mais ces mères n'ont pas un fils comme le mien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu être si sûre que je suis différent des autres ?

— Parce que tu l'as été dès ta naissance, Colin. Et dès que tu as pu parler, tu as débité des mensonges. Et tu n'as plus jamais cessé. J'ai fait de mon mieux pour t'aider. Je t'ai emmené à l'église, pensant que la religion t'aiderait à trouver les valeurs qui te faisaient si cruellement défaut. Mais tu as réussi à berner tout le monde, hommes d'Eglise, professeurs... Même ton père n'y a vu que du feu.

— Si je suis mauvais, c'est ta faute ! Tu étais violente !

Un éclat de rire, à la fois incrédule et ironique, emplit le téléphone.

— Moi, violente ? Parce que j'ai essayé de t'éduquer et que j'ai refusé de me laisser manipuler ? Ça oui, je t'ai fessé. Chaque fois que tu le méritais. Qu'aurais-je dû faire avec toi ? J'étais démunie face à un fils que je voulais aimer et que je devais sauver de lui-même. Je pensais que, si tu apprenais à être responsable de tes actions et à respecter les gens, tu irais bien. Mais cela n'a servi à rien. Tu prenais plaisir à être cruel, même avec ta propre sœur. Tu nous as fait nous déchirer, Paddy et moi, tu as brisé un mariage heureux. Tu as même réussi à convaincre tes professeurs, tes entraîneurs et les parents de tes amis que j'étais bonne à enfermer.

Cela avait presque fonctionné, songea-t-il. Il avait failli réussir à faire interner sa mère, juste après sa dépression nerveuse. Comme elle avait essayé de le faire avec lui.

— Ta place est dans un asile. Aucune mère ne peut faire ce que tu m'as fait !

— Tu me reproches d'être partie avec Courtney ? Je n'avais pas le choix. Je devais la sauver.

— Va au diable !

— Je vais appeler les flics pour leur dire que tu es dangereux.

Son sang se figea dans ses veines.

— Eh bien, fais-le. Tu le regretteras, crois-moi !



— C'est une menace ? riposta-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et s'exhorta au calme. Il devait faire preuve de prudence. Tina était capable d'enregistrer cet appel.

— Bien sûr que non ! Je ne pourrais pas te faire de mal, ni à toi, ni à personne. Tu as toujours su me faire sortir de mes gonds et ça me fait dire des bêtises.

— Dis-moi ce que tu as fait à Paddy, Colin.

— Je ne l'ai pas touché !

— Il t'aime, tu sais. Ce pauvre fou t'aime, plus qu'il nous a aimées, ta sœur et moi, sinon nous serions toujours ensemble. J'espère que tu ne lui as pas fait payer trop cher la confiance qu'il t'a accordée ! conclut-elle.

Colin s'apprêtait à répondre, quand il comprit qu'elle avait raccroché. Il était à bout de souffle, comme s'il venait de courir dix kilomètres.

— Quelle saleté ! Je la hais ! Elle m'a toujours pourri la vie ! s'emporta-t-il en jetant son portable.

Tiffany, qui n'avait rien perdu de la conversation, était livide. Elle ne fit aucun mouvement pour ramasser l'appareil qui était tombé à ses pieds, après l'avoir heurtée en rebondissant.

— Comment est-elle au courant ?

— Elle ne sait rien. Elle ne peut pas nous causer de tort. Même si elle contacte la police, ils ne pourront rien prouver. Tout ce que j'ai à faire, c'est de combattre le feu par le feu.

Tiffany leva des yeux emplis d'incrédulité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne t'inquiète pas.

Il inspira profondément par le nez, retint son souffle, puis l'expulsa — recommença aussitôt. Après de longues minutes, il commença à se sentir mieux. Plus calme. Plus maître de lui.

— Je me suis déjà opposé à ma mère par le passé, et j'ai gagné chaque fois. J'ai toujours su susciter la compassion. De nos jours, la parole d'un enfant martyrisé a plus de poids que celle d'un adulte, expliqua-t-il doctement.

Si Tina lui causait le moindre problème, il clamerait qu'elle l'avait toujours détesté. Et il pourrait en raconter des histoires !

Lorsque Zoé et Jonathan arrivèrent à l'unité de soins intensifs, les parents de Toby s'étaient absentés. Ils durent passer par le bureau des infirmières pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la chambre de Toby.

M. et Mme Simpson avaient fait de leur mieux pour atténuer le côté impersonnel et aseptisé de la pièce. Les persiennes avaient été entrouvertes pour laisser entrer le soleil, de la musique douce s'échappait d'une radio et des fleurs, posées sur la table de chevet, égayaient les lieux. Malgré tout, Zoé sentit son cœur se serrer : l'enfant ne semblait montrer aucun signe d'amélioration.

Il lui parut encore plus pâle, toujours relié par des tubes et des sondes aux mêmes appareils. A chaque nouvelle heure qui passait, l'espoir s'éloignait un peu plus de le voir reprendre conscience. Mais les Simpson avaient retrouvé leur fils, au moins. Et ce dernier avait échappé à son bourreau. Zoé en serait presque venue à les envier.

— Quelle sorte d'homme peut faire ça ? marmonna-t-elle entre ses dents en serrant la main de l'enfant.

Jonathan se rapprocha et tendit le bras vers elle. Elle se raidit involontairement et se pencha pour éviter son contact. Elle savait qu'il souhaitait la réconforter, mais elle ne pouvait plus se permettre d'accepter son soutien. C'était trop risqué. Il lui suffisait de poser les yeux sur lui pour être assaillie d'images sensuelles. Etait-elle en train de tomber amoureuse ? Elle avait ressenti pour lui un désir brut, irrépressible, qui l'avait submergée. Jamais elle n'avait connu un tel élan, une telle plénitude. C'était un séisme émotionnel qu'elle n'avait jamais éprouvé avec personne.

Et c'était ça qui l'inquiétait, justement. Elle avait toujours réussi à se préserver. Or Jonathan avait réussi en quelques jours à mettre à mal le fragile équilibre qu'elle avait construit.

— Nous l'empêcherons de nuire, promit-elle tout bas à Toby.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas. M. et Mme Simpson entrèrent dans la chambre avec deux sacs en papier. Une odeur de nourriture chinoise flotta dans la pièce tandis qu'ils reprenaient place

au chevet de leur fils, de l'autre côté du lit.

Zoé s'en voulut de s'imposer à eux dans un moment aussi intime. Elle s'apprêtait à s'excuser auprès de Mme Simpson, quand elle remarqua ses yeux brillants et son sourire.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? s'enquit-elle avec curiosité.

Le couple échangea un long regard.

— Lyle voulait attendre un peu avant de vous appeler, mais puisque vous êtes là, je...

— Theresa..., intervint M. Simpson.

— Toby a serré ma main ce matin ! reprit son épouse, manifestement pressée de partager sa joie.

Zoé écarquilla les yeux.

— Il a *quoi* ?

— Il a serré ma main ! répéta-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

— Ma chérie, tu sais ce que le médecin nous a dit. Il ne s'agit peut-être que d'un réflexe. C'est pour ça que je ne voulais pas qu'elle vous appelle tout de suite, ajouta-t-il d'un air navré à l'adresse de Zoé et de Jonathan. Je ne voulais pas que... vous vous fassiez trop d'espairs si...

— Je comprends.

Les réticences de M. Simpson étaient parfaitement logiques, en effet — mais l'euphorie de son épouse était communicative. Emue, Zoé sentit un léger espoir renaître en elle.

— Je ne crois pas que c'était un réflexe, affirma Mme Simpson. C'est mon petit garçon qui essayait de me redonner courage. J'étais en train de lui parler. Je lui disais : « C'est la fête des mamans, mon bébé. Je suis là... »

Sa voix se brisa, mais elle se ressaisit, poursuivant d'une voix rauque :

— Et, soudain, j'ai senti ses doigts exercer une pression sur ma main, au moment précis où je lui parlais. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me fiche de ce que disent les médecins !

— Mais Toby ne l'a pas refait depuis, malgré toutes nos sollicitations, nuança son mari.

Le jeune garçon avait-il cherché à communiquer avec ses parents ? Zoé sentit son cœur s'accélérer à cette simple éventualité. Ou n'était-ce que leur désir qui les avait amenés à donner du sens à un simple mouvement musculaire, comme le suggéraient les médecins ?

Elle prit la main de l'enfant dans la sienne et se pencha vers lui.

— Tu ne risques plus rien, Toby. Tu vas te remettre. Tu as une famille qui t'aime et qui t'attend. Ils sont près de toi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Si seulement il pouvait bouger la main... Elle avait tant besoin d'un signe positif !

Mais il ne se passa rien. Pourtant, quelques heures plus tard, alors que Jonathan et elle venaient de faire imprimer un avis de recherche mentionnant la récompense, elle reçut un appel de l'hôpital.

Au bout du fil, la mère de Toby s'écria :

— Madame Duncan ? Il vient juste d'ouvrir les yeux ! Il vient juste d'ouvrir les yeux !

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

La question de Zoé se perdit dans les pleurs de joie et de soulagement de Mme Simpson, trop émue pour lui répondre de manière cohérente.

\* \* \*

— Tu sais, je connais un peu Sheridan, déclara Zoé sans préambule. Je l'ai déjà rencontrée.

Jonathan lui lança un regard perplexe. Qu'était-il censé répondre ? Elle avait voulu l'accompagner lorsqu'il avait annoncé qu'il sortait avec Kino, et marchait à son côté, le visage impénétrable. A quoi pensait-elle ? Il attrapa son chien par le collier pour l'éloigner du jardin des voisins et le faire traverser la rue. La nuit était tombée. Hormis les halos de lumière de quelques lampadaires, il faisait sombre et plus frais que la veille. Il avait prêté un pull à Zoé — trop grand pour elle, évidemment. C'était la seule trace de l'intimité qu'ils avaient partagée. Depuis le coup de fil de Sheridan, elle s'était refermée comme une huître, s'efforçant de le tenir à distance. Il avait pourtant essayé à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle. Pour quelle raison ? Il ne le savait pas très bien lui-même.

— Au groupe de soutien aux victimes ? demanda-t-il.

Aucune autre réponse ne lui vint à l'esprit. Il n'avait pas envie de parler à Zoé (avec laquelle il avait fait l'amour jusqu'au petit matin) de Sheridan (à laquelle il avait avoué ses sentiments). Cette conversation le hérissait.

— Oui, confirma-t-elle. Je l'ai trouvée très chouette. Et très belle.

Elle n'avait rien à lui envier de ce côté-là, mais il s'abstint de le lui dire, sachant qu'elle ne voudrait pas croire à la sincérité de son compliment.

— Toby est enfin sorti du coma... C'est une bonne nouvelle, lança-t-il, changeant volontairement de sujet.

Elle retroussa ses manches trop longues, avant de jeter machinalement un énième coup d'œil à son téléphone.

— Je me demande s'il aura... des séquelles, dit-elle en butant sur le mot.

Ils n'en avaient pas appris plus, depuis le dernier coup de fil de M. Simpson, qui les avait rappelés pour leur annoncer que leur fils se souvenait de son prénom. Pour éviter de les ennuyer davantage, Jon avait préféré s'adresser à l'inspecteur Thomas. Ce dernier était entré

directement en contact avec les médecins, qui se montraient encore réservés sur le pronostic. Officiellement, il fallait attendre quelques jours pour voir comment Toby allait se remettre. Le plus tôt serait le mieux ! C'était néanmoins une bonne nouvelle, et Jon avait une deuxième raison de se réjouir : Zoé, qui, un peu plus tôt, lui avait fait part de son intention de prendre une chambre d'hôtel dès qu'ils seraient rentrés, n'en avait plus reparlé. Elle semblait même avoir abandonné l'idée. L'attente l'avait plongée dans une fébrilité douloureuse, qu'elle redoutait sans doute d'affronter seule.

— J'ai récemment entendu parler d'une fille qui est sortie du coma au bout de cinq jours. La convalescence a été longue, mais elle a fini par récupérer toutes ses facultés, dit-il, se voulant réconfortant.

— Souhaitons que ce soit la même chose pour Toby..., murmura-t-elle.

Kino leva la patte contre un arbre puis, la truffe collée au sol, il s'arrêta sur un trou de taupe.

— Il le faut, même si ce ne sera pas facile de l'entendre raconter son calvaire, répliqua-t-il, soucieux de la préparer au pire.

Zoé fronça les sourcils, puis hocha la tête. Ils marchèrent quelques instants en silence. Jonathan aperçut un homme avec son chien au coin de la rue, et il rattrapa Kino pour lui mettre sa laisse.

— Depuis combien de temps tu connais Sheridan ? s'enquit Zoé tout à coup.

Etouffant un grognement, Jonathan garda le regard fixé sur le trottoir.

— Quatre ans environ.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Disons que nous avons passé quelques soirées en tête à tête.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre vous ?

Il lâcha un soupir.

— Un problème de timing. Au début, elle m'aimait bien, mais je n'étais pas prêt. Puis, quand je le suis devenu, c'est elle qui ne s'intéressait plus à moi

— Ça a duré longtemps, ce petit manège ?

Il lui décocha un coup d'œil irrité.

— Faut-il vraiment qu'on parle de ça ?

— Est-ce qu'on ne parle pas de tout entre amis ? demanda-t-elle.

Encore aurait-il fallu qu'il pense à elle comme à une amie, ce qui était loin d'être le cas... L'image de son corps nu, pressé contre le sien, ne le quittait pas. Et la seule pensée de l'entendre lui murmurer son prénom à l'oreille le mettait dans tous ses états. Mais pouvait-il lui avouer des choses pareilles ?

— Si c'est comme ça que tu vois les choses...

— J'espérais, quand même, que deux ou trois orgasmes m'avaient

fait sortir de la catégorie de « simple cliente ».

Jonathan ne put réprimer une grimace. Elle le faisait payer et il l'avait bien cherché.

— Tu n'es pas qu'une cliente. Tu ne l'as jamais été.

— Je te remercie, ironisa-t-elle.

Elle inclina la tête vers lui.

— Et toi, tu n'es pas qu'un détective privé.

Elle laissa échapper un petit rire, mais il ne vit rien d'amusant dans son commentaire.

— Enfin... Si elle t'a brisé le cœur au point que tu souffres de parler d'elle, je...

— Je ne souffre pas, la coupa-t-il avec une virulence qui le surprit lui-même.

— Sheridan est au courant de tes sentiments. Moi aussi. Tout le monde le sait. Alors, c'est quoi le problème ? insista Zoé.

Le problème ? C'était elle, Zoé — et le désir qu'elle provoquait en lui. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Son envie de la toucher le plongeait dans une intense frustration sexuelle. Il avait conscience que ses chances de lui faire de nouveau l'amour se réduisaient comme peau de chagrin — si tant est qu'il lui en restât une, après la conversation téléphonique qu'elle avait surprise le matin même.

— Ma relation avec Sheridan est sans importance. Elle est mariée. Il nous arrive de travailler ensemble. C'est tout.

— Vous avez vécu ensemble ?

— Zoé...

— Ça va, tu peux me dire la vérité. De toute façon, je te désirais tellement hier soir que je t'aurais probablement rejoint dans ta chambre, même si j'avais su pour Sheridan.

Que cherchait-elle à lui faire comprendre ? Qu'elle ne le désirait plus ?

— Bref, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Et ce n'est pas comme si j'attendais un quelconque engagement de ta part, poursuivit-elle en écartant les mains. Je ne sais pas pourquoi j'ai accordé tant d'importance à cet appel.

Il n'aurait su dire pourquoi — et il ne chercha pas à approfondir —, mais il était heureux qu'elle lui ait accordé de l'importance.

— Je veux dire, continua-t-elle, ce n'est pas comme si cela représentait quelque chose d'important pour nous... Peut-être que c'était à elle que tu pensais quand tu étais avec moi.

Bon sang ! Là, elle allait trop loin. Il s'immobilisa et lui fit face.

— Si tu essaies de me faire comprendre que je n'ai plus la moindre chance avec toi, c'est bon : j'ai compris le message.

Il tourna les talons, écourtant la balade du chien.

Zoé ne regrettait rien. Elle lui avait parlé franchement. Sans doute aurait-elle dû y mettre davantage de formes, songea-t-elle en offrant son visage au jet chaud de la douche. Elle avait néanmoins obtenu le résultat recherché : Jonathan n'avait pas tenté d'approches depuis leur promenade. Elle avait vraiment eu l'intention d'aller à l'hôtel, mais le courage lui avait manqué à l'idée de la nuit qui l'attendait, une nuit à arpenter le tapis mité d'une chambre quelconque. Etre livrée aux affres de l'attente, priant pour que Toby se remette rapidement et se morfondant en imaginant le pire pour Samantha, était au-dessus de ses forces. Auprès de Jonathan, elle se sentait protégée et en sécurité. Néanmoins, elle ne pourrait s'imposer indéfiniment, guère plus d'une nuit ou deux.

Elle sortit de la douche et s'enveloppa dans une serviette. Après avoir enfilé le bas de pyjama qu'il lui avait prêté et un T-shirt à elle, elle se brossa les dents, puis se sécha les cheveux. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonathan, la mine sombre, allongé sur le canapé, la télécommande dans une main, en train de regarder la télévision.

— Quelque chose de bien ?

Il tourna les yeux vers elle, s'attardant sur ses seins qui pointaient sous le T-shirt, avant de la dévisager.

— Je n'ai pas trouvé mieux que ça.

Sous l'intensité de son regard, une sensation familière de picotement l'envahit.

— Excuse-moi. Tu veux peut-être que je me change ?

— Je peux aussi regarder ailleurs, si tu préfères.

Zoé finit par hausser les épaules. Elle ne portait rien d'indécent et il était un peu tard pour jouer les pudiques. Il avait déjà vu ses seins, il les avait caressés, *embrassés*.

— Si cela ne te gêne pas...

Jonathan haussa un sourcil, mais ne fit aucun commentaire, reportant son attention sur l'écran, sans plus lui prêter attention.

— Où Sheridan a-t-elle rencontré son mari ? demanda-t-elle, profitant de la pause publicitaire.

— Je n'ai plus envie de parler d'elle ! lâcha-t-il sèchement.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire et comprit qu'il était en colère. Il lui semblait pourtant que le sujet « Sheridan », était le seul à même de faire baisser la tension sexuelle qui s'élevait entre eux.

— Je devrais partir, déclara-t-elle en se levant.

— Ce n'est pas ça le problème.

— C'est quoi alors ?

Il se leva et s'approcha d'elle, sans la quitter des yeux. Le picotement qu'elle avait senti quelques minutes plus tôt au niveau de

la poitrine se répandit dans tout son corps, lui donnant l'impression de s'embraser. Son instinct lui criait de reculer, mais elle se refusa à bouger. Battre en retraite n'aurait fait que confirmer à Jon à quel point il la troublait.

Lentement, il posa ses mains sur ses seins, agaçant doucement leurs pointes à travers le tissu. Puis il avança sa bouche.

Son baiser fut une lente exploration, douce et torturante à la fois. Elle voulut feindre l'indifférence, mais n'y parvint pas.

— Ce que tu me fais... C'est ça le problème, décréta-t-il en reculant d'un pas.

Et il quitta le salon sans un mot de plus.



Devait-elle aller dormir dans sa chambre ou rejoindre Jonathan dans la sienne ?

Assise sur l'accoudoir du canapé d'un vert usé, Zoé était incapable de se décider.

Il était amoureux d'une autre.

Mais cette personne était mariée. Qui plus est, heureuse en mariage.

Oui, mais pourquoi aller au-devant des ennuis ? D'autant plus qu'elle n'était pas dans son état normal en ce moment.

En même temps, pourquoi s'interdire de rejoindre Jon alors qu'ils étaient si attirés l'un par l'autre ? Quel mal y aurait-il à accepter ses caresses, ses baisers ? L'avenir semblait si incertain... Pourquoi ne pas profiter du peu de joie que la vie lui offrait ?

Elle souffla lentement, cherchant à faire le calme en elle. Les hormones devaient influencer son jugement, se dit-elle, car toutes les raisons qu'elle avait trouvées quelques heures plus tôt pour garder ses distances avec Jonathan s'effaçaient devant l'envie irrépressible de se retrouver dans ses bras.

Etait-il interdit de partager un moment purement sexuel ? C'était monnaie courante, à présent. C'est ce que faisaient des tas de gens, non ?

Hmm. D'autres femmes le faisaient peut-être, mais pas *elle*. Depuis la naissance de Sam, elle avait toujours vécu en couple avec chacun de ses petits amis. C'était la première fois qu'elle était attirée par un homme qui n'éprouvait pas de sentiments pour elle... mais puisque les choses étaient claires et qu'elle savait à quoi s'en tenir, pourquoi résister ?

Si elle gardait ça en tête et se répétait : « Il aime Sheridan... il aime Sheridan » chaque fois qu'il l'embrasserait, elle ne souffrirait pas.

\* \* \*

Dès que Zoé se glissa dans ses bras, Jon s'aperçut que quelque chose avait changé. Sur le plan physique, la communion était parfaite. Leurs corps s'accordaient à la perfection. Elle s'offrait à lui, goûtant

sans résister au plaisir qu'il voulait lui donner... attisant son propre désir, aussi. Seulement, dans la fièvre de leurs étreintes, quand il murmurait un compliment qui aurait dû la faire sourire ou se presser contre lui encore plus fort que la première nuit, elle faisait mine de ne pas avoir entendu et détournait le regard.

Malgré tout, il n'avait jamais connu de nuit aussi passionnée. Trois fois, il avait fait l'amour à Zoé — c'était elle qui l'avait réveillé à l'aube pour recommencer — et pourtant... il la désirait encore ! Il aurait voulu l'aimer, encore et encore — jusqu'à ce qu'elle finisse par céder... et puis quoi ?

Qu'elle lui dévoile ses sentiments. Voilà, c'était ça. Il devinait qu'elle refoulait ce qu'elle ressentait *vraiment*, et ça le blessait. Mais à quoi s'attendait-il ? Elle avait été sur le point de s'ouvrir à lui et il avait tout gâché.

Il avait beau se répéter, pour se rassurer, que Zoé devait savoir pour Sheridan, que c'était plus honnête, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

Il tourna la tête vers elle et la regarda dormir. Et s'il avait sciemment cherché à gâcher ce qui était en train de naître entre eux ? Avait-il pressenti, dès le premier jour, la menace qu'elle représentait pour lui ?

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil. Il était à peine 7 heures. Il ne tenait pas à analyser ce qu'il éprouvait, mais les questions affluaient, impossibles à refouler. Était-ce vraiment Sheridan ou son expérience malheureuse avec Maria qui constituait un obstacle entre lui et Zoé ? Et si c'était plutôt la peur d'aimer de nouveau ? Peut-être avait-il même porté ses vues sur Sheridan parce qu'il avait toujours su au fond de lui qu'il ne se passerait jamais rien entre eux... Sheridan l'aimait bien, mais pas d'amour. Était-ce pour cela qu'il ne s'était jamais déclaré ?

Il devait y avoir une raison. En fait, il n'avait jamais vraiment *essayé* avec Sheridan — sinon il aurait compris bien avant son mariage avec Cain à quel point il tenait à elle. Il s'était contenté d'une relation ambiguë et du statut d'ami. Pourquoi ?

Zoé remua près de lui.

— Il faut qu'on se lève, Jonathan..., marmonna-t-elle.

Elle refusait manifestement d'ouvrir les yeux et il comprenait ses réticences : elle était au lit avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine ; sa fille n'avait toujours pas été retrouvée et, avec le jour, revenaient les angoisses et la peur.

Il la prit dans ses bras et enfouit son visage dans son cou. Il la sentit se raidir imperceptiblement, mais il ne s'écarta pas.

— Cette journée sera peut-être la bonne, l'encouragea-t-il.

— Je l'espère tant.

Elle cessa de résister et se blottit contre lui.

— Je vais distribuer les nouveaux avis de recherche, puis je me rendrai à l'hôpital, ce matin. Je... je sais que je devrais laisser un peu d'air à Toby et ses parents, mais... j'ai besoin d'être là-bas, de leur manifester mon soutien.

— Je comprends.

— Et toi, que comptes-tu faire ?

— Je vais rester ici une bonne partie de la matinée à passer des coups de fil, d'abord à six de mes clients qui ne me lâchent pas et qui se demandent pourquoi je ne donne pas signe de vie, ensuite à des compagnies de gestion de biens. Je dois aussi voir l'inspecteur Thomas pour faire le point sur les avancées de nos enquêtes respectives et comparer nos impressions.

— Merci.

— De rien.

Zoé prit le visage de Jonathan entre ses mains.

— Je le pense vraiment. Je... je ne sais pas comment je ferais pour traverser ce cauchemar sans toi.

Il tressaillit, profondément ému. Une émotion qui tenait du désir de la posséder et du désir intense de la protéger.

— On ferait mieux de se lever, dit-elle.

Elle se redressa, mais il la retint et l'attira contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Troublé par ce qu'il ressentait, mais incapable d'en faire une description cohérente, il lui offrit un baiser pour toute réponse. Ce fut d'abord tendre et doux, mais, quand elle rouvrit les lèvres, leur baiser devint rapidement passionné. Il glissa une main sur son ventre plat, jusqu'à la douceur moite et chaude qui le rendait fou.

— Fais-moi l'amour encore une fois, chuchota-t-il au creux de son oreille.

La sonnerie de son téléphone déchira le silence. Jon roula sur le côté en laissant échapper un soupir.

Son cœur battait si fort qu'il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. La réalité venait de reprendre brutalement ses droits, brisant l'instant magique.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Il attrapa son portable posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Jon ? J'appelle trop tôt ?

Jasmine.

— Non, non, je suis réveillé. As-tu reçu mon colis ?

— A l'instant.

Il l'avait envoyé en livraison exprès pour qu'elle l'ait avant 10 heures, heure de la Louisiane.

— Et... ?

— L'énergie qui s'en dégage est si forte que j'ai *ressenti* Samantha dès que j'ai touché la peluche.

Il se redressa.

— C'est bon signe, alors, n'est-ce pas ?

— Elle est en vie. J'en suis sûre.

Zoé se redressa à son tour, s'adossant contre la tête de lit, serrant les draps contre sa poitrine. Elle semblait si vulnérable, tout à coup !

— Tu peux m'en dire plus ?

— Quand j'ai fermé les yeux, j'ai entendu des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux. Elle est dans la nature. Peut-être dans une forêt. Il fait frais, humide, même sombre.

— Là, maintenant ? En plein jour ?

— Elle est dans un espace exigü. Enfermée. Je le ressens comme ça.

Elle donnait ses impressions à mesure qu'elles venaient, comme un peintre peignait sa toile par petites touches de couleurs. Cela le fascinait toujours, mais, ce matin, il brûlait d'obtenir plus de précisions sur l'endroit où se trouvait Sam. Sacramento s'étalait au pied de la Sierra Nevada. Les contreforts n'étaient pas loin et offraient aux citadins des kilomètres et des kilomètres de forêt accessibles en voiture.

— Perçois-tu d'autres bruits ? des odeurs ?

— Non, rien.

— Insiste, Jaz.

— Je crains de ne pas avoir que des bonnes nouvelles.

Il déglutit avec difficulté.

— Je t'écoute.

— Cette fillette est très faible. Elle a besoin d'aide, Jon. Et vite, sinon...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il resta silencieux. Il savait que les facultés parapsychiques de Jasmine l'obligeaient à se confronter à des impressions pénibles, mais il savait aussi qu'elle était solide — pas du genre à se dérober quand il fallait se battre au côté des victimes.

Il jeta un coup d'œil à Zoé.

— C'est Jasmine ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-elle.

Sa voix était montée dans les aigus.

— Elle pense que Sam est en vie.

Ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Merci, mon Dieu ! Mais... où est-elle ?

— Dans une forêt, manifestement.

— Une forêt ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Et l'homme qui l'a kidnappée ? demanda Jonathan à Jasmine.

Peux-tu me donner un indice ? Est-ce celui qui se fait appeler « Maître » ? Est-on sur la bonne piste ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que ce type revêt l'apparence de la normalité, sinon il aurait déjà attiré l'attention sur lui : il a un bon travail, une famille. Au premier abord, il semble au-dessus de tout soupçon.

— Comment peut-il avoir une famille et se livrer à sa perversité pendant des jours, des semaines, des mois, en toute impunité ?

Il savait que cela arrivait, mais il n'en restait pas moins surpris.

— C'est plus fréquent que tu ne le crois. Tu te souviens de cette affaire, en Autriche ? Celle de cet homme qui avait kidnappé sa propre fille de dix-huit ans ? Il l'a gardée prisonnière dans sa cave pendant vingt-quatre ans.

Il s'en souvenait. Ce fait divers avait été largement médiatisé, et le grand public avait découvert avec horreur que l'homme avait eu sept enfants avec sa victime.

— Sa femme ne s'était doutée de rien. Elle l'avait cru quand il lui avait affirmé que leur fille avait fugué et ne reviendrait plus, ajouta Jasmine.

— Rocklin n'est pas l'endroit idéal pour commettre ce genre de crime, objecta-t-il. Les résidences sont des constructions récentes et elles n'ont pas de caves.

— L'homme que vous recherchez peut cacher ses victimes ailleurs, suggéra-t-elle.

— Dans une forêt, par exemple...

Il sonda sa mémoire, repensant aux déclarations que lui avaient faites les diverses personnes qu'il avait interrogées. L'une d'elles lui avait-elle parlé d'un récent déplacement ? d'une virée à la campagne ?

Soudain, il se rappela que Colin lui avait raconté que Tiffany ne participerait pas à la battue, car elle souhaitait se rendre dès le vendredi soir au cabanon que possédait le père de Colin. Un cabanon où ils se rendaient parfois en week-end...

Sa main se crispa sur le téléphone. Était-il sur une piste ? Non, il se faisait des idées. Comment Colin pourrait-il être ce « Maître » ? Quand ils ne travaillaient pas, les Bell ne se quittaient pas d'une semelle. Leur travail les obligeait à rester en ville, à l'exception de quelques courts week-ends dans les environs. Ils ne pouvaient pas retenir une gamine prisonnière dans la forêt ! D'autant plus que Colin était à son cabinet quand Samantha avait disparu.

La conversation qu'il avait eue avec le shérif adjoint au sujet de Toby lui revint à l'esprit :

« Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant

qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant... »

Toby craignait autant les femmes que les hommes. Était-ce significatif ?

— Tu crois que nous pourrions avoir affaire à un... *couple* ? demanda-t-il à Jasmine.

— C'est possible. Souviens-toi de ce couple de Canadiens qui avait martyrisé la sœur de la femme et assassiné deux autres filles...

L'état de Zoé et les circonstances étranges dans lesquelles il l'avait retrouvée, quasi amnésique dans une chambre d'hôtel, rendaient cette idée plausible. Elle avait dîné avec les Bell...

Mais les couples de tueurs en série, comme Myra Hindley et Ian Brady, qui s'étaient tristement illustrés en Angleterre en martyrisant et en tuant cinq enfants, restaient des exceptions. Si Colin et Tiffany s'en prenaient à des enfants, pourquoi ne se montraient-ils pas plus discrets ? Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour venir en aide à Zoé ? Ils l'avaient invitée chez eux, appelée pour la fête des Mères, ils avaient organisé une battue...

Et si leur altruisme et leur gentillesse ne servaient qu'à leur conférer l'apparence de la normalité ?

Possible.

Jonathan remercia Jasmine et lui demanda de l'appeler si une autre impression lui traversait l'esprit — même si elle lui semblait sans rapport avec Samantha. L'hypothèse d'une implication des Bell lui semblait tirée par les cheveux, mais il n'arrivait pas à l'écarter. Plus il y songeait, plus il s'apercevait que Colin avait été très présent depuis la disparition de Sam. Presque trop... à l'image de certains criminels qui s'impliquent dans l'enquête de leur propre crime. Ils se montraient si zélés qu'ils finissaient par attirer l'attention sur eux, d'ailleurs.

Il se souvint du voisin de Zoé le jour de la battue. Avec quelle ardeur il avait clamé son désir de retrouver l'adolescente ! N'était-ce qu'une façade ?

— Tu connais bien les Bell ? demanda-t-il à Zoé.

— Non. Avant la disparition de Sam, nos relations se résumaient à un signe de la main.

*Avant la disparition de Sam.* Ces mots lui firent froid dans le dos.

— Tu crois qu'ils auraient pu l'enlever ?

Elle repoussa ses cheveux et fit une grimace.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

Elle secoua la tête.

— Au cours des neuf mois où nous avons vécu près de chez eux, ils ne lui ont jamais prêté attention. En fait, il a toujours paru plus intéressé par moi que par Sam. Et comme tu l'as dit, il était au travail le jour de sa disparition. Quant à Tiffany, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle avait probablement raison. Beaucoup de détails ne collaient pas. Si les Bell avaient kidnappé Samantha, pourquoi auraient-ils drogué Zoé, lui auraient-ils enlevé ses vêtements pour l'abandonner, indemne, dans une chambre d'hôtel ? La personne qui avait brutalisé Toby n'aurait pas hésité à tirer avantage d'une autre victime à sa merci.

— Non... Je n'arrive vraiment pas à imaginer Tiffany mêlée à cette sauvagerie, reprit-elle après un silence.

— Moi non plus, je l'avoue.

A quoi bon l'inciter à se méfier de ses anciens voisins qui n'avaient probablement rien à voir avec l'affaire ? N'empêche... Le kidnappeur de Samantha vivait à Rocklin. Et les Bell habitaient la maison voisine de celle d'Anton.

Quand Jonathan franchit l'accueil du cabinet d'avocats Scovil, Potter & Clay, la standardiste était au téléphone. En le voyant approcher, elle leva la main en souriant pour l'inviter à patienter quelques instants.

— Comptez sur moi, je le lui dirai, dit-elle à son interlocuteur. Oui, monsieur, comme toujours. Pourquoi... ? Me débaucher ? Oh ! merci. Je me laisserai peut-être tenter un de ces jours. D'accord, vous aussi.

Elle raccrocha et écrivit rapidement un mot sur un bloc-notes, puis elle retira son casque et leva les yeux vers Jon.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je...

— Attendez ! Je vous reconnais, vous !

Elle se leva — non sans mal, tant elle semblait gênée par sa corpulence.

— Je vous ai vu à la battue samedi, mais vous n'êtes pas resté longtemps. Je suis physionomiste : je n'oublie jamais un visage ! Si tant est qu'une fille puisse oublier le vôtre, ajouta-t-elle avec un gloussement empreint de nervosité.

Il lui répondit avec un large sourire pour la mettre en confiance.

— Je suis détective privé. Je...

— Ah ! Je me disais que vous étiez peut-être inspecteur — dans la police, je veux dire.

— Non, j'ai été mandaté par La Contre-Attaque pour retrouver Samantha Duncan.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— C'est *tellement* triste, cette histoire. Je prie tous les jours pour qu'on retrouve cette pauvre enfant saine et sauve. Il y a du nouveau ?

— Pas pour le moment.

— Oh... J'espérais que vous apportiez une bonne nouvelle, murmura-t-elle d'un air navré.

Du plat de la main, elle lissa ses cheveux que le port du casque avait rendus électriques.

— Donc, vous êtes venu voir Colin ?



— Oui. Il est dans son bureau ?

La standardiste donna sans le vouloir un coup de coude à un chien en peluche posé sur un classeur, et le rattrapa de justesse avant qu'il ne tombe par terre.

— Je crains que non, répondit-elle.

— Sa voiture est pourtant dans le parking souterrain, lui fit remarquer Jonathan.

— Ah...

Dépitée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle jeta un coup d'œil vers le couloir qui menait aux différents bureaux, et finit par avouer à voix basse :

— En fait, il est en réunion avec M. Scovil, le grand chef, et on m'a demandé de prendre tous les appels.

— Je vois. Ça doit être important.

— Ça l'est. Je crois qu'il a des problèmes.

Elle fit une petite grimace complice pour se faire pardonner.

Jonathan se mit, à son tour, à chuchoter pour rester sur le terrain de la complicité, favorable aux confidences.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

— Rien de *mal* en soi. C'est juste que...

Elle se reprit.

— Ecoutez-moi faire la mauvaise langue !

Elle poussa un petit rire haut perché qui lui fit comprendre qu'elle le trouvait à son goût.

— Je ne devrais pas vous parler de ça.

— Pourquoi ? Je ne le dirai à personne. Promis, juré ! affirma-t-il en faisant le signe des scouts.

Elle articula tout bas :

— Il se pourrait qu'il se fasse renvoyer.

— *Vraiment ?*

Elle ouvrit grand les yeux, prenant un air ingénu.

— Sa productivité a chuté, et ce n'est pas très bien vu par ici. Tous les avocats doivent être performants. Ils n'ont pas le choix.

Jonathan prit une des cartes de visite sur le présentoir, posé sur le bureau.

— Une idée de la raison pour laquelle il aurait été moins compétitif ?

— Non, aucune.

— Des problèmes à la maison ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— J'en doute. Tiffany et lui semblent heureux. Lors de la dernière réception organisée par le cabinet, pour les fêtes de Noël, elle est venue dans une robe courte et moulante qui ne cachait rien de sa plastique et de son tatouage sur...

Elle rougit.

— Elle est tatouée sur la *poitrine* — enfin... Je vous laisse imaginer ! Ils étaient tous les deux ivres avant la fin de la soirée et il se pavanait avec elle comme s'il exhibait un trophée.

— S'il n'a pas de problèmes dans son ménage, il est peut-être souffrant ?

Jon en doutait, mais c'était une façon de prolonger la conversation et de faire parler la standardiste.

— Non, je ne pense pas.

Elle se pencha vers lui.

— En fait, M. Scovil pense qu'il n'a pas le mental pour ce travail.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

Elle lança un coup d'œil prudent vers le couloir.

— Colin ne l'admettra jamais, évidemment. Il n'a que la faculté de droit de Georgetown dans la bouche : Georgetown par-ci, Georgetown par-là. Alors qu'en fait il a fait ses études dans une fac de troisième zone, dans le Maryland. Tout est dans son dossier.

— Mais il est bien diplômé de Georgetown ?

Elle haussa les épaules.

— Il a dû réussir à obtenir les notes nécessaires pour pouvoir intégrer Georgetown en dernière année.

Colin était intelligent. Ce genre de passe-passe n'avait pas dû lui poser de problème.

— Je vois. Donc... vous ne l'aimez pas beaucoup ?

Une expression coupable s'imprima sur son visage rond et doux.

— Si, je l'aime bien. Enfin... Je ne déteste personne, de toute façon. Mais... je ne sais pas. Il n'est pas très facile à vivre... et même méchant, parfois.

Jonathan refusa d'en tirer des conclusions hâtives. Aux yeux de cette jeune femme un peu fleur bleue, le moindre mot malheureux pouvait passer pour de la méchanceté.

— S'est-il montré désagréable avec vous ?

La bouche de son interlocutrice se tordit comme si elle luttait contre les larmes. Désarmé par cet accès d'émotion, Jonathan tendit le bras et lui tapota le coude.

— Ça va aller ?

— C'est douloureux d'y repenser.

— Repenser à quoi ?

— Il y a quelques mois, quelqu'un m'a laissé un mot grossier.

Misty tira sur son chemisier violet pour l'ajuster au niveau de la poitrine.

— Ah oui ? Que disait-il, ce petit mot ?

— J'aimerais...

Son visage devint écarlate.

— Oubliez ça. Je n'aurais pas dû en parler.

Jonathan croisa son regard.

— Dites-le-moi, insista-t-il.

— Non. Vous êtes peut-être... amis tous les deux.

— Absolument pas. J'enquête sur la disparition de Samantha Duncan. C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Colin.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— C'est une simple visite de courtoisie pour lui signaler que je mène une petite enquête sur lui et d'autres voisins. Je voulais qu'il m'autorise à parler à son patron et à ses collègues, expliqua-t-il.

En fait, il n'avait que faire de l'autorisation de Colin. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction qu'il opposerait à sa requête — mais ce n'était qu'un détail sémantique.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Cela vous surprendrait ?

— Bien sûr ! Il a vraiment un caractère de cochon, mais de là à kidnapper un enfant... Non, je ne peux pas imaginer un truc pareil !

— Quand on enquête sur ce genre de crime, on ne peut rien laisser au hasard, vous savez. Alors, je vérifie tout... par précaution.

Le regard de la jeune femme se mit à briller et le sourire en coin qu'elle afficha lui donna presque un air espiègle.

— Ça va le rendre fou. Il n'aime pas quand on fourre son nez dans ses affaires. Il m'a hurlé dessus une fois parce qu'il m'avait trouvée dans son bureau en arrivant au travail, alors que je ne faisais que déposer ses messages sur sa table.

— Il ne lui en faut pas beaucoup pour s'énervier, hein ?

— A mon sujet, le simple fait de *respirer* suffit.

— Donc... qu'y avait-il dans ce mot dont vous venez de me parler ?

— Oh ! je suis sûre que c'est lui qui l'a écrit. Il l'a fait pour se venger parce que je ne lui avais pas fait les photocopies dont il avait besoin pour une réunion, et qu'il a dû s'y rendre sans, mais ce n'était pas ma faute.

— Qu'est-ce que ce mot disait ? redemanda Jonathan.

— Ça disait..., commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge : « J'aimerais te faire couiner. »

Manifestement gênée, elle avait baissé la voix, et il avait dû se pencher pour l'entendre. Il se redressa, perplexe et vaguement choqué.

— Je vois..., murmura-t-il. Tout en finesse et en double sens. Vous êtes sûre que ce n'était pas juste une blague de mauvais goût ?

— Il y avait l'image d'un cochon et le papier avait été planté dans le dossier de mon siège avec une paire de ciseaux.

Jonathan plongea les mains dans ses poches.

— Je comprends que cela vous ait bouleversée. Quand cela s'est-il passé ?

— Juste après l'arrivée de Colin, l'été dernier.

— Etait-ce écrit à la main ?

— Non, tapé à l'ordinateur. En gros caractères.

— Cela pourrait-il provenir de quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Cela fait des années que je travaille dans ce cabinet et j'ai de bonnes relations avec les autres avocats. Ils se comportent tous très bien avec moi.

— A l'exception de Colin, insinua-t-il.

Elle parut réfléchir à sa réponse.

— La plupart du temps, il se comporte bien, mais il manque parfois de... sensibilité en voulant être drôle. Il fait souvent des moqueries sur mon poids ou des plaisanteries douteuses — comme de poser un antivol en plastique sur le réfrigérateur de la salle de repos, en prétextant que j'ai tendance à chiper les provisions des autres employés. Et puis... il y a tant de froideur dans son regard ! Parfois, je le surprends posé sur moi — un regard haineux, je vous assure ! Je suppose que c'est parce que je suis grosse. Je ne lui ai pourtant fait aucun tort. Vous savez, ce fameux jour où il m'a demandé de lui faire ces photocopies...

— Oui ?

— ... j'étais en réunion toute la matinée. Il savait que je ne pourrais pas les faire. Pourtant, il m'a laissé une note sur mon bureau, au lieu de se débrouiller.

D'accord, Colin n'était pas le supérieur le plus gentil qui fût. Mais cela faisait-il de lui un criminel capable de battre un enfant à mort ?

— Je parie que vous ne seriez pas désolée s'il se faisait renvoyer.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquerait, reconnut la jeune femme.

Elle ajusta de nouveau son chemisier.

— Vous ne lui répétez pas ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, assura-t-il.

Une porte s'ouvrit dans le couloir et un homme d'une cinquantaine d'années apparut, suivi par Colin. Jonathan vit la colère altérer les traits de ce dernier, le confortant dans l'idée que la réunion ne s'était pas bien passée pour lui.

— Misty, est-ce que le livreur de FedEx est passé ce matin ? l'interpella l'homme.

— C'est le grand chef, chuchota-t-elle à l'intention de Jonathan, avant de pivoter vers son patron, un large sourire aux lèvres. Pas encore, monsieur Scovil. Vous attendez un pli ?

— Oui, et j'en ai besoin rapidement.

— Je vous l'apporte dès qu'il arrive.

— Merci.

L'homme fit un mouvement de tête en direction de Jonathan.

— Vous vouliez me voir ?

— En fait, j'espérais parler à M. Bell.

Scovil fit un geste de la main, indiquant qu'il avait assez entendu ce nom-là pour la journée.

— Il est à vous, maugréa-t-il en retournant dans son bureau.

Le claquement de sa porte fit sursauter Misty, mais Colin feignit de ne pas le remarquer.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il à Jonathan.

— Je voulais vous parler.

— Ça ne pouvait pas attendre ce soir, à la maison ?

— J'aurais aimé vous voir tout de suite, mais si cela pose un problème, je peux effectivement passer chez vous plus tard.

Colin marqua une hésitation, puis invita d'un geste Jonathan à le suivre.

— Puisque vous êtes là... Allons dans mon bureau.

— Merci.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? lança-t-il à l'adresse de Misty.

Celle-ci détourna les yeux, faisant mine de se replonger dans son travail, mais, alors qu'ils longeaient le couloir, Jonathan sentit son regard posé sur eux.

— Je ne sais pas ce que cette grosse baleine vous racontait, mais elle sait que dalle, lui glissa Colin en le faisant entrer dans son bureau.

Jonathan fut heureux que la standardiste n'ait pas entendu le qualificatif déplaisant qu'il employait pour la décrire.

— Je ne dois donc pas la croire quand elle dit que vous seriez incapable de faire du mal à un enfant ?

— Attendez une minute, s'exclama Colin en s'immobilisant.

Jonathan remarqua néanmoins l'empressement qu'il mit à fermer la porte sur eux.

— Vous ne pensez pas... ? reprit le jeune avocat, sa voix montant d'une octave. Vous ne pensez quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans la disparition de Samantha Duncan ?

— J'ignore qui l'a enlevée, mais il s'est passé quelque chose le soir où Zoé est venue dîner chez vous. Je veux savoir ce que c'est.

Colin contourna son bureau et desserra sa cravate tout en déboutonnant le col de sa chemise.

— Vous êtes sérieux ? D'abord, je m'entends dire par mon patron que je suis en période de « probation »... Et maintenant vous venez m'accuser d'avoir fait du mal à quelqu'un qui compte à mes yeux... C'est un cauchemar ou quoi ?

— Vous ne seriez pas en train de faire un petit complexe de persécution ?

— Allez vous faire voir !

Jonathan prit une chaise et étendit ses jambes.

— Est-ce que Zoé me soupçonne de quoi que ce soit ? reprit Colin. Est-elle derrière cette accusation ? Bon sang ! Comment peut-elle me faire ça à moi, qui suis resté toute une nuit avec elle pour imprimer les avis de recherche ? A moi qui ai pris sa défense face à Anton, quand celui-ci nous attendait le lendemain matin ? A moi qui étais prêt à lui prêter l'argent de la récompense ?

— Votre dévouement force l'admiration, en effet. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua calmement Jonathan.

— Vous êtes borné, vous !

Il claqua la chaise contre son bureau, puis leva les mains.

— J'ai suffisamment de problèmes en ce moment dans ma vie... Je n'ai pas besoin de ça. Zoé et moi étions voisins, d'accord ? Et les voisins sont censés s'entraider dans l'adversité. Si vous continuez, vous me ferez regretter de lui avoir rendu service ! Voilà comment on remercie les bonnes actions de nos jours ?

— Vous faites d'autres bonnes actions, Colin ? demanda Jonathan.

Une veine gonflée battait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Les vêtements de Zoé étaient de travers quand je l'ai trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Et ?

— Elle était évanouie sur le lit. Je ne crois pas qu'elle se soit déshabillée avant de remettre ses vêtements n'importe comment.

— Je ne savais même pas qu'elle s'était évanouie.

— Elle venait de partir de chez vous.

Colin secoua la tête pour montrer son incrédulité.

— De chez moi *et* Tiffany. Vous l'oubliez. Comment pourrais-je agresser quelqu'un avec ma femme dans la pièce ?

— Peut-être que cette idée ne lui déplaît pas, ou qu'elle a trop peur de vous pour vous arrêter, ou encore qu'elle vous laisse faire ce que vous voulez...

— Vous vous croyez malin, sans doute ? rétorqua Colin.

Il donna un coup de pied dans le classeur métallique, qui vibra pendant quelques secondes.

— C'est quoi votre problème, Stivers ? Vous n'arrivez pas à résoudre cette disparition, alors vous... vous cherchez quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Et vous vous en prenez à moi parce que j'étais leur voisin ! Pathétique !

Jonathan contracta la mâchoire. Colin était bien trop versatile et imprévisible pour dégager la moindre sincérité. Impossible de savoir

s'il disait vrai ou non. Mais maintenant que la conversation avait pris un tour moins conventionnel, Jon espérait qu'en faisant monter la pression il pousserait Colin à se prendre les pieds dans le tapis.

— Qu'avez-vous dit à Zoé quand vous lui avez parlé au téléphone, hier ? demanda-t-il en changeant radicalement de stratégie.

— Quand ?

— Quand vous l'avez appelée sur son portable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il ne pouvait pourtant pas avoir oublié leur conversation !

— Bien sûr que si. Ce que vous lui avez dit l'a surprise. Vous lui avez crié dessus. J'ai vu sa réaction.

Bell serra si fort ses lèvres l'une contre l'autre qu'elles devinrent blanches.

— Alors ? insista Jonathan.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Je le savais !

Il lui décocha un regard glacial, mais Jonathan ne fut pas dupe : il avait mis Colin en rage. Encore un peu, et il perdrait le contrôle de lui-même.

— C'était moi, quoi ?

— C'est vous qui étiez avec elle, aux aurores. Vous avez couché avec elle ! Sa fille a disparu, alors vous lui offrez une épaule sur laquelle pleurer, pile au bon moment pour la mettre dans votre lit. Bien joué ! Et vous osez venir me chercher des poux dans la tête !

Jonathan serra les poings.

— N'allez pas trop loin..., le prévint-il.

Colin releva le menton.

— Parce que vous, vous avez le droit de lancer des accusations, mais pas moi ? C'est ça ? s'emporta-t-il en postillonnant.

— Qu'il se passe ou non quelque chose entre Zoé et moi n'a rien à voir avec l'enlèvement de Samantha.

— Eh bien, moi non plus, je n'ai rien à voir avec tout ça. Alors sortez d'ici et allez faire votre boulot !

« Bonne idée », songea Jon. De toute façon, s'il restait plus longtemps, il allait sauter par-dessus le bureau de Colin et lui ficher son poing dans la figure. Il se leva sans le quitter des yeux.

— Si vous avez fait du mal à Sam, je vous le ferai vraiment, vraiment regretter, énonça-t-il d'un ton menaçant avant de tourner les talons.

\* \* \*

La mine sombre, Colin regardait le sulfure posé sur son bureau. Il aurait dû le jeter à la tête de Stivers pour effacer son sourire. Comment le privé de Zoé — son amant — osait-il se montrer ici ? Pour qui se prenait-il ? Et, connaissant Misty, celle-ci était sûrement en train de colporter à travers le cabinet le nom du visiteur. Après tout

le mal qu'il s'était donné pour organiser la battue... voilà les remerciements qu'il récoltait ! C'était presque aussi embarrassant que rageant.

Il s'assit à son bureau, les dents serrées. Ce privé se croyait fort, mais il ne savait rien et n'avait aucune idée de ce dont lui, Colin, était capable. Celui qui le piègerait n'était pas encore né. Et ceux qui avaient essayé l'avaient amèrement regretté. Sa propre mère aurait pu en témoigner.

Comment allait-il s'y prendre pour rendre la monnaie de sa pièce à Stivers ? Il pesta. Il était coincé à son bureau : Scovil venait de lui demander de finaliser le contrat immobilier pour Joseph Garundy avant midi, sous peine d'être renvoyé. Mais bon... Ce n'était pas ce vieux grincheux qui allait lui dicter sa conduite ! S'il avait pu obtenir ce boulot, il pourrait se faire embaucher n'importe où.

Le téléphone se mit à sonner, mais il ne répondit pas. Les sonneries s'enchaînèrent, puis finirent par s'arrêter. Celle de son portable prit le relais. Il l'ignora également. Il avait besoin de temps pour réfléchir...

Colin se leva et se mit à arpenter la pièce. Jonathan avait évoqué l'état vestimentaire de Zoé, comme s'il y voyait un lien avec la disparition de Sam. Mais sur quoi s'appuyait-il pour penser qu'il y avait un lien entre les deux événements ? Sur rien. Il était jaloux, c'est tout. Il voulait être le seul à prendre son pied.

Une bouffée de rage le submergea. Jonathan lui avait soufflé Zoé sous le nez. C'était à cause de lui qu'elle avait changé. Il avait profité de leur déplacement à Los Angeles pour se rapprocher d'elle. Ah ! il le lui ferait payer. Et à elle aussi. Il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Il releva la tête en entendant un petit grattement contre la porte. Irrité par cette interruption, il cria :

— Quoi encore ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Manifestement sur ses gardes, Misty lui parla à travers le battant sans prendre le risque de l'ouvrir.

— Votre femme est en ligne. Elle dit que c'est urgent.

Sans doute les appels qu'il n'avait pas pris. Peut-être aurait-il dû répondre ?

— Passez-la-moi.

Il s'efforça de mettre un peu de chaleur dans sa voix, mais la standardiste ne répondit pas. Elle avait pris parti pour Stivers, cette grosse vache !

Se laissant tomber sur son siège, il décrocha le téléphone et appuya sur le bouton qui clignotait.

— Allô !

— Colin ?

Tiffany ne chuchotait pas, comme elle le faisait d'ordinaire quand



elle l'appelait de la maison de retraite.

— Tu n'es pas au boulot ? demanda-t-il.

— Si. Enfin... En fait, je suis assise dans la voiture. C'est ma pause, grâce à Dieu.

— Pourquoi *grâce* à Dieu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jonathan Stivers vient de m'appeler, voilà le problème ! Il m'a posé des tas de questions.

— Je sais. Il est passé au bureau, aussi. Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Comment tu vas faire, Colin ?

Il pianota sur son bureau. C'était ce à quoi il réfléchissait depuis la visite du privé. Soudain, la réponse s'imposa à lui comme une évidence. Il devait passer à l'attaque et rendre les coups. Et le faire vite, avant que Stivers ne le ridiculise davantage.

— Appelle Zoé ! ordonna-t-il tout à trac.

— *Moi ?* s'écria Tiffany.

— Oui, toi.

— Pour lui dire quoi ?

— Il faut qu'elle sache que mon père a disparu. Tu vas lui dire qu'il est allé jusqu'à la salle de billard, qu'on a retrouvé son pick-up sur le parking et qu'on ne l'a pas revu depuis.

— Pourquoi lui dirais-je ça ? Deux personnes proches de nous qui disparaissent en une semaine, ça va lui mettre la puce à l'oreille ! Tu ne crois pas ?

— Justement. Stivers cherche un lien, alors nous allons le lui donner : Paddy aurait pu apercevoir Samantha.

— Je ne comprends pas.

— Tu diras à Zoé que tu as d'abord cru que Paddy était allé faire la tournée des grands-ducs, mais, quand il n'est pas réapparu, tu t'es demandé s'il n'était pas responsable de la disparition de Sam.

— Colin, non ! Je ne veux pas parler de ton père comme ça.

Il baissa la voix en entendant deux avocats discuter dans le couloir, tout près de sa porte.

— Ecoute-moi, bon sang ! Je sais ce que je fais. Elle a disparu. Il a disparu. Nous pouvons insinuer que c'est lui qui a enlevé la gamine et qu'il s'est enfui avec.

— Elle a disparu avant lui.

— On s'en fout.

Colin actionna le petit skieur mécanique posé sur son bureau, tandis qu'il réglait mentalement les derniers détails nécessaires pour ficeler son nouveau scénario.

— On dira que Paddy la cachait, mais comme je commençais à devenir soupçonneux et à poser des questions, il a pris la fuite.

— Qu'est-ce qui t'aurait amené à douter de ton propre père ?

— La façon dont il a parlé de Sam, la dernière fois qu'il est passé à la maison.

— Il n'a jamais parlé des voisins...

Colin leva les yeux au ciel. Ce qu'elle pouvait être nouille, parfois !

— Mais eux ne le savent pas, bécasse ! Nous affirmerons qu'il la trouvait jolie, et qu'il nous le disait chaque fois qu'il venait.

— Je ne suis pas une bécasse ! Arrête de m'appeler comme ça.

Soucieux de ne pas compliquer davantage la situation, il fit machine arrière.

— Tu as raison... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis tendu, bébé. Je veux vraiment régler ce problème au plus vite.

— C'est ce que je veux aussi, mais ça ne tient pas debout, ton histoire ! Qui croirait Paddy capable d'un truc pareil ?

— Les flics le croiront parce que nous dirons qu'il me battait quand j'étais enfant et qu'il battait aussi ma sœur.

— C'est trop moche !

Il porta son regard sur le petit skieur qui montait et descendait sa pente en plastique avec la même facilité que lui-même créait ses mensonges.

— C'est vrai, mais ça permettra de faire peser les soupçons sur lui. Réfléchis, Tiff ! Nous ferons d'une pierre deux coups !

— Mais ta mère et ta sœur nieront, Colin, quand les policiers iront les interroger.

Il coïncida le combiné téléphonique contre son épaule pour reboutonner sa chemise, puis réajusta sa cravate.

— Laisse-les faire. Le fait que ma mère soit partie sans laisser d'adresse en emmenant ma sœur avec elle servira ma version.

— Tina et Courtney t'accuseront, *toi*, pas Paddy.

Ce que pointait Tiffany aurait dû le mettre en colère — rien ne le mettait plus en rage que lorsqu'on lui rappelait l'alliance que sa mère et sa sœur avaient formée contre lui. Mais, à cet instant, seule comptait l'intense excitation qui montait en lui à l'idée que Stivers allait perdre Zoé. Et qu'il pourrait, lui, satisfaire ses fantasmes les plus pervers et s'en sortir, une fois de plus, sans une égratignure.

— Et alors ? Ce sera leur parole contre la mienne. J'ai l'habitude, tu sais ! C'est comme ça depuis des années avec elles deux !

Sa femme ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.

— Colin...

— Quoi ?

Il ouvrit un de ses tiroirs et trouva un bonbon à la menthe.

— Est-ce que je me suis déjà trompé ? enchaîna-t-il en mettant le bonbon dans sa bouche.

— Non, mais... tu ne penses plus normalement quand il s'agit de

Zoé.

— Tu sais... j'ai bien l'intention de tenir la promesse que je t'ai faite hier dans la voiture. Et j'aimerais savoir si tu vas tenir la tienne.

— Oui, mais... si nous avertissons Zoé de la disparition de ton père, elle pourrait commencer à *nous* soupçonner. Et ne me dis pas que c'est stupide ! ajouta-t-elle, irritée.

Colin s'arma de patience.

— Justement, Tiff. Le fait est que Stivers et elle ont déjà commencé à nous soupçonner... Il faut donc que nous détournions leur attention avec un autre scénario plausible. Si ce n'est pas par nous que Zoé entend parler de la disparition de mon père, elle se demandera pourquoi nous ne lui en avons pas parlé et elle ne nous croira plus. On n'a pas le choix, bébé : il faut lui parler de Paddy. C'est la seule façon de rester crédibles à ses yeux.

— Tu le crois *vraiment* ? maugréa-t-elle.

Elle était sur le point de craquer. Il sentait la résignation poindre dans sa voix. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Vraiment. Après ça, nous reprendrons le cours de notre vie. Ils ne retrouveront jamais Sam ni Paddy, et personne ne pourra prouver que nous mentons. Et entre nous, Paddy, là où il est, il se fout bien de sa réputation.

— Cela blessera Sheryl, argua Tiffany d'une voix contrariée.

Il se mordit la langue. Sa soudaine loyauté envers Sheryl commençait à lui taper sur le système, mais ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Tiffany devait appeler Zoé avant que celle-ci ne parle à Jonathan. Sinon, le privé risquait de vouloir l'accompagner au cabanon.

— Cela ne la blessera pas, parce qu'elle n'y croira pas, insista-t-il.

— Elle va nous détester.

— On n'a pas besoin d'elle !

— Et qu'est-ce qui se passera si Zoé répète à la police ce que je lui ai dit sur Paddy ? demanda-t-elle.

— Ça les enverra sur une fausse piste.

— Une fausse piste qui les mènera quand même à nous et au cabanon. C'est le premier endroit qu'ils iront fouiller.

— Samantha et Zoé n'y seront plus depuis longtemps. Dès que Misty partira déjeuner, je me glisserai hors de mon bureau et j'irai là-bas. Toi, pendant ce temps, tu vas dire à Zoé que Paddy possède une cabane dans le coin, et que tu penses qu'il y retient Samantha prisonnière. Tu lui proposeras de la conduire là-bas. Je vous y attendrai.

— Je ne peux pas quitter mon poste au beau milieu de la journée !

— Bien sûr que si. Dis à Hargraves que tu es malade.

— Et toi ? Tu ne seras jamais revenu à ton bureau avant la fin de

la pause de Misty...

— J'accrocherai un mot sur la porte pour demander à ce qu'on ne me dérange pas. Elle ne se rendra même pas compte que je ne suis pas là.

— Et si elle veut te faire passer un message ?

— Elle sait qu'elle ne doit pas entrer dans mon bureau sans autorisation. Je vais lui dire que je vais travailler tout l'après-midi et que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait combler son retard, ce qui n'augurait rien de bon pour son avenir professionnel. Bah ! chaque chose en son temps ! De toute façon, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec son patron, il n'était plus très sûr de pouvoir sauver la mise. Scovil avait fondé beaucoup d'espairs sur lui lorsqu'il l'avait engagé, mais ses espoirs semblaient avoir fondu comme neige au soleil. Si Colin parvenait à négocier son licenciement avant d'être renvoyé, il pourrait s'estimer heureux.

— Ils pourraient te surprendre...

— Ça ne m'inquiète pas. De toute façon, j'en ai marre de bosser ici. Je peux trouver mieux.

— Je croyais que tu aimais ce job !

Il aimait surtout l'image que ce cabinet donnait de lui, mais il n'avait pas besoin d'eux pour conserver sa position sociale.

— Cette boîte ne me correspond pas. C'est bien trop guindé. Je pourrais peut-être me mettre à mon compte.

— Je ne te reconnais pas, Colin..., marmonna Tiffany, interloquée. On dirait que tu planes...

— Mais non ! Je n'ai rien pris aujourd'hui. Calme-toi !

— Comment va-t-on s'en sortir sans ton salaire ?

— On se débrouillera.

— Mais tu viens juste de m'acheter cette bague en diamants !

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? J'en ai marre de me faire flicker. Je déteste être coincé ici... Tu n'en as rien à faire ?

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit un miroir de poche. Il remit de l'ordre dans sa coiffure et vérifia son nœud de cravate. Son patron et Stivers avaient réussi à le faire sortir de ses gonds, mais il n'aurait pas dû se laisser aller. Il était plus malin que tout le monde. C'était la raison pour laquelle sa mère le détestait, d'ailleurs.

— Tiffany ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu es avec moi sur ce coup ?

— Je... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'enlever Zoé.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux.

— En mettant l'enlèvement sur le dos de Paddy, ce sera facile. Tu vas voir.

— Colin, s'il te plaît... Ce que je veux, c'est régler nos problèmes, pas les aggraver !

Il arrêta le skieur et se leva.

— Je te l'ai promis. Après ça, tout sera fini... Mais tu dois me croire ! Je ne pourrai pas nous sortir de là si tu n'es pas avec moi.

— Nous ne pouvons pas aller au cabanon. Zoé appellera la police et ils s'y rendront aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance. En les mettant sur une mauvaise piste, ils perdront une bonne heure. Quand ils arriveront au cabanon, j'aurai déjà emmené Sam et Zoé.

— Où veux-tu aller ?

— Je vais demander à Tommy de m'arranger le coup avec son cousin qui loue une maison à Chester.

— Et moi, je serai où ?

Encore cette foutue jalousie. Cela devenait fatigant. Que devrait-il faire pour la rassurer une bonne fois pour toutes ?

— Tu attendras les flics au cabanon pour leur raconter l'horrible histoire : tu es arrivée sur place et tu as trouvé mon père avec Sam. Tu diras qu'il t'a braquée avec une carabine, qu'il a forcé ensuite Sam et Zoé à monter dans une voiture que tu ne connaissais pas et qu'il a pris la fuite.

— Non ! On ne s'en sortira jamais !

— Mais si ! Nous ébourifferons tes cheveux et, avec quelques égratignures, tu donneras l'impression de t'être battue pour les sauver. Tu seras une héroïne. Et moi, j'aurai ce que je veux.

— Ce que *tu* veux, répéta-t-elle.

Il ne releva pas l'aigreur qui perçait dans sa voix.

— C'est parfait. Alors, tu vas l'appeler ?

— Maintenant ?

— Bien sûr.

— Dis-moi encore pourquoi je le fais ? demanda-t-elle.

Colin sourit.

— Parce que tu m'aimes.

Debout dans le salon des Bell, Jonathan balaya la pièce du regard, puis éteignit son portable. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre par la sonnerie. Il savait que Colin et Tiffany étaient au travail — il leur avait parlé au téléphone —, mais rien ne lui garantissait qu'ils ne rentreraient pas pour déjeuner. Colin pouvait aussi être brusquement renvoyé de Scovil, Potter & Clay, prié de rassembler ses affaires et de quitter les lieux.

Il glissa dans sa poche le passe dont il venait de se servir pour entrer par la porte de derrière et enfila une paire de gants en latex. Il prenait des risques, mais il n'avait toujours pas le moindre indice dans cette enquête, à l'exception d'un mauvais pressentiment concernant les Bell et d'une sensation d'urgence — amplifiée par le dernier coup de fil de Jasmine qui avait insisté d'une voix tendue sur la nécessité de retrouver Sam *immédiatement*.

Jon n'avait plus le temps de suivre les procédures légales. Obtenir un mandat de perquisition prendrait plusieurs jours — s'il avait le moyen de justifier sa requête auprès des flics, ce qui restait hypothétique.

Il savait qu'il avait tout intérêt à fouiller lui-même la maison des Bell et n'en éprouvait aucun scrupule : la vie de Samantha était en jeu. Si ses intuitions concernant les Bell se confirmaient, il aurait une chance de retrouver la trace de l'enfant. S'il se trompait, personne ne souffrirait de cet écart à la loi.

Au premier coup d'œil, rien dans la pièce ne lui parut différent de ce qu'il avait entr'aperçu quand il avait parlé à Colin à diverses occasions. S'il se fiait aux impressions de Jasmine, la fillette n'était plus là, mais, si Tiffany l'avait kidnappée — ce ne pouvait qu'être elle, puisque Colin n'était pas chez lui, à ce moment-là —, Sam avait dû passer du temps dans cette maison.

Il pouvait déjà abandonner l'idée de trouver des traces dans le salon, songea-t-il en notant les empreintes qu'avait laissées l'aspirateur sur le tapis et l'odeur citronnée qui flottait dans l'air. L'inspection qui s'ensuivit ne donna rien de concluant. À l'exception de la chambre des

Bell, les pièces à l'étage n'étaient pas meublées : dans la première, il ne trouva qu'un bureau avec des fournitures colorées pour album-photos, rangées dans des pochettes en plastique ; et, dans la seconde, qui avait manifestement été insonorisée, il ne vit qu'une batterie.

Quant au miroir installé au plafond de la chambre principale, on aurait pu y voir une trace de mauvais goût, mais en aucun cas la preuve d'un comportement déviant. Non, il n'y avait rien qui pouvait faire penser qu'un pervers, capable de torturer un enfant pendant des mois, vivait sous ce toit.

Trente minutes plus tard, Jonathan retourna dans le salon, après avoir fouillé tous les coins et recoins, du garage au grenier. Il avait trouvé dans un placard, au-dessus du réfrigérateur, des somnifères de la même marque que ceux que Zoé était censée avoir achetés la nuit où il l'avait trouvée inconsciente dans la chambre d'hôtel. Mais c'était une marque courante, et nullement incriminante.

Il avait aussi remarqué un matelas en mauvais état, appuyé contre le mur du garage, et un grand sac de croquettes pour chien, ouvert et à moitié vide. Les paroles de Toby lui revinrent à la mémoire et prirent une résonnance désagréable, mais il se rappela aussi que les Bell avaient signalé qu'il leur arrivait parfois de garder le chien d'un ami.

Il laissa échapper un juron. Sam n'était pas là et il n'avait trouvé aucune preuve tangible indiquant qu'elle avait passé du temps dans cette demeure. Il n'avait rien trouvé non plus qui lui permette de penser que Tiffany et Colin n'étaient pas ce qu'ils semblaient être.

Bon sang ! Cette enquête était en train de lui filer entre les doigts. Il allait perdre *Sam*. L'enfant de Zoé...

Chaque battement de cœur lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il ne s'était jamais senti aussi frustré, aussi impuissant. Quel détail avait-il omis ? A quel moment avait-il fait une erreur ? Qu'avait-il négligé ? Il se repassait en boucle chaque moment de la semaine qui venait de s'écouler, quand il entendit une clé tourner dans la serrure. Quelqu'un venait d'entrer dans la maison.

Il était trop tard pour en sortir.

\* \* \*

Où pouvait-il être ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Après ce que Tiffany Bell venait de lui apprendre, Zoé avait besoin de parler à Jonathan. De toute urgence. Elle avait essayé à plusieurs reprises de l'appeler sur son portable, et était tombée chaque fois sur sa boîte vocale.

Elle venait de lui laisser un message, ainsi qu'à l'inspecteur Thomas, quand le numéro de Tiffany s'inscrivit sur son écran. Enfin ! Zoé s'empressa de répondre.

— Allô !

— J'ai l'itinéraire, annonça Tiffany d'une voix atone.

Zoé sentit une bouffée d'adrénaline se propager à tout son système nerveux.

— Vous pensez que vous pourrez la retrouver ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Le cabanon est isolé, mais...

Elle s'interrompit, signe d'une nervosité évidente. Zoé ne s'en étonna pas. Après tout, le malaise de son ancienne voisine était compréhensible : Tiffany venait de porter une accusation grave contre le père de Colin.

— J'y suis déjà allée et je devrais me retrouver. Mais j'ai peur de me tromper au sujet de Paddy. Et au fond de moi j'espère que je me trompe. Je m'en voudrais tant de l'accuser à tort !

— J'apprécie ce que vous faites. Je sais que cela n'a pas dû être une décision facile à prendre.

— J'ai vraiment l'impression d'être déloyale et je déteste ça, mais Colin voulait que je vous appelle.

— Combien de fois Paddy a-t-il mentionné Samantha ?

— Au cours des derniers mois ? Plusieurs fois. Il disait... qu'il la trouvait jolie.

Zoé ne put s'empêcher de frémir en pensant à ce qui se cachait peut-être sous ce compliment apparemment innocent.

— Je n'aurais jamais fait le rapprochement, même après sa disparition, si Colin n'avait pas évoqué... sa propre enfance, reprit Tiffany. Il s'est souvenu du cabanon. C'est lui que vous devriez remercier.

Zoé grimaça, tenaillée par les remords. Elle avait si mal jugé Colin ! Elle s'était montrée injuste envers lui, toujours prompte à lui prêter le pire... alors que son enfance avait été un tel calvaire ! Et dire qu'il était devenu un brillant avocat, un époux modèle... Quel chemin parcouru !

— Et le cabanon est entouré de grands pins, c'est ça ? Il se trouve dans les montagnes ? demanda-t-elle de nouveau.

Tiffany le lui avait déjà dit, mais elle avait besoin de l'entendre encore.

— Oui.

Jasmine avait dit à Jonathan qu'elle voyait Samantha dans une forêt. Toutes les pièces du puzzle s'imbriquaient. A la minute où elle avait reçu le premier appel de Tiffany, son instinct lui avait soufflé qu'elle avait retrouvé sa fille — qu'elle pourrait bientôt la serrer dans ses bras.

Restait à aller la délivrer, aussi vite que possible.

— C'est la piste la plus crédible. Nous devons la suivre jusqu'au bout, affirma Zoé.



Elle n'en était que trop consciente, après avoir passé toute la matinée au chevet du pauvre Toby, qui pouvait à peine se souvenir de son propre prénom, et encore moins de celui qui l'avait battu. Elle se leurrait peut-être, mais elle devait aller vérifier par elle-même si son instinct lui disait vrai. Et si Sam était vraiment retenue prisonnière par le père de Colin...

— Je ne sais pas, murmura Tiffany d'une voix hésitante. En y réfléchissant bien...

— Réfléchir à quoi ?

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous me laissiez y aller seule. Je vous appellerai de là-bas pour vous tenir au courant.

— Il y a du réseau ?

— Pas au cabanon, mais... je le ferai sur la route.

Non, elle ne pouvait pas attendre à Sacramento, passer l'après-midi à se ronger les sangs, à imaginer le pire. Et Sam aurait besoin d'elle...

— Non, je veux être sur place. Et puis vous ne devriez pas y aller seule... On ne sait jamais !

— Paddy ne me ferait jamais de mal. Il s'est toujours montré gentil avec moi.

Zoé ne releva pas ce qui lui parut être de la pure naïveté. Si cet homme avait martyrisé Toby, il était forcément dangereux !

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-elle.

— Je pourrais demander à Colin de venir, suggéra Tiffany.

Zoé se mordit la lèvre. Ce serait certainement mieux s'il les accompagnait, en effet. Paddy Bell pouvait devenir violent, quoi qu'en dise sa belle-fille.

— Il pourrait prendre son après-midi ?

— Je ne pense pas, mais on peut attendre qu'il ait terminé sa journée.

— Non. On perdrait trop de temps.

Chaque minute comptait pour Sam, qui était seule et affaiblie dans la forêt — Zoé en était de plus en plus convaincue. Les craintes de Tiffany semblaient parfaitement fondées. Zoé avait parlé à un policier qui lui avait confirmé qu'un avis de disparition avait été émis au nom de Paddy Bell. Et Jonathan lui-même s'était mis à soupçonner les Bell, ce qui donnait encore plus de crédit aux propos de Tiffany. Ils étaient bien impliqués — mais pas comme Jon le pensait.

Elle brûlait de lui apprendre que Sam avait été kidnappée par Paddy, et non par Colin. Pourquoi ne décrochait-il pas son téléphone, bon sang ?

— Vous êtes vraiment sûre de vouloir m'accompagner ? insista Tiffany.

Zoé nota sa réserve. Elle était probablement aussi effrayée qu'elle, redoutant ce qu'elles allaient trouver en arrivant au cabanon, et les

implications que cette découverte auraient sur leur vie.

— Absolument !

— Bon. Je suis déjà dans le parking de l'hôpital et je me dirige vers l'entrée. Vous me voyez ?

Zoé mit sa main en visière. La BMW bleue de Tiffany se dirigeait vers elle, effectivement.

— Ça y est, je vous vois. Je suis juste devant.

Son ancienne voisine avait déjà raccroché. Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, elle gratifia Zoé d'un petit sourire, au moment où cette dernière ouvrit la portière.

— Je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissante, murmura-t-elle.

Tiffany essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure et rectifia l'air conditionné de la voiture, pendant que Zoé s'installait et bataillait avec sa ceinture de sécurité.

— Pas de problème.

— Votre mari sait que nous y allons sans lui ?

Elle hocha la tête.

— Il a parlé de Paddy à la police aussi.

— Bien. Il saura les guider jusqu'au cabanon.

Tiffany monta de nouveau la ventilation.

— Vous avez parlé à votre détective privé ?

Zoé réussit à boucler sa ceinture.

— Pas encore.

— C'est bête.

Les portières se verrouillèrent automatiquement, alors que Tiffany accélérât.

\* \* \*

*Dépêche-toi de sortir de la ville... Dépêche-toi... Dépêche-toi ! Dès que Colin sera là, il prendra les choses en main.*

Sous le calme et le sang-froid qu'elle tentait d'afficher, Tiffany avait les nerfs à vif. Elle sentait la sueur couler le long de son dos, son T-shirt la collait comme une seconde peau et son ventre se tordait d'angoisse. Colin n'en était pas à son premier meurtre, c'est vrai. Mais il n'avait jamais agi avec autant de préméditation — seulement dans le feu de l'action et sous l'effet de la drogue. D'ailleurs, il avait relâché son premier animal de compagnie, dans l'Utah, près de l'autoroute. Et jamais il n'aurait fait de mal à Rover si celui-ci avait été plus obéissant.

Mais cette fois, c'était différent. Et pour elle aussi. C'était la première fois qu'elle attirait quelqu'un dans un piège, sachant par avance ce qui allait se passer, et avec la ferme intention de tuer. C'était de la préméditation.

Mais, c'est ce qu'elle voulait. Elle haïssait Zoé avec une virulence qui la surprenait elle-même. Cette garce lui avait volé son mari ! Depuis que Colin s'était amouraché d'elle, il n'était plus le même. Zoé menaçait sa vie. Il fallait qu'elle disparaisse et que ce soit Colin qui s'en charge pour lui prouver qu'il l'aimait toujours.

Malgré tout, la peur la tenaillait. Leur plan pouvait dérailler à tout moment. Elle jeta un regard au téléphone de Zoé, qu'elle gardait sur ses genoux. Jonathan Stivers pouvait l'appeler et insister pour qu'elles s'arrêtent et l'attendent. Ou l'inspecteur en charge de l'enquête... Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle n'avait pas contacté la police. Elle voulait seulement savoir si Zoé l'avait fait — et la convaincre de ne pas le faire si telle avait été son intention.

*Dépêche-toi de quitter la ville.* Dès qu'elles atteindraient les montagnes, il n'y aurait plus de réseau, et elle pourrait se détendre. Elle essaierait, en tout cas.

Elle avisa son portable, posé sur le tableau de bord, et, n'y tenant plus, elle appela Colin. Il fallait qu'elle sache où il était et qu'elle s'assure qu'il avait pu partir.

— Salut ! Pas de problèmes au bureau cet après-midi ? demanda-t-elle avec un parfait naturel quand il décrocha.

— Je ne suis pas encore au cabanon. J'ai dû passer par la maison pour prendre ma carte de crédit que j'avais laissée sur le bureau. J'en aurai besoin pour prendre de l'essence et faire quelques courses. Ça m'a mis en retard.

Il avait dû l'oublier près de l'ordinateur, après avoir commandé sur internet des cordelettes et toutes sortes de gadgets pour la soirée qui était prévue avec James et Tommy. Le colis était arrivé en exprès, mais, avec la mort de Paddy et le chaos qui avait suivi, Tiffany l'avait complètement oublié. Et puis Colin avait nettoyé la maison de fond en comble, faisant disparaître tous ses jouets.

— Où... où as-tu mis le paquet que tu as reçu la semaine dernière ?

— Lequel ?

— Tu sais, les cotillons que tu as achetés sur le net, pour vendredi soir.

— Oh, ça ! Je les ai mis dans mon coffre.

Il les avait donc pris avec lui. Elle sentit son estomac se contracter violemment en pensant à la nuit qui l'attendait. Elle voulait voir Zoé morte, mais elle n'avait pas envie de le regarder coucher avec elle. S'il montrait trop d'empressement, ça lui briserait le cœur. Et même s'il n'était pas gentil, même s'il lui faisait mal, elle n'avait pas envie de le voir. Il trouvait amusant, excitant, stimulant de faire souffrir, et il en tirait une jouissance intense. Ce n'était pas le cas de Tiffany. Ça la rendait même physiquement malade.

Elle se demanda s'il lui demanderait de partir, ou s'il exigerait qu'elle assiste à la mise à mort de Zoé.

Ou qu'elle participe...

Ou encore qu'elle l'aide à enterrer les corps...

Elle réprima un haussement d'épaules.

— Tiff ?

— Quoi ?

— Est-ce que Zoé est avec toi ?

— Oui, elle est là. On est en route.

Zoé tourna la tête vers elle pour la gratifier d'un petit sourire. Tiffany la regarda reporter son attention sur la route, notant sa nervosité. La mère de Sam ne parlait pas beaucoup — heureusement, d'ailleurs. Tiffany n'était pas d'humeur à entretenir une conversation ! Et puis le silence de sa compagne la mettait à l'abri d'une gaffe ou d'une parole malheureuse. Le moindre faux pas pouvait se révéler dramatique. Elle en avait fait l'amère expérience avec Rover.

— Vous êtes loin du cabanon ? demanda Colin.

— Encore une heure.

— Il faut que tu ralentisses, alors. Misty est partie manger en retard aujourd'hui. C'est la première fois que cette grosse vache ne va pas se remplir la panse à midi pile. Tu y crois, toi ? Enfin, je pense que je suis derrière vous.

Non ! Il fallait qu'il arrive avant elles. Elle voulait en finir et livrer Zoé à son mari au plus vite.

Elle jeta un coup d'œil au compteur, sans ralentir pour autant. Elle pourrait toujours faire un détour quand elle serait sortie de l'autoroute — dès qu'elle serait sûre qu'il n'y avait plus de réseau.

— Oui... Je l'espère aussi. Pourvu qu'on se trompe ! lança-t-elle pour donner le change à Zoé.

— Dites à votre mari que je lui suis très reconnaissante, murmura celle-ci.

Tiffany serra les dents, submergée par une vague de jalousie.

— Zoé te remercie pour ton aide.

— Dis-lui que je ferai tout pour elle, lâcha-t-il avec un ricanement de satisfaction.

— Il espère que tout finira bien, résuma-t-elle en raccrochant.

Elle fronça les sourcils, affichant une expression d'inquiétude. Zoé fit un hochement de tête, avant de reporter son regard droit devant elle.

Le téléphone de cette dernière se mit à sonner. Tiffany se raidit, puis lâcha un soupir. C'était un faux numéro — mais elle ne se faisait pas d'illusions : Jonathan Stivers ou l'inspecteur Thomas pouvaient appeler à tout moment...

Celui qui venait d'entrer dans la maison, manquant de peu de le surprendre, n'avait fait qu'un passage éclair. Au moment où la porte d'entrée s'ouvrait, Jonathan s'était faufilé dans le garage et il n'avait pas eu à attendre longtemps avant que la voiture, garée dans l'allée, le moteur en marche, ne reparte. Était-ce Tiffany ? Colin ? Il n'avait pas tenté de le savoir. Inutile de se faire repérer. Il était déjà allé provoquer Colin sur son lieu de travail... Ça suffisait pour aujourd'hui, non ?

Quelle importance, de toute façon ? Il n'avait pas été vu, c'était le principal.

Quelle perte de temps ! Il enrageait contre lui-même. Colin et Tiffany étaient jeunes, séduisants, brillants, très éloignés de l'idée que l'on se faisait des pédophiles. Pourquoi s'était-il fourvoyé dans cette direction ?

Il déverrouilla la portière de sa voiture, qu'il avait garée à cinq cents mètres de chez Bell pour ne pas être vu devant chez eux.

Il avait pensé avoir résolu le mystère, voilà pourquoi il s'était fourvoyé ! Mais à présent il se sentait bête. Il n'avait même pas trouvé de cassettes, de photos, de films porno, de *sex toys* chez eux... Rien qui aurait pu le conforter dans l'idée que Colin était un tordu.

— Quel gâchis ! marmonna-t-il en regardant l'heure qui s'affichait sur son téléphone.

Il était 13 h 30. Il avait rendez-vous avec l'inspecteur Thomas dans une heure et il avait manqué quelques appels — de Zoé, principalement.

Il la rappela sans même consulter sa messagerie. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Et si Toby avait révélé une information importante sur son agresseur ? Qu'ils puissent enfin mettre la main sur ce fumier ! La voix de Jasmine résonna dans sa tête — « Il faut que tu la trouves, Jon. Très vite. » — mais il n'était pas plus avancé maintenant que le jour où Sam avait disparu.

— Tu n'as pas eu mes messages ? demanda Zoé.

— Non, je t'ai appelée directement. Où es-tu ?

— En route pour Truckee. Nous avons une piste, annonça-t-elle, le souffle court.

— Quoi ?

Il se figea, la main posée sur la clé de contact. Voilà ce qu'il espérait !

— Toby a dit quelque chose ?

— Non. Il n'est pas encore très cohérent et les docteurs ne veulent pas que nous le fatiguions. Son état reste fragile.

— D'où tiens-tu cette piste ?

— La porte d'à côté.

— Tu *plaisantes* !

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa-t-elle d'ajouter. Paddy Bell, le père de Colin, a un passé de pédophile. Il violentait Colin quand il était enfant. Sa sœur aussi.

— Non...

— Si, mais Tiffany et Colin pensaient que c'était du passé. Une période terrible qui s'est terminée quand la mère de Colin a tout découvert et qu'elle a demandé le divorce.

Zoé s'interrompt.

— Jusqu'à la disparition de ce Paddy, vendredi soir.

Jonathan appuya sa tête contre son siège.

— Le père de Colin a disparu ?

— C'est ça.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. On pense qu'il s'est enfui. Colin a vu au journal télévisé que Toby avait été enlevé dans le quartier de son père, et il lui en a parlé.

Un bruit de pot d'échappement percé satura l'air autour de lui.

— Et alors ? demanda Jon en repérant la voiture défectueuse et son conducteur, un homme d'âge moyen.

— Un ou deux jours plus tard, Colin s'est souvenu que son père avait aperçu Samantha lors de ses visites. Et qu'il l'avait trouvée « très jolie »...

Son sang se figea. Paddy Bell ? Comment aurait-il pu soupçonner un homme dont il ignorait l'existence ? Pas étonnant qu'il n'ait trouvé aucune piste jusqu'à présent !

— Quand Colin s'est mis à questionner son père au sujet de Samantha, Paddy s'est fâché, et il a disparu peu de temps après, poursuivait-elle.

— Pourquoi Colin ne m'en a rien dit, quand je l'ai vu ce matin ?

— Tiffany est avec moi. Attends, je lui demande.

Il entendit Zoé lui répéter la question et la voix de Tiffany lui parvint clairement :

— Il n'était pas sûr que Paddy soit lié à l'affaire. Nous espérions tous les deux avoir tort et le voir resurgir. Personne n'a envie d'accuser un membre de sa famille d'un tel crime ! Si mon beau-père est simplement en compagnie d'une autre femme, il ne nous pardonnera jamais d'avoir déterré le passé et sali sa réputation. Mais quand vous êtes passé au bureau de Colin, et que vous m'avez appelée, nous avons compris que nous devions tout vous raconter.

Jonathan s'en voulut d'avoir interrogé Colin un peu trop vivement. Après le moment difficile que celui-ci avait passé avec son patron, il n'avait fait que le braquer davantage. Pas étonnant qu'il n'ait pas

voulu lui dire qu'il soupçonnait son père !

Enfin... L'essentiel était qu'il se soit décidé à parler.

— Vous pensez donc que Paddy a enlevé Samantha et qu'il l'a emmenée à Truckee ? résuma-t-il.

— Oui. Jasmine a mentionné une forêt, tu te rappelles ?

Comment aurait-il pu l'oublier ? Cela l'obsédait.

— Bien sûr.

— Paddy Bell possède un cabanon dans les montagnes, près de Truckee.

— Bon sang !

Il introduisit la clé dans le contact et démarra en trombe.

— J'arrive. Où es-tu ?

— Nous venons de dépasser Auburn.

— Qui ça, « nous » ? Toi et Tiffany ?

— Oui, nous sommes dans sa voiture.

Arrivé au bout de la rue, il prit la direction de l'autoroute 80.

— Et Colin ?

— Il est encore au travail.

Evidemment. Vu la façon dont son boss l'avait traité le matin même, Colin savait qu'il perdrait son boulot s'il partait au beau milieu de l'après-midi.

— Où est-ce qu'on se retrouve ?

— On ne peut pas s'arrêter, Jonathan. Je suis tellement impatiente !

— Zoé, je sais ce que tu ressens, mais je préférerais être avec toi. Tu n'as aucune idée de ce que tu vas trouver là-bas.

— On n'a qu'à s'y rejoindre, tu veux bien ?

Rien de ce qu'il dirait ne la persuaderait de s'arrêter alors qu'elle se pensait si près de sa fille. Elle aurait marché sur des braises s'il l'avait fallu. Il évalua rapidement la situation. Il n'était pas très loin d'elles, en fait. Il pouvait peut-être même les rattraper ou arriver pratiquement en même temps.

— D'accord. Où est-ce ?

— Attends, je te passe Tiffany, elle va te l'expliquer.

— As-tu contacté la police pour leur dire ? demanda-t-il, avant que le combiné ne change de main.

— J'ai laissé un message à l'inspecteur Thomas. Colin les a appelés aussi.

— Super. Passe-moi Tiffany, alors.

— On se retrouve là-bas.

— Zoé, quoi qu'il arrive...

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait dire. Il détestait l'idée qu'elle découvre Sam dans l'état de Toby — pire, peut-être. Il aurait tant voulu la protéger ! Mais chaque minute comptait.

— Je fais aussi vite que possible, promit-il.

— D'accord.

Elle renifla, et il comprit qu'elle pleurait.

Il s'engagea sur l'autoroute au moment où Tiffany prit l'appareil. Pendant qu'elle lui parlait, il accéléra, pied au plancher, avant de ralentir quelques minutes plus tard à hauteur de Lincoln, pris dans le flot de la circulation. Après avoir raccroché, il continua à rouler aussi vite qu'il était possible, mais il ne repéra pas la BMW de Tiffany sur la 80.

Et, bien qu'il suivît scrupuleusement les indications, il ne parvint pas à trouver le cabanon.



Colin le savait : le point faible de son plan, c'était le temps. Il avait déjà pris beaucoup de retard avant même de quitter Sacramento pour se rendre au cabanon de son père.

Il avait envoyé un texto à Tiffany pour lui annoncer qu'elle devrait patienter une bonne demi-heure avant son arrivée, mais elle lui avait répondu par un laconique « Dépêche ! ». Elle en avait de bonnes ! Il faisait vraiment au plus vite, mais il avait dû passer chez Bill Bristol, le cousin de Tommy, pour prendre les clés de la maison qu'il lui prêtait et où il comptait emmener Sam et Zoé. Il avait pris toutes les précautions pour que l'on ne puisse pas remonter à lui : l'endroit, inhabité, se trouvait à Chester, à plus de deux heures de route du cabanon de son père, et rien ne le reliait à cette maison. Il n'était même pas sûr que Bill Bristol connaisse son nom. Ce dernier avait accepté de la lui laisser toute la semaine à la condition que Tommy lui prête son buggy pendant les vacances d'été, et Tommy avait dit oui en échange de deux nuits avec Tiffany. Il avait bien essayé de faire baisser le nombre de nuits à une, mais Tommy avait marchandé ferme et Colin n'était pas en mesure de l'emporter. Il avait même fait l'article de sa femme avec force détails et images pour encourager son ami à accepter ce marché.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre Tiffany d'être gentille avec lui. Heureusement, la bague sertie de diamants qu'il venait de lui acheter l'avait mise de bonne humeur et, s'il le fallait, il lui offrirait autre chose — une nouvelle voiture, peut-être ? De toute façon, on n'avait rien sans rien : il saurait lui rappeler que, dès lundi, Zoé et Sam ne feraient plus partie du paysage. Définitivement. C'était ce qu'elle voulait, non ?

Il accéléra en jetant un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur, à l'affût de la moindre présence policière. Il laissa échapper un soupir de soulagement en ne voyant rien, et changea de file pour quitter l'autoroute. Il y était presque. Une fois qu'il aurait récupéré Sam et Zoé et rejoint Chester, il ne risquerait plus rien. Quand il rentrerait à Sacramento, il expliquerait son absence en clamant qu'il avait passé

les derniers jours à remuer ciel et terre pour retrouver son père.

Un sourire lui vint aux lèvres. En fait, les choses ne pouvaient pas se présenter sous de meilleurs auspices.

\* \* \*

Sam entendit son prénom, mais elle était plongée dans l'eau et le son lui parvenait de très loin. Elle aurait presque pu croire l'avoir rêvé... à moins que tout — le scintillement de la mer, la douceur de l'eau sur sa peau — ne soit qu'un rêve ? Le fait de pouvoir se maintenir aussi longtemps en apnée aurait dû la faire réfléchir, mais elle ne voulait pas que ça s'arrête.

Elle avait envie de rester là, dans cette apesanteur, mais sa mère se tenait au bord de l'eau et lui disait qu'elle avait besoin de lui parler.

Elle se fit violence et parvint à soulever une paupière. Une image floue se dessina au-dessus d'elle.

— Maman ? articula-t-elle d'une voix éraillée

— Bon sang ! J'ai bien cru que tu étais morte.

C'était la voix de Colin. Nullement ému de la savoir en vie, bien sûr. Elle cligna des yeux pour ajuster sa vision. C'était sûrement pour la tuer qu'il l'avait abandonnée là. Elle avait bu l'eau et mangé les barres chocolatées qu'il lui avait laissées. Elle avait même essayé de sortir du sol les pieux qui la retenaient prisonnière, mais elle n'avait pas réussi à les faire bouger d'un pouce.

Depuis, elle flottait entre conscience et inconscience. Seul le bourdonnement des mouches restait constant. Elle n'avait même pas l'énergie de les chasser quand elles se posaient sur son visage, ses bras, ses jambes.

— Vous êtes... horrible ! marmonna-t-elle.

— Exactement. Je suis le diable en personne, rétorqua-t-il en riant. Et j'ai de bonnes nouvelles...

— Vous avez un cancer ?

Ses paupières se fermèrent malgré elle — c'était trop difficile de garder les yeux ouverts —, mais sa propre repartie lui tira un sourire. Elle était folle de le provoquer ainsi, mais elle était trop engourdie pour s'en soucier. Trop engourdie pour ressentir de la peur.

— Ah ! tu es une comique, toi !

— Et vous un... débile.

Ça c'était bien répondu ! Pouvait-elle trouver meilleure insulte ? Pas dans son état. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler.

— Ah ouais ? Mais un débile qui contrôle la situation. Ce n'est pas moi qui suis dans une malle en train de me pisser dessus.

Elle se recroquevilla.

— Je préfère encore être... à ma place.

Il rit méchamment.

— Malade à en crever ? Un collier autour du cou ? Attachée au sol ? Et, entre nous, tu ne sens pas vraiment la rose !

— Au moins, commença-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres craquelées, je suis quelqu'un de bien.

— Sale petite peste !

Elle comprit que ses mots avaient fait mouche. C'était une toute petite victoire — mais une victoire quand même.

— Vous préféreriez que je sois... bête... comme Tiffany.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— ... croire que vous... êtes... spécial.

— Si tu ne la fermes pas, je te tue avant l'arrivée de ta mère, cria-t-il.

Sam fut si surprise que son souffle se coinça dans sa gorge.

— Qu'est-ce que... vous avez dit ?

— Je dis que tu pues.

— Ma mère va venir ? reprit-elle.

Ignorant sa question, il sortit en coup de vent de la remise et revint avec un récipient rempli d'eau qu'il lui versa dessus, pour enlever l'odeur. Puis il la transporta dans la voiture et l'installa sur le siège passager, attachant l'extrémité de sa chaîne au volant.

\* \* \*

Zoé avait les nerfs à vif quand elles finirent par entr'apercevoir, au bout d'un long chemin de terre bordé d'arbres, une structure de bois des plus rudimentaires. Elle avait cru qu'elles n'y arriveraient jamais ! Ces petits chemins sinueux se ressemblaient tous et il leur avait fallu plus de deux heures pour atteindre l'endroit. La peur prit soudain le pas sur la frustration.

— Je ne vois pas de voiture, murmura-t-elle.

— Non, moi non plus, répondit Tiffany en secouant la tête.

— Le père de Colin ne doit pas être là, alors. Il faut une voiture pour venir ici. C'est trop isolé.

Tiffany ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle s'était fait cette réflexion à voix haute, tenaillée par la peur de la déception.

— On va aller jeter un coup d'œil. Voir si quelqu'un est passé par là...

Zoé hocha la tête.

*Pitié, Seigneur ! Faites que je retrouve ma fille ! Qu'elle soit vivante !*

Tiffany ouvrit sa portière.

— Vous devriez peut-être rester ici. Je ne voudrais pas... On ne sait jamais !

Une boule se forma dans la gorge de Zoé. Tiffany cherchait-elle à la mettre en garde ? à la préparer à affronter la vue du corps sans vie

de sa fille ?

Soulevée par un haut-le-cœur, elle tenta de refouler le flot d'images macabres qui lui venaient à l'esprit.

— Non, non, je viens. Donnez-moi une minute.

Elle posa sa tête sur ses genoux, tentant de se ressaisir.

— Vous ne semblez pas bien. Restez ici, insista Tiffany.

Zoé la vit sortir de la voiture, mais elle ne parvint pas à la suivre. Devant ce cabanon qui semblait vide, la sensation d'urgence qui l'avait incitée à se précipiter jusqu'ici s'évanouit brusquement. Elle avait si peur, ses jambes pesaient si lourd, qu'elle était incapable d'esquisser le moindre mouvement. Pourquoi ne pas laisser son ancienne voisine aller en éclaireur et lui rendre compte de la situation ? Elle n'était pas sûre de supporter ce qui se trouvait peut-être derrière cette porte.

Elle regarda la femme de Colin s'engouffrer dans le cabanon. Elle s'adossa contre son siège et prit de profondes inspirations. Elle devait se préparer au pire, être prête à tenir le coup... Au cas où.

Heureusement, Jonathan serait bientôt là. Cette pensée la reconforta.

Pourtant, aucun bruit de moteur ne s'annonçait au loin. Quelques instants plus tard, elle vit Tiffany émerger de la cabane et se diriger vers une petite remise délabrée sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

Que se passait-il ? Tiffany savait pourtant bien qu'elle était à cran...

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière et sortit à son tour. Malgré ses jambes en coton, sa démarche trébuchante, elle se dirigea avec détermination vers la remise.

— Sam, tiens bon, j'arrive, mon bébé, chuchota-t-elle.

Elle était à mi-chemin quand Tiffany en ressortit. Le battant à ressort se referma derrière elle.

— Alors ? demanda Zoé, pleine d'espoir.

— Elle y était bien, déclara-t-elle en faisant un mouvement de la tête.

Zoé porta son regard sur l'abri, occultant l'environnement, comme si son champ de vision s'était réduit à ce seul assemblage de fortune.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai trouvé des papiers d'emballage de barres chocolatées et une vieille couverture.

C'était tout ? Quel était le lien ? N'importe qui aurait pu laisser traîner ces détrit.

— Mais il n'y a pas...

Elle déglutit avec difficulté, sa bouche bougea, mais aucun son ne sortit.

— *De corps ?* finit-elle par lâcher, dans un souffle.

— Non.

Tiffany fit signe à Zoé de s'approcher.

— Venez voir par vous-même.

Zoé se raidit, mal à l'aise. Quelque chose clochait. Tiffany, qui était sortie de la voiture inquiète et pleine de sollicitude à son égard, se montrait brusquement très différente. Elle lut dans ses yeux un éclat froid, qu'elle ne lui avait jamais vu et qu'elle ne sut analyser. Ses narines frémissaient comme si elle était sous le coup d'une forte agitation.

Zoé parvint à esquisser un pâle sourire.

— Je pense qu'il faut appeler la police.

Tiffany écarquilla les yeux.

— Vous ne voulez pas voir à l'intérieur ?

— Je ne voudrais pas détruire des preuves ou effacer des empreintes.

Elle recula d'un pas, avant d'ajouter :

— Si ma fille n'est plus là, la police saura ce qu'il faut faire et trouver les traces laissées par votre beau-père.

Tiffany jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais on vient de faire toute cette route...

Pour retrouver Sam. Pour la sauver. Mais puisque sa fille n'était pas là, autant laisser faire les professionnels, non ?

— Je verrai ça avec la police, répéta Zoé.

— Mais il y a..., s'interrompit Tiffany en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose que vous devez voir.

Elle lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

Zoé tourna les yeux vers le chemin de terre. Pourquoi Jonathan n'arrivait-il pas ? Le nuage de poussière que la voiture avait soulevé à leur arrivée était retombé, à présent. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Passez seulement la tête, insista Tiffany. Peut-être que vous reconnaîtrez le haut de maillot de bain qui est par terre.

Si c'était vrai, pourquoi ne l'avait-elle pas pris avant de sortir ?

« Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! »

Ces bribes de conversation prirent soudain un tour plus réel. La peur et la répulsion l'assaillirent. Elle avait déjà ressenti ces angoisses primaires, viscérales... C'était chez les Bell.

Jonathan... Elle n'aurait jamais dû venir sans lui.

— Allez, ne rendez pas les choses plus difficiles, insista Tiffany.

— Qu'est-ce qui sera plus difficile ? articula lentement Zoé tout en

évaluant mentalement la distance qui la séparait de la voiture, côté conducteur. Les clés étaient-elles sur le contact ? Elle le pensait.

— De vous faire la... surprise.

— La seule surprise que je veux, c'est ma fille.

Tiffany baissa la voix.

— Je vous promets que vous allez la voir si vous venez avec moi.

Même si son ancienne voisine disait vrai, Zoé pressentit que cette *surprise* n'était pas celle à laquelle elle aspirait. Elle ne pourrait pas sauver Sam. Pas seule, en tout cas. Si elle voulait sortir sa fille de là, elle devait aller chercher de l'aide.

— Jonathan sera bientôt là, lança-t-elle pour gagner du temps.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Tiffany.

— Vous croyez ? Il s'est peut-être perdu...

Seigneur ! C'était elle qui lui avait indiqué la route à prendre. Trop nerveuse, Zoé n'avait prêté qu'une oreille distraite aux explications. Elle était tellement sûre qu'ils s'étaient entendus sur l'itinéraire.

Elle fixa la porte de la remise. Elle venait de la voir bouger. A peine, mais elle avait bougé. Quelqu'un l'observait. Qui cela pouvait-il être, à part Colin ? Il n'était pas au travail, comme il l'avait laissé croire. Il était là et les attendait...

Est-ce que Sam y était aussi ? A l'évocation de cette possibilité, elle eut envie de se précipiter à l'intérieur, sans se soucier de lui. Mais cela serait revenu à se jeter dans la gueule du loup. C'était d'elle que dépendait la vie de sa fille.

N'écoutant que son instinct, Zoé tourna les talons et courut vers la voiture. Elle avait déjà ouvert la portière quand Tiffany la rattrapa. Elles s'empoignèrent violemment et tombèrent ensemble sur le sol. Elle se débattait, essayant de se dégager, quand elle entendit le claquement du panneau de bois. Colin arrivait.

Submergée par une rage trop longtemps contenue, Zoé perdit tout contrôle et se jeta sur Tiffany. Les coups de pied et de poing qu'elle lui assena sans la moindre retenue atteignirent leur cible.

— Colin, aide-moi ! Elle devient folle ! hurla Tiffany en se recroquevillant sur elle-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, grogna Zoé en enfonçant ses dents dans l'épaule de cette dernière.

Elle la mordit jusqu'au sang, avant d'être maîtrisée par Colin.

\* \* \*

Où pouvait donc se trouver ce maudit cabanon ? Jonathan avait suivi à la lettre les instructions que Tiffany lui avait données par téléphone et il se retrouvait perdu au fin fond de la Sierra Nevada, sans réseau ni cabine téléphonique à l'horizon.

— Bon sang !

Sa frustration était si forte qu'il donna un coup sur le tableau de

bord, enclenchant la radio, qui, sans signal de réception assez puissant, émit un grésillement ininterrompu. Il devait prendre la décision de revenir sur ses pas. Il n'avait pas le choix. Et pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient Sam et Zoé. La mort dans l'âme, il rejoignit l'autoroute. Elles ne devaient pourtant pas être loin d'ici... Il parcourut quelques kilomètres supplémentaires, et réussit à passer un appel.

— Scovil, Potter & Clay.

Il sortit la carte qu'il avait prise à la réception le matin même.

— Misty ?

— Oui ?

— C'est Jonathan Stivers.

— Oh ! Bonjour, monsieur Stivers.

— Est-ce que Colin est dans le coin ? reprit-il sans relever le ton enjôleur de la jeune femme.

— Oui, mais... il travaille dans son bureau, et j'ai interdiction de le déranger.

— C'est une urgence.

— Waouh, encore une ?

— Pourquoi, il y en a eu d'autres ?

— Sa femme en a eu une plus tôt dans la journée, et elle en avait déjà eu une la semaine dernière.

Pris par l'angoisse, le temps et la nécessité de parler à Colin, il faillit ne pas relever. Pourtant... deux urgences en si peu de temps, c'était étrange.

— Quel genre d'urgences ? demanda-t-il.

— Ce matin, Tiffany m'a dit qu'elle avait eu un accident de voiture.

« Oh ! Seigneur ! » Jonathan prit la première sortie, puis pila sur le bas-côté.

— Tout le monde allait bien ?

— Tout le monde ? Je suis presque sûre qu'elle était seule.

— C'était quand ?

— Peu de temps après votre départ du cabinet.

Il respira de nouveau. Cela avait dû se passer avant qu'elle ne retrouve Zoé. Tiffany lui avait paru aller bien, quand il lui avait parlé au téléphone. En fait d'accident, ce n'était sans doute qu'un simple accrochage.

— Et l'autre urgence ?

— Celle de la semaine dernière ? La mère de Colin s'était fait mal en tombant.

La mère de Colin ? Il n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Quel jour était-ce ?

— Voyons voir... Je pourrai vous le dire si je retrouve cet appel

dans mon agenda. Ah ! voilà. Lundi. Je venais de me faire couper les cheveux. Colin m'avait d'ailleurs lancé un de ces regards noirs en arrivant au bureau !

Lundi. Le jour de la disparition de Samantha. Etait-ce une coïncidence ? Possible. Pourquoi les Bell n'en avaient-ils pas parlé ? Zoé lui avait raconté que la mère de Colin avait quitté son mari en apprenant ses abus... Peut-être qu'elle n'était pas proche de son fils ? Ou peut-être ne s'était-elle pas fait trop mal en tombant...

— Merci. Est-ce que vous pouvez me passer Colin ?

— Il ne va pas apprécier, se plaignit-elle.

— Je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. Il comprendra, promis. C'est vraiment très important.

Il l'entendit soupirer dans le téléphone.

— D'accord, mais c'est bien pour vous que je le fais. Vous me devrez une faveur... un dîner, par exemple.

Jonathan ouvrit la bouche, sur le point de lui dire qu'il n'était plus libre. C'était une gentille fille et il l'aurait volontiers invitée, s'il ne se sentait pas engagé ailleurs — et l'image qui s'imprima sous ses yeux n'était pas celle de Sheridan.

— Je serais ravi de vous emmener dîner, mais vous savez, Misty, j'ai une petite amie.

— Les meilleurs sont toujours pris, maugréa-t-elle. Restez en ligne.

Il attendit longtemps et il crut un instant qu'elle l'avait oublié.

Misty finit par le reprendre en ligne.

— Monsieur Stivers ?

— Oui ?

— Il n'est pas dans son bureau. Je ne sais pas quand il est parti, parce que je ne l'ai pas vu passer devant la réception.

— Pourriez-vous me rendre un service et aller vérifier si sa voiture est dans le parking ?

— C'est ce que j'ai fait. Sa voiture n'est plus là, non plus.

Voilà qui expliquait la longue attente. Quelle chic fille !

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

— Non, mais je peux vous dire une chose : ça m'étonnerait qu'il repasse par ici. M. Scovil m'a entendue le chercher et il a sauté au plafond.

Et si Colin avait décidé de se rendre au cabanon ?

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone portable ?

— Je ne suis pas censée communiquer ce genre d'informations — pas sans sa permission.

— S'il vous plaît, Misty. Cela concerne l'enfant que nous recherchons.

— Mais Colin ne va pas apprécier... Il risque de chercher à se venger.



— Il ne reviendra sans doute pas, et je ne lui dirai pas où je l'ai obtenu. De toute façon, je le trouverai, mais cela me ferait gagner du temps. S'il vous plaît, Misty...

— Très bien, laissez-moi un instant...

Il l'imagina, faisant tourner de l'index son Rolodex.

— Voilà, je l'ai.

Il l'enregistra dans son répertoire, sous la dictée de la standardiste.

— Merci, Misty, vous êtes un ange !

— Trop bête que vous ayez une petite amie, lâcha-t-elle avant de raccrocher.

Il sourit intérieurement tout en composant le numéro de Colin, mais l'inquiétude le submergea de nouveau quand il tomba directement sur la boîte vocale. Il recommença, sans plus de succès. Était-ce Colin qui était rentré chez lui quand lui-même était caché dans le garage ? Si c'était le cas, Bell n'avait sans doute pas l'intention de retourner à son bureau.

Il réfléchit un instant, tapotant le volant. Il devait localiser ce cabanon. Mais comment ?

Peut-être que Paddy s'était remarié...

Il vérifia. Il y avait bien un Paddy Bell à Antelope, l'endroit où avait été kidnappé Toby. Une femme décrocha à la première sonnerie.

— Allô !

L'inquiétude et l'espoir perçaient dans sa voix.

— Pourrais-je parler à Mme Bell ?

— C'est moi.

— Vous êtes bien mariée à Paddy Bell, le père de Colin Bell ?

— C'est moi, oui.

— Bonjour, je suis Jonathan Stivers, détective privé, et j'enquête sur la disparition de...

— Celle de mon mari ? l'interrompit-elle. Paddy a été kidnappé ? C'est ça ?

Il détacha sa ceinture de sécurité.

— Pas que je sache, madame. Une adolescente, qui habitait dans la maison voisine de celle de votre beau-fils, a disparu lundi dernier et je la recherche depuis.

— La maison voisine de celle de Colin ?

Elle parut intriguée.

— C'est curieux qu'il ne m'en ait pas parlé. Peut-être qu'il y a un lien avec la disparition de Paddy, poursuivit-elle, des sanglots dans la voix. Où sont donc passées toutes ces personnes ? Il y a eu le fils Simpson qui a été enlevé en bas de la rue, à la sortie de l'école... Je ne comprends pas !

— Colin pense que votre mari aurait pu enlever Samantha Duncan.

— *Quoi ?* Il ne la connaissait même pas. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Jonathan baissa sa vitre pour avoir un peu d'air.

— D'après Colin, votre mari est un...

— Non ! cria-t-elle sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

— Si.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je connais Paddy mieux que personne. C'est un homme bien, pas un pervers sexuel !

Un courant d'air s'engouffra dans le véhicule, lui balayant les cheveux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il abusait de ses enfants ?

— Bien sûr que non ! C'est insensé. Demandez à sa première femme. Elle vous dira que c'était un bon père de famille et qu'ils seraient toujours mariés, s'il n'y avait pas eu Colin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'était un enfant difficile. Il leur a causé beaucoup de problèmes.

— Difficile ? Jusqu'à quel point ?

— Tout dépend à qui vous parlez. Tina — sa mère — pense qu'il est l'incarnation du diable sur Terre. Paddy, lui, pense que les problèmes de son fils viennent du fait qu'ils ont été beaucoup trop stricts avec lui.

— Auriez-vous le numéro de Tina, madame Bell ? J'aimerais lui parler.

— Je l'ai. Je l'ai même appelée, après la disparition de Paddy. Nous nous entendons très bien, toutes les deux. Attendez une minute.

Il y eut un faible bruissement sur la ligne, puis des craquements, au moment où elle reprenait le combiné en main.

— Voilà !

Quand elle lui eut donné le numéro, il la remercia.

— Monsieur Stivers ? reprit-elle, avant qu'il ne raccroche.

— Oui ?

— Je sais déjà ce que vous dira Tina. Elle est partie pour échapper à son fils, pas à son mari. Courtney, la sœur de Colin, confirmera.

La tête dans ses mains, Jonathan fit un petit récapitulatif. En fait, de nombreux éléments convergeaient vers Colin : l'homme qu'il avait mis en colère ce matin même était à la fois lié à Paddy et à Sam. A Toby, aussi, qui vivait dans le quartier de Paddy... Colin, l'homme qui avait des somnifères chez lui et de la nourriture pour chien dans son garage ; Colin, qui avait reçu Zoé chez lui, juste avant que Jon ne la trouve désorientée et débraillée dans une chambre d'hôtel. Il y avait fort à parier qu'il aurait fini par trouver le nom de Colin — ou celui d'un de ses proches — dans les fichiers des agences de location de cabanons.

Il n'avait pas eu tort de le soupçonner.

— J'ai un mauvais pressentiment, dit-il à Sheryl.

— Vous croyez qu'il... qu'il aurait pu faire du mal à son père ?

Un tacot passa en pétaradant devant lui et disparut à l'horizon.

— Que répondrait son ex-femme à cette question ? reprit-il doucement, percevant le trouble de son interlocutrice.

— Eh bien... quand je l'ai appelée, elle a tout de suite voulu savoir où était Colin, au moment de la disparition de son père. C'est une question étrange, vous ne trouvez pas ? Moi aussi, j'ai pensé que les problèmes de Colin pouvaient s'expliquer par la difficulté de Tina à exprimer son amour à son fils. Mais à présent, s'il n'y avait pas Tiffany, je serais plutôt de l'avis de Tina.

— Vous aimez bien Tiffany, alors ?

— C'est une gentille fille. Elle a bon cœur et se montre toujours prête à se mettre en quatre pour faire plaisir.

Plutôt prête à satisfaire les moindres désirs de son mari que ceux des autres, nuança-t-il intérieurement.

— Je suppose qu'elle était avec Colin, quand Paddy a disparu.

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Sheryl.

— Pourriez-vous m'expliquer comment me rendre au cabanon de votre mari, madame Bell ?

— Je crains que non, hélas. Je n'y suis pas allée très souvent et cela fait si longtemps... Et c'est toujours Paddy qui conduisait.

Il boucla sa ceinture de sécurité.

— Je dois retrouver Samantha. Et vite, insista-t-il.

— Colin et Tiffany y sont allés hier, mais ils n'ont trouvé personne.

— Je préfère m'en assurer par moi-même. Si vous me donnez l'adresse exacte, je finirai bien par trouver !

Sheryl Bell réfléchit un instant, avant de répondre :

— Je suppose que l'adresse figure sur l'acte de propriété, mais il me faudra un bout de temps pour mettre la main dessus. Il est probablement dans le garage... Oh ! attendez ! Je peux demander à Glen.

— Glen ?

— C'est mon fils. Il allait souvent au cabanon avec Paddy. Lui, il saura comment s'y rendre.

— Est-ce que je peux lui parler ?

— Quelle heure est-il... 15 heures ? Je devrais pouvoir le joindre sur son lieu de travail.

— Appelez-le tout de suite ! cria presque Jonathan.

En croisant les doigts pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— De vraies furies, ma parole !

La voix de Colin vibra d'une jubilation qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle hargne, dit-il à Tiffany.

— On dirait que ça t'amuse que je sois blessée, maugréa cette dernière.

Assise à même le sol, couverte de poussière, elle se tenait l'épaule.

Zoé s'essuya la bouche avec sa manche et déglutit pour faire passer le goût métallique du sang, tout en écartant ses cheveux emmêlés pour affronter le regard de Colin.

— Ça, c'était pour Sam et Toby ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— Vous parlez de Rover ?

Colin laissa échapper un ricanement.

— Vous voulez le protéger, lui aussi ?

— Quelle sorte d'homme peut s'en prendre à un enfant et le faire autant souffrir ? Comment avez-vous pu... Vous que je connais, à qui j'ai parlé et que j'ai côtoyé ? Vous n'êtes qu'un monstre !

Il balaya ces propos d'un revers de main.

— Lâchez-moi. Vous aussi, vous êtes capable de faire souffrir. Regardez ce que vous venez d'infliger à cette pauvre Tiff !

Zoé se fichait pas mal d'avoir blessé Tiffany. C'était Colin qui menaçait sa vie et celle de Sam, et c'est lui qu'elle voulait mettre hors d'état de nuire. C'était sa seule façon de mettre fin à cette sale histoire — et de sauver sa fille.

Elle se releva et épousseta ses vêtements.

— Tiffany est en âge de se défendre, et c'est elle qui a commencé.

— C'est le genre de subtilités qui me passent au-dessus de la tête, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Dans la vie, faut s'approprier ce qui nous plaît et rafler tout ce qu'on peut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille ? demanda-t-elle.

Colin prit un air moqueur.

— C'est plutôt ce que je vais lui faire qui compte.

Zoé serra les poings. Sam était en vie.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? Pour me dire que c'était vous ? Pour nous tuer toutes les deux ?

Il se pencha vers elle pour humer ses cheveux. Elle refoula le frisson de dégoût qui la traversa lorsqu'il lui lécha la joue. Pas question de lui montrer ce qu'elle ressentait !

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-elle.

— Je vous veux, vous. Je vous désire depuis le jour où je...

— Colin ! interrompit Tiffany avec dépit.

Elle bondit sur ses pieds et le poussa loin de Zoé.

— Pas pendant que je suis là. Je ne veux pas assister à ça, c'est au-dessus de mes forces. Emmène-la avec toi à Chester, comme prévu. Et assure-toi que je ne la revoie plus jamais.

— Ooh ! railla-t-il. Vous l'avez entendue ? Elle veut se débarrasser de vous. Elle en a marre de vous voir m'allumer avec votre joli petit cul.

— Je ne vous ai jamais allumé, répliqua fermement Zoé.

— Vous êtes une tentation ambulante. Vous voir suffit pour m'exciter.

— Colin ! grogna de nouveau Tiffany.

— D'accord, d'accord, j'ai pigé. Zoé et toi, vous avez encore des comptes à régler. Je vais vous laisser gérer ça entre vous.

Son regard passa de l'une à l'autre.

— Allez-y, battez-vous ! Ce sera comme un combat de... de poulettes.

Il eut un sourire proche du rictus.

— Un genre de mise en bouche pour le corps à corps à venir — si vous voyez ce que je veux dire, Zoé.

Une panique indescriptible la submergea, faisant remonter de son passé des bribes d'images chargées d'une intensité douloureuse : Bates, le mobile home de son père, la chaleur étouffante d'un été de canicule.

— Non, je ne vois pas du tout, lâcha-t-elle dans un souffle.

Colin lui décocha un clin d'œil, et elle sentit ses espoirs s'amenuiser. Comment allait-elle s'en sortir ? Ce monstre jubilait ! Il n'avait même jamais semblé aussi satisfait qu'en cet instant. Toutes ses insinuations, ses tentatives de séduction lui revinrent à la mémoire. Elle s'était tant appliquée à se comporter en voisine polie et reconnaissante qu'elle s'était aveuglée, refusant d'interpréter le malaise qu'elle éprouvait en compagnie de Colin. Elle avait préféré lui faire confiance plutôt que d'écouter son instinct, qui l'incitait à la prudence. Mais il semblait si gentil, si... normal ! Tout le monde s'y serait laissé prendre, non ? Elle, peut-être plus encore que d'autres, car, après l'agression qu'elle avait subie à quinze ans, elle avait décidé

de ne pas vivre dans la peur, refusant de voir le danger à chaque coin de rue.

— Tu es prête ? demanda-t-il à sa femme.

— Prête pour quoi ?

— Pour te battre avec elle !

— Colin, non ! Pas question !

Tiffany lui montra la marque de dents sur son épaule.

— Regarde ce qu'elle m'a fait !

— Ce n'est rien, bébé. Tu as connu pire.

— N'y pense même pas, Colin. Tu dois partir avant que Stivers ne débarque ici. Parce qu'il va finir par retrouver son chemin...

— C'est si isolé qu'il nous reste un peu de temps, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? cria-t-elle. Tu t'es encore shooté ? Il sera là d'une minute à l'autre, Colin !

— Mais non ! Allez, bébé...

Il plaqua sa main sur ses fesses et les pinça, tout en remuant sa langue dans sa bouche de manière obscène.

— Tu n'as pas envie d'en découdre pour ton homme ? Je croyais que tu détestais Zoé. Tu voulais que je la tue, il me semble...

Tiffany tituba, reculant de quelques pas.

— Ferme-la ! Dieu ! que je te déteste ! cria-t-elle avec violence.

Colin se raidit, comme si elle l'avait giflé. Son visage se vida de toute expression.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Zoé la vit plaquer une main sur sa bouche. Manifestement elle regrettait ses propos, mais Colin s'en fichait. Tiffany avait raison : il ne semblait pas dans son état normal. Il était surexcité, tout à fait incontrôlable.

Les Bell se regardèrent sans ciller pendant quelques secondes, puis Colin se jeta sur elle et l'attrapa par les cheveux.

— Vous la voulez, lança-t-il à Zoé. Elle est à vous !

Zoé réfléchit à toute allure. Comment prendre l'avantage ? Colin avait parlé de Samantha au présent — elle était donc en vie. Mais où l'avait-il enfermée ? Pourvu qu'elle soit dans la remise ou dans le cabanon... S'il l'avait cachée ailleurs, jamais elle ne la retrouverait !

— Allons voir Sam, murmura-t-elle.

— Dans une minute...

Tiffany grimaça de douleur, mais ne poussa pas un cri quand Colin lui tordit méchamment le bras dans le dos.

— Ma femme mérite une petite leçon.

Il lui lécha la joue.

— Qu'est-ce que tu en dis, bébé ? Tu me détestes, hein ? C'est bien ça ?

— Je ne le pensais pas, gémit-elle. Tu sais que je t'aime, Colin. Je

ferais n'importe quoi pour toi. Je t'ai amené Zoé, non ?

— Tu l'as amenée parce que tu veux que je l'élimine. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, franchement !

Il reporta son attention sur Zoé.

— Si vous lui bottez les fesses, je tuerai Sam rapidement.

Zoé sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sam était donc vraiment en vie ! Mais comment faire pour qu'elle le reste ?

— C'est ma meilleure offre, ajouta-t-il.

Il s'exprimait avec une désinvolture confondante, comme s'il discutait d'une banale transaction financière.

— Je ne peux pas vous laisser repartir, ni l'une ni l'autre, reprit-il. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire ! Mais je peux faire en sorte qu'elle ne souffre pas inutilement. Après, ce sera juste vous et moi, pendant une semaine.

— Colin, tu vas me faire regretter d'avoir accepté tout ça ! s'écria Tiffany. Lâche-moi.

— Non !

— Lâche-moi !

Colin poussa sa femme plus près de Zoé.

— Allez, frappez-la. Ici, précisa-t-il en avançant son propre menton.

— Et vous, que ferez-vous ? demanda Zoé.

— Je ne m'en mêlerai pas. Je veux juste regarder. Je vous accorde trois coups de poing chacune. Tout est permis et celle qui gagne... gagne ! Si c'est vous, je saurai me montrer clément.

— Colin, arrête !

Tiffany se tortilla pour échapper à sa poigne, mais il resserra son emprise.

Colin la désigna de nouveau à Zoé.

— Allez... Vous vouliez la frapper il y a une minute !

Il avait une vision totalement tordue et déformée de la situation. Elle ne voulait se battre avec personne ! Juste s'en sortir et sauver Samantha.

— Frappez-la, insista-t-il. Faites-lui un bel œil au beurre noir. Pensez à la façon dont elle a traité votre fille. Elle l'a nourrie avec des croquettes pour chien, elle lui a fait porter un collier d'étranglement, elle l'a enchaînée au sol... C'est une garce, vous savez !

Zoé sentit une rage terrible l'envahir. Elle aurait pu se battre contre n'importe qui, avec une force décuplée par toute la haine qui bouillait en elle.

— Et c'est elle qui l'a enlevée, poursuivit-il. Elle l'a attirée chez nous et l'a enfermée dans une pièce à l'étage, pendant que vous étiez au travail. Sûr, votre gosse est naïve, mais je suppose que la plupart des enfants feraient confiance à une femme aussi jolie et gentille que

la mienne.

— Vous avez vraiment fait ça ? demanda Zoé en se tournant vers Tiffany.

Que la trahison vienne d'une femme donnait à la situation une dimension tragique, qui la heurtait de plein fouet.

— Vous êtes aussi pourrie que votre mari !

Tiffany évita son regard.

— Je l'ai fait pour lui.

Colin tira sèchement sur le bras de sa femme, qu'il tordait toujours dans son dos, lui arrachant une plainte.

— Oh ! Tu te retournes encore contre moi ?

A l'évidence, Colin se permettait d'exprimer ce qu'il voulait sur elle, mais il ne tolérait aucune réaction de sa part.

— Tu me fais mal !

Tiffany se débattit, mais il rit, la serrant plus fort.

— Je devrais peut-être vous emmener toutes les deux à Chester et vous forcer à vous torturer. Ça pourrait être intéressant. Oublions Sam. Elle ne nous servira à rien dans l'état où elle est, de toute façon.

Zoé suffoqua, terrifiée. Qu'avait-il fait à sa fille ?

— Je n'irai pas à Chester, protesta Tiffany. Pas maintenant.

— Tu ne me fais plus bander, Tiff. Tu devrais être contente : avec Zoé, tu redeviens excitante.

Les larmes ruisselèrent sur les joues de sa femme.

— Tu ne m'aimes pas ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, murmura-t-elle, manifestement anéantie.

— Tu l'as bien cherché. Maintenant, ferme-la et fous-moi la paix. Au final, tu obtiendras ce que tu veux. Je m'accorde un petit plaisir, c'est tout.

— Tu as sniffé de la coke ! Je déteste l'effet que ça a sur toi !

— Et tu me détestes, ouais, on a compris.

Il la traîna jusqu'à Zoé.

— Frappez-la.

— Aussi fort que je veux ? demanda Zoé.

— Aussi fort que vous voulez, confirma-t-il.

Il maintint sa femme, la tourna sur le côté gauche, pensant que le coup viendrait de la droite. Mais Zoé n'était pas droitière et ce n'était pas Tiffany qu'elle visait.

Elle serra les deux poings pour qu'il ne devine pas son intention et le frappa de toutes ses forces.

\* \* \*

— Il était temps de le percer à jour. J'ai toujours su que c'était un fou furieux, lâcha Glen Hagen.

Il appuya son bras musclé, couvert de tatouages, sur la vitre baissée de la portière. Il mâchouillait un cure-dent quand Jonathan



l'avait rejoint à la station-essence de Nyack — et l'avait encore à la bouche en ce moment même, alors qu'ils roulaient vers le cabanon.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que Colin Bell est un fou furieux ? lui demanda-t-il.

Quand il avait eu le fils de Sheryl au téléphone, ce dernier lui avait tout de suite assuré qu'il savait où était le cabanon, mais il avait tenu à l'accompagner, affirmant qu'il n'arriverait pas à lui expliquer précisément la route par téléphone.

« C'est trop compliqué, avait-il répliqué quand Jon avait insisté. Est-ce que vous saurez où aller quand je vous dirai de tourner à droite, arrivé à l'affleurement de granite, et à gauche, devant l'arbre penché ? »

Jonathan n'avait pas eu d'autre choix que de l'attendre, mais l'heure qu'il avait perdue s'était révélée éprouvante. Chaque minute écoulée n'avait fait qu'accroître son angoisse. Pour Sam. Pour Zoé. Il avait mesuré à quel point la jeune femme comptait déjà pour lui — bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Cette prise de conscience le torturait d'autant plus qu'elle réveillait les mauvais souvenirs liés à la mort de Maria.

Pour ne rien arranger, l'inspecteur Thomas, qui enquêtait sur une affaire macabre de meurtre déguisé en suicide, était injoignable. Il n'avait rappelé Jon que quelques minutes plus tôt — là aussi, ils avaient perdu un temps précieux ! Mais Thomas avait des nouvelles qui confortaient les soupçons de Jon : l'ex-femme de Paddy était entrée en contact avec la police de Sacramento pour exiger que les flics lancent une enquête sur Colin concernant la disparition de son père.

Si seulement il avait eu cette information plus tôt dans la journée !

Jonathan zigzagua entre les voitures et se rabattit brutalement sur la voie de sortie.

— Ralentissez, bon sang ! s'exclama Glen. J'veux pas mourir, moi !

Jonathan ne releva pas. La vie de Sam et de Zoé se jouait peut-être dans ces précieuses secondes...

— Qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il est fou ? demanda-t-il de nouveau.

— Colin était déjà adulte quand nous nous sommes rencontrés, mais je l'ai assez souvent croisé pour comprendre que c'est un manipulateur. Personne ne sait ce qui se cache sous son masque bien respectable. Mais s'il juge que vous ne lui êtes d'aucune utilité, il se montrera peut-être sous son vrai jour...

Il s'interrompit.

— Il m'a très vite évité. Je ne suis qu'un ouvrier, vous comprenez ! Il secoua la tête.

— Sans parler de la façon dont il traite sa femme...

— Aussi mal que ça ?

— Il se contrôle en public, mais si on prend la peine de regarder, il y a des signes qui ne trompent pas. Un seul regard de sa part suffit pour qu'elle lui obéisse, se taise, sorte de la pièce... C'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe entre eux lorsqu'ils sont seuls. Un jour, j'ai entendu Colin parler à Tiffany dans la chambre d'amis chez ma mère, et je vous le dis, c'était honteux.

Il tapota la poche de sa chemisette.

— Bon sang, quelle idée j'ai eue d'arrêter de fumer cette semaine ?

Jonathan slaloma entre plusieurs camping-cars, avant de se rabattre vivement devant un semi-remorque. Glen, déséquilibré, eut juste le temps de se rattraper au tableau de bord.

— Pourquoi Paddy n'a-t-il jamais voulu reconnaître que son fils n'est pas aussi sympathique qu'il en a l'air ? demanda Jonathan, coupant court aux réactions de son passager sur sa conduite.

— Paddy était trop occupé à se faire des reproches. Aucun parent n'est prêt à reconnaître la nature perverse de son enfant... Paddy repensait aux signaux qui auraient dû l'alerter, il remontait dans le temps pour trouver ce qu'il avait fait de mal, il se torturait pour savoir ce qu'il aurait dû faire pour empêcher ça — bref, il sombrait dans la culpabilité. Ma mère se fait encore des reproches pour ne pas m'avoir poussé à finir le lycée. Mais comme je lui ai dit hier, c'était mon choix.

Il mordilla son cure-dent.

— Des conneries, j'en ai fait, et je n'en suis pas forcément fier, mais rien de ce genre, non ! Je ne suis pas un pervers.

Jonathan mit son clignotant, juste avant de se glisser entre une voiture de sport et une berline.

— Où est Paddy, d'après vous ?

— Aucune idée. Colin a essayé de faire croire à ma mère que j'y étais pour quelque chose. Il ne recule devant rien, vraiment ! Il savait que son père et moi étions fâchés, alors il a cherché à me faire porter le chapeau... C'est sa façon de faire — et le pire, c'est que ça marche.

— Pourquoi cette mésentente entre Paddy et vous ?

— Nous avons repris ensemble une boutique de tondeuses à gazon et... ça n'a pas marché. Nous sommes trop différents.

Ils y étaient — enfin ! La sortie pour Truckee. De nouveau, Jon se faufila entre un pick-up et une Prius. Et, de nouveau, Glen laissa échapper une bordée de jurons.

— Vous allez finir par nous tuer tous les deux !

— Je prends à gauche ? demanda Jonathan.

— Ouais, à gauche.

— En quoi étiez-vous différents ? insista-t-il.

Glen bascula vers la portière, quand Jonathan aborda le virage un peu trop vite.

— Il était trop autoritaire. Je ne pouvais pas prendre une journée, je devais toujours m'occuper de la fermeture. Il avait toujours quelque chose à redire sur ce que je faisais ou ce que je disais, il contrôlait chacun de mes gestes... Alors, on s'est dit des mots et j'ai claqué la porte.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

Il montra du doigt un embranchement.

— Vous prenez cette route.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre propre père ?

— Il est mort d'une crise cardiaque, il y a dix ans.

— Si Colin a fait ce dont je le soupçonne, votre mère vient peut-être de perdre son second mari.

— Revivre ça, quelle misère ! maugréa-t-il.

Ils se turent. Jonathan était trop tendu et pressé d'atteindre la cabane, Glen trop absorbé par sa conduite. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes, empruntant une route étroite et sinueuse. Les premiers virages étaient semblables aux précédents, mais très vite la route devint un chemin, moins praticable, à peine visible.

— La nature reprend ses droits au printemps.

— Qui entretient ces chemins ? demanda Jonathan.

— Personne. C'est le problème.

— Il y a d'autres cabanons, dans le coin ?

— Pas à des kilomètres.

— Colin y vient-il très souvent ?

Glen lui lança un coup d'œil.

— Tout le temps. Voilà, on y est.

Jonathan fit une embardée pour éviter une ornière profonde et s'avança dans une petite clairière, où se trouvaient une cabane en rondins grossiers, un foyer en pierre et une remise. Des traces récentes de pneus prouvaient que quelqu'un venait de passer. Ils trouvèrent des papiers de barres chocolatées et une vieille couverture dans la remise.

Mais rien de plus.

\* \* \*

Zoé reprit conscience dans le coffre d'une voiture. Les élancements dans son crâne s'accroissaient au rythme des secousses du véhicule. Après avoir frappé Colin, elle avait cherché à tirer avantage des quelques secondes de stupéfaction et de douleur qu'elle lui avait infligées, et s'était précipitée dans la voiture de Tiffany, mais il avait vite repris ses esprits et l'en avait sortie par les cheveux, avant de lui assener des coups.

Le premier l'avait sonnée, et elle avait dû perdre connaissance, car elle ne se souvenait de rien. Colin l'avait sans doute jetée dans le coffre, avant de partir, et il l'aurait sûrement tuée s'il n'avait pas été

pressé, pensa-t-elle.

Elle poussa un gémissement, alors qu'elle essayait de bouger pour faire le point sur ses blessures. Si ce coffre pouvait être plus grand... Elle était à l'étroit, gênée dans ses mouvements. A moins que ce ne fût à cause de la douleur qui irradiait dans tout son corps ? Elle était presque sûre qu'elle s'était cassé la main en frappant Colin. Et il avait dû lui briser la mâchoire. C'était la première fois qu'elle se battait... Piètre performance !

Qu'allait-elle faire ? Jonathan ne pourrait jamais la retrouver maintenant qu'ils avaient quitté le cabanon. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle quelqu'un ? Et où était sa fille ?

Des larmes de frustration, d'impuissance et d'angoisse ruisselèrent sur ses joues. Cela ne pouvait pas finir ainsi, Colin ne pouvait pas s'en tirer si facilement... et elle, venir s'ajouter à la liste de ses victimes !

Zoé sentit la voiture ralentir, puis s'arrêter. Elle retint son souffle, se préparant à ce que le coffre s'ouvre, mais rien ne se produisit. Tous ses sens à l'affût, elle perçut un piétinement près d'elle, des bruits sourds, saccadés. Quelqu'un — probablement Colin — enlevait le bouchon du réservoir. Ils s'étaient arrêtés à une station essence. Elle entendit le pistolet s'insérer dans le conduit, le bruit d'un clapet, du carburant s'écoulant à gros bouillons.

Une odeur d'essence flotta dans le coffre et s'infiltra dans ses narines. Elle entendit Colin s'éloigner. Il se dirigeait sans doute vers la boutique ou vers les toilettes... Il y eut un silence, puis une voix étouffée lui parvint. C'était celle de *Sam*. Sa fille était dans la voiture !

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

Samantha éclata en sanglots.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle encore.

La vague de soulagement qui traversa Zoé était si intense qu'elle ne put émettre le moindre son pendant quelques secondes. Non seulement Sam était en vie, mais elle était avec elle.

— je vais bien, Sammie chérie.

— Maman ? Tu es là ? Réponds-moi !

Elle n'avait pas parlé assez fort. Luttant contre la douleur, Zoé essaya de nouveau.

— Ne pleure pas, mon bébé. Je vais bien.

— Tu es en vie ? Oh ! Merci, mon Dieu ! s'exclama Samantha.

Dans quel état était sa fille ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je suis malade.

Zoé inspira profondément pour ne pas céder à la panique.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je veux rentrer à la maison.

— Nous allons rentrer, mon bébé. Nous devons juste... trouver de

l'aide.

— Il est fou, murmura l'adolescente dans un sanglot. Il va nous tuer.

— On ne se laissera pas faire. Est-ce que tu peux sortir de la voiture ?

Il y eut un silence.

— Sam ?

— Non.

— Tu peux descendre la vitre ? Appuyer sur le bouton qui ouvre le coffre ? Tu peux faire quelque chose ?

— Mes mains sont... Elles sont attachées.

— Est-ce que tu peux crier pour attirer l'attention ? On va crier ensemble, d'accord ? Tu es prête ?

— Ça ne servirait à rien, maman. Il n'y a personne ici, à part l'employé de la boutique et... il ne nous entendra pas.

Evidemment. Colin ne se serait pas arrêté s'il avait pensé courir le moindre risque.

— Où est-ce qu'il nous emmène ? demanda Zoé.

— Je ne sais pas. Il a parlé d'un endroit qui porte un prénom de garçon, mais je ne sais plus lequel.

— Tu ne l'avais jamais entendu, ce prénom ?

Elle eut un nouveau hoquet.

— Non.

— Et son téléphone portable ? Il l'a laissé dans la voiture ?

— Oui, mais je ne sais pas... si je peux l'attraper. Et puis c'est un Smartphone, je ne sais pas comment ça marche.

— Il faut que tu essaies, ma chérie. Utilise tes pieds, ta bouche.

Il y eut un long silence.

— Sam ?

— Il revient !

Sam tourna la tête vers la vitre quand Colin remonta en voiture. Malgré le collier, elle était parvenue, sans trop savoir comment, à atteindre son Smartphone et même à appuyer sur les touches avec le menton. Elle avait manqué de s'étrangler, mais il lui semblait qu'elle avait réussi à appeler quelqu'un : un « Allô !... Allô ! » étouffé s'échappait du portable.

Perdu dans ses pensées, Colin n'y prêta pas attention. Il sortit une cannette du sac qu'il venait de rapporter de la boutique, le roula en boule et le jeta sur la banquette arrière sans même se retourner vers Samantha. Puis il en but une gorgée et démarra.

Ouf ! Il n'avait même pas remarqué que son téléphone ne se trouvait plus sur le tableau de bord. Samantha hésita. Devait-elle crier à l'aide ? Elle ne savait pas où elle était et ne pourrait donner aucune indication sur l'endroit où ils se rendaient. Et puis Colin s'empresserait de couper la communication. Et même si la personne rappelait, il prétendrait que c'était une plaisanterie. C'était un expert en mensonges.

Comment pouvait-elle s'y prendre pour faire comprendre à la personne au bout du fil qu'elle avait besoin d'aide ?

A la pensée de sa mère, si proche d'elle, elle se sentit soulevée par un regain d'énergie et d'espoir. Elles avaient traversé des moments difficiles par le passé et s'en étaient toujours sorties. Cette fois encore, ce serait le cas.

— Colin ?

Son estomac se contracta et elle pria pour que l'interlocuteur reste en ligne.

— Quoi ?

— Où est-ce... qu'on est ?

Il était d'une humeur massacrant. Probablement à cause de son nez, excessivement tuméfié, qui ne cessait de saigner, lui donnant une voix nasillarde ridicule.

— Dans les montagnes.

C'était une réponse trop évasive, qui ne suffirait pas à renseigner la

personne qui était en ligne.

— Où allons-nous ?

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et grimaça en voyant son reflet. Il toucha son nez avec précaution.

— A quoi joues-tu ? Je croyais que tu étais malade.

C'était le cas. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Même lorsqu'elle avait eu la grippe et qu'elle avait vomi ses tripes pendant trois jours, elle n'avait pas été aussi mal. Mais sa mère s'occupait d'elle, à ce moment-là.

— Est-ce que vous allez... nous... tuer ?

— Qu'est-ce que *tu* en penses ?

Elle évita soigneusement de regarder le portable.

— Je crois que oui.

— Quelqu'un doit payer pour ça, dit-il en lui montrant son nez.

— Vous avez... tué Rover, n'est-ce pas ?

— La ferme ! maugréa-t-il. Je n'ai pas envie de parler de lui. Je n'ai pas envie de parler tout court. Je n'arrive plus à respirer.

A bout de force, Samantha ferma les yeux pour s'économiser.

— Pourquoi... Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que ça me plaît ! C'est tout.

Elle n'entendait plus de bruit s'échapper du téléphone. La personne avait-elle raccroché ? *Pitié, non...*

— Je pensais... Je pensais qu'un avocat qui travaillait pour... comment c'est, déjà, le nom de votre cabinet ?

— Scovil, Potter & Clay. L'un des cabinets les plus puissants de Sacramento, répondit-il, ne résistant pas au plaisir de se vanter.

— Oui, c'est ça, je me souviens.

Comment aurait-elle pu oublier ? Il en parlait tout le temps. A croire qu'il avait gagné le gros lot, le jour où il avait été engagé !

— Vous n'avez pas... peur d'aller en prison ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'arrivera jamais.

*Fais-le parler. Il ne faut pas qu'il s'arrête.* C'était leur seule chance de s'en sortir. Elle devait le pousser à donner le plus de détails possible. Il fallait que la personne au téléphone soit horrifiée, et qu'elle appelle la police.

— Comment pouvez-vous être sûr... qu'ils ne vous... attraperont pas ?

— Faudrait qu'ils soient assez malins pour assembler les pièces du puzzle.

— Vous m'avez dit que... que vous aviez tué votre...

Elle avait le cœur au bord des lèvres et la tête lui tournait. Qu'était-elle en train de dire, déjà ? Ah oui...

— ... votre père, reprit-elle.  
— Et alors quoi, si je l'ai fait ?  
— Je suppose que... ça veut dire que vous pouvez tuer n'importe qui.

Devant son silence, elle chercha un autre sujet.

— Où est Tiffany ? reprit-elle.  
— J'espère bien qu'elle est au cabanon, en train de raconter à la police l'histoire que je lui ai demandé de dire.

— Elle fait toujours ce que vous voulez ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un rire mauvais.

— Parce qu'elle n'a aucune confiance en elle et qu'elle a besoin que je lui dise ce qu'il faut faire. Dans la vie, il y a les chefs et les suiveurs. Tiffany fait partie de la deuxième catégorie.

Prise de vertige, Samantha se sentit glisser dans un trou noir.

Elle n'avait plus de force.

— Qu'est-ce qu'il arriverait... si elle n'obéissait pas ?

La réponse de Colin ne la surprit pas.

— Je la tuerais, répondit-il d'un ton ferme.

— Alors vous ne... l'aimez pas ?

— Ce n'est qu'une paire de fesses, rétorqua-t-il en allumant la radio.

\* \* \*

Tiffany ne parvenait plus à respirer. Elle manquait d'air, elle étouffait. Elle laissa tomber son portable et porta ses mains à sa poitrine, lâchant le volant. La voiture se déporta sur le côté au moment où un autre véhicule la doublait. Un coup de Klaxon violent la fit sursauter et elle freina, évitant la sortie de route. Elle avait frôlé l'accident, mais elle s'en fichait. Elle *voulait* mourir. Sans Colin, elle n'avait plus personne. Et plus aucune raison de vivre. La peur tenace et familière de l'abandon la submergea, lui coupant de nouveau la respiration.

« ... *Je la tuerais...*

... *Alors vous ne... l'aimez pas ?*

... *Ce n'est qu'une paire de fesses...* »

Colin ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il était en train de jouer la comédie à Samantha. Il le faisait parfois pour choquer les gens.

Et pourtant... ne lui cherchait-elle pas des excuses — comme chaque fois qu'il la décevait ? Elle avait toujours préféré se voiler la face, mais, à présent, la réalité se dressait devant elle s'imposait à elle dans toute son évidence : Colin avait des pulsions autodestructrices et il se fichait de l'entraîner avec lui dans sa chute.



Elle leva la main et regarda la bague qu'il lui avait offerte la veille. Elle voulait croire que c'était une preuve de son amour pour elle, mais de quelle sorte d'amour parlait-elle ? Colin ne lui avait-il pas ordonné, avant de partir avec Zoé, de se montrer gentille avec Tommy, quand celui-ci l'appellerait pour passer deux jours avec elle ?

Comment pouvait-il faire aussi peu de cas de ses sentiments ? Il savait qu'elle n'avait pas envie de coucher avec Tommy ! En présence de Colin, c'était différent. En tout cas, elle voulait s'en convaincre. Mais ça... ça marquait une évolution dans leur relation — et pas dans le bon sens. Avant, il était possessif, et ne supportait pas que d'autres hommes la reluquent.

Elle pensa à la dépouille enterrée à Truckee près des toilettes, à Rover et à Sam. A ce qu'il lui avait fait faire...

Elle avait voulu le rendre heureux, devenir ce qu'il voulait qu'elle soit, gagner son amour... et voilà où ça l'avait menée !

Les larmes lui brouillaient la vue, l'empêchant de conduire. Elle prit la première bretelle de sortie et s'arrêta sur le bas-côté, puis elle appela sa belle-mère.

Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô !

— Sheryl ?

— Tiffany ? C'est toi ? Tu as une voix bizarre. Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Submergée par la honte et le dégoût d'elle-même, elle sentit sa gorge se nouer.

— Non, ça ne va pas. Je ne vais pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance. Je t'appelais juste pour te dire...

Tiffany s'interrompit, assaillie de souvenirs, d'images heureuses. Pouvait-elle trahir l'homme qu'elle avait épousé, aimé plus que tout ? Son sourire tendre dansa sous ses yeux, et elle faillit renoncer.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Sheryl.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

*Il ne t'a jamais aimée...*

Elle se redressa, et sa voix résonna durement à ses oreilles lorsqu'elle déclara :

— Colin a tué Paddy.

— *Quoi ?*

Ces premiers mots lui avaient coûté, mais, une fois qu'ils eurent été lâchés, le reste vint d'un bloc. Le visage noyé de larmes, elle déballa tout, se libérant du poids qu'elle portait depuis si longtemps.

— Il... Il l'a enterré dans les bois, je ne sais pas où. Je n'étais pas avec lui, avoua-t-elle, la voix secouée de hoquets. Mais j'ai vu Paddy, j'ai vu le sang. J'ai vu Colin tout nettoyer. Puis j'ai...

Un faible gémissment l'interrompt :

— Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la supplia Sheryl.

Si seulement elle le pouvait ! Qu'était-il arrivé à Colin ? Avait-il toujours cherché à faire le mal autour de lui ?

— Si, c'est vrai. Et il y en a eu d'autres...

Elle fit de son mieux pour décrire les « animaux de compagnie » qu'ils avaient retenus prisonniers, mais Sheryl ne releva pas.

— Pourquoi a-t-il fait ça à Paddy ? gémit-elle.

Sa belle-mère voulait comprendre, mais Tiffany n'avait aucune explication rationnelle à lui offrir. Elle ne savait même pas pourquoi Colin prenait un tel plaisir à faire souffrir ses victimes. Elle l'avait aimé, admiré, mais elle ne l'avait jamais vraiment compris.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? répéta-t-elle dans un souffle. Parce qu'il n'a pas... il lui manque... quelque chose.

Elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle s'était garée près d'un ravin. Elle sortit de la voiture et s'approcha du bord.

— Mon Dieu ! continuait de gémir faiblement Sheryl. Mon Dieu !

Elle se pencha au-dessus du vide. Sous ses pieds, de la terre et des cailloux se détachèrent de la paroi. Peut-être n'avait-elle pas autant aimé Colin qu'elle l'avait cru ? Et si elle n'avait été amoureuse que de l'idée d'être aimée ? Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour que Colin l'aime... Mais ses efforts n'avaient rien donné parce qu'il était incapable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui !

Son corps fut secoué de spasmes. Elle laissa éclater un rire nerveux qui mourut dans un sanglot.

— Tiffany ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta sa belle-mère.

— Il avait raison à propos de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis stupide.

Il y eut un silence, puis sa belle-mère reprit sur un ton presque brutal :

— Dis-moi... Qu'a-t-il fait de l'adolescente qui a disparu ?

— Samantha Duncan ?

Elle promena un long regard sur le magnifique panorama qui s'offrait à elle. La journée touchait à sa fin. Un léger souffle d'air, délicieusement frais, glissait sur sa peau et dans ses cheveux. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

— Où est-elle ? insista Sheryl.

— Il les a emmenées, elle et sa mère, à Chester.

— Où ça, à Chester ?

— Je ne sais pas, mais son copain Tommy Tuttle le sait, lui.

— Colin n'a pas l'intention de... les faire disparaître, n'est-ce pas ? Il a tué Paddy parce que... c'était dans le feu d'une dispute, c'est ça ? Ce n'était pas un meurtre prémédité ?

— Il a tué Paddy parce qu'il avait tout découvert pour Rover et Samantha. Et, avant cela, il avait déjà assassiné une autre gamine... Il recommencera, si on ne l'arrête pas.

— Je ne te crois pas, murmura Sheryl. Ce n'est pas possible.

Elle comprenait le désarroi de sa belle-mère. Sa vie venait de s'enfoncer dans l'horreur. Une horreur à laquelle Tiffany assistait depuis si longtemps qu'elle avait cessé de s'en offusquer.

Mais la réalité venait de la rattraper avec violence. Elle ne reviendrait jamais dans sa jolie maison de Rocklin ; elle ne dirait plus jamais qu'elle était mariée à un brillant avocat ; elle ne pourrait pas exhiber avec fierté sa nouvelle bague sertie de diamants, et elle n'aurait plus à se priver de barres chocolatées pour rester mince et plaire à son mari.

Tout ça, c'était fini — mais elle n'irait pas crever à petit feu entre les quatre murs d'une cellule. Ça non !

— Appelle la police, dit-elle à sa belle-mère avant de raccrocher.

Elle remonta en voiture, enclencha la première et appuya sur la pédale d'accélérateur.

La voiture dévala la pente, plongeant dans le vide. La chute sembla s'éterniser — et, pendant tout ce temps, Tiffany pensa à Colin. Elle l'aimait tant !

\* \* \*

Jonathan roulait vers Sacramento quand il reçut l'appel de Sheryl Bell. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait encore au cabanon — l'endroit où il avait perdu la piste de Zoé —, mais il avait dû ramener Glen à Nyack. Où Colin avait-il pu emmener Sam et Zoé ? Il ne savait quelle décision prendre. Dès que son téléphone avait de nouveau capté le réseau, Jon avait appelé les Bell, sur leur portable et à leur domicile, sans aucun succès.

Il avait également contacté Jasmine, mais elle n'avait rien pu lui dire de précis. Elle lui avait juste répété que le temps pressait. Ce qu'il savait déjà, bien sûr.

— Je sais où est Colin, déclara Sheryl sans lui laisser le temps de dire « allô ».

Jonathan freina brutalement.

— Où est-il ?

— A Chester, près du lac Almanor.

Bon sang ! C'était à deux heures de route — peut-être trois : ça tournait sec dans ces régions montagneuses, au nord de la Sierra Nevada... Jonathan réfléchit à la meilleure façon de s'y rendre. Par Reno ? Sûrement. En passant de l'autre côté, cela prendrait trop de temps...

— Pourquoi est-il parti là-bas ? demanda-t-il.

— Il s'est fait prêter la maison d'un ami. C'est une baraque inhabitée depuis des mois.

— Qui vous a dit ça ?

— Tiffany.

— Tiffany ? répéta-t-il, stupéfait. Je pensais qu'elle était avec lui.

Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'elle était étroitement mêlée aux actes de son mari. Elle lui avait même fourni un alibi pour le meurtre de Paddy.

— Ce n'est pas le cas.

Jonathan prit la sortie suivante, afin d'obliquer vers Reno.

— Où est-elle alors ?

Pour quelle raison n'étaient-ils pas ensemble ? Avait-elle gardé Sam pour laisser Zoé avec Colin ?

— Je ne sais pas trop... mais je crains le pire.

Il fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

Sheryl se mit à pleurer, manifestement submergée par l'émotion.

— Elle n'était pas elle-même quand elle m'a appelée. Après m'avoir tout avoué, elle a raccroché et... je ne lui ai pas reparlé depuis. J'ai tenté de la rappeler au moins une vingtaine de fois, mais elle ne répond plus.

— Avez-vous contacté la police ?

— Oui, bien sûr. Je leur ai tout raconté. Mais... je sais que vous recherchez la fille de la voisine et je pensais que ça vous intéresserait.

Il ralentit derrière un semi-remorque qui essayait d'en doubler un autre, et mordit le bas-côté pour les dépasser.

— Effectivement, acquiesça-t-il. Ça m'intéresse. Merci.

Elle renifla.

— Ma belle-fille m'a dit que Paddy était mort.

Il n'en fut pas surpris.

— Je m'en doutais, se contenta-t-il de dire.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel elle essaya de se ressaisir.

— C'est fini. Je vais devoir vivre avec ce que Colin a fait. Attrapez-le, je vous en prie ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mettez-lui la main dessus... Qu'il ne soit plus en mesure de faire du mal à personne !

— C'est promis.

Mais parviendrait-il à tenir sa promesse avant que ce monstre ne tue Zoé et Sam ?

Traversé par la même terreur que celle qu'il avait ressentie la nuit où Maria l'avait appelé, lui chuchotant de venir la chercher, il appuya brusquement sur l'accélérateur. Il était arrivé trop tard pour Maria.

L'histoire ne se répéterait pas. Pas question ! Cette fois, il n'arriverait pas trop tard.

\* \* \*

Colin parvint à Chester à la nuit tombante. Il avait roulé plus vite que prévu, mais le plaisir et l'excitation étaient retombés. La dispute qui l'avait opposé à Tiffany lui plombait le moral. Elle avait refusé de rester au cabanon pour attendre la police. Il avait hurlé, bien sûr — mais elle n'en avait fait qu'à sa tête. Et comme si ça ne suffisait pas, il avait la sensation d'avoir le crâne pris dans un étau. Il avalait du sang chaque fois qu'il essayait de respirer.

— Cette garce de Zoé m'a pété le nez, marmonna-t-il en se garant sous les arbres.

Il aurait sans doute besoin d'une rhinoplastie et il n'était pas sûr d'avoir les moyens de se l'offrir. A cette heure, il devait se considérer comme licencié, même si son boss ne lui avait pas encore spécifié son renvoi. Misty et un autre collègue avaient essayé de le joindre sur son portable au cours des deux dernières heures. Sans compter la centaine d'appels de Stivers, qui l'avaient forcé à se mettre en mode vibreur... Pas de doute, Scovil savait qu'il était parti en douce en début d'après-midi.

Ses phares éclairèrent une mesure sombre et décrépite, mais il la regarda à peine. Il coupa le moteur et resta assis dans la voiture. Il avait perdu son travail, et peut-être sa belle maison. Était-il vraiment sûr de savoir ce qu'il faisait ? N'avait-il pas surestimé sa capacité à rebondir ?

Peut-être. Il avait commis une erreur, en tout cas. A cause de Zoé. Sans elle, il n'aurait pas quitté son bureau. Il aurait fini d'établir ces foutus contrats et il aurait regagné la confiance de Scovil. S'il n'y avait pas eu Zoé, il pourrait encore dire qu'il faisait partie d'un cabinet d'avocats prestigieux. Il se ferait embaucher ailleurs, bien sûr, mais il ne verrait plus la lueur de respect que le nom de l'entreprise faisait naître dans les yeux de ses interlocuteurs. Et il ne fallait pas se leurrer : être viré par Scovil, Potter & Clay lui fermerait beaucoup de portes. Les avocats de Sacramento se connaissaient entre eux, et tout se savait. Cela signifiait qu'il allait devoir ouvrir son propre cabinet et se constituer une clientèle...

Encore fallait-il qu'il ait une bonne réputation, s'il comptait accaparer les clients des avocats les plus connus...

— Tu attends là, ordonna-t-il à Samantha, inconsciente sur la banquette arrière.

Il avait fait une faveur à Zoé en lui promettant de tuer sa fille sans la faire souffrir. Elle aurait dû en tenir compte, avant de lui casser le nez. Tant pis pour elle. Maintenant, il allait l'obliger à regarder sa fille mourir à petit feu.

Mais, avant cela, il allait se soigner. Prendre des antalgiques et tenter d'arrêter le sang qui envahissait ses sinus. Il avait essayé de se faire un rail de coke dans les toilettes de la station essence, pensant

que ce serait plus efficace, mais ça l'avait fait saigner davantage.

Le temps de transporter Sam à l'intérieur et de retourner chercher Zoé, son moral avait encore chuté d'un cran. Même l'idée de les torturer ne lui procurait aucune joie. Si seulement Tiffany était avec lui ! Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée ? Elle savait toujours quoi faire quand il n'allait pas bien. Elle lui aurait massé le cou jusqu'à ce qu'il s'endorme, confiant et apaisé.

Il pouvait peut-être laisser les Duncan ici et rejoindre sa femme à Rocklin ?

Non, il n'avait plus envie de conduire. Il valait mieux l'appeler pour qu'elle vienne. Oui, c'est ce qu'il allait faire. Et tant pis si elle n'allait pas bosser demain ! Il avait besoin d'elle. Il se sentirait mieux quand il se serait excusé de s'être comporté comme un idiot. Elle lui avait dit qu'elle le détestait et il l'avait punie, mais il le regrettait. Tiffany était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment, et ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il était allé trop loin.

Trop de cocaïne, songea-t-il.

Sortant son téléphone de sa poche, il s'appuya au coffre de la voiture et consulta l'état du réseau. Agréablement surpris de voir que son appareil captait un signal fort, il composa le numéro de sa femme.

« Bonjour, c'est Tiffany Bell. Je ne peux pas répondre pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

Il attendit le bip.

— Hé, pourquoi est-ce que tu ne décroches pas ? Tu me manques, Tiff. Je me suis comporté comme un gros naze au cabanon aujourd'hui, et je suis désolé. Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon état normal... mais ça va mieux, maintenant. Je voudrais que tu sois là. Viens !

Elle allait répondre. Elle ne laissait jamais s'écouler plus de cinq minutes avant de le faire. Il sortit Zoé du coffre, la traîna sans ménagement sur le sol et l'attacha dans la pièce du fond avec Samantha. Il regarda la télévision pendant près d'une heure sans recevoir le moindre appel.

Il recomposa son numéro. Une fois, deux fois, puis trois. Où était-elle ? Quatre, cinq, six fois. Est-ce qu'elle croyait que c'était un jeu ? Qu'elle pouvait le punir ? Si elle n'avait pas laissé Rover s'échapper, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était elle qui avait fait tomber le premier domino.

— C'est ta faute ! hurla-t-il dans le téléphone. Tu n'as pas intérêt à me battre froid, Tiff.

Etait-elle avec Tommy ? Près de s'éclater ? C'était possible. Et il la traiterait bien, lui, évidemment. Il lui montrerait que les hommes pouvaient être *gentils*...

Et si elle tombait amoureuse de lui ? Un sentiment de rage lui contracta l'estomac, lui donnant envie de vomir.

— Tu vas t'en mordre les doigts, marmonna-t-il. Je vais venir et...

Le bip indiquant la fin du message résonna dans son oreille.

Epuisé et réellement inquiet, il s'affala sur le canapé. Il avait pris d'autres comprimés contre la douleur, mais il avait toujours affreusement mal. Il voulait rentrer chez lui. Oublier Zoé et Sam. Il allait les tuer toutes les deux et il pourrait enfin aller retrouver sa femme.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine pour y prendre un couteau.

\* \* \*

Zoé se pressa contre sa fille pour lui communiquer autant de chaleur et de réconfort que possible. Samantha n'avait sur elle que le maillot de bain qu'elle avait le jour de son enlèvement, et il faisait froid dans la maison.

— Ça va s'arranger, murmura-t-elle pour la rassurer. On va sortir de là.

Mais elle était loin d'en être sûre. Sammie était malade. Elle avait besoin de soins.

Que pouvait-elle faire ? Elle tira de nouveau sur ses liens, qui lui coupaient la circulation, ignorant la douleur irradiante que provoquait ce mouvement sur sa main fracturée, qui avait doublé de volume. Sans parler de sa mâchoire, qui la faisait abominablement souffrir. Colin lui avait donné un coup de pied au visage. Elle s'en souvenait, à présent.

Pas étonnant qu'elle ait perdu conscience...

— Sammie ? C'est maman... Je suis là ! murmura-t-elle.

Elle devait l'empêcher de s'évanouir. Car si sa fille semblait dans le coma... parviendrait-elle à en sortir ? Effarée par cette idée, elle frotta son front contre celui de Sam. Ce simple geste lui provoqua un plaisir infini. Elle avait eu tellement peur de l'avoir perdue !

— Je suis tellement heureuse d'être là, avec toi.

— Même... ici ? Comme ça ? marmonna Samantha dans un souffle.

— Même ici.

— Je t'aime, maman.

Zoé inspira profondément, cherchant à rester lucide.

*Ignore la douleur. Tiens bon...*

Elle devait réfléchir à un plan, avant que ce ne soit trop tard.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

La porte s'ouvrit violemment et Colin apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce qui peut prendre tant de temps, bon sang ! s'emporta Jonathan au bout du fil.

Il roulait depuis presque trois heures. Il avait passé six appels à la police de Chester et ils n'avaient toujours pas bougé.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua le chef de la police, excédé. Que je peux sortir cette adresse de mon chapeau ?

— Je ne pensais à rien d'aussi spectaculaire. Vous avez celle de Tommy Tuttle, son numéro de téléphone, le nom de son employeur. Pourquoi ne pas l'appeler directement pour lui demander comment se rendre jusqu'à la baraque de son cousin ? Personne n'a pensé à ça, au cours des trois dernières heures ?

— Vous êtes le plus fort, vous, bien sûr !

Sentant qu'il était prêt à raccrocher, Jonathan relâcha la pression.

— Très bien, je suis désolé, O.K. ? C'est juste que... je sais de quoi cet homme est capable.

Il y eut un moment de silence, avant que le flic ne reprenne la parole :

— Nous collaborons avec la police de Sacramento depuis que nous avons reçu votre appel. Ils se sont démenés pour obtenir les infos dont nous avons besoin. Tommy Tuttle n'était pas à son travail. Ils ont fini par mettre la main dessus, il y a seulement quelques minutes, dans un cinéma de Del Paso Heights. En général, on ne crie pas sur les toits qu'on va voir un film porno en plein après-midi. Et ce n'est vraiment pas l'endroit où un homme a envie d'être dérangé, même s'il a les mains libres.

Jonathan se frotta le visage.

— Compris. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste... très inquiet. Le type que nous recherchons est extrêmement dangereux.

— Je sais. La vie d'une femme et de son enfant est en jeu. Trois voitures de police viennent à l'instant de partir à l'adresse que la police de Sacramento nous a communiquée, et je suis moi-même dans une quatrième. Nous y serons dans une minute.

— Où ça ? Donnez-moi l'adresse ! s'exclama Jonathan. Je viens



d'entrer dans la ville. Je suis juste derrière vous.

Le chef de la police marqua une hésitation.

— Vous devriez peut-être nous laisser gérer cette affaire.

— Je vais joindre Tuttle, sinon.

— Très bien, lâcha le policier dans un soupir, avant de lui dicter l'adresse de la maison. Mais ne restez pas dans nos pattes, ou je vous ferai dormir en prison.

\* \* \*

Colin était armé d'un couteau. Sa silhouette sombre se découpait sur le mur. Paniquée à l'idée que Sam le voie, Zoé se pencha sur sa fille pour la protéger, avant de se rendre compte qu'elle avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

— Colin, ne faites pas ça.

Zoé avait chuchoté sans le quitter des yeux.

— Sam a besoin d'un médecin. Prenez la bonne décision pour une fois et allez chercher de l'aide.

Colin s'avança, plus menaçant que jamais.

— Parce que vous voulez que je vous rende service, en plus ? Alors que vous m'avez explosé le nez ?

Il lui donna un coup de pied dans la jambe. Il n'avait pas tapé fort, mais la secousse se répercuta, comme sous l'effet d'un puissant choc électrique, jusqu'à sa mâchoire. Elle vacilla et sa vision se brouilla momentanément.

— Vous auriez préféré que je frappe votre femme ? balbutia-t-elle, le souffle court.

Il ne répondit pas.

— Colin...

Zoé passa sa langue sur ses lèvres sèches et inspira une bouffée d'air.

— Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

— Même si je la relâchais, votre gamine n'est plus en état de fuir. Et vous, je ne vous veux plus. Avec vos airs supérieurs ! Vous me faites penser à ma mère et à ma sœur. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis tant de temps à m'en apercevoir... Je veux ma femme. Je veux rentrer chez moi.

— Alors, allez-y, Colin, rentrez chez vous ! Partez et laissez-nous mourir ici.

Au moins cela leur laisserait un peu de temps — du temps pour se libérer de ses liens, du temps à Jonathan et à la police pour les retrouver — et une chance de s'en sortir.

— La ferme ! aboya-t-il. J'ai trop mal à la tête pour vous écouter.

— Mais...

— La ferme, j'ai dit !

Il s'accroupit près d'elles et attrapa Samantha par les cheveux, plaquant la pointe du couteau contre sa gorge.

L'adolescente battit des paupières sans opposer aucune résistance, sans émettre le moindre cri. Elle semblait vidée de toute énergie.

Son regard voilé se posa sur sa mère, et les battements du cœur de Zoé s'accéléchèrent brutalement, lui arrachant un cri.

— Pas elle, Colin. Tuez-moi à sa place. Pitié !

— Pas question ! Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Vous l'aimez, pas vrai ? Alors, je vais vous la prendre.

Zoé poussa un hurlement, tirant de toutes ses forces sur ses liens. En vain. Réduite à l'impuissance, elle ferma les yeux, serrant les paupières, refusant de voir l'insoutenable. Dans un instant, tout serait fini... Samantha serait morte...

Un coup de feu déchira le silence. Elle rouvrit les yeux et vit Colin s'effondrer.

— Bon sang ! gémit-il en se tordant de douleur.

Sous le choc, Zoé cligna des yeux à plusieurs reprises. Elle s'attendait à voir surgir un policier, ou peut-être Jonathan, mais découvrit une femme d'âge moyen, vêtue avec élégance, les cheveux impeccablement coiffés. Elle entra dans la pièce et prit appui contre le mur, le visage ravagé de chagrin.

— Aïe ! C'est atroce ! hurla Colin en se tenant la poitrine.

Le souffle court, il roula sur lui-même pour dévisager la personne qui venait de lui tirer dessus.

— Toi ! s'exclama-t-il en laissant échapper un rire saccadé. Ma propre mère ! Tu... t'es donné la peine de... faire tout ce chemin... pour me voir ?

Ravissante dans son tailleur crème, Mme Bell semblait droit sortie d'une boutique de luxe de Rodeo Drive. Sauf qu'elle tenait un pistolet dans la main — et non un sac assorti à ses escarpins.

— Je suis venue dès que Sheryl m'a appelée.

— Tu... la remercieras... pour moi.

Sa respiration s'était accélérée, comme s'il puisait sur ses dernières réserves vitales pour affronter sa mère.

— Comment... a-t-elle su où j'étais ?

Tina baissa son arme.

— Ta femme lui a dit que tu étais en route pour la maison du cousin de Tommy.

Tiffany l'avait trahi ? Sa Tiffany ? Il n'y croyait pas un instant. Il fallait qu'il lui parle !

— Et tu t'es souvenue... que nous passions Thanksgiving dans le coin... quand j'étais petit ?

— Oui. J'ai d'abord voulu rester en dehors de tout ça, pour ma santé mentale, mais ce n'était plus possible. Je suis ta mère, Colin, je

le resterai pour toujours.

— Alors tu es venue... tuer le monstre que tu as engendré ?

Il essaya de lâcher un rire sarcastique qui s'étouffa dans sa gorge.

Les yeux de Tina s'embruèrent, alors qu'elle tombait à genoux.

— Je ne suis pas là pour te tuer, Colin. Je suis venue pour essayer de te sauver de toi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Mais...

Elle lança un regard à Zoé et à Sam.

— ... je crois que j'arrive trop tard.

Elle sortit son téléphone de la poche de sa veste et composa le numéro de la police. Les enquêteurs devaient déjà être en chemin, puisqu'ils arrivèrent moins de deux minutes plus tard, escortés de plusieurs agents. Zoé constata avec soulagement que Jonathan était avec eux.

\* \* \*

En arrivant à l'hôpital, Zoé demanda à partager le même lit que sa fille. Ce qui lui fut accordé dès que les médecins leur eurent octroyé les premiers soins.

Lorsqu'elles furent enfin couchées l'une contre l'autre, Zoé caressa les cheveux de Sam et parvint à lui embrasser la tempe, malgré sa mâchoire fracturée. La morphine qu'on lui avait administrée avait soulagé sa douleur. Sa main était plâtrée et le chirurgien-dentiste avait prévu de l'opérer dans la matinée du lendemain pour réparer sa mâchoire.

Il lui faudrait plusieurs semaines pour se rétablir complètement, mais elle était en vie. Sam allait bien, elle aussi. Et Jonathan était là, assoupi dans le fauteuil, près de la fenêtre. Elle ignorait ce qui se passerait au cours des mois à venir, mais elle ne pouvait nier la force des sentiments qui les unissaient. Jamais elle n'avait éprouvé tant de tendresse et de désir pour un homme.

— Maman ? murmura Sam.

— Quoi, mon bébé ?

— Où est Colin ?

— Dans un autre hôpital.

— Il va vivre ?

Elle espérait que non. Colin ne méritait pas de survivre à ses blessures. Pas après ce qu'il avait fait à Toby, à Sam, et aux deux autres enfants qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à sa folie meurtrière. Sans oublier son propre père... Par bonheur, les médecins étaient optimistes quant à la guérison de Toby. Et Sam serait vite remise sur pied.

— Peut-être. L'inspecteur Thomas est passé, quand tu étais aux urgences. La balle a raté de peu le cœur.

— C'est parce qu'il n'en a pas, marmonna Sam.

Zoé lâcha un petit rire.

— Tu as raison.  
— Alors... il va aller en prison ?  
— Pour le reste de sa vie, oui. Tu n'as plus à avoir peur de lui.  
— Et Tiffany ?  
— Elle est morte. Elle s'est jetée avec sa voiture du haut d'un ravin. Ils ont retrouvé son corps il y a une heure.  
— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla Sam.  
Zoé leva les yeux vers le plafond.  
— Moi non plus.  
— Tu crois que Colin est triste ?  
— D'après l'inspecteur Thomas, il a pleuré comme un bébé quand il a appris la nouvelle.  
— Alors... peut-être qu'il l'aimait, après tout.  
— Autant qu'il en soit capable, je suppose.  
Sam se pelotonna contre sa mère.  
— J'ai cru que je ne te reverrais jamais.  
— Je ne l'aurais jamais abandonnée !  
— Où est Anton ? demanda Sam, comme si elle venait de prendre conscience de son absence.

Zoé réfléchit à sa réponse. Tout avait changé en l'espace de dix jours. Elle avait rencontré le père biologique de sa fille, elle avait même accepté son aide et elle savait qu'elle devrait, un jour, en parler à Sam. Elle n'avait plus besoin des dix mille dollars qu'il lui avait donnés, mais elle était quasi certaine que Franky insisterait pour qu'elle les garde. Elle avait rompu avec Anton, déménagé...

— Je suppose qu'il est chez lui.  
— Il ne va pas venir nous voir ? Ça lui est égal qu'on soit là ?  
— A moins qu'il ne l'ait entendu aux infos, il ne sait pas encore que nous sommes à l'hôpital. Nous nous sommes séparés.

Sam leva la tête.

— Vous avez rompu ?

Zoé acquiesça.

— Quand tu as disparu, j'ai compris que nous n'étions pas... faits l'un pour l'autre.

Sam ne réagit pas immédiatement.

— Tu es triste ? demanda-t-elle timidement.

Zoé lança un regard vers Jonathan. Il les écoutait en silence, les yeux mi-clos.

— Non, ça ne me rend pas triste.

— Bien. Alors, c'est de nouveau toi et moi ?

— Pour le moment.

Sa fille reposa sa tête sur l'oreiller.

— Est-ce que ça veut dire que je peux avoir un chien ?

Zoé la serra fort contre elle.

— Oui, et je ne te demanderai plus de t'en séparer.

— Je suis désolée pour Anton. Je... je sais que tu voulais te marier avec lui. Je ne voulais pas tout gâcher entre vous, mais...

— Tu n'as rien gâché. C'est mieux comme ça. Mais il faudra quand même l'appeler dans la matinée pour lui dire que nous allons bien. Il attend certainement de nos nouvelles.

Il y eut un silence, et Zoé crut que Sam s'était assoupie. Mais elle reprit doucement la parole :

— Ton ami détective a l'air gentil.

Zoé croisa le regard calme de Jonathan. Il souriait.

— Il l'est.

— J'aime bien comme il te regarde, murmura Sam.

Zoé aussi. Dès qu'elle sentait ses yeux posés sur elle, une délicieuse félicité l'envahissait. Elle n'aspirait qu'à se lover dans ses bras.

— Ah oui ? Et comment est-ce qu'il me regarde ?

La voix de Samantha se fit rêveuse.

— Comme s'il te trouvait la plus jolie du monde...

*Titre original* : THE PERFECT COUPLE

*Traduction française* : SANDRINE JEHANNO

MOSAÏC® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Fenêtre : © RON JONES/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : DP.COM

© 2009, Brenda Novak.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7146-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

# BRENDA NOVAK

## KIDNAPPÉE

« Parfois, le coupable n'est pas loin... »

Un déchirement absolu, irréductible. C'est ce que ressent Zoé Duncan depuis que Samantha, sa fille adorée, a disparu. Déchirement, révolte aussi. Car elle refuse de croire un instant à une fugue, hypothèse que la police de Sacramento s'obstine pourtant à avancer. Certes, Sam traverse une crise d'adolescence difficile, mais elle ne serait jamais partie comme ça. Cela n'a pas le moindre sens.

Persuadée que quelque chose de grave est arrivé à sa fille, Zoé est prête à tout pour la retrouver. Même si elle doit pour cela perdre son nouveau fiancé, son travail, sa splendide maison de Rocklin. Même s'il lui faut revenir sur son passé douloureux et dévoiler ses secrets les plus intimes à Jonathan Stivers, le détective privé à la réputation hors du commun qu'elle a engagé. Jonathan, le seul homme qui a accepté de se lancer avec elle dans cette bataille éperdue pour sauver Sam et où chaque minute qui passe joue contre eux.

### A PROPOS DE L'AUTEUR

*Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense.*

# VICTORIA HISLOP

---

## LA VILLE ORPHELINE

*roman*

Par l'auteur de  
L'ÎLE DES  
OUBLIÉS





## Du même auteur

*L'île des oubliés*, Éditions Les Escales, 2012 ; Le Livre de Poche, 2013

*Le Fil des souvenirs*, Éditions Les Escales, 2013 ; Le Livre de Poche, 2014

*Une dernière danse*, Éditions Les Escales, 2014 ; Le Livre de Poche, 2015

Victoria Hislop

# LA VILLE ORPHELINE

Traduit de l'anglais  
par Alice Delarbre

LES ESCALES

A decorative graphic consisting of a horizontal dotted line and a vertical dotted line intersecting at the right end of the horizontal line, positioned below the text 'LES ESCALES'.

Titre original : *The Sunrise*  
© Victoria Hislop, 2014  
Édition originale : Headline review, 2014

Édition française publiée par :  
© Éditions Les Escapes, un département d'Édi8  
12, avenue d'Italie  
75013 Paris – France  
Courriel : [contact@lesescapes.fr](mailto:contact@lesescapes.fr)  
Internet : [www.lesescapes.fr](http://www.lesescapes.fr)

Couverture : © Hokus Pokus Créations  
Photo : © PBNJ Productions / Blend Images / Corbis

ISBN : 978-2-36569-154-3

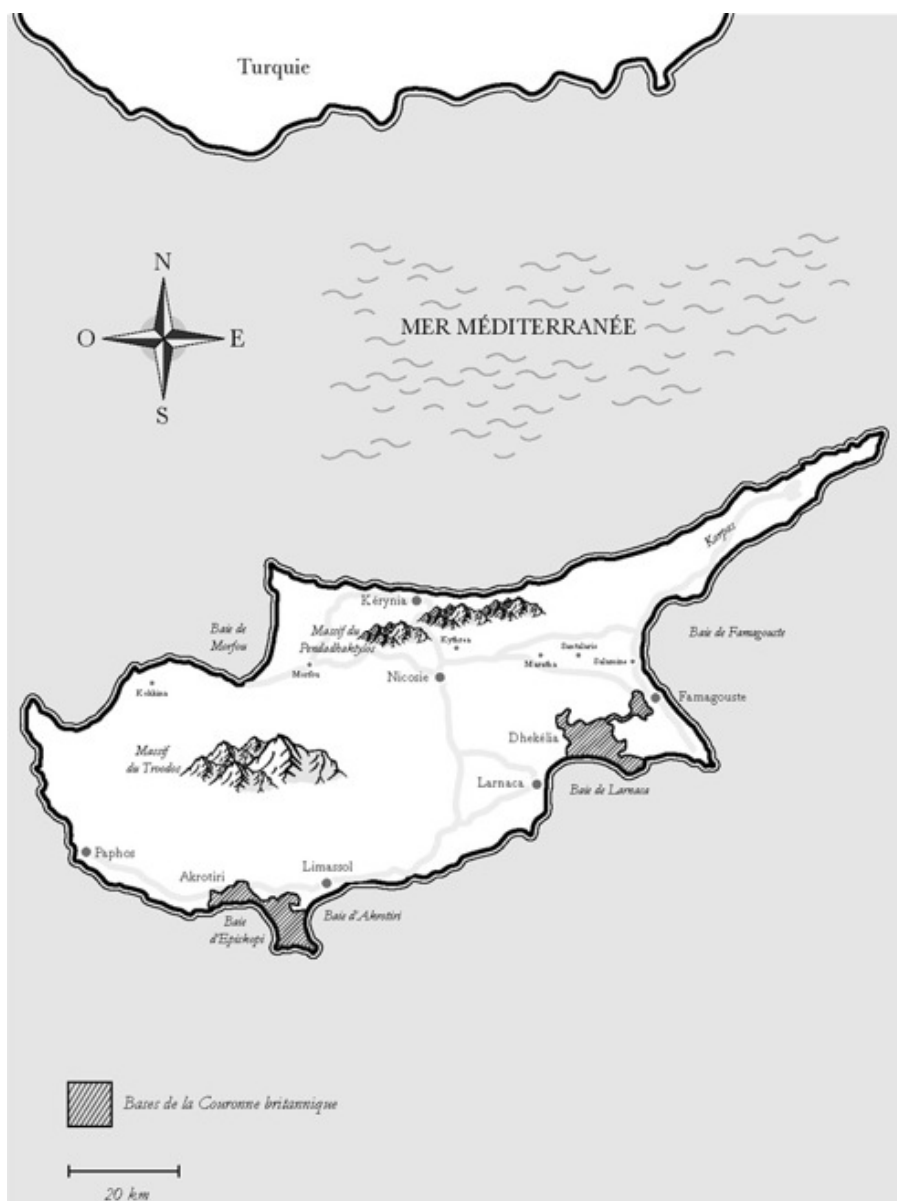
Dépôt légal : mai 2015

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

*Pour Emily*

λαμπερή όσο κι ένα διαμάντι



## Chypre en 1972

# Avant le début de cette histoire...

---

Le gouvernement britannique négocie **1878** alliance avec la Turquie et obtient le droit d'administrer Chypre, qui reste dans le giron de l'Empire ottoman.

La Grande-Bretagne annexe l'île dès **1914** l'Empire ottoman apporte son soutien à l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale.

Chypre devient une colonie britannique **1925**

L'EOKA (Organisation nationale **1955** combattants chypriotes), sous le commandement du colonel Georges Grivas, s'attaque aux Britanniques. Elle aspire à l'*Enôsis*, soit l'union avec la Grèce.

La Grande-Bretagne, la Grèce, la Turquie **1959** ainsi que les communautés grecque et turque de l'île concluent les accords de Londres pour résoudre le problème chypriote. L'archevêque Makarios est élu président.

Chypre devient une république indépendante **1960**, mais le traité de garantie donne à la Grande-Bretagne, la Grèce et la Turquie le droit d'intervenir. La Couronne britannique conserve deux bases militaires.

Le président Makarios propose treize **1963** amendements à la Constitution chypriote et des combats éclatent entre les communautés grecque et turque sur place. La capitale Nicosie est divisée et la ligne de partage surveillée par les troupes britanniques. Les Chypriotes turcs se retirent du Parlement.

De nouveaux incidents marquent **1964** un sérieux regain des violences intercommunautaires. Les Nations unies envoient des hommes pour maintenir la paix. Les Chypriotes turcs se regroupent dans des enclaves.

D'autres accrochages violents ont lieu **1967** entre les deux groupes. Avec le putsch des colonels à Athènes, les tensions entre le président Makarios et le régime grec croissent.

Georges Grivas rejoint secrètement Chypre **1971** depuis la Grèce et crée l'EOKA B, dont l'objectif demeure l'*Enôsis*.

*Famagouste était, à une époque, une ville en plein essor de quarante mille âmes. En 1974, sa population entière prit la fuite lors de l'invasion de Chypre par la Turquie. Depuis quarante ans, Varosha, la cité nouvelle, demeure vide derrière les barbelés érigés par l'armée turque. C'est une ville fantôme.*

# Famagouste, 15 août 1972

---

Famagouste était d'or. La plage, les corps des vacanciers et les existences de ceux qui s'y étaient établis, tout était doré par la chaleur et la bonne fortune.

L'union du sable fin, pâle, et de la mer turquoise créait la plus parfaite des baies du Bassin méditerranéen, et l'on venait du monde entier jouir de ses températures douces, goûter le plaisir voluptueux des eaux calmes qui venaient gentiment vous caresser. On y avait un avant-goût du paradis.

L'ancienne cité fortifiée, avec ses solides murailles médiévales, se dressait au nord de la station balnéaire, et les touristes s'inscrivaient à des visites guidées pour s'instruire sur ses origines, admirer les plafonds voûtés, les détails sculptés et les contreforts de la magnifique bâtisse qui avait autrefois été la cathédrale de Saint-Nicolas et qui accueillait dorénavant une mosquée. Ils découvraient les vestiges de son histoire ancienne, remontant au quatorzième siècle, écoutaient les récits des Croisades, de la prospère dynastie des Lusignan, de l'arrivée des Ottomans. Toutes ces informations, dispensées par un guide bien intentionné dans la touffeur de midi, étaient bien vite oubliées dès le retour à l'hôtel, où un plongeon dans la piscine lavait les visiteurs de la transpiration et de la poussière de l'Histoire.

Les vacanciers appréciaient surtout les progrès du vingtième siècle et, après leur excursion dans le passé, ils retrouvaient avec bonheur le confort moderne, ses murs droits, ses immenses fenêtres offrant une vue imprenable sur le paysage spectaculaire.

Les meurtrières de l'ancienne citadelle permettaient d'apercevoir l'ennemi mais ne laissaient presque pas entrer la lumière. Si la



forteresse médiévale avait été conçue pour repousser les envahisseurs, la ville nouvelle, elle, avait pour objectif d'attirer les voyageurs. Son architecture, ouverte, était tournée vers les bleus éclatants du ciel et de la mer, pas repliée sur elle-même. La Famagouste des années soixante-dix était engageante, légère et accueillante. L'image de l'intrus qu'il fallait chasser datait d'un autre temps.

C'était l'une des plus belles stations balnéaires au monde, si orientée vers le plaisir que son élaboration s'était attachée au bien-être de l'estivant. Les immenses bâtiments qui embrassaient la côte comprenaient essentiellement des hôtels, érigés au-dessus de cafés élégants ou de boutiques de luxe. Modernes et sophistiqués, ils rappelaient les établissements de Monaco et de Cannes. Leur existence avait pour seul but la détente et le contentement d'une nouvelle jet-set prête à se laisser charmer par les appâts de l'île. Le jour, les touristes se satisfaisaient amplement de la mer et du sable. Au coucher du soleil il y avait des centaines d'endroits où manger, boire et se divertir.

En plus d'attirer les vacanciers, Famagouste possédait le port le plus profond, et le plus important, de Chypre. Les caisses d'agrumes expédiées par bateau, chaque année, permettaient aux habitants de pays très lointains de goûter aux saveurs incroyables de l'île.

Entre mai et septembre, la plupart des jours se ressemblaient, sauf quand les températures faisaient un bond considérable, le soleil paraissant alors presque cruel. Le ciel était toujours sans nuages, les journées longues, la chaleur sèche et la mer rafraîchissante bien que douce. Sur la longue étendue de sable fin, les vacanciers hâlés s'allongeaient sur les chaises longues et sirotaient leurs boissons glacées sous des parasols colorés, tandis que les plus actifs jouaient là où ils avaient pied ou frimaient sur des skis nautiques, slalomant avec agilité dans le sillage d'un bateau.

Famagouste prospérait. Résidents, travailleurs et visiteurs connaissaient tous un bonheur presque infini.

La rangée d'hôtels ultramodernes, pour la plupart hauts d'une douzaine d'étages, s'étirait tout le long du front de mer. À la pointe sud s'en trouvait un plus récent. Avec ses quinze niveaux, il dépassait tous les autres et était deux fois plus large. Sa construction venait de s'achever et il n'avait pas encore d'enseigne à son nom.

Depuis la plage, il paraissait aussi minimaliste que les autres, se fondant dans le collier d'hôtels ornant l'échancrure de la côte.

Lorsqu'on l'abordait par la route, en revanche, il offrait un spectacle grandiose avec son imposant portail et ses hautes grilles.

Par cette chaude journée d'été, il était bondé. Il n'était pas rempli de vacanciers en tenue décontractée mais de travailleurs en bleu ou salopette. Il s'agissait d'ouvriers, de maîtres d'œuvre et d'artisans qui apportaient la touche finale à ce projet soigneusement planifié. Même si, de l'extérieur, l'établissement semblait répondre aux standards en vigueur, son intérieur était très différent de celui de ses rivaux.

Une impression de « magnificence », voilà ce à quoi ses propriétaires aspiraient, et ils considéraient le hall comme l'un des espaces les plus importants de l'hôtel. Il devait susciter le coup de foudre immédiat. Si les clients ne tombaient pas instantanément sous le charme, c'était un échec. Il n'y avait pas de seconde chance.

Le hall devait d'abord frapper par sa taille. Les hommes penseraient à un terrain de football. Les femmes à un magnifique lac. L'un et l'autre remarqueraient l'éclat surnaturel du marbre au sol et auraient le sentiment de faire une expérience impossible, celle de marcher sur l'eau.

Cet endroit était né de l'imagination de Savvas Papacosta. Âgé de trente-trois ans, il en paraissait davantage avec les mèches grises qui parsemaient ses cheveux noirs et crépus. Trapu, il était rasé de près et portait, aujourd'hui comme tous les autres jours, un costume gris (la climatisation – la plus performante du marché – gardait tout le monde au frais) et une chemise blanc cassé.

Tous les employés de la réception étaient des hommes, à une exception près. La femme à la chevelure d'ébène, vêtue d'une robe fourreau ivoire immaculée, était l'épouse de Papacosta. Elle était là pour superviser l'accrochage des tentures dans le vestibule et la salle de bal. Au cours des mois précédents, elle avait présidé à la sélection des tissus d'ameublement pour les cinq cents chambres. Aphroditi affectionnait ce rôle et avait un don pour le tenir. La conception d'un univers pour chaque pièce, les légères variations de style selon les étages, ce travail de décoration s'apparentait au choix d'une tenue et des accessoires assortis.

Grâce au goût d'Aphroditi Papacosta, l'hôtel serait, une fois les travaux terminés, un lieu splendide. Et sans elle, il n'aurait jamais existé. Les fonds avaient été fournis par son père. Trifonas Markides possédait de nombreux immeubles d'habitation à Famagouste ainsi

qu'une compagnie maritime qui se chargeait des quantités considérables de fruits, et d'autres biens d'export, qui quittaient le port.

Il avait rencontré Savvas Papacosta à l'occasion d'une réunion de l'association de commerçants et artisans locaux. Markides avait aussitôt identifié l'appétit du jeune homme, en qui il avait reconnu celui qu'il était autrefois. Il lui avait fallu du temps pour convaincre son épouse que l'homme qui tenait un petit hôtel situé dans la partie la moins chic de la plage avait un avenir prometteur.

— Elle a vingt et un ans, argua-t-il, nous devons commencer à penser à son mariage.

Artemis considérait Savvas comme indigne de sa fille, belle et bien éduquée. Elle le trouvait même un peu « rustre ». Ce n'était pas le fait que les parents du jeune homme soient des paysans mais plutôt que leurs terres soient petites. Trifonas, lui, voyait en ce potentiel beau-fils un investissement financier. Ils avaient à maintes reprises discuté ensemble du projet de Savvas : l'édification d'un second hôtel.

— *Agapi mou*, il a de l'ambition à revendre, disait Trifonas pour rassurer Artemis. C'est ce qui compte. Je sais qu'il ira loin, un feu brûle dans son regard. Je peux parler affaires avec lui. D'homme à homme.

La première fois que Trifonas Markides convia Savvas Papacosta à un dîner à Nicosie, Aphroditi devina les intentions de son père. Il n'y avait pas eu de *coup de foudre*<sup>\*1</sup>, même si n'ayant pas fréquenté beaucoup de jeunes hommes, elle ignorait quels sentiments elle était censée éprouver. Ce que personne ne souligna en revanche, c'était la ressemblance frappante entre Savvas et le fils défunt des Markides, l'unique frère d'Aphroditi. Le jeune Papacosta aurait pu s'en rendre compte s'il s'était intéressé à la photographie qui occupait la place d'honneur au mur. Dimitris avait été aussi musculeux, il avait les mêmes cheveux bouclés, la même large bouche. Ils auraient eu le même âge.

Dimitris Markides avait vingt-cinq ans lors des accrochages entre Chypriotes grecs et turcs à Nicosie, début 1964. Il avait été tué à moins de deux kilomètres du foyer familial, et sa mère restait convaincue qu'il se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, pris par hasard entre deux feux.

L'« innocence » de Dimitris rendait sa disparition d'autant plus

tragique aux yeux d'Artemis Markides. Son père et sa sœur savaient, eux, qu'il ne s'agissait pas d'un simple coup du sort. Aphroditi et Dimitris partageaient tout. Elle l'avait couvert quand il sortait en douce, elle avait menti pour le protéger et avait même caché un pistolet dans sa chambre, certaine que personne ne viendrait y chercher une arme.

Les enfants Markides avaient joui d'une enfance privilégiée à Nicosie, ponctuée d'étés idylliques à Famagouste. Leur père, qui avait la main heureuse en matière d'investissements, avait déjà placé l'essentiel de sa fortune dans le boom immobilier de la station balnéaire.

Avec la mort de Dimitris, tout changea. Artemis Markides ne parvenait pas, elle s'y refusait même, à se consoler. Une nuit émotionnelle et physique tomba sur leurs existences à tous trois, qui ne se dissipa jamais. Trifonas Markides se noyait dans le travail. Aphroditi, elle, passait l'essentiel de son temps prisonnière de l'atmosphère étouffante d'une maison silencieuse où les volets restaient souvent fermés à longueur de journée. Elle aspirait à s'échapper, et seul le mariage lui en offrirait la possibilité, si bien que lorsqu'elle rencontra Savvas elle comprit qu'elle tenait sa chance.

En dépit de l'absence de sentiments, elle savait que sa vie serait plus simple si elle épousait un homme qui avait reçu l'approbation de son père. Elle sentait aussi qu'elle pourrait jouer un rôle dans les projets hôteliers du jeune homme, et cela la séduisait.

Dix-huit mois après sa première rencontre avec Savvas, ses parents organisaient le mariage le plus somptueux que Chypre ait vu en dix ans. La messe fut célébrée par le président, Sa Sainteté l'archevêque Makarios, et la noce compta plus de mille invités (qui burent autant de bouteilles de champagne français). Quant à la dot de la mariée, les bijoux qu'elle contenait étaient à eux seuls estimés à plus de quinze mille livres. Le jour J, Trifonas Markides offrit à sa fille une rareté, un collier de diamants bleus.

Quelques semaines plus tard, Artemis Markides fit sentir à son mari qu'elle souhaitait déménager en Angleterre. Il avait beau continuer à tirer profit de l'expansion florissante de Famagouste, ses affaires à prospérer, elle ne supportait plus de vivre à Chypre. Cinq années s'étaient écoulées depuis la mort de Dimitris, pourtant les souvenirs de ce jour terrible demeuraient vivaces.

— Nous devons prendre un nouveau départ ailleurs, répétait-elle avec insistance. Quoi qu'on fasse, où qu'on vive, cet endroit ne sera plus jamais pareil pour nous.

En dépit de ses réserves, réelles, Trifonas Markides accepta. Il savait que l'avenir de leur fille était assuré, à présent qu'elle était mariée. Et il garderait de toute façon un pied sur son île natale.

Savvas n'avait pas déçu les attentes de son beau-père. Il lui avait prouvé qu'il était capable de transformer un simple terrain en espèces sonnantes et trébuchantes. Il avait passé son enfance à regarder ses parents peiner dans les champs, produisant tout juste de quoi subvenir à leurs besoins. À quatorze ans, il avait aidé son père à agrandir la maison, lui ajoutant une pièce. Il avait apprécié le travail en soi, mais plus important encore il s'était rendu compte qu'on pouvait faire autre chose avec la terre que gratter sa surface afin d'y semer quelques graines. Il avait du mépris pour ce processus cyclique répété à l'infini. Rien ne pouvait être plus futile à ses yeux.

Lorsqu'il avait découvert le tout premier hôtel de plus de dix étages à Famagouste, il avait par un rapide calcul mental déterminé quel profit supplémentaire on pourrait tirer de chaque hectare de terre si l'on y construisait, en hauteur, au lieu de creuser pour y planter des graines ou des arbres requérant des soins constants et éreintants. La seule difficulté avait été de trouver les moyens financiers de mettre son projet à exécution. Après avoir décroché plusieurs petits boulots, travaillé nuit et jour et obtenu un prêt auprès d'un banquier capable de reconnaître les ambitieux quand il croisait leur route, Savvas avait fini par réunir assez pour acquérir une petite parcelle, sur laquelle il fit construire son premier hôtel, le Paradise Beach. Depuis, il avait vu la station balnéaire de Famagouste croître, et avec elle ses propres objectifs.

Trifonas Markides était l'un des principaux investisseurs de son nouveau projet hôtelier et ils avaient réglé ensemble les différents aspects financiers. Savvas visait à créer une chaîne qui deviendrait une marque internationale au nom aussi identifiable que « Hilton ».

Aujourd'hui, la première étape de cette aventure était sur le point de se concrétiser. L'édification de l'hôtel le plus grand et le plus luxueux de Famagouste était terminée. Le Sunrise était presque prêt à ouvrir.

Savvas Papacosta n'avait pas une minute à lui, assailli par un flot constant de demandes pour qu'il vérifie, et valide, ce qui avait été fait. Il savait que le tableau final se composerait d'un millier de détails et il s'intéressait de près au moindre d'entre eux.

Les lustres étaient hissés au plafond, et leurs pendeloques projetaient un kaléidoscope de couleurs, de motifs, qui dansaient sur les murs et se réfléchissaient sur le sol de marbre. Pas entièrement satisfait du résultat, Savvas décida de rallonger toutes les chaînes de deux maillons. Le rayon du kaléidoscope parut multiplié par deux.

Au centre du vaste hall trônait dans un bassin un trio de dauphins dorés. Ceux-ci, grandeur nature, semblaient jaillir de l'eau, leurs yeux de cristal croisant ceux des spectateurs. Deux hommes étaient en train de régler le jet qui coulait de leur bec.

— Je pense que je mettrais un peu plus de pression, remarqua Savvas.

Une demi-douzaine d'artisans méticuleux recouvraient de feuilles d'or les détails néoclassiques du plafond. À les voir œuvrer, on aurait cru qu'ils disposaient de tout le temps du monde. Comme pour leur rappeler que ce n'était pas le cas, cinq horloges furent fixées, côte à côte, sur le mur derrière le comptoir en acajou de la réception, long d'une trentaine de mètres, qui occupait tout un pan du vestibule. Dans l'heure suivante, des plaques aux noms des principaux centres financiers du monde permettraient de les identifier, et les aiguilles seraient réglées avec une grande précision.

Des piliers décoratifs, dont l'espacement évoquait l'architecture de l'ancienne agora de Salamine, une ville voisine, étaient ornés de délicates veines imitant le marbre. Perchés sur un échafaudage, trois peintres travaillaient à un *trompe-l'œil*\* représentant plusieurs scènes classiques. Aphrodite, la déesse de l'île, était l'une des figures centrales. On la voyait sortir de la mer.

Dans les couloirs des étages supérieurs, vibronnant autant que des abeilles dans une ruche, des femmes de chambre, par paires, faisaient des lits king size avec des draps frais et neufs, glissaient des oreillers en plume bien dodus dans leurs taies.

— Ma famille tout entière pourrait tenir dans cette pièce, nota l'une d'elles.

— La salle de bains à elle seule est plus grande que ma maison, ajouta sa collègue avec un soupçon de désapprobation.

Elles rirent ensemble, plus perplexes qu'envieuses. Les clients qui descendaient dans un hôtel pareil devaient venir d'une autre planète. Aux yeux des deux femmes, pour exiger une baignoire de marbre et un lit assez large pour contenir cinq personnes, il fallait être particulier. La jalousie ne les effleurait pas une seule seconde.

Les plombiers qui apportaient la touche finale aux pièces d'eau et les électriciens qui se hâtaient de poser les dernières ampoules partageaient ce sentiment. Beaucoup vivaient entassés dans des maisonnettes, contenant trois générations ou davantage. Ils pouvaient presque sentir le souffle des autres quand ils dormaient, ils attendaient patiemment leur tour pour utiliser les toilettes extérieures, et aux premiers signes de faiblesse de l'éclairage électrique, rudimentaire, ils allaient se coucher. D'instinct ils savaient que *faste* n'était pas synonyme de bonheur.

Au sous-sol, près de la future piscine intérieure dont le carrelage, posé avec un grand soin, n'était pas encore terminé – elle ne servirait pas avant novembre –, deux femmes vêtues de la même blouse en nylon blanc s'affairaient dans une pièce tapissée de miroirs et illuminée de mille feux. L'une d'elles fredonnait.

Elles préparaient le salon de coiffure pour l'inauguration de l'hôtel, et venaient de terminer l'inventaire des livraisons des jours passés. Casques dernier cri, bigoudis de toutes les tailles possibles et imaginables, produits pour colorations et pour permanentes, tout était en ordre. Épingles et pinces, ciseaux et tondeuses, brosses et peignes étaient rangés dans des tiroirs ou exposés sur de petits chariots. La coiffure requérait un matériel relativement simple. Tout dépendait du talent de la coiffeuse, Emine Özkan et Savina Skouros le savaient aussi bien l'une que l'autre.

À présent qu'elles étaient satisfaites du rangement du salon, immaculé et étincelant, prêt à ouvrir, elles astiquèrent encore le comptoir, essuyèrent les six lavabos, firent briller les miroirs et la robinetterie pour la cinquième fois au moins. L'une d'elles se chargea de vérifier la disposition des flacons de shampoing et des bombes de laque de sorte que le nom de la marque, qui faisait leur fierté, se répète le long d'une ligne parfaite : *WellaWellaWellaWellaWella*.

On attendait une demande importante de la part des clientes féminines, qui voudraient dompter leur chevelure après l'avoir exposée toute une journée au soleil et au sable. Les deux coiffeuses

avaient confiance : d'ici quelques mois tous les fauteuils du salon seraient occupés.

— J'ai du mal à y croire...

— Moi aussi.

— On a tellement de chance...

Emine Özkan coupait les cheveux d'Aphroditi Papacosta depuis qu'elle était adolescente. Jusqu'à récemment, Savina et elle travaillaient dans un petit salon de coiffure du quartier commerçant de Famagouste. Chaque jour, Emine venait en bus de Maratha, un village à une quinzaine de kilomètres de là. Avec l'expansion, et le succès, de la station balnéaire, son mari y avait aussi décroché un emploi ; ils avaient déraciné leur famille pour s'installer dans les faubourgs de la ville moderne, la préférant à l'ancienne cité fortifiée, occupée en majorité par des Chypriotes turcs.

La famille d'Emine avait déménagé pour la troisième fois en l'espace de quelques années. Près de dix ans plus tôt, elle avait fui son village attaqué par des Chypriotes grecs, et sa maison avait été brûlée. Suite à cet événement tragique, elle avait vécu un temps dans une enclave protégée par des troupes des Nations unies, avant de s'établir à Maratha.

Famagouste n'était pas non plus la ville natale de Savina. Elle avait grandi à Nicosie, mais la vague de violence entre les deux communautés, neuf ans plus tôt, lui avait aussi laissé de profondes cicatrices. Une telle peur, une telle suspicion s'étaient développées entre Grecs et Turcs que des troupes des Nations unies avaient été envoyées pour le maintien de la paix, et une démarcation, appelée la ligne verte, avait été instaurée pour séparer la ville en deux. La création de cette frontière avait changé, en mal, l'existence de sa famille.

— L'idée de vivre ainsi séparés était intolérable, avait-elle expliqué à Emine un jour qu'elles partageaient leurs souvenirs du passé. Nous ne pouvions plus voir certains de nos bons amis. Tu n'imagines pas à quel point c'était terrible... En même temps, les Grecs et les Turcs s'entretuaient..., je suppose qu'il n'y avait pas le choix.

— C'était différent à Maratha... Nous nous entendions plutôt bien avec les Grecs. Malgré tout, nous sommes beaucoup plus heureux ici. Et je refuse de déménager encore !

— La situation est meilleure pour nous aussi, avait convenu



Savina, même si ma famille me manque terriblement...

La majorité des Chypriotes grecs vivaient en harmonie avec les Chypriotes turcs et ne s'inquiétaient plus des formations paramilitaires. Ironie du sort, les dissensions et les violences opposaient dorénavant les Grecs entre eux. Une minorité aspirait à l'*Enôsis*, l'union de Chypre avec la Grèce, et comptait l'obtenir par la force ou l'intimidation. Cette réalité était cachée aux touristes et la plupart des habitants du coin cherchaient aussi à oublier l'existence de cette menace.

Les deux femmes se tenaient devant un miroir. Semblables de silhouette – petites et trapues –, elles arboraient toutes deux la coupe garçonnette à la mode. Leurs regards se croisèrent et elles échangèrent un sourire. Emine était l'aînée de plus de dix ans, pourtant la similitude entre les deux femmes demeurait frappante.

Ce jour-là, à la veille de l'inauguration de l'hôtel, leur conversation coulait comme toujours avec autant de facilité qu'une rivière au printemps. Elles passaient six jours sur sept ensemble et leurs bavardages ne cessaient jamais.

— L'aînée de ma plus jeune sœur arrive la semaine prochaine pour une petite semaine, annonça Emine. Elle va consacrer son temps à monter et descendre les rues pour admirer les vitrines des magasins. Je l'ai déjà vue faire. Puis elle se plantera devant ses préférées et passera des heures à étudier leur contenu.

Emine imita sa nièce – à elles quatre, ses sœurs lui en avaient déjà donné quinze –, subjuguée par la devanture d'une boutique invisible.

— C'est celle qui se marie ?

— Oui, Mualla. Elle a une bonne raison de faire des emplettes, maintenant.

— Elle va trouver son bonheur, ici.

Famagouste comptait pléthore de grands magasins spécialisés qui exposaient leurs modèles vaporeux en satin et dentelle. La nièce d'Emine aurait besoin de plusieurs jours pour les voir.

— Elle compte tout acheter ici. Chaussures, robe, bas... Tout !

— Je peux lui indiquer l'endroit où j'ai déniché ma robe, proposa Savina.

Les deux femmes continuaient à faire reluire le salon tout en parlant. Elles n'aimaient pas rester les bras croisés, même un instant.

— Elle veut aussi des choses pour son intérieur. Les jeunes sont

tellement plus exigeants que nous à leur âge.

Emine Özkan condamnait les ambitions de sa nièce.

— Quelques nappes en dentelle, des taies d'oreillers brodées... Ça ne suffit plus aujourd'hui, Emine. Le confort moderne, voilà à quoi elles aspirent.

Depuis qu'elle vivait dans cette ville en pleine croissance, où l'industrie légère prospérait aux côtés du tourisme, Savina s'était découvert un goût pour les gadgets en plastique, et ils côtoyaient les ustensiles plus traditionnels dans sa cuisine.

— À ton avis, quelle coiffure M<sup>me</sup> Papacosta voudra pour l'inauguration, demain ? La même que pour son mariage ?

Aphroditi serait la première cliente du nouveau salon.

— À quelle heure doit-elle venir ?

— Seize heures.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Elle a été généreuse avec nous, non ?

— Oui, répondit Savina. Elle nous a fait un très beau cadeau.

— Ce ne sera pas vraiment pareil, malgré tout..., soupira Emine.

Les deux coiffeuses regretteraient l'atmosphère de la rue Euripides. Leur ancien salon était un lieu de rencontre et d'échange, un havre pour celles qui venaient y partager leurs secrets intimes, une sorte d'équivalent féminin du *kafenion*. Les clientes en bigoudis s'attardaient des heures durant, certaines que leurs confidences ne franchiraient pas les murs du salon. Pour beaucoup, c'était la sortie hebdomadaire.

— Nous ne retrouverons pas nos habituées, mais j'ai toujours rêvé d'un endroit à moi.

— Et les dames que nous coifferons seront différentes. Peut-être plus...

— Plus proches de celles-ci ? demanda Emine en montrant les photographies en noir et blanc, encadrées, qui avaient été accrochées plus tôt dans la journée.

Des modèles ultrachics avec des coiffures de mariées.

— Je m'attends à ce que nous ayons pas mal de mariages, en effet.

Elles avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le moment. Le lendemain elles inscriraient les premiers rendez-vous. Savina serra le bras de sa collègue avec un sourire.

— Allons-y maintenant. Demain sera un jour important pour nous tous.

Elles suspendirent leurs blouses blanches et quittèrent l'hôtel par une porte de service.

Le tourisme faisait vivre des milliers de restaurants, de bars et de boutiques en plus des hôtels. De nombreuses familles avaient été attirées à Famagouste par les opportunités professionnelles qu'elle offrait, ainsi que par sa beauté langoureuse, à laquelle elles étaient aussi sensibles que les étrangers.

Des habitants du cru, surtout des garçons, partageaient la plage et la mer avec les clients de l'hôtel. Et la rencontre de ces deux mondes aboutissait souvent à des adieux larmoyants à l'aéroport et des promesses d'amour éternel.

Par cet après-midi d'été typique, un petit garçon, de trois ans peut-être, jouait au pied du Sunrise. Il était seul et ne prêtait pas attention un seul instant à la foule alentour, faisant couler le sable d'une main à l'autre, creusant des trous profonds pour trouver l'endroit où celui-ci était frais.

Sans relâche, il regardait glisser les grains entre ses petits doigts. Il tamisait et filtrait jusqu'à ce que seuls les plus petits restent, aussi fluides que de l'eau. Il levait alors les mains et laissait ceux-ci retomber sur la plage. C'était une opération dont il ne se lassait pas.

Pendant une heure entière cet après-midi-là, il avait observé le groupe de garçons plus grands, aux membres interminables, qui jouaient au polo dans l'eau. Il guettait avec impatience le jour où il aurait l'âge de se joindre à eux. Pour l'instant, il devait se contenter de rester assis en attendant son frère, l'un des participants.

Hüseyin avait un boulot pour l'été : il installait les chaises longues le matin et les rangeait à la fin de la journée. Lorsqu'il avait terminé, il se précipitait dans l'eau pour prendre part au match en cours. Depuis qu'un entraîneur lui avait dit qu'il était un athlète prometteur, il était déchiré entre deux rêves : le volley et le water-polo, professionnels bien sûr. Et s'il parvenait à combiner les deux ?

— On doit te faire redescendre sur terre ! le taquinait sa mère.

— Pourquoi ? rétorquait son père. Regarde-le ! Avec ses jambes musclées, il a autant de chances de réussir que n'importe qui.

Mehmet se releva et agita la main dès qu'il aperçut Hüseyin, qui remontait la plage à grandes enjambées. D'un naturel distrait, celui-ci avait oublié à deux ou trois occasions qu'il était responsable de son

petit frère et avait entamé le chemin du retour sans lui. Mehmet ne courait aucun danger, sinon que, comme tout enfant de trois ans, il n'avait aucun sens de l'orientation et aurait sans doute pris la mauvaise direction. Dans le village où ses parents avaient vu le jour de nombreuses années plus tôt, un enfant, même jeune, ne se perdait jamais. Famagouste était un tout autre monde.

Mehmet s'entendait souvent dire par sa mère qu'il était un petit miracle, pourtant le surnom que Hüseyin lui avait forgé, « petit casse-pieds », lui semblait refléter davantage la réalité. C'était parfois ce qu'il ressentait quand ses deux grands frères étaient dans les parages.

— Viens, Mehmet, il est temps de rentrer, lui dit le jeune homme en lui décochant une tape sur l'oreille.

Une main prise par un ballon, l'autre par celle de son petit frère, Hüseyin se dirigea vers la route. Dès qu'ils furent sur la surface bitumée, il se mit à faire rebondir le ballon. Le mouvement incessant les hypnotisait tous deux. Il arrivait que celui-ci réussisse à accomplir tout le trajet, d'une quinzaine de minutes, sans interrompre une seule fois le rythme.

Ils étaient si absorbés par le ballon qu'ils n'entendirent pas leurs prénoms.

— Hüseyin ! Mehmet ! Hüseyin !

Leur mère, déjà à une centaine de mètres de l'entrée de service du Sunrise, forçait l'allure pour les rattraper.

— Bonsoir, mes chéris, dit-elle en soulevant Mehmet dans ses bras.

Il détestait qu'on le prenne ainsi dans la rue et se démena de toutes ses forces. Il n'était plus un bébé. Elle l'embrassa sur la joue avant de le reposer.

— Maman ?

À quelques pas de là se dressait un panneau publicitaire : un garçon au large sourire et aux joues rebondies tenait un verre de limonade particulièrement pétillante. Mehmet admirait cette illustration chaque jour et ne perdait pas espoir de voir son rêve se réaliser.

Emine Özkan savait ce qu'il allait lui demander.

— Pourquoi voudrais-tu d'une boisson qui a été mise en bouteille quand tu peux en avoir une toute fraîche ? Ça ne rime à rien !

Dès qu'ils seraient rentrés, Mehmet aurait droit à un liquide pâle, sucré avec générosité et pourtant encore si acide qu'il s'en mordrait les

joues. Un liquide aussi dépourvu de bulles que du lait. Un jour, après une partie de water-polo dans laquelle il aurait brillé, il irait au kiosque et s'offrirait une bouteille. La capsule se soulèverait avec un *pschit* retentissant et du gaz s'échapperait.

Un jour, songea Mehmet. Un jour.

Hüseyin et lui chérissaient leurs rêves.

- 
1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.  
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

À 18 h 15 précises, au milieu de l'effervescence ambiante, Savvas Papacosta regarda d'instinct sa montre. Il était temps de rejoindre son autre établissement. Aphroditi et lui organisaient un cocktail pour les clients du Paradise Beach.

Avant leur départ, Aphroditi alla se rafraîchir dans les toilettes de l'hôtel quasiment terminé. Elle jeta un coup d'œil aux murs marbrés et aux coquilles en pierre qui contenaient les savonnettes, puis remarqua avec fierté que les serviettes à monogramme étaient déjà en place. Elle se remit du rouge à lèvres, d'un corail assorti aux bijoux qu'elle avait sélectionnés pour l'occasion et passa une brosse dans sa longue chevelure épaisse. Savvas devait déjà l'attendre dans la voiture, à l'entrée.

Quelques personnes interrompirent leur tâche pour lui adresser un signe de tête tandis qu'elle traversait la réception. Elle leur répondit d'un sourire. Une centaine d'entre elles au moins travailleraient jusqu'à minuit, tant tous s'étaient fixé le même impératif : respecter les délais, pour ainsi dire impossibles.

Les hôtels donnaient presque tous sur la plage afin que les clients puissent poser le pied directement dans le sable. Alors qu'ils longeaient l'avenue Kennedy, Aphroditi et Savvas eurent des visions fugitives de la mer, à travers les espaces étroits entre les bâtiments.

— Quelle nuit parfaite ! dit Aphroditi.

— Elle ne pourrait pas être plus belle, approuva Savvas. Et pourtant demain elle le sera encore plus.

— Crois-tu que tout sera fini à temps ?

— Il le faut. Chacun sait ce qu'il a à faire, je n'ai aucun doute là-dessus.

— Les fleurs seront livrées à 8 heures.

— Ma chérie, tu as travaillé si dur !

— Je suis un peu fatiguée, reconnut Aphroditi.

— En tout cas, tu es très belle, la rassura son mari en lui tapotant le genou avant de rétrograder. Et c'est ce qui compte.

Ils s'arrêtèrent devant le Paradise Beach. Avec ses cinq étages de rien du tout, il était modeste en comparaison de leur nouvelle entreprise, et peut-être un peu défraîchi. Pour y accéder, on devait traverser un parking puis remonter une petite allée pavée. Des palmiers flanquaient les portes de l'entrée principale. D'autres, des faux cette fois, leur répondaient à l'intérieur. Ils incarnaient le comble de la modernité lors de leur installation, cinq années plus tôt, mais le temps avait passé.

— *Kalispera*, Giannis.

Savvas s'était arrêté à la réception pour saluer le responsable.

— Tout va bien aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

— On a été occupés, Kyrie Papacosta. Très occupés même.

C'était la réponse que Savvas aimait entendre. Bien qu'investi dans le Sunrise, il tenait à ce que les clients du Paradise Beach soient satisfaits. Organiser des réceptions régulières était un moyen de s'assurer leur fidélité. La fête de ce soir répondait cependant à un objectif plus précis.

Ce matin-là, une invitation gravée avait été glissée sous chaque porte.

*Kyrios et Kyria Papacosta  
ont le plaisir de vous inviter  
à un cocktail à partir de 18 h 30.*

Dirigeant leurs pas vers la terrasse, Savvas et Aphroditi découvrirent que plusieurs dizaines de personnes y étaient déjà rassemblées, toutes tournées vers la mer. Il était impossible de ne pas être hypnotisé par la vue. Dans la lumière crépusculaire de cette douce soirée, alors que le ciel s'était teinté de rose, le soleil chauffait encore la peau. Les corps agiles des garçons s'attardant sur la plage pour une dernière partie de volley étaient sculptés par les ombres. Il paraissait tout à fait crédible qu'Aphrodite, la déesse de l'amour, ait vu le jour sur cette île. C'était un endroit où tomber amoureux de la vie.

Le couple, qui circulait parmi la foule, semblait respecter une

chorégraphie rythmée, interrogeant les clients sur le déroulement de leur journée, écoutant avec patience les descriptions de baignades merveilleuses, d'eaux translucides, voire d'excursions dans la cité médiévale. S'ils connaissaient ces récits par cœur, ils avaient la politesse de pousser des ha comme s'ils les entendaient pour la première fois.

Dans un coin de la terrasse, un jeune pianiste français faisait courir ses doigts pâles, sans le moindre accroc, passant d'un air de jazz connu à un autre. Le brouhaha des discussions et le cliquetis des glaçons dans les verres noyaient sa musique, ainsi que partout ailleurs. Tous les soirs, il entreprenait un voyage qui lui faisait parcourir l'enfilade d'hôtels – il jouait une heure dans chaque établissement. À 5 heures du matin, il refermait le couvercle du Steinway, dans le bar du Savoy, le dernier de ses engagements pour la nuit. Il se couchait ensuite et dormait jusque tard dans l'après-midi, pour être de retour au Paradise Beach à 18 h 15.

Savvas avait beau être plus petit et plus trapu que la plupart des Européens du Nord composant sa clientèle, son costume était mieux coupé que celui de n'importe lequel d'entre eux. De même, les vêtements de son épouse étaient les plus chics. Aussi élégantes fussent leurs clientes, originaires de Londres, Paris, voire des États-Unis, aucune de celles-ci n'avait la distinction d'Aphroditi. Elle cultivait un style à la Jackie Onassis, bien que cette dernière fût son aînée de plus de dix ans. Aphroditi avait toujours adoré les tenues de Jackie ; depuis son mariage avec Aristotélis Onassis, l'Américaine apparaissait encore plus souvent dans les magazines. Des années durant, la Grecque s'était jetée sur tout ce qui touchait à son icône – dès l'époque où celle-ci remeublait la Maison-Blanche et organisait des cocktails pour les dignitaires étrangers, jusqu'à celle plus récente, où les clichés la montraient sur des îles proches de Chypre. Aphroditi affectionnait le style de Jackie : des vêtements féminins, à la coupe irréprochable.

Si son allure générale ne présentait pas le moindre défaut, c'était surtout par ses bijoux qu'Aphroditi se distinguait. La plupart des femmes achetaient un collier ou un bracelet pour accompagner leurs tenues. Aphroditi, elle, faisait faire des robes qui servaient d'écrin à ses bijoux. En général, ceux-ci adoptaient une forme chypriote classique, même s'ils possédaient parfois une touche de modernité. Lorsque les gens rencontraient Aphroditi et qu'elle leur rappelait



Jackie Onassis, ils en venaient à se demander si les cadeaux d'Aristotélis valaient ceux de Savvas Papacosta.

Plusieurs serveurs allaient et venaient avec des plateaux chargés de verres. Le jeune homme qui avait organisé l'événement se tenait derrière le bar, dans un costume sombre. Markos Georgiou avait débuté comme plongeur dans la cuisine et il avait vite monté les échelons, affecté au service à table, puis à la préparation des cocktails. Il était ambitieux, charmant avec les clients et il avait compris que Savvas se cherchait un bras droit. En quelques années, il avait su se rendre indispensable.

C'était en compagnie de Markos que les buveurs solitaires sirotaient un whisky au milieu de la nuit – il connaissait la marque préférée de chacun et sortait la bonne bouteille sans avoir à poser de question. Tout aussi important, il n'oubliait jamais le nom d'une femme, ses goûts en matière de boisson, la flattant en lui servant un gin tonic avec un zeste de citron plutôt qu'une tranche.

Son sourire ravissait autant les hommes que les femmes. Quand on apercevait l'éclat de ses dents blanches ou de ses yeux verts, on était touché, fugacement, par son charisme.

Markos, toujours au diapason avec son patron, guettait son signal, un discret mouvement de tête. Il contourna le bar et la foule compacte de clients pour aller parler tout bas au pianiste.

Le jeune musicien conclut avec adresse son morceau, et ce pendant le tintement joyeux d'un mélangeur à cocktail contre un verre, qui fit taire le brouhaha des conversations conviviales.

— Mesdames et messieurs, commença Savvas, perché sur un tabouret bas pour être visible de tous. J'ai l'immense plaisir de vous annoncer que demain soir aura lieu l'inauguration de notre nouvel hôtel, le Sunrise. Cet événement particulier marque le début d'une nouvelle ère pour nous et la réalisation d'un vieux rêve : ouvrir à Famagouste un établissement qui concurrencera les meilleurs au monde.

Markos était de retour derrière le bar. S'il prêtait une oreille attentive au discours de Savvas Papacosta, il ne lâchait pas des yeux une seule seconde Aphroditi, qui fixait son mari avec admiration. Elle joignit les mains au moment opportun. La cascade d'applaudissements chaleureux, de quelques instants, fut suivie d'un silence religieux qui permit à Savvas de poursuivre :

— L'emplacement de notre nouvel établissement est unique dans cette station balnéaire. Il est tourné vers l'est, et dès le lever du soleil nos hôtes jouiront du meilleur confort de l'île, ainsi que d'une offre de loisirs inégalée. L'un des principaux atouts du Sunrise sera sa boîte de nuit, le *Clair de lune*\*. Vous êtes tous chaleureusement invités à nous retrouver demain soir, à la même heure, pour boire un cocktail et découvrir une partie des installations du Sunrise. Un car partira d'ici à 18 h 20 et vous ramènera à 20 h 30, sauf si vous souhaitez saisir l'occasion pour rentrer à pied par la plage, ce qui ne vous prendra guère plus de dix minutes. Je vous laisse profiter de votre soirée et espère vous voir tous demain.

Les clients se massèrent autour de Savvas et Aphroditi pour leur poser des questions, auxquelles les élégants hôteliers répondirent avec un sourire. Ils escomptaient, bien sûr, que certains des habitués deviendraient des fidèles du Sunrise. Ils ne précisaient pas, en revanche, que tous n'auraient pas les moyens d'y loger. Seuls les plus riches pourraient s'offrir une chambre en plein été.

Au bout d'une dizaine de minutes, Aphroditi se tourna vers Markos pour le convoquer d'un geste impérieux, dépourvu de féminité. Il ne pouvait pas l'ignorer : elle était la femme du patron.

Aphroditi s'éloigna de son petit cercle afin de lui parler en privé. Elle voulait soutenir son regard, mais le vacarme la força à se pencher vers lui pour être entendue. Il fut assailli par les effluves mêlés de son parfum et du Martini rouge. En dépit de la cherté ostensible de tout ce qu'elle portait, il trouva la combinaison de ces arômes écœurante.

— Markos, lui dit-elle. Les gens vont vouloir faire un tour dans la boîte de nuit demain soir. Peux-tu veiller à ce que tout soit bien prêt pour 18 h 30 ?

— Naturellement, Kyria Papacosta. Vous savez qu'elle ne sera pas opérationnelle avant le lendemain ?

Son ton était poli, celui d'Aphroditi le fut tout autant :

— Je comprends très bien, Markos. Nous devons néanmoins commencer à promouvoir cette attraction auprès de nos clients, et pour cela il faut qu'ils puissent s'en faire une idée. Nous espérons que ceux qui continueront à descendre ici viendront au Sunrise pour se divertir.

Elle lui tourna le dos et s'éloigna.

Leurs échanges se teintaient d'un formalisme qui cachait une

méfiance profondément ancrée. Aphroditi se sentait menacée par cet homme qui rôdait en permanence autour de son mari. Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait une rougeur sur la joue et d'éprouver une légère satisfaction en voyant ce visage, par ailleurs parfait, marqué d'un petit défaut.

Si la hiérarchie entre eux ne faisait aucun doute, Aphroditi avait toutefois l'impression que la position de Markos Georgiou menaçait la sienne. Ils marchaient sur des œufs en présence l'un de l'autre, Aphroditi toujours à l'affût d'un affront qu'elle pourrait mentionner à Savvas.

Elle était furieuse qu'il ait obtenu carte blanche pour les spécifications de cette boîte de nuit. Jusqu'au choix de son nom. C'était la seule partie de l'hôtel dans laquelle elle n'avait pu jouer aucun rôle. Et cela lui restait en travers de la gorge. Elle ne s'expliquait pas pourquoi son mari laissait tant de libertés à cet homme quand il tenait à contrôler tous les autres aspects de cette entreprise. Et bien sûr, le nom retenu lui déplaisait souverainement.

— Clair de lune ! Je ne peux rien imaginer de plus ridicule, s'était-elle plainte à Savvas. C'est le seul endroit de l'hôtel qui ne verra jamais un rayon de lune !

— Mais il n'ouvrira qu'une fois la lune levée, *agapi mou*. Voilà l'idée.

Aphroditi n'était pas du genre à baisser les bras.

— La plupart des gens ne comprendront même pas l'allusion. C'est du français.

Cet échange animé avait eu lieu un soir où ils dînaient dans une taverne au bord de la mer.

— Pourquoi pas plutôt *Panselinos* ? avait-elle suggéré en admirant le ciel.

— Enfin, Aphroditi, avait répliqué Savvas, à deux doigts de perdre patience, la « pleine lune », ce n'est pas la même chose. Markos a choisi Clair de lune.

— Markos, Markos ! Pourquoi devrions-nous...

Aphroditi ne mâchait pas ses mots chaque fois que son mari faisait passer le jeune homme avant elle. Le nom de la boîte de nuit ne dérangeait pas un seul instant Savvas. En revanche, les critiques constantes de son épouse à l'encontre de Markos Georgiou l'usaient. S'il tenait à la rendre heureuse, il n'avait aucun désir d'offenser

l'homme sur lequel il comptait pour réaliser une grosse partie des bénéfices à venir.

Indépendamment du nom, Aphroditi désapprouvait en particulier le décor.

— Il ne s'accorde pas au reste de l'hôtel, se plaignit-elle à son mari. Comment as-tu pu autoriser une chose pareille ?

— Cet endroit est censé avoir son atmosphère propre, Aphroditi. Le but, c'est justement qu'il soit différent.

Elle n'aimait pas qu'une partie de l'hôtel, même petite, soit dédiée à la vie nocturne. Le lieu ne s'accordait pas à l'atmosphère légère et lumineuse du rez-de-chaussée. Le Clair de lune avait pour but d'attirer ceux qui préféraient la nuit au jour, le whisky à l'eau, ceux qui se délectaient des conversations de fin de soirée et des cigares.

— Je hais littéralement ce violet sombre...

Aphroditi n'était descendue inspecter la boîte que durant la journée. Il était vrai qu'éclairé au néon, le cadre paraissait lugubre. Avec le bon éclairage tamisé, l'endroit avait son attrait. Quantité de lampadaires aux abat-jour frangés d'or, moquette mauve à poils longs et tables basses en onyx disposées autour d'une petite estrade. Le long d'un mur se tenait un bar avec une impressionnante collection de whiskies écossais et irlandais. La pièce pouvait contenir cent cinquante personnes assises, pourtant il s'en dégageait une impression d'intimité.

Aphroditi, qui avait pu choisir la décoration intérieure du reste de l'hôtel, n'avait pas été autorisée à intervenir pour le Clair de lune.

Dans la période d'activité intense qui avait précédé l'ouverture de l'hôtel, des panneaux avaient été installés au-dessus de la porte d'entrée et la façade du bar avait été embellie par l'incrustation en nacre de son nom. Aphroditi avait perdu la bataille. Elle savait qu'il était vain d'essayer de changer ce qui était désormais acté. Cela ne l'empêchait pas d'en vouloir amèrement à Markos de sa victoire.

Markos, quant à lui, éprouvait de la satisfaction : Savvas avait tenu parole. Le jeune homme savait qu'il était plus que son laquais, quoi que voulût en penser Aphroditi. Jour après jour, il faisait le nécessaire pour devenir son bras droit.

Avec l'ouverture du Sunrise, il espérait que la femme du patron serait moins souvent dans les parages. Il trouvait qu'elle avait une

attitude possessive avec son mari. L'expérience lui avait appris que les épouses étaient souvent ainsi, avec un sens de la propriété affirmé.

Intérieurement, il se demandait surtout pourquoi elle travaillait à l'hôtel. À l'âge d'Aphroditi, la mère de Markos avait déjà eu ses trois enfants et ne sortait des limites de leur maison que pour aller au marché du village. Aujourd'hui encore, elle ne quittait Famagouste qu'une fois par an, pour se rendre à Nicosie. Le reste du temps, elle s'occupait de son intérieur ou du jardin, préparait des *soutzoukos* (une confiserie aux raisins et amandes), de l'halloumi ou faisait de la dentelle. Markos acceptait que les mœurs aient changé et que les filles – y compris sa sœur – s'habillent autrement, pensent autrement et même parlent autrement. Et pourtant la présence d'Aphroditi sur son lieu de travail le contrariait. En conséquence, il la traitait toujours avec une grande prudence, faisant montre d'une politesse excessive.

Il avait une certitude malgré tout : elle n'interviendrait pas dans la boîte de nuit. Celle-ci serait son domaine réservé. Savvas Papacosta comptait y attirer les plus riches clients, ayant aiguisé leur appétit pour la vie nocturne à Monaco, Paris et même Las Vegas. Il avait dit à Markos qu'à l'aide des bons numéros musicaux, ils pourraient gagner davantage qu'avec les chambres et la restauration réunies. Cet endroit n'aurait pas d'équivalent à Chypre : ouvert six jours sur sept, de 23 heures à 4 heures du matin.

À 20 heures précises, Markos vit Savvas et Aphroditi prendre congé de leurs hôtes et s'esquiver. Lui ne s'y autoriserait pas avant les 6 ou 7 heures suivantes. Exceptionnellement, le pianiste continuait à jouer, et Markos savait qu'un petit groupe de clients profiterait de l'ambiance festive jusqu'à minuit passé. Certains reviendraient après dîner se disperser sur la terrasse pour profiter de la douceur nocturne. D'autres, des hommes surtout – même s'il y avait parfois une cliente esseulée –, se jucheraient sur des tabourets pour partager avec Markos leurs visions des affaires, de la politique ou d'une question plus personnelle. Il avait un don pour dire ce qu'il fallait et adapter ses commentaires aux humeurs qui variaient en fonction du niveau de whisky dans la bouteille.

Il ne refusait jamais l'alcool offert par les clients qui voulaient trinquer avec quelqu'un, portait un toast en souriant avec eux, puis faisait discrètement disparaître le verre derrière le bar. Les buveurs partaient se coucher en titubant, heureux de cette soirée conviviale,

tandis que Markos versait l'alcool auquel il n'avait pas touché dans la bouteille et faisait la caisse.

Sur le chemin du retour, il passa en voiture devant le nouvel hôtel. Il était 2 h 30 du matin et toutes les lumières semblaient encore allumées dans le hall du Sunrise. De nombreuses camionnettes d'entrepreneurs étaient garées devant : ils travailleraient jusqu'au bout de la nuit.

À gauche de l'entrée principale, une énorme enseigne avait été placée, prête à s'illuminer : « Clair de lune ». Il savait que tout était en ordre à l'intérieur, ayant procédé à une inspection le matin même. Aphroditi Papacosta pourrait déployer des trésors d'inventivité, elle aurait du mal à identifier le moindre défaut. Markos était convaincu que, aux yeux de ceux qui auraient le privilège de visiter les lieux ce soir-là, la boîte de nuit constituerait la principale attraction du Sunrise.

C'était une chance unique que lui offrait Savvas Papacosta. Une chance dont Markos avait longtemps rêvé.

Dix minutes plus tard, Markos se garait dans la rue Elpida. À l'image de la plupart des bâtiments des faubourgs résidentiels, son immeuble s'élevait sur plusieurs étages, chacun doté de son propre balcon, et chacun occupé par une génération différente.

Au rez-de-chaussée vivaient les parents de Markos, Vasilis et Irini. Au premier se trouvait un appartement vide dans lequel s'installerait un jour le petit frère de Markos, Christos ; au second, sa sœur Maria et son mari Panikos. Markos vivait seul au dernier étage. En se penchant par-dessus la balustrade du balcon, il pouvait apercevoir la mer et, parfois, sentir la brise. La terrasse sur le toit était à tout le monde, et du linge y séchait en permanence. Des rangées de chemises, draps et serviettes, aussi raides que du papier au bout d'une heure. Des tiges en métal rouillées hérissaient la terrasse comme autant de jeunes pousses : on se tenait prêt à ajouter un étage supplémentaire si besoin, pour les enfants des enfants.

À cette heure avancée, Markos ne passerait pas chez ses parents, mais le lendemain matin il s'assiérait une dizaine de minutes dans leur petit jardin puis retournerait travailler. Son père était en général parti aux champs avant 10 heures. Sa mère, elle, serait là et interromprait ses tâches ménagères pour lui préparer le café qu'il adorait, sucré à la grecque.

Lorsque Vasilis et Irini Georgiou avaient fait construire l'immeuble en ville, ils avaient reproduit en miniature tout ce qu'ils appréciaient à la campagne. Une vigne vierge qui poussait sur un treillis et donnait de l'ombre, cinq orangers plantés serrés et une douzaine de plants de tomates qui donnaient plus de fruits qu'ils ne pouvaient en consommer. Même les géraniums avaient été propagés par boutures à partir de leurs anciens massifs. Dans un coin du *kipos*, le potager, un bout de grillage délimitait un minuscule espace où deux poules

s'agitaient et grattaient la terre.

Pour Irini Georgiou, le principal attrait du jardin résidait dans la cage suspendue à la gauche de sa porte. Celle-ci contenait son canari, Mimikos. Le chant de l'oiseau faisait le bonheur de la femme.

À 3 heures du matin, seules les cigales troublaient le silence.

Markos sortit sa clé, s'engagea dans le couloir commun puis dans l'escalier. Quand il atteignit le premier palier, il entendit son frère, Christos, et d'autres voix dans l'appartement vide, simple cube de béton nu qui amplifiait les sons.

Markos colla son oreille à la porte et écouta. Son frère élevait la voix, ce qui n'avait rien d'inhabituel, cependant l'un des autres hommes paraissait encore plus remonté. Markos reconnut un mécanicien du garage automobile où Christos travaillait. Haralambos Lambrakis avait exercé une influence considérable sur lui.

Les deux frères Georgiou avaient toujours été proches et s'appréciaient mutuellement. Dix ans les séparaient, ce qui ne les empêchait pas d'avoir beaucoup joué ensemble, depuis la naissance de Christos. Dès qu'il avait su marcher, il avait suivi son aîné partout, adoptant ses gestes et convictions. Il idolâtrait Markos.

À dix-huit ans, Christos était bien plus radical que Markos ne l'avait été à son âge. Pas plus tard que le matin précédent ils avaient eu un débat houleux sur la question brûlante de l'union entre Chypre et la Grèce. Plus jeune, Markos avait été un fervent défenseur de l'*Enôsis*. Il avait appartenu à l'EOKA, l'organisation nationale des combattants chypriotes, et avait soutenu sa cause quand elle visait à la fin du règne britannique sur l'île. Dès la proclamation de l'indépendance, une dizaine d'années plus tôt, il avait pris des distances avec ces idées extrêmes.

Depuis le putsch à Athènes, cinq ans auparavant, la plupart des Chypriotes grecs accordaient plus d'importance que jamais à leur autonomie et n'aspiraient plus à être rattachés au continent. Des dissensions étaient apparues entre ceux qui, comme Christos, continuaient à promouvoir l'*Enôsis* et ceux qui, au contraire, la redoutaient. La violence menaçait d'éclater entre ces deux groupes.

— Pourquoi es-tu devenu aussi lâche ? s'était emporté Christos.

— Il ne s'agit pas de cela, avait répondu Markos sans cesser de se raser.

Il était près de 10 heures du matin et il passait avec application la



lame dans l'épaisse mousse blanche, dévoilant peu à peu son visage. Il observait son reflet dans le miroir, ignorant visiblement son frère, qui se tenait sur le seuil de la salle de bains. Christos était monté chez Markos pour tenter de le rallier à sa cause. Il ne s'avouait pas vaincu.

— Mais tu avais des convictions à une époque ! Tu croyais ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Christos, il ne m'arrive rien du tout, avait répliqué Markos en souriant à son frère. Peut-être que j'en sais plus aujourd'hui, tout simplement.

— Qu'est-ce que ça veut dire que tu en sais plus ? Qu'y a-t-il à savoir ?

Le calme de Markos mettait Christos hors de lui.

— Cette île est grecque, avait-il repris, elle l'était et elle devrait le redevenir. Il faut qu'elle soit rattachée à la patrie ! Pour l'amour de Dieu, Markos, tu soutenais la lutte pour l'*Enôsis* à une époque !

— Notre oncle aussi, avait rétorqué Markos, toujours impassible. Et notre père.

— Alors on baisse les bras ? Parce que certains, comme notre oncle Kyriakos, ont trouvé la mort ?

Les autorités britanniques avaient exécuté le frère de leur mère au moment où la violence avait atteint son comble, juste avant l'indépendance. Son nom était rarement mentionné, mais sa photographie en noir et blanc trônait sur une table dans le salon de leurs parents, rappelant au quotidien sa disparition.

Markos avait continué à se raser. Un ange était passé. Tout avait déjà été dit sur le martyr de leur oncle. Ils n'oublieraient jamais le chagrin qui avait dévoré leur famille et laissé des cicatrices. Âgé de sept ans à l'époque, Christos avait été témoin de la souffrance de leur tante et de leur mère, de leurs lamentations.

Markos avait toujours haï son oncle Kyriakos et ne pouvait pas prétendre le contraire désormais. Celui-ci le tapait sur la tête s'il considérait que son neveu, encore petit garçon, n'accomplissait pas sa part de travail lors de la récolte des fruits. Et quand il le surprenait en train de manger une orange pendant les heures de cueillette, il le forçait à en avaler quatre autres à la suite, avec l'écorce, pour lui apprendre que la gourmandise avait son revers. C'était un homme cruel, et pas seulement avec son neveu. D'un naturel observateur, Markos le soupçonnait aussi d'avoir battu sa femme. La première fois

qu'il avait surpris sa mère en train d'appliquer une compresse froide sur la joue de tante Myrto, on ne lui avait fourni aucune explication. Comme il posait des questions, on lui avait répondu qu'il s'agissait « d'affaires de grands », cependant cette scène s'était reproduite si fréquemment qu'il avait fini par ne plus croire à un effet du hasard. Markos s'était demandé si c'était pour cette raison que Dieu punissait Kyriakos en ne lui donnant pas d'enfants. Mais alors il punissait aussi Myrto.

En voyant sa tante endeuillée, qui pleurait et gémissait des heures durant, constamment cajolée et consolée par sa famille, Markos s'était interrogé : quelle était la part de sincérité dans ces larmes ? Comment pouvait-elle déplorer la mort d'un mari qui la traitait de la sorte ? Alors que sa mère consolait la jeune veuve, il s'était rappelé les innombrables occasions où elle avait enlacé les mêmes épaules après que Myrto avait reçu des coups.

Dans l'année qui avait suivi la disparition d'oncle Kyriakos, leur père s'était vu infliger des blessures presque fatales. Aujourd'hui encore, Markos gardait un souvenir vivace des odeurs de terre et de sang qui avaient semblé se propager dans la maison lorsqu'on avait apporté Vasilis Georgiou. Il s'était rétabli, toutefois sa poitrine et son dos avaient été lacérés, et tout le haut de son corps était encore sillonné de cicatrices. Seule sa jambe n'avait pas entièrement guéri. Même avec une canne, il tanguait en marchant. Il ne pouvait plus plier le genou gauche et la douleur constante qui l'élançait depuis n'était soulagée par aucun médicament. Seule la *zivania* émoussait le mal permanent.

— Regarde notre père, Christos ! Il est estropié... Et à qui cela a-t-il servi ?

Aucun d'eux ne connaissait les détails des activités de leur père dans les années cinquante. Ils savaient seulement qu'il avait été un membre actif de l'EOKA. Vasilis Georgiou avait été décoré par le général Ghrivas, à la tête du soulèvement contre l'occupation anglaise, avant son exil. Markos était au courant du retour secret à Chypre de ce dernier, l'année précédente, et de sa nouvelle campagne clandestine pour l'*Enôsis*. Le général avait trouvé une autre génération de jeunes hommes enthousiastes comme Christos, prêts à rejoindre les rangs de sa récente organisation, l'EOKA B.

— Je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi tu as arrêté ! Il s'agit

d'une mission, pour l'amour de Dieu ! On n'abandonne pas au gré de ses humeurs. On n'abandonne pas tant qu'on n'a pas gagné !

Christos adorait la rhétorique de l'*Enôsis*, il aimait se lancer dans une diatribe même si son public était réduit à la seule personne de son frère. Markos avait soupiré. À l'époque où il avait frayed avec la cause, encore adolescent, il avait prêté serment – « je n'abandonnerai pas la lutte... tant que notre but n'aura pas été atteint ». Désormais ce but ne lui convenait plus.

— J'ai peut-être d'autres priorités aujourd'hui, Christos. Chypre est en train de se transformer. Elle nous offre de nouvelles perspectives. Quel bénéfice retirerait-elle en étant rattachée à la Grèce ?

— Comment ça ? De quelles perspectives parles-tu ?

— Tu n'as rien remarqué ?

— Remarqué quoi ?

— À quel point la ville est en train de se développer ?

La tiédeur de son frère irritait Christos.

— Quoi ! Alors ce qui compte maintenant pour toi c'est la quantité d'argent dans ta poche ?

— Pas seulement. Pose-toi juste cette question : as-tu envie que ta précieuse île tombe sous le joug d'une dictature ? Qu'elle passe sous les ordres d'Athènes ?

Christos avait conservé le silence.

— *Gamoto !* Bon sang !

Markos s'était légèrement entaillé la pommette avec son rasoir et du sang avait perlé.

— Passe-moi ce mouchoir, Christos.

Il avait tapoté l'entaille jusqu'à ce qu'elle cesse de saigner, quelque peu agacé à la perspective de la marque qu'il garderait.

— Regarde-toi, on dirait un bébé, l'avait taquiné Christos.

Il avait continué à vouloir convaincre son frère d'adopter son point de vue, mais plus ses prières se faisaient désespérées et agressives, plus Markos se montrait calme. Considérant son cadet avec compassion, il secouait la tête. Christos serrait et desserrait les poings, les yeux presque mouillés de larmes de frustration.

— Comment as-tu pu changer autant ? avait-il déploré. Je ne comprends pas...

Markos n'avait pas l'impression d'être si différent. Pas à l'intérieur en tout cas. C'était le monde qui avait évolué, de nouvelles

opportunités se présentaient, réclamant à être saisies.

— Christos...

Il avait cherché à amadouer son frère, et celui-ci l'avait aussitôt interrompu.

— Tu es devenu comme nos parents...

Markos n'avait pu l'empêcher d'aller au bout de son accusation.

— ... tu te contentes d'une vie facile !

— Je ne vois pas quel mal il y a à mener pareille existence à leur âge.

— Notre père s'est battu en son temps !

— En son temps, Christos. Plus aujourd'hui. Et si tu comptes reprendre le flambeau, veille à ce que ça ne s'ébruite pas. Mieux vaut que personne ne le découvre, crois-moi.

Markos ne pensait pas seulement à leurs parents, auxquels il souhaitait épargner des soucis. La police était constamment à la recherche de suspects, membres de l'EOKA B.

Il poursuivit son ascension de l'escalier en béton et les voix s'évanouirent. Même avec les fenêtres ouvertes, le bruit des débats houleux et le chant des cigales n'empêcheraient pas Markos de dormir. Ses longues journées, et nuits, de travail étaient suivies d'un sommeil bref mais profond.

Le lendemain matin, il était debout dès 9 heures, à son habitude, et après les rituels de la douche et du rasage (il fut encore plus prudent que la veille), il descendit passer une demi-heure avec sa mère avant de se rendre au travail.

Irini Georgiou discutait avec son canari lorsqu'il la rejoignit. Elle portait un fichu en mousseline de soie marron bordée de dentelle qu'elle ne quitterait pas jusqu'au coucher, ainsi qu'une blouse à fleurs sous son tablier à imprimé rose – les deux formant un ensemble des plus discordants. Irini avait une existence bien remplie. Elle était accaparée du matin au soir par quantité de petites tâches, et le cadre dans lequel elle évoluait était aussi chargé que son emploi du temps. Leur ancienne maison, au village, était plus vaste que l'appartement, pourtant ils avaient emporté le moindre meuble, le moindre bibelot. Leur accumulation donnait le sentiment qu'ils vivaient dans un musée de miniatures. Chaque assiette, chaque affiche encadrée, chaque vase rempli de fleurs en plastique, chaque napperon en dentelle et chaque

carte postale envoyée par un ami avait sa place. Sans oublier, bien sûr, l'icône d'Agios Neophytos, qui figurait en bonne position. Irini se sentait rassurée dans ce cocon de souvenirs.

Parmi les photographies exposées dans l'appartement se trouvait un portrait du général Ghrivas, un autre du président Makarios, un des Georgiou le jour de leur mariage et enfin un de chacun des trois enfants, Markos, Maria et Christos, bébés. Le culte qu'Irini vouait à Makarios s'était accru depuis qu'il ne soutenait plus l'*Enôsis*. Quelquefois, Ghrivas se retrouvait nez à nez avec le mur. Elle prétendait que ça arrivait facilement quand on époussetait les cadres. Elle priait pour que son époux n'ait été mêlé à aucun assassinat, n'ayant jamais eu l'audace de l'interroger.

Elle était tout à fait au courant du retour d'exil du général. En revanche, ni elle ni son mari ne savaient que Christos avait rejoint l'EOKA B.

— Viens prendre ton café, dit-elle à Markos en souriant.

Irini adorait son fils aîné, qui en retour se montrait toujours attentionné et affectueux avec sa mère.

— *Mamma*, tu as l'air fatiguée aujourd'hui...

Il avait raison : les cernes sous ses yeux étaient d'un violet presque noir. Irini dormait mal. Ces derniers temps, elle s'était levée plus épuisée qu'elle ne s'était couchée. Elle en imputait la faute à ses rêves. Bien que souvent illogiques et pleins de tumulte, ils reflétaient la vérité, elle en était convaincue. Elle avait la certitude qu'ils lui parlaient d'un danger. Une sensation plutôt qu'une situation politique précise. Ses songes lui soufflaient que la paix était menacée.

La fin de la lutte contre les Britanniques et la création de la république de Chypre avaient marqué le début d'une période bienvenue de calme et de tranquillité pour la famille Georgiou. Des années idylliques à cultiver leur terre, à jouir du rythme paisible de la vie villageoise, où seul le chant des oiseaux venait troubler le silence, à vivre au gré des saisons, appréciant les changements de température et l'arrivée de la pluie tant attendue. Il y avait assez de place pour tout le monde, assez de terre pour nourrir toutes les bouches et ils entretenaient des relations chaleureuses avec leurs voisins, des Chypriotes turcs. Leurs existences ne se heurtaient qu'à une difficulté : apaiser la souffrance de Vasilis Georgiou, dorénavant incapable de travailler plus de quelques heures par jour.

Cette paisibilité avait été de courte durée, assassinée en même temps que leurs voisins turcs, acte barbare perpétré par des Grecs. En dépit de ce que leur président, Makarios, avait dit et fait, des accords qu'il avait conclus avec d'autres hommes politiques, c'en était terminé. L'esprit d'Irini n'avait pu connaître le repos à proximité du lieu où leurs voisins avaient été tués. Si son sommeil avait toujours été peuplé de rêves, des cauchemars étaient désormais venus le hanter. C'était à cette époque qu'ils avaient quitté le village. Vasilis y retournait quotidiennement au volant de sa petite camionnette pour s'occuper des champs, mais Irini restait à Famagouste.

Markos suivit sa mère dans l'appartement plus qu'encombré, où d'innombrables fauteuils reposaient sur des tapis richement ornés. Il en eut mal aux yeux. Il comprenait pourquoi son père passait tant d'heures dehors, en partie sur les terres qu'ils avaient conservées et en partie au *kafenion*, où il retrouvait ses amis et jouait au *tavli*. Ces deux lieux étaient plus reposants.

Markos veillait à ce qu'il n'y ait pas le moindre fouillis chez lui. Il ne possédait que peu d'affaires. Tout devait avoir un usage. Le bric-à-brac qui rassurait tant sa mère était une abomination de son point de vue. Même la nappe à fleurs qu'elle voulait mettre sur sa table « pour égayer un peu l'endroit » était plus qu'il ne pouvait en supporter.

— Ma nuit a été mauvaise, *leventi mou*, dit-elle en disposant les petites tasses devant eux.

Elle racontait souvent ses rêves à Markos. Vasilis, qui dormait comme une souche, ne s'y intéressait pas. Il était parti une heure plus tôt.

— J'ai aussi entendu des voix furieuses, ajouta-t-elle. Je ne saurais pas te dire ce qui se passait exactement, *leventi mou*... Rien de bon, non, rien de plaisant.

Son fils n'avait aucune envie de lui expliquer qu'elle avait sans doute été dérangée par une véritable dispute, entre Christos et ses amis. Il ne voyait pas l'utilité de la contrarier. Dès que l'*Enôsis* venait dans la conversation, Irini changeait de sujet. Elle ne voulait pas que ses fils aient quoi que ce soit à faire avec la politique ou les activistes. Ils avaient failli détruire l'île à une époque, et elle les en croyait encore capables. Rien n'avait été véritablement résolu.

Markos caressa la main de sa mère, sur la table. La peau était aussi fine que du papier et les articulations râpées. Il laissa ses doigts courir

dessus.

— Que t'es-tu fait, *mamma* ?

— Une petite égratignure en taillant la vigne, répondit-elle, rien de grave. On met plus de temps à guérir quand on a mon âge.

Markos examina sa propre peau, lisse. Son père avait toujours les mains rêches et lacérées, et il avait l'intention de préserver les siennes.

Dernièrement, chaque fois qu'il allait chez le coiffeur faire rafraîchir sa coupe (même s'il portait ses cheveux soyeux beaucoup plus longs cet été), il demandait aussi une manucure. On lui coupait les cuticules et on lui limait les ongles. Ils étaient d'une propreté immaculée. Grâce à un massage quotidien à l'huile d'olive, ses mains semblaient innocentes, presque enfantines. Elles étaient parfaites. Et aux yeux de Markos, il n'y avait pas meilleure preuve de sa réussite : le seul outil qu'il était amené à utiliser était un stylo.

— Petit, petit, petit...

Sa mère était en train de donner du grain à Mimikos.

— Petit, petit, petit... Comment se portent ces plantes que je t'ai données ? demanda-t-elle, marquant à peine une pause entre ses deux interlocuteurs. Tu penses bien à les arroser ?

Il sourit.

— *Mamma*, tu sais très bien que j'ai oublié. Je suis désolé, j'ai été trop occupé.

— Tu travailles si dur, *levanti mou*, si dur. Tu n'as même pas de temps pour une gentille fille ?

— Oh, *mamma*...

C'était une blague entre eux. Elle ne perdait pas espoir. Toutes les mères aimaient leurs fils, et la beauté de Markos en faisait encore plus un objet d'adoration. Elle lui caressa la joue ainsi qu'elle en avait l'habitude depuis qu'il était bébé, avant de le laisser lui prendre la main et l'embrasser.

— J'attends juste d'en rencontrer une aussi belle que toi, la taquina-t-il.

— Entendu, mon trésor, mais ne tarde pas trop.

Comme toute mère, elle était impatiente. Leur fille était mariée depuis deux ans à présent et elle aurait été heureuse que son fils aîné trouve une épouse. Il y avait un certain ordre des choses à respecter, et il avait tout de même vingt-huit ans.

Elle était fière que son fils occupe un poste dans l'hôtel le plus chic

de la ville. Ça avait été l'une des consolations lorsqu'ils avaient quitté le village pour Famagouste. Elle savait depuis longtemps que Markos ne serait pas comblé par une existence paisible et routinière à veiller sur un champ d'orangers. S'il n'obtenait pas de bons résultats à l'école, il avait toujours été intelligent et elle avait la certitude qu'il était promis à un grand avenir.

Markos se leva pour partir.

— Ce que tu es élégant ! s'exclama-t-elle avant de caresser le revers de sa veste. Tu es magnifique avec ce costume, on dirait un homme d'affaires !

— L'inauguration a lieu ce soir. Les Papacosta organisent une réception et ils attendent beaucoup de gens importants.

— Ce que c'est excitant !

Irini rayonnait de fierté à l'idée que son fils prendrait part à une telle fête.

— Je veux en savoir plus sur les invités, insista-t-elle.

À travers la carrière de son fils, elle découvrait une vie mondaine dont elle ignorait tout. Elle n'était jamais allée au Paradise Beach et savait qu'il était encore moins probable qu'elle mette les pieds au Sunrise. Pour autant, elle brûlait toujours d'apprendre ce qui se passait dans ces grands établissements. Irini Georgiou achèterait le journal le lendemain pour y découper les photographies de l'événement qui ferait sans doute la une.

— Le maire et sa femme, répondit nonchalamment Markos. De nombreuses personnalités politiques de Nicosie, des hommes d'affaires, des amis du père de Kyria Papacosta et même des hôtes étrangers...

— Et la boîte de nuit ouvrira aussi ses portes ?

— Pas ce soir. Demain.

Il regarda sa montre.

— Je monterai arroser tes plantes plus tard, reprit Irini. Et je repasserai tes chemises, tu les trouveras rangées dans ta penderie.

Elle s'affairait déjà, débarrassant les tasses, essuyant la table, retirant les fleurs fanées d'un géranium, jetant un coup d'œil dans la cage du canari pour s'assurer qu'il avait assez de graines. Bientôt elle s'attaquerait aux préparatifs du déjeuner. Toute la famille appréciait sa cuisine, plus particulièrement Panikos, qui avait bien grossi depuis son mariage avec Maria. Celle-ci descendrait aider sa mère, et son



mari rentrerait de son magasin d'électroménager à midi, juste à temps pour manger.

— Je dois filer, dit Markos avant de déposer un baiser sur la tête de sa mère. Je viendrai tout te raconter, tu as ma promesse.

À partir de maintenant et jusqu'au coucher du soleil, il n'y aurait plus une seconde à perdre. À l'heure où la nuit tomberait, la plus grande soirée mondaine chypriote de l'année battrait son plein.

Le Sunrise était empli du parfum de centaines de lys et d'au moins autant de femmes éblouissantes. Les robes étaient assorties aux bijoux, les bijoux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Les invités étaient accueillis à l'entrée puis dirigés vers un tapis rouge qui les conduisait à la fontaine aux dauphins. On leur servait alors une coupe de champagne frappé avant de les inviter à poursuivre leur chemin, le long de fresques, qu'ils prenaient le temps d'admirer.

Des guirlandes de fleurs s'enroulaient autour des colonnes de plâtre. Au crépuscule, ces dernières s'illumineraient également.

Des dizaines de serveurs en veste blanche présentaient aux convives des plateaux de nourriture. En cuisine, le chef, qui dirigeait une brigade de vingt-cinq personnes, avait œuvré depuis l'aube à la création d'une gamme de petits-fours colorés, à base de gélatine ou de pâte feuilletée, et décorés avec sophistication. Tous avaient travaillé en vrais robots, à gestes mécaniques, détaillant et garnissant chaque pièce avec précision pour qu'elle soit parfaite – et n'évoque en rien les repas chypriotes traditionnels, préparés à la maison. Il y avait de minuscules vol-au-vent, ainsi que de délicats morceaux de foie gras et des crevettes, dans lesquels étaient plantées des piques à cocktail. Le chef, français, s'inspirait d'Escoffier. Il avait donné l'instruction suivante : tout devait être décoré avec autant de soin qu'un gâteau. Puisque l'on ne pouvait pas coiffer un petit-four d'une cerise, on la remplaçait par quelques grains de caviar ou un minuscule morceau de tomate en guise de touche finale.

Le volume des nombreuses voix mêlées et superposées ne permettait pas d'entendre les douze musiciens. Ils s'entêtaient cependant, car ils savaient que plus tard dans la soirée, une fois les rangs clairsemés, leur répertoire, soigneusement répété, serait apprécié. Ils étaient arrivés la veille de Paris, en avion, et figuraient

ainsi au nombre des multiples importations pour l'occasion. Savvas Papacosta tenait à ce que cette réception reflète les aspirations internationales de son établissement, et le son nasillard du bouzouki aurait d'une seule note ruiné tous ses efforts. Cette affaire requérait du raffinement.

Tous étaient naturellement attirés par la terrasse, où une composition florale blanche, suspendue au-dessus de la table, épelait le nom de l'hôtel. Devant se tenaient les hôtes, prêts à accueillir leurs convives.

Aphrodit, en robe longue ivoire balayant le sol, semblait éclairée de l'intérieur. Un bracelet d'or blanc s'enroulait autour de chacun de ses bras, terminé par une tête de serpent. L'un avait des yeux en rubis, l'autre en saphirs. Certains lui trouvaient une allure de sirène, d'autres voyaient plutôt l'influence de Cléopâtre. Toutes les femmes l'étudiaient avec envie et aucun détail ne leur échappait : les diamants qui pendaient à ses oreilles, la robe taillée, comme il se doit, dans le biais et qui ondoyait autour d'elle, les paillettes qui captaient la lumière à chacun de ses mouvements, les sandales dorées que l'on apercevait parfois à travers la fente, les cheveux relevés en chignon. Emine avait créé une coiffure idéale pour la soirée et toutes tentaient de deviner combien d'épingles et de pinces avaient été employées. Si en secret elles admiraient Aphrodit, elles firent à leurs maris des commentaires dépréciatifs et acerbes.

— Pour qui se prend-elle en plus ? Tout est tellement excessif...

Les hommes, eux, voyaient la scène dans sa totalité, l'impression générale. Devant eux se tenait une belle femme, sans défaut. Ils avaient toutefois la sagesse de ne pas contredire leurs épouses.

À côté d'Aphrodit, guettant le moment idéal pour prendre la parole, Savvas observait les invités qui contemplaient son œuvre. Il espérait surtout qu'ils seraient impressionnés par la qualité de ce qu'ils voyaient. Il avait travaillé d'arrache-pied durant plusieurs années pour accomplir ce dont ils feraient le tour en une heure à peine. Sentant que le résultat suscitait leur admiration, Savvas commença enfin à se détendre.

Une fois les discours terminés – le maire et un ministre avaient succédé à Savvas –, le flot de félicitations et de compliments fut aussi abondant que celui de champagne. Lorsqu'il eut le sentiment que tous ses convives avaient eu assez de temps pour s'émerveiller de la vue

d'ensemble, les hommes politiques, les dignitaires du coin et les clients potentiels eurent droit à des visites personnalisées. Ils entrèrent dans la salle de bal et dans les salles à manger, puis empruntèrent l'ascenseur tapissé de miroirs pour monter à la suite du dernier étage, la plus belle. Chaque détail était souligné au passage, origine des carreaux de marbre ou nombre de fils des draps.

Costas Frangos, le directeur de l'hôtel, et ses deux bras droits ne laissèrent planer aucun doute dans l'esprit des visiteurs : la qualité proposée par le Sunrise était d'un tout autre niveau que celui offert par l'île jusqu'à présent. Assommés par les informations et les chiffres, les visiteurs se dépêchaient de regagner le cocktail et de faire remplir leurs verres. Famagouste semblait avoir indéniablement pris de la valeur à leur regard, brillant, et presque tous y voyaient le moyen d'en tirer bénéfice.

Les épouses des propriétaires des hôtels voisins, cependant, étaient à l'affût des défauts. Leurs critiques portèrent avant tout sur la nourriture.

— C'est impossible à manger ! Tout est si chichiteux ! Si fragile !

Elles s'attaquèrent ensuite au décor.

— Ce sol ! Et ne parlons pas de ces dauphins..., murmura l'une.

— Vous pensez vraiment que les clients apprécieront toutes ces fanfreluches... et ces draperies ? Et pourquoi ont-ils carrelé la piscine de la sorte ? souffla une autre, si près des Papacosta qu'ils auraient presque pu l'entendre.

Ces femmes trouvaient leurs époux étrangement silencieux : ils étaient accablés par la certitude de devoir moderniser leurs installations. Quelles que soient les réserves que l'on puisse avoir sur la décoration du Sunrise, l'évidence sautait aux yeux : ce nouvel établissement surpassait tous les autres. Ce n'était pas une question d'opinion. Il était plus grand et plus beau. Et si les petits-fours pouvaient servir d'indicateurs, la cuisine de cet hôtel ferait de l'ombre aux autres.

De son côté, le ministre ne tarissait pas d'éloges, presque obséquieux :

— Kyrie Papacosta, puis-je vous féliciter pour votre réussite ?

Il adoptait le ton de celui qui ne parlait pas seulement en son nom propre.

— Je suis fermement convaincu que le Sunrise redorera le blason

de l'île tout entière, ajouta-t-il.

Il tendit la main à Savvas et les flashes crépitèrent alentour. Aphroditi, qui se trouvait près de son mari, sentit la chaleur des lumières et fut aveuglée un instant par leur éclat. Les photographes pouvaient déjà prédire que ce serait elle qui ferait la une le lendemain. Le rédacteur en chef du journal serait plus qu'heureux de reléguer le cliché de l'homme politique corpulent à l'intérieur. « Le soleil se lève sur Famagouste », voilà quel serait le titre de la première page.

Comme n'importe qui d'autre, Markos avait constamment le regard aimanté par Aphroditi. Il était décontenancé de voir qu'elle accaparait autant l'attention alors que Savvas Papacosta était le propriétaire des lieux et l'homme qui avait créé cet hôtel de toutes pièces. Elle l'éclipsait presque.

Markos ne cessa d'aller et venir durant la réception, gardant ses distances avec les deux Papacosta. Savvas n'attendait qu'une seule chose de lui ce soir, qu'il assure la promotion de la boîte de nuit.

Le jeune homme n'en aurait pas mis sa main à couper, toutefois après toutes ces années passées derrière le bar il se sentait en mesure de deviner quels invités étaient les plus susceptibles de constituer la future clientèle du Clair de lune. Les noctambules, les gros fumeurs, les hommes qui avaient refusé le champagne et réclamé quelque chose de plus fort, peut-être ceux qui cherchaient à engager la conversation, promenant leur regard autour d'eux, d'un air ennuyé, voire agité. Ces conditions n'étaient peut-être pas suffisantes, cependant c'était un bon début. Il s'approcha des invités qui répondaient à ces critères et se présenta. À leur réaction, il devinerait aussitôt si ses antennes étaient ou non bien réglées. Certaines de ses cibles s'animaient sur-le-champ, leur expression passant de la neutralité à l'excitation. Plus révélateur encore, elles acceptèrent sans hésiter de le suivre quand il leur proposa de leur montrer la boîte de nuit.

Markos entraîna ses clients potentiels à l'écart et leur fit descendre une volée de marches intérieures qui les conduisit à une porte dérobée, fermée à clé. Il l'ouvrit d'un geste théâtral, les introduisant dans son domaine.

Le trajet jusqu'à ce monde souterrain et nocturne donnait aux invités l'impression d'accéder à un lieu secret. Si Markos les avait fait

passer par l'entrée à l'extérieur de l'hôtel, plus exposée, ils ne se seraient pas sentis aussi privilégiés. Il veillait à ce que chacun soit convaincu d'être le seul à avoir bénéficié d'une telle visite privée.

Il lui suffisait de quelques minutes, au cours desquelles il présentait les artistes qui avaient été engagés pour se produire au Clair de lune puis énumérait quelques-uns des whiskies millésimés présents à la carte, pour que ses interlocuteurs acceptent une carte de membre gratuite. Leur présence le lendemain soir, pour l'ouverture de la boîte de nuit, faisait peu de doute à ses yeux.

Il les reconduisit, l'un après l'autre, au cocktail, qui battait toujours son plein. Parfois, il voyait une épouse heureuse de retrouver son mari de meilleure humeur. Décidément, Markos avait l'impression que les femmes se contentaient d'un rien.

De retour de l'une de ses visites guidées, il s'arrêta à l'entrée de la terrasse. La nuit était tombée à présent et le ciel constellé d'étoiles, particulièrement visibles en l'absence de la lune. Il s'aventura dehors ; le nombre des convives avait commencé à diminuer.

Il remarqua qu'Aphroditi avait quitté sa place sous la composition florale et était attablée avec un couple âgé. Elle releva la tête et parut fixer Markos avant de reporter son attention sur la femme aux cheveux gris. Il battit en retraite dans le hall de l'hôtel. Pour une raison inexplicable, il était vexé de ne pas avoir eu droit à un petit geste de la main ou à l'esquisse d'un sourire. Malgré la climatisation, il eut une bouffée de chaleur.

Aphroditi était avec ses parents. Sa mère était en noir. Depuis la mort de son fils unique, elle ne portait pas d'autre couleur. Par cette nuit d'été festive, son deuil devenait plus pesant et plus triste que jamais, d'autant qu'il la vieillissait. Le père d'Aphroditi, Trifonas, avait choisi un costume gris foncé et une chemise bleu pâle. C'était un bel homme, chenu lui aussi, mais toujours plein de vigueur. Il appréciait d'être rentré sur son île natale et se réjouissait de l'aboutissement de ce grand projet. Le Sunrise était le premier investissement hôtelier de l'entreprise Markides Holdings, et Trifonas pressentait déjà qu'il s'agissait d'une des plus sages décisions qu'il eût prises dans ce domaine.

Dorénavant, il gérait son parc immobilier à distance. Il possédait une entreprise, établie à Nicosie, qui s'occupait de l'administration au jour le jour de ses différents investissements. Dans son bureau de leur

maison de Southgate, il passait quotidiennement une demi-heure au téléphone. Grâce à la fortune amassée, sa femme et lui vivaient très à l'aise. Avec les températures glaciales du sud de l'Angleterre, ils laissaient le chauffage central allumé la plupart de l'année, recréant ainsi chez eux le climat chypriote. Ils avaient une Jaguar, d'épais tapis et une femme de ménage qu'Artemis appelait leur « domestique ». Trifonas jouait au golf presque tous les jours, et le dimanche ils allaient à l'église orthodoxe. Ils prenaient part aux collectes de fonds en faveur des Chypriotes grecs venus s'installer en Angleterre et qui avaient besoin d'assistance financière. De temps à autre, ils se rendaient dans un grand restaurant chypriote du coin, invités par l'un de ceux qu'ils voyaient à la messe à venir célébrer les noces de leur fils ou fille. Cependant, si Trifonas avait une vie sociale au club de golf, Artemis restait dans son coin. Le cours de son existence s'était suspendu en 1964 et cet état de paralysie résumait bien sa façon d'être. Tout l'argent de Chypre et de Grande-Bretagne ne pourrait jamais ramener Dimitris Markides.

Aphroditi savait que son père approuvait ce qu'ils avaient fait de l'hôtel, mais elle espérait aussi obtenir l'aval de sa mère.

— Que penses-tu du résultat ? demanda-t-elle.

— C'est très beau, chérie. Tu as merveilleusement bien travaillé, répondit Artemis avec un sourire forcé.

— Vous devriez venir passer quelques jours, suggéra Aphroditi, vous prendriez une chambre ici !

Ses parents avaient conservé leur appartement dans le petit immeuble qu'ils avaient offert à leur fille et Savvas comme cadeau de mariage, et ils l'occupaient toujours lors de leurs rares visites à Chypre. Ils ne se rendaient presque plus à Nicosie.

— Ce n'est pas pour nous, ma chérie.

Aphroditi avait pressenti, avant même que les mots ne franchissent les lèvres de sa mère, que sa proposition serait déclinée. Le Sunrise était un lieu bien trop fréquenté pour Artemis.

Un serveur s'approcha d'eux avec un plateau chargé de verres pleins.

— Bonsoir, Hasan.

— Bonsoir, madame.

— Tout s'est bien déroulé ce soir, non ?

— Les invités ont été très impressionnés, répondit-il avec affabilité.

Aphroditi prit trois coupes de champagne et en tendit une à sa mère.

— Non merci, ma chérie. Je préférerais une boisson sans alcool, si ça ne te dérange pas.

— Même ce soir, maman ? Juste pour trinquer avec nous ?

Elles n'avaient beau passer que très peu de temps ensemble désormais, Aphroditi continuait à être exaspérée par sa mère. Ne pouvait-elle pas s'égayer un peu, pour une fois ? Elle savait pourtant l'importance que revêtait cette soirée aux yeux de sa fille.

Déjà, le jour du mariage d'Aphroditi et de Savvas, Artemis était restée assise dans un coin, à l'écart de la noce. La mort de Dimitris avait été un cataclysme dans leurs existences à tous, cependant sa sœur aurait aimé que son ombre ne vienne pas ternir un événement pareil. Il était mort, mais elle était en vie, elle.

Aphroditi remarqua que sa mère évitait de regarder le serveur. Cette dernière avait des préventions contre les Chypriotes turcs, ce qui irritait sa fille bien qu'elle évitât d'aborder le sujet. Aphroditi partageait les vues de son mari sur le sujet. L'hôtel devait embaucher les meilleurs candidats, indépendamment de leurs origines. Savvas l'avait d'ailleurs expliqué en ces termes, à sa belle-mère, lorsqu'elle avait soulevé la question dans l'après-midi :

— C'est encore une façon de distinguer le Sunrise. Afin d'affirmer sa véritable identité internationale, il lui faut une équipe cosmopolite. Le chef est français, deux des réceptionnistes sont anglais, notre directeur des banquets est suisse. Pour notre salon de coiffure, nous avons engagé une Chypriote turque... et beaucoup des employés en cuisine sont aussi turcs, naturellement.

— Enfin, avait protesté sa belle-mère, un serveur ? Au vu et au su de tous les clients ?

— Eh bien, je n'aime pas être en désaccord avec vous, avait rétorqué Savvas, seulement au prix que nous leur offrons nous voulons les meilleurs. C'est la loi du marché.

Savvas voyait le monde à travers le prisme des pertes et profits.

Aphroditi se leva de table.

— Il faut que j'aie voir si mon mari a besoin de moi, dit-elle, usant de ce prétexte pour s'éloigner.

Si elle avait une relation aussi compliquée avec ses parents, c'était



en partie parce que la vérité avait été dissimulée à sa mère. Artemis Markides vivait dans l'ignorance de faits irréfutables concernant son fils. Dans de pareils moments, Aphroditè devait se retenir de dénoncer ce mensonge, de lui hurler : « Il a tué quelqu'un, maman. Ton précieux fils a tué un Chypriote turc ! »

Depuis près de dix ans ces mots lui brûlaient les lèvres, mais jamais elle ne pourrait les prononcer.

L'affaire avait été soigneusement étouffée, ce qui n'était pas difficile pour un homme aussi riche et influent que Trifonas. Payer quelqu'un pour réécrire l'histoire avait relevé du jeu d'enfant. Il ne voulait pas que l'on puisse laisser entendre que son fils avait été tué en représailles d'un meurtre. Une telle réalité entacherait leur nom pour toujours.

Aphroditè savait que son frère n'était pas innocent. Il s'était retrouvé au cœur de l'antagonisme stérile entre les Grecs et les Turcs qui s'était transformé en haine après le départ des Britanniques. Aucun des deux camps n'était entièrement satisfait de la Constitution signée en 1960, pourtant les propositions de réforme de Makarios avaient déclenché des violences. Le sang d'un Turc exigeait celui d'un Grec, et ainsi de suite. Cette animosité profondément ancrée en certains avait, par moments, menacé de tout détruire. Elle avait privé Aphroditè de son unique frère, dévasté sa mère, démoli l'existence de son père, et si les choses avaient continué comme dix ans plus tôt, les vies de tous les Chypriotes auraient été ruinées, qu'ils fussent grecs ou turcs. La jeune femme ne pouvait pas trouver de raison à un conflit qui n'avait pas de vainqueur.

Elle resta un moment sur la terrasse à observer la mer. C'était elle qui avait suggéré, au moment de l'établissement des plans, que la terrasse de l'hôtel puisse donner directement sur la plage : cela permettrait aux clients d'entendre le bruit des vagues et de sentir le sable sous la plante de leurs pieds. Par une telle nuit, où la mer était tranquille et les étoiles brillaient, ils assisteraient peut-être aussi au plus magique des phénomènes : le reflet d'une pluie d'étoiles filantes.

Durant ces cinq minutes qu'elle s'octroya sous la voûte étoilée, sa colère reflua. En présence de sa mère, l'énervement prenait souvent le dessus. Artemis Markides était comme une coquille vide, désertée par toute possibilité d'émotion. Aphroditè n'en appréciait que davantage l'affection indéfectible de son père. Depuis son départ pour

l'Angleterre, il lui manquait terriblement.

Lorsqu'elle se retourna, elle constata que ses parents s'étaient éclipsés. Même leurs verres avaient été débarrassés. Elle comprit que son père avait reconduit sa femme chez eux. Celle-ci détestait veiller tard. Le lendemain matin, ils s'envoleraient pour Londres.

Markos se tenait dans l'ombre. Par cette paisible nuit étoilée, en dépit du calme qu'il affichait pour les invités, il se faisait du souci. Il savait que Christos se trouvait à Nicosie pour une réunion avec ses camarades révolutionnaires.

Quelque chose attira soudain son regard. Sur la toile de fond de la nuit d'encre se détachait une statue pâle et diaphane. C'était Aphroditi, seule, immobile. Markos n'aurait su dire ce qui lui pesait le plus ce soir-là : l'inquiétude pour Christos ou la vision de cette femme, merveilleuse statuette de marbre sauvée des sables. Toutes deux lui procuraient un étrange sentiment de malaise.

---

1. Jeu de mots sur *Sunrise*, qui signifie « lever du soleil ».

Les derniers noceurs quittèrent la réception à minuit. Il restait moins de douze heures avant que les premiers clients ne viennent poser leurs valises.

Lorsque Savvas se présenta au Sunrise, de bonne heure le lendemain, des dizaines d'employés s'affairaient déjà, rangeant, balayant, époussetant et polissant pour que tout soit aussi parfait que précédemment. Il fallait remettre les meubles en place. Des verres avaient été renversés et il y avait encore des débris sur le sol en marbre. L'ampleur du ménage à effectuer reflétait le succès de la réception.

— Bonjour, Kyrie Papacosta.

— Bonjour, Kyrie Papacosta...

Savvas entendit ces mots une bonne douzaine de fois entre le parking et la réception.

Il ne faisait pas le moindre doute que les employés connaissaient le standing requis par l'hôtel. Toute surface brillante exigeait d'être astiquée jusqu'à ce qu'on puisse y voir son reflet. Les serviettes devaient être d'une blancheur éblouissante. Les fenêtres, si propres qu'elles devenaient invisibles. La responsable des femmes de chambre était tyrannique. Elle avait annoncé à celles-ci qu'elles pourraient perdre leurs postes si les lits n'étaient pas impeccables.

— Qui sont nos premiers clients, Costas ? demanda Savvas au directeur de l'établissement.

— Nous attendons deux couples de Genève, Kyrie Papacosta, ils arrivent ensemble. Ainsi que vingt-six Américains, un groupe d'Allemands, trente Suédois, une demi-douzaine de couples anglais, des Français, quelques Italiens et les derniers, je crois, viennent d'Athènes.

— C'est un bon début. Et le nombre parfait pour l'heure.

— Ah, j'allais oublier ! ajouta Costas. Frau Bruchmeyer, bien sûr. Nous lui enverrons une voiture en fin de matinée pour aller la chercher au Paradise Beach.

Venue en vacances à Chypre l'année passée, Frau Bruchmeyer n'était jamais rentrée chez elle. En novembre, sa nièce était arrivée de Berlin avec des vêtements légèrement plus chauds – quelques gilets en cachemire, des pantalons et une veste en laine –, ses bijoux – elle en portait un chaque soir au dîner –, et des livres. Le reste, mobilier, portraits de famille et fourrures, était resté en Allemagne.

— Je n'en ai pas l'usage, avait-elle dit. Il ne me faut que de rares choses ici. Un peu d'argent pour les dépenses du quotidien.

Au jour le jour, elle n'avait pas besoin de beaucoup d'espèces, juste de quoi distribuer des pourboires au personnel, ce qu'elle faisait avec constance et générosité. Sa facture mensuelle était réglée par lettre de change.

Elle entamait chacune de ses journées par quarante minutes de natation dans la mer, au pied de sa chambre. Les plus matinaux, pour l'essentiel des employés des autres hôtels, la voyaient soumettre son corps souple à une série d'étirements et d'exercices. Puis on pouvait apercevoir sa tête blanche s'éloigner vers l'horizon avant de revenir. Pour finir, elle s'asseyait sur le sable doré et contemplait l'eau.

— J'ai nagé dans tous les océans de la planète, disait-elle, et aucun n'est plus beau que cette mer. Où donc pourrais-je vouloir passer la fin de mes jours ?

Aucun aspect de sa vie n'aurait été meilleur en Allemagne. Ici, on s'occupait de son linge, on veillait à ce que sa chambre reste impeccable. Elle faisait des repas de reine et, comme toute personne de sang royal, n'avait à s'occuper ni des courses ni de la cuisine. La compagnie, constamment renouvelée et variée, ne la lassait jamais, et elle choisissait ses moments de solitude.

De son balcon, elle avait suivi l'évolution du Sunrise, à l'autre bout de la baie, et avait résolu de s'installer dans la suite du dernier étage. Jusqu'alors, le Paradise Beach lui avait paru confortable – elle occupait la meilleure de ses chambres –, cependant elle pressentait que le nouvel hôtel se placerait dans une autre catégorie. Avec la vente de quelques bagues en diamants, elle avait calculé qu'elle disposerait d'économies suffisantes pour tenir encore quinze ans. Elle supposait que cela serait assez, même si elle avait l'énergie et la

vigueur d'une femme deux fois plus jeune.

Quelques heures plus tard, Frau Bruchmeyer arriva dans sa nouvelle maison. Le personnel du Paradise Beach l'avait vue partir à regret. Elle était un peu sa mascotte. Plusieurs employés avaient porté ses bagages jusqu'au taxi qui l'attendait. Quatre valises luxueuses avaient été chargées dans la voiture, deux dans le coffre et les autres sur le siège avant. Elle portait un vanity-case assorti. Tout en les assurant d'une visite prochaine, elle avait discrètement remis, à tous ceux venus lui dire au revoir, un « petit quelque chose ».

À l'heure du déjeuner, elle était déjà installée dans son logis d'exception, qui comportait un salon, ainsi qu'une chambre et salle de bains en enfilade. À ses yeux, c'était un palais merveilleux, avec ses murs tapissés de miroirs, sa grande peinture à l'huile française représentant un paysage, ses deux lustres en cristal, ses sièges à passepoils et pampilles, son imposant secrétaire et son lit à baldaquin. Ses vêtements tenaient tous largement dans la double penderie.

Dès qu'elle eut rangé ses affaires, commandé un déjeuner léger dans sa chambre et fait un somme de quelques heures sur la méridienne, Frau Bruchmeyer se doucha et entama la longue succession de préparatifs appliqués pour la soirée. La boîte de nuit du Sunrise ouvrirait ses portes pour la première fois, mais auparavant elle avait été conviée à un dîner avec les propriétaires de l'hôtel.

Après avoir attaché son bracelet à breloques, dernier présent de son mari, elle prit l'ascenseur pour descendre dans le hall.

À peu près à la même heure, Aphroditi se demandait quels bijoux elle porterait pour l'occasion. Elle déverrouilla le tiroir supérieur gauche de la coiffeuse. Sans avoir besoin de regarder, ou presque, elle choisit une paire de boucles d'oreilles et les fixa à ses lobes. Elles étaient rondes comme des boutons de manteau et une énorme aigues-marine occupait leur centre. Elle enfila ensuite un large jonc d'or (légèrement trop grand pour son poignet fin, elle n'avait pas encore eu le temps de le faire ajuster), serti de huit aigues-marines. Elle glissa alors autour de son cou une épaisse chaîne à laquelle pendait une pierre précieuse éclipsant les autres. Enfin, il y avait une bague. L'ensemble de la parure était d'un style minimaliste : elle se distinguait avant tout par la taille des pierres. Celles-ci n'appelaient aucune fioriture. Le bleu translucide et l'or pâle étaient parfaitement

dans les tons de l'île, ce qui expliquait sans doute d'ailleurs pourquoi le joaillier avait nommé sa collection : *Hromata tis Kiprou* (« Couleurs de Chypre »). Tous les insulaires étaient baignés dans ces teintes, jour après jour, pourtant seule Aphroditi les portait.

Elle avait accompagné ses parents à l'aéroport en fin de matinée, et depuis n'avait pas été très active. Leurs adieux, chargés d'une émotion tue, n'avaient donné lieu qu'à peu de démonstrations d'affection. Un observateur extérieur aurait facilement pu croire que le couple de sexagénaires était venu sur l'île pour un enterrement familial. Pour quelle autre raison une femme aurait-elle porté une robe noire par une journée aussi ensoleillée ?

L'aéroport de Nicosie était très fréquenté à cette période de l'année, des avions décollaient et atterrissaient toutes les heures. La zone des arrivées était envahie de groupes de touristes impatients, tandis que dans celle des départs l'ambiance était plus feutrée parmi les vacanciers bronzés, déjà nostalgiques du paradis qu'ils quittaient.

— Je suis vraiment heureuse que vous soyez venus hier soir, avait dit Aphroditi à ses deux parents. C'était très important, pour Savvas et moi.

— L'hôtel est magnifique, *kardia mou*, lui avait répondu son père. Je suis certain qu'il va rencontrer un grand succès.

— Ça n'aurait pas été possible sans ton aide, papa.

— L'argent est une chose, ma chérie. C'est ton mari qui a fait le plus dur, avec ton aide bien sûr.

— J'espère vous revoir bientôt ici. Peut-être resterez-vous un peu plus longtemps...

Aphroditi avait eu l'impression de réciter par automatisme des paroles vides de sens. Elle savait aussi bien que ses parents que rien de tout ceci n'avait de chance d'arriver. Elle avait pressé le bras de sa mère d'un geste tendre, et Artemis avait baissé la tête comme pour se dérober au baiser que sa fille voulait lui donner. Celle-ci en avait eu la gorge serrée. Un instant plus tard, son père l'avait enveloppée dans ses bras.

— Au revoir, mon trésor. C'était un plaisir de te voir, avait-il murmuré. Prends soin de toi.

— Vous aussi, prenez soin de vous, avait-elle répliqué d'un ton ferme.

Elle les avait regardés passer le contrôle des passeports, puis

s'éloigner. Seul son père avait jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et lui avait adressé un dernier signe de la main.

Maintenant que la réception avait eu lieu et que l'hôtel était officiellement ouvert, Aphroditi allait se retrouver désœuvrée. Un profond sentiment de découragement et de vide l'avait envahie alors qu'elle rentrait de l'aéroport. Elle se demandait comment elle pourrait bien occuper ses journées à l'avenir. Elle avait travaillé plusieurs mois pour cette inauguration, concevant les compositions florales, goûtant les petits-fours et préparant la liste des invités. Sa mission d'ameublement était terminée elle aussi.

Comment réussirait-elle à conserver sa position au sein de l'hôtel si son rôle se limitait désormais à l'organisation ponctuelle d'un événement et à une apparition quotidienne dans un cocktail ou un dîner ?

Tenir ce rôle exigerait néanmoins des préparatifs attentifs, notamment se rendre tous les jours au salon de coiffure.

— Kyria Papacosta, quelle soirée vous avez dû passer ! s'exclama Emine en voyant apparaître Aphroditi.

Les coiffeuses en avaient déjà lu un compte rendu dans le quotidien de l'île.

— Toutes les personnes qui comptent étaient là ! Les personnes importantes, je veux dire !

Emine et Aphroditi entretenaient la familiarité des gens qui se connaissent depuis longtemps. Pour la Turquie, la Grecque jouait plusieurs rôles : fille, cliente et à présent employeuse. Cette dernière fonction aurait pu impliquer des relations plus formelles, pourtant elles avaient toutes deux, par un accord tacite, rejeté un changement aussi artificiel.

— Et vous étiez si belle !

— Merci, Emine, répondit Aphroditi. Ma coiffure m'a valu beaucoup de compliments.

— Nous avons eu pas mal de monde aujourd'hui, lui apprit-elle. Des femmes qui ne logent pas ici et qui cherchaient une excuse pour venir voir l'endroit, je pense.

— Et les clientes de l'hôtel ? Certaines ont-elles pris rendez-vous aussi ?

— Des tas ! s'exclama Savina.

Aphroditi avait choisi une robe d'un vert vif, bien équilibrée avec les aiguës-marines. Les manches, qui s'arrêtaient aux coudes, laissaient le jonc dégagé. La jupe, ample et froncée, soulignait la finesse de sa taille.

— Ces couleurs vous vont vraiment à ravir, murmura Emine tout en passant un peigne dans la chevelure d'Aphroditi, qui lui descendait jusqu'à la taille. Vous êtes si belle !

— Tu es trop gentille. D'autant que je me sens un peu lasse. La nuit a été longue.

— Vos parents restent longtemps ? s'enquit Savina, occupée à nettoyer un miroir.

— Non, malheureusement...

Leurs regards se croisèrent dans la glace.

— Ils sont déjà partis, précisa Aphroditi. Vous connaissez ma mère.

Les deux coiffeuses étaient au courant de la situation. Emine se rappelait le jour où elle avait revu Artemis Markides, juste après le décès de son fils. Celle-ci semblait avoir rétréci de moitié, et Emine jurait à qui voulait l'entendre que les cheveux de la femme avaient viré de l'acajou au gris en une nuit.

— J'avais souvent entendu parler d'histoires de ce genre, expliquait-elle, sans vouloir y croire. Eh bien, je vous assure que ça arrive, je l'ai vu de mes propres yeux.

— Quel dommage qu'ils aient précipité leur départ ! déplora Savina. J'ai appris qu'il faisait très souvent mauvais en Angleterre. Votre mère aimait tant s'asseoir au soleil...

— Je ne suis pas certaine qu'elle aime quoi que ce soit ces temps-ci, nota Aphroditi.

Il y eut un silence.

— Pourrais-tu les tirer en arrière ? Me refaire un chignon, mais sans les frisettes ?

Emine passa une nouvelle fois les dents de son peigne dans les épaisses boucles noires d'Aphroditi avant de séparer la chevelure en deux. Savina et elle en tressèrent chacune une partie, qu'elles enroulèrent ensuite pour former un chignon plus haut que la veille. Les cheveux, lourds et brillants, nécessitaient plusieurs dizaines d'épingles pour tenir en place.

La torsade au sommet du crâne accentuait encore la longueur de son élégante nuque. Son visage était dégagé, ses boucles d'oreilles plus



visibles. Savina lui présenta un miroir, derrière elle, pour qu'elle puisse voir le résultat sous tous les angles.

— *Katapliktika* ! s'exclama-t-elle. Merveilleux !

— Presque plus réussi qu'hier, approuva Emine.

— Le dîner de ce soir est encore plus important, dit Aphroditi, réconfortée soudain par la compagnie familière des deux femmes.

Elle était surprise de constater que, en présence d'Emine et de Savina, elle pouvait se détendre. Elle n'avait pas à jouer son rôle d'épouse du patron.

— C'est la première soirée de l'hôtel depuis qu'il a ouvert ses portes. Le véritable commencement.

— Vous avez l'air excitée !

— Je le suis. Sincèrement. Et Savvas aussi !

— Comme le jour de sa fête, quand on est enfant ! On en rêve tout en pensant que ça n'arrivera jamais.

— Nous nous y préparons depuis si longtemps... Et c'est enfin arrivé.

— Qui sera là ?

— Oh, tous les clients du Sunrise. Nous organisons une sorte de banquet.

En dépit de sa tenue sophistiquée, Aphroditi démontrait une effervescence enfantine. Elle s'était levée et virevoltait, enchaînant les pirouettes telle une poupée sur une boîte à musique.

Les deux coiffeuses, souriantes, se tenaient en retrait et l'admiraient. Leurs trois silhouettes se reflétaient dans les miroirs. Aphroditi se glissa entre elles deux et elles se tinrent brièvement la main.

— Je dois y aller, dit-elle en les lâchant. Je vous verrai demain. Et merci. Merci pour tout.

Lorsqu'elle rejoignit Savvas dans le hall, il était déjà en train d'accueillir les premiers clients et de les orienter vers la terrasse.

Dehors, Markos supervisait le service des boissons. Frau Bruchmeyer n'était pas loin : un verre à la main, elle discutait avec des Allemands. Agitant les mains pour souligner l'importance de ce qu'elle disait, elle faisait tinter les lourdes bagues sur ses doigts effilés et les breloques de son bracelet. Elle débordait d'enthousiasme pour sa nouvelle demeure, et les autres clients étaient fascinés par le récit de

son installation définitive sous le ciel azuré de Chypre.

Markos appréciait Frau Bruchmeyer. Il admirait l'appétit pour la vie de cette septuagénaire distinguée, et elle était souvent la dernière à quitter le bar. Parfois, il avait l'audace de déposer un baiser sur chacune de ses joues à la fin d'une soirée.

Quand Savvas fit son apparition sur la terrasse, Markos remarqua qu'il était suivi d'Aphroditi, vêtue de vert. La crème de menthe, voilà ce qu'elle lui rappelait. Une boisson qui lui déplaisait et qu'il ne conseillait jamais. Servir un alcool qui avait le même goût qu'un bain de bouche allait à l'encontre de toute logique, même si celui-ci connaissait un certain succès auprès d'une frange de la clientèle.

Il observa un de ses serveurs qui présentait sur un plateau des verres aux convives. Il eut l'impression qu'Aphroditi ne lui accordait pas même un regard. Savvas, lui, eut au moins la décence d'adresser au garçon un signe de tête discret avant de reprendre son échange. Si seulement son épouse pouvait avoir les mêmes manières. Elle était aussi rafraîchissante que de la menthe, aussi froide que de la glace pilée.

À 20 heures, tous furent chassés de la terrasse puis placés dans une petite salle à manger qui servirait pour les réceptions privées. Le dîner consistait en un buffet – quel meilleur moyen y avait-il de faire connaître le talent, ainsi que l'ambition, du chef et de son équipe ?

Celui-ci avait été formé à Paris. Il ne préparait pas des repas, il créait des banquets. La couleur et la forme importaient, et s'il pouvait transformer une chose en une autre, il n'hésitait pas. Un poisson, par exemple, devenait un cygne, ou une fleur aux innombrables pétales. Les desserts devaient inviter au rêve, que ce soit par le biais d'un château à plusieurs étages ou d'une trirème antique.

Savvas se comportait en capitaine de navire, toujours professionnel et courtois, aussi bien avec les passagers qu'avec l'équipage. De son point de vue, le Sunrise ne différait en rien d'un paquebot. Il s'agissait d'un espace indépendant, au sein duquel tout pouvait répondre à un ordonnancement précis et où la routine jouait un rôle prépondérant.

Aphroditi parlait essentiellement aux épouses, tandis que Savvas discutait politique et finance avec les banquiers, hommes d'affaires et riches retraités qui constituaient leur première clientèle. C'était une soirée intime, en quelque sorte.

À l'heure où les desserts furent présentés, les convives étaient

presque à court de superlatifs. Frau Bruchmeyer, qui présidait la table d'honneur à côté de Savvas, en tant que membre privilégié, applaudit avec gourmandise. Elle avait beau garder sa ligne élancée, elle avait un faible pour les sucreries et goûta à tout – une dizaine de tartes, gâteaux, mousses et charlottes. Malgré cette dégustation exhaustive, son rouge à lèvres rose vif demeura impeccable.

Le clou de la soirée serait, pour elle, la visite de la boîte de nuit. À la fin du dîner, certains clients sortirent sur la terrasse, fumer un cigare en sirotant un cognac. Les femmes s'absentèrent le temps d'aller se repoudrer dans les toilettes. Le Clair de lune allait ouvrir ses portes.

Les premiers invités arrivèrent à 23 heures très précises. Ils se virent offrir un verre, et comme la plupart des whiskies coûtaient plus d'une livre pour une simple dose, rares furent ceux qui déclinèrent la proposition.

Markos naviguait de table en table, la main tendue pour saluer, personnellement, chaque client et lui communiquer le sentiment qu'il, ou elle, était ici chez lui. Tous tombèrent sous son charme et personne ne fut pressé de quitter un tel cadre ni de prendre congé de leur hôte.

Markos avait installé Frau Bruchmeyer près de la scène. Elle était un peu sourde d'une oreille et il voulait qu'elle profite du spectacle. Un couple d'Athènes avec lequel elle avait lié connaissance durant le dîner l'accompagnait. En quelques heures déjà, ils avaient su créer une familiarité qui leur donnait l'air de vieux amis. Frau Bruchmeyer commanda une bouteille de champagne pour eux trois.

— Au diable la dépense ! s'exclama-t-elle en portant un toast.

— À la vie ! répondit le mari, enchanté de cette rencontre inattendue et pétulante.

Aux alentours d'une heure du matin, la musique d'ambiance se tut et les rideaux pourpres s'écartèrent. Une femme apparut, un murmure de surprise parcourut l'assemblée. Devant le public ébahi se tenait un sosie de Marilyn Monroe.

Elle chanta dans un anglais impeccable, d'une douce voix rauque qui fit monter la température dans la salle. En revanche, lorsqu'elle s'adressa aux spectateurs entre deux chansons, son accent grec était plus que présent. Ceux-ci n'en admirèrent que davantage la qualité et la précision de son incarnation.

Savvas se trouvait dans le hall de l'hôtel avec Aphroditi.

— Ma chérie, que dirais-tu d'aller prendre un dernier verre avant de partir ? Markos m'a annoncé la présence d'une chanteuse de talent ce soir.

Malgré elle, Aphroditi grimaça à la mention de ce simple prénom.

— Je n'en ai vraiment aucune envie, Savvas. La soirée d'hier m'a épuisée.

— Mais chérie, c'est l'inauguration du Clair... de la boîte de nuit !

— Je sais bien, j'ai simplement envie de rentrer.

— S'il te plaît, Aphroditi. Rien que dix minutes.

C'était un ordre, pas une requête : le ton de Savvas était d'une fermeté inhabituelle. Elle le suivit en boudant jusqu'à la porte discrète dissimulée dans un coin du hall. De là, une volée de marches les conduirait au Clair de lune.

Le son étouffé d'applaudissements nourris montait vers eux et quand ils pénétrèrent dans la salle par l'entrée face à la scène, Aphroditi retint un cri. La chevelure platine et le teint de pêche du sosie de Marilyn tranchaient sur les tentures pourpres, ainsi mis en valeur. La chanteuse était en train de saluer le public, exposant une bonne partie de sa poitrine généreuse, tandis qu'un pianiste en smoking continuait à jouer – sur son synthétiseur Moog – une variation autour de la mélodie suivante. Les planches étaient tapissées d'œillets jetés par le public conquis.

La fausse Marilyn chantait déjà depuis quarante minutes et l'atmosphère était chargée de désir, épaisse de fumée de cigares. Markos avait compris que c'était l'anniversaire de l'un des clients américains et avait demandé à l'interprète de lui donner la sérénade comme s'il était le président Kennedy.

Pour l'air suivant, elle focalisa son attention sur Frau Bruchmeyer, s'installant à côté d'elle sur le sofa capitonné. Elle souleva la main osseuse, dont deux doigts étaient ornés de bagues en diamants, et considérant la vieille dame avec la passion d'un amant, elle entonna : *Diamonds are a girl's best friend*<sup>2</sup>.

Les spectateurs commencèrent à applaudir avant même la fin de la chanson. L'artiste était aussi une actrice accomplie. Elle jeta ensuite son dévolu sur Markos, qui se trouvait juste devant le bar.

Il soutint son regard et sourit de plus en plus largement lorsqu'elle s'attaqua à l'air d'après : *I wanna be loved by you, just you*<sup>3</sup>...

Elle descendit de scène, rejoignit Markos puis le ramena avec elle

sans s'interrompre. Ses seins évoquaient deux coussins pâles, sa voix douce et sexy conservait un côté enfantin.

Dès l'arrivée de Savvas et d'Aphroditi, l'un des serveurs s'était précipité pour prendre leur commande. Les Papacosta étaient restés près du bar pour siroter leurs verres. Aphroditi avait refusé de s'asseoir : elle ne comptait pas s'attarder.

Savvas remarqua que « Marilyn » aimantait l'attention des hommes, Markos celle des femmes. On aurait cru qu'il avait répété son rôle, réagissant sans délai aux paroles de la chanson.

Plus important, Savvas nota que les trois serveurs n'avaient pas une minute de répit, remplissant les verres vides, ouvrant les bouteilles, pilant la glace et mixant les cocktails. La climatisation maintenait la pièce à une température d'environ vingt-cinq degrés, assez élevée pour que les clients aient soif, sans être inconfortable. Bien joué, songea Savvas, félicitant en silence le directeur de la boîte de nuit.

Quand les dernières notes de la chanson résonnèrent, l'interprète murmura dans l'oreille de Markos, séductrice :

— *Boo boo bee doo !*

La musique s'évanouit et le silence ne fut troublé que par le bruit des glaçons entrechoqués. Elle prit la main de Markos et ils saluèrent ensemble comme s'il s'agissait d'un numéro de duettistes. Le public était debout, poussant des cris d'acclamation.

Markos aperçut soudain la femme de son patron. Adossée au bar, elle avait une expression aussi acide que les citrons empilés dans un plat derrière elle. Aphroditi tira son mari par la manche.

— J'aimerais rentrer maintenant, dit-elle en s'efforçant de couvrir le brouhaha ambiant.

Son ton était aussi ferme que celui de Savvas, plus tôt. Il se tourna vers son épouse. Elle était la seule personne de la salle à ne pas acclamer le brio de la représentation. Il savait qu'elle nourrissait du ressentiment à l'encontre de tout ce qui touchait au Clair de lune.

— Très bien, *agapi mou*, répondit-il avec une grande patience. Je dois juste échanger deux mots avec Markos, puis nous partirons.

— Je t'attends dans le hall.

Avant même que les applaudissements ne se soient taris, elle avait disparu. Depuis la scène, Markos eut une vision fugace de sa robe verte tandis qu'elle s'engouffrait dans l'escalier dérobé. Le jeune

homme se fit la réflexion que la soirée dépassait ses propres attentes.

---

1. En Grèce, on célèbre systématiquement les fêtes, plus importantes que les anniversaires.

2. Soit : « Les diamants sont le meilleur ami d'une fille. »

3. Soit : « Je veux être aimée de toi, de toi seulement... »

Hüseyin Özkan prenait du service chaque matin à 10 heures, quand le soleil encore bas dans le ciel baignait déjà l'île de sa chaude lueur. Disposer des chaises longues, puis en fin de journée les empiler, était une tâche abrutissante, mais il appréciait de gagner de l'argent et il lui arrivait même de toucher des pourboires plus que généreux. Nombre de touristes ne paraissaient pas connaître la valeur de la livre chypriote, et il n'avait pas l'intention de les éduquer sur le sujet !

Dans l'après-midi, Hüseyin profitait de sa pause pour faire une heure de water-polo quotidienne, réservant la partie de volley-ball au début de soirée. Une fois son travail terminé, le jeune homme de dix-huit ans, de plus en plus athlétique, s'achetait une bière, une Keo bien fraîche. Il s'asseyait ensuite sur le sable avec ses amis et la sirotait en regardant le soleil se coucher. De son point de vue, il menait une vie parfaite.

Si les équipes étaient principalement composées de Chypriotes grecs, certains des joueurs les plus puissants étaient turcs, et il tentait souvent de convaincre son plus jeune frère, Ali, de descendre sur la plage, se joindre à eux. Celui-ci, qui à quinze ans dépassait déjà Hüseyin en taille – mais était moins bien bâti –, se montrait réticent. La raison en était simple : il ne voulait pas jouer dans une équipe mixte.

— Je ne leur fais pas confiance, se justifiait-il. Ils ne respecteront pas les règles.

Ali passait plus de temps que Hüseyin à la maison et il avait été davantage influencé par les opinions de leur père. Ali savait que Halit Özkan regrettait souvent leur emménagement dans une zone où ils vivaient entourés de Chypriotes grecs. Il aurait préféré rester dans la vieille ville. Halit redoutait de nouveaux conflits, et lorsqu'ils avaient appris, Ali et lui, dans le journal *Halkın Sesi* les nouvelles activités de

l'EOKA B, il avait aussitôt pensé qu'ils feraient les frais de la violence.

Qu'ils soient en train de bronzer, un cocktail à portée de main, de nager ou de se perdre dans le dernier thriller à la mode, les vacanciers cherchaient toujours le soleil, Hüseyin l'avait remarqué. Les chaises longues devaient donc être disposées en rangées orientées vers le levant. Les touristes n'avaient aucune envie de se retrouver face à l'intérieur de l'île. Même Frau Bruchmeyer, devenue une résidente permanente, n'attribuait sa beauté idyllique qu'à l'association du ciel azur et de la mer.

Si lors de leurs brefs échanges elle n'oubliait jamais de prendre des nouvelles de la mère de Hüseyin, elle semblait ignorer que les Chypriotes vivaient sur le fil du rasoir.

Markos continuait à s'inquiéter du lien qu'entretenait Christos avec le nouveau mouvement adepte de l'*Enôsis*. Il lui paraissait absurde que l'on puisse éprouver le besoin de troubler ce paradis touristique. Il voyait bien, à la façon dont les filles arpentaient la plage en bikini, à la façon dont les hommes accumulaient des notes pharaoniques au bar, que ces vacanciers, qu'ils viennent de Grèce ou de plus loin, vivaient dans l'insouciance. En dépit de la pluie de critiques, constante, que Christos déversait sur Markos, celui-ci conservait sa position : pourquoi faire la seule chose qui chagrinerait leur mère ? Mais surtout pourquoi détruire cet eldorado ?

Le Clair de lune continuait à faire salle comble tous les soirs. « Marilyn » chantait trois fois par semaine, relayée le reste du temps par des numéros de cabaret sélectionnés par Markos. L'un des plus populaires était exécuté par une danseuse du ventre de Turquie. Un autre consistait en trois artistes d'une boîte parisienne, Le Petit Moulin rouge, qui accomplissaient la prouesse de danser le french cancan sur la minuscule scène.

Alors que la saison estivale suivait son cours, que la réputation du Sunrise, et de sa boîte de nuit, grandissait, Markos fit venir des chanteurs de toute la Grèce, pour certains des grands noms à Athènes et Thessalonique. Il n'hésita pas non plus à en engager à Paris ou Londres. Savvas étudiait en permanence les comptes et il constatait que, malgré le coût des billets d'avion, Markos réussissait à réaliser des profits conséquents. La carte de membre du Clair de lune était hautement convoitée, et au bout de quelques mois son montant



s'envola. Le tarif des consommations était astronomique, toutefois aucun client ne comptait quand il s'agissait de commander un whisky millésimé.

Pour la première fois à Chypre, la cherté devint désirable en soi : le Clair de lune était l'endroit où être vu. On commença à faire la queue pour pénétrer dans ce club où prix élevé et position privilégiée étaient synonymes. Tous rêvaient de passer la soirée sur l'un des canapés pourpres, d'appartenir ainsi à l'élite, la crème de la crème. Pour ceux qui pouvaient s'offrir un tel luxe, la proximité de maisons modestes, occupées par des familles qui moulaient elles-mêmes leur blé, cultivaient leurs légumes et trayaient leurs chèvres était sans importance. Les habitants de ces mondes parallèles avaient leurs propres sources de satisfaction.

— C'est ce que veut la jet-set, argua Markos lorsque Savvas lui-même regimba devant la nouvelle liste de prix proposée par son employé. Ils méprisent ce qui est bon marché.

— Mais les alcools ne coûtent que deux shillings dans les bars en ville, se tracassa Savvas.

— Faites-moi confiance.

Quand des stars du cinéma prirent l'habitude de fréquenter sa boîte et que, peu de temps après, un célèbre couple d'acteurs hollywoodiens passa deux nuits consécutives à l'hôtel, Markos sut qu'il avait apporté la preuve de sa compétence à tous les niveaux. Dorénavant, aux yeux de son patron, il ne pouvait plus commettre d'impair.

Les affaires continuaient à se développer dans le reste de l'hôtel. Fin septembre, alors que, pour la première fois, les cinq cents chambres de l'hôtel étaient occupées, Savvas Papacosta annonça que le dîner se tiendrait désormais dans la salle de bal.

Avec sa mosaïque au sol, ses élégants piliers fins qui flanquaient l'entrée, cette pièce, comme le hall, avait été inspirée des récentes découvertes à Salamine. Des fouilles avaient mis au jour des tombes, vieilles de plusieurs millénaires, remplies de trésors. Les motifs architecturaux et décoratifs de l'ancienne cité prospère de Constantia – le nom de Salamine sous l'Empire romain –, avaient inspiré Aphroditi. Elle avait reproduit de nombreux détails dans l'espace le plus grandiose de l'hôtel.

La salle de bal jouissait d'une forme circulaire afin d'évoquer un

amphithéâtre. Son pourtour était jalonné d'une douzaine de statues féminines. Les modèles originaux, en roche calcaire, ne mesuraient pas plus de trente centimètres. Aphroditi avait voulu que les siennes dépassent la grandeur nature, si bien qu'elles paraissaient soutenir le plafond, telles les caryatides de l'Érechthéion à Athènes. Chacune d'elles tenait une fleur dans sa main droite. La jeune femme avait résisté à la tentation de les peindre des teintes vives utilisées dans l'Antiquité. Elle tenait à ce que la couleur provienne des murs, où elle avait utilisé, en guise de motif, le visage d'une femme encadré de guirlandes de feuillage vert et doré. Les traits avaient été reproduits avec fidélité, reflets parfaits de ceux de l'original dans le gymnase de Salamine, pourtant ils semblaient étrangement inspirés de ceux d'Aphroditi. D'immenses paires d'yeux faisaient ainsi le tour de la salle et observaient les clients.

Elle avait même commandé des reproductions d'une chaise retrouvée dans l'une des tombes de l'ancienne cité. Les fragments déterrés étaient en ivoire ; le matériau froid et lisse avait été remplacé par du bois. Avec une attention méticuleuse portée aux détails, un artisan avait consacré deux années à la création de la paire de chaises, dupliquant les plaques ornées qui les embellissaient. Tout le monde s'émerveilla devant le sphinx et les fleurs de lotus qui y étaient gravés. Un tapissier avait eu carte blanche pour l'assise rembourrée et il avait choisi une soie dorée, assortie aux dorures appliquées sur la couronne du sphinx. Ces chaises étaient occupées par Aphroditi et Savvas à la table d'honneur. On aurait dit un roi et une reine sur leurs trônes.

Ces deux pièces de mobilier ornemental n'avaient pas été les seules à occuper les meilleurs artisans de Nicosie. Les voilages qui pendaient du plafond, très haut, avaient été brodés au fil d'or pour faire écho au feuillage doré des murs.

Dans ce temple du matérialisme, une partie seulement des anciennes conventions avait été respectée. Les matériaux étaient sans doute plus luxueux que ceux employés à l'édification des objets originaux qui avaient servi de modèle à ces répliques coûteuses. Aphroditi avait réuni dans une même pièce tous les éléments qui avaient fait impression sur les archéologues à Salamine.

— *Agapi mou*, ça te plaît ?

— Je suis sûr que nos clients vont adorer, avait répondu Savvas avec tact, la première fois qu'il avait découvert le résultat, avec les

tentures et les tables disposées en éventail dans la salle à manger.

— Tu ne trouves pas ça chic ?

— Si, ma chérie, c'est très chic, aucun doute là-dessus.

Verres en cristal, assiettes en porcelaine blanche et argenterie parfaitement polie captaient la lumière des lustres et scintillaient.

Au centre du sol circulaire se trouvait une immense reproduction, complétée, de la célèbre mosaïque de Salamine figurant Zeus déguisé en cygne. Cet espace devait servir de piste de danse – et tout particulièrement aux jeunes mariés qui ouvriraient le bal –, et parfois accueillir des pièces de théâtre ou des orchestres. Les ambitions d'Aphroditi pour cet endroit ne connaissaient pas de limites. Famagouste était connue pour sa vie dramatique et artistique, et elle voulait que la renommée de l'hôtel soit attachée à des spectacles prodigieux, jamais vus auparavant.

Pour clore la saison estivale et célébrer le début de leur premier automne, Aphroditi réalisa un vieux rêve. Elle invita des danseurs de Londres à donner une représentation du *Lac des cygnes*. Sur cette mosaïque, dans un cadre pareil, ce serait exceptionnel.

Savvas était anxieux.

— Chérie, ça va nous coûter très cher...

— Nous devons organiser ce genre d'événement, Savvas. Notre établissement est le plus grand, il doit aussi être le plus prestigieux.

Exécuter des pas compliqués sur un pavage de mosaïque était loin d'être idéal, néanmoins Aphroditi était déterminée à trouver une solution. On parvint à un compromis : les danseurs se contenteraient de représenter les scènes clés du ballet.

*Cygnes*, c'est tout ce que mentionnait l'invitation, et à leur arrivée les invités de marque, venus des quatre coins de Chypre, furent une fois de plus stupéfaits par ce que les Papacosta avaient accompli.

Rare étaient ceux à avoir déjà vu une pièce classique dans un théâtre circulaire, et lorsque l'héroïne connaissait sa fin aussi tragique que gracieuse, ils virent évoluer devant eux une étoile qui semblait enserrée dans les ailes d'un cygne. La mosaïque et elle ne faisaient plus qu'un. Le public était debout, applaudissant à tout rompre et réclamant un bis. Même les hommes se tamponnaient les yeux.

— C'était parfait, reconnut Savvas, tout le monde a adoré. Ce qui ne m'empêche pas de continuer à avoir des réserves au sujet des coûts...

— Tout ne tourne pas autour de l'argent, répliqua Aphroditi.

— Au contraire, ma chérie. Au final, tout ne revient qu'à ça.

Aphroditi avait, au fil des ans, souvent entendu ces paroles dans la bouche de son père, et elle espérait qu'ils se trompaient tous deux. Cela reléguait la plupart de ses actions au rang de futilités. Comment l'effet des finitions à la feuille d'or et le spectacle inoubliable du cygne à l'agonie pourraient-ils jamais être quantifiés ? Sur ce sujet, Savvas et elle divergeaient de plus en plus.

Pour lui, toute dépense, quelle que soit sa nature, devait répondre à un but et exigeait une justification : qualité du marbre dans les salles de bains ou bijou destiné à son épouse. Il divisait le chiffre d'affaires par le nombre de clients et de chambres occupées afin de calculer ses profits. Pour lui, il s'agissait d'arithmétique, non d'émotion.

Il appliquait le même principe à son équipe. Ses critères de recrutement étaient tout aussi implacables. Il voulait les meilleurs pour son hôtel et il ne s'inquiétait pas de savoir qui ils étaient tant qu'ils arrivaient à l'heure, ne commettaient pas d'erreurs, ne volaient pas les clients et ne réclamaient pas d'augmentations.

Cette philosophie pragmatique avait abouti à un équilibre du nombre des Chypriotes grecs et turcs au sein du personnel, dans des proportions à l'image parfaite de la réalité de l'île. Pour chaque Chypriote turc, il y avait quatre Grecs, et tous (même ceux pour qui le turc était la langue maternelle) parlaient grec et anglais. L'équipe contenait aussi quelques Arméniens et Maronites. Les clients étrangers n'avaient que peu de moyens de les distinguer les uns des autres. Tous les membres du personnel devaient travailler dur pour satisfaire le patron, indépendamment de leur origine ethnique. À la fin de l'année, l'hôtel employait mille personnes.

Si Savvas Papacosta ne portait pas un grand intérêt personnel à la richesse culturelle de Chypre, il fit néanmoins une concession au Sunrise. Il accepta l'instauration, une fois par semaine, d'une nuit chypriote, avec plats et danses locaux.

Ces soirs-là, les membres du personnel, Grecs et Turcs, devaient porter une tenue traditionnelle et montrer les pas de base. Les hommes avaient fière allure avec leurs gilets et leurs écharpes rouges, leurs culottes bouffantes et leurs bottines de cuir. Les femmes étaient belles avec leurs longues jupes amples cramoisies et leurs blouses blanches. Aucun employé n'était obligé à participer, mais on

remarquait ceux qui ne le faisaient pas. De temps à autre, Emine convainquait Hüseyin de prendre part à ces festivités. C'était un moyen supplémentaire de gagner de l'argent et il dansait très bien.

La plupart des étrangers avaient beau trouver les pas difficiles, surtout les Américains, ils étaient enchantés par la nourriture, ayant l'occasion de goûter à la « véritable » Chypre. Le chef formé en France prenait sa soirée, et ceux des deux meilleures tavernes de Nicosie faisaient le déplacement. Ils arrivaient avec des plateaux de spécialités et consacraient leur journée à en préparer d'autres. Les convives se jetaient sur le buffet pour remplir leurs assiettes de boulettes de viande, de halloumi, de feuilles de vigne farcies et de *kleftiko*, et s'extasiaient ensuite devant la variété de desserts : *kataifi*, baklava, sans oublier toutes les friandises turques. Beaucoup n'avaient jamais bu de *zivania*, servie en quantités généreuses. L'hôtel avait même commandé de la vaisselle bon marché pour que les clients puissent les briser et écrire sur leurs cartes postales : « On s'éclate vraiment ici ! »

Énergisés par l'alcool et les pâtisseries, les touristes dansaient jusqu'à minuit, avant de se rendre au Clair de lune et de prolonger un peu la fête. Lorsqu'ils émergeaient de l'obscurité pourpre, ils traversaient le hall pour aller se poster sur la terrasse et regarder le soleil apparaître à l'horizon. Ainsi que Savvas Papacosta l'avait toujours désiré, le Sunrise était le meilleur endroit où observer ce phénomène quotidien. Le spectacle qu'il offrait était proprement sidérant.

La plage devint un peu plus calme début octobre, mais Hüseyin ne fut pas privé de travail pour autant. Il fut chargé de raccommorder les chaises longues et les parasols abîmés, puis il participa aux réparations du bateau de l'hôtel. Suivirent de nombreuses autres opérations de maintenance sur le front de mer. De son côté, le salon de coiffure avait une fréquentation légèrement en baisse, ce qui permettait à Emine de prendre quelques heures ici ou là pour rendre visite à des clientes d'un certain âge qui aimaient se faire couper, ou permanenter, les cheveux à domicile.

L'une de ses habituées était Irini Georgiou, sa voisine. Pour la première fois depuis plusieurs mois, Emine se rendit chez elle, traversant simplement la rue, pourvue de shampooing et d'une poignée de bigoudis. Le temps que la mise en plis prenne elles eurent tout le loisir d'échanger ragots et nouvelles.

— Markos s'en sort si bien, nota Irini avec fierté.

— La boîte de nuit est un grand succès, confirma Emine. Si tu savais combien de clientes nous en parlent ! L'une de nos habituées est une dame allemande d'au moins soixante-dix ans, et elle y va tous les soirs !

— Markos m'a parlé d'elle. Et comment va ton Hüseyin ?

— Eh bien, il s'est constitué un joli petit pactole au cours des derniers mois. Je ne sais pas s'il rêve de travailler sur la plage éternellement, au moins ça lui permet de faire du sport...

Aucune des deux femmes n'aborda la question de la politique. L'été avait été une période de grande instabilité, elles en étaient toutes deux conscientes. Au début de l'année, il y avait eu la menace d'un putsch visant Makarios, et la Turquie avait mis ses troupes en état d'alerte. Les Chypriotes turcs avaient reçu pour instruction de faire des réserves de nourriture chez eux, et Emine avait rempli ses placards. Le

coup d'État avait été évité, toutefois Makarios continuait à rencontrer des oppositions, de la part de certains de ses propres évêques comme de la junte grecque. La menace, toujours présente, et la peur rendaient les deux femmes nerveuses, leur interdisant le sommeil. Par miracle, la situation politique n'avait que peu d'effet sur le tourisme.

Dans ses projections financières, Savvas Papacosta avait anticipé une baisse conséquente des réservations avec l'arrivée de l'automne. En dépit de celle-ci, les profits devraient rester importants. Il n'avait pas prévu, en revanche, que les vacanciers de juillet voudraient revenir en novembre. Ce qui signifiait que l'hôtel était encore à moitié plein. Les températures restaient douces, le soleil chaud et délicieux, quant à la mer, elle promettait de conserver sa tiédeur. Les boutiques et les cafés les plus chics de la ville restèrent ouverts et le Clair de lune continua à faire salle comble chaque soir.

Une fois par semaine, Aphrodité téléphonait à ses parents. Trifonas s'enthousiasmait pour tout ce qui touchait au Sunrise, et elle consacrait la plupart de la conversation à répondre à son flot de questions. Elle fut très surprise, un jour de novembre, que ce soit sa mère qui décroche le combiné à la place de son père. Aphrodité l'entendit tousser – elle aurait préféré le savoir au golf, plutôt que malade. Elle envisagea de leur rendre visite.

— J'aimerais autant que tu attendes un peu, préconisa Savvas. Les clients aiment nous voir. Ou plutôt te voir...

Ce n'était pas un compliment en l'air : la présence d'Aphrodité galvanisait les femmes tout comme les artistes de la boîte de nuit enflammaient leurs époux. Que porterait-elle pour le dîner ? Arborerait-elle des bijoux spectaculaires ? De telles questions occupaient leurs esprits.

— Je m'inquiète un peu pour...

— Pourquoi n'attendrais-tu pas janvier ? Les réservations vont se calmer après Noël. Ce serait une période nettement plus propice.

Aphrodité eut besoin de quelques minutes pour prendre toute la portée des mots de Savvas.

— Mais...

— Tu ne peux pas y aller maintenant.

— Savvas ! Je crois que mon père est...

— Je t'ai dit ce que j'en pensais, l'interrompit-il avant d'abattre son poing sur la table. Nous devons investir toute notre énergie dans

cette entreprise, Aphroditi.

Pour la première fois, elle comprenait que le travail prévalait, aux yeux de son mari, sur tout le reste. Et pour la première fois il avait haussé le ton en sa présence.

Elle battit en retraite, frémissant sous l'effet conjugué de la colère et du choc. Les jours qui suivirent elle vint à l'hôtel jouer son rôle de femme du patron, mais elle ne lui adressa pas un seul mot.

La popularité de la boîte de nuit ne faiblissait pas. Elle ne dépendait pas du soleil, et Chypre comptait suffisamment d'hommes d'affaires fortunés en quête de whisky et de divertissement. Markos dénichait en permanence de nouveaux numéros, meilleurs que les précédents, et il veillait à ce que les plus grandes marques d'alcool soient sur sa carte. Les riches venaient en milieu de semaine, et les hommes politiques plutôt le week-end. Tous restaient jusqu'à l'aube. Leur hôte les appelait par leur prénom et savait les placer avec doigté. Il lisait plusieurs quotidiens, ce qui lui permettait de connaître les inimitiés, ou rivalités, entre ses différents clients. S'il n'avait pas fait preuve d'un tact exemplaire, plusieurs d'entre eux seraient allés voir ailleurs, bien qu'à contrecœur. Le Clair de lune demeurait l'endroit où être vu.

L'assurance de Markos fut décuplée lorsque sa boîte de nuit devint la clé de voûte des ambitions de son patron. Il savourait les éloges de ses habitués, collègues et même concurrents, ainsi que le respect qu'ils lui vouaient. Tous d'ailleurs, à l'exception d'Aphroditi Papacosta, semblaient reconnaître son talent. Pour fêter le premier trimestre de succès depuis l'inauguration, il s'offrit trois nouveaux costumes taillés sur mesure, avec les revers larges à la mode, et des pantalons légèrement évasés pour cacher ses chaussures à talonnettes. La coupe élégante de ses costumes soulignait sa minceur et le grandissait.

Il arrivait au travail en fin d'après-midi pour s'assurer que tout était en place au Clair de lune, au même moment qu'Aphroditi Papacosta en général. Un jour de décembre, ils se retrouvèrent nez à nez à l'entrée de l'hôtel. Le portier leur tint la porte ouverte, et Markos s'effaça évidemment pour laisser passer la jeune femme. Il remarqua que, à son habitude, elle adressait au directeur de l'établissement un sourire sincère.

Son expression se modifia quand elle se tourna vers Markos. Ses



lèvres s'étirèrent, pourtant les plis discrets autour de ses yeux avaient disparu. Son regard était vide.

— Bonsoir, lui dit-elle poliment.

— Bonsoir, Kyria Papacosta. *Ti kanete* ? Comment allez-vous ?

Ce ton protocolaire était ridicule, seulement après tout ce temps elle ne l'avait pas encore invité à l'appeler par son prénom. Elle ne se donna d'ailleurs pas la peine, à cette occasion comme si souvent auparavant, de répondre à sa question de pure forme.

Savvas traversait le hall pour venir saluer son épouse. Ainsi qu'il arrivait toujours lorsqu'il n'allait pas la chercher à leur appartement, elle était un peu en retard. Certains de leurs invités étaient déjà au bar, et elle aurait dû être la première.

— Markos ! Tout va bien ? lui lança Savvas.

Sans attendre de réponse, il agrippa Aphroditi pour l'entraîner vers la terrasse. Elle se dégagea, mais le mal était fait : une marque sur son bras, tel un bracelet.

Markos descendit au Clair de lune et vérifia que les verres brillaient, que les bouteilles étaient alignées dans le bon ordre et que les tabourets étaient disposés à intervalle régulier. Il était l'ordonnateur de ce monde souterrain. Il passa la main sur le bras d'un fauteuil en velours pour lisser ses poils, puis déplaça une petite pile de serviettes en papier afin qu'elle soit bien au centre du bar. Les mots « Clair de lune » étaient imprimés dessus.

Lorsqu'il fut satisfait de l'ensemble, il remonta au bar. Savvas aimait le savoir présent.

Il y avait du monde ce soir-là. L'hôtel organisait un dîner de gala pour la Saint-Nicolas, la fête d'Agios Nikolaos. Markos contournait un groupe de convives pour atteindre le bar quand un bras surgit devant lui, lui barrant la route. Il reconnut le bracelet orné inspiré d'un modèle antique et la bague en saphir qui l'accompagnait. Aphroditi avait tendu la main pour lui confier un verre vide.

Le geste était péremptoire. Markos n'avait d'autre choix que de prendre le verre avant de continuer son chemin. Un échange silencieux de mépris et de servitude amère.

Après avoir salué les employés du bar, le jeune homme se dirigea vers l'extrémité de la terrasse pour se présenter à de nouveaux clients. Les températures restaient suffisamment agréables pour qu'ils supportent d'être dehors. Il commencerait par les faire rire, puis il les

charmerait en leur décrivant le programme du Clair de lune pour la soirée. Il s'attaquerait ensuite à un autre groupe. Le dîner ne serait pas encore servi que, déjà, il aurait l'assurance d'avoir toutes ses tables occupées.

Aphroditi savait toujours où Markos Georgiou se trouvait quand ils étaient dans le même lieu. Il suffisait qu'elle entende des éclats de rire : il n'y avait que lui pour les provoquer.

À la fin de l'année, Savvas annonça à son épouse que les profits de l'hôtel avaient atteint le double de ses prévisions. La principale raison en était le succès de la boîte de nuit.

— De tous nos employés, cet homme est notre plus grand atout, ajouta-t-il.

Aphroditi l'écouta en silence, se forçant à sourire.

En janvier il ne restait plus que quelques clients en résidence prolongée, toutefois le restaurant et le bar continuaient à attirer du monde. Le Clair de lune ne fermait jamais ses portes avant 4 heures du matin. Même s'il fallait parfois commander quelques pièces de mobilier supplémentaires, Aphroditi se sentait inutile la plupart du temps. Son rôle touchait à sa fin.

Lorsqu'elle appela ses parents un week-end, personne ne répondit. Elle devina aussitôt que quelque chose de grave s'était produit. Les Markides ne sortaient pas le samedi soir. Quelques heures plus tard, le téléphone des Papacosta sonna. C'était Artemis.

— Ton père est à l'hôpital, dit-elle. Peux-tu venir ?

Aphroditi comprit à peine les explications de sa mère, les mots « examens » et « perte de poids » furent les seuls à se détacher entre deux sanglots étouffés.

Elle prit le premier vol disponible pour Londres et n'arriva que le mardi. Les examens évoqués par Artemis avaient confirmé le cancer du poumon de Trifonas Markides. Dû à sa consommation quotidienne de soixante cigarettes, il était inopérable. Son état s'était détérioré d'un coup.

Aphroditi gagna directement l'hôpital depuis Heathrow. Elle trouva sa mère qui serrait les mains glaciales de son père. Il s'était éteint une heure plus tôt.

D'abord paralysées par le choc, la mère et la fille furent bien vite engluées dans le double borborygme du chagrin et de la paperasse. Toutes

deux savaient comment gérer la situation à Chypre. Ici, elles étaient perdues. Il y avait tant de problèmes à régler et de formalités à prendre en compte, sans oublier l'organisation complexe d'un enterrement britannique. Trifonas Markides comptait de nombreux amis dans la communauté grecque locale, et ils se mobilisèrent : les femmes s'affairèrent, préparant à manger, tandis que les hommes donnaient des conseils pratiques avisés.

Savvas débarqua trente-six heures plus tard.

— Ma chérie, je suis vraiment désolé, lui dit-il inutilement.

Désolé pour quoi ? songea-t-elle. Parce qu'il l'avait tenue éloignée de son père jusqu'à tant qu'il soit trop tard ? Elle ne le lui pardonnerait jamais.

Mère et fille continuaient à verser des larmes, leurs lamentations empreintes d'une peine réelle. Savvas était exclu de leur chagrin.

Durant les semaines qui suivirent la mort et l'enterrement, Savvas fit plusieurs allers-retours, alors qu'Aphroditi restait avec sa mère. Il quittait toujours Chypre l'esprit tranquille : le Sunrise était entre de bonnes mains. Markos Georgiou connaissait parfaitement sa ligne de conduite, mieux que Costas Frangos encore.

À l'issue de la commémoration des quarante jours de deuil, il fut l'heure d'ouvrir le testament. Trifonas Markides avait légué à son épouse de quoi mener une existence aisée. Il avait prévu un petit quelque chose pour chacune de ses trois sœurs vivantes, installées à Chypre, et ses parts du Sunrise revenaient à sa fille. Il n'y avait rien d'autre.

— Mais et tous ses autres placements financiers ?

— Savvas, ne te laisse pas contrarier par ça, lui dit Aphroditi dans l'espoir de l'amadouer. Il a investi beaucoup dans notre projet. Peut-être n'avait-il pas tellement plus.

— Il avait une entreprise d'export, j'en suis certain. Il y a des conteneurs sur les quais qui portent le nom de Markides, lâcha Savvas, échouant à dissimuler sa déception et son incrédulité.

Le Sunrise était déjà plein pour l'été prochain. Cela avait été l'occasion de longs échanges téléphoniques avec son beau-père concernant son projet de rénovation complète du Paradise Beach. Trifonas Markides lui avait promis son soutien. Un concurrent direct du Sunrise était déjà en construction, et Savvas savait, un nœud dans le ventre, qu'ils allaient être distancés. Il ne parvenait pas à

s'expliquer la teneur du testament.

Aphroditi percevait bien l'humeur sombre de son mari. Un nuage noir semblait flotter en permanence au-dessus de lui. Dans l'immédiat, elle devait d'abord penser à sa mère, et elle lui proposa tout naturellement de rentrer avec eux à Chypre. En réalité, ni Savvas ni elle n'insistèrent, convaincus qu'elle apporterait son chagrin dévastateur. C'était de toute façon hors de question. Puisque Trifonas Markides était enterré à Southgate, son épouse tenait à rester près de lui dans le respect des rites funéraires. De surcroît, ses sentiments au sujet de Chypre n'avaient pas changé.

À son retour à Famagouste, peu après la messe des quarante jours en l'honneur de son père, Aphroditi comprit que si Costas Frangos avait su régler les affaires courantes avec professionnalisme, c'était véritablement Markos Georgiou qui avait tenu l'hôtel, ainsi que Savvas s'empessa de le lui faire remarquer.

— Nous avons tellement de chance d'avoir quelqu'un comme lui. Il est exceptionnel. Il maîtrise les rouages financiers à la perfection. Les employés l'apprécient, les clients aussi...

— Et Frau Bruchmeyer le vénère, le coupa-t-elle. Parfois je me demande s'il n'entretient pas de faux espoirs...

— Aphroditi ! Bien sûr que non ! Ne dis pas des choses pareilles !

Il lui était insupportable que son mari ne puisse entendre un seul mot négatif sur l'homme qui avait, pour la première fois dans les faits, assumé le rôle de bras droit.

Sous son chagrin, elle nourrissait un ressentiment profond pour Savvas, qui l'avait empêchée d'aller voir son père mourant. Toutes ses émotions étaient dominées par une colère constante, alimentée par l'impression d'avoir été privée d'un véritable adieu.

Suite au décès de son beau-père, Savvas décida, à défaut de construire un nouvel hôtel, d'améliorer l'ancien. Cela aurait au moins le mérite de changer les idées de son épouse endeuillée. Sans enthousiasme, il prit rendez-vous avec son architecte pour voir s'il était possible de modifier l'extérieur du Paradise Beach afin de le moderniser.

Aphroditi s'attaqua à la refonte de l'intérieur. Elle était heureuse d'avoir de quoi s'occuper pour les mois à venir.

Un vendredi de la fin mars, elle prit le chemin d'un grossiste en tissus, dont les bureaux se trouvaient en centre-ville.

C'était une belle matinée au ciel dégagé, et les cafés de la place principale étaient pleins, leurs clients jouissant de la douceur printanière. Les orangers qui bordaient les rues conduisant à la place ployaient sous les fleurs blanches, qui embaumaient l'atmosphère de leur parfum sucré. L'un des principaux événements culturels de la ville, le festival de l'orange, allait bientôt avoir lieu, et Aphroditi dépassa un groupe de personnes qui s'occupaient des préparatifs. Elles construisaient un gigantesque navire en oranges, qui défilerait dans les rues pour célébrer la prospérité, et la bonne santé, que ce fruit apportait à Famagouste.

Aphroditi jeta un coup d'œil aux vitrines en passant. Elle avait ses boutiques préférées, mais de nouvelles ouvraient en permanence et la mode paraissait changer au jour le jour. L'hiver prochain, elle s'essaierait peut-être aux pattes d'éléphant, et pourquoi pas aux combinaisons-pantalons, que tant de mannequins arboraient. Pour l'heure, néanmoins, elle préférait en rester aux robes. Il y avait tant de choix, en termes de forme et de couleur, et les tissus fleuris étaient de nouveau à la mode.

En sortant d'un magasin, Aphroditi aperçut un visage familier. Markos Georgiou, attablé à la terrasse d'un café en compagnie d'une

jeune femme. Ils souriaient et discutaient avec animation. Aphroditi n'avait jamais vu le majordome de son mari dans un autre cadre que celui de l'hôtel, et elle n'imaginait pas qu'il puisse avoir une vie personnelle. Elle remarqua d'abord qu'il ne portait pas de veste. Elle l'avait rarement vu en manches de chemise, tant le code vestimentaire était strict au Sunrise. Il se balançait légèrement d'avant en arrière sur son siège, avec une grande décontraction. La femme était radieuse. Ses longs cheveux noirs, détachés, lui arrivaient aux épaules, et son large sourire dévoilait, comme chez Markos, une rangée de dents d'un blanc parfait. Aphroditi pensa à celles de son mari légèrement tachées de nicotine.

Ils semblaient très à l'aise ensemble, peut-être plus même que la plupart des couples aux tables voisines, qui n'avaient pas l'air d'entretenir des liens aussi étroits. Ils avaient l'air faits l'un pour l'autre, et devant une telle complicité Aphroditi sentit la morsure de la jalousie.

Markos se leva dès qu'il l'aperçut. Il avait conscience, lui aussi, du caractère inhabituel de cette rencontre en dehors de l'hôtel. Après tant d'années, c'était étrange. À son habitude, il se montra d'une politesse irréprochable, adoptant le ton solennel dont il usait toujours avec elle.

— Bonjour, Kyria Papacosta. Permettez-moi de vous présenter...

Aphroditi tendit la main et nota que l'autre femme avait du mal à se lever.

— Oh, restez assise, je vous en prie ! Je ne m'étais pas rendu compte...

La grossesse de la compagne de Markos était très avancée et elle heurta le rebord de la table avec son ventre en voulant se redresser. Elle se rassit.

— À combien...

— Presque huit mois, répondit-elle.

Elle resplendissait.

— Formidable ! Plus qu'un mois à attendre ! Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Markos nous donnera des nouvelles, n'est-ce pas ?

Elle se tourna vers le collaborateur de son mari, qui hocha la tête. Bizarrement, sans doute à cause des charmes qu'il déployait à l'intention de la clientèle féminine, Aphroditi en avait déduit qu'il était célibataire.

Elle s'éloigna. Elle n'avait aucune envie de prolonger la discussion avec Markos. Dans le meilleur des cas, ils étaient mal à l'aise, et elle ne parvenait pas à feindre un plaisir qu'elle ne ressentait pas.

Quelques instants après son départ, le couple fut rejoint par un autre homme.

Aphroditi se surprit à repenser à cette rencontre tout l'après-midi. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, elle était déconcertée par cette double découverte : Markos avait une femme et surtout il allait devenir père. Elle ne parvenait pas, cependant, à mettre le doigt sur ce qui l'ennuyait là-dedans. Depuis un an, elle commençait à nourrir des envies de maternité, et chaque mois lui apportait une déception. Peut-être cela expliquait-il sa réaction.

Le lendemain matin, le téléphone de l'appartement sonna. Savvas était parti pour un rendez-vous au Sunrise quelques heures plus tôt. Aphroditi entendit une voix d'homme à l'autre bout du fil. Un Anglais. Elle se mit à trembler : il avait dû arriver quelque chose à sa mère.

— Mrs Papacosta ?

— Oui, répondit-elle en se laissant choir sur le premier fauteuil. C'est moi, ajouta-t-elle.

— George Matthews à l'appareil. Du cabinet Matthews et Tenby.

Il y eut un silence. Tous deux se demandèrent si la communication avait été coupée – cela arrivait souvent.

— Nous nous sommes rencontrés il y a de cela quelques mois, lors de la lecture du testament de votre père.

Aphroditi s'en souvenait aussi bien que si ça avait eu lieu la veille.

— De nouveaux documents sont entrés en notre possession... Êtes-vous toujours là, Mrs Papacosta ?

— Oui, murmura-t-elle, comprenant que l'appel ne concernait vraisemblablement pas la santé de sa mère.

— Il semblerait que votre père ait procédé au transfert de propriété de ses entreprises peu avant sa mort. Il a tout mis à votre nom.

— Mais le testament...

— Ce sont deux choses distinctes.

Aphroditi eut besoin de quelques secondes pour prendre la mesure de cette révélation. Son père était un homme près de ses sous, il avait dû choisir la solution la plus rentable pour sa fille.

— Votre mère a dû en être informée et donner son accord, poursuivit-il.

Aphroditi garda le silence. Elle se demandait soudain si son père se savait déjà mourant la dernière fois qu'elle l'avait vu.

— Mrs Papacosta ?

— Je suis là... Merci de m'avoir prévenue.

— Avez-vous des questions ?

— Pas dans l'immédiat, je vous remercie.

Aphroditi voulait l'annoncer à Savvas. Cette nouvelle aurait un impact considérable sur leur avenir. C'était exactement ce que son époux avait appelé de ses vœux.

Le temps que George Matthews comprenne qu'il n'y avait vraiment plus personne à l'autre bout du fil, Aphroditi était déjà dans l'ascenseur, qui la conduisit au rez-de-chaussée.

Elle n'hésita pas à accélérer sur la route en ligne droite qui menait à l'hôtel, franchit le portail en fer forgé et se gara à côté de la voiture de son mari. Le cœur battant la chamade, elle courut vers l'entrée.

Le soleil qui frappait les vitres brillantes lui permit de voir son propre reflet distinctement, alors que l'intérieur paraissait plongé dans le noir. Elle déboula dans le hall et percuta de plein fouet Markos, qui venait dans la direction opposée. Son sac à main lui échappa, et son contenu s'éparpilla aux quatre coins.

Markos n'avait jamais vu la femme de son patron adopter une démarche plus rapide qu'un train de sénateur très digne. Pas plus qu'il n'avait vu sa coiffure ou sa tenue autrement que parfaites.

Plusieurs membres du personnel s'étaient jetés à quatre pattes pour aller retrouver les affaires qui s'étaient glissées sous les meubles ou dans les pots des plantes.

Aphroditi ne dissimulait pas son irritation. Elle arracha sa clé de voiture de la main de Markos.

— Vous ne pouvez pas faire un peu attention ?

Il s'écarta, endurant l'injustice sans broncher. Ce n'était pas, et de loin, la première fois qu'elle le congédiait de la sorte, et il ajouta cette offense à la longue liste de celles qui l'avaient précédée.

Aphroditi fondit sur la porte indiquant « réservé au personnel », dans le coin le plus reculé du hall, et entra sans frapper.

— Savvas, j'ai à te parler.

Il ne cacha pas sa surprise de voir sa femme. Elle était



étonnamment rouge, débraillée presque, et souriante pourtant. Il se leva de son fauteuil de bureau et demanda à Costas Frangos de revenir une heure plus tard. Avant même qu'ils soient seuls, Aphroditi commença à lui annoncer ce qui s'était passé.

— Nous n'avons plus besoin de ce tissu ! annonça-t-elle d'une voix triomphale en sortant un échantillon de son sac. Nous n'allons pas redécorer le Paradise Beach ! Nous allons le reconstruire !

— Comment ça ? s'étonna Savvas.

Aphroditi ne put retarder davantage les explications.

— Notre rêve va donc se réaliser ! s'exclama-t-il.

Savvas avait conservé les plans de son nouveau projet dans le dernier tiroir de son bureau. Il les sortit et les déroula. Il sourit à sa femme, ce qui n'était pas arrivé depuis une éternité.

— Rien ne pourra nous arrêter maintenant, dit Aphroditi.

— Rappelons cet avocat. Nous devons récupérer cet argent le plus vite possible. J'obtiendrai un prêt en attendant.

— Mon père approuverait cette idée, j'en suis certaine.

Elle sentit se relâcher entre eux la tension présente depuis la mort de Trifonas Markides.

Trois mois plus tard, Aphroditi avait vendu les entreprises de son père et le couple disposait des moyens financiers nécessaires à la destruction du Paradise Beach, puis à sa reconstruction.

Le nouvel hôtel posséderait vingt-cinq étages et six cents chambres, mais il serait d'un moins bon standing que le Sunrise, visant une clientèle plus modeste. Son échelle avait pour but de garantir des profits rapides. S'ils investissaient jusqu'au dernier centime et faisaient avancer les travaux à un rythme soutenu, garantissant une prime pour les heures supplémentaires, ils pourraient ouvrir moins de dix-huit mois plus tard. Ils prirent la décision ensemble. Plus ils mettraient d'argent dans ce projet, plus vite ils en récolteraient les fruits.

— Tu risques de ne pas avoir de nouveaux bijoux avant un petit moment, murmura Savvas d'un air de contrition feint.

— Je crois que j'ai largement de quoi faire, répondit Aphroditi. Il n'y a déjà pas assez de jours dans un mois pour que je puisse tous les porter.

Elle n'exagérait pas. Lors de la première année du Sunrise, les bénéfices furent si constants et importants que Savvas avait presque

eu du mal à en suivre le fil, lui avaient permis de commander régulièrement de nouvelles parures pour son épouse. Il achetait l'or au poids et les pierres à différents vendeurs afin de calculer la valeur initiale de son investissement. Un joaillier, en général Giannis Papadopoulos, le meilleur de la ville, touchait alors une somme pour dessiner, et créer, des pièces. Aphroditi était très impliquée dans ces deux processus. Si sa préférence allait à la simplicité et la modernité, elle aimait ajouter des détails inspirés des bijoux trouvés dans les tombes de Salamine. Cela ajoutait de la valeur aux objets finis, même si c'était celle des matériaux bruts qui importait à Savvas Papacosta.

Dorénavant, il n'avait plus de temps que pour ceux qui lui vendaient du béton et du verre, et il calculait aussi déjà son retour sur investissement.

Irini Georgiou ne voyait presque plus son fils aîné dernièrement. Désormais il arrivait au Sunrise dès 9 heures pour ne le quitter qu'à 4 heures du matin, le lendemain. L'hôtel n'aurait pu rêver d'un meilleur représentant. Son charme lui permettait de résoudre les problèmes et les scènes provoquées par les clients, qu'il s'agisse d'un ennui de plomberie ou d'une erreur involontaire dans une facture. Tous repartaient pleinement satisfaits, et beaucoup avaient même l'impression que Markos était le propriétaire des lieux.

Irini ne croisait pas plus souvent Christos. Il se montrait évasif ou absent et elle n'osait pas creuser la question. Par chance, elle avait un sujet de distraction. Maria venait de donner le jour à leur premier petit-enfant, et Irini passait l'essentiel de sa journée chez sa fille, à chanter des berceuses au petit Vasiliki. C'était un remède apaisant aux violences perpétrées à proximité. Chaque fois que son mari, au retour du *kafenion*, lui annonçait une nouvelle attaque à la bombe de l'EOKA B, visant un commissariat ou un homme politique, elle serrait plus fort le bébé dans ses bras.

La haute saison arriva et le Sunrise connut la prospérité. Il n'avait pas tardé à prendre la place du meilleur hôtel de Chypre et devait souvent refuser des clients. Il ne disposait tout simplement pas d'assez de chambres.

Hüseyin songeait parfois, en considérant les touristes, combien ils ignoraient tout des tensions sur l'île. Les vacances étaient un moment de repos et de détente, une occasion pour les hommes d'affaires de passer du temps avec leurs épouses et enfants dans un lieu où ils ne pouvaient pas être dérangés. Une poignée survolaient les gros titres des journaux étrangers en vente à l'hôtel, sans pour autant jamais les sortir du présentoir. La presse chypriote n'était pas disponible à l'hôtel ; seuls le *International Herald Tribune*, *The Times*, *Le Figaro* et *Die Zeit* côtoyaient les magazines sur papier glacé et quelques livres de poche.

Hüseyin savait que la première page des quotidiens locaux les aurait troublés. Derrière le tableau idyllique de mer, de soleil et de sable, couvait une guerre civile. Le climat d'incertitude inquiétait tous les Chypriotes, qu'ils soient ou non directement menacés.

Il y avait toujours des journaux qui traînaient chez lui, rapportés par son père ou Ali. Ils déclenchaient sans exception discussions et disputes. Au cours des derniers mois, des dizaines d'attentats à la bombe avaient eu lieu. Les commissariats étaient les principales cibles, et ces attaques avaient permis aux activistes de dérober quantité d'armes et de munitions. En avril il y avait eu plus de trente explosions en une seule journée à Paphos, Limassol et Larnaca.

— Ne te tracasse pas trop, Hüseyin, lui dit Emine en le voyant froncer les sourcils devant les gros titres. Nous ne sommes pas la cible cette fois.

— Ta mère a raison, renchérit Halit, son père. Ce n'est pas nous

qu'ils cherchent à terroriser. Et j'ai l'impression que Makarios obtient de bons résultats, de toute façon.

Afin de contrer les activités de l'EOKA B, l'archevêque avait créé une nouvelle force de police auxiliaire, l'Unité de réserve tactique. Elle était chargée de missions de localisation et, rien que ce mois-là, avait arrêté quarante partisans de Ghrivas.

— C'était différent dans les années soixante, affirma Halit pour rassurer ses enfants. Nous craignons pour nos vies rien qu'en marchant dans la rue.

Hüseyin n'avait pas besoin qu'on lui rafraîchisse la mémoire. Même s'il n'était encore qu'un garçon, il se rappelait parfaitement cette époque, surtout l'été 1964, lorsque l'île avait failli basculer dans la guerre. Les Grecs avaient attaqué le village turc de Kokkina au nord, convaincus que la Turquie y envoyait des armes. Cette dernière avait répliqué à coups de napalm et de roquettes. Si la guerre totale avait été évitée, la zone avait été placée sous blocus économique et des familles comme les Özkan avaient connu de graves privations.

C'était suite à ces événements que Halit avait installé les siens dans le village enclavé. Ils avaient été rapidement rejoints par sa sœur, veuve, et son fils Mehmet. Si l'endroit était plus sûr, il ressemblait aussi beaucoup à une prison. Hüseyin gardait un souvenir particulièrement vivace de la faim permanente. Ils partageaient tout ce qu'ils avaient, mais ça ne suffisait jamais. De nombreux aliments de base ne leur parvenaient pas et ils se contentaient de ce que Halit et Mehmet réussissaient à rapporter quand ils prenaient le risque de quitter la zone surveillée.

Hüseyin se rappelait que sa mère se mettait dans tous ses états s'ils n'étaient pas rentrés avant le crépuscule. Postée près de la porte, elle scrutait la rue pendant ce qui lui avait semblé, à l'époque, des heures, et lorsque les deux hommes finissaient par apparaître, elle ouvrait grand les bras et serrait son mari comme s'il avait disparu durant des semaines.

Un jour, le père de Hüseyin était rentré seul. En quelques secondes une foule avait envahi la rue dans un véritable brouhaha. Le petit garçon, tenu à l'écart, avait cherché à apercevoir l'un ou l'autre de ses parents.

Il était trop jeune pour qu'on lui explique ce qui se passait, pourtant il avait remarqué que les femmes pleuraient sans bruit et que

les hommes étaient devenus anormalement silencieux. Il avait attendu, en la redoutant, la suite. Quelque chose de grave s'était produit.

Peu après, Halit avait été emmené sous les yeux de Hüseyin. C'était en juillet et un immense nuage de poussière s'était soulevé dans le sillage du camion.

Personne ne lui avait dit d'aller se coucher ce soir-là et, pour une fois, il avait été autorisé à jouer au ballon dans la rue avec un groupe de garçons plus âgés, qui veillaient à ne pas s'approcher trop près des barbelés la condamnant à une extrémité.

Avant le lever du soleil, le camion était revenu avec le corps de son cousin. C'était le premier cadavre que Hüseyin voyait. Quelques jours plus tôt, Mehmet s'amusait avec le petit garçon dans la cour, lui souriant, le taquinant, le soulevant dans ses bras ; il faisait le gardien de but et Hüseyin cherchait à le dribbler. À présent il était immobile et pâle. Hüseyin s'était perché sur une chaise dans un coin de la pièce pour dépasser tous ceux réunis autour du mort. C'était plus fort que lui, il avait voulu voir.

Mehmet avait quinze ans de plus que Hüseyin. Il avait étudié pour devenir avocat, et son jeune cousin lui vouait un véritable culte.

Mehmet s'enorgueillissait d'être élégant. « Un homme devrait toujours mettre une chemise propre pour aller travailler », disait-il à Hüseyin. Ce jour-là, le petit garçon avait remarqué qu'il était habillé différemment. Il portait une chemise sale, aussi cramoisie que le drapeau turc.

Les adultes s'étaient efforcés de protéger les enfants de leur mieux, mais ils n'avaient pu leur cacher la vérité. Quelqu'un avait roué Mehmet de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les Özkan n'en parlaient plus, cependant il ne s'écoulait pas une journée sans que Mehmet n'occupe leurs pensées, et son souvenir restait bien vivant grâce au prénom qu'ils avaient donné à leur petit dernier, arrivé par surprise, quelques années plus tard. « C'est comme s'il avait été envoyé pour remplacer ton cousin. » Voilà ce qu'Emine avait dit à Hüseyin, elle qui à quarante et un ans ne se croyait plus en âge de concevoir.

Durant la période qui avait suivi l'assassinat de Mehmet, Hüseyin se rappelait une faim encore plus vive. Personne dans sa famille n'avait voulu prendre le risque d'aller acheter de la nourriture, ils s'étaient donc contentés de légumes secs pendant plusieurs mois.

Maigre à l'époque, Hüseyin était resté mince, même si sa musculature s'était considérablement développée depuis.

Tout s'était arrangé lorsque sa famille avait emménagé en ville. Ils s'y sentaient plus en sécurité, et ses parents avaient retrouvé leur sourire. Chaque famille, grecque ou turque, semblait avoir vécu une tragédie.

« C'est une chose que nous partageons tous, observait Emine. Quand on perd un être cher, peu importe qui l'on est. La douleur est aussi grande, aussi épouvantable. » Hüseyin remarquait que son père gardait le silence dès que sa mère abordait le sujet. Il n'exprimait pas son désaccord ouvertement, mais trouvait en général le moyen de s'extraire de la conversation, accaparé tout à coup par une réparation inutile, se plongeant dans la lecture des nouvelles du jour ou sortant fumer une cigarette. Chacune de ces activités était une forme de protestation silencieuse.

C'était toujours Ali qui défiait leur mère et, de nombreux soirs, des débats houleux s'ensuivaient.

Les innombrables heures de conversation avec Savina, au salon de coiffure, qui portaient autant sur le passé que sur les permanentes, avaient communiqué à Emine la certitude que toutes ces violences s'étaient révélées vaines. Elle appréciait la jeune femme comme une de ses petites sœurs. Ensemble, elles avaient échangé des centaines d'histoires similaires sur les souffrances de leurs deux familles, et Emine ne détestait rien tant qu'entendre son fils s'échauffer en parlant de combats.

Emine et Halit savaient qu'Ali était celui de leurs deux fils aînés qui s'intéressait le plus à la politique, cependant aucun ne se doutait qu'il avait rejoint les rangs de l'organisation de la résistance turque. La TMT avait été créée à la fin des années cinquante afin de contrer les actions de l'EOKA et la menace que celles-ci représentaient pour leur communauté. Elle faisait aussi campagne pour le Taksim, la division de l'île. Ali avait la certitude que son père serait fier d'apprendre qu'il en était membre, seulement il ne pouvait pas lui en parler en cachette de sa mère.

Ali ne croyait pas un instant que les Chypriotes turcs étaient en sécurité. Si le gouvernement turc s'était préparé à intervenir par le passé, lorsque les siens avaient été menacés, rien n'indiquait qu'il recommencerait. Sous la bannière secrète de la TMT – figurant un

loup gris –, Ali se tenait prêt à se battre.

— Il faudrait que nous soyons capables de nous protéger, avait-il dit à Hüseyin quand il avait cherché à le convaincre de rejoindre la résistance. Nos parents se leurrent en affirmant que rien ne peut nous arriver. Il n'y a aucune raison de penser que les événements des années soixante ne se reproduiront pas.

Hüseyin ne voulait pas prendre les armes, ce n'était pas dans sa nature. À la moindre dispute familiale, il s'éclipsait et se rendait au bord de la mer, alors qu'il y avait passé sa journée.

Une fois sur la plage, il se jetait dans la mer pour se calmer avant de se mêler à une partie de water-polo ou de volley, rejoignant l'équipe à laquelle il manquait un joueur. Souvent il jouait avec Christos Georgiou, et il leur arrivait de faire le trajet du retour ensemble.

Cet été-là, il avait remarqué que l'on voyait rarement Christos.

Pendant que Hüseyin empilait des chaises longues en rêvant de succès sportifs, Christos s'était découvert un nouveau centre d'intérêt, une obsession très différente de celle qui accaparait son coéquipier. Il s'instruisait sur la fabrication des bombes artisanales et sur les meilleures stratégies pour l'organisation d'un attentat.

Les ennemis de Makarios continuaient à conspirer contre lui. Le commissariat de Limassol fut détruit lors d'une attaque à la bombe, et le ministre de la Justice kidnappé. Ghrivas et son EOKA B gagnaient du terrain. Et pourtant, alors même que ces explosions survenaient ailleurs sur l'île, perpétrées par Christos et d'autres activistes, la vie dans la station balnéaire suivait son cours normal.

Aphroditi se rendait au Sunrise plusieurs fois par semaine, dans l'après-midi, pour ses rendez-vous au salon de coiffure, et tous les soirs à l'heure du cocktail. Elle voyait souvent Markos et évitait de lui parler. Savvas passait presque la totalité de son temps sur le chantier du Paradise Beach et ne faisait une apparition qu'à l'heure du cocktail. Si son hôtel vedette ne semblait pas souffrir de son absence, Aphroditi acceptait mal que Markos Georgiou soit considéré par tous comme le responsable des lieux. Rien n'avait été acté.

Début août, alors que les températures dépassaient les quarante degrés la plupart des jours, la première pierre du nouveau Paradise Beach fut posée. On célébra ce moment par une réception. À compter

de ce moment, Savvas fut sur le site de construction de l'aube au crépuscule, se rendant au Sunrise en tenue de chantier poussiéreuse et trinquant avec ses clients à la sortie de sa douche, les cheveux encore humides.

Un soir, à l'issue d'un dîner de gala, Aphroditi et lui firent le trajet du retour en silence. Il était rare que Savvas n'ait pas quelques remarques à formuler sur leurs clients, qu'il ne se plaigne pas d'une réparation ou d'une retouche oubliées. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de leur appartement, il fila directement à la chambre et s'allongea.

— Savvas ? Quelque chose ne va pas ? Tu ne comptes pas te déshabiller ? Tu pourrais au moins retirer tes chaussures...

— À quoi bon ? marmonna-t-il. Je serai debout avant le lever du soleil.

Aphroditi n'avait pas encore rangé son collier que son mari avait déjà éteint sa lampe de chevet.

— Tu es vraiment obligé d'aller sur le chantier tous les jours ?

Il ralluma et s'assit d'un mouvement brusque.

— Bien sûr ! Comment peux-tu poser cette question ?

Le mélange d'épuisement et de brandy le rendait irritable.

— Je me dois d'être là-bas, reprit-il, en revanche retrouver tout ce monde au Sunrise, chaque soir... Voilà ce dont je pourrais me passer.

— Quoi ? Mais c'est important, Savvas. Bien plus que le reste !

— Ça ne l'est pas pour moi, Aphroditi.

Les travaux de construction avaient acquis plus d'attrait aux yeux de Savvas que le résultat fini. Il aimait voir les chiffres, découvrir combien il avait gagné, combien il pouvait réinvestir en poutres métalliques et panneaux de verre. Le fonctionnement au quotidien du Sunrise et les mondanités auprès des clients avaient perdu tout charme.

— Tu suggères que j'y aille seule ?

— Parlons-en demain plutôt, Aphroditi. Je suis trop éreinté pour en discuter là.

— Non ! Je veux avoir cette discussion maintenant. Tout le monde adore nos cocktails sur la terrasse, et nos invités attendent d'être reçus par le maître et la maîtresse des lieux. Que proposes-tu alors ?

— Markos peut me remplacer.

Aphroditi ne se donna pas la peine de dissimuler sa consternation.



— Markos Georgiou ? Il n'est pas de taille ! C'est un simple barman ! Un directeur de boîte de nuit !

— Il est bien plus que cela, Aphroditi, et tu le sais. Écoute, tout ceci peut attendre demain matin. Dans l'immédiat, j'ai besoin de dormir.

Aphroditi ne supportait pas que son mari balaie son opinion avec autant de désinvolture. Depuis qu'il avait entrepris la rénovation du Paradise Beach, il avait changé. Dorénavant il lui parlait comme à une enfant.

Les mots lui échappèrent :

— N'oublie pas d'où vient l'argent, Savvas.

Il y eut un silence. Elle aurait voulu effacer ce qu'elle venait de dire, seulement les paroles étaient sorties, tels des oiseaux libérés de leur cage. Sans desserrer les dents, il se leva et quitta la pièce. Aphroditi entendit la porte de la chambre d'amis claquer.

Elle resta éveillée plusieurs heures, furieuse d'avoir perdu pied, mais aussi de la réaction de son mari et encore plus de sa suggestion. Sous aucun prétexte elle n'accepterait de jouer les hôtes aux côtés de Markos Georgiou. L'idée était tout bonnement ridicule.

Le lendemain matin, Savvas partit sans réveiller sa femme. Elle trouva un mot sur la table de la cuisine.

*Je pensais ce que j'ai dit hier soir. Cette journée va être longue pour moi et j'aimerais que Markos t'accompagne au cocktail ce soir. Il te rejoindra au Sunrise à 18 h 30. J'espère que la nuit t'a porté conseil.*

Non, pensa-t-elle. Pas du tout.

Les températures battirent des records ce jour-là, pourtant c'était la rage qui la faisait bouillir.

Aphroditi arriva plus tôt que de coutume au salon de coiffure. Savina venait de retirer les bigoudis d'une cliente de l'hôtel et elle lui crêpait les cheveux, ainsi que l'exigeait la mode.

— Kyria Papacosta, comment allez-vous ? lui demanda-t-elle en posant ses yeux sur elle.

— Pour être honnête, je suis un peu fatiguée, Savina. Je n'ai pas bien dormi.

— Il faut dire qu'il a fait si chaud...

— Je n'ai pas pu fermer l'œil, moi non plus, ajouta Emine. Et ça va être encore pire cette nuit.

Aphroditi se força à sourire. Comment pouvaient-elles savoir qu'il régnait constamment une température agréable chez elle, grâce à la climatisation ? La touffeur n'était en rien responsable de son manque de sommeil.

— Alors, de quelle coiffure avez-vous envie aujourd'hui ? lui demanda Emine.

Aphroditi secoua la tête pour dénouer sa tresse. Ses boucles dévalèrent sur ses épaules et jusqu'à sa taille, telle une cascade de chocolat fondu. Elle croisa le regard d'Emine dans le miroir.

— J'aimerais que vous les coupiez, s'il vous plaît.

— Une égalisation comme d'habitude ?

— Non. Je voudrais les porter courts.

La coiffeuse eut un mouvement de recul, et Aphroditi lut la surprise sur ses traits, dans le miroir. Depuis des années, elle gardait les cheveux longs, ce qui lui permettait d'arborer chignon, tresse ou toute autre coiffure traditionnelle en faveur chez les Chypriotes.

— Courts ?

La cliente ayant payé et pris congé, Savina vint également se poster derrière Aphroditi.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle, incrédule. Comment ?

Aphroditi sortit une coupure de magazine de sa pochette. C'était la photo d'une actrice américaine, les cheveux à peine aux épaules.

Les deux femmes scrutèrent le modèle. Emine souleva une longue mèche brune et la laissa retomber.

— C'est faisable, conclut-elle, mais êtes-vous sûre de vous ?

— Ça va tellement vous changer !

— Que dira Savvas ?

Elles s'inquiétaient toujours de la réaction du mari lorsqu'une cliente exprimait l'envie d'un changement radical. L'expérience leur avait appris qu'ils l'appréciaient rarement.

— Ma décision est prise, répondit Aphroditi, ignorant leurs doutes. Et les cheveux repoussent.

Les deux coiffeuses échangèrent un regard dans un silence stupéfait. Il leur semblait incroyable d'aspirer à un changement si radical après toutes ces années, et de refuser d'en discuter. Malgré tout, la résolution d'Aphroditi ne laissait aucune place au doute.

Emine lui fit revêtir, sur sa robe blanche, une blouse noire et lava ses longues boucles brunes pour la dernière fois. Puis, combattant sa propre répugnance, elle s'arma de ses ciseaux. Des écheveaux de mèches épaisses et humides, longues d'une cinquantaine de centimètres, dévalèrent sur le sol. Avec une précision d'experte, elle donna forme à la coupe en réalisant un dégradé. Elle jetait continuellement des coups d'œil à la photo posée sur les genoux d'Aphroditi pour s'assurer qu'elle allait dans la bonne direction. Quand elle eut terminé, elle posa des bigoudis et installa Aphroditi sous l'un des immenses casques chauffants.

Cette dernière étudia Savina qui, munie d'un balai, rassemblait ses cheveux noirs en tas. Elle avait l'impression de se débarrasser des derniers vestiges de l'enfance.

Quarante-cinq minutes plus tard, le minuteur sonna. Emine défit avec adresse chaque boucle et les cheveux tombèrent exactement ainsi qu'Aphroditi l'avait espéré. Après avoir été crêpée et laquée, sa chevelure était la réplique parfaite de celle du modèle. Aphroditi sourit à son reflet dans la glace.

— Laissez-moi vous montrer ce que ça donne derrière !

Savina vint se placer dans son dos avec un petit miroir. La pointe des cheveux d'Aphroditi, qui rebiquaient légèrement, venait lui

effleurer le lobe des oreilles. Lorsqu'elle se débarrassa de la blouse, le résultat de ce changement de style fut flagrant. Ses yeux paraissaient agrandis et sa nuque allongée. Les bijoux qu'elle porterait au cou ou aux oreilles seraient mis en valeur. Elle sortit un collier en or et saphirs de son sac. Avec sa robe décolletée, l'effet était tout bonnement époustouflant.

Les deux coiffeuses reculèrent de quelques pas et la contemplèrent avec une admiration authentique.

— Ce que vous êtes belle, lâcha Emine.

— C'est tout à fait ce que je voulais, dit Aphroditi en souriant pour la première fois depuis son entrée dans le salon de coiffure. Un grand merci.

Elle tournoya devant elles, se remit du rouge à lèvres, les étreignit tour à tour, puis disparut. Il y avait une éternité qu'elles ne l'avaient pas vue aussi heureuse.

La coupe avait duré un peu plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu. En remontant dans le hall, elle constata que quelques clients étaient déjà réunis sur la terrasse. Elle se dépêcha.

Markos l'attendait à un endroit du hall qui lui permettait d'apercevoir les horloges de la réception. Il ne fut pas surpris de son retard. Il s'attendait à ce qu'elle marque le coup. Plus tôt ce jour-là, lorsque Savvas lui avait téléphoné pour lui demander – « ordonner » aurait peut-être été plus proche de la réalité – de le remplacer lors des cocktails, Markos avait répondu qu'il le ferait avec plaisir. Alors que, pour la première fois, Savvas exigeait de lui une chose qui lui déplaisait. Et que Markos n'avait pas le choix.

Il était arrivé en avance. Il portait l'un de ses nouveaux costumes et s'était arrêté dans le hall pour faire cirer ses chaussures. En apercevant son reflet dans un miroir, il s'était rendu compte qu'il aurait bien besoin d'une coupe. Il avait rabattu quelques mèches en arrière pour dégager son visage.

Deux clientes – suédoises, devina-t-il à leur bronzage soutenu et à la cascade de cheveux blonds qui leur balayait le dos – passèrent devant lui et il se sentit réchauffé par leurs regards approuvateurs. L'une d'elles lui jeta même une œillade par-dessus son épaule.

Il fut soudain distrait par la vue d'une femme encore plus belle, en blanc, qui traversait le vestibule d'un pas décidé.

Sans le collier en saphirs, familial, Markos n'aurait pas reconnu Aphroditi. Quand il comprit qu'il s'agissait de la femme du patron, il alla à sa rencontre avec un sourire inhabituellement spontané, qui faisait briller ses yeux autant qu'il lui étirait les lèvres. Elle avait changé de coupe de cheveux, mais il y avait autre chose de différent chez elle.

— Kyria Papacosta...

Aphroditi se figea.

— Votre mari m'a demandé de vous accompagner ce soir...

— Je sais, répondit-elle.

Markos réfréna son envie de la complimenter sur son apparence, conscient de la réaction qu'il risquait de provoquer. La femme du patron voudrait plus que jamais garder ses distances avec lui, ce soir. Il en avait la certitude.

Ils sortirent, en gardant un mètre entre eux au moins, sur la terrasse. Pendant un moment, ils se mêlèrent ensemble à un groupe, avant de circuler séparément parmi les convives pendant une heure environ. Markos se rapprochait d'Aphroditi chaque fois qu'elle semblait en difficulté. Certains clients n'avaient que peu de conversation, lorsqu'ils n'étaient pas suffisamment grossiers pour laisser entendre qu'ils préféraient la discussion d'un homme.

Malgré elle, Aphroditi lui était reconnaissante de sa présence.

Le temps passa et à l'heure du dîner ils furent placés à la table d'honneur. Droits comme des I sur leurs chaises, ils discutèrent d'abord avec des voisins de table différents, puis finirent par se tourner l'un vers l'autre. Aphroditi ne voyait qu'une question à poser à Markos. Il y avait un moment que celle-ci occupait ses pensées.

— Votre bébé est-il déjà né ?

— Mon bébé ? s'exclama-t-il.

Il y eut un moment de gêne. Avait-elle été indiscreète ?

— Oh ! Vous voulez parler du bébé de Maria ! Ma sœur !

— Oh ! Votre sœur... J'ai cru...

Aphroditi avait les yeux écarquillés. Elle se trouvait un peu ridicule d'avoir commis une telle erreur.

— Il est arrivé il y a quinze jours. Il s'appelle Vasilis, comme son grand-père. Tout s'est bien passé.

Un nouveau malaise interrompit leur échange.

— Alors comme ça, vous avez cru que j'allais être père !

Un large sourire apparut sur son visage et il éclata de rire en approchant une main du bras dénudé de la jeune femme.

— Je ne pense pas être tout à fait prêt, précisa-t-il.

Aphroditi lui retourna son sourire. Elle avait eu raison en fin de compte : il n'était pas encore disposé à fonder un foyer. Markos était bien trop fin pour lui retourner la question, et la discussion en resterait là. À l'instant où il lui avait presque touché le bras, elle avait senti la glace entre eux commencer à fondre.

Alors qu'ils se connaissaient depuis un moment, ils n'avaient jamais eu de conversation aussi longue. Elle avait toujours partagé l'attention de Markos Georgiou avec son époux. Ce soir-là, à son grand étonnement, elle lui trouva des manières parfaites. Il ne sortit pas de son rang d'employé, et il ne se risqua pas même à lui faire une remarque sur son changement de style. Elle aurait peut-être préféré qu'il ne s'abstienne pas...

À la fin du repas, Aphroditi rentra chez elle tandis que Markos descendait au Clair de lune. Savvas dormait déjà quand elle arriva à l'appartement. Le lendemain matin il la réveilla.

— Par tous les diables, qu'as-tu donc fait ?

Aphroditi s'assit dans le lit, tirée d'un sommeil profond par ses intonations furieuses.

— J'ai eu l'impression de me réveiller à côté d'une inconnue ! hurla-t-il.

Tout en boutonnant sa chemise, il poursuivit sa diatribe.

— Pourquoi faire une chose pareille ! Tu avais tes beaux cheveux depuis notre rencontre.

— Depuis mon enfance, plus exactement.

— Eh bien, j'espère que tu les laisseras repousser.

— Nous verrons, répondit-elle d'une voix ensommeillée.

Il finit de s'habiller en silence. Bien qu'ayant les yeux clos, elle reconnut le bruit de ses lacets et sentit à la façon dont il les nouait, qu'il était de méchante humeur.

— Ce soir, grogna-t-il en se levant, Markos me remplacera à nouveau.

Aphroditi ne pipa mot. Ça l'arrangeait que Savvas la croie contrariée.

Au cours du mois qui suivit, comme les travaux empiétaient sur les

week-ends, Savvas n'assista pas à un seul cocktail du Sunrise. Bruit, chaleur et poussière formaient un mélange exténuant, mais il savait que sa présence était le seul moyen de contraindre les ouvriers à maintenir la cadence.

Aphroditè ne le voyait qu'une poignée de minutes quotidiennement, et il se montrait accablé par le poids de ses soucis.

— Pourquoi tu ne prendrais pas une journée de repos ? lui suggéra-t-elle un matin.

— Tu connais très bien la réponse à cette question ! répliqua-t-il. Nous avons des délais à tenir. Si nous n'ouvrons pas l'année prochaine, une saison entière sera perdue. Pourquoi continues-tu à me parler de congés ?

Markos, en comparaison, semblait insouciant. Alors qu'août cédait le pas à septembre, Aphroditè tenait dorénavant pour acquis qu'il serait à ses côtés tous les soirs.

Elle se surprenait à guetter avec davantage d'impatience qu'autrefois les cocktails, et à 17 heures tapantes elle était au sous-sol du Sunrise afin de s'assurer qu'elle serait parfaitement coiffée pour la soirée.

— Elle est radieuse en ce moment, n'est-ce pas ? observa Savina un après-midi qu'Emine et elle fermaient le salon.

— Sa nouvelle coiffure fait toute la différence, convint Emine. On dirait que ça l'a égayée. Elle avait besoin d'un remontant après ce qui est arrivé à son pauvre père...

— Je ne pensais pas à ça. Je me demandais si elle n'était pas... Tu vois...

— Enceinte ?

— Oui ! Ce serait formidable pour eux deux, non ?

— Certes, mais elle a gardé la taille si fine... ça n'est pas possible.

— Certaines femmes ne s'arrondissent pas avant plusieurs mois.

— Je pense que ton imagination te joue des tours. Je suis convaincue qu'elle nous en aurait parlé.

L'imagination de Savina ne la trompait pas sur un point : Aphroditè rayonnait. Même si leur relation restait d'abord conventionnelle – Markos continuant à lui donner du Kyria Papacosta –, elle était de moins en moins indisposée par lui.

Un soir, au cours du dîner, il aborda un sujet qu'il voulait mettre sur la table depuis longtemps.

— Le Clair de lune...

— Est un nom plaisant, l'interrompit-elle, finissant la phrase à sa place.

Elle sourit, ce qui n'empêcha pas Markos de douter de sa sincérité.



Parce qu'il respirait de la poussière sur le chantier quatorze heures par jour et qu'il se consacrait en prime à la paperasse, Savvas Papacosta considérait qu'il travaillait plus dur que n'importe quel autre Chypriote.

Son bras droit égalait presque son score. Entre le Clair de lune et ses nouvelles responsabilités, Markos passait au moins seize heures d'affilée au Sunrise. N'ayant besoin que de peu de sommeil, il ne se plaignait pas.

Lorsqu'il rentrait chez lui, à l'aube, il trouvait son frère éveillé. Christos, qui avait investi son appartement, y était rarement seul. Son groupe d'amis avait pour habitude de s'y réunir, et leur cellule devenait de plus en plus active. En novembre, des événements à cinq cents kilomètres de là, dans la capitale grecque, stimulèrent leur motivation.

Six années durant, depuis le putsch de 1967, la Grèce avait été sous la coupe d'une dictature militaire dirigée par George Papadopoulos. Dimitrios Ioannidis, célèbre pour avoir torturé des dissidents, venait de l'évincer et de prendre sa place à la tête du gouvernement, instaurant un régime encore plus cruel.

L'unification de Chypre et de la Grèce avait été l'un des objectifs des colonels ; le nouveau dictateur se mit à faire campagne en sa faveur plus ouvertement. Sous Ioannidis, les officiers grecs modérés de la Garde nationale chypriote furent peu à peu remplacés par des opposants à Makarios plus fanatiques, et il les instrumentalisa pour parvenir à ses fins. Les membres de l'EOKA B y virent une occasion à saisir. Ainsi, l'organisation fondée au départ par Makarios en personne s'était retournée contre lui.

Pour beaucoup, les machinations des politiciens et des soldats n'avaient que peu de conséquences sur leur vie quotidienne. Ils

poursuivaient le cours de leur existence, conscients des intrigues mais restant focalisés sur eux-mêmes. Irini Georgiou veillait sur son petit-fils, s'occupait des plantes de son petit *kipos*, préparait plus à manger que les siens ne pourraient jamais en avaler et discutait avec son canari. Vasilis allait chaque jour vérifier que ses oranges mûrissaient bien, récoltait ses olives et semait une nouvelle récolte de pommes de terre. Ces travaux l'amenaient aux limites de son endurance physique, cependant le contact d'une orange à la peau rugueuse dans sa paume, le poids d'un filet d'olives ou le spectacle inattendu d'un tapis de pousses jaillies de sa terre noire et fertile justifiaient tous ses efforts. À ses yeux, de telles joies transcendaient les autres et aidaient à anesthésier la douleur.

Quant à Christos, les événements dans la lointaine Athènes avaient impliqué une accélération de ses activités pour l'EOKA B. La nouvelle direction était impatiente, versatile et extrême dans sa position anti-Makarios. L'unité du jeune homme avait pris part à plusieurs des attaques contre les commissariats lors de la dernière année, saisissant les armes et munitions indispensables à leurs actions.

Sûr de l'implication de Christos, Markos refusa d'abord de se laisser entraîner. Il voyait en son cadet un idéaliste naïf, un enfant cherchant à réussir là où d'autres avaient échoué avant lui. « Christos, combien de fois devrai-je te répéter ce qu'ont traversé les gens dans les années cinquante ? »

Adolescent, Markos Georgiou avait été mêlé aux actions mineures de l'EOKA. L'une de ses premières missions avait consisté à peindre des graffitis. À l'époque, il ne trouvait rien de plus audacieux que barbouiller sur le mur d'un commissariat : « Plutôt une heure de liberté que quarante années d'esclavage et d'emprisonnement. » Il n'avait pas été vraiment plus loin.

Nombre de ses amis s'étaient davantage compromis, toutefois, et il avait toujours été considéré comme un suspect. Voilà pourquoi à dix-sept ans il avait senti un pistolet anglais s'enfoncer dans son dos lors d'une fouille. Il n'avait jamais côtoyé le danger d'aussi près.

Plusieurs de ses camarades de classe croyaient que l'union de Chypre et de la Grèce était une mission divine et que pour cette raison Dieu protégerait tous ceux qui se battraient pour elle. C'était ainsi qu'ils avaient compris les enseignements de Monseigneur Makarios.

Avant même la mort de l'un de ses amis de lycée, touché par une

balle britannique, et par la pendaison d'un second en 1959, Markos soupçonnait que le martyr n'apportait aucun plaisir. De près, la mort avait une odeur âcre. Elle était laide, inutile. Il avait compris qu'il n'y avait aucun lien entre cette puanteur et le parfum délicieux de l'encens, arôme de la religion, même si Makarios semblait cautionner la violence.

Le temps que la république de Chypre soit proclamée, les derniers vestiges de sa foi dans les enseignements de l'Église s'étaient dissipés, ce qu'il avait caché à sa mère. Sa croyance en l'*Enôsis* comme cause sainte avait disparu.

— C'est parce que vous avez tous baissé les bras, Markos. Vous n'avez jamais réussi à atteindre la ligne d'arrivée.

— Sans nous, Christos, Chypre serait encore sous la coupe des Anglais, lui répondit-il sans hausser le ton, conscient de la présence de sa mère juste en dessous. Sans nous, il n'y aurait pas eu d'indépendance !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et tu le sais !

Christos était trop jeune pour mesurer l'évolution de la situation depuis cette crise. Markos se rappelait les années de vaches maigres et préférait la prospérité présente.

S'il ne tenait plus à l'*Enôsis* personnellement, il fut sensibilisé au danger que son frère pouvait courir avec la multiplication des troubles.

Il était hors de question qu'il rejoigne la cause, toutefois il se sentait disposé à intervenir pour garantir, disons, la sécurité de son frère et, par là même, de leur famille.

— Je ne me battra pas pour Ghrivas, dit-il à Christos, ce qui ne m'empêche pas d'être prêt à vous filer un coup de main.

Ce projet en rejoignait un second, plus secret. Après des années d'efforts pour se rendre indispensable à Savvas Papacosta, Markos commençait à apprécier son statut de bras droit. Pourtant dorénavant, lors de son compte rendu hebdomadaire, il n'obtenait plus aucune marque de gratitude. Son patron considérait comme acquis le succès du Clair de lune, ainsi que les immenses profits que la boîte générait, réinjectés sur-le-champ dans le nouvel hôtel.

Aucun bonus n'avait été évoqué, pas plus qu'une augmentation annuelle, pour récompenser son investissement, lui qui n'avait jamais compté ses heures. Markos s'était aigri. Puisque Savvas ne paraissait

pas disposé à reconnaître son travail, le jeune homme pourrait bien rééquilibrer la balance de lui-même.

Markos avait un plan très précis pour y parvenir. Depuis que Savvas avait entamé les travaux de son nouvel établissement, il s'était entièrement détourné du Sunrise. Cela laissait à Markos une certaine liberté.

La plupart des clients réglaient en liquide, qu'il s'agisse de dollars, de livres sterling ou de Deutsche Mark. Un ou deux jours pouvaient facilement s'écouler avant que la somme ne soit déposée à la banque. À cet effet, plusieurs coffres-forts avaient été installés dans une salle jouxtant la boîte de nuit. On y entreposait l'argent gagné mais aussi les papiers importants, tels que les titres de propriété et les contrats.

La salle en question était fermée par deux portes blindées successives et trois serrures. Le sous-sol du Sunrise était constitué d'un véritable dédale de pièces en plus du Clair de lune. C'était la face cachée de l'hôtel.

Les gains de la boîte de nuit constituaient la majeure partie des revenus en espèces. Markos était donc naturellement devenu le détenteur des clés et veillait quotidiennement à ce que cet argent soit apporté à la banque, ou au bureau de Savvas le jour de paie. En contrôlant la chambre forte il avait découvert la griserie du pouvoir.

— Si vous avez besoin d'un endroit sûr pour entreposer quelque chose, dis-le-moi, informa-t-il Christos.

— Merci, Markos, je m'en souviendrai.

Christos ne tarda pas à sauter sur l'offre de son grand frère. Celui-ci buvait un café dans le jardinet avant de partir au travail. La fin de l'année avait beau approcher, le soleil était encore assez chaud pour pouvoir le prendre dehors. La lumière était vive, et le ciel bleu. La journée s'annonçait agréable, et Vasilis Georgiou était allé planter des carottes sur ses terres.

Markos était en train d'admirer des géraniums que sa mère lui avait demandé de déplacer pour qu'ils puissent profiter des rayons du soleil.

— *Leventi mou*, ils ont l'air plus heureux ici. Un grand merci.

Irini, en châle et jupe de laine, s'était attablée pour se reposer quand elle aperçut son benjamin à l'entrée du jardin.

— Christos ! Quelle bonne surprise ! Il y a des jours que tu n'es pas venu me voir.

Markos était curieux d'entendre l'excuse que son frère inventerait.

— Je suis désolé, maman. J'ai été débordé au garage... Tu veux bien me préparer un café ?

— Évidemment, *yioka mou*.

Elle s'engouffra dans la cuisine, guillerette.

— Markos, lança Christos dès que leur mère ne put plus les entendre. J'ai besoin de ton aide.

Elle revint une ou deux minutes plus tard avec une assiette de *kourabiedes*. Les biscuits sortaient du four et un nuage de sucre glace flottait encore au-dessus d'eux. La conversation de ses deux fils fut écourtée ; ils avaient échangé les informations essentielles.

— Pourquoi n'es-tu pas au travail, d'ailleurs ? s'étonna-t-elle.

— J'ai pris ma journée, s'empressa de répondre Christos.

Il grignota l'un des biscuits puis se leva pour partir.

— Mais je ne t'ai pas encore servi ton café !

— Désolé, maman, je dois filer. J'ai des choses à faire.

— Ah, lâcha-t-elle, visiblement déçue. Tant pis...

Il l'embrassa sur la joue et partit. Irini disparut dans la cuisine pour couper sous le café qui commençait tout juste à bouillir.

Elle rejoignit Markos, encore là.

— On peut parler d'une visite éclair, observa-t-elle. Est-ce qu'il va bien ? Il y a eu beaucoup de bruit chez lui ces dernières nuits.

Markos ne répondit rien. Ces dernières semaines, il n'était pas rentré avant 4 ou 5 heures du matin, bien après le départ des amis de Christos.

— Est-il... impliqué ?

— Que veux-tu dire, *mamma* ?

— Tu le sais très bien, Markos. Ton père est peut-être sourd, lui, pas moi. Je ne peux pas entendre ce qu'ils se disent, mais je sais qu'il ne joue pas simplement aux cartes avec ses amis.

Markos tira sur sa cigarette le temps de réfléchir à une réponse.

— Eh oui, je ne sors pas souvent d'ici, ajouta Irini, ce qui ne m'empêche pas d'être au courant des rumeurs.

Elle rassembla des miettes de biscuits dans sa paume et les laissa tomber d'un air distrait dans la poche de son tablier.

— Je sais que Ghrivas rôde sur l'île et je ne veux pas que l'un de vous deux ait quoi que ce soit à voir avec lui. C'est un homme mauvais, Markos.

— *Mamma !*

— Je suis sérieuse, mon chéri. Il tue des Grecs aussi bien que des Turcs ! Il n'y a pas une once de bonté dans ce démon.

Elle en avait les larmes aux yeux. Son humeur était passée du calme à la contrariété nerveuse. Elle qui n'ouvrait pourtant jamais un livre pouvait lire dans l'attitude de ses fils avec aisance. Elle avait deviné que Christos n'était aussi renfermé et secret que pour une raison. Même si l'EOKA B opérait dans la clandestinité, tous les Chypriotes étaient au courant.

Christos était en train de se laisser entraîner, Irini le sentait. Il était fuyant et elle avait découvert qu'il n'allait pas toujours travailler : il était mécanicien dans le garage au bout de leur rue, et Irini passait souvent devant sous prétexte de faire un saut à l'épicerie. Si elle n'apercevait pas sa tignasse brune, elle comprenait qu'il était absent.

Ses horaires irréguliers le trahissaient également. Jusqu'à peu encore il passait la voir au retour, les mains noires de cambouis. Ces derniers temps, il ne le faisait presque plus. Elle le croisait souvent bien plus tard, et il avait les mains propres.

— *Mamma*, tu ne dois pas t'en faire. Christos est un grand garçon, il sait s'occuper de lui.

— Je ne m'inquiète pas seulement pour lui, Markos. Je pense à nous tous. Je n'ai aucune envie de revivre ces terribles années où nous avons peur en permanence. Il pouvait arriver n'importe quoi à ceux qui ne soutenaient pas Ghrivas et ses hommes.

— Il ne faut pas que tu te rendes malade...

— Tu as donc oublié ? Il a fait exécuter cette femme au village ! Et nous avons failli perdre ton père ! Cette époque me donne encore des cauchemars aujourd'hui.

— La situation est différente.

— Ghrivas reste le même. Il n'a pas évolué.

— Mais il a moins de soutiens qu'autrefois.

— Notre président n'est plus derrière lui, j'en suis consciente. Et il ferait bien d'être prudent, lui aussi.

— Je crois qu'il connaît le danger, *mamma*.

La mère et le fils conservèrent le silence un instant : Irini s'affairait, débarrassant, balayant et arrosant les plantes, tandis que Markos sirotait sans bruit son café.

— Parle à ton frère, tu veux bien ? l'implora-t-elle. Dieu ne pourra

peut-être pas veiller deux fois sur notre famille.

Elle se signa puis posa sur son fils des yeux mouillés de larmes. Markos se leva pour la serrer dans ses bras.

— Je lui parlerai, promit-il tout bas en respirant la douce odeur familière de la peau maternelle. Essaie de ne pas te ronger les sangs, *mamma*, promis ?

Dans les bras chaleureux de son fils à la chevelure lustrée, elle oublia tous ses soucis. Markos avait cet effet. Elle l'aimait plus que quiconque au monde.

Lorsque Markos prit sa voiture pour aller au travail, cet après-midi-là, il songea qu'il n'avait pas été parfaitement honnête avec sa mère. Il avait tout à fait conscience de l'influence qu'il exerçait sur elle. Il avait passé sa vie à jouer de ses charmes avec Irini Georgiou et, devenu adulte, il avait découvert que ce pouvoir marchait sur les autres femmes.

Il avait appris l'efficacité de ses sourires avant même d'accéder à la conscience et au langage. Bébé, il s'était rendu compte qu'en étirant les coins de sa bouche il obtenait une réaction. Un peu comme un pouvoir magique.

L'une des raisons de son antipathie pour Aphroditi Papacosta tenait au fait qu'elle était restée insensible à son sourire lors de leur rencontre. Le cocktail amer du ressentiment et de la rivalité s'était formé ce jour-là en Markos, et il s'était développé tandis qu'ils s'affrontaient pour obtenir l'attention de Savvas. Depuis l'inauguration du Sunrise, dix-huit mois plus tôt, il était contraint de voir la femme du patron au quotidien. Il avait reconnu sa perfection physique. Elle incarnait, en termes de formes et de proportions, des idéaux qui classaient sa beauté dans la catégorie des faits établis, et non dans celle des jugements personnels.

À présent, quand elle apparaissait, chaque soir, pour la réception de l'hôtel, ployant presque sous le poids de ses bijoux et de ses vêtements coûteux, il continuait à sourire, même s'il avait appris à n'espérer aucune réaction. Aphroditi n'était pas le genre de femme qu'il aimait. Une femme capricieuse, gâtée d'abord par son père puis par son mari.

Contraint d'assumer le rôle de substitut de Savvas au Sunrise, Markos avait continué à faire preuve d'une courtoisie presque

obséquieuse avec la femme du patron, qui de son côté avait conservé sa gravité froide. Il commençait à soupçonner qu'elle était animée de la même colère bouillonnante à l'encontre de Savvas, et il en vint à se demander si elle pourrait lui être d'une quelconque utilité.

La colère muette d'Aphroditi durait depuis plusieurs mois. Jusqu'à ce jour où son mari lui avait annoncé qu'il passerait dorénavant l'essentiel de son temps sur le chantier, elle s'était sentie son égale dans leurs affaires, autorisée à partager avec lui les décisions et les bénéfices. Si sur le papier ils avaient tous deux le statut de propriétaire, il se conduisait de plus en plus comme l'unique décideur. Il était bien trop absorbé par son travail pour se rendre compte qu'il l'irritait. Par contraste, la présence fiable de Markos et son charme infaillible en devenaient presque réconfortants.

Un soir, elle s'avoua à elle-même que le jeune homme ne l'indisposait plus autant qu'avant. C'était juste après le Nouvel An, et l'hôtel donnait une soirée chypriote. Les invités s'étaient disposés en cercle pour regarder les danseurs présenter les pas élémentaires.

— Vous les connaissez ? lui demanda-t-il lorsqu'ils se rassirent afin de terminer leur dessert.

Aphroditi planta ses yeux dans les siens, pour la seconde fois peut-être. Elle remarqua alors qu'ils étaient d'un vert profond. Pareils à deux émeraudes.

— Bien sûr que je les connais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi en serait-il autrement ?

— Je pensais juste...

Elle savait très bien ce qu'il se disait : elle jugeait ces danses traditionnelles indignes d'elle. Afin de lui donner tort, elle se leva et rejoignit les danseurs, démontrant qu'elle maîtrisait les pas aussi bien que n'importe lequel d'entre eux. Elle prit par la main un couple qui attendait sur un côté et répéta les mouvements patiemment, le temps que les novices les intègrent.

Markos l'observait, quelque peu ensorcelé. Il ne la quittait pas des yeux alors qu'elle était entraînée dans une ronde. Oui, songea-t-il, elle connaissait ces danses. À mesure que le rythme s'accélérait, il constata combien elle était douée.

Frau Bruchmeyer se tenait au milieu de la piste de danse, exécutant presque à la perfection les enchaînements et capable d'aider



les autres convives.

Vers la fin de la soirée, alors que la cadence devenant plus soutenue les débutants se contentaient d'admirer les bons danseurs, Markos prit part au *zeibebiko*, réservé aux hommes. Ce fut au tour d'Aphroditi d'être la spectatrice. Le directeur de la boîte de nuit attirait tous les regards. Son corps souple et agile était adapté à cette danse captivante. Tout le monde tapait dans ses mains en rythme, sur la musique, alors qu'il pivotait, bras tendus, puis exécutait une série de sauts acrobatiques.

Quand l'orchestre eut joué la dernière note, un tonnerre d'applaudissements retentit, provenant autant des clients de l'hôtel que du personnel. Ils étaient presque deux cents à avoir été emportés par la musique et l'ambiance joyeuse. Une telle euphorie ne pouvait pas être suscitée sur commande, elle relevait presque du surnaturel.

Ce soir-là, tandis qu'il dansait, Aphroditi commença à voir en Markos autre chose que le simple bras droit de son époux. Lorsqu'il quitta la piste, ses boucles lustrées collées au front, les tempes luisantes, les yeux brillants, visiblement grisé par l'énergie du *zeibebiko*, elle fut comme hypnotisée. Elle fit un pas vers lui.

— Ne vous approchez pas trop près ! plaisanta-t-il. Je dégage autant de chaleur qu'un agneau sur une broche !

Il avait retiré sa veste et la sueur avait trempé sa chemise. C'était la première fois qu'il lui disait de garder ses distances, et c'était la première fois qu'elle n'en avait pas envie.

De nombreux clients vinrent remercier Aphroditi avant de se disperser – certains prévoyaient de poursuivre la soirée dans la boîte de nuit. Il était minuit très exactement. À l'exception du serveur qui débarrassait les tables, Aphroditi et Markos étaient seuls dans la salle.

— Vous devez y aller, lui dit-elle.

Sans l'avoir prémédité, elle lui toucha le coude. Un geste spontané qu'elle regretta aussitôt.

— Mon barman le plus expérimenté s'occupe de l'ouverture ce soir, l'informa-t-il avec un sourire. Mais il compte sur ma présence. Nous avons eu un beau spectacle ce soir.

— Je dois aussi partir de toute façon, s'empressa-t-elle de préciser. Merci pour votre participation aux danses.

Elle s'éloigna précipitamment, quelque peu troublée et gagna la sortie. Il faisait chaud dans la salle de bal et son visage luisait de

transpiration. Elle s'arrêta sur le perron de l'hôtel pour gonfler ses poumons d'air frais.

Markos l'observa à travers les portes vitrées. Il avait eu l'intuition qu'elle le toucherait, et au moment précis où elle l'avait fait une idée s'était enfin concrétisée dans son esprit.

Durant l'hiver, Markos avait tenu sa promesse à Christos. Une ou deux fois par semaine, son cadet lui confiait un paquet en papier kraft, bien ficelé, adressé à l'un de leurs nombreux cousins éloignés partis à Londres. Tous les Chypriotes émigrés regrettaient les fruits de leur île natale. Amis et famille leur envoyaient régulièrement de quoi se consoler. À plus de trois mille kilomètres de chez eux, ces exilés continuaient à rechercher les saveurs familières, composées des herbes aromatiques poussées dans le potager grand-maternel, du miel de leurs montagnes et de l'huile de l'oliveraie familiale. Aucun d'entre eux ne parvenait à s'expliquer pourquoi au Royaume-Uni l'huile d'olive était considérée pour ses seules vertus médicinales et uniquement disponible, en petites quantités, dans les pharmacies.

Markos plaçait les colis dans son attaché-case ou les coinçait sous son bras – voire les deux –, et les emportait au Sunrise. S'il croisait sa mère au passage, elle ne posait aucune question. Elle savait que des dizaines de parents lointains guettaient avec impatience ces gâteries et allait souvent à la poste faire ses propres envois.

Les probabilités que Markos soit fouillé par la police étaient minimales, et ces colis n'avaient que peu de chances d'éveiller les soupçons. Une fois au Clair de lune, il se rendait immédiatement dans la chambre forte, où il récupérait les gains de la veille. Il déposait les paquets dans un coffre et se rendait à la banque pour remettre le liquide.

Lorsque Christos avait besoin des colis – trois ou quatre pouvaient s'accumuler à l'hôtel –, Markos les déposait au garage. Jamais il n'interrogea son frère sur leur contenu. Ainsi, il gardait la conscience et les mains propres.

Les deux frères savaient que ces activités terroristes exigeaient le maximum de discrétion. Dès qu'Irini se montrait inquisitrice, ce qui lui

arrivait encore de temps à autre, Markos n'éprouvait aucun remords à lui assurer, droit dans les yeux, qu'ils étaient tous en sécurité et qu'il n'avait pas l'intention de rejoindre la cause.

— Je suis bien trop vieux pour faire le malin avec un pistolet, la taquina-t-il un jour qu'il buvait son café sucré à la perfection.

— Mais tu n'as que...

— Vingt-neuf ans ! Je ne suis plus un perdreau de l'année, *mamma* !

Irini Georgiou éclata de rire.

Markos n'était en aucun cas vieux, à l'inverse de l'homme derrière le renouveau du mouvement pour l'*Enôsis*. Fin janvier, le général Ghrivas s'éteignit brusquement, à soixante-quatorze ans.

Sa mort ne marqua pas la fin de l'action terroriste. Au contraire même, elle entraîna une implication croissante de la junte militaire athénienne, qui envoya de plus en plus d'officiers sur l'île. Ils avaient guetté une occasion comme celle-ci et la saisirent pour accélérer leur ingérence dans les affaires chypriotes. S'ils décidaient de se débarrasser de Makarios pour le remplacer par leurs propres hommes, l'*Enôsis* pourrait se produire rapidement. Tant que les Turcs ne s'en mêlaient pas. Telle était leur idée.

À la croissance des effectifs militaires répondait le développement du premier hôtel des Papacosta. Le nouveau Paradise Beach était une vaste carcasse de béton qui projetait son ombre immense sur la mer. Savvas ne voyait que sa beauté. D'autres hôteliers étaient choqués par sa taille et sa laideur. L'établissement poussait de jour en jour, grâce aux heures supplémentaires imposées à tous. Plus le Sunrise faisait de bénéfices, et en particulier le Clair de lune, plus les travaux pouvaient progresser. Des ouvriers furent engagés en renfort alors que le bâtiment grimpait de plus en plus haut.

Savvas ne faisait plus que de très rares apparitions au Sunrise, et Aphroditi avait cessé de s'en préoccuper. Elle se rendit même compte que désormais elle se préparait avec plaisir pour le cocktail. Ce n'était plus une corvée. L'accueil que lui réservait Markos chaque soir ne faisait qu'accentuer ce sentiment et lorsqu'ils se rendaient au dîner, l'affabilité qu'elle lui témoignait n'avait plus rien de factice. Elle veillait dorénavant à le remercier quand il lui tirait sa chaise.

Dès que le printemps tapissa les montagnes de fleurs sauvages et

que les jeunes pousses firent verdoyer les champs, le chef voulut marquer le coup. À la mi-avril, un dîner de gala fut organisé : « Adieu à l'hiver ». C'était un thème porteur et la salle de bal fut décorée avec des brassées d'orchidées, de coquelicots et de jacinthes. Savvas ne trouva pas de temps, même pour cette occasion particulière.

L'hiver avait été doux, avec à peine un léger saupoudrage de neige sur les montagnes du Troodos, et Frau Bruchmeyer avait continué à nager chaque jour à l'aube, son corps leste et sans âge traçant un sillon dans la mer d'huile. Ce soir-là, elle était assise à la table d'honneur, à la gauche de Markos. Ses bras musclés avaient gardé leur bronzage de l'été précédent.

Au menu, il y avait des *fruits de mer\** : homards, langoustines, coquilles Saint-Jacques et crevettes, présentés sous forme de sculptures. Des huîtres avaient été envoyées de France, et on servit même du caviar ainsi que du saumon fumé. L'ensemble formait un étalage coloré, festif, raffiné et fastueux. Les sommeliers n'eurent aucun mal à convaincre la clientèle d'accompagner le repas de champagne.

Markos accorda beaucoup d'attention à Frau Bruchmeyer. Durant près d'une demi-heure, Aphroditi ne vit que son dos et fut contrainte d'engager la conversation avec son voisin, un Chypriote d'un certain âge, retiré de la vie politique et bon ami de son père.

— Il me manque, lui dit-il. Ça a dû être un tel choc pour vous...

— En effet, répondit Aphroditi, espérant que cet échange ne s'éterniserait pas. Ma mère ne s'est pas encore entièrement remise de sa disparition.

— Elle vit toute seule ? s'enquit l'épouse de l'homme, qui fixait Aphroditi d'un regard pénétrant.

— Oui, rétorqua-t-elle, sur la défensive. Elle ne voulait pas rentrer à Chypre. J'ai tenté de la convaincre.

— C'est bien compréhensible après ce qui est arrivé..., intervint-il, faisant une allusion malvenue au défunt frère d'Aphroditi.

Pendant les minutes qui suivirent, ils poursuivirent tous trois leur repas en silence.

— Peut-être l'arrivée d'un petit Papacosta l'amènerait-elle à revoir sa position, lança l'épouse d'un ton léger. Je ne supporterais pas d'être à plus d'un kilomètre de mes petits-enfants chéris.

Aphroditi savait que sa mère n'appréciait guère cette femme, et

elle comprenait pourquoi.

— À mon sens, reprit le mari, elle a bien fait et je ne pense pas qu'elle va le regretter. Nous ne sommes plus en sûreté ici. Avec toutes les rumeurs qui courent en ce moment, qui sait ce qui pourrait bien arriver ?

Aphroditi l'interrompit :

— Les rumeurs ?

— Cesse d'embêter Kyria Papacosta avec tes soucis, le coupa son épouse. Je suis sûre qu'elle est au courant.

Un nouveau silence s'installa. À cet instant, Aphroditi sentit qu'on lui effleurait l'épaule : Markos réclamait son attention.

— Kyria Papacosta, regardez !

Il lui tendit la main : dans sa paume se trouvait une minuscule perle de la taille d'un pois cassé.

— J'ai failli me casser une dent, s'exclama-t-il avec un large sourire. Elle était dans l'une de mes huîtres !

Il la laissa glisser dans sa coupe de champagne pour la nettoyer, la repêcha avec sa fourchette, l'essuya sur sa serviette et la présenta à Aphroditi.

— Et voici, un miracle venu des fonds marins, comme la déesse Aphrodite.

La jeune femme rosit. Savvas lui avait offert des bijoux par dizaines au cours des années passées, mais jamais avec une telle mise en scène. Elle récupéra la perle pour l'examiner. Bien que lisse au toucher, celle-ci était irrégulière – et le champagne l'avait rafraîchie.

— Merci. J'en prendrai grand soin, promit-elle avec une authentique sincérité.

Elle la rangea dans son porte-monnaie. Son cœur battait la chamade.

Si tous étaient déjà rassasiés par les quantités astronomiques de fruits de mer, il y avait encore un plat après. L'homme politique à la retraite et sa femme partirent avant le dessert pour regagner Nicosie. Le trajet était long, surtout à cette heure de la nuit, et il appréhendait visiblement ce retour depuis le début de la soirée.

— Les routes ne sont pas sûres en ce moment.

Tels furent les mots qu'il prononça au moment de prendre congé d'Aphroditi. Cette dernière quittait rarement la ville prospère de Famagouste. Elle faisait les boutiques, puis se rendait au Sunrise et

couvrait la centaine de mètres qui la séparaient de chez elle, préférant la musique aux informations à la radio. Elle était presque aussi isolée du monde que les touristes. Dès que le couple se fut suffisamment éloigné, Aphroditi interrogea Markos.

— De quoi Kyrrios Spyrou parlait-il ?

— Quand ?

— À l'instant, lorsqu'il a évoqué des dangers.

— Certains prennent du plaisir à déstabiliser les autres, lui répondit Markos, nonchalant. Vous n'avez aucune raison de vous en faire, croyez-moi.

Leur discussion fut interrompue par l'arrivée des serveurs chargés de sabayons. Markos savait très bien ce qui inquiétait cet homme. Des officiers continuaient à arriver du continent grec, alors que les membres de l'EOKA B se montraient de plus en plus audacieux dans leurs activités, lançant des attaques contre les partisans du gouvernement en place.

Chypre était pareille à une feuille de vigne : elle paraissait verte et opaque, cependant il suffisait de l'étudier à contre-jour pour découvrir qu'elle était parcourue de veines. La menace infiltrait toute l'île, et si la promesse de sensualité ensoleillée continuait à attirer des visiteurs, des complots étaient ourdis derrière les portes closes.

Markos évoluait entre ces deux mondes parallèles. Le terrain de jeu des touristes, mélange de ciel bleu, de mer chaude, de bikinis et de cocktails, existait bel et bien, toutefois il y avait aussi des endroits où le soleil ne filtrait pas, des lieux d'ombre, où un autre type d'activités se déroulait. S'il n'ouvrait jamais les colis qu'il transportait presque quotidiennement dorénavant, Markos se doutait qu'ils contenaient des outils nécessaires au terrorisme, en général dérobés à la police : pistolets, munitions, détonateurs et autres éléments indispensables à la fabrication de bombes. Les vacanciers indolents n'avaient pas la moindre idée de ce qui se tramait autour d'eux et, dans le cas du Sunrise, sous leurs pieds. La chambre forte avait été transformée en arsenal.

En naviguant entre ces deux mondes tout en feignant l'indifférence et même l'ignorance, Markos cherchait à se garantir une place dans le camp des vainqueurs. Il n'avait évidemment aucune envie de s'engager dans un débat politique avec Aphroditi. Il profita de la distraction causée par les serveurs pour changer de sujet.

— Kyria Papacosta, puis-je vous demander quel parfum vous portez ?

Elle rougit à nouveau. En théorie, sa question n'était pas plus indiscrete que si elle avait concerné le créateur des bijoux qu'elle arborait, pourtant savoir qu'elle avait touché un autre de ses sens, en plus de la vue, ne la laissait pas indifférente.

— C'est du Chanel. Le *Numéro 5*.

— Très chic ! s'écria-t-il.

Elle rit, enchantée par le compliment. Depuis des mois maintenant, Savvas ne la voyait presque jamais lorsqu'elle se préparait pour la soirée, sans parler de remarquer son parfum. Il était généralement couché quand elle rentrait, profitant de quelques heures de sommeil avant son lever matinal.

Aphroditi et Markos avaient quitté la salle des banquets et se trouvaient dans le hall.

— Bonne nuit, Kyria Papacosta, lui dit-il. Je ferais bien de descendre.

— Markos, le retint-elle, j'ai une requête.

Il patienta, intrigué.

— Verriez-vous un inconvénient à m'appeler Aphroditi ? Pas devant le personnel, bien sûr.

— J'en serais honoré.

— Je sais qu'il ne s'agit que d'un nom, mais...

— M'autorisez-vous à une question en retour ? Au sujet d'un nom ?

La surprise arrondit les yeux de la jeune femme.

— M'avez-vous réellement pardonné ?

Elle fit mine de ne pas saisir :

— À quel propos ?

— Le nom de la boîte de nuit !

— Mais oui, Markos ! répliqua-t-elle avec un sourire. Vous le savez bien.

Elle nota qu'il passait les doigts dans ses cheveux. Elle l'avait déjà vu faire ce geste involontaire et, à cette occasion, il précipita les battements de son cœur.

— Me ferez-vous le plaisir de venir assister à un spectacle un soir ? reprit-il, l'air aussi vulnérable qu'un enfant égaré. J'en serai alors convaincu.



— Bien sûr, comptez sur ma présence demain.

Elle s'apprêta à partir. La plupart des autres convives étaient déjà loin.

— Au fait, ajouta-t-elle en s'efforçant de cacher son trouble, merci pour la perle.

En un rien de temps, Aphroditi fut de retour dans son appartement. Elle retira ses bijoux, quitta sa robe et se glissa entre les draps. Pendant trois heures elle écouta la respiration de Savvas, ne trouvant le sommeil qu'une fois qu'il fut levé, habillé et sorti.

Lorsqu'elle finit par se réveiller, l'esprit envahi d'un mélange de souvenirs et de rêves, la lumière pénétrait dans la chambre par un interstice entre les volets. Il était midi.

Elle se précipita hors du lit, quelque peu déboussolée et trébucha sur son sac, qu'elle avait oublié par terre. Se rappelant soudain ce qu'il contenait, elle l'ouvrit, sortit son porte-monnaie et chercha la perle. Elle était toujours là, enveloppée dans un morceau de serviette en papier, biscornue, plus petite que tous les diamants et pierres précieuses qu'Aphroditi possédait. Son imperfection excentrique faisait son charme.

Elle dénicha une petite bourse en velours qui la protégerait et la rangea dans le tiroir avec tous ses objets de valeur, souriant au souvenir de la façon dont ce cadeau lui avait été offert, envahie d'une douce chaleur à l'idée qu'elle en avait été la bénéficiaire.

En dépit de ses efforts pour se distraire à coups de courses futiles et inutiles, Aphroditi se surprit à penser constamment à Markos. Elle se repassait en boucle le souvenir du jour où elle l'avait rencontré avec sa sœur. Elle comprenait à présent qu'elle avait été jalouse. Elle le revit en train de danser le *zeibebiko*, si animé. Elle était obsédée par l'image du jeune homme au sourire enjôleur. Un instant, elle se demanda si la perle ne lui avait pas jeté un sort.

Elle tua le temps jusqu'en fin d'après-midi, où elle put enfin se changer et se rendre à l'hôtel. Elle essaya une première tenue, puis une deuxième et une troisième, hésitant sur la couleur. Un corail éclatant ? Un bleu électrique ? Un jaune vif ? Un arc-en-ciel de robes gisait sur le sol de son dressing. Elle finit par arrêter son choix sur une lilas, qui s'accorderait au décor du Clair de lune. Des améthystes et des diamants viendraient parfaire l'ensemble pour la soirée.

Markos avait eu une journée productive : il avait convoyé plusieurs centaines de livres jusqu'au chantier afin que Savvas puisse régler des dettes importantes en liquide, rapporté un certain nombre de paquets à son frère et eu un rendez-vous avec un importateur, auquel il avait commandé deux cent cinquante caisses d'un délicieux whisky de malt. Grâce à la marge importante que lui garantissait la boîte de nuit, il ferait des milliers de livres de bénéfices. C'était un bon jour, et le meilleur restait à venir, il le savait.

Aphroditi arriva un peu plus tôt que de coutume. Elle était déjà sur la terrasse lorsque Markos la vit, et ils se mêlèrent séparément aux invités jusqu'à l'heure du dîner. Aphroditi redoubla d'efforts pour engager la conversation avec ses voisins de table. Markos sentait bien qu'elle s'échinait à lui tourner le dos. L'intérêt qu'elle témoignait aux convives était manifestement artificiel.

Aphroditi pria pour que le temps s'écoule vite. Enfin, il fut 23 heures.

— Avez-vous toujours l'intention d'honorer le Clair de lune de votre présence ? lui demanda Markos. Vous n'avez pas changé d'avis ?

— Non. Bien sûr que non.

Pendant une heure environ, elle écouta aux côtés de Frau Bruchmeyer et des Américains un chanteur français à la voix plus sexy que Sacha Distel. Elle fit durer le plus longtemps possible son gin tonic, puis dut se résoudre à partir. Les autres membres du personnel s'étonneraient de la voir s'attarder. À l'instant où cette pensée traversait son esprit, Markos le sentit et il se dirigea vers elle.

— Puis-je vous servir un autre verre, mesdames ?

— Avec plaisir, répondit gaiement Frau Bruchmeyer.

— Je ferais mieux d'y aller, ajouta Aphroditi.

— Laissez-moi vous raccompagner, proposa-t-il.

Après avoir souhaité une bonne fin de soirée à la cliente allemande et à ses compagnons, Aphroditi suivit Markos jusqu'à l'escalier intérieur menant au hall de l'hôtel. Dès que la porte se fut refermée sur eux, il lui prit la main dans le noir. Les doigts d'Aphroditi répondirent aussitôt et se refermèrent sur ceux du jeune homme.

Plutôt que de s'engager dans l'escalier, Markos l'entraîna vers une autre porte, cachée derrière un rideau. De là, un couloir étroit menait à la chambre forte. Dans la pénombre de cet espace exigu, il se tourna vers Aphroditi et l'embrassa. L'empressement avec lequel elle lui

rendit ce baiser confirma ce que Markos avait soupçonné. Même si leurs motivations étaient différentes, tous deux avaient désiré ce moment.

Quinze minutes plus tard, ils étaient dans le hall et Markos lui tenait la porte. Ils n'utilisèrent ni titre officiel ni prénom. Il n'y eut pas d'au revoir.

Tremblant si violemment que ses clés cliquetaient dans sa main, Aphroditi s'engouffra dans sa voiture. Elle baissa sa vitre et laissa passer quelques minutes afin de contrôler ses spasmes. Au bout de ce laps de temps, elle parvint à enfoncer la clé dans le contact. Elle effectua une manœuvre aussi maladroite que si elle avait été ivre et roula au pas jusque chez elle.

De son côté, Markos était redescendu au Clair de lune, où la soirée battait son plein. Tout le monde adorait le chanteur. La nuit serait lucrative. Il imaginait déjà Savvas parcourant d'un œil satisfait le bilan comptable. Pour une fois, cependant, Markos avait le sentiment d'avoir touché sa part du butin. La véritable satisfaction lui appartenait.

Le lendemain matin, Markos arriva de bonne heure à l'hôtel, comme il en avait l'habitude. Il repéra Frau Bruchmeyer à la réception, une petite valise à ses pieds.

— Vous ne pouvez pas m'abandonner ! s'exclama-t-il d'un ton théâtral en fondant sur elle. Où partez-vous ?

— En Allemagne, lui répondit-elle avec un sourire. Pour une semaine seulement. Je vais à un mariage.

— Vous me manquerez !

Elle piqua un léger fard.

— Laissez-moi vous aider, poursuivit-il.

Markos prit son bagage et l'escorta dehors, au soleil. D'un claquement de doigts il appela un taxi. Il agita le bras le temps que la voiture disparaisse au bout de la rue, puis rentra.

Plus tard ce jour-là, Aphroditi et lui se retrouvèrent dans la suite de Frau Bruchmeyer. Pendant qu'elle serait à Berlin, ils savaient qu'ils ne seraient pas dérangés par les femmes de chambre.

Au début, Aphroditi ne songea pas un instant que la fréquence accrue de ses visites au Sunrise pourrait intriguer, soulever des questions. Ne se souciant pas des risques qu'elle prenait, elle s'abandonna corps et âme à sa passion pour Markos. Le feu qui s'était allumé en elle la poussait à commettre des imprudences inédites.

À l'approche du retour de Frau Bruchmeyer, elle fut étreinte par l'angoisse. Elle se mit à chercher une excuse pour justifier sa présence à l'hôtel durant la journée.

Ce fut Markos qui la trouva. Elle réaliserait un inventaire des peintures et autres œuvres dans les chambres afin d'acquérir de belles reproductions d'*objets d'art*\* classiques pour les plus luxueuses d'entre elles. Les Américains en étaient particulièrement friands, et le Sunrise pourrait augmenter ses tarifs pour ses « suites galeries d'art ».

— Quelle idée de génie, *agapi mou*, lui dit-elle alors qu'ils étaient allongés sur le lit de Frau Bruchmeyer, la veille de son retour.

Il arrivait qu'un jour ou deux s'écoulaient entre le départ d'un client et l'arrivée du suivant. Les chambres restaient alors vides. Chaque matin, Aphroditi réclamait les clés de celles-ci.

Markos occupait dorénavant de facto le poste de directeur financier de l'hôtel, et personne ne s'étonna de le voir accompagner Kyria Papacosta afin d'établir des propositions chiffrées pour l'acquisition et l'exposition de ces nouvelles œuvres. Tout devait être estimé – les vitrines, l'éclairage, les objets eux-mêmes –, et Markos rédigea un contrat, et un budget, pour chacun de ces éléments. Le calcul de l'augmentation conséquente du tarif des chambres lui reviendrait aussi : le retour sur investissement devrait être immédiat.

Comme Savvas était toujours absorbé par son travail, son épouse se perdit entièrement dans son obsession pour Markos. Ça ne la dérangeait plus que Savvas ne la remarque pas. C'était même devenu un atout. Elle prit conscience que ses sentiments pour Markos existaient depuis longtemps et il devint le centre de son attention.

Chaque fois qu'elle l'attendait dans une chambre, elle avait l'impression que le monde entier pouvait entendre les battements de son cœur. Lorsque la porte s'ouvrait enfin, elle avait les jambes si tremblantes qu'elle tenait à peine debout.

Ils veillaient à quitter la chambre l'un après l'autre. Markos prenait l'ascenseur, et Aphroditi l'escalier. Elle craignait de plus en plus d'être découverte, mais cette anxiété l'aidait à conserver son sang-froid à chacune de leurs apparitions publiques. Le personnel du Sunrise était habitué à l'aversion manifeste entre Kyria Papacosta et Markos Georgiou, et leur froideur mutuelle fournissait la couverture rêvée à leur liaison. Ni Costas Frangos, qui ne quittait pas l'hôtel, ni le chef de rang, ni les employés du bar ne remarquèrent aucun changement dans leurs attitudes réciproques. En apparence, leur hostilité semblait même s'être intensifiée. Les serveurs notèrent qu'ils ne s'adressaient jamais la parole pendant le cocktail et quand ils prenaient place sur les sièges de Salamine au moment du dîner, ils se tournaient quasiment le dos.

Emine et Savina n'auraient pas reconnu la silhouette raide qui dînait dans la salle de bal chaque soir. Lorsque Aphroditi venait les trouver pour être coiffée, elle rayonnait, éclatant de rire à la moindre

occasion.

Savvas donnait l'impression de s'appuyer de plus en plus sur son bras droit, et Markos était souvent interrompu dans son travail par un coup de fil de son patron.

— Rejoins-moi dans cinq minutes, tu veux ?

C'était une injonction plus qu'une demande.

À l'intérieur de son bureau temporaire, une cahute de fortune à la bordure du chantier, l'atmosphère était toujours chargée de poussière et de fumée de cigarette. Savvas devait crier pour couvrir le bruit des travaux. Cela ne faisait qu'accentuer la grossièreté de ses manières.

— Tu dois améliorer les marges du bar de la terrasse cette semaine, et je veux que les profits du Clair de lune augmentent d'ici la fin du mois.

Savvas n'attendait jamais de réponse. Il partait du principe que Markos rentrerait au Sunrise et mettrait à exécution ses ordres.

Si ce dernier n'avait aucun mal à cacher l'irritation que lui inspirait son patron, il y pensait dès qu'il faisait l'amour à Aphroditi. À mesure que les exigences de Savvas envers Markos croissaient, celles de Markos envers Aphroditi le faisaient aussi.

Égarée dans le dédale de cette nouvelle passion, Aphroditi devint de plus en plus hermétique aux événements à l'extérieur du Sunrise. Elle ne prenait pas le temps d'écouter les informations ou de lire les journaux. Elle ne prêta aucune attention aux incidents qui se produisaient chaque jour depuis le mois de juin – la police avait localisé les armes dérobées et arrêté des membres de l'EOKA B.

Dès qu'il ouvrait un quotidien, Markos retenait toujours son souffle de peur de tomber sur le nom de son frère. Il savait aussi qu'en dépit des pourparlers, il y avait eu de violentes altercations entre les communautés grecques et turques, et des blessés dans les deux camps.

— Tu as vu ce que dit la presse, *leventi mou* ? l'interrogea sa mère. Au sujet des troubles à Agia Irini ? Il y a eu beaucoup de victimes.

Markos tenta de la rassurer :

— Tu ne dois pas trop t'inquiéter, *mamma*. Les hommes politiques sont en pleines négociations.

— Pourquoi ne mettent-ils pas un terme à ces agissements, alors ?

— On parle de gribouillis sur un mur. D'une bande de gamins qui cherchaient des ennuis !

Irini restait branchée presque en permanence sur la station de radio CyBC. Makarios assurait les Chypriotes turcs qu'il y avait bien assez de place pour qu'ils puissent vivre tous ensemble, en paix, blâmant publiquement l'EOKA B ainsi que ceux qui, loin de l'île, jetaient de l'huile sur le feu, et risquaient par là même l'indépendance de l'île.

— Le président est un homme sage, observa Irini. J'espère que tout le monde finira par l'écouter.

— Si tu continues à mettre le volume aussi fort, ils n'auront pas le choix, la taquina-t-il avec affection.

— Tous ces gens qui complotent contre lui, soupira-t-elle en se signant. Mais Dieu le protège, je le sais.

Il tourna légèrement le bouton du volume et déposa un baiser sur la joue de sa mère avant de partir. La foi d'Irini Georgiou en Makarios, Dieu et l'Église ne vacillait jamais.

Un matin de juin, Aphroditi elle-même ne put ignorer l'apparition d'un nouveau danger à Famagouste. Alors que Markos et elle se trouvaient nus dans une chambre du quatrième étage, fenêtre grande ouverte pour laisser entrer la brise, ils entendirent une explosion. C'était l'une des dix bombes qui éclatèrent en ville ce jour-là, toutes posées par l'EOKA B, visant des bâtiments officiels ou des soutiens de Makarios. Certains membres de la Garde nationale furent même inquiétés. Les suspects furent rapidement appréhendés et placés en détention. Tout comme ceux accusés de les avoir nourris et hébergés.

Pendant le reste du mois, la police pista tous ceux liés de plus ou moins près à l'EOKA B, découvrant des caches d'armes et procédant à de nouvelles arrestations – criminels soupçonnés d'avoir posé des bombes ou d'avoir dérobé des quantités importantes d'armes au centre de recrutement de la Garde nationale.

Markos continuait à s'inquiéter pour son frère, mais il s'en faisait surtout pour lui. Si Christos était pris, les forces de l'ordre voudraient sans doute l'interroger. Ils savaient provoquer confessions et repentirs. Tous les soirs, il frappait avec inquiétude à la porte de son frère. Christos lui ouvrait avec un sourire. La police avait beau chercher à resserrer les mailles du filet, il se montrait trop rusé pour eux.

Un jour, une semaine plus tard environ, alors qu'il sortait de l'ascenseur au Sunrise, Markos vit Costas Frangos fondre sur lui.

— Je te cherchais ! lui dit le directeur de l'hôtel. Kyrios Papacosta a besoin de toi. Il a déjà téléphoné trois fois. Peux-tu aller le trouver sur le chantier ? Il a demandé à ce que tu le rejoignes au plus tôt.

Markos accueillit la requête d'un petit hochement de tête et quitta aussitôt le bâtiment. Il était onze heures. Il aperçut son reflet dans le rétroviseur et repéra une minuscule trace de rouge à lèvres rose sur son col. Savvas n'était pas assez attentif pour la remarquer. Markos, en revanche, aurait conscience de sa présence, ainsi que des effluves du parfum d'Aphroditi qu'il sentait encore sur sa peau.

Il conduisit lentement.

— Désolé de vous avoir fait attendre, dit-il à Savvas avec une sincérité aussi fausse que convaincante. Je n'ai pas arrêté de la matinée.

— Je veux juste voir quelques points aujourd'hui, rétorqua Savvas d'un ton brusque, alors que le dernier centimètre de sa cigarette se consumait entre ses doigts. Dis-moi où nous en sommes du chiffre d'affaires du Clair de lune, s'il te plaît. J'ai besoin de huit cents livres en plus pour les salaires ce mois-ci, et il faut que nous les trouvions d'une façon ou d'une autre. Sinon, nous aurons un problème sur les bras.

Rien n'aurait pu hérisser davantage Markos. Pourquoi les gens disaient-ils « nous » quand ils pensaient « tu » ? Le silence, comme souvent, était sa meilleure arme.

— Et tu es au courant de ces rumeurs ?

Un nouveau silence s'installa tandis que Savvas avalait une gorgée d'eau.

— Quelles rumeurs ?

— Sur les intentions de ces officiers grecs dans la Garde nationale ?

— Je sais seulement ce que je lis dans la presse, répondit Markos. Et je suis convaincu que les journalistes exagèrent, à leur habitude.

Cette réponse hypocrite était exactement celle que Savvas voulait entendre. En réalité, Markos n'avait aucun doute sur le fait que la junta athénienne planifiait un putsch contre Makarios.

— Si tu le dis... Espérons que ça n'affectera pas nos affaires. Les touristes prennent facilement peur, surtout les Américains. Je sais que nous n'en avons pas tant que ça ces derniers temps, mais tu les connais...



Il alluma une autre cigarette, puis fit pivoter son fauteuil de bureau en cuir pour pouvoir admirer l'immense chantier par la fenêtre. Une cinquantaine d'hommes casqués s'affairaient sur les différents niveaux de l'échafaudage. Ils installaient les vitres et une grue déplaçait des panneaux de verre.

— Nous touchons au but, commenta-t-il. Et nous avons plus que jamais besoin de liquide. J'ai déjà souscrit un emprunt, et ça ne suffit pas encore.

Markos se leva. Il avait compris que son entretien avec Savvas était terminé. Ce dernier avait dit ce qu'il avait à dire.

— Reviens d'ici deux jours, conclut-il en se tournant vers lui. Et apporte des espèces la prochaine fois.

Markos était déjà à la porte. Il était pressé de partir, pour plusieurs raisons. Christos l'attendait au garage. Ce matin-là, Markos avait trouvé un message lui demandant de passer récupérer quelques paquets pour « la poste ».

L'action terroriste battait son plein et Christos avait besoin d'aide. Un membre de son groupe avait été arrêté : la police avait découvert des armes chez lui. Christos ne savait même pas où son ami avait été emmené. Le bruit courait que les combattants de l'EOKA B appréhendés étaient torturés, et le jeune homme était terrifié à l'idée d'être dénoncé. Il était donc de la plus haute importance qu'il ne garde rien chez lui.

Lorsque Markos arrêta sa voiture devant le garage, son frère lui fit signe d'entrer. Malgré son air épuisé, une lueur d'excitation allumait son regard.

— Je crois que quelque chose est sur le point d'arriver, expliqua-t-il. On doit être encore plus prudent que de coutume.

— Ce n'est pas la première fois que tu dis ça, ironisa Markos par la vitre baissée.

Makarios avait déjà réchappé à un grand nombre d'attentats. Cependant, à présent que Ioannidis, ardent défenseur de la réunion de Chypre avec la Grèce, avait pris le contrôle de l'EOKA B, Makarios courait un danger encore plus grand.

Markos manœuvra habilement pour garer sa voiture sur une place exigüe. Il ne descendit pas. Christos ouvrit le coffre et, protégé par les ombres, y chargea plusieurs colis. Haralambos, qui changeait les pneus d'une camionnette, faisait le guet, à l'affût d'un éventuel

visiteur. Si tous les employés du garage soutenaient l'EOKA B, leurs clients ne partageaient pas nécessairement leurs convictions.

Quand il eut terminé, Christos referma le coffre d'un claquement et alla parler à son frère, s'appuyant sur la portière.

— Merci, Markos. Je les récupérerai bientôt, tu n'auras pas à les garder longtemps.

— Tu devrais redoubler de prudence. L'étau est vraiment en train de se resserrer.

— Je sais, je sais, s'impacienta Christos. Il doit y avoir des mouchards.

— Tu es au courant pour Makarios ?

— Quoi ? le pressa Christos.

— Il prétend que l'EOKA B est responsable si l'indépendance de Chypre est menacée.

— C'est lui qui représente la plus grande menace pour cette île. Pas nous.

Markos remonta sa vitre, alluma la radio et s'éloigna.

*Our love is like a ship on the ocean...*

C'était l'un des plus gros tubes de l'été. Markos connaissait les paroles par cœur et il les chanta à tue-tête. Sa mère lui répétait depuis toujours qu'il avait une belle voix, à juste titre. La journée était parfaite, la mer étincelait et il aperçut un paquebot qui entrait dans le port.

*Rock the boat, don't rock the boat, baby.*

Il espérait que toutes ces histoires ne feraient pas de vagues<sup>1</sup>. Il avait le sentiment de contrôler la situation. Quant à l'amour et au dévouement d'Aphroditi, ils contribuaient à rendre son quotidien délicieux.

La chanson fut aussitôt suivie d'un bulletin d'informations. Il y était question d'une lettre ouverte que Monseigneur Makarios avait adressée à Phaedon Ghizikis, le président grec, placé à ce poste par Ioannidis. Il accusait le gouvernement de conspirer contre lui et dénonçait ouvertement une politique visant à « abolir l'État chypriote ».

Le journaliste en lut un extrait : « Plus d'une fois j'ai senti, et à une occasion je l'ai même presque touchée, la main invisible en provenance d'Athènes, cherchant à me détruire. »

Makarios exigeait que la capitale grecque rappelle les six cents

officiers qui avaient rejoint les rangs de la Garde nationale chypriote, fournissant hommes et matériel à l'EOKA B.

Sur la toile de fond de cette belle journée d'été, Markos se posa la même question que tous les autres auditeurs : quelle réaction une déclaration aussi directe allait-elle provoquer ? Ils n'eurent pas longtemps à attendre pour le découvrir.

- 
1. Jeu de mots sur les paroles de la chanson « Rock the boat » (de Hues Corporation)  
– expression signifiant à la fois faire tanguer un bateau et chercher des ennuis.

Deux semaines plus tard, le 15 juillet, de très bonne heure, le palais présidentiel de Nicosie fut attaqué. Des blindés défoncèrent le portail et bombardèrent les murs. Les assaillants pénétrèrent dans le bâtiment pour débusquer Makarios. Bientôt un incendie se déclara.

La nouvelle du coup d'État se répandit vite sur la petite île. Dans les foyers, un peu partout, les gens se réunirent autour des postes de radio. Chez les Özkan, les Georgiou et dans les bureaux du Sunrise, tout le monde était abasourdi. La station diffusait de la musique militaire. Puis vint l'annonce officielle : « Makarios est mort. »

Cette information fut suivie d'une mise en garde sinistre : « La Garde nationale a pris le contrôle de la situation. Toute personne cherchant à intervenir sera immédiatement exécutée. »

La rumeur de la nomination d'un nouveau président ne tarda pas : il s'agissait de Nikos Sampson, ancien combattant de l'EOKA.

Irini Georgiou était inconsolable, tant son attachement à Makarios était profond. Le revirement de position au sujet de l'*Enôsis* l'avait perturbée, mais elle restait convaincue qu'un homme d'Église, quels que fussent ses objectifs politiques, restait fondamentalement bon.

— Une autre mort, gémit-elle. Une autre mort terrible. Pauvre homme... pauvre homme... Quand tout cela finira-t-il donc ?

Maria, qui attendait un nouvel enfant, resta comme sa mère collée au poste de radio, tandis que Vasiliki jouait inlassablement avec des cubes de construction en bois, perdu dans son monde imaginaire. On reprochait à Makarios d'être à l'origine de la situation et le présentateur signala que la Garde nationale s'était emparée du pouvoir pour éviter une guerre civile.

Panikos rentra de bonne heure du magasin pour être avec sa femme et son fils. Irini était hors d'elle. Tous ses hommes avaient disparu. Son époux et ses deux fils, absents l'essentiel de la journée,

n'étaient pas encore revenus.

— Où peuvent-ils bien être d'après vous ? répétait-elle en boucle, se tordant les mains. Vous pensez qu'ils seront bientôt là ? Vous pensez qu'ils sont en sécurité ?

Il était impossible d'apporter des réponses à ces questions, et Maria et Panikos ne pouvaient que lui donner de vaines paroles de réconfort.

Irini ne tenait pas en place. Elle allait constamment ouvrir la porte d'entrée et faire quelques pas dans la rue comme dans l'espoir de les y trouver, puis rentrait, s'asseyait deux minutes et recommençait son manège.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire ?

Au bord de la crise de nerfs, elle se signait sans arrêt.

— Je suis certain qu'ils ne vont pas tarder, dit Panikos en prenant la main de sa belle-mère avec tendresse.

Les heures s'écoulèrent avec lenteur, et Vasilis fut le premier à apparaître.

— *Agapi mou*, je suis vraiment désolé. Il y avait des barrages sur la route, et j'ai mis un temps fou. Tu as dû te ronger les sangs.

Ils s'étreignirent et Irini versa quantité de larmes.

— Si seulement nous avions pris la peine de faire installer un téléphone, remarqua-t-il, j'aurais pu t'appeler.

Peu après, Markos arriva à son tour. Il n'avait pas imaginé que sa mère se mettrait dans un état pareil.

— J'ai dû rester à l'hôtel, expliqua-t-il. Nous devons rassurer les clients. Leur assurer que rien ne changeait pour eux.

Il ne manquait plus que Christos.

— Il sera bientôt là, *mamma*, la rassura Markos, alors même qu'il n'était pas sûr d'y croire lui-même.

Irini entreprit de préparer un repas. Elle ne connaissait pas d'autre moyen de s'occuper et de détourner son esprit de l'absence de son fils. Elle mit la table, prévoyant une place pour Christos, et tous s'assirent. Ils avaient laissé la porte ouverte afin de le voir arriver.

Au moment où Irini et Maria débarrassaient, une silhouette apparut sur le seuil. Irini fit tomber des couverts en se précipitant vers son fils, et Christos serra sa mère dans ses bras. Il était costaud et la dépassait d'une trentaine de centimètres.

Irini reconnut les odeurs de transpiration et d'huile de moteur qui accompagnaient toujours son plus jeune fils, et elle s'accrocha à lui de

toutes ses forces. Il finit par se libérer.

— Tu dois avoir faim, lui dit-elle.

— Une faim de loup, oui.

— Tu es au courant des événements d'aujourd'hui ? s'enquit Vasilis.

— Bien sûr, papa, répondit Christos, s'évertuant à dissimuler son contentement, qui n'avait cessé de croître à chaque évolution de la situation.

Irini Georgiou comprit que son jeune fils ne partageait pas sa tristesse au sujet de la mort de Makarios, et son attitude générale ce soir-là lui confirma ce qu'elle soupçonnait depuis un moment.

Cherchant à limiter les interférences, Panikos changea soudain de station de radio. Ils entendirent alors une voix qu'ils reconnurent tous. Celle de Makarios. C'était comme s'il était ressuscité d'entre les morts. Il faisait le récit de son évasion, lors de l'attaque du palais, et expliquait à l'intervieweur qu'il avait arrêté une voiture. Celle-ci l'avait emmené dans le massif du Troodos. De là, il s'était rendu dans un monastère, puis à Paphos, d'où cette émission était émise en secret.

— Ensemble, nous continuerons la résistance sacrée et gagnerons notre liberté. Longue vie à la liberté ! Longue vie à Chypre !

Pour Irini, la résurrection de Makarios était encore plus extraordinaire que sa mort. Ils venaient d'assister à un miracle, elle y tenait. Elle pleura encore plus que le matin. Tous les hommes qu'elle aimait étaient de retour.

— Dieu doit être du côté de l'archevêque, jubila-t-elle.

Lorsque Irini parlait de Makarios, elle pensait avec affection à un prêtre barbu. Son épouse dévote aurait vénéré n'importe quel homme en tenue liturgique. Vasilis, lui, voyait un politicien aux yeux perçants et avait la conviction qu'il était constitué de deux versants très distincts.

Le Sunrise resta calme ce jour-là. Les membres du personnel reçurent pour instruction de dire à la clientèle que le changement de gouvernement n'aurait aucune conséquence pour elle. Les ports et aéroports étaient temporairement fermés, mais les choses reviendraient vite à la normale. Les troubles se cantonnaient à Nicosie, située à quarante-cinq kilomètres de l'hôtel.

Certains vacanciers prirent le soleil sur la plage l'après-midi du

coup d'État. Ils avaient appris la nomination d'un nouveau président, ce qui ne leur semblait pas révolutionnaire. Les touristes américains et européens s'intéressaient davantage au scandale du moment à Washington. Le destin d'un autre président, Richard Nixon, était en jeu, et les répercussions de cette affaire toucheraient beaucoup d'entre eux.

Le lendemain, pour la première fois depuis des mois, Savvas se rendit au Sunrise. Nombre de ses ouvriers n'étaient pas venus au chantier et les travaux ne pourraient donc pas avancer normalement. Il était très agité.

— Où est Markos ? demanda-t-il à Costas Frangos.

— Quelque part dans l'hôtel. Je l'ai vu aux environs de 10 heures, ce matin.

Markos et Aphroditi s'étaient donné rendez-vous, comme chaque jour, mais il avait été retardé. Aphroditi était toujours perturbée quand il la faisait attendre. Le désir la rendait impatiente. Aujourd'hui il y avait une source de tension supplémentaire. Elle avait conscience que le dernier retournement politique constituait une menace pour l'île. Plus que tout, elle redoutait qu'il affecte son quotidien. Elle n'avait jamais été plus comblée, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante, elle n'avait jamais connu un plaisir d'une telle intensité, et elle ne voulait pas que cela change. Lorsqu'elle était avec Markos, elle ne se souciait de rien d'autre que de ce qui se déroulait entre les quatre murs de la chambre. Vêtements, chaussures, dessous – pas nécessairement les bijoux – étaient abandonnés dans un coin. Ils laissaient la lumière extérieure entrer, qu'ils fassent l'amour au neuvième, au onzième, au quatorzième ou à un autre étage. Les rayons du soleil, en pleine ascension souvent, se réfléchissaient sur la mer et baignaient le moindre centimètre carré de la peau d'Aphroditi. Avec son mari, l'éclairage était toujours tamisé et les rideaux tirés.

Tandis que les deux amants se rhabillaient à la hâte, Savvas convoqua la totalité de ses employés dans la salle de bal pour souligner l'importance de ne rien changer. Plus important encore, il fallait tout mettre en œuvre pour dissuader les clients de partir. Il nota la bonne marche de l'établissement et demanda à ce que cela continue.

— Vous savez tous que nous reconstruisons le Paradise Beach. Le succès du Sunrise et l'achèvement des travaux de ce second hôtel sont

entièrement entre vos mains.

Posté au fond de la salle, Markos avait prêté une oreille attentive à Savvas. Dans sa voix, deux sentiments contraires s'entrechoquaient : l'avidité et, légèrement plus sourde, la panique.

À son habitude, le patron manquait d'informations, songea Markos. Lui doutait qu'ils puissent continuer à faire tourner le Sunrise comme si de rien n'était. Il avait appelé le garage, plus tôt dans la matinée, pour rapporter des paquets. Christos était absent, mais l'un de ses collègues avait décroché le téléphone. Il était seul au garage.

— Leur unité a été convoquée à Nicosie, expliqua-t-il. Christos est parti.

— Je croyais que c'était terminé, s'étonna Markos.

— Il y a encore de l'action, là-bas..., répondit le garagiste. Quelques gauchistes opposés au nouveau président.

Qu'il ait minimisé la situation volontairement ou pas n'avait aucune importance. Quelques heures plus tard, Famagouste bruissait de rumeurs au sujet des événements dans la capitale, si proche et qui avait pourtant toujours paru sur une autre planète.

Markos avait rencontré Nikos Sampson une fois, à l'époque où il avait une part active dans les actions de l'EOKA. Né à Famagouste, Sampson avait fait forte impression sur l'adolescent. Il était viril, séduisant et charismatique. Les hommes aussi bien que les femmes l'adoraient et le craignaient en proportions égales. Il avait la réputation d'être un assassin. Son intransigeance faisait partie intégrante de son être, elle était aussi bien enracinée que son regard d'acier. Markos savait que Sampson n'accorderait aucune amnistie aux opposants au putsch.

Des nouvelles ne tardèrent pas à filtrer : les hôpitaux de Nicosie débordaient de blessés. De vieux désaccords avaient trouvé leur résolution dans des combats de rue. Des pétarades de mitraillettes et, ponctuellement, des tirs de canons continuèrent à résonner jusqu'au soir. Dans les couloirs bondés, les médecins se démenaient pour sauver les mourants, qu'ils soient des partisans de Makarios, de l'EOKA B ou les auteurs du putsch militaire de la veille. Le personnel médical avait à peine le temps d'enregistrer les noms des victimes ou de s'attarder sur leurs visages tandis qu'ils nettoyaient les plaies et les désinfectaient, qu'ils serraient les garrots. Chaque médecin, chaque infirmière, grec ou turc, avait son opinion sur ce qui se déroulait dans



les rues, dehors. Ce qui ne les empêchait pas de s'acquitter de leurs tâches sans discrimination.

À mesure que des bribes d'informations leur parvenaient dans le salon de coiffure, Emine était de plus en plus nerveuse. Ce matin-là, elle avait remarqué qu'Ali n'avait pas dormi dans son lit et elle ne pouvait plus faire taire ses soupçons : il était mêlé à la TMT. Alors que de nouveaux rapports de combats et de blessés leur parvenaient, elle se rendit compte que ses mains tremblaient. Elle posa sa paire de ciseaux.

— Pourquoi ne vas-tu pas chercher Hüseyin ? lui suggéra Savina. Il sait peut-être quelque chose.

Emine trouva son fils au pied de la terrasse, occupé à ratisser le sable.

— Où était Ali la nuit dernière ?

Hüseyin n'interrompt pas plus sa besogne qu'il ne redressa la tête. S'il croisait le regard de sa mère, elle devinerait qu'il avait des informations. Il haussa les épaules.

— Hüseyin ! Je te parle !

Elle avait haussé le ton, attirant par là l'attention d'un ou deux vacanciers qui tournèrent la tête dans sa direction.

— Maman ! chuchota-t-il, embarrassé.

— Je veux savoir !

Costas Frangos, qui venait de sortir sur la terrasse, fit signe au garçon.

— Je dois y aller, dit-il à Emine.

Il s'éloigna hâtivement, laissant sa mère seule sur la plage. Elle retourna au salon. Savina insista pour qu'elle rentre : elle n'était pas en état de travailler. Elle n'avait pas encore ouvert la porte de sa maison que, déjà, son cœur se gonflait de joie. Elle entendait la voix de son fils. Il était rentré !

— Ali ! Où étais-tu ? Pourquoi n'as-tu pas passé la nuit ici ? Nous nous sommes tant inquiétés...

Elle était partagée entre le désir de lui appliquer une bonne gifle et de le prendre dans ses bras. Elle choisit la seconde option tout en pleurant. Assis dans un coin, Halit entrechoquait discrètement les perles de son *tesbih*, son chapelet.

— Pourquoi y es-tu allé ?

— Je le devais, répondit Ali alors que sa voix se brisait. Ils

auraient pu tuer les nôtres ! ajouta-t-il en s'écartant.

— Mais tu es encore un enfant. Tu es trop jeune pour ça !

Emine était hors d'elle.

— Promets-moi de ne jamais y retourner, enchaîna-t-elle.

— Je ne peux pas.

Irini et Vasilis veillaient encore lorsque Markos rentra cette nuit, à une heure avancée. Il avait fermé le Clair de lune plus tôt – seule une poignée de clients étaient descendus. Ceux-là avaient beaucoup bu dans l'idée d'apaiser leurs nerfs, cependant ils ne s'étaient pas attardés. En temps normal, l'estrade était tapissée de fleurs à l'issue de la soirée, et ce soir un seul panier d'œillets avait été vendu.

Markos ne vit pas tout de suite ses parents, assis en silence dans l'obscurité du *kipos*. Il remarqua d'abord le rougeoiement de la cigarette que fumait son père.

— Papa ?

— *Leventi mou*, gémit Irini alors que Markos les rejoignait.

Elle se leva pour le serrer contre elle.

— Irini, la réprimanda son époux. Il était au travail.

Vasilis avait raison, bien sûr, pourtant elle avait senti l'angoisse croître régulièrement au fil de la journée. Markos s'assit avec eux et se servit un verre de *zivanja* – une carafe à demi vide trônait au milieu de la table. Irini avait convaincu Vasilis de ne pas se rendre aux champs ce jour-là.

— J'ai pensé que ce serait dangereux, expliqua-t-elle à Markos. Mais je croyais que les choses se tasseraient plus vite.

— Et pour quelle raison imaginais-tu cela ? riposta son mari, en mangeant à moitié ses mots.

Vasilis Georgiou avait passé du temps au *kafenion*. Il avait écouté les on-dit, les nouvelles et la propagande, ce qui lui avait permis, à son retour, d'alimenter les inquiétudes de son épouse.

— C'est la guerre civile là-bas ! asséna-t-il en frappant la table du poing. Ils ont embarqué plusieurs hommes de Makarios. Et ça ne fait pas plaisir à ta mère.

Vasilis Georgiou comptait parmi ceux, nombreux, qui s'étaient détournés de Makarios lorsque l'archevêque avait cessé de placer l'*Enôsis* en tête de ses priorités. Il ne s'exprimait sur le sujet que sous l'emprise de l'alcool. Il n'avait aucun respect pour la sensiblerie de son

épouse concernant cet homme. S'il savait que Christos, comme lui, était partisan de l'*Enôsis*, il n'avait aucune certitude concernant son fils aîné.

— N'exagère pas ! s'emporta Markos. Tu ne réussis qu'à contrarier *mamma*.

— Alors qu'est-il en train d'arriver, selon toi ? Tu n'es au courant de rien, enfermé à longueur de journée avec des étrangers... Qui es-tu pour affirmer quoi que ce soit...

La boisson faisait divaguer Vasilis. Markos passa un bras autour des épaules de sa mère.

— C'est Christos..., murmura-t-elle, en appelant à son aîné.

— Il n'est pas rentré ?

Elle secoua la tête.

— Il va revenir, *mamma*, ne t'inquiète pas. Tout ira bien. Il est rentré hier, non ?

— J'ai un terrible pressentiment. J'ai fait un rêve la nuit dernière, un rêve affreux.

Elle détourna les yeux. Ses joues étaient mouillées de larmes.

— Je sais où il est, finit-elle par lâcher. Il se bat avec... ces hommes.

Quelques minutes inconfortables s'égrenèrent. Markos gardait le silence. Vasilis alluma une autre cigarette.

Irini rentra se coucher. Guettant les bruits de pas, le moindre son qui indiquerait le retour de son fils, elle resta éveillée jusqu'au matin, le regard rivé au plafond.

Juste avant l'aube, les cigales se turent. Entre cet instant et celui où les chiens commenceraient à aboyer, les coqs à chanter, le silence fut complet. Comment une guerre civile pouvait-elle faire rage dans un tel calme ? Elle se convainquit que celle-ci n'était pas réelle. Christos allait apparaître d'un moment à l'autre.

Toute la matinée, la tension monta. Heure après heure, de nouveaux échos, réels ou fictifs, circulaient. Parfois ils amplifiaient la gravité des événements, parfois ils la minimisaient. Christos demeurerait absent, et lorsque Vasilis se rendit au garage pour prendre des renseignements, il apprit que son fils ne s'était pas présenté au travail depuis deux jours.

Tous les employés du Sunrise répondirent présent, ainsi que Savvas Papacosta l'avait exigé, toutefois l'atmosphère était crispée. Les clients

assaillaient les réceptionnistes de questions.

— Quelles vont être les conséquences pour nous ?

— Notre vol de retour sera-t-il retardé ?

— Serons-nous remboursés si nous partons plus tôt ?

— Pouvons-nous garder la même chambre si nous n'avons pas d'avion ?

Soucieux et égocentrés, ils se sentaient soudain très loin de chez eux.

Emine et Savina ne reçurent aucune visite au salon de coiffure, ce matin-là. Frau Bruchmeyer, plus ponctuelle que jamais, fit son apparition à midi pour sa coupe mensuelle. Elle portait ses cheveux gris courts, à la garçonne, un style qui ne pouvait convenir qu'à une femme avec des pommettes bien dessinées.

— Bonjour, lança-t-elle avec gaieté.

Tout en l'aidant à enfiler une blouse, Emine répondit :

— Bonjour, Frau Bruchmeyer. Comment allez-vous aujourd'hui ?

Elle avait posé la question par habitude tant elle était préoccupée.

— Je vais très bien, je vous remercie, répondit-elle avant d'ajouter : Mais je crois être la seule.

— C'est bien possible, confirma Savina. La plupart de nos clientes ne se sont pas présentées, nous sommes dans le flou le plus total...

Frau Bruchmeyer bascula la tête en arrière dans le bac. Pendant qu'Emine lui lavait les cheveux, elle continua à parler :

— Ces histoires ne me disent rien qui vaille, pour autant je suis d'avis de poursuivre le cours normal de nos existences.

Emine n'osa pas répondre.

Quand ses cheveux furent coupés et séchés, Frau Bruchmeyer leur remit à chacune un shilling et prit congé. L'heure du déjeuner était venue et elle occuperait sa table habituelle, près de la piscine, refusant de se laisser atteindre par les derniers développements.

Prenant pour excuse le fait que les lignes téléphoniques ne fonctionnaient que par intermittence ce jour-là, Aphroditi renonça à attendre un appel de Markos. Elle avait appris, au cours d'un bref échange avec Savvas le matin, qu'ils devaient continuer à mener une vie normale, elle s'habilla donc avec soin – robe en soie jaune délicate et bijoux en topazes –, et se rendit à l'hôtel.

Markos ne semblait pas dans les parages, elle descendit donc au

salon de coiffure. Il arriverait peut-être plus tard. Aux yeux d'Aphroditi, rien au monde n'avait davantage de valeur que quelques minutes volées à cet homme, et elle se raccrochait à l'espoir qu'il éprouvait la même chose.

Emine et Savina virent apparaître une tout autre Aphroditi que celle, exubérante, à laquelle elles s'étaient habituées au cours des derniers mois. Elle était à cran et inhabituellement silencieuse.

— Elle regrette sans doute de ne pas être en Angleterre avec sa mère.

— Moi, je lui ai trouvé une petite mine...

— Oh, Emine ! Quel que soit son état, il faut que tu t'imagines qu'elle est enceinte ! Elle est juste inquiète, comme nous tous !

Dès qu'elle avait été coiffée, Aphroditi était montée à la réception. Il n'y avait toujours aucun signe de Markos, et elle tua le temps en discutant avec des employés et quelques clients, qui traînaient là dans l'espoir d'obtenir des informations. Les dauphins continuaient à folâtrer dans la fontaine.

Elle finit par interroger Costas Frangos :

— Avez-vous vu M. Georgiou aujourd'hui ? Mon mari aimerait le convoquer sur le chantier plus tard dans la journée.

— Non, Kyria Papacosta. À ma connaissance il n'a pas mis les pieds ici depuis hier soir. Il a dû fermer le Clair de lune vers 1 heure.

— Merci, dit-elle avant de s'éloigner.

Elle était certaine que son trouble se voyait comme le nez au milieu de la figure. Elle rentra chez elle. En remontant Kennedy Avenue, l'artère principale qui longeait la façade arrière des hôtels, elle dépassa une troupe de la Garde nationale. Celle-ci avait pris le contrôle de Famagouste dorénavant, n'ayant rencontré que peu de résistance en comparaison de celle à Nicosie.

Une fois dans l'appartement, elle alluma la radio. Le présentateur signala que le calme était revenu presque partout dans l'île. Aphroditi éteignit, mit un disque et se servit un vermouth doux. Sans relever les stores, elle s'étendit sur le sofa et dégusta son verre, les yeux rivés sur le téléphone, l'implorant de sonner. Alors que Carly Simon chantait, l'alcool commença à agir. Aphroditi ferma les paupières.

Il faisait noir quand elle les rouvrit. La lumière qui filtrait à travers les stores avait disparu, la nuit était tombée. Elle s'assit. Le saphir du tourne-disque était resté coincé.

*You're so vain... vain... vain...*

Ces paroles avaient dû se répéter une centaine de fois, et elle ne s'en était pas rendu compte. Seule la sonnerie du téléphone pouvait pénétrer ses rêves, et c'était d'ailleurs ce qui s'était produit. Aphroditi bondit sur le combiné, le cœur battant. Elle s'apprêtait à dire le nom de Markos lorsqu'elle entendit le sien.

— Aphroditi !

C'était la voix de son mari.

— Savvas, haleta-t-elle. Comment a été ta journée ?

— Un vrai cauchemar ! La moitié des ouvriers ne sont pas venus... il n'y a eu aucune livraison... Markos Georgiou ne m'a pas apporté le liquide que je lui avais réclamé...

C'était comme si Savvas n'avait pas intégré la véritable signification du coup d'État. Aphroditi jeta un coup d'œil à l'horloge au mur. Avec un sursaut, elle se rendit compte qu'il était 21 heures. Elle avait dû rater le cocktail. Markos l'avait-il attendue ?

Savvas continuait à parler :

— Je finis de trier quelques papiers ici, puis je passerai au Sunrise sur le chemin du retour. Je ne vais pas laisser tout ce...

En écoutant d'une oreille les griefs de son mari, elle avait allumé la télévision. Les images d'un vieux film avec Melina Mercouri étaient à l'écran.

— Savvas, as-tu écouté les nouvelles ce soir ?

— Non, répondit-il avec fermeté. À quoi bon ? Ces voyous ne nous diront pas la vérité de toute façon.

— C'est juste que...

Il détecta la pointe d'angoisse qui s'était immiscée dans la voix de sa femme et l'interrompit brusquement :

— Je serai de retour vers minuit. Ne te tracasse pas. Le calme est déjà en train de revenir à ce que j'en ai compris. Tant que nous pouvons continuer à aller et venir, tout ira bien.

Savvas Papacosta restait apparemment sourd à ce qui se déroulait derrière les barbelés de son chantier. À l'exception de l'or et des pierres précieuses, toutes leurs possessions avaient été vendues et l'argent absorbé par ce nouveau projet. Même les revenus du Sunrise et l'emprunt conséquent qu'il avait souscrit ne suffisaient pas à financer la phase de construction actuelle. Il ne pouvait aspirer qu'à une seule chose : précipiter le jour de l'inauguration. Alors seulement

commencerait-il à rembourser son énorme investissement.

— À tout à l'heure dans ce cas, lui dit Aphroditi au moment où il raccrochait.

Elle frissonnait. La climatisation avait rafraîchi l'appartement au point qu'on y gelait, elle ouvrit donc les stores et sortit se réchauffer sur le balcon.

Pourquoi Markos ne s'était-il pas rendu sur le chantier ? Et pourquoi ne l'avait-il pas appelée ? Elle n'avait aucun moyen de le savoir.

Si elle avait rallumé la radio, elle aurait appris que le gouvernement turc demandait au Royaume-Uni d'intervenir. Le putsch de Nicosie, soutenu par les Grecs, était du point de vue des Turcs la dernière étape avant l'*Enôsis*, ce qu'ils ne pouvaient accepter. Comme son mari, Aphroditi était trop préoccupée par ses soucis personnels pour prendre la mesure du danger qu'elle, et tous les autres habitants de l'île, courait.

Il n'y avait pas un souffle d'air cette nuit-là. Un peu partout dans la ville, d'autres qui ne trouvaient pas le sommeil étaient assis sur leur balcon, le regard perdu dans le noir ou vers les étoiles. La température n'était pas descendue en dessous des quarante degrés de la journée. Markos tenait compagnie à sa mère, lui serrant la main et s'efforçant de la rassurer. Toute la famille Özkan était debout aussi, se demandant ce que demain leur apporterait.

Pas très loin de là, sur la mer d'un noir d'encre, des unités de la flotte turque attendaient leur heure.

Lorsque Aphroditi se réveilla le lendemain matin, elle remarqua un creux dans l'oreiller à côté du sien : Savvas était déjà parti. Le silence dans l'appartement était oppressant. Elle devait se lever et débusquer Markos. Enfilant à la hâte la robe et les chaussures de la veille, mais abandonnant ses bijoux sur la table de nuit, elle s'empressa de sortir.

Dans le hall du Sunrise, elle avisa des valises alignées en rangées bien régulières. Les clients, eux, étaient moins ordonnés. Plusieurs centaines de personnes se pressaient autour de la réception, impatientes de régler leur note. Oubliées, les bonnes manières que les Européens du Nord observaient en général. Les réceptionnistes s'échinaient à ne pas perdre leur patience face aux exigences des clients – qui réclamant un remboursement partiel, qui une facture, qui des explications, tandis que des dizaines d'autres se bousculaient derrière eux. Il fallait rendre la monnaie, calculer les taux de change, remettre des reçus.

Quelques enfants en bas âge se poursuivaient autour de la fontaine en hurlant et criant, inconscients des inquiétudes parentales. Costas Frangos tentait de conserver un semblant d'ordre, demandant en vain à ce que l'on fasse la queue, s'efforçant de satisfaire toutes les requêtes et gérant le flux de taxis.

Aphroditi scruta la scène à la recherche d'un visage en particulier parmi tous ceux qui lui étaient presque étrangers. Plusieurs personnes vinrent la solliciter.

— Kyrios Frangos s'occupera de vous, répondit-elle avec intransigeance, les redirigeant vers le directeur de l'hôtel, qui restait irréprochable au milieu de ce maelstrom d'impolitesse.

Elle s'éloigna vers la terrasse et scruta la plage. Quelques touristes têtus continuaient à appliquer leur routine habituelle, s'enduisant de crème solaire, allant se rafraîchir dans la mer puis se gorgeant de



soleil. Ils avaient droit, chaque année, à une poignée de jours précieux, dédiés à l'hédonisme et à la chaleur, auxquels ils n'avaient aucune envie de renoncer. Une fois que la foule dans le hall se serait dispersée, ils s'y rendraient sans précipitation pour faire le point sur la situation. Dans l'immédiat, il était hors de question de paniquer. Parmi eux se trouvait Frau Bruchmeyer, qui n'avait pas l'intention de partir. Elle était chez elle. Sortant le nez de son livre, elle fit signe à Aphroditi depuis sa chaise longue.

La jeune femme n'avait aucune envie d'engager la conversation avec qui que ce soit, elle retourna donc dans le hall et s'approcha de l'entrée. Dehors, c'était le chaos, principalement à cause des chauffeurs de taxi qui s'apostrophaient.

Près de la porte du Clair de lune, Aphroditi aperçut l'homme qu'elle cherchait. Se retenant de courir, elle le rejoignit.

— Markos ! souffla-t-elle.

Il fit volte-face et un énorme trousseau de clés cliqueta dans sa main. Avec le brouhaha ambiant, ils pouvaient parler sans crainte d'être entendus.

— Où étais-tu ?

Il hésita.

— Pourquoi n'entrerais-tu pas ? Nous pourrions discuter.

Il ferma à double tour derrière eux. Ils descendirent l'escalier et franchirent les rideaux en velours pour entrer dans la boîte de nuit.

— Je me faisais du souci pour toi.

— Tu ne dois pas t'inquiéter, Aphroditi, répliqua-t-il en la prenant dans ses bras et en lui caressant les cheveux.

— Je n'ai pas eu de nouvelles depuis deux jours !

— Deux jours riches en émotions, répondit-il sur le ton de l'évidence.

Elle ne trouva rien d'autre à dire que :

— Tu m'as manqué.

— Je devais rester avec mes parents. Ils sont très nerveux.

Elle sentit la douce pression des lèvres de Markos sur son front, qui s'accompagna de la sensation, inhabituelle, d'être congédiée.

— J'ai deux trois choses à terminer avant de partir, mais on se reverra bientôt. Je suis convaincu que la situation ne tardera pas à revenir à la normale.

— On ne pourrait pas rester un peu ici, tous les deux ?

— *Agapi mou...* Les gens vont se poser des questions s'ils savent que tu es là.

— À mon avis, personne n'a rien remarqué vu les circonstances.

— Je pense qu'il vaut quand même mieux éviter, insista-t-il en lui caressant le bras de sorte qu'elle fut, un temps, rassurée sur l'affection qu'il lui portait.

Il la raccompagna à l'entrée de la boîte de nuit et la fit sortir. Elle était partagée entre deux sentiments contraires, celui d'être chérie et rejetée à la fois.

Dans un état second, elle regagna son appartement. Ignorant comment s'occuper, elle téléphona à sa mère.

— Aphrodit, j'ai essayé de t'appeler, les communications ne passaient pas. Qu'arrive-t-il ? Où en êtes-vous ?

— Je vais bien, maman. C'est un peu la panique, mais je suis sûre que la situation est bien moins grave que ne le laissent entendre les médias.

— Je suis effondrée, ce pauvre Monseigneur Makarios !

Artemis Markides voyait toujours en lui un chef spirituel et sa destitution restait sa principale inquiétude.

— Tu devrais venir en Angleterre si ça s'aggrave. Il y a plein de place ici, tu sais.

— Je suis sûre que je n'aurai pas à le faire, affirma Aphrodit.

Quitter Chypre pour aller vivre avec sa mère était la dernière chose qu'elle voulait envisager.

— Nous allons entamer la dernière étape des travaux pour le nouvel hôtel, poursuivit-elle, et Savvas n'a aucune intention de s'arrêter !

— Dans ce cas... Continue à donner des nouvelles, ma chérie. J'ai besoin d'être rassurée.

— Promis, maman.

Le lendemain matin, au lever du soleil, des avions turcs traversèrent le ciel de Chypre.

Dans l'appartement du rez-de-chaussée, Markos, Maria et Panikos se réunirent autour de la radio, en compagnie d'Irini et de Vasilis. Ils écoutèrent avec attention les nouvelles sur CyBC.

La Turquie exigeait le rétablissement de l'ordre constitutionnel. Elle craignait pour la sûreté des Chypriotes turcs et redoutait la

déclaration de l'*Enôsis* par les auteurs du putsch. Leur ultimatum étant resté sans réponse, ils avaient envoyé des milliers de parachutistes turcs au nord de l'île. Kérynia, à une soixantaine de kilomètres de Famagouste, était sous les bombes. C'était la pire crainte des Georgiou.

— *Panagia mou*, murmura Irini, l'échine courbée comme pour prier.

Maria s'assit à côté d'elle et lui prit la main.

— Ne t'en fais pas, maman, lui souffla-t-elle. Les Grecs vont venir nous sauver.

— Tu crois ? lui demanda Irini, un instant réconfortée.

— Bien sûr.

Son jeune fils faisait le tour de la table sur des jambes mal assurées, sans se soucier des événements de la journée. Irini leva les yeux vers Markos. Il savait qu'elle pensait à Christos.

— Il ne tardera pas à rentrer, j'en suis convaincu.

— Je ne peux plus écouter ça ! s'emporta Vasilis en se dirigeant vers la porte. Pourquoi Makarios n'a-t-il pas conclu un accord avec les Turcs ? Ils n'étaient pas censés vouloir la même chose que nous ? Ils auraient pu se débarrasser de ce Sampson ensemble ! Et voilà ce qui arrive maintenant !

Il invectivait le vide. Tous partageaient son sentiment, mais le sort du pays ne dépendait pas d'eux. Même Markos ne vit pas l'utilité de lui répondre. Dans le bref silence qui suivit, une voix se détacha soudain des autres, à la radio. Tous les hommes valides étaient appelés à venir défendre Chypre. Markos échangea un regard avec Panikos.

— Nous devons y aller. Je prends le volant.

— *Panagia mou* ! soupira Irini en se signant. Pas vous aussi ! Je vous en prie, pas vous...

La voix radiophonique répéta l'injonction. C'était une affaire urgente. Panikos étreignit Maria, qui retenait ses larmes. Il effleura son ventre arrondi.

— Ne t'inquiète pas, maman, lui dit Markos. Ils verront que nous ne sommes pas des combattants.

Il savait que Savvas Papacosta trouverait le moyen de se faire exempter, et d'obtenir la même chose pour son bras droit. Quant à Panikos, il n'était pas en assez bonne forme physique.

Une fois qu'ils furent partis, Vasilis, qui n'était pas concerné par

l'appel, se rendit au *kafenion*, où il continua à débattre avec ses amis pendant une heure environ. Quand il rentrerait, il pourrait dormir, assommé par sa consommation excessive de *zivanía* et la colère.

Il y avait moins de colère mais tout autant de peur chez les Özkan. Les Chypriotes turcs savaient que ce rebondissement les rendrait tous plus vulnérables. Ils craignaient les représailles, dont ils risquaient de faire les frais.

Nombre de jeunes hommes rejoignirent la TMT afin de se préparer à défendre leur communauté. Emine supplia son fils de ne pas y aller.

— À quoi bon ? plaida-t-elle. Tu ne sais même pas tenir un pistolet !

Ali ne répondit rien. Sa mère était à mille lieues de la vérité. Il pouvait démonter un semi-automatique et le remonter en trois minutes. Il y avait tant de villages qui réclamaient une protection armée... Il ne supportait pas de rester assis à suivre les rebondissements à la radio, il voulait sentir la gâchette d'un pistolet sous son index.

À la tombée de la nuit, alors que tous cherchaient le sommeil, il annonça en murmurant à Hüseyin, avec qui il partageait une chambre, qu'il partait.

— N'essaie pas de me retenir.

La Garde nationale avait déjà lancé des attaques contre les villages et quartiers turcs un peu partout dans l'île. Les troupes turques étaient en minorité, et Ali, comme bien d'autres jeunes gens, avait le sentiment de devoir jouer un rôle.

Ce jour-là, les rues de Famagouste restèrent presque désertes : chacun était enfermé chez soi, l'oreille collée à la radio. La situation évoluait d'heure en heure.

Irini et Maria suivirent avec fébrilité les récits des affrontements des deux camps, priant pour que Markos et Panikos soient en sécurité. Des navires chypriotes, envoyés depuis Kérynia pour engager le combat avec la flotte ennemie, furent coulés par une attaque turque, aérienne et navale. Les forces chypriotes grecques échouèrent à circonscrire les parachutistes, et leurs véhicules blindés furent détruits. Des combats éclatèrent alors dans les montagnes près de la capitale.

Aux environs de midi, les deux femmes entendirent une portière claquer. Markos entra d'un pas nonchalant, suivi de Panikos. Elles se

relevèrent d'un bond pour les embrasser.

— C'était la panique, expliqua Panikos. Ils n'avaient ni armes ni plan. Un vrai désastre. Ils nous ont dit de repartir.

— Qui nous défend dans ce cas ? demanda Vasilis, le ton grave. Si les troupes turques qui arrivent par la côte et celles qui sont à Nicosie se rejoignent, tout sera terminé.

— Je suis certain que les Nations unies exerceront leur influence sur eux, le rassura son fils aîné. L'avantage étant que, par principe, ils ne prennent pas parti...

— On dirait bien qu'ils rejettent la faute sur les deux camps, en revanche, souligna Panikos, qui semblait ne pas vouloir lâcher Maria.

Le Conseil de sécurité des Nations unies réclamait un retrait immédiat de toutes les troupes militaires étrangères – qui n'étaient pas présentes dans le cadre d'accords internationaux. Ils firent bien comprendre qu'ils désapprouvaient le putsch grec à l'origine de la crise aussi bien que la réaction turque.

— Au moins, si les discussions se poursuivent, ça ne pourra pas empirer, souligna Panikos avec optimisme.

Il était pourtant tout à fait envisageable qu'une escalade s'ensuive, aboutissant à une guerre plus vaste qui ne se limiterait pas à Chypre. La Grèce avait mobilisé des hommes et des troupes se dirigeaient vers la frontière avec la Turquie. De son côté, celle-ci continuait à affirmer que cette invasion avait pour seul objectif la protection des citoyens turcs et qu'elle espérait que le dialogue entre les deux communautés reprendrait.

En bas de la même rue, la famille Özkan étudiait la conjoncture avec une appréhension comparable.

— C'est peut-être vrai, hasarda Hüseyin, ils sont peut-être venus pour nous protéger.

Des milliers de Chypriotes turcs avaient été chassés de leurs maisons, et de nombreux autres étaient à présent retenus en otage dans des villages cernés par la Garde nationale. Sans parler des centaines de personnes enfermées dans des stades de foot.

— Si les Turcs n'avaient pas envahi l'île, rien de tout ceci ne se serait produit ! éclata Emine.

— Tu n'en sais rien, protesta Halit. Nous aurions pu nous retrouver à vivre comme dans les années soixante. Ces Grecs d'Athènes ne veulent pas de nous ici ! Rien n'a changé.

— Ils sont donc peut-être vraiment venus nous protéger..., répéta Hüseyin.

— En tout cas, ils ont seulement réussi à nous mettre en danger, riposta sa mère.

Un silence de quelques minutes s'installa avant qu'elle n'explose à nouveau, trahissant cette fois la véritable cause de son état.

— Et ton frère..., cria-t-elle, en larmes à présent. Ali ! Où est-il ? Où est-il allé ?

Elle savait que ces questions étaient vaines. Elle quitta la pièce, laissant son mari et ses fils écouter les sanglots qui traversaient les murs.

Le lendemain, Panikos se rendit au magasin comme toujours, mais il ne réalisa pas une seule vente. Pas un client, même pour une ampoule électrique. Irini suivait sans relâche la même routine : ranger, épousseter, cuisiner, puis ranger à nouveau. Tous étaient à cran. Vasilis rentra du *kafenion* la tête farcie de racontars et de vérités. Quant à savoir où les uns se terminaient et où les autres débutaient, c'était impossible.

— Ils utilisent du napalm ! s'écria-t-il. Ils pourraient brûler toute l'île !

Irini l'exhorta au calme.

— C'est sans doute faux. Ça ne sert à rien d'imaginer le pire.

De leur côté, les soldats turcs progressaient sans répit ; les deux communautés considéraient d'un œil inquiet ces soldats bien entraînés qui marchaient vers le sud.

Dans la panique consécutive à l'invasion, des vagues de Chypriotes, grecs et turcs, commencèrent à prendre la fuite, n'emportant que le strict nécessaire. Beaucoup enterrèrent argent et biens de valeur dans leur jardin avant de partir. Des milliers cherchèrent refuge dans les bases militaires occupées par les Britanniques depuis l'indépendance.

Les touristes avaient bien plus de raisons de s'inquiéter à présent. Le principal aéroport de l'île avait été bombardé, et ceux qui se trouvaient encore à Famagouste entendirent bientôt parler des centaines d'étrangers coincés au Ledra Palace de Nicosie. Des milliers de vacanciers étaient déjà partis après l'annonce du putsch contre Makarios, mais l'invasion provoqua l'affolement de ceux qui restaient.

Lorsque Hüseyin se rendit sur la plage de bon matin, le lendemain, il comprit qu'il ne servait à rien d'installer les chaises longues. En dépit des nouvelles – les Turcs avaient accepté un cessez-le-feu –, la portion de sable devant le Sunrise était déserte. Ou presque.

Une seule personne occupait le paysage par ailleurs désert : Frau Bruchmeyer, qui prenait son habituel bain. La mer était particulièrement immobile et plate ce jour-là, et la nageuse fendait la surface transparente sans le moindre effort.

Elle finit par sortir de l'eau, marchant sur les derniers mètres. Pour elle, c'était une matinée comme une autre.

— *Günaydın*, dit-elle. Bonjour.

Chaque fois qu'elle le saluait, Hüseyin était touché de voir qu'elle avait appris quelques mots en turc.

— *Günaydın*, répondit-il.

Il s'assit sur le sable et admira la vue. À un jet de pierre, il le savait, des milliers de Chypriotes turcs étaient prisonniers de la citadelle fortifiée. Il se demanda si Ali était quelque part dans ce coin-là ou s'il était parti plus loin. Tout paraissait si paisible, sans doute plus que jamais avec l'absence de circulation et de vacanciers. Il s'allongea sur le dos pour regarder le ciel puis ferma les yeux. Le doux clapotement de l'eau sur le sable le berça et il s'assoupit.

Son répit fut de courte durée. Un vrombissement le tira de son somme et, au moment où il soulevait les paupières, une énorme ombre passa juste au-dessus de sa tête. L'avion était si bas qu'il put presque apercevoir le pilote. Certains signes extérieurs lui apprirent qu'il s'agissait d'un combattant turc. Hüseyin se leva. Un instant plus tard, un coup de tonnerre retentit. Dans l'incrédulité la plus totale, il vit le flanc d'un hôtel voisin s'effondrer. Un château de sable ne se serait pas effrité plus facilement.

L'accord de cessez-le-feu avait été violé au bout de quelques heures seulement. Les Turcs poursuivaient les attaques aériennes. Et Famagouste était devenue leur cible.

Savvas était dans son bureau sur le chantier, calculant ce que cette interruption des travaux lui avait déjà coûté, lorsqu'une bombe réduisit en miettes une tour voisine, haute de dix étages. Celle-ci était plus proche du nouveau Paradise Beach que du Sunrise, et le bruit fut mille fois plus retentissant que tous les orages qu'il lui avait été donné d'entendre. Il se précipita sur la plage et vit les flammes monter à l'intérieur du bâtiment, du sol au toit. La plupart des vitres avaient volé en éclats au moment de l'explosion.

Des gens étaient sortis de chez eux ou, plus rarement, des cafés et boutiques environnants. Comme Savvas, ils n'en croyaient pas leurs yeux. C'était tout bonnement inconcevable.

L'avion turc s'était éloigné, toutefois le danger restait bien présent, et au bout de quelques minutes tous reprirent leurs esprits. Il était possible que des bombardiers reviennent, encouragés par le succès de leur première attaque.

Savvas devait se rendre au Sunrise. Il retourna fermer le bureau à clé et partit à pied, par la plage. Il semblait peu probable que les Turcs lâchent des bombes dans la mer, c'était donc la route la plus sûre.

En général, à cette heure de la journée, le hall était une véritable ruche. Quatre employés se trouvaient derrière le comptoir de la réception, des grooms en livrée attendaient de transporter les bagages et un portier guettait les arrivées. Plusieurs femmes de ménage étaient occupées à dépoussiérer les feuilles des gigantesques plantes d'intérieur. Les allées et venues étaient constantes, nombreuses, et dehors, à la droite de l'entrée principale, la terrasse du bar, où un élégant auvent rayé protégeait les clients du soleil, était pleine.

Aujourd'hui, il n'y avait qu'une seule personne dans ce vaste espace. Costas Frangos tenait la réception et parcourait l'immense registre où les noms des clients étaient consignés. Il releva la tête pour saluer Savvas.

— Je crois que nous sommes vides, annonça-t-il. À ce que j'en sais, tous les clients sont partis.

— Les notes ont bien été réglées ?

— Pas toutes.



— Vous voulez dire...

— La seule chose qui les intéressait était de déguerpir.

— Vous ne leur avez pas demandé de payer ?

— Kyrie Papacosta, c'était le chaos ici. J'avais fait préparer toutes les factures, mais les clients n'avaient qu'une idée en tête.

— Ils ont pris le temps de vous rendre leur clé, non ?

Savvas croisa les bras pour exprimer son mécontentement.

— Certains se sont contentés de les déposer sur le comptoir au passage. L'une des femmes de chambre m'a informé que la plupart avaient laissé des affaires. Je suis sûr qu'ils reviendront les chercher et régleront ce qu'ils doivent à ce moment-là.

Frangos referma le registre, accrocha deux clés au tableau derrière lui et souleva l'abattant du comptoir pour sortir. Markos apparut alors. Il paraissait calme. Pendant une poignée d'heures, il avait apporté son aide pour l'organisation des départs massifs.

— Ils ont tous fichu le camp, lâcha Savvas avec le plus parfait désarroi.

— Pas tous, rectifia Markos. Frau Bruchmeyer est encore ici. Je l'ai installée dans la boîte de nuit. Elle sera en sécurité au sous-sol.

— Elle n'a pas voulu partir ?

— Non, elle n'en a aucune intention.

— Bon, cet endroit a été construit pour durer, s'enorgueillit Savvas, il faudra plus qu'une bombinette turque pour l'abattre.

— J'espère que vous avez raison...

— Ma femme, ajouta Savvas, n'y pensant qu'après coup. L'avez-vous vue ?

— Non, pas aujourd'hui, répondit Markos en toute honnêteté.

Avant de partir, Savvas échangea un autre mot avec Costas Frangos, toujours dans le hall.

— Pouvez-vous veiller à ce que nous gardions une équipe réduite sur place ? Nous devons partir du principe que la situation ne va pas s'éterniser et je n'ai pas envie que nous nous retrouvions sans personne pour rouvrir.

— Mais la plupart sont partis se battre...

Frangos ne réussit pas à aller au bout de sa phrase, Savvas avait déjà tourné les talons.

Il reprit le même chemin, par la plage, et regagna son bureau. Les lignes téléphoniques étaient de nouveau coupées, il se pressa donc de

rentrer chez lui pour informer sa femme des derniers rebondissements.

Aphroditi avait appris, à la radio, l'instauration d'un cessez-le-feu. Le ronronnement perpétuel de la climatisation l'avait empêchée d'être informée des derniers bouleversements.

Dans sa main se trouvait la perle. Elle jouait avec, la faisant rouler du bout des doigts dans sa paume, admirant sa beauté minuscule. Parfois, elle jetait un coup d'œil par la fenêtre aux bâtiments du bas de la rue, qui semblaient scintiller. La chaleur de cet après-midi, brûlante, faisait fondre le bitume et courbait presque les panneaux de signalisation. La plupart des habitants devaient s'être réfugiés à l'intérieur.

Redressant la tête, elle croisa son reflet dans le miroir et l'étudia. Elle avait tué le temps toute la matinée, et si sa coiffure était un peu négligée, elle avait souligné son regard d'un trait de crayon.

Enfermée chez elle et entièrement absorbée par ses pensées, elle n'entendit ni le grondement de l'avion qui rasait son immeuble, ni le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait. Même la voix d'un homme criant son nom ne parvint pas à l'arracher à sa rêverie. Ce ne fut que lorsqu'elle entrevit un mouvement dans le miroir de la coiffeuse qu'elle se retourna. Sa main se referma sur la perle.

— Aphroditi !

— Qu'y a-t-il, Savvas ?

— Tu n'as pas entendu ? Ma parole, tu es sourde !

Son irritation ne faisait pas le moindre doute.

— Tu veux dire que tu ne t'es pas rendu compte qu'il y avait une explosion ? insista-t-il.

— Non ! Où ? Pourquoi ?

— Des avions turcs bombardent Famagouste !

Aphroditi se redressa.

— Nous devons aller au Sunrise, poursuivit-il. Même si l'hôtel est visé, nous serons en sécurité au sous-sol.

Aphroditi ouvrit discrètement le tiroir pour ranger la perle, puis elle ramassa son sac à main et suivit Savvas.

Il n'y avait pas une voiture dans les rues, ils furent donc à l'hôtel en quelques minutes. Juste avant de s'y engouffrer, ils entendirent une série de détonations assourdissantes. Cette fois, la cible était un établissement qui servait de base à la Garde nationale pour attaquer l'ancienne ville fortifiée, une zone de Famagouste qui restait aux

maines des Chypriotes turcs.

— Descends, lui ordonna Savvas.

Aphroditi avait l'impression que sa dernière visite au Clair de lune remontait à une éternité. Une seule chose lui importait : Markos y serait-il ? Elle s'engagea dans l'escalier à demi éclairé et ouvrit la porte. Avec toutes les lumières allumées, l'endroit avait un côté tapageur, et le velours pourpre semblait plus vulgaire qu'élégant. Frau Bruchmeyer était assise seule, sur une banquette près de la scène. Elle releva la tête et sourit.

— Frau Bruchmeyer ! s'exclama Aphroditi. Quelle bonne surprise ! Au même instant, Markos ouvrit l'autre porte.

— C'est mon jour de chance ! s'exclama-t-il. Mes deux femmes préférées, pour moi tout seul !

Aphroditi s'assit. Son cœur battait à tout rompre. Ce qu'elle éprouvait se situait quelque part entre le plaisir et la douleur.

— Markos.

Rien qu'en prononçant son prénom elle sentait des frissons lui remonter le long de la colonne.

— Que puis-je vous servir ? C'est la maison qui régale.

Son ton badin était déplacé compte tenu de la situation, pourtant les deux femmes en étaient charmées. Que pouvaient-elles bien faire ? Tout ce qui se déroulait en dehors des murs de cette pièce était entièrement hors de leur portée.

Ils burent tous trois du whisky, entrechoquant leurs verres avant la première gorgée.

— *Stin geia sou !* dit Markos en soutenant le regard d'Aphroditi.

Il se tourna ensuite vers Frau Bruchmeyer pour faire de même.

— *Stin geia sou !* répéta-t-il.

— J'ai quelque chose dans mon sac à main, annonça-t-elle, qui pourrait se révéler utile si nous sommes ici pour un moment.

Elle sortit un paquet de cartes. Après le départ de Markos, les deux femmes commencèrent à jouer. Le temps perdait toute signification dans une pièce aveugle. Le soleil avait très bien pu se coucher et se lever de nouveau.

Régulièrement, Markos leur rendait visite, apportant de la nourriture. Un chef restait de garde en cuisine – son contrat l'y obligeait, qui ne prévoyait aucune clause spécifique pour les attaques aériennes –, et les aliments frais contenus par les réfrigérateurs

auraient pu nourrir un millier de personnes.

Markos leur passa quelques disques. Au cours des jours suivants, ils écoutèrent pendant des heures du jazz et du blues, surtout du Ella Fitzgerald, du Billie Holiday et du Ray Charles, qui avaient tous les faveurs du Clair de lune. Pour Frau Bruchmeyer, Markos mit l'intégrale de Frank Sinatra.

— S'il y a bien un homme que j'épouserai..., dit-elle, le regard étincelant, ce serait ce vieux *blau ice*.

Aphroditi gloussa en entendant la prononciation du surnom familial.

— *Blue eyes*, rectifia-t-elle dans un anglais parfait.

Le whisky alimentait leur bonne humeur et tandis que les heures, puis les jours, s'écoulèrent, elles se sentirent de plus en plus coupées du monde. Elles étaient libres de quitter leur prison violette, mais elles n'avaient pas d'endroit plus sûr où se rendre, et elles n'en avaient surtout pas envie.

Markos allait et venait constamment, repartant en général avec un paquet du coffre. Entre deux visites, il rentrait chez lui pour passer du temps avec ses parents. Les faubourgs de la ville restaient épargnés par le danger. Les femmes lui demandaient toujours des nouvelles, et il leur répondait toujours d'un ton gai.

— C'est calme pour le moment, malgré tout vous êtes plus en sécurité ici.

Lorsque Markos était là, rien de ce qui se produisait dehors n'avait vraiment d'importance aux yeux d'Aphroditi. À la moindre occasion, il lui touchait la main ou le bras, l'air de rien, du bout des doigts, mais jamais par accident. Recluse à ses côtés, dans ce lieu de vie nocturne, elle éprouvait le plaisir déraisonnable de vivre à l'écart du monde. Elle était persuadée que ces moments d'intimité avec Markos les liaient plus que tout ce qui s'était déjà passé entre eux.

Markos avait pris l'habitude de partir avant l'arrivée de Savvas, qui dormait au Clair de lune. Il s'étendait aussitôt sur l'une des banquettes et la musique devait être coupée. Plusieurs heures durant, les deux femmes devaient se taire. Savvas avait les nerfs à vif, il était d'humeur sombre. Au cours des derniers jours, les Turcs avaient détruit plusieurs autres hôtels.

Au mépris de tous les signes, Savvas voulait croire qu'il s'agissait d'une parenthèse, après laquelle les affaires reprendraient comme

autrefois. Ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver colère et frustration devant l'absence de solution. La crise qu'ils traversaient devait être résolue par les hommes politiques. Les enjeux étaient trop importants, pour tous. On était en juillet, au pic de la haute saison, et d'un point de vue commercial il était catastrophique que le Sunrise soit vide et l'inauguration du nouveau Paradise repoussée.

L'extérieur du nouvel hôtel était presque terminé. Toutes les vitres étaient en place. Elles réfléchissaient le ciel tels autant de miroirs, et au lever du soleil le bâtiment paraissait s'embraser. Sa silhouette futuriste prenait forme, et Savvas avait confiance : elle montrerait à Famagouste la voie d'une nouvelle ère.

L'immense tour scintillante était une cible facile pour les avions turcs. Un matin, à l'aube, ils lâchèrent plusieurs bombes sur son toit, avec une précision chirurgicale. Quelques secondes plus tard elles explosèrent, dégageant un vaste espace au centre de l'hôtel et brisant toutes les fenêtres. Un incendie dévora les ruines. Le temps que Savvas arrive sur place, il découvrit un cadavre auquel on avait arraché la peau et la chair, un squelette déformé et calciné.

La silhouette fantomatique de Savvas s'encadra dans la porte du Clair de lune cet après-midi-là. Son visage et ses cheveux étaient blancs de poussière.

— C'est une catastrophe, murmura-t-il à Aphroditè. Tout. Tout ce pour quoi j'ai travaillé...

Elle n'avait jamais vu un homme pleurer. Même à la mort de son frère, son père avait attendu d'être seul pour verser des larmes. Savvas était en proie à un autre type de chagrin. Un chagrin alimenté par la rage. Elle voulut le réconforter, mais ses paroles semblaient impuissantes.

— On pourra le reconstruire, Savvas...

— Tu ne dirais pas ça si tu avais vu ce qui est arrivé là-bas ! hurla-t-il. Nous sommes finis ! Ruinés !

Alors que Savvas était obsédé par la station balnéaire, Markos apportait des nouvelles qui débordaient, et largement, le cadre de Famagouste. À Athènes, le putsch chypriote, encouragé par la junte, provoqua la faillite de celle-ci. Après sept années de dictature militaire, la démocratie était rétablie. Sur le continent, cela signifiait le retour d'exil de l'ancien Premier ministre, Constantine Karamanlis. À Chypre, Sampson avait démissionné dès l'invasion de l'armée turque, et un nouveau président, Glafcos Cléridès, avait prêté serment.

Pour le nouveau gouvernement à Athènes, la question chypriote demeurait prioritaire.

— Voilà pourquoi, expliqua Markos à Frau Bruchmeyer, les différentes parties responsables de la protection de notre république, le Royaume-Uni, la Turquie et la Grèce, vont s'asseoir autour d'une table pour discuter.

— Vous parlez d'une république indépendante ? s'exclama l'Allemande. Alors que tous ces pays s'en mêlent ? C'est ridicule !

— Tant que cela nous aide à nous débarrasser des Turcs et à nous apporter une forme de paix, quelle importance ? intervint Aphrodité.

— Et pourquoi pas une vraie indépendance ? insista Frau Bruchmeyer. Vous ne devez pas laisser ces étrangers interférer constamment dans vos affaires.

Après ces quelques jours sous terre, la surface semblait redevenue assez sûre. Elles gravirent les escaliers et furent accueillies par un soleil aveuglant. Elles se sentaient sales et débraillées.

Rien n'avait changé. Le Sunrise avait été épargné, les palmiers continuaient à monter la garde devant l'entrée. Savvas avait insisté pour que les dauphins continuent à cracher leur jet, et le bruit de l'eau égayait le hall désert et, par ailleurs, silencieux. Frau Bruchmeyer se dirigea vers l'ascenseur.

— Je crois que j'ai besoin d'une douche, annonça-t-elle. À plus tard, je l'espère.

Aphroditi sortit sur la terrasse, retira ses chaussures et descendit sur la plage, d'où elle pouvait voir l'enfilade d'hôtels, au sud et au nord du Sunrise. Nombre d'entre eux avaient été touchés. Elle repéra un trou béant dans le flanc de l'un, des balcons de travers sur la façade d'un autre – et qui, pour certains, penchaient dangereusement. L'absence de monde, sur le sable et dans la mer, était inquiétante en soi. Avec les bâtiments endommagés en arrière-plan, la scène devenait apocalyptique.

Elle leva la tête pour admirer le Sunrise. Tout était aligné et symétrique, aussi intact qu'au jour de son inauguration.

Au même moment à peu près, Markos sortait du parking dans sa Cortina. Son coffre était rempli de colis. Christos n'était pas encore rentré à la maison, mais Haralambos avait téléphoné quelques jours plus tôt pour lui demander de livrer une partie des paquets au garage. Leur détention ne représentait plus aucun danger, puisque l'EOKA B et la Garde nationale étaient toutes deux dans le camp victorieux, et que les hommes de Makarios étaient à présent défaits. L'armée turque continuant sa progression, Haralambos avait désiré armer les membres de son organisation.

Après avoir déposé tout ce qui était en sa possession, Markos rentra chez lui. Sa mère était dans le *kipos*, assise à table, exactement comme lorsqu'il l'avait quittée le matin même. Entre-temps, elle avait rendu une brève visite à l'église pour allumer des cierges et prier Agia Irini d'apporter la paix – c'était la signification de son prénom –, et plus important encore le retour de son fils benjamin.

Devant elle trônait un gâteau qui sortait du four. Irini occupait ses mains en faisant de la dentelle. Markos la voyait s'adonner à cette activité depuis toujours. Elle leva les yeux vers lui. Elle n'eut pas besoin de poser la moindre question.

— Les autres gars du garage n'ont pas encore eu de ses nouvelles. Et Haralambos est parti, lui aussi.

— Tu veux dire qu'ils sont portés disparus ?

— *Mamma...*, la reprit-il en posant une main sur les siennes. Ils sont juste partis, pas disparus. Ils sont sans doute en train de suivre un entraînement.

Même Markos était gagné par l'inquiétude, et sa mère le sentait.

— *Leventi mou*, qu'allons-nous faire ?

— Nous ne pouvons rien. Nous devons nous contenter d'attendre, essayer d'être patients, répondit-il plus comme un père avec sa fille qu'un fils avec sa mère.

Irini Georgiou se signa plusieurs fois.

— Mais c'est ta fête, aujourd'hui ! s'exclama-t-il soudain, remarquant le gâteau. *Xronia Polla !*

Il la serra dans ses bras.

— Je suis si confus d'avoir oublié, ajouta-t-il.

— Ne t'en fais pas, *leventi mou*. Nous sommes tous si préoccupés...

Il y eut un silence.

— C'est Emine qui est passée me l'apporter, précisa-t-elle.

À cet instant, Maria les rejoignit avec le petit Vasiliki, qui avait tout juste un an à présent. Ils mangèrent tous quatre de grosses parts poisseuses, l'épais sirop leur coulant sur le menton, au soleil. Vasiliki gloussa en léchant ses doigts un par un.

— *Ena, dio, tria, tessera*, égreña sa mère. Un, deux, trois, quatre...

Le petit garçon répéta en ânonnant les sons après elle, son minuscule front plissé par la concentration. L'attention de tous les adultes était focalisée sur ses efforts, et ensemble ils sourirent, même s'ils ne furent pas une seule seconde distraits de leurs lourdes angoisses.

Famagouste connut la tranquillité, ce jour-là et le suivant, mais ailleurs des villages étaient pris par l'armée turque qui poursuivait sa progression à travers l'île. La Garde nationale avait beau continuer à lui opposer une résistance acharnée, elle était débordée.

— Ils sont cinquante mille, et des renforts arrivent quotidiennement, annonça Vasilis à Markos.

— Ce chiffre est excessif ! Tu ne fais qu'empirer la situation en colportant pareilles informations !

Selon la radio, les soldats étaient deux fois moins nombreux, néanmoins leurs rangs ne cessaient de grossir en dépit des discussions entre hommes politiques et diplomates. Des débats houleux avaient lieu à Genève entre les ministres des Affaires étrangères turc, grec et britannique.

— Comment pourraient-ils parvenir à un accord alors que les Turcs ont autant de troupes sur l'île ? déplora Vasilis. Ça ne marchera



jamais, si ?

Panikos ouvrait consciencieusement la boutique tous les matins, et Maria passait davantage de temps au rez-de-chaussée avec ses parents. Sa grossesse et la chaleur l'épuisaient, elle avait besoin d'aide avec Vasiliki.

— *Mamma*, nous devons fournir des vêtements aux réfugiés, dit-elle. Je viens d'entendre un appel à don.

Des milliers avaient déjà fui Kérynia devant l'invasion ennemie, et ils étaient partis sans rien.

Durant le dîner, le lendemain soir, ils écoutèrent les dernières nouvelles.

« Un accord de paix a été trouvé », annonça le présentateur.

— Vous voyez ! s'écria Maria. Tout va s'arranger.

— Chut ! lui intima Vasilis. Tu nous empêches d'entendre.

Ce qu'ils apprirent les rassura tous. Les ministres grec, turc et britannique avaient tous signé. Si les forces turques demeuraient sur place, leur nombre serait réduit. Les deux camps s'engageaient à ne pas violer les termes du traité.

Dans un silence recueilli, les Georgiou écoutèrent la bonne nouvelle : le commandement turc avait renoncé à exiger que les forces des Nations unies se retirent des zones qu'il contrôlait. Cléridès, le nouveau président chypriote, avait rencontré le leader des Turcs chypriotes, Rauf Denктаş.

— Alors tout reviendrait à la normale ? s'étonna Vasilis. Ça me paraît si peu probable...

— Mais il semblerait qu'un cessez-le-feu ait déjà été instauré, objecta Panikos.

— Dieu soit loué, murmura Maria.

Aux yeux d'Irini, rien de ceci n'avait de sens. Tant que Christos ne serait pas rentré, elle serait incapable de se réjouir du calme revenu. Elle débarrassa les assiettes sans un mot, n'ayant pas touché à la sienne. Comme toujours, elle avait mis le couvert pour son cadet.

À deux pas de là, les Özkan dînaient eux aussi. Ils étaient soulagés d'apprendre la proclamation du cessez-le-feu.

— Peut-être Ali va-t-il rentrer, dit Hüseyin pour rassurer sa mère.

— Je l'espère, bredouilla-t-elle, presque inaudible.

— Les Georgiou ont-ils eu des nouvelles de Christos ? s'enquit-il.

— Pas à ma connaissance. Ils sont aussi malades d'inquiétude que

nous.

— Maintenant qu'un accord a été trouvé, ils vont sans doute revenir, suggéra Halit.

Emine avait toujours rendu des visites régulières à Irini, et la fréquence de celles-ci avait augmenté ces derniers jours. Les femmes avaient pu partager leur fébrilité au sujet de leurs fils.

— Pourquoi tiens-tu à aller la voir si souvent ? s'enquit Halit, qui était d'avis que les deux familles auraient dû garder leurs distances.

— Parce qu'Irini est mon amie ! rétorqua Emine d'un ton sans appel.

Le temps passé à l'abri, dans la boîte de nuit, avait rapproché Aphroditi et Frau Bruchmeyer. Si l'atmosphère était loin d'être revenue à la normale à Famagouste, les cafés restaient ouverts, et elles sortaient ensemble pour occuper leurs journées.

— Je crois que je vais rentrer en Allemagne quelques semaines, dit Frau Bruchmeyer. Jusqu'à ce que la crise ne soit plus qu'un mauvais souvenir.

Le visage d'Aphroditi trahit sa déception. Les heures en compagnie de l'Allemande lui avaient apporté une distraction bienvenue, lui faisant oublier son désir constant de voir Markos.

— Ne te ronge pas les sangs, ma chérie, reprit Frau Bruchmeyer. Je reviendrai. Nulle part ailleurs je ne pourrai mener la vie que j'ai ici...

Les femmes terminèrent leur café et partirent.

Le lendemain matin, Aphroditi arriva de bonne heure pour dire au revoir à son amie. Markos était présent à l'hôtel, il tenait à s'assurer que le trajet jusqu'à l'aéroport avait été bien organisé. Le trio se réunit dans le hall.

— Mes trésors, dit Frau Bruchmeyer, je compterai les jours jusqu'à mon retour.

Ils agitèrent la main pendant qu'elle s'éloignait.

— Markos, souffla Aphroditi tout en souriant et en continuant à faire signe à leur amie. Tu m'as tellement manqué...

La quasi-totalité des chambres était vide à présent, pourtant ils partirent chacun de leur côté pour rejoindre, discrètement, la suite du dernier étage et firent l'amour comme si c'était la première fois.

Quelques jours plus tard, Emine retournait chez les Georgiou.

L'optimisme provoqué par l'accord avait presque aussitôt commencé à se dissiper. Il restait encore bien des problèmes à résoudre, et une seconde série de pourparlers aurait sans doute lieu à Genève.

— Ma si chère Irini, gémit Emine, j'ai le sentiment de te devoir des excuses.

— Toi ? Mais pour quelle raison ?

— Pour ce qui se passe. Comment les soldats turcs peuvent-ils se comporter de la sorte ? Ils abattent des femmes et des enfants à présent. Et les hommes sont conduits dans des camps.

— Le cessez-le-feu n'a jamais vraiment eu lieu, n'est-ce pas ?

Les deux femmes se cramponnèrent l'une à l'autre. Elles n'avaient pas toujours beaucoup à dire, cependant elles savaient que leur angoisse atteignait les mêmes profondeurs et elles y trouvaient du réconfort. Chacune imputait à son propre camp la responsabilité d'un tel chaos, sans se le reprocher mutuellement.

Loin d'être réduits, les forces et l'armement turcs se développèrent.

Les villages dans les montagnes près de Kérynia furent attaqués et capturés. Des milliers de Chypriotes grecs s'ajoutèrent à ceux qui fuyaient déjà les obus et tirs de mortier. Larnaca, sur la côte sud, devint une cible à son tour. En dépit de l'accord de cessez-le-feu, les troupes turques poursuivaient leur avancée implacable vers le sud.

Tandis qu'Emine et Irini discutaient, les détonations sourdes des mortiers résonnaient au loin. Les combats persistaient à la lisière de Famagouste, où des milliers de Chypriotes turcs étaient encore assiégés, isolés derrière les anciennes murailles. Le port demeurait fermé.

Irini gardait l'espoir du retour de Makarios, qui sauverait la situation. Le bruit circulait qu'il se trouvait maintenant en Grande-Bretagne.

— Il dit souhaiter que Grecs et Turcs vivent en harmonie, soulignait-elle.

— Nous devons d'abord nous débarrasser de tous ces étrangers, observa Emine. Tant qu'ils tueront des gens, ça n'arrivera jamais.

Les rumeurs de viols et de meurtres de Chypriotes grecs derrière les lignes turques étaient à présent bien répandues. Simultanément, les Chypriotes turcs accusaient l'autre camp d'assassinats et de pillages. Les attaques fusaient de part et d'autre : violations des droits de l'homme et actes de violence sans discrimination n'étaient l'apanage

d'aucune partie. Toutes deux retenaient des groupes d'otages ; des hommes, des femmes et des enfants des deux communautés avaient pris la fuite. Malgré les accords, la paix n'était pas revenue sur l'île.

Des deux côtés, les plus âgés se mirent à évoquer les échanges de population qui avaient déjà eu lieu. En 1923, des Grecs et des Turcs d'Asie Mineure avaient été contraints de prendre leurs affaires et de quitter leurs maisons, se croisant sur la route alors qu'ils allaient d'est en ouest ou d'ouest en est. Aujourd'hui, comme à cette époque, des communautés qui avaient vécu en harmonie se retrouvaient séparées de force. La confiance sur laquelle leurs existences avaient été jusqu'à fondées était détruite.

Les prisonniers grecs avaient été emmenés à Adana, en Turquie. Bien d'autres avaient été tués, et des familles se désespéraient d'avoir des nouvelles de leurs hommes.

Ils étaient presque quatre cents prisonniers à Adana. Lorsqu'elle découvrit que le nom de Christos ne figurait pas sur la liste, Irini pleura, ses espoirs réduits à néant.

Pendant ce temps, les discussions s'éternisaient à Genève, la Turquie réclamant dorénavant des cantons distincts sur l'île pour les siens. De nouvelles lignes de démarcation furent établies à Nicosie, et les deux camps reçurent l'ordre d'appliquer le cessez-le-feu.

— Ils s'imaginent réellement résoudre le conflit comme ça ? bredouilla Vasilis, ivre et belliqueux. Et trouver une idée pour nous permettre de vivre tous ensemble ? À des milliers de kilomètres de notre île ?

— N'est-ce pas une bonne chose qu'ils essaient ? demanda Maria. Que les négociations continuent ?

— S'ils parviennent à un accord, qui se chargera de le faire respecter ? poursuivit-il, adressant ses questions à son fils.

Pour Vasilis, il s'agissait d'une conversation d'hommes.

— Markos, que va-t-il arriver d'après toi ? lui demanda Irini, qui se tordait les mains. Et quand Christos va-t-il enfin rentrer ?

Elle comptait sur la sagacité de son aîné. Il avait une meilleure connaissance du monde extérieur. Malgré la fermeture de l'hôtel et de la boîte de nuit, il avait encore des affaires à régler et s'absentait souvent.

— Je n'en sais vraiment rien, *mamma*, mais j'ai foi dans la capacité des grandes puissances à trouver une solution.

Par égard pour sa mère et ses nerfs fragiles, il minimisait la menace qui pesait au-dessus de leurs têtes. La Grèce avait déclaré la mobilisation générale et une force conséquente se dirigeait vers la frontière avec la Turquie : la possibilité d'un conflit ouvert entre les deux pays restait entière.

— Essaie de ne pas te rendre malade, lui dit-il. Je suis certain que tout ira bien.

Il déposa un baiser sur la joue de sa mère et partit. Le naturel de ce geste la rassura presque. Elle voulait tellement le croire.

L'avenir donna raison à Vasilis et à son pessimisme. La Turquie lança un ultimatum. La Grèce avait vingt-quatre heures pour accepter la création de cantons distincts et les Turcs n'attendraient pas. Les pourparlers furent définitivement rompus.

Les troupes turques se tenaient prêtes un peu partout sur Chypre et avant le lever du soleil, le 14 août, elles reçurent l'ordre d'avancer. Des chars se dirigèrent vers Famagouste. Ils étaient lents mais menaçants et dissipèrent les vestiges d'un sentiment de sécurité. Leur progression était inéluctable.

— La Garde nationale est là pour nous protéger, non ? hasarda Maria, pâle et emplie de terreur.

— Je ne sais pas s'ils pourront résister face aux tanks, lui répondit Vasilis.

— Les tanks ? répéta-t-elle tout bas en serrant fort son petit garçon contre elle.

Vasilis et Irini étaient en train d'écouter le dernier bulletin d'informations lorsque leur fille les avait rejoints. Ce fut comme si les détonations subites de la mitraille distante avaient troublé le bébé dans son ventre et elle le sentit bouger. Elle était encore à deux mois du terme, pourtant elle avait tant de mal à se mouvoir. C'était différent de la première fois. Il ne s'agissait pas d'un petit coup, mais de quelque chose de plus violent. Irini remarqua la grimace de douleur de sa fille.

— Viens t'asseoir, *kori mou*.

Pendant une courte période, la peur paralysa les habitants de Famagouste. Comme s'ils étouffaient un cri collectif de surprise et d'incrédulité devant ce qui leur arrivait, à eux et à leur ville.

Des semaines durant ils avaient vécu avec l'éventualité d'une invasion, sans jamais imaginer qu'elle pourrait se produire pour de

bon. Aujourd'hui, ils étaient face à un nouveau monde. Tout ce qu'ils connaissaient et considéraient comme acquis était menacé.

Parmi la poignée de ceux qui n'acceptaient pas de regarder la réalité en face se trouvait Savvas Papacosta. Il refusait avec entêtement de croire au danger. Le Sunrise était encore debout, immaculé et brillant au soleil. Il avait été construit pour durer, on n'avait rogné sur rien, on n'avait fait aucune économie. Savvas était convaincu que son hôtel survivrait à plusieurs millénaires, bien après que les autres se seraient écroulés, et veillerait sur le lever du soleil tel un temple à la gloire d'Apollon.

À présent que le chantier était un véritable champ de ruines, il investissait tous les jours son bureau au Sunrise.

— Les négociations reprendront, soutint-il à Markos, ce matin-là. Les Turcs cherchent juste à obtenir satisfaction pour les cantons. C'est du jusqu'au-boutisme, rien de plus.

— J'aimerais partager votre sentiment. Je ne suis pas sûr qu'ils soient décidés à s'arrêter, malgré tout. Vous êtes au courant pour la ligne ?

— Quelle ligne ?

— Ils vont couper Chypre en deux. Cette ligne de démarcation aurait même déjà un nom. Attila.

Savvas se montra catégorique dans son refus de croire Markos.

— Ils ne feront jamais une chose pareille ! Les Américains et les Anglais les en empêcheront !

Markos ne voulait pas se disputer avec son patron. Ça ne rimait à rien. Savvas n'avait pas toujours raison, mais il aimait le lui laisser penser.

— Les autres peuvent bien tirer des conclusions hâtives, moi, je vais attendre un peu de voir comment la situation va évoluer.

Tandis que les Turcs poursuivaient leur approche lente et inexorable, leurs intentions devinrent de plus en plus limpides. Markos était bien renseigné. Ils visaient à rendre hermétique la ligne allant d'est en ouest. À l'ouest, ils avaient des vues sur Morfou. À l'est, Famagouste était leur objectif. Les ordres des Nations unies furent ignorés. Nicosie se retrouva peu à peu coupée du reste.

Certains étaient animés du désir de se battre, pourtant il était trop tard. Les faubourgs ne tardèrent pas à tomber dans le giron turc. Il y avait encore quelques combats dans le port et des bombardements en

provenance des navires turcs. La fuite était la seule solution. Les habitants de Famagouste étaient dépassés en nombre, en armes et en tactique. Personne n'avait volé à leur secours. Pas même la Grèce.

Une fois qu'ils prirent conscience de la réalité, le silence céda le pas à la terreur. Et la panique. Où aller ? Qu'emporter ?

Cette nuit-là, la Garde nationale comprit qu'elle n'avait aucun espoir de sauver la ville. Même les troupes des Nations unies semblaient impuissantes. Partout, le même cri s'élevait :

— Les Turcs arrivent ! Les Turcs arrivent !

Alors que cette terrible vérité se répercutait en écho dans les rues, quarante mille personnes observèrent leur intérieur et surent, en un instant, ce qu'elles devaient prendre. Certains choisirent les icônes, d'autres les casseroles, d'autres les couvertures, d'autres une horloge précieuse, d'autres enfin rien du tout. Certains se contentèrent d'emporter l'irremplaçable : leurs enfants. Il n'y avait pas de place pour l'hésitation. S'ils hésitaient pour des décisions aussi triviales, ils risquaient de tout perdre.

Des panaches de fumée noire montaient du front de mer et de la zone portuaire : les attaques aériennes continuaient.

Savvas se trouvait encore au Sunrise lorsqu'une bombe puissante atterrit au bout de la rue. Le lustre du hall en fut ébranlé et les minuscules pendeloques de cristal continuèrent à tinter plusieurs minutes après l'explosion.

— Kyrie Papacosta, annonça Costas Frangos d'une voix tremblante, je m'en vais. Tous les clients sont partis. Les membres du personnel aussi.

Il referma le registre, souleva l'abattant du comptoir de la réception et sortit dans le hall.

— Ma famille m'attend, poursuivit-il. Je veux emmener les miens loin d'ici.

En temps normal, Frangos était un modèle de subordination. À présent, il savait qu'il devait camper sur ses positions. Une seule chose comptait à ses yeux : mettre sa femme et ses enfants en sécurité. Les rumeurs enflaient de minute en minute, la cité était en train de tomber aux mains des Turcs. Son patron avait beau se comporter comme s'ils avaient toute la vie devant eux, Frangos en avait assez.

Un autre avion passa en rasant le bâtiment. Ils purent entendre le grondement de son moteur malgré les portes closes. Qu'il soit turc ou,



ainsi qu'ils l'espéraient tous deux, grec, l'angoisse se peignit sur leurs traits.

— Je crois que vous devriez également partir, Kyrie Papacosta. Personne ne pense que ça va durer.

— Tu as raison. Tout le monde attend une intervention. D'ici quelques jours, la situation sera revenue à la normale. J'en mettrais ma main à couper.

Frangos lui tourna le dos et sortit. Il ignorait s'il risquait de perdre son travail, mais sa conscience du danger qu'ils couraient, sa femme, ses enfants et lui, grandissait d'instant en instant. Savvas Papacosta avait poussé la loyauté de son employé dans ses derniers retranchements.

La porte vitrée se referma avec un bruit sourd.

Savvas se retrouva seul dans le hall. Il ne craignait pas pour sa vie. Il souffrait seulement de voir son hôtel désert. Il avait l'impression d'avoir un vide à l'endroit où son cœur aurait dû être.

Aphroditi était sur le balcon quand elle vit Savvas se garer devant leur immeuble et se précipiter à l'intérieur.

Dans la rue, alors qu'il s'agissait d'un quartier résidentiel calme, et qu'à cette heure de la journée la plupart des gens auraient encore dû dormir, les trottoirs grouillaient de monde. En baissant les yeux vers la gauche, elle aperçut la mer. Malgré le soleil éblouissant, elle vit un flot constant de voitures sur la promenade. Il s'écoulait dans une seule direction : la sortie de la ville.

Au cinquième, où l'on jouissait parfois d'une légère brise marine, l'air était immobile. Cela accentuait le parfum du jasmin, planté le long du mur du balcon, taillé et arrosé par le jardinier qui venait trois fois par semaine. Aphroditi enfouit son visage dans l'écume de fleurs blanches, puis cueillit distraitement un brin.

Elle avait suivi le départ des occupants des immeubles voisins, entendu le bruit des bombardements et été saisie par la peur. Les lignes téléphoniques avaient été coupées.

Elle courut ouvrir à Savvas.

— Nous devons y aller, lança-t-il.

La bouche d'Aphroditi se dessécha.

— Je vais préparer quelques affaires, dit-elle tout bas, en jouant avec la pierre de son pendentif.

— Pas le temps. Nous ne devons penser qu'à une chose, tes bijoux. Nous ne pouvons pas les laisser ici, et ce ne serait pas raisonnable de les emporter avec nous.

— Que proposes-tu, alors ?

— Nous les rangerons dans la chambre forte de l'hôtel. Markos nous attend sur place.

Savvas récupéra des papiers importants dans son bureau et se dirigea vers la porte.

— Je t'attends en bas, lui dit-il.

Aphroditi entreprit de rassembler ses bijoux. Chacun des tiroirs de sa coiffeuse – cinq de chaque côté – était fermé par une clé différente. Ce meuble, créé pour elle, s'apparentait à une gigantesque boîte à bijoux. Elle récupéra les dix clés à l'intérieur d'un livre dont les pages avaient été découpées pour les accueillir. La plupart des bijoux étaient dans des poches en velours ou dans leur écrin d'origine. Aussi vite que le lui permettaient ses doigts tremblants, elle vida les tiroirs, commençant par celui du bas puis en remontant. Il y avait une douzaine d'étuis ou de poches dans chacun d'eux et elle se servit de ses deux mains. Elle rangeait les pièces dans un sac de plage. Si celles-ci avaient pu se parer d'une valeur sentimentale, Aphroditi l'avait oubliée dans l'immédiat. En trois minutes, la coiffeuse fut vide à l'exception du tiroir supérieur gauche. Il restait quelque chose à l'intérieur.

Elle plongeait la main tout au fond pour atteindre la pochette en velours vert qui contenait sa perle. Celle-ci avait plus d'importance à ses yeux que tout ce qui remplissait à présent le gros sac en toile à ses pieds. Elle sortit un porte-monnaie brodé de son sac à main, fourra la pochette à l'intérieur et le referma.

La plainte effrénée d'un klaxon monta de la rue. Elle sut sans avoir besoin d'aller sur le balcon qu'il s'agissait de Savvas. En quittant la chambre, elle passa rapidement dans la salle de bains et prit une serviette de toilette qu'elle posa sur ses bijoux.

Dans l'ascenseur, le miroir taché lui renvoya son reflet. Elle portait une nouvelle robe et des sandales à talons. Bien que consciente de l'imminence du danger, elle profita du trajet pour se remettre du rouge à lèvres. Au moment où elle poussa la porte de l'immeuble, assaillie une fois de plus par la chaleur infernale de cette journée, elle vit Savvas, qui martelait le volant de sa paume. Il hurla par la vitre

baissée :

— Aphroditi ! Dépêche-toi ! Vite ! Vite !

Sans répondre, elle monta à ses côtés, se débattant avec le lourd sac. Elle le hissa sur ses genoux et le tint à deux bras pour l'empêcher de glisser. Il était trop volumineux pour tenir à ses pieds. Savvas avait laissé tourner le moteur et à la seconde où elle referma sa portière, il enfonça l'accélérateur.

— Je peux savoir ce que tu fabriquais ?

Elle ignore la question de son mari.

— Il y a cinq minutes que je poireaute, pour l'amour de Dieu !

Il continua à grommeler alors qu'ils s'engageaient dans la rue vers la mer.

— Bon sang ! Ça a déjà l'air bouché. Si tu avais fait plus vite... Markos va nous attendre, heureusement.

Ils avançaient au pas. Savvas frappait le volant dès qu'il était contraint de freiner et maugréait un chapelet ininterrompu d'insultes. Aphroditi sentait la sueur ruisseler le long de ses bras et de ses jambes. Tension, anxiété, chaleur intense, chacun de ces éléments aurait suffi à l'expliquer, cependant la véritable cause en était l'excitation. Bientôt elle verrait Markos. Elle avait l'impression que des siècles s'étaient écoulés et elle avait pensé à lui mille fois par jour.

Dix minutes plus tard (ils auraient été plus vite à pied), ils atteignirent le Sunrise. En temps normal, deux portiers en uniforme les auraient accueillis. Cette fois, il n'y avait qu'un seul homme devant l'entrée et il ne portait pas d'uniforme mais un pantalon et une chemise blanche. Il se pencha vers Savvas, toujours au volant.

— Kyrie Papacosta, j'ai fait de la place pour vous.

— Merci, Markos. Sois rapide, Aphroditi. Je vais jeter un dernier coup d'œil à l'hôtel.

Comme s'il craignait qu'elle ne puisse se passer un seul instant du son de sa voix, il se sentit obligé d'ajouter :

— Franchement, tu aurais pu changer de chaussures.

Markos avait fait le tour de la voiture pour ouvrir la portière d'Aphroditi.

— *Kalispera*, Kyria Papacosta. Permettez-moi de vous aider.

Sans le regarder, Aphroditi lui tendit le sac puis descendit de voiture et le suivit d'un pas calme dans la boîte de nuit. Il était vrai que la hauteur de ses talons l'empêchait de se presser.

La porte se referma derrière eux. Une fois dans la pénombre fraîche du Clair de lune, ils laissèrent tomber les formalités.

— Markos !

Elle le suivit dans le couloir conduisant à la chambre forte. Markos sortit une clé de sa poche et ouvrit les deux portes blindées. Aphroditi frissonna. Il y faisait plus froid que dans un réfrigérateur et l'éclairage était tamisé. Il ferma derrière eux et lui effleura le menton.

— Tu es très belle.

Elle releva aussitôt la tête. Elle s'attendait à ce qu'il l'embrasse et fut déçue. Il lui prit la main du bout des doigts. De l'autre, il tourna les cadrans de l'un des coffres-forts. La combinaison était compliquée mais il finit par s'ouvrir. Il était vide. Aphroditi entreprit de le remplir. Elle jetait les poches et les écrins à l'intérieur, au petit bonheur la chance, pressée d'en finir.

— Pas comme ça, *agapi mou*, lui conseilla Markos. Ça ne rentrera pas.

Aphroditi s'écarta pour le laisser mettre de l'ordre, prenant quatre ou cinq pièces et les alignant en rangées bien nettes. Il avait l'habitude de ce genre de tâche.

— Nous avons si peu de temps..., déplora-t-elle.

— Dans ce cas, passe-moi les pièces restantes deux par deux.

Aphroditi suivit scrupuleusement les instructions de Markos. En quelques minutes, il eut terminé et il recula pour admirer le résultat.

— Tu vois ? Tout tient maintenant, se félicita-t-il avant de claquer la porte, d'actionner les cadrans et de fermer à double tour avec sa clé.

Se tournant vers elle, il souleva son pendentif, puis lui toucha les oreilles.

— Et ceux-là ? s'enquit-il.

Il porta à ses lèvres la main à laquelle elle portait une bague, sans arracher son regard au sien, enamouré.

— Markos...

— Oui ?

Cette fois, il l'enlaça. Les mots qu'elle voulait lui dire s'étaient effacés. À présent, il n'y avait plus rien que la sensation de ses lèvres contre les siennes et de ses doigts délicatement posés sur sa nuque.

Pendant ce temps, Savvas, sans couper le moteur, était entré dans ce temple du loisir qu'il avait bâti presque à mains nues. Il avisa les rangées de crochets numérotés derrière le comptoir de la réception.

Les cinq cents clés étaient toutes à leur place, parfaitement alignées.

Depuis l'inauguration, deux ans auparavant, il n'avait pas été nécessaire de fermer les verrous à une seule occasion. Aujourd'hui, un énorme trousseau de clés à la main, Savvas alla condamner, au pas de course, tous les accès de l'hôtel, puis la cuisine. Le bruit de ses pas se réverbérait dans les couloirs. À deux reprises il s'arrêta et tendit l'oreille, croyant que ceux-ci appartenaient à quelqu'un d'autre. Il était seul pourtant.

Si le personnel était parti plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, celui-ci avait au moins fait preuve de zèle : la plupart des portes étaient déjà closes. De retour dans le hall, il se pencha par-dessus le comptoir pour couper la fontaine. Le ruissellement de l'eau se tut pour la première fois en deux ans.

Il passa enfin en revue son magnifique hall pour s'assurer que tout était en place. À l'exception de la goutte qui tombait à intervalle régulier du bec de l'un des dauphins, le silence était total. Les aiguilles des immenses horloges électriques derrière la réception continuaient à tourner : Athènes, Londres, New York, Hong Kong, Tokyo. À en croire la presse, dans ces villes lointaines, tous les regards étaient braqués sur les derniers événements chypriotes, cependant à cet instant elles paraissaient plus distantes que jamais.

Sur le tableau se trouvaient aussi les clés correspondant à la porte principale de l'hôtel et à la grille métallique la protégeant. Elles n'avaient encore jamais servi : dans un établissement ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles n'avaient aucune utilité. Après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de lui, Savvas ressortit dans la touffeur de cet après-midi et tourna deux fois la clé dans la serrure.

Le moteur ronronnait toujours, et Aphroditi n'était pas remontée. Le temps que Savvas fasse un dernier tour de l'hôtel, la circulation s'était encore densifiée et les trottoirs grouillaient dorénavant de piétons chargés de ballots ou de valises. Certains faisaient du stop. Un sentiment qui frisait la panique était en train de s'installer.

Il se dirigea à grandes enjambées vers la boîte de nuit et aperçut son épouse derrière la porte vitrée. Markos se trouvait avec elle.

— Aphroditi, peux-tu monter dans la voiture, s'il te plaît, lui dit-il d'un ton sévère. Markos, je voudrais te toucher un mot. Nous allons dans notre appartement de Nicosie. Tout est en sécurité ?

— Les bijoux de Kyria Papacosta sont hors d'atteinte.

— Dans ce cas, pars d'ici dès que possible. Mais assure-toi que toutes les portes sont bien fermées avant ton départ. N'oublie pas les grilles, et pense à vérifier toutes les issues de secours, ajouta-t-il sans reprendre son souffle. Et prends la voiture d'Aphroditi pour venir à Nicosie. J'aime autant qu'elle ne reste pas ici.

— Entendu. La mienne n'a plus d'essence de toute façon.

— Tu as mon numéro de téléphone là-bas. Appelle-moi à ton arrivée, lui dit Savvas en lui touchant le bras. Et ne t'attarde pas trop.

Dans la voiture, Aphroditi avait incliné le rétroviseur vers elle pour observer les deux hommes. Savvas fumait, agité. Markos semblait calme. En le voyant passer la main dans ses cheveux, elle fut submergée par les sentiments familiers de l'amour et du désespoir. Même en pleine crise il restait maître de la situation. Elle remarqua combien les deux hommes se tenaient près, l'un de l'autre. Savvas remit à Markos le trousseau de clés. Il lui faisait confiance comme à un frère.

Il regagna la voiture. Quelques secondes plus tard ils quittaient la cour de l'hôtel. Aphroditi lança un ultime regard en arrière : Markos s'était déjà volatilisé.

— Je lui ai dit de nous rejoindre au plus vite, l'informa Savvas.

Son épouse garda les yeux rivés sur la vitre pour cacher le soulagement qu'elle éprouvait à l'idée qu'elle n'aurait peut-être pas longtemps à attendre avant de revoir Markos.

Pendant un moment, Savvas resta muet. Il avait l'esprit ailleurs.

— Dieu du ciel, j'espère que la circulation va se fluidifier une fois que nous serons loin de cette ville, grommela-t-il.

D'un geste dédaigneux, il repoussa la demande d'un couple qui cherchait un véhicule. Une petite valise était posée entre eux deux.

— Quelqu'un pourrait tenir à l'arrière, non ? suggéra-t-elle.

— Je suis d'avis qu'on se concentre plutôt sur notre objectif, rejoindre Nicosie.

Sa réponse réduisit Aphroditi au silence. Discuter ne servait à rien. Un avion passa très bas. Il paraissait suivre la route qui les conduirait hors de Famagouste. Il y avait quelque chose de menaçant dans cet engin, comme s'il les observait. La peur se mit à l'envahir.

Pendant dix minutes, ils ne décrochèrent pas un mot, partageant un même besoin de contenir leur angoisse. Aphroditi finit par parler.

— Combien de temps va-t-il nous falloir pour arriver là-bas ?

demanda-t-elle timidement.

— C'est une question idiote. Je ne le sais pas plus que toi.

Elle n'ajouta rien. Elle s'inquiétait pour elle, mais pour Markos aussi. Quand le reverrait-elle enfin ? La température ne cessait de monter dans la voiture, alors que la ventilation était réglée sur le plus froid et que les vitres fermées maintenaient l'air étouffant à l'extérieur.

Ils furent arrêtés plusieurs minutes devant l'une des plus grandes bijouteries de la ville. Ils connaissaient bien le propriétaire, ils étaient ses meilleurs clients. Les aigues-marines, entre autres, venaient de chez lui.

Giannis Papadopoulos était justement en train de retirer les présentoirs de la vitrine. Derrière lui, sa femme les empilait méticuleusement. Il leur en restait encore plusieurs dizaines.

— Ils sont fous ! s'exclama Aphroditi. Pourquoi ne baissent-ils pas seulement le rideau de fer et ne partent-ils pas ?

— Cette boutique contient tout ce qu'ils possèdent ! riposta Savvas. Tu crois qu'ils peuvent prendre le risque de tout perdre ?

— Enfin c'est leur vie qu'ils jouent, non ?

À cet instant, un autre avion les survola.

Savvas alluma l'autoradio, cependant les interférences étaient telles que le son de la voix humaine était quasiment inaudible entre les grésillements et les sifflements.

— Bon sang ! Je veux savoir ce qui se passe ! s'exclama-t-il en abattant le plat de la main sur le bouton.

La radio fut aussitôt bâillonnée, mais la colère de Savvas avait été attisée. Il soupira et jura dans sa barbe. Aphroditi remarqua qu'il avait les paumes dégoulinantes de sueur.

Le spectacle qu'ils voyaient défiler derrière les vitres de la voiture semblait aussi irréel que s'ils l'avaient suivi sur un écran. Durant plus d'une demi-heure, leur voiture avança plus lentement que les piétons. Les gens à pied progressaient tous à un rythme régulier en dépit des bagages, des bébés et même, pour un ou deux, des oiseaux en cage. Dans ce flot incessant évoquant une vaste rivière, l'immobilité d'un petit garçon frappait l'attention. Cloué sur le bord du trottoir, il observait les voitures, hypnotisé.

— Savvas ! Regarde ! Regarde cet enfant !

— Il y en a des tas, cingla-t-il.

— Il a l'air tout seul !

Savvas ne détacha pas ses yeux du camion devant lui, qu'il serrait malgré les panaches noirs que celui-ci recrachait. Son unique but était d'avancer, millimètre par millimètre, et de s'assurer que personne ne surgirait d'une rue adjacente pour venir se glisser devant lui.

Comme ils longeaient le trottoir, Aphroditi croisa le regard du gamin à travers la vitre. Il était si petit qu'ils étaient exactement à la même hauteur. Aphroditi prit soudain conscience de l'image qu'elle devait renvoyer à tous ceux qui l'apercevaient dans la voiture. Élégante, maquillée et parée de lourds bijoux coûteux. En vérité, chacun était bien trop préoccupé par son propre voyage hors de Famagouste pour la remarquer. À part, peut-être, ce garçon. Le puissant instinct maternel d'Aphroditi lui interdisait d'ignorer l'enfant qui paraissait abandonné.

— On peut s'arrêter ? Lui demander s'il a besoin d'aide ? implorait-elle.

— Ne sois pas ridicule. Tu as vu le monde ? Il peut solliciter n'importe qui.

— Mais personne ne s'y intéresse !

La voiture avait avancé et Aphroditi se dévissa le cou pour voir, par la lunette arrière, disparaître le petit.



Mehmet se trouvait toujours au même endroit quelques instants plus tard. Seul. Il avait déjà oublié la dame avec les pierres bleu clair.

Poussé par la curiosité, il s'était aventuré dehors à l'insu des membres de sa famille, accaparés par diverses occupations, et il avait été envoûté par le raz-de-marée humain et le déluge de voitures.

Hüseyin avait été envoyé à sa recherche. Il le repéra dès qu'il s'engagea dans la rue principale. Alors qu'il s'élançait vers lui, une explosion retentit.

— Mehmet ! hurla-t-il. Viens ici.

Il prit son petit frère dans ses bras et courut jusqu'à la maison. Dès qu'ils furent rentrés, Mehmet reçut une tape sur la jambe. Il dut se retenir de pleurer.

— Ne repars plus jamais sans prévenir, le tança son père, furieux.

Emine et lui s'étaient fait un sang d'encre. Elle serra son fils, au bord des larmes elle aussi, et quand elle essuya les yeux de Mehmet avec son tablier, il reconnut l'odeur des épices. Quelque chose de très étrange était en train de se produire, mais ce parfum restait familier.

Un peu plus tard, Hüseyin retourna dehors pour constater l'évolution de la situation. Il lui fallut moins de cinq minutes pour rentrer en courant et apprendre à ses parents ce que Mehmet et lui savaient déjà.

— Tout le monde part, s'écria-t-il. Tout le monde ! On doit y aller.

— Non ! Pas sans Ali ! protesta Emine. Il ne saura pas où nous trouver.

— Pourquoi fuirions-nous devant notre propre peuple ? souligna Halit.

— Ce n'est pas notre peuple, papa ! Ils sont turcs.

— Ne sont-ils pas venus garantir notre sécurité ? rétorqua Halit.

— Ils ne vont tout de même pas nous tuer, Hüseyin, si ? intervint

Emine.

— Qu'en sais-tu, maman ? demanda-t-il, haussant le ton sous l'effet de la peur et de la colère. C'est le chaos dehors ! Comment sauront-ils qui est qui ? As-tu déjà croisé un soldat turc ?

— Hüseyin ! le mit en garde Halit.

— Tu ne les connais pas, papa. Tu ne sais pas de quoi ils sont capables ! Tu ne sais pas ce qu'ils feront une fois ici !

Jusqu'à présent, beaucoup avaient défendu les actions de la Turquie. Ils avaient cru qu'elle visait à garantir l'indépendance de Chypre dans la limite de ses droits. À présent, pourtant, la nation avait franchi une limite. Si Emine n'était pas au courant de la réputation des soldats turcs, c'était parce qu'elle avait fait la sourde oreille. Les rumeurs de meurtre étaient répandues. Celles de viol, légion.

— Je m'inquiète davantage pour les femmes de Famagouste que pour les hommes, insista-t-il.

— Hüseyin ! Ne dis pas ce genre de chose à ta mère !

— J'essaie de nous sauver. Nous devons partir d'ici.

— Il a peut-être raison, convint Halit. Mieux vaut éviter de prendre un risque...

— Mais Halit ! le supplia-t-elle. Ali est encore un enfant ! Il finira par rentrer ici ! Nous ne pouvons pas l'abandonner.

Halit s'échina à la convaincre, toutefois elle refusait ne serait-ce que d'envisager cette possibilité. Elle était au bord de l'hystérie.

— Je ne partirai pas, vous m'entendez ? Je ne partirai pas !

Elle sortit de la pièce en frappant des pieds.

— Soyons un peu patients, dit Halit à Hüseyin. Elle finira par céder.

Les heures s'écoulèrent et, avec la tombée de la nuit, la tension crût. Hüseyin préparait du café dans une minuscule casserole. Dès que la mousse se forma à sa surface, il coupa le feu et versa le liquide sombre dans deux minuscules tasses.

À la petite table, Halit fumait Dunhill sur Dunhill. Seul le ronronnement du réfrigérateur troublait le silence. Le *nazar*, qui les protégeait du mauvais œil, semblait les surveiller depuis son mur. Personne ne prêtait attention à Mehmet, assis par terre.

Emine finit par revenir, le visage mouillé de larmes.

— Si seulement nous l'avions empêché de partir, sanglota-t-elle en s'asseyant à table. Nous serions tous ensemble et nous pourrions

partir.

— Il n'est pas trop tard, la pressa Hüseyin. Allons-y tout de suite.

Le débat reprit, à voix basse au cas où des soldats approcheraient.

— *Gavvole !* Pour l'amour de Dieu !

Halit abattit le poing sur la table. L'une des tasses atterrit sur les dalles de pierre où elle se brisa en mille morceaux. Tout le monde dans la pièce se pétrifia. Emine enfouit son visage dans son tablier pour étouffer ses pleurs.

— Je n'arrive pas à croire que ça recommence, gémit-elle. Je n'arrive pas à y croire...

En silence, elle ramassa les débris de vaisselle.

— Si nous continuons comme ça, lâcha Hüseyin à regret, il n'y aura plus d'espoir pour aucun d'entre nous.

À quelques maisons de là, la famille Georgiou était réunie au rez-de-chaussée, chez Irini et Vasilis. Une petite flamme vacillait devant l'icône d'Agios Neophytos, projetant d'étranges ombres difformes sur le plafond. Avec les fenêtres et les volets clos, on étouffait. Il était 2 heures du matin. Sur la table se trouvaient des tasses vides et un petit verre de *zivania*.

Panikos faisait les cent pas. Avachi dans un fauteuil, Vasilis égrenait nerveusement les perles de son chapelet, pourtant leur cliquetis était presque noyé par le halètement de sa fille. Maria avait les mains posées à plat sur la table, et Irini lui caressait le dos en rythme, répétant les mêmes paroles de réconfort.

— Doucement maintenant, doucement.

Elle avait les mains mouillées par la sueur qui avait imbibé la robe de sa fille, du col à la taille. De temps à autre, Maria laissait échapper un profond gémissement tandis qu'elle agrippait le rebord de la table. Ses articulations blanchissaient et des larmes de douleur tombaient sur la nappe en dentelle. Vasiliki était assis dans un coin, par terre. Il se bouchait les oreilles, la tête entre les genoux, repliés contre lui. Certain qu'il pourrait se rendre ainsi invisible, il gardait les yeux fermés.

La porte s'ouvrit, et un rayon de lune tomba sur le mur, éclairant brièvement le *mati* en verre, les prémunissant contre le mauvais œil. Markos se faufila dans la pièce.

Irini releva la tête, distraite un moment des souffrances de sa fille.

— *Leventi mou !* Tu es encore là !

— Oui, *mamma*, je suis encore là. Je n'allais pas vous abandonner.

— Tu aurais pu partir, déplora Vasilis. Fuir comme tous les autres...

— Eh bien, je n'en ai rien fait, dit Markos. Je suis ici.

En quelques enjambées, il rejoignit sa mère et déposa un baiser nonchalant sur l'arrière de sa tête, ainsi qu'il aurait pu le faire n'importe quel autre jour. Contrairement aux autres membres de sa famille, il était euphorique. Avec le départ de Savvas, il avait mesuré le potentiel de ce qu'il contrôlait. Ce matin-là, il avait vendu une arme prélevée dans le coffre. Des tas de gens étaient prêts à payer n'importe quel prix pour se protéger. Et désormais la chambre forte était remplie d'objets encore plus précieux que des armes.

Des ombres jaillit la voix de Panikos.

— Que se passe-t-il dehors ?

— Ça paraît plutôt calme pour le moment. La plupart ont quitté la ville.

Maria, entièrement focalisée sur les contractions qui avaient pris possession de son corps, laissa échapper un hurlement, aussitôt étouffé par la main de sa mère.

— Chut, ma chérie, chut...

— Tu dois absolument l'empêcher de faire du bruit, murmura Markos. Sinon nous serons tous en danger.

— Je crois que l'heure approche, répondit Irini. *Panagia mou !* Pourquoi maintenant ?

Quelques instants plus tard, le martèlement lourd et cadencé de bottes résonna dehors.

Le 15 août marqua un tournant. C'était l'Assomption, le jour où l'on fêtait la Vierge Marie, l'un des plus importants pour l'Église et les milliers de femmes qui portaient ce prénom. Maria aurait dû le célébrer.

Cette année était différente néanmoins. Alors que les terribles douleurs de l'accouchement secouaient son corps frêle, les Turcs vinrent à bout des ultimes défenses de Famagouste. Les derniers membres de la Garde nationale avaient fui. Opérant la jonction avec les combattants turcs à l'intérieur de la citadelle, les soldats étaient entrés librement dans une ville désertée.

Dans la chambre de ses parents, Maria tenait son nouveau-né, une petite fille. Arrivé avec deux mois d'avance, le minuscule bébé tétait faiblement. Panikos caressa la tête de sa femme.

Au cours des dernières heures, Maria n'avait eu conscience de rien à l'exception des tremblements fracassants qui secouaient son corps. Les fenêtres et volets avaient été fermés pour contenir ses hurlements et la température avait monté.

Elle était si épuisée qu'elle avait fermé les yeux. Le monde dehors avait cessé d'exister. Tant qu'ils réussiraient à garder le silence, ils seraient en sécurité. Maintenant que le bébé était né, ils discutaient à voix basse de la suite des événements. Quand pourraient-ils partir ? Était-il déjà trop tard ? Markos était ressorti à nouveau.

À son retour, plusieurs heures plus tard, Vasilis voulut aussitôt savoir ce qui se passait dehors.

— Pillages, répondit-il. Mises à sac, vols...

— *Panagia mou...*

Irini s'affala sur une chaise, puis se mit à se balancer légèrement.

— Nous devons nous en aller, Markos, dit Vasilis.

— Écoute, il est impossible de s'aventurer dans les rues

maintenant. Nous devons attendre, être le plus discrets possible et voir ce qui va arriver.

— Et la nourriture ? s'enquit sa mère avec timidité.

— Lorsque nous en manquerons, je me chargerai d'en trouver. Tout le monde a pris la fuite, il ne reste que des soldats.

— Turcs ? hasarda-t-elle dans un murmure.

— Oui, *mamma*. Des soldats turcs. Ils ne s'attaquent qu'aux boutiques pour le moment, mais tôt ou tard ils passeront aux maisons.

— Viens, résolut Vasilis, on va placer des meubles contre les portes.

Pour la première fois, Irini se demanda si Christos, où qu'il soit, courait un danger moins grand qu'eux.

Savvas et Aphroditi n'avaient pas atteint leur destination. Plusieurs heures après leur départ, ils avaient compris qu'ils auraient peut-être intérêt à changer leur fusil d'épaule. Sur la route encombrée qui partait de Famagouste, ils commencèrent à croiser de plus en plus de voitures venant de la direction opposée. Nicosie connaissait un exode comparable. Les habitants de la capitale étaient habitués au conflit et à la peur, ayant vécu dans une ville coupée en deux depuis dix ans, pourtant cette fois beaucoup avaient opté pour la fuite. Des roquettes avaient touché le Hilton, transformé en hôpital de la Croix-Rouge. Même l'hôpital psychiatrique était devenu une cible.

Des soldats postés sur le bas-côté prévinrent les Papacosta que Nicosie était aussi peu sûre que Famagouste, et Savvas dut se rendre à l'évidence : il était hors de question d'y aller.

Avec des milliers d'autres, ils furent orientés vers la sécurité relative de la base britannique de Dhekélia, à vingt-cinq kilomètres de Famagouste, au sud-ouest. Les voitures étaient à l'arrêt dorénavant. Des familles marchaient entre les véhicules, certains poussaient même des bicyclettes chargées de leurs affaires. Cette masse grouillante avait une destination commune.

Automobiles, bus, tracteurs, camions et charrettes tirées par des mules franchirent le poste de contrôle à l'entrée de la base. Vieux et jeunes, riches et pauvres, tous recherchaient la même chose. Tous étaient venus trouver un refuge, et la plupart affichaient une expression semblable, hébétée et terrifiée. Par dizaines de milliers, ils avaient abandonné le connu pour l'inconnu, livrant leur ville à

l'envahisseur. Avec le départ de la Garde nationale, ils n'avaient plus eu le choix.

Aphroditi sentit sa température corporelle chuter de plusieurs degrés, glacée par l'appréhension malgré la touffeur. Elle frissonnait et ses paumes étaient froides. S'ils n'allaient pas à Nicosie, quelles chances Markos aurait de la retrouver dans ce chaos généralisé ?

En deux jours, près de quarante pour cent de l'île était tombée sous le contrôle turc. La ligne Attila séparant le nord du sud existait quasiment.

Dans la base de Dhekélia, les conversations étaient plus lugubres les unes que les autres. Tous, hommes comme femmes, croyants comme agnostiques, en étaient réduits au même état. La différence entre ce qu'ils étaient encore il y a peu et ce qu'ils étaient devenus était considérable. À présent, ils étaient égaux dans leur dépouillement.

Les soldats turcs avaient semé la panique dans leurs cœurs. Le traumatisme dont ils souffraient s'exprimait de bien des façons. Certains se muraient dans le silence, quand d'autres sanglotaient ouvertement. Le premier jour suivant l'arrivée à la base, plusieurs furent plongés dans un état d'engourdissement. Ensuite, il y eut les détails pratiques à régler : où dormir, comment se nourrir, par quel moyen attirer l'attention du corps médical sur les malades. Il fallut creuser des latrines, installer des cuisines, allouer des abris.

Nombre se tournèrent vers la foi religieuse.

— Seul Dieu, la Vierge et les saints peuvent nous aider maintenant, répétait sans relâche une femme dans la queue pour la distribution de nourriture.

— Et l'Amérique ? marmonna Savvas, assez fort pour être entendu. Ou le Royaume-Uni ?

— Savvas ! le gronda Aphroditi, même si la vieille femme ne lui prêtait aucune attention.

— Une foi aveugle n'a jamais aidé personne, riposta-t-il sèchement, mais les Américains auraient pu intervenir.

— Et pourquoi pas les Grecs ? s'enquit quelqu'un.

Les gens étaient serrés les uns contre les autres dans la queue, se bousculant pour ne pas perdre leur place.

— Parce qu'ils ont moins de chances de gagner, voilà pourquoi.

— La Grèce nous a mis dans ce pétrin, observa une femme

courroucée, près de Savvas, c'est à elle de nous en sortir.

Cette opinion était amplement partagée : ils savaient, au fond, que le continent aurait déjà volé à leur secours si c'était son intention. Le Premier ministre de la démocratie fraîchement rétablie avait hérité de la dictature son content de problèmes, et il ne pouvait pas se permettre d'entraîner la Grèce dans une guerre totale avec la Turquie au sujet de Chypre.

Des églises de fortune se développèrent à l'endroit où les réfugiés se réunissaient pour prier. Beaucoup se rongeaient les sangs pour les proches dont ils n'avaient pas de nouvelles, et ne trouvaient du réconfort que dans l'idée que Dieu entendrait leurs prières et veillerait à ce qu'ils soient réunis, sains et saufs. Ils n'avaient plus de toit, mais cette perte était minime en comparaison de l'éloignement d'un fils, d'un frère ou d'un mari. Le nombre de disparus grandissait de jour en jour.

« *O Theos mou !* » résonnait fréquemment, empreint de désespoir. « Oh, mon Dieu ! » Les prêtres se déplaçaient parmi la multitude, réconfortant, priant, écoutant.

Les hommes sortaient rarement de leur réserve, se reprochant de ne pas être restés pour combattre l'ennemi, mais conscients qu'il était trop tard pour les regrets.

— Vous n'aviez pas le choix ! insistaient leurs épouses. Il fallait prendre la fuite ! Vous n'aviez pas d'armes ! Rien pour leur résister !

— Et la situation n'a rien de définitif, disaient d'autres. Nous rentrerons.

Quelques jours plus tôt encore, des femmes de chambre et des serveurs étaient aux petits soins pour Savvas et Aphrodité. Aujourd'hui, ils n'avaient plus ni lit ni nourriture. Ils étaient obligés de faire la queue pour un morceau de pain et de dormir à même le sol.

Une bonne partie de la population de Famagouste ayant rejoint le camp, le couple croisait des visages familiers. Membres de leur personnel, ouvriers du nouveau Paradise Beach, avocats et comptables, tous étaient réunis. Personne ne semblait le même dans cet état de désespoir muet.

Ils étaient presque voisins avec Costas Frangos, son épouse et leurs enfants. Savvas se réjouissait d'avoir un interlocuteur avec lequel échanger des idées au sujet de l'hôtel.

— Les clés sont entre de bonnes mains, au moins, lui dit-il. Et je



suis certain que Markos nous rejoindra à Nicosie.

Savvas refusait de renoncer à ses projets hôteliers à Famagouste, alors qu'Aphroditi s'en désintéressait. Comme Anna Frangos devait soigner son benjamin, qui souffrait d'une attaque de dysenterie – mal de plus en plus répandu –, Aphroditi s'occupa des aînés. Cette distraction fut la bienvenue.

Les Özkan passèrent les premières quarante-huit heures barricadés dans leur maison, continuant à nourrir l'espoir du retour d'Ali. Ils commencèrent par discuter. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

— S'ils n'avaient pas cherché à faire de nous des citoyens de seconde zone, souligna Halit, ça ne serait pas arrivé.

— Mais tu ne peux pas tenir tous les Chypriotes grecs pour responsables de cette situation ! répliqua Hüseyin.

— Aphroditi ne m'a jamais donné ce sentiment, ajouta Emine.

— Ils sont bien assez nombreux à l'avoir fait par ailleurs, s'entêta son mari, nous n'en serions pas là autrement.

— Nos persécuteurs se sont toujours limités à une poignée, Halit. C'est souvent le cas.

— Alors tout le monde est puni pour les actions de quelques-uns ? s'étonna Hüseyin.

— Oui. Chypriotes grecs et turcs... nous avons tous souffert.

— Pourquoi faut-il systématiquement... ?

Halit avait haussé le ton, ayant du mal à accepter la modération d'Emine.

— Papa ! l'interrompit son fils. Chut !

De temps à autre, ils en arrivaient au point où la dispute devenait inévitable. En général, c'était quand ils abordaient la question d'un éventuel départ. Emine était absolument déterminée à rester.

— Si vous vous en allez, ce sera sans moi, s'obstinait-elle.

À moins de deux kilomètres de là, Markos écumait la ville, si vide qu'elle en était envoûtante. Désireux d'éviter une rencontre avec des soldats turcs, il guettait le moindre son et se déplaçait sans un bruit, filant sous un porche dès qu'une voix humaine résonnait.

Il sillonna Famagouste, remontant les rues Euripides, Sophocles et Eschilos, évocatrices de l'ordre du passé antique. Dans ce lieu, tout

respirait l'audace et l'assurance, les références à d'anciens philosophes et poètes s'intégrant avec joie à l'aspect résolument commercial de la ville. La distance entre ces noms et la réalité paraissait infinie. Il se fit cette réflexion au moment où, au détour d'un carrefour, il se retrouva nez à nez avec le panneau de la rue Eleftheria – la « liberté ».

Les larges avenues vides, bordées de grands magasins luxueux et de cafés chics étaient déjà fantomatiques. Il était impossible d'imaginer qu'ils étaient encore bondés quelques jours plus tôt. Les traces de pillage étaient partout. Les vitrines brisées – pour récupérer bijoux et vêtements arrachés à la hâte sur leurs mannequins – suggéraient une conduite opportuniste plutôt qu'organisée.

Markos s'agaçait d'avoir à raser les murs dans des lieux qu'il avait le sentiment de posséder. Un peu comme si cette ville avait été cédée, abandonnée presque sans résistance.

Sa mission consistait à dénicher de la nourriture. Leurs réserves n'étaient pas encore épuisées, mais il voulait s'assurer qu'ils auraient de quoi tenir plusieurs jours. Des débris de verre crissèrent sous ses semelles alors qu'il entra dans une épicerie. Les étagères étaient encore bien pleines, c'était surtout la bière et les alcools qui manquaient. Markos était davantage intéressé par les boîtes de lait concentré.

Le coussin du siège près de la caisse gardait l'empreinte de l'énorme arrière-train de l'épicière. Il repensa à cette femme, à son beau visage, ses cheveux lustrés et ses formes généreuses. Même si elle n'était pas son genre, il avait toujours pris quelques minutes pour flirter avec elle à chacune de ses visites, appréciant son large sourire et l'éclat de la croix dorée, nichée au creux de sa poitrine généreuse.

Il se servit dans la pile de sacs en plastique bien pratiques, à côté de la caisse, et les remplit de plusieurs douzaines de boîtes. Maria en avait tout particulièrement besoin.

À l'extérieur de la ville dépeuplée, les réfugiés continuaient à se masser sur les routes. On disait que plus de deux cent mille Chypriotes grecs avaient fui leurs foyers. Des milliers de Chypriotes turcs quittaient aussi les leurs, ayant pris conscience que leurs vies étaient en danger, maintenant que la Garde nationale exerçait des représailles. Nombre de Turcs se réfugièrent à la base britannique d'Episkopi, au sud.

Pour Savvas et Aphroditi, celle de Dhekélia, malgré l'inconfort croissant et la surpopulation, s'apparentait à un véritable asile. Lorsqu'ils eurent vent des combats violents qui se poursuivaient à Nicosie, ils comprirent qu'ils ne pourraient sans doute pas quitter le camp de sitôt.

Des milliers d'autres réfugiés s'ajoutèrent à ceux qui s'y trouvaient déjà, porteurs de nouvelles, et notamment des derniers événements de la capitale. Convaincus que cette invasion était le fruit d'une conspiration entre les États-Unis et la Turquie, un vaste groupe de contestataires avait marché sur l'ambassade américaine et assassiné l'ambassadeur. Bien des Chypriotes étaient au désespoir.

— Lutttes intestines ! explosa Savvas. On aurait pu croire que l'EOKA B et le camp de Makarios se rendraient enfin compte qu'ils ont un ennemi commun...

— Avec l'île coupée en deux, nous n'avons pas besoin de problèmes supplémentaires, convint Frangos.

— Mais s'ils ne parviennent pas à s'accorder sur une stratégie commune, comment pourraient-ils se débarrasser d'une armée organisée ?

— Dieu seul le sait... Je suis convaincu que les Britanniques finiront par nous envoyer des renforts. Ils ont fait de gros investissements ici, ils ne peuvent pas fermer les yeux sur ce qui se passe. Sans compter qu'ils sont censés nous aider à protéger notre Constitution !

Le bruit courait que des forces armées se préparaient à lancer une guérilla contre les soldats turcs. Cette perspective en enthousiasma plus d'un, et les réfugiés de Famagouste se voyaient déjà libérer leur ville. Membres de l'EOKA B, communistes et partisans de Makarios étaient tous très actifs au sein du vaste camp.

— Chacun a un plan d'action, constata Savvas, mais ils ne font rien ensemble ! *Tipota !* Et nous, nous restons assis là à attendre... quoi ?

L'absence de réelle activité était une chose terrible pour un homme de sa trempe. Il aidait à monter les tentes et construire les latrines, pourtant une fois ces tâches accomplies il se retrouvait désœuvré, et frustré.

Aphroditi avait plus de facilités à garder le silence lorsque Savvas exprimait son point de vue. Dans le camp, tout le monde avait pris l'habitude de donner son opinion, sur ce qui aurait dû arriver et sur ce

qui devait arriver maintenant. Personne n'avait de réponses, ce qui n'empêchait pas les débats incessants. Les réfugiés ne contrôlaient ni leurs propres vies ni rien de ce qui se produisait en dehors du camp. Dans l'immédiat, leurs existences étaient rythmées par une succession d'occupations : faire la queue pour récupérer des dons ou s'agglutiner autour d'une radio dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de proches dont ils avaient été séparés.

Pour Aphroditi, il n'y avait encore et toujours qu'un seul sujet de préoccupation. Non pas si et quand elle verrait arriver des soldats grecs, américains ou anglais, mais si et quand elle reverrait l'homme qu'elle aimait. Le reste n'avait aucune importance.

Alors que les rumeurs proliféraient dans le camp, les rues mortes de Famagouste n'offraient aux Georgiou ou aux Özkan aucun renseignement sur les événements.

Au bout de quelques jours, ils avaient été privés d'électricité et ne pouvaient donc plus écouter la radio. Leur ville était le point de mire du monde entier, et ils n'en savaient rien.

Leurs maisons avaient beau être à moins de cinquante mètres l'une de l'autre, chacune des deux familles se croyait seule. Les Özkan ne s'étaient pas aventurés hors de chez eux depuis que Famagouste était occupée. La vie en état de siège, dans un village coupé du reste du pays, une décennie plus tôt avait appris une chose à Emine : veiller à ce que ses placards soient toujours pleins. Paquets de lentilles, haricots, riz et pain sec y étaient entreposés avec soin.

— Nous devons avoir des réserves, au cas où, aimait-elle répéter.

— Au cas où quoi ? l'avait souvent taquinée Halit.

Aujourd'hui, son humour s'était envolé. Il ne restait plus que la reconnaissance d'avoir une épouse à qui la vie avait enseigné la prévoyance.

Quand ils avaient entendu les lourdes bottes plusieurs jours auparavant, Hüseyin avait été envoyé sur le toit de leur maison pour déterminer la position des militaires. Il était redescendu au pas de course, se déplaçant, à son habitude, avec rapidité et impatience.

— Ils sont au bout de la rue, avait-il pantelé. Une demi-douzaine d'hommes. Et la ville a l'air pleine de fumée.

Depuis, il n'y avait eu que le silence et les cigales. Hüseyin se faufila à nouveau sur le toit.

— Il y a encore de la fumée ? s'enquit son père à son retour.

— Pas à ce que j'ai pu voir...

— Et les bruits ?

— Rien du tout.

Le crépitemment des balles avait cessé, les fusils ne servaient plus.

Chez les Georgiou, Maria, Panikos et leurs deux petits logeaient désormais au rez-de-chaussée avec Irini et Vasilis. Ils se sentaient plus en sécurité tous ensemble. Markos continuait à dormir chez lui. Il allait et venait, disparaissant souvent juste avant le crépuscule pour ne rentrer qu'à l'aube.

— Pourquoi s'absente-t-il aussi longtemps ? s'inquiétait Irini.

— Il va nous chercher à manger ! lui répondait Vasilis.

C'était vrai. Markos revenait toujours avec de quoi les nourrir. Il avait repéré les magasins encore pleins et avait remarqué que les soldats turcs se cantonnaient essentiellement aux artères principales.

Maria se satisfaisait de rester à la maison avec son bébé, qui portait le prénom de sa grand-mère. La jeune maman ne serait pas sortie avant quarante jours dans des circonstances normales, ainsi que le voulait la tradition.

Irini avait rentré son canari à l'intérieur et le laissait voler dans la pièce sombre.

— Regardez comme ça le rend heureux, s'exclama-t-elle.

L'oiseau ne cessait, pourtant, de battre des ailes en direction du rayon de lumière que laissaient filtrer les volets, et sa maîtresse dut le remettre en cage.

— J'aimerais tellement qu'il puisse voir à nouveau le soleil. *Tse ! Tse ! Mimikos ! Tse ! Tse !* Enlevez la table du passage, s'il vous plaît.

— Mais..., commença à protester Vasilis.

— Je veux juste suspendre sa cage dehors un petit moment, décréta-t-elle d'un ton sans appel. Je n'irai pas plus loin.

— C'est trop dangereux !

— Il n'y a personne dehors, Vasilis. Et au moindre bruit, je rentrerai.

Vasilis déplaça le meuble et entrouvrit la porte pour ménager assez de place à sa femme. L'appartement fut aussitôt envahi de lumière. Éblouie par la clarté dont elle avait perdu l'habitude, elle se dressa sur la pointe des pieds pour suspendre la cage à son crochet. Il y avait une semaine qu'elle ne s'était pas aventurée dans son *kipos*. La plupart de

ses géraniums s'étaient fanés, néanmoins il y avait une énorme quantité de tomates mûres prêtes à être cueillies.

— Oh, Vasilis ! Viens voir ça !

Ils ramassèrent les fruits, les placèrent délicatement dans un saladier. Irini prit ensuite une poignée de basilic. Elle souriait. Son esprit était parti bien plus loin.

— Je me demande comment vont les oranges...

Vasilis ne répondit rien. Chaque jour il pensait à ses précieux arbres, qui souffraient sans lui. Irini avait rêvé que la récolte avait été jetée au sol et piétinée.

Dans sa cuisine, elle découpa une partie des tomates en tranches bien régulières, et les recouvrit d'une quantité généreuse d'huile d'olive. Pour la première fois, Vasilis écarta deux volets de trois centimètres afin de les libérer un instant de l'obscurité écrasante. Ils s'assirent tous les cinq autour de la table pour manger. C'était le premier produit frais qu'ils dégustaient depuis des jours, et la meilleure salade de toute leur vie. Irini avait aussi préparé une fricassée avec ses derniers poulets. Dans un coin, le bébé dormait. Ils déjeunèrent en silence. C'était devenu une habitude.

Chez les Özkan, Emine, Halit, Hüseyin et Mehmet partageaient eux aussi un repas. Un ragoût de haricots secs. Ils étaient à court de légumes frais.

— Combien de temps encore on va rester dedans ? demanda Mehmet.

Emine et Halit échangèrent un regard. Elle avait les yeux gonflés à force de pleurer. Elle posa la photo d'Ali qu'elle avait tenue toute la journée et prit Mehmet sur ses genoux.

Hüseyin passait plusieurs heures, chaque jour, sur le toit. Il avait noté que les soldats organisaient parfois des patrouilles – les militaires étaient toujours présents.

— Nous n'en savons rien, répondit Halit à la question du petit garçon. Nous ne ressortirons que quand ce sera sûr.

À cet instant, ils entendirent un bruit dans la rue. Une jeep. Puis des voix : turques mais avec un accent légèrement différent du leur. Les hommes hurlaient. Le crissement de leurs épais godillots se rapprocha, s'arrêta. Tout le monde dans la pièce se pétrifia.

Ils virent la poignée de la porte bouger. Beaucoup avaient fui la ville sans prendre le temps de fermer à clé, si bien que les soldats

avaient coutume d'entrer sans la moindre difficulté. Un instant plus tard, une botte frappa le battant en bois, une première puis une seconde fois, plus fort.

Emine se prit la tête à deux mains et se balança d'avant en arrière.

— *Bismillah Hirrahman Nirrahim*, articulait-elle sans bruit et sans relâche. Qu'Allah nous vienne en aide...

La poignée s'agita à nouveau. Un marmonnement inaudible s'éleva, suivi de ce qui ressemblait à un raclement. Pendant un moment, les Özkan entendirent les soldats dans la rue : ceux-ci eurent besoin de temps pour répéter l'opération sur une douzaine de portes. Quand ils parvenaient à en ouvrir une, les bruits changeaient. Les soldats entraient et ressortaient, chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter. Les Özkan les entendaient alors jeter sans ménagement les biens dérobés à l'arrière de la jeep. Des éclats de rire et des plaisanteries ponctuaient cette activité.

Markos était sur le chemin du retour, après sa quête quotidienne de nourriture. Dès qu'il tourna le coin de leur rue, il aperçut la jeep, garée juste à côté des appartements des Georgiou. L'arrière était rempli d'objets, et deux soldats émergèrent de la maison voisine, l'un avec un petit réfrigérateur, l'autre une télévision. Quelques portes étaient marquées d'une trace à la craie. En observant leurs mouvements, Markos comprit que les Turcs n'insistaient pas lorsqu'ils se heurtaient à une porte close. Il y avait assez d'habitations qu'ils pouvaient piller à leur guise pour ne pas s'embêter avec celles qui avaient été fermées. La marque à la craie permettait de repérer les bâtiments inaccessibles. Ils reviendraient plus tard.

Il remarqua que la porte de ses parents était encore close. Peut-être étaient-ils les prochains sur la liste. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre en veillant à rester discret. Il tâta le pistolet dans sa poche. Il préférerait ne s'en servir qu'en tout dernier recours.

À l'intérieur, les Georgiou patientaient dans un silence terrifié. Vasilis avait conduit les femmes et les enfants dans la chambre du fond. Si la petite Irini poussait le moindre cri, ils seraient en danger. Il sortit deux gros couteaux du tiroir de la cuisine, en confia un à Panikos et lui fit signe de se poster, avec lui, près de la porte d'entrée. Son beau-fils suivit les instructions à la lettre, et tous deux prêtèrent, en tremblant, une oreille attentive aux sons extérieurs.

Vasilis connaissait assez de turc pour comprendre que le véhicule

militaire était presque plein.

— Allons-y maintenant, dit l'un des soldats alors qu'un grattement s'élevait de l'autre côté de la porte des Georgiou. Ça suffit pour aujourd'hui.

Ils semblèrent pourtant s'attarder dans le *kipos*. Un léger grincement retentit, suivi d'éclats de rire, puis du cri haut perché d'un oiseau. Ils avaient décroché la cage du canari.

Quand ils entendirent la voiture s'éloigner, Vasilis et Panikos posèrent leurs armes. Le premier se rendit dans la chambre et trouva son épouse, Maria, le bébé et Vasiliki, blottis au pied du lit.

— Ils sont partis, annonça-t-il d'une voix mal assurée.

Il ne dit rien à Irini au sujet de son précieux oiseau. On frappa alors à la porte.

— *Panagia mou !* murmura Irini, une main plaquée sur la bouche. *Panagia mou !*

— *Mamma !*

C'était Markos. Vasilis et Panikos poussèrent les meubles pour lui ouvrir.

— Ils sont venus ici ! lui apprit sa mère en pleurant. On a cru qu'ils allaient entrer.

La peur l'avait laissée frissonnante. Les autres avaient conservé leur calme, mais Irini était submergée par ce qui aurait pu arriver. Markos tenta de la rassurer.

— Ils ne sont pas entrés, *mamma*. Tu es en sécurité. Nous le sommes tous. Ils sont partis. Viens dans la rue, tu le verras de tes propres yeux.

Irini se risqua dans le *kipos*. Elle remarqua aussitôt l'absence de la cage.

— Mimikos ! Markos, ils ont emporté mon Mimikos !

Elle fondit en larmes. Son précieux canari, qui lui tenait compagnie à longueur de journée, qui avait fait sa fierté et sa joie, son canari au chant merveilleux s'était envolé.

— Si seulement je l'avais gardé à l'intérieur, sanglota-t-elle.

La disparition de son canari lui en rappela une encore plus grande. Christos ne s'était pas encore manifesté. Plusieurs heures durant, elle fut inconsolable.

En dépit de l'absence de radio, les tirs d'artillerie ponctuels, au loin, leur apprenaient que Chypre restait en guerre. Ce jour-là, cette



réalité s'était approchée d'eux pour la première fois.

La nuit, Irini rêva que les soldats turcs envahissaient la totalité de l'île, depuis Kérynia au nord jusqu'à Limassol au sud. Et qu'ils tuaient tous les Chypiotes, à part ceux sous son propre toit.

Alors que les jours continuaient à filer, les Özkan finirent par se retrouver à court de provisions. Ils souffraient de la faim en permanence, surtout Hüseyin, mais Emine s'opposait toujours à leur départ.

— Je sors, annonça celui-ci.

— Pour aller où ? rétorqua sa mère.

— Écoute, nous avons besoin de nourriture. Et je suis certain qu'il en reste dans les magasins.

— Laisse-le, Emine, intervint Halit. Il court vite. C'est notre meilleur espoir.

— Attends au moins la tombée de la nuit, l'implora-t-elle.

Cette nuit-là, Hüseyin roula un vieux sac de farine et sortit à pas de loup. Empruntant le dédale de ruelles, il s'arrêtait souvent, se cachant sous les porches des maisons pour le cas où des soldats surgiraient.

Une fois dehors, il ne fut pas pressé de rentrer. Après tous ces jours de privation, il était aussi mince qu'une tige de blé et il savait qu'il pouvait se rendre facilement invisible. Il voulait faire le tour de sa ville. Voir ce qui s'était passé à l'extérieur de la prison qu'était devenu son propre foyer.

Y avait-il des soldats partout ? Étaient-ils seuls dans Famagouste, sa famille et lui ? Il erra sans but, veillant à éviter les artères principales, auxquelles il jetait seulement un coup d'œil ponctuel. Il n'en revenait pas de ce qu'il découvrait.

La quiétude de leur petite rue s'étendait à l'ensemble de la ville. C'était une nuit chaude, immobile, et le silence était pesant.

À une ou deux reprises, apercevant un mouvement au loin, il se cacha le temps du passage des soldats. Il les entendit rire et distingua le rougeoiement de leurs cigarettes. Ils semblaient détendus, comme au repos. De toute évidence, ils avaient le sentiment du devoir accompli et ils ne cherchaient personne.

Hüseyin gagna prudemment le centre-ville. En chemin, il passa la tête dans plusieurs maisons, où la table était souvent dressée. Dans

l'une d'elles, la nourriture moisissait même dans les assiettes. À l'exception des militaires, il n'avait croisé aucun être vivant, pas même un chien égaré.

De nombreuses vitrines ne paraissaient pas avoir changé. Dans une rue, des mannequins fantomatiques en robes de mariée blanches faisaient face à leurs futurs époux : des mannequins en queues-de-pie, chez l'un des meilleurs tailleurs pour hommes de la ville. Ces boutiques étaient intactes.

Ailleurs, c'était un autre spectacle. Il y avait plusieurs magasins d'électroménager. Il était passé devant l'un d'eux tous les jours au cours des derniers mois, sur le chemin de la plage, convoitant une chaîne hi-fi. Tous les garçons de son âge rêvaient de posséder une collection de disques et de pouvoir écouter de la musique dès qu'ils en avaient envie. Il avait trouvé, une fois, le courage d'entrer, et un jeune vendeur avait fait fonctionner devant lui une chaîne Sony. C'était presque de la magie, ces haut-parleurs qui diffusaient des sons différents. Hüseyin savait que sa mère empruntait la même rue, parce qu'il l'avait entendue évoquer un téléviseur devant son père. L'idée avait été fermement repoussée.

Le prix de chacun des appareils était inaccessible. Aujourd'hui, ils n'étaient même plus disponibles. La moindre radio, le moindre téléviseur, le moindre tourne-disque avait disparu. Comme la caisse. Les portes et les vitrines avaient été brisées, et le clair de lune faisait scintiller les paillettes de verre sur le trottoir. On aurait dit un tapis de diamants.

Plus on approchait du front de mer et des hôtels, plus les boutiques étaient luxueuses. Il savait que l'une des amies de sa mère travaillait chez Moderna Moda, car elle sortait discuter avec Emine quand ils passaient par là. Cette dernière faisait toujours une remarque sur les prix.

— Enlève un zéro et j'achèterai volontiers, plaisantait-elle.

Les mannequins étaient nus à présent.

Dans la rue Zenon, à un jet de pierre du Sunrise et des autres hôtels les plus chics, se trouvaient la plupart des bijouteries les plus chères. Toutes avaient été dévalisées. Les présentoirs avaient même été arrachés des murs. Dans l'une d'elles, il ne restait qu'une horloge en plastique. Elle apprit à Hüseyin qu'il était minuit.

Il atteignit la plage, où ses chaises longues étaient encore empilées

avec soin, exactement comme il les avait laissées. Derrière se dressait le Sunrise. Les fenêtres noires le troublèrent. Il se rappela le jour où il avait vu le corps sans vie de son cousin, un corps où le cœur ne battait plus, où le sang ne circulait plus dans les veines. Voilà ce que lui évoquait l'hôtel : un cadavre.

Hüseyin se faufila jusqu'au portail et colla son visage contre les barreaux. Il remarqua l'enseigne au néon éteinte et la lourde grille de fer devant la porte d'entrée. Il crut apercevoir un mouvement à l'intérieur et songea aussitôt qu'il devait s'agir d'une hallucination. L'entrée de la boîte de nuit était solidement fermée, elle aussi.

Il observa les dégâts subis par l'hôtel voisin. L'une des façades était percée d'un énorme trou et plusieurs balcons s'étaient descellés. C'était impressionnant. Ceux qui se trouvaient à l'intérieur au moment de l'explosion, si l'établissement n'était pas vide, n'avaient eu sans doute que très peu de chances de s'en sortir.

Vint le moment où il eut le sentiment d'en avoir assez vu. Toutes ces destructions l'attristaient. Il adorait cet endroit, et même s'il rêvait de jouer dans une équipe nationale, il savait qu'il reviendrait toujours ici. Il comprenait pourtant que Famagouste ne serait plus jamais la même.

L'heure était venue de trouver de la nourriture. Il avait déjà aperçu des épiceries sur sa route, il refit donc le trajet en sens inverse. La première qu'il croisa s'ouvrit facilement. Une puanteur terrible l'assaillit. L'électricité avait été coupée depuis plusieurs jours maintenant, si bien que, les réfrigérateurs ne fonctionnant plus, le lait et le fromage avaient tourné. Les légumes avaient pourri. Il ne parvenait pas à identifier de quoi il s'agissait, mais il apercevait des formes sombres dans des cartons – sans doute des pommes de terre, des tomates et, à en juger par l'odeur, des bananes. Un essaim de moucheron les survolait.

Il avait du mal à distinguer les aliments dans le noir, et il se dirigea à tâtons dans les allées. Il remplit son sac de paquets de biscuits, de plusieurs boîtes de conserve prises au hasard – impossible de déchiffrer les étiquettes sans lumière – et de sacs de riz. Apparemment, personne n'était encore venu : les étagères étaient pleines.

Puis son pied rencontra des bouteilles et plusieurs basculèrent. Elles roulèrent sur le carrelage. Il en prit quelques-unes, croisant les

doigts pour qu'il s'agisse de la limonade dont son petit frère rêvait tant.

Avant de quitter l'épicerie, il attrapa quelques barres de chocolat. Elles étaient ramollies, ce qui ne l'empêcha pas d'en manger plusieurs, le sucre qu'elles contenaient lui donnant un coup de fouet bienvenu.

À côté de l'épicerie se trouvait un boucher. Malgré la porte close, des vagues de relents fétides lui parvinrent. Hüseyin ne s'approcha pas beaucoup, juste assez pour voir une carcasse de viande suspendue à un crochet, qui s'agitait presque, ramenée à la vie par la quantité de vers qui festoyaient.

Hissant le sac sur son épaule, il rentra en empruntant un raccourci, sans pour autant relâcher sa vigilance. Il regagna vite les quartiers résidentiels. Il remarqua alors les valises abandonnées sur les trottoirs, preuves supplémentaires de la précipitation avec laquelle les gens avaient fui Famagouste. Courir par une telle chaleur devait être suffisamment éprouvant sans se charger du poids de tels bagages.

Rien ne venait troubler la paisibilité de la nuit, pourtant à l'extrémité d'une rue proche de chez lui, il fit une découverte qui lui causa un choc plus grand que les autres.

Il déposa le sac sous un porche et s'approcha. Devant lui se trouvait une barricade en fil barbelé. Il était à la lisière de la partie moderne de la ville. Alors qu'il tournait la tête dans les deux directions, il constata que la clôture, éclairée par la lune, s'étendait à perte de vue. Famagouste avait été coupée du reste du monde. Ils vivaient désormais dans une cage géante.

Le retour de Hüseyin remplit Emine de joie, qu'elle transforma en colère.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle en élevant la voix. Pourquoi t'es-tu absenté aussi longtemps ? Que fabriquais-tu ?

Il laissa glisser le sac à terre et entreprit de le vider, étalant son butin sur la table comme s'il s'agissait d'un étal. Emine approcha une bougie.

— Voilà ce que je fabriquais, lança-t-il avec une note triomphale.

— *Canım oğlum...* Mon garçon chéri, merci.

Mehmet pointa le doigt sur les bouteilles de limonade.

— Je peux en avoir une ?

Au même moment, Markos ravitaillait le foyer Georgiou. Il avait découvert, à l'instar de Hüseyin, que les produits frais s'étaient gâtés, et il avait eu l'idée d'aller cueillir quelques oranges dans les jardins. Les plants de tomates d'Irini continuaient à donner des fruits.

— Tu ne nous laisseras jamais mourir de faim, *levanti mou*, hein ? dit-elle en le serrant contre elle.

Vasilis restait en permanence à l'affût des soldats, redoutant leur retour à tout instant. Pourtant, à mesure que les jours s'écoulèrent, il parvint à la conclusion qu'ils étaient occupés ailleurs.

Les dentelles d'Irini avançaient bien. Maintenant que Vasilis l'autorisait à entrouvrir les volets une bonne partie de la journée, elle avait assez de lumière pour se mettre à l'ouvrage. Un jour, il lui permit même de s'asseoir dans son cher *kipos*. La compagnie de son précieux canari lui manquait, et son absence lui faisait d'autant plus regretter leur existence passée.

— Tu peux rester dehors tant que tu tends l'oreille, lui dit Markos. À tout instant.

Privé de ses terres et de son *kafenion*, Vasilis ne tenait pas en place et était difficile à vivre. En prime, ses réserves de *zivania* touchant à leur fin, il était à cran.

Tard un après-midi, alors qu'ils se cachaient derrière le massif de géraniums qu'Emine avait réussi à raviver, Vasilis aperçut un mouvement.

— Irini ! Regarde !

Une silhouette s'éloignait dans la rue. L'homme marchait vite en jetant constamment des coups d'œil alentour.

— Ce n'est pas un soldat turc, affirma Vasilis.

— Tu crois qu'il s'agit d'un membre de la Garde nationale ?

— Non, il ne m'a pas l'air d'un militaire...

Déconcertés, ils rentrèrent dans la maison, fermèrent à double tour et repoussèrent les meubles devant les portes.

Le lendemain, à peu près à la même heure, alors qu'ils faisaient le guet, ils aperçurent la même silhouette. Markos était là, cette fois.

— Vois donc ! lui souffla Irini. Je ne crois pas que nous soyons seuls !

Avant qu'elle n'ait eu le temps de protester, Markos s'échappait pour se lancer aux trousses de l'inconnu, sans baisser la garde pour autant. Il avait rendu une visite à un magasin de chaussures pour en trouver avec des semelles de crêpe – elles lui permettaient de se déplacer sans bruit lors de ses incursions dans les rues désertes de Famagouste. Hüseyin ne pouvait donc pas se douter qu'il était suivi. Arrivé chez lui, il se retourna par réflexe, ainsi qu'il le faisait toujours, histoire de vérifier qu'il était bien passé inaperçu.

Markos avait anticipé ce mouvement et il se plaqua contre une porte. Il avait déjà compris où Hüseyin se rendait. Il connaissait tous les employés du Sunrise de vue, et même s'ils ne s'étaient jamais parlé, il savait que Hüseyin était le fils de l'amie de sa mère, Emine. Il se rappelait aussi qu'ils vivaient dans la même rue.

Quelques minutes plus tard, il avait rejoint ses parents.

— La famille Özkan, dit-il à sa mère abasourdie. Je crois qu'elle est encore là.

— Emine ?

— Je ne l'ai pas vue, précisa Markos, mais c'était bien son fils.

— Que devons-nous faire ? s'enquit Irini, manifestement excitée par l'idée de la proximité de son amie.

— On ne va rien faire du tout, asséna Vasilis. On ne peut avoir confiance en personne. Surtout pas en eux à l'heure actuelle.

Avant l'invasion, si Vasilis avait fini par s'habituer aux visites d'Emine, il n'avait jamais émis le souhait de rencontrer son mari. De plus, il craignait que la présence d'une autre famille dans la même rue augmente les risques que la sienne soit découverte.

— Mais Vasilis, protesta-t-elle, nous pourrions nous entraider.

— Des Turcs ? Nous aider ?

— Papa ! Ne crie pas, s'il te plaît.

Seul Markos avait conscience de la densité du silence dehors. À une ou deux rues de là, on pouvait très bien entendre Vasilis s'élancer.

— Ils sont chypriotes, papa, lui objecta Maria. Pas turcs.

Irini commença à s'affairer dans la cuisine. L'heure était venue de changer de sujet et Markos lança :

— Veux-tu que j'essaie de te trouver une autre bonbonne ?

Il avait vu juste : ils étaient sur les dernières réserves de gaz. Depuis plusieurs années, cette tâche leur incombait, à Christos ou à lui. L'ancienne blessure à la jambe de Vasilis le ralentissait de plus en plus et il avait du mal à soulever les bonbonnes. Markos avait réussi à détourner ses parents de leur différend.

— Avec plaisir, *leventi mou*, lui répondit Irini.

Markos la prit dans ses bras. La chaleur de son étreinte exprimait davantage que de l'affection. Irini comprit le message : il les réunirait, Emine et elle.

Il avait une bonne raison de le faire : accroître la sécurité de sa famille. Si jamais les soldats turcs découvraient les Georgiou et les Ozkan, ils se montreraient peut-être plus cléments, s'ils les savaient amis. C'était une forme de police d'assurance.

Markos identifia vite les habitudes de leur jeune voisin. Les pillages des militaires étaient plus systématiques. Hüseyin l'avait remarqué, et il devenait presque aussi rusé que Markos. À certaines heures de la journée, des camions débarquaient dans les principales rues commerçantes pour vider les boutiques de tous leurs biens. Puis ils descendaient au port, où le butin était stocké. Il était évident qu'à un moment ou à un autre la marchandise partirait pour la Turquie.

Cette opération de vol à grande échelle avait un aspect positif : certaines épiceries étaient amplement négligées. Ni les Özkan ni les

Georgiou ne désiraient un réfrigérateur ou de beaux meubles. Ils cherchaient juste à assurer leur survie. Les deux familles ignoraient combien de temps la situation se prolongerait, mais les rêves d'Irini lui disaient qu'il faudrait sans doute compter en semaines.

Deux jours de suite, Markos suivit Hüseyin jusqu'au grand bazar. Le troisième jour, Hüseyin y trouva un mot qui l'attendait. Son cœur battait déjà la chamade quand il avait atteint le magasin. Il avait beau s'y être rendu des douzaines de fois, il continuait à redouter d'être pris à chacune de ses sorties. Ses parents répétaient à l'envi que si Hüseyin courait aussi vite qu'une panthère, Ali, lui, avait le courage d'un lion. Lorsqu'il aperçut la lettre, posée sur le présentoir le plus proche de la porte, son cœur faillit exploser. Ses mains tremblaient tant qu'il eut du mal à déplier la feuille.

Après avoir lu le message, il récupéra quelques sacs de riz, des pois chiches et rentra par un chemin différent. Il ne voulait pas être repéré par les Georgiou.

— Maman... Regarde !

Il avait à peine franchi le seuil de la maison qu'il lui montrait déjà le message.

— Les Georgiou... Ton amie Irini..., haleta-t-il.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

— Laisse-moi voir ça ! s'écria Halit en lui arrachant le papier des mains.

— Nous ne sommes pas seuls ! s'exclama Hüseyin.

— Pas seuls ?

Emine et Halit mirent du temps à digérer la nouvelle.

— Je veux aller la voir ! annonça Emine. Tout de suite !

Rien ne l'arrêterait.

— Accompagne-la, Hüseyin.

Il lui emboîta le pas en silence. Irini avait guetté le coup timide qui se fit entendre à la porte. Elle l'entrouvrit.

— Irini ! C'est moi !

Bientôt la porte s'écarta plus largement pour permettre aux visiteurs d'entrer. Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, s'étudièrent mutuellement et s'étreignirent à nouveau.

— Je n'en reviens pas ! dit Irini.

— Moi non plus, surenchérit Emine. Quand Hüseyin est rentré avec ce message, j'ai failli m'évanouir.



— C'est un petit miracle ! s'enthousiasma Irini.

Les deux femmes en larmes prolongèrent leurs embrassades un moment, puis Irini offrit à Emine du café et elles s'assirent pour discuter des raisons de leur présence à Famagouste. Hüseyin faisait le guet dehors.

— Et Maria, comment va-t-elle ?

— Le bébé est arrivé en avance... le même jour que les Turcs.

Emine se plaqua une main sur la bouche.

— La panique a dû déclencher le travail. Et l'absence de Christos, ajouta Irini.

— Est-il... ?

— Oui, nous n'avons toujours pas de nouvelles. Et Ali ?

— Rien, répondit Emine en retenant ses larmes. C'est pour ça que nous sommes restés. Je ne peux pas partir sans lui.

Panikos les rejoignit. Il passait l'essentiel de son temps à veiller sur Maria et à jouer avec le petit Vasilis dans la chambre du fond. Ils ne venaient dans la pièce à vivre que pour manger. Irini remarqua aussitôt qu'il était blême. Il ne sembla pas constater la présence d'une autre femme aux côtés de sa belle-mère.

— Panikos, qu'y a-t-il ?

— Le bébé...

— Quelque chose ne va pas ?

Irini n'attendit pas la réponse ; déjà elle le bousculait pour se précipiter dans la chambre. Même dans la pénombre, elle lut l'inquiétude sur les traits de sa fille, qui berçait le nouveau-né anormalement silencieux.

— *Kori mou*, que s'est-il passé ?

Maria leva des yeux pleins de larmes sur sa mère. Irini posa la main sur la minuscule tête du bébé.

— *Panagia mou* ! Elle est brûlante !

— Et elle n'a rien mangé de la journée. J'ai si peur, *mamma*...

Irini était déjà repartie chercher un bol d'eau froide. Elle entreprit d'éponger le front de la petite.

— Nous devons faire baisser sa température, expliqua-t-elle, pour éviter les pics de fièvre.

— Elle en a déjà eu...

— Elle a besoin de pénicilline, dit Panikos.

— Et où en trouverons-nous ?

— Nous nous débrouillerons. Il doit y en avoir à l'hôpital.

Le nourrisson était pâle et immobile. Même le petit Vasilis restait calmement assis dans un coin, percevant l'anxiété de ses parents.

— Je vais essayer d'en dénicher.

Irini caressa les cheveux de sa fille avant de suivre Panikos dans le couloir. Le désespoir se peignait sur le visage du jeune père. Emine et Hüseyin étaient prêts à prendre congé. Irini leur exposa la situation.

— Je vais t'accompagner, proposa Hüseyin. Ce sera moins dangereux à deux.

Panikos n'hésita pas. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, et l'offre de leur jeune voisin lui alla droit au cœur. Il ne se sentait pas le cran de s'aventurer seul dans la ville. Il ne pratiquait aucune activité physique régulière et avait plusieurs kilos en trop, choyé par sa mère d'abord, puis par sa belle-mère surtout.

L'après-midi touchait à sa fin quand ils partirent. L'hôpital se situait de l'autre côté de la ville, ils devraient donc se montrer prudents : ils croiseraient forcément des soldats en route.

Ils se déplaçaient à pas feutrés, Hüseyin devant, en éclaireur. Il faisait signe à Panikos d'avancer dès qu'il s'était assuré que la voie était libre. En atteignant l'hôpital, ils rencontrèrent leur premier obstacle majeur. À travers la grille, ils virent que les portes étaient entrouvertes, mais le portail solidement fermé par un cadenas.

— Attends-moi ici, dit Hüseyin. Je vais faire un tour rapide du bâtiment, il y a peut-être une autre entrée.

Cinq minutes plus tard, il était de retour.

— Par ici !

Il emmena Panikos à un endroit où deux barreaux de la grille avaient été écartés. Il n'avait pas pris en compte l'embonpoint de son compagnon. L'espace ménagé n'était pas assez large, et Panikos savait qu'il serait vain d'essayer. Escalader était une option encore moins réaliste.

— Je peux y aller seul, affirma Hüseyin, le seul hic, c'est que je ne sais pas quoi chercher.

Le temps pressait.

Panikos plongea la main dans sa poche, dont il ressortit un bout de papier et un crayon mal taillé. Il se rappelait le nom de l'antibiotique qu'ils avaient donné à Vasilis, la fois où il avait été malade. Il l'écrivit pour Hüseyin.

— C'est bon, tu arrives à déchiffrer ?

Il ne faisait pas référence à la lisibilité de son écriture. Hüseyin lui prit le papier sans répondre. Panikos se rendit aussitôt compte que le jeune homme était parfaitement capable de lire le grec et en fut gêné.

Hüseyin s'était déjà faufilé entre les barreaux de la grille. Panikos le regarda traverser la cour de gravier au pas de course et disparaître à l'angle du bâtiment.

Les vastes couloirs et salles étaient aussi fantomatiques que le reste de la ville. L'hôpital avait subi des dégâts matériels, mais il était difficile de savoir s'ils avaient été causés par des actes de vandalisme ou par le départ précipité des patients et du personnel. Des chariots avaient été renversés, le contenu des placards éparpillé au sol. Des dossiers médicaux étaient répandus un peu partout.

Hüseyin n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il devait aller. Jamais, de toute sa vie, il n'avait eu besoin d'un médecin, si bien que même l'odeur aigre de l'antiseptique lui était inconnue. Il courut jusqu'à ce qu'il tombe nez à nez avec des panneaux. L'un d'eux indiquait : « Pharmacie ». Il commencerait par là. Sinon, il chercherait le service de pédiatrie. Les médicaments pour enfants étaient peut-être stockés là-bas.

La pharmacie avait déjà été visitée. Des bouteilles cassées gisaient un peu partout, ainsi que des boîtes vidées de leurs comprimés. Des seringues étaient éparpillées. La pièce était glaciale. L'électricité ayant été coupée dans toute la ville, un générateur avait dû se déclencher ici.

Hüseyin sortit le morceau de papier et se mit à comparer les mots écrits par Panikos avec les étiquettes des médicaments restants. Rien ne correspondait. Il repartit en courant vers le service pédiatrique.

Le chaos y était moins grand. Il découvrit des rangées de petits lits bien faits, au carré, et une boîte de jouets dans un coin. Quelqu'un s'était donné la peine de les ranger avant de partir. Les blouses des médecins étaient suspendues à une série de crochets et un stéthoscope s'enroulait sur un bureau, tel un serpent.

Hüseyin ouvrit le premier placard. Des pansements. Des moniteurs de pression artérielle. D'autres stéthoscopes. Il comprit qu'il ne trouverait pas ce qu'il cherchait ici.

Se rappelant que les médicaments étaient entreposés dans une pièce froide, à la pharmacie, il se mit en quête d'un frigo. Il le repéra

rapidement, dans une petite salle noire dérobée. Celui-ci contenait des flacons sur plusieurs rangées. Des dizaines d'entre eux portaient le nom que Panikos lui avait écrit. Hüseyin en fourra quatre dans ses poches. Les Georgiou n'avaient sans doute aucun endroit pour les garder au frais, et il préféra laisser le reste. Il pourrait revenir si besoin.

Quelques instants plus tard, il quittait le bâtiment. Ils rentrèrent aussi vite que le leur permit l'allure du corpulent Panikos. Il savait que chaque minute comptait avec un bébé malade. Un nouveau pic de fièvre pourrait être fatal à sa fille. Ses efforts pour tenir le rythme de Hüseyin l'essoufflaient, et le temps qu'ils arrivent il était plié en deux de douleur.

Ce fut Hüseyin qui frappa discrètement à la porte et entra le premier. Il remit les flacons à Irini. Avec une cuillère à café, Maria donna au bébé de minuscules gouttes du liquide. La respiration de la petite Irini était précipitée et superficielle. Sa grand-mère l'épongeait constamment avec un linge humide.

— Nous devons faire baisser sa température, insistait-elle.

Cette nuit-là, son état n'évolua presque pas. Maria était aussi silencieuse que le bébé. Panikos allait et venait. Irini essorait son linge sans relâche, et priait autant. Ayant les mains occupées, elle ne pouvait pas se signer, mais elle posait souvent les yeux sur l'icône. Tant que le nourrisson restait chaud, c'est qu'il était en vie au moins. Comme toujours, Vasilis cherchait du réconfort dans la *zivania*.

Tard cette nuit-là, Markos rentra. Il rapportait des provisions.

— Qu'y a-t-il, *mamma* ? demanda-t-il, remarquant sur-le-champ son air affolé.

— La petite ! Elle est si malade. On risque bien de la perdre...

Markos s'attabla avec son père pour boire un coup. Une telle crainte pesait sur eux qu'il décida d'attendre le lendemain matin pour leur annoncer sa nouvelle. Il avait en effet ce jour-là fait une découverte qui aurait de graves conséquences pour eux tous.

Au lever du soleil, la température du bébé avait commencé à chuter. Il reprenait peu à peu vie. Maria versa des larmes de joie. Irini prit son petit homonyme dans les bras et se promena dans la pièce avec lui. Il gazouillait à nouveau. Un vrai miracle après les événements de la veille. Ils continuèrent à lui administrer des gouttes

d'antibiotique. Ils ne suivaient aucune posologie, mais ils voyaient bien que ça l'aidait.

Maria était épuisée. Elle s'allongea sur le lit pour dormir. La première chose qu'elle vit en rouvrant les yeux une heure plus tard fut le sourire de sa mère.

— Elle va s'en sortir, lui dit Irini. Je crois qu'elle a faim, maintenant.

La petite se blottit contre le sein de sa mère et téta pour la première fois en plus de trente-six heures. Elle était hors de danger.

Au soir, son état était revenu à la normale, et même Maria avait retrouvé l'appétit. Le moment parut bien choisi à Markos pour partager avec eux sa nouvelle. Il administrait les informations avec autant de parcimonie qu'un médicament, conscient qu'une petite quantité au bon moment pourrait avoir des conséquences considérables.

— Nous n'allons pas être sauvés tout de suite, annonça-t-il. Il va falloir faire preuve de patience en tout cas.

Le désarroi déforma les traits de sa mère.

— Mais...

— Comment le sais-tu ? s'enquit Vasilis.

Son enfermement forcé, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ainsi que son éloignement du *kafenion* et de son verger le rendaient plus irritable que jamais. Markos lui avait dégoté de la *zivania*, et ses réserves de tabac étaient encore pleines, cependant Irini avait exigé qu'il range son *komboloi*, son chapelet aux perles un peu trop bruyantes.

— J'ai surpris une conversation...

— Entre qui ?

— Des soldats turcs... Ils se trouvaient devant un magasin où je récupérais des aliments. Ce que j'ai entendu signifie que nous devons sans doute rester ici encore un moment.

— Pourquoi ? Qu'essaies-tu de dire ?

Markos esquissa une carte de Chypre sur un bout de papier et traça une ligne qui séparait l'île en deux.

— À ce que j'en ai saisi, voici ce qu'ils ont fait.

Ils comprirent alors tous qu'ils se situaient au sein d'une vaste zone occupée par les Turcs.

— Les combats se poursuivent ? s'inquiéta Panikos.

— Il semblerait.

— Ces *poustis* !

Il employait la pire insulte à sa disposition.

— Et en plus nous en avons pour voisins ! ajouta-t-il.

Ses préjugés contre les Chypriotes turcs n'avaient fait que s'accroître.

— Sans Hüseyin, observa Panikos, nous aurions perdu notre bébé.

Vasilis posa sa fourchette avec fracas.

— Comment ça ?

— Elle serait morte, répliqua-t-il avec emphase. Non seulement il a récupéré des médicaments, mais je n'aurais sans doute pas réussi à atteindre l'hôpital sans lui.

Vasilis se remit à manger en silence. Irini souriait. Sa petite-fille avait été sauvée par le fils d'Emine. Entre autres denrées, Markos avait rapporté de la semoule, elle avait donc préparé un gâteau, un *revani*, et avait invité la famille Özkan à se joindre à eux.

Halit déclina l'invitation. Irini et Emine avaient accepté l'idée que leurs époux ne s'assiéraient peut-être jamais à la même table. Les hommes voyaient dans le conflit une attaque personnelle et se considéraient mutuellement responsables de la situation. De leur côté, les femmes prenaient la faute sur elles.

— Nous avons chacun nos torts dans un sens, disait Emine, n'est-ce pas ?

— Quand une crise dure aussi longtemps, répondait Irini, il est impossible de dire qui en est à l'origine.

Markos profita de cette réunion pour demander à Hüseyin s'il avait d'autres sources d'approvisionnement en dehors de l'épicerie où il avait trouvé le message. D'un naturel prudent, le jeune Chypriote turc ne voulut pas entrer dans les détails et répondit donc de manière floue, décrivant une zone au nord-ouest de la ville sans mentionner les noms des rues.

Irini distribuait des parts de gâteau.

— Je crois que j'ai besoin de perdre un peu de poids, dit Panikos, une main posée sur son ventre protubérant, avant de refuser son assiette et d'échanger un sourire avec Hüseyin.

— Je peux l'avoir ? lança Mehmet en accourant.

Il jouait avec Vasiliki, par terre, et il appréciait énormément cette expérience : c'était lui qui fixait les règles sous le regard admiratif de

son cadet. Il s'était tellement ennuyé ces derniers temps.

— Avec plaisir, lui répondit Panikos en lui tendant son dessert.

Dans le camp de Dekhélia, il n'y avait pas de gâteau. Parfois, il n'y avait même pas assez de pain, et les conditions empiraient de jour en jour.

Comme bien d'autres, Aphroditi était malade. Des centaines avaient contracté la dysenterie, et les bactéries faisaient des ravages sans discrimination, chez les personnes âgées comme chez les nourrissons. Des tombes avaient été creusées, récemment, sur le pourtour du camp.

Aphroditi était déjà mince en temps normal. Après dix jours de maladie violente, elle flottait dans sa robe sale. Au début, elle avait été prise en charge par l'infirmerie. Allongée sur un lit de camp militaire, sous une tente où l'air manquait, elle avait été régulièrement saisie de spasmes de douleur et de vagues de nausée. Markos ne quittait pas ses pensées. Elle essayait de se souvenir de son visage. Quand celui-ci se dérobait, elle en venait à se demander s'il était encore en vie.

Elle n'avait pas retiré ses bijoux depuis son arrivée au camp. Elle n'avait aucune raison de le faire, et aucun endroit où les entreposer. Elle jouait constamment avec son pendentif. Il était toujours chaud au contact et lui permettait de communier avec la dernière personne qui l'avait touché. Elle s'imaginait que quelque part sous ses nombreuses empreintes digitales à elle, il restait des vestiges de Markos.

Elle n'avait pas croisé son reflet dans un miroir depuis son départ précipité, toutes ces semaines plus tôt. Elle n'en revenait pas de s'en soucier aussi peu. Ce changement d'attitude était aussi inattendu que l'affection qu'elle s'était découverte pour les enfants Frangos.

Lorsque son état de santé se fut un peu amélioré, elle regagna la tente crasseuse que Savvas et elle partageaient dorénavant avec la famille Frangos.



Ils s'étaient attendus à passer quelques jours là, et leur arrivée au camp remontait maintenant à cinq semaines. Savvas avait entendu dire que certains commençaient à reprendre la route de Nicosie. Pour l'heure il n'était pas question de retourner à Famagouste, et beaucoup trouvaient refuge chez des parents ou des amis, prêts à les héberger.

— Allons-y, suggéra-t-il. Plus vite nous partirons d'ici, mieux nous nous porterons.

— Tu ne comptes pas emmener les Frangos avec nous ?

— Nous n'avons pas assez de place dans la voiture.

— Les enfants pourraient nous accompagner.

Anna Frangos surprit leur échange.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, nous ne supporterions pas d'être séparés.

Aphroditi l'observa, avec ses quatre jeunes enfants, deux sous chaque bras, comme autant de canetons blottis sous ses ailes.

— Naturellement, conclut-elle.

Cette famille formait un tableau aussi beau que pathétique. À cet instant, Aphroditi aurait volontiers échangé sa place avec celle de Kyria Frangos, qui n'avait ni toit ni biens mais qui lui paraissait la femme la plus riche du monde. Les Frangos vivaient dans un petit appartement des faubourgs de Famagouste, et ils n'avaient rien emporté : ni photo, ni livre, ni aucun vestige du passé pour leur rappeler ce qu'avait été leur existence. Ils faisaient quotidiennement la queue pour des rations de nourriture ou de petites brouilles telles que des paires de chaussettes pour les enfants. Il n'y avait pas grand-chose d'autre de toute façon. Régulièrement, si une robe ou un pantalon avait besoin d'être lavé, les enfants devaient s'emmitoufler dans une couverture pendant que les vêtements séchaient.

Ils n'avaient pas de famille dans le sud de l'île pour les accueillir, toutefois on racontait que le gouvernement s'appêtait à construire des camps spéciaux pour offrir aux réfugiés de meilleurs logements.

— Si vous trouvez un moyen de rejoindre Nicosie, vous serez les bienvenus chez nous, ajouta Aphroditi.

Elle se baissa pour faire un câlin aux trois petites filles et à leur frère. Elle n'avait jamais passé autant de temps en compagnie d'enfants, et ces heures avaient été aussi joyeuses que gratifiantes. Deux d'entre eux savaient presque lire déjà. Elle avait consacré des journées entières à les faire travailler et à inventer des histoires. Elle

était triste de les quitter.

— Nous essaierons de vous tenir au courant de notre situation, promet Costas au moment des véritables adieux.

Son sac à main sur une épaule, Aphroditi s'éloigna. Comme toujours, son mari l'attendait et s'impatiait. En silence, ils prirent la route de Nicosie. Le roulis de la voiture réveilla la nausée qui avait tant tourmenté Aphroditi au cours des semaines passées, et ils durent s'arrêter à deux reprises pour qu'elle puisse soulager ses haut-le-cœur sur le bas-côté.

La chaussée était encombrée de débris et de véhicules à l'abandon. De temps à autre ils tombaient sur un cratère, qu'ils contournaient en quittant le bitume. Le paysage, ponctué de bâtiments détruits par les bombardements, était méconnaissable. Aucun d'eux ne desserrait les dents. Il n'y avait rien à dire. Leur si belle île avait été dévastée.

Ils finirent par atteindre la périphérie de Nicosie. Alentour ils voyaient les traces des combats féroces qui s'étaient déroulés. Ils longèrent le Hilton endommagé et plusieurs immeubles entièrement détruits.

L'appartement qui avait appartenu aux parents d'Aphroditi était proche du centre de la vieille ville. Bien des bâtiments anciens étaient tombés en miettes dans les bombardements, et il semblait que la plupart des vitres de la ville avaient volé en éclats.

La voiture peinait. Ce n'était pas seulement dû à l'irrégularité du macadam, aux obstacles en tout genre – gravats et sacs de sable à l'abandon. Savvas se rangea le long d'un trottoir et descendit.

— Merde ! s'emporta-t-il en décochant un coup de pied dans le véhicule. On va devoir marcher.

Deux des pneus étaient presque à plat. Ils n'étaient pas très loin de leur destination. Et ils n'avaient presque pas de bagages, au moins. Savvas avait son attaché-case avec les différents papiers et actes qu'il avait récupérés dans son bureau avant leur fuite, et Aphroditi son sac à main, contenant les clés d'un appartement qui lui paraissait se trouver sur une autre planète, des boucles d'oreilles, un porte-monnaie et une perle.

Par miracle, leur immeuble était encore debout. Des planches de bois bouchaient les fenêtres, par mesure de précaution, en l'absence des propriétaires. Les époux Papacosta levèrent tous deux la tête. Leur appartement se trouvait au troisième étage et à ce qu'ils pouvaient en

voir depuis la rue, il semblait plutôt en bon état.

Une femme d'un certain âge était en train d'étendre une lessive sur le balcon juste au-dessus d'eux. Son mari arrosait des plantes. Un oiseau gazouillait gaiement. Un samedi matin presque comme les autres. Le couple suspendit ses activités.

— Bonjour, Kyrie et Kyria Papacosta, lança l'homme. *Ti kanete ?* Comment allez-vous ?

La formule paraissait si ordinaire. Une question banale du quotidien à laquelle il était impossible de répondre. La ville était dans un véritable état d'abandon, tous pleuraient la disparition de proches ou de maisons, pourtant les fleurs avaient toujours besoin d'eau, et les oiseaux de graines.

— J'ai été vraiment désolée d'apprendre la nouvelle pour Kyrios Markides, ajouta son épouse.

Aphrodité sentit aussitôt sa bouche se dessécher. Il y avait plus de deux ans qu'ils n'avaient pas mis les pieds à Nicosie. Depuis l'inauguration du Sunrise, ils avaient été débordés.

Kyria Loizou sut interpréter le sourire courageux d'Aphrodité et n'insista pas.

— Quelqu'un a-t-il demandé à me voir ? lança Savvas.

Sa femme retint son souffle dans l'attente de la réponse.

— Pas à ma connaissance, lui répondit son voisin.

Aphrodité poussa la porte de l'immeuble et pressa l'interrupteur du hall. Le bâtiment était encore alimenté en électricité, au moins. Markos n'était pas venu. Ils gravirent les trois étages, et Savvas ouvrit l'appartement avec sa clé. Celui-ci était dans l'état où l'avaient laissé les parents d'Aphrodité lors de leur dernière visite.

Elle entreprit aussitôt d'ouvrir les fenêtres et les volets. Les puissants relents de renfermé l'étouffaient quasiment. Elle voulait faire entrer la lumière et l'air. Savvas ressortit presque aussitôt.

— Je veux savoir ce qui s'est passé ici. Et je verrai si je croise des magasins ouverts. J'ai l'impression que certains quartiers ont retrouvé une vie normale.

Aphrodité était plus qu'heureuse de rester seule.

Malgré l'odeur, l'appartement était propre et bien rangé. Après le chaos qu'ils avaient connu au cours des semaines écoulées, il lui apparaissait comme un véritable havre. Tout y semblait si permanent et solide, à l'inverse de leur propre appartement de Famagouste,

meublé dans le style minimaliste des années soixante-dix. Ses parents avaient un goût prononcé pour les reproductions massives d'antiquités. La plupart des tissus d'ameublement étant dans les tons de marron et de bordeaux, l'ensemble avait un aspect sinistre.

Cet endroit croulait sous les souvenirs et les émotions pour Aphroditi. Elle avait vécu son enfance et son adolescence dans ce cadre, à une époque où tout, y compris le temps, lui semblait immense et vaste. Le passé se rappelait à elle de plein fouet : les visites de ses grands-parents, les premiers anniversaires, les fêtes des saints, les jeux avec son frère. Elle soupçonnait même que le placard du coin contenait encore quelques jouets en bois.

Les affaires de ses parents étaient poussiéreuses mais intactes. Le meuble le plus imposant de la pièce était une table en bois foncé. Une nappe en dentelle blanche protégeait le plateau, et dessus trônait une collection de cadres. Photographies de mariages (celui d'Artemis et de Trifonas Markides en noir et blanc, celui d'Aphroditi et de Savvas en couleurs), de deux filleuls et plusieurs d'Aphroditi petite fille, avec ses tresses qui lui caressaient la taille. Sur une autre, Trifonas Markides recevait un prix. Le cliché avait été pris cinq ans auparavant. Il brandissait une plaque sur laquelle était gravé un bateau. Celle-ci était accrochée au mur : « Cette plaque est offerte à Trifonas Markides par la chambre de commerce chypriote pour le remercier de son rôle dans le développement de l'export. » Sur le cliché, on le voyait serrer la main d'un homme politique.

Dans un cadre plus grand que tous les autres, et mis en avant, se trouvait une photographie de son frère Dimitris, lors de la remise de son diplôme universitaire à Londres. Il était fier, et beau, avec son hermine et sa toque. Le cadre en argent ouvragé était séparé en deux parties : à gauche le portrait et à droite, gravés dans le métal, son nom et les dates de sa naissance et de sa mort.

Un portrait identique ornait une immense pierre tombale, pas très loin de là, avec les mêmes mots : « *Yia panta tha ses thimamai. Den tha se ksehaso poté.* » À jamais dans nos cœurs. Nous ne t'oublierons pas.

Cette tragédie d'une disparition dans la fleur de l'âge s'était répétée plusieurs milliers de fois au cours des derniers mois. Quoiqu'en disent certains, ce conflit n'avait rien de récent. Il avait volé des vies et détruit le bonheur sur cette île depuis des années.

En Angleterre, Artemis Markides regardait ce même portrait

poignant tous les jours. Aphroditi eut l'impression qu'on lui avait arraché le cœur pour le tordre violemment. Elle s'assit un instant. La souffrance des semaines, des mois, des années passées la submergea. Tout semblait avoir disparu. Son frère, son père, l'homme qu'elle aimait. Rien de ce qu'elle chérissait n'avait survécu.

Elle s'était attendue à revoir Markos à Nicosie, néanmoins la catastrophe que traversait l'île avait pris un tour qu'aucun d'entre eux n'aurait pu anticiper. Tôt ou tard, il apporterait les clés du Sunrise. Elle se raccrocha à ce mince espoir.

Assise au bord d'une méridienne, elle sentit une nouvelle vague de nausée monter et courut aux toilettes. Dès qu'elle eut vomi, elle voulut se rafraîchir. Elle eut un coup au cœur en croisant son reflet dans le miroir de l'armoire à pharmacie. Elle se voyait pour la première fois en plusieurs semaines. Elle découvrit un visage émacié, presque décharné, aux yeux creusés. Des cheveux ternes et emmêlés. La peau de son cou pendait et son teint était aussi blanc que la chemise suspendue par sa voisine. Elle se débarbouilla et s'essuya avec une serviette devenue rêche à force de ne pas servir. Avec le recul, elle était surprise que Kyria Loizou l'ait reconnue.

Elle se rendit alors compte de la saleté de sa robe. Elle la retira et la jeta. Après une douche froide, elle ouvrit la penderie et chercha de quoi s'habiller. Ses parents avaient laissé, dans les placards et commodes, des tas de vêtements inadaptés au ciel anglais. Ils avaient toujours prévu de revenir régulièrement.

Elle choisit un chemisier et une jupe qu'elle serra à la taille avec une ceinture. Les deux vêtements étaient trop grands pour elle. Si sa mère était plus ronde, les deux femmes faisaient presque la même pointure, et Aphroditi sortit des sandales plates qu'elle enfila.

Après avoir brossé ses cheveux humides en arrière pour les ramener en queue-de-cheval, elle se sentit un peu mieux. Son carré sophistiqué avait depuis longtemps repoussé et perdu toute forme. Avant de se doucher, elle avait déposé ses boucles d'oreilles voyantes et son pendentif sur la coiffeuse de sa mère. Elle décida de ne pas les remettre. Il y avait quelque chose d'inconvenant à porter ces bijoux dans des circonstances pareilles. Elle ouvrit un tiroir pour les y ranger. Une enveloppe s'y trouvait. Elle portait le nom de son frère. Le moment était mal choisi pour raviver la douleur, elle préféra donc laisser celle-ci à sa place. De surcroît, elle respectait l'intimité de sa

mère et ne voulait pas se montrer indiscreète.

Revigorée, elle décida de sortir. Comme Savvas, elle était curieuse de découvrir ce qui s'était passé à Nicosie. Elle ferma la porte et cacha la clé sous le paillason, sachant que son mari la chercherait à cet endroit et sortit discrètement de l'immeuble. Le moment venu, elle aurait le courage d'engager la conversation avec leurs charmants voisins. Pas dans l'immédiat.

Aphroditè arpenta les rues de la ville incognito. Lorsqu'elle croisait son reflet dans les rares vitrines qui n'avaient pas été brisées ou remplacées par des planches, elle avait l'impression qu'il s'agissait d'une inconnue.

Ses pas la conduisirent à travers le labyrinthe de ruelles de la vieille ville et elle aperçut, de loin en loin, la barricade qui séparait Nicosie en deux : bidons rouillés, grillage de fortune et barbelés. Elle existait depuis des années mais avait été consolidée en maints endroits. Les traces d'affrontements violents, de part et d'autre de cette ligne de démarcation, étaient partout. Façades criblées de balles et intérieurs exposés en plein jour là où des tirs d'artillerie avaient laissé un trou aux contours irréguliers.

Une poignée de petites boutiques avaient déjà rouvert leurs portes, principalement des épiceries et des bazars. Elle n'avait pas d'argent sur elle pour acheter quoi que ce soit. Elle espéra que Savvas rapporterait à manger. La faim commençait à se faire sentir.

Il était déjà rentré quand elle regagna l'appartement. Sur la table trônait un sac, et elle vit qu'il s'était aussi offert un nouveau costume. Il avait beau être aussi grand et élancé que son défunt beau-père, les vestes et pantalons rangés dans la penderie ne lui seraient d'aucun usage. Savvas se refusait à porter des vêtements qui avaient appartenu à quelqu'un d'autre. Par chance, un tailleur venait de rouvrir près de la ligne verte.

— On aurait dit qu'il m'attendait, plaisanta-t-il, souriant pour la première fois depuis des semaines. Il avait trois costumes exactement à ma taille !

— C'est l'un d'eux ?

Il hocha la tête. Aphroditè remarqua qu'il avait aussi rendu visite au barbier. Elle jeta un coup d'œil au contenu du sac : du pain et du lait.

— Il n'y a pas grand-chose dehors, dit-il d'un ton morose. Mais ils

attendent des livraisons d'un jour à l'autre maintenant.

Aphroditi se coupa deux tranches de pain qu'elle dévora successivement.

— La ville est dans un sale état, non ? dit-elle entre deux bouchées.

— Oui, un vrai désastre. J'ai appris que beaucoup n'étaient partis que récemment, craignant que les combats reprennent. L'opinion générale semble être que tout est fini, pourtant.

— Comment ça, fini ?

— Ça va en rester là. Un trait a été tiré. Littéralement. Et on ne peut rien y faire.

— Et Famagouste ?

— Oh, ne te ronge pas les sangs pour ça. Nous récupérerons Famagouste. Pas Kérynia en revanche. Je ne pense pas qu'on puisse y aller avant un bon moment.

— On peut rentrer à la maison alors ? s'enquit Aphroditi, saisissant cet espoir d'un retour à la vie normale.

— Pas encore. Mais croisons les doigts pour que ça soit bientôt possible.

Elle prépara du café.

— Je suis vraiment remonté contre Markos Georgiou, il aurait dû m'apporter les clés, ajouta Savvas. Je suppose qu'il finira par pointer le bout de son nez. Et quand je pense à tous les bijoux là-bas...

Aphroditi trouva du sucre dans un placard. En général, elle buvait son café noir, cependant elle manquait d'énergie.

— Peut-être pourrons-nous repartir de zéro avec le nouveau Paradise Beach, poursuivit Savvas. J'ai compulsé les assurances, nous devrions être couverts.

— Et le Sunrise ? Tu crois qu'il a subi des dégâts ?

— Espérons que non. Nous le saurons dès que nous retournerons là-bas.

Pour la première fois depuis des semaines, Aphroditi pouvait imaginer reprendre son ancienne vie. Peut-être que toutes ces heures de rêverie, à penser aux bras de Markos et à ses lèvres, se concrétiseraient.

Aphroditi et Savvas souriaient tous deux, même si c'était pour des raisons très différentes.

Au cours des semaines suivantes, les variétés et quantités de

produits disponibles se multiplièrent. D'autres Chypriotes rentrèrent à Nicosie, aspirant à reprendre le fil de leur existence.

L'un après l'autre, les *kafenion* rouvrirent. Lorsque le *zacharoplasteion* où sa mère l'emmenait à la sortie de l'école exposa à nouveau des gâteaux en vitrine, Aphroditi connut un élan d'optimisme. Le lendemain, elle s'installa à l'une des tables et se fit plaisir. Elle avait plusieurs kilos à reprendre et espérait que sa gourmandise l'y aiderait.

Les nouvelles de Famagouste n'étaient pas rassurantes jusqu'à présent. Les négociations n'avançaient pas. La presse les informait qu'il y avait encore un long chemin à parcourir avant qu'ils ne puissent rentrer.

— Nous devons nous montrer patients, Aphroditi, lui disait Savvas.

Dans la bouche de l'homme le plus irascible qu'elle connaissait, ces mots la décontenançaient. Un jour, en le surprenant assis derrière l'immense bureau de son père, elle comprit leur origine. Savvas avait trouvé le moyen de tirer avantage des événements. Devant lui s'étaient étalés les plans au sol d'un bâtiment.

— C'est le nouveau Paradise Beach ?

— Non, lui répondit-il. Un autre hôtel.

Devant l'air interloqué de son épouse, il développa.

— Je comptais attendre avant de t'en parler, expliqua-t-il l'air à la fois penaud et satisfait. L'occasion était trop belle pour la laisser filer.

— Quelle occasion ?

— Nikos Sotiriou a décidé de vendre son hôtel. Il pensait déjà à prendre une retraite anticipée au moment où la crise a éclaté, il me l'a donc proposé contre trente pour cent de sa valeur.

L'établissement que Savvas avait acquis était le plus luxueux de Famagouste après le Sunrise.

— Même d'après l'estimation la plus basse, j'ai fait une affaire. D'autres pourraient se présenter. Dès que nous serons en mesure de retourner là-bas, nous procéderons à quelques travaux de réparation et rouvrirons. Si je décroche l'autre établissement sur lequel j'ai des vues, je posséderai le plus beau portefeuille hôtelier de Famagouste.

Aphroditi n'en croyait pas ses oreilles.

— Enfin...

— J'ai souscrit un prêt. Il n'était pas donné, mais je te garantis que ça sera payant. J'en suis sûr et certain.



Aphroditi avait la tête qui tournait. Elle ne parvenait pas à comprendre comment Savvas pouvait agir ainsi en des temps aussi incertains.

— Nous n'avons rien à vendre pour rembourser le prêt...

— Nous n'aurons pas à le faire, l'interrompit-il.

Un ange passa. Aphroditi fixait son époux sans un mot. Il continua :

— Il y a toujours cet appartement... ta mère a sa maison en Angleterre. Sans oublier les bijoux au coffre. Ça représente une jolie somme. Nos arrières sont assurés.

L'optimisme de Savvas et le fait qu'il ait agi sans la consulter la laissaient sans voix.

— Je crois que je vais sortir prendre un peu l'air.

Elle devait mettre de la distance entre son mari et elle. Une légère brise de fin d'automne s'était même levée.

Une fois dans la rue, elle se surprit à diriger ses pas, par réflexe, vers la pâtisserie. C'était un endroit rassurant où se réfugier. Le choix était limité, mais une petite part de baklava arrosée d'une tasse de café lui remonterait le moral, ne serait-ce que pour quelques minutes. Elle n'en revenait pas que Savvas ait pu miser aussi gros.

Tandis qu'elle attendait d'être servie, elle observa les autres clients. La plupart étaient des femmes de son âge, ou un peu plus, peut-être moins *soignées*\* qu'elles n'auraient pu l'être un an auparavant. Néanmoins elles avaient toutes fait un effort vestimentaire pour l'occasion. Tout comme les hommes se rendaient au *kafenion*, les dames de Nicosie avaient besoin de retrouver leurs amies au *zacharoplasteion* pour goûter à nouveau à la normalité. Une table en particulier attira le regard d'Aphroditi.

Une femme, la soixantaine sans doute, avec un casque de cheveux noirs tirés en arrière, discutait avec un groupe de trois amies, qui arboraient toutes une coiffure sophistiquée. Aphroditi connaissait son visage. Avec son époux, un homme politique, ils étaient des habitués du Clair de lune. Elle se rappelait l'avoir rencontrée à l'occasion de l'inauguration mais devait être la seule à s'en souvenir.

Dans la confusion poussiéreuse de la ville, c'était un miracle de voir ces femmes discuter avec la plus grande insouciance. Des effluves de parfums capiteux s'échappaient de leur table. L'un d'eux était peut-être bien le préféré d'Aphroditi, néanmoins le mélange entêtant des

différentes fragrances lui donnait la nausée.

Bruyantes, dominatrices, avec leurs tenues voyantes et leurs rouges à lèvres vifs, elles tranchaient sur le spectacle délabré de la rue. Aphroditi devinait qu'ayant toutes été, à une époque, louées pour leur beauté, elles étaient décidées à ne pas laisser celle-ci se faner. Avec son visage frotté au savon et les vêtements de sa mère, elle avait l'impression de ne plus appartenir à leur monde.

Soudain, elle nota quelque chose. La plus jeune d'entre elles portait une bague. L'attention d'Aphroditi fut attirée par l'éclat que jetaient les diamants en captant la lumière, mais ce ne fut que lorsque la femme cessa de remuer la main – de toute évidence pour attirer l'attention sur le bijou – qu'elle put l'étudier à loisir.

Tout le sucre qu'elle venait d'ingérer lui remonta au cerveau avec la violence d'une décharge.

Elle voyait un diamant jaune, de forme parfaitement circulaire et de la taille d'une petite pièce de monnaie, entouré de plus petits, également jaunes, montés sur du platine. Il ne pouvait pas y avoir deux bagues identiques sur l'île. Le doute n'était pas permis : c'était la sienne.

Aphroditi en fut paralysée. Impossible d'aller trouver la femme et de l'accuser de vol. C'était la dernière chose qu'elle souhaitait faire, aspirant à passer inaperçue...

Tremblant comme une feuille, elle régla l'addition. Comment sa bague s'était-elle retrouvée au doigt de cette étrangère ? Aphroditi ne se sentait pas seulement dépouillée. Elle éprouvait un sentiment encore plus puissant. Qu'était-il arrivé à Markos ? Qui avait pu récupérer cette bague dans la chambre forte sans qu'il soit au courant ? Plus que jamais, elle devait découvrir ce qu'il était devenu.

Elle emprunta le chemin le plus court pour rentrer, sur des jambes si flageolantes qu'elles la portaient à peine.

À Famagouste, Emine avait vite contracté l'habitude de rendre visite aux Georgiou quotidiennement. Elle était toujours escortée par le prudent Hüseyin et emmenait Mehmet. Le petit Vasilis était aussi excité que Mehmet d'avoir un nouveau camarade de jeu, même quand ils finissaient par jouer aux petits soldats, dont il ne comprenait pas bien le sens.

Tous s'étaient accoutumés à parler bas. Le ciel était redevenu silencieux, mais en relâchant leur attention ils risquaient de se mettre en danger. Ils n'avaient aucune information sur ce qui se passait en dehors de la ville.

— Devons-nous vraiment rester ? demanda Irini à Markos.

— Tant que les soldats ignorent notre présence, nous sommes sans doute mieux ici qu'ailleurs. Nous avons de la nourriture, et nous sommes en sécurité.

— Comment pouvons-nous le savoir ? insista Emine. Si tu as raison au sujet de cette ligne de démarcation, ça peut être le chaos n'importe où.

— Si cette ligne sert à séparer les Grecs des Turcs, beaucoup se retrouveront sans doute du mauvais côté, approuva Irini.

— Nous pourrions aller au nord de la ligne, suggéra Hüseyin. Nous avons des amis et de la famille à Maratha.

— Si vous révélez soudain votre présence, s'emporta Vasilis, vous nous mettez en danger. Ils chercheront d'autres habitants.

— De toute façon, rien n'a changé pour moi, trancha Emine. Tant qu'Ali ne sera pas rentré, je ne partirai pas.

Dès que Vasilis se mêlait aux conversations, le ton montait. Maria emporta Vasiliki dans la chambre, où le bébé dormait. Mehmet se retrouva seul, une fois de plus, à écouter les adultes se disputer.

— Pourquoi ne vas-tu pas chercher ton père, Hüseyin ? suggéra

Markos. Nous devrions lui demander son avis.

Halit fumait, assis sur le pas de sa porte. Il avait l'air aussi à l'aise qu'autrefois. Dès qu'il aperçut son fils, il le tança.

— Pourquoi les as-tu laissés seuls ?

— Tu peux venir, papa ?

— Où ça ? Dans cette maison grecque ?

— Nous discutons d'un éventuel départ. Ça nous concerne tous, insista-t-il.

— Nous ? Qui ça, nous ?

— S'il te plaît. C'est important. Ça ne prendra pas plus de quelques minutes.

— Très bien, je t'accompagne mais je ne m'assiérai pas.

Tous, à l'exception de Vasilis, se levèrent pour accueillir Halit.

— Bienvenu chez nous, lui dit Irini avec une chaleur sincère. Permettez-moi de vous offrir un café.

Halit resta debout, ainsi qu'il l'avait annoncé. Les autres reprirent leur débat afin de savoir si le départ des Özkan était, ou non, une bonne idée. Ils ne disposaient que de maigres informations pour nourrir leur décision.

Alors que Halit s'apprêtait à dire ce qu'il en pensait, des portières de voiture claquèrent. Les sons bien que proches n'étaient pas juste devant la maison. Ils entendirent alors des voix.

Ils se figèrent. Les soldats turcs n'avaient pas patrouillé dans leur rue depuis plusieurs jours et ils s'étaient sentis en sécurité. Aux hurlements succéda un martèlement. Les militaires défonçaient une porte. Ils enclenchèrent ensuite la marche arrière dans un grincement et de nouveaux ordres furent criés. Au bout d'une vingtaine de minutes, la tranquillité revint. Les Georgiou et les Özkan eurent l'impression que ça avait duré une éternité.

Ils poussèrent tous un soupir de soulagement. Maria et les enfants, restés dans la chambre, ne s'étaient rendu compte de rien.

— Je crois qu'ils sont partis, finit par murmurer Hüseyin. Je vais aller voir.

Il rejoignit la porte sur la pointe des pieds, tira le verrou et s'aventura dans la rue. Quelques instants plus tard, il était chez lui. Des éclats de bois jonchaient les pavés et il comprit presque aussitôt que leur porte avait été réduite en miettes.

Il franchit le seuil. Même s'il manquait des objets, la pièce semblait

plus encombrée qu'auparavant avec les meubles renversés, le contenu des tiroirs et des placards éparpillés sur le plancher.

Le backgammon auquel son père tenait comme à la prune de ses yeux avait disparu, ainsi que certains cadres au mur et le réfrigérateur. Les placards où ils stockaient la nourriture avaient été ouverts. La commode où sa mère rangeait des coupons de soie avait été dévalisée. Leur petit buste d'Atatürk s'était brisé en tombant, mais leur *nazar* restait intact. Même s'il n'avait aucune valeur, Hüseyin s'en empara juste avant de partir. Il courut chez les Georgiou annoncer la mauvaise nouvelle.

— Vous savez ce que cela signifie ? s'exclama Emine.

Personne ne répondit, pourtant la vérité leur était apparue à tous.

— Ils sauront que quelqu'un vivait ici.

Lorsque Hüseyin retourna à la maison avec son père, il constata que la casserole de riz pilaf, préparé par sa mère pour le dîner, était encore chaude, et il comprit qu'elle avait raison. Même l'odeur de cannelle dans l'atmosphère aurait appris aux soldats que cet endroit était occupé.

De retour chez les Georgiou, où Irini consolait Emine, les deux familles discutèrent de la suite des événements.

— Ils reviendront, décréta Vasilis de but en blanc. S'ils ont compris que des gens vivaient là, ils vont les traquer.

— Et ils risquent même d'en chercher d'autres, dit Halit.

— Nous devons tous partir alors ? demanda Irini.

Des regards craintifs et incertains s'échangèrent. Le silence n'était troublé que par les pleurs du bébé, plus puissants qu'autrefois. Après quelques minutes, Markos prit la parole.

— Je crois que nous devons quitter cette rue, mais...

— Mais quoi ? insista sa mère.

Elle avait déjà décroché leur icône pour la ranger dans la poche de son tablier. Le sentiment général d'urgence était de plus en plus pressant.

— À mon avis, nous devons rester à Famagouste.

— Quoi ? s'exclama Halit, excédé d'entendre ce Grec décider à sa place. Nous sommes dans des situations différentes ! Qu'est-ce qui nous retient ?

— Halit, souffla Emine, non...

— Je ne pense pas que nous ayons encore le choix.

Il en appelait à la raison de sa femme. Markos sentit un frisson d'inquiétude le parcourir. Le départ des Özkan était la dernière chose souhaitable. Il était convaincu que sa famille était plus en sécurité tant qu'elle resterait avec eux. De plus, il avait besoin de temps. Il n'avait pas encore trouvé comment tirer profit du Sunrise et des énormes richesses contenues dans ses coffres.

— Une seconde, dit-il, réfléchissant à toute allure. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Il fila à son appartement, montant les marches deux par deux. Moins d'une minute plus tard, il était de retour avec un vieux journal. En turc.

— J'ai trouvé ça, expliqua-t-il. Des soldats ont dû le perdre et je l'ai récupéré.

Malgré sa résolution de rester debout chez les Georgiou, Halit se laissa choir sur le premier siège.

— Mon chéri, murmura Emine, la gorge serrée. Qu'y a-t-il ?

Elle devinait à son expression qu'un événement terrible s'était produit. Il leva la tête vers elle sans pouvoir parler. Hüseyin traversa la pièce, prit le quotidien des mains de son père et fixa la première page.

— *Aman Allahum !* Oh, mon Dieu ! C'est notre village...

Il regarda sa mère, puis à nouveau la page de une. Elle était dominée par une photo de membres de la Croix-Rouge qui creusaient la terre sous la surveillance des soldats des Nations unies.

Le titre allait droit au but : « Massacre à Maratha ». Dessous se trouvait un compte rendu détaillé de ce qui s'était produit. L'atrocité avait eu lieu quelques semaines plus tôt, le 14 août, mais son étendue n'avait été mesurée que lors de l'exhumation des corps, plusieurs jours après.

Quatre-vingt-huit corps mutilés, dans un état de décomposition avancée, avaient été découverts dans une fosse. Des mères agrippaient encore leurs bébés – âgé de moins d'un mois pour le plus jeune –, et certaines femmes avaient visiblement été violées avant d'être assassinées. Plusieurs cadavres étaient décapités et certains avaient une ou deux oreilles en moins. Les blessures infligées aux victimes prouvaient qu'elles avaient été poussées par un bulldozer dans cette fosse.

Emine fit le tour de la table pour prendre le journal à son tour. Des

larmes coulèrent sur ses joues pendant qu'elle lisait.

Un Chypriote grec, témoin de la scène, racontait que tous les hommes et garçons de plus de quinze ans avaient été conduits hors du village. Seuls les vieillards avaient été autorisés à rester. D'après lui, les coupables étaient des Grecs et des Chypriotes grecs. Sans doute des membres de l'EOKA B.

Le quotidien affirmait que les Grecs avaient l'intention d'éliminer tous les Chypriotes turcs de l'île, ce qui expliquait le mouvement de l'armée turque vers le sud : elle voulait les sauver. Les massacres de Maratha et de Santalaris, un autre village, ne faisaient que leur donner raison.

Les Özkan avaient vécu à Maratha avant d'emménager à Famagouste. Tous les noms de la liste, inscrits noir sur blanc, lui étaient familiers, mais quatre d'entre eux partageaient avec elle des liens de sang.

*Güldane Mustafa 39*

*Mualla Mustafa 19*

*Sabri Mustafa 15*

*Ayşe Mustafa 5*

Il s'agissait de sa sœur et de trois de ses nièces. Emine se mit à gémir. Ses pleurs noyaient tous les autres sons, les vagissements du bébé et le remue-ménage de Vasilis qui rassemblait des affaires.

Plusieurs familles du village comptaient six enfants, et toutes avaient été massacrées, souvent avec les grands-parents. Les noms des hommes et des garçons de plus de quinze ans ne figuraient pas sur la liste, car ils avaient été faits prisonniers.

Irini entraîna Markos dans un coin de la pièce pour l'interroger.

— Depuis quand l'as-tu ?

— Pas très longtemps, *mamma*, répondit-il sans se démonter. Je ne me doutais pas que les Özkan venaient de ce village. J'ai agi par bienveillance, dans le but de les épargner.

Markos savait que d'autres exhumations avaient eu lieu, de Chypriotes grecs aussi. Les deux camps s'étaient rendus coupables d'atrocités. Il cachait un autre journal sous son lit, décrivant le massacre de Grecs à Chytri. Il garderait cette information jusqu'à ce qu'elle lui soit utile.

— Mais où irons-nous ? demanda Irini en se tournant vers Vasilis. L'impatience de son époux était palpable.

— Quelle importance ? cingla-t-il. Si nous ne partons pas bientôt, ces soldats risquent de revenir et de nous trouver ici.

Vasilis s'inquiétait en priorité pour sa propre famille, cependant il commençait à intégrer l'idée que les Chypriotes grecs n'étaient pas les seules victimes de ce conflit. Il n'avait pas voulu l'admettre avant.

Halit tentait de consoler sa femme. Hüseyin pensait aux fiançailles de sa cousine, à tous ces rêves brisés. Mehmet se tenait en retrait, déconcerté par les événements. Le chagrin incommensurable d'Emine ne la quitterait jamais, et son époux essaya de la convaincre de se relever. Hüseyin le découvrait capable de tendresse.

— Nous devons partir, *tatlım*, mon cœur, lui susurra-t-il en la serrant dans ses bras. Nous devons sauver nos vies.

— J'ai peut-être une solution, glissa Markos à son père. Nous pourrions tous aller au Sunrise.

— Au Sunrise ?

L'idée de loger dans un hôtel où, en temps normal, une simple nuit leur aurait coûté plus qu'ils ne gagnaient en un mois, lui paraissait absurde.

— J'ai les clés, précisa Markos. Les grilles sont si hautes que les Turcs ne se sont même pas donné la peine d'essayer d'entrer.

— Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée, souigna Panikos.

La conversation tourna en rond un moment, mais les minutes passaient et ils ignoraient de combien de temps ils disposaient. Ils durent se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de meilleure option. Ils ne parviendraient jamais à quitter, tous, la ville, sans être repérés. Et qui savait ce qu'il adviendrait d'eux s'ils étaient pris.

— Il va falloir redoubler de prudence pour aller jusque là-bas, observa Maria. Nous sommes nombreux, sans parler du bébé...

— La nuit est en train de tomber, la rassura Hüseyin, ce qui ne change rien au fait que nous devons être prudents.

Seuls Markos et lui étaient habitués à se déplacer dans les rues avec vigilance.

— Je propose que nous partions maintenant. Nous trouverons un endroit où nous cacher, près d'ici. Quand il fera complètement noir, Hüseyin et moi vous conduirons là-bas.

— À mon avis, nous ne devrions pas retourner à la maison, confia



Hüseyin à son père.

Il savait que les seules choses que sa mère aurait pu vouloir étaient les photographies de ses proches disparus. Et il savait aussi que les soldats les avaient dérobées pour leurs cadres précieux. Maria avait réuni, à la hâte, les quelques affaires dont elle avait besoin pour le bébé, dont un flacon de pénicilline, au cas où, et des couches. Vasiliki serrait des pinces à linge en bois dans son petit poing. C'étaient ses soldats.

Tous sortirent en file indienne et patientèrent quelques minutes dans le *kipos*. Vasilis ferma à clé puis souleva un énorme sac rempli de vêtements de rechange et de biens. Il peinait.

— Pourquoi te charger ? s'étonna Maria. Nous ne resterons sans doute pas longtemps là-bas.

Elle portait le bébé, et Panikos Vasiliki. Irini aida son mari avec le sac, et les deux familles se séparèrent, empruntant des trajets différents pour rejoindre la destination qu'ils avaient choisie ensemble.

Hüseyin évita de passer devant chez eux. Le chemin en fut rallongé, mais il ne voulait pas que sa mère aperçoive leurs affaires abîmées et répandues sur les pavés. Elle avait assez souffert au cours de l'heure écoulée.

Les Georgiou les attendaient dans la boutique déserte. Celle-ci avait été entièrement vidée de son contenu. Ils s'assirent tous en silence et restèrent immobiles pendant deux heures, le temps qu'il fasse aussi noir dans la rue que dans le magasin.

— Je crois que nous pouvons y aller, dit Markos en jetant un coup d'œil dehors.

Ils se levèrent. Le moment était venu d'emménager sous leur nouveau toit.

Markos et Hüseyin firent emprunter à leurs familles respectives des chemins distincts, connaissant tous deux les rues les plus sûres. Les autres, qui étaient restés cachés chez eux si longtemps, furent effarés par ce qu'ils découvraient : quartiers muets, boutiques saccagées, bâtiments bombardés, jardins délaissés. Le spectacle de leur belle Famagouste dans un état d'abandon insondable était douloureux.

Hüseyin vit son père diminué par la peur et la tristesse. Markos remarqua la même chose chez le sien. Dans le regard de leurs fils, les deux hommes semblaient avoir rapetissé.

Emine, qui sanglotait sans bruit, paraissait absente.

Markos fit patienter les siens sous le porche du plus grand magasin de la ville, juste en face de l'entrée de l'hôtel. Il voulait ouvrir le portail et la grille devant la porte principale avant de les faire venir, pour que les familles puissent s'y introduire rapidement, en file indienne. Ce n'était pas une mince affaire. Savvas Papacosta n'avait pas négligé les questions de sécurité. Il tenait à cet établissement comme à la prunelle de ses yeux et avait voulu le protéger tel un diamant dans un coffre-fort.

En quelques minutes ils furent néanmoins à l'intérieur, et Markos referma avec soin derrière eux.

Le hall leur fit l'effet d'un lieu étranger. Loin de l'atmosphère intime de leurs maisons, Irini et Vasilis se sentaient particulièrement mal à l'aise. Tout ce luxe que Markos leur avait déjà décrit leur donnait envie de rentrer chez eux.

Un faible rayon de lune éclairait le vaste espace. Les familles remarquèrent le miroitement des dauphins et distinguèrent les mystérieux contours des lustres. Le sol de marbre blanc paraissait à la fois dense et immatériel. C'était un nouveau monde pour eux, à tous points de vue, inconnu et intimidant.

— Alors les étrangers vivent ainsi ? lança Vasilis.

L'acoustique des lieux amplifiait leurs murmures.

— Je vais vous donner des chambres et demain matin je vous ferai visiter, annonça Markos. Ce sera plus facile à la lumière du jour.

Il prit cinq clés sur le tableau derrière la réception et conduisit la troupe au premier étage, par l'escalier principal. Dans la pénombre, Irini chercha un soutien et laissa sa main courir sur la rampe de marbre froid. L'épaisseur de la moquette et la profondeur des marches l'impressionnaient. Le Sunrise tenait encore plus du palais qu'elle ne l'avait imaginé.

Markos ouvrit les portes une par une, et les nouveaux clients de l'hôtel prirent possession de leurs chambres. Ils étaient tous installés du même côté du couloir, de la 105 à la 113. Avant qu'ils ne s'enferment, Markos leur donna quelques consignes.

— Ne tirez pas les rideaux, ça pourrait attirer l'attention. De façon générale, ne vous approchez pas des fenêtres. On ne voudrait pas qu'un observateur extérieur repère du mouvement.

Hüseyin ne put s'empêcher de se crispier : sa famille n'avait aucun ordre à recevoir de Markos Georgiou. Ses parents avaient accepté son autorité, malgré son jeune âge, et une nuit avait tout bouleversé. Dans l'immédiat, toutefois, il savait qu'une seule chose importait, leur sécurité.

Dans le noir, tous cherchèrent à tâtons le lit, se cognant aux autres meubles en chemin. Le couvre-lit en satin et les draps en coton soyeux les surprirent, mais ils acceptèrent de bon cœur le réconfort que ceux-ci leur procurèrent après une journée éreintante. Tous s'allongèrent habillés sur les immenses matelas et furent presque instantanément emportés par le sommeil. Dans certaines chambres, libérées dans la précipitation par les touristes, les draps étaient emmêlés.

Emine et Halit occupaient la chambre 105, Hüseyin et Mehmet celle d'à côté, puis venaient Irini et Vasilis, et enfin Maria, Panikos et les deux petits.

Seul Markos était seul. Il se souvenait que l'un de ses derniers rendez-vous avec Aphroditi avait eu lieu dans la 113. L'odeur de son parfum s'était depuis longtemps dissipée, cependant. Il s'étendit sur le lit et pensa à elle, se rappelant avec plaisir ses caresses.

Lorsqu'il l'avait séduite, au début, elle était comme une enfant, mais avec le temps elle s'était révélée l'une des amantes les plus

passionnées qu'il ait connues. Il se demanda ce qu'elle était devenue, sans s'attarder. L'image qu'il gardait d'elle était celle d'un corps pâle et parfait, entièrement dénudé à l'exception d'une longue chaîne qui s'enroulait autour de son cou, puis dévalait entre ses seins jusqu'à son ventre. Il aimait la voir ainsi, habillée d'or seul.

Jetant un coup d'œil aux aiguilles lumineuses de sa montre, il se releva. Il devait aller vérifier que les issues étaient bien fermées, notamment l'accès intérieur à la boîte de nuit. Il était à peu près certain que tout le monde dormait à l'heure qu'il était. Alors qu'il s'engageait dans le couloir, des pleurs étouffés lui parvinrent.

Hormis Emine, ils dormirent tous d'un sommeil paisible. Ils n'avaient jamais appuyé leurs têtes sur des oreillers aussi moelleux ni éprouvé le confort de pareils matelas. Juste après 6 h 30 le lendemain matin, néanmoins, ils furent tous réveillés, presque au même instant, par une lumière aveuglante.

Lentement, très lentement, un jour nouveau venait au monde. La clarté du ciel amplifiait la taille et la puissance de l'immense astre orange qui s'élevait, avec régularité, devant eux. Les fenêtres, du sol au plafond, leur offraient une vue parfaite sur les vifs rayons étalés à la surface de la mer.

Aucun d'eux n'avait assisté à un lever de soleil aussi majestueux.

Ils ouvrirent leurs yeux fatigués, les frottèrent. C'était splendide. Ce même phénomène se produisait tous les matins de leur existence, pourtant rares étaient les fois où ils avaient pu avoir cette impression que le soleil se levait exprès pour eux.

Une demi-heure plus tard environ, quand les rouges et les ors se furent dissipés et que le soleil trôna dans le ciel, Irini et Vasilis se hasardèrent dans leur salle de bains où ils découvrirent la robinetterie dorée et ouvragée. Ils constatèrent avec soulagement que l'eau coulait. Au même instant, Halit entra dans la douche avec méfiance et respirait le savon, plein de suspicion. De son côté, Hüseyin déplia une épaisse serviette moelleuse. Il en avait si souvent distribué aux clients qu'il ne s'était pas attendu à pouvoir, à son tour, en utiliser une. Mehmet enfila un peignoir et se mit à courir dans la chambre. Il trébuchait sur les pans trop longs en gloussant.

Accoutumée au décor luxueux du Sunrise, Emine était la moins impressionnée de tous. Et elle avait la tête ailleurs, de toute façon.

Halit n'avait pas réussi à lui reprendre le journal. Elle avait dormi avec, glissé sous son oreiller. Il était hors de question qu'elle quitte sa chambre.

Comme Irini s'inquiétait pour son amie, Halit lui expliqua la situation.

— Elle va les pleurer aujourd'hui, demain et peut-être encore quelques jours.

— Je comprends, mais ça ne nous empêche pas de lui apporter à manger.

Une heure environ après le lever du soleil, tous les autres descendirent dans le hall. Les yeux écarquillés, ils observaient le décor majestueux. Mehmet et Vasiliki se prirent en chasse autour de la fontaine en poussant des cris. Ils avaient l'impression de s'être échappés d'une cage, grisés par le vaste espace qui s'offrait à eux.

— Voulez-vous que je vous fasse faire un tour ? proposa Markos, du même ton qu'il aurait employé avec un vacancier posant ses valises pour deux semaines. La cuisine est l'endroit le plus important, commençons par là.

Ils furent abasourdis par sa taille. Les rangées de casseroles argentées pendant du plafond, la multitude de couperets et de couteaux, les ensembles de fouets brillants, de toutes les tailles, disposés comme des bouquets de fleurs argentées, les tours d'assiettes blanches, les immenses récipients en cuivre, les rangées de brûleurs à gaz, presque à perte de vue. Sous la fine couche de poussière, tout était impeccable. Le chef était tyrannique, et avant le départ de ses troupes, il avait insisté pour que tout soit bien à sa place.

— Mais il y a des choses à manger ? demanda Mehmet.

Markos lui sourit.

— La nourriture est entreposée dans une pièce spéciale. Vous voulez la voir ?

Mehmet veilla à coller aux basques de Markos pour la suite de la visite. Ils entrèrent dans la pièce froide.

— À quoi servent ces placards argentés ?

— Ce sont des réfrigérateurs, lui répondit Markos. Je crains, malheureusement, que nous ne puissions pas manger ce qu'ils contiennent.

— Je peux voir ?

Le petit garçon ne croyait rien tant qu'on ne lui en avait pas

apporté la preuve. Ignorant ce qu'il allait découvrir, Markos ouvrit l'une des armoires réfrigérées. De puissants relents les assaillirent, une puanteur sucrée et écœurante qui vous agressait les narines, descendait dans la gorge pour aller directement vous soulever le ventre. L'effet ne se fit pas attendre.

Hüseyin se détourna juste à temps pour vomir. Mehmet sortit de la pièce en trombe, aussitôt suivi par les autres. Tous étaient agités de toux et de haut-le-corps. Markos était le seul à avoir aperçu le contenu du réfrigérateur : des quartiers de bœuf cru, bleui et verdi, frémissant sous l'assaut de vers grouillants.

Il se précipita dans la cuisine à la suite des autres et leur présenta ses excuses.

— Je suis confus, dit-il en refermant la porte de la chambre froide. Je ne me doutais pas...

En son for intérieur, il se félicitait de ne pas avoir ouvert l'armoire contenant le poisson.

— Tout n'est pas dans cet état, promit-il devant leur abattement. Nous aurons largement de quoi faire avec la réserve de produits secs.

Par chance, il avait raison. Une autre pièce ouvrait sur la cuisine, sorte de petit entrepôt, où étaient rangés la farine, le sucre, les légumineuses et le riz. Les souris l'avaient aussi découvert, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais il restait encore des montagnes de nourriture, sans oublier tous les ingrédients dont un grand chef a besoin pour régaler des centaines de convives.

Si ce dernier donnait la faveur à une cuisine internationale, élaborée, il tenait malgré tout à avoir en stock des quantités importantes de légumes secs : *koukia* (fèves), *revithia* (pois chiches), *fakes* (lentilles) et *fasolia* (haricots blancs).

Irini ouvrait de grands yeux ronds. Elle n'avait jamais imaginé autant de nourriture, et le soulagement que cette vision lui procurait était énorme après des semaines de rationnement pour économiser leurs maigres réserves.

Il y avait des montagnes de purée de tomates en boîtes, de conserves de légumes (pour les moments de l'année où ils n'étaient pas de saison), et des litres de lait condensé.

— Regarde, Maria ! Tu vois tout cet halloumi ? s'exclama Irini avec excitation.

Ils devraient peut-être se passer de viande, mais elle serait capable

de satisfaire les estomacs affamés.

Pour nourrir un si grand nombre de clients, les commis devaient souvent sauter quelques étapes dans les recettes, ce qui expliquait les énormes cartons de tablettes de bouillon concentré et la pâte de sésame en quantité industrielle. À côté se trouvaient d'énormes pots de champignons au vinaigre et de câpres. Sans oublier les ingrédients de base : huile d'olive, sel, poivre, herbes séchées et toute une gamme d'épices. Chacun de leurs repas serait savoureux.

Levant la tête vers les étagères les plus hautes, Irini découvrit qu'elle aurait aussi de quoi préparer un ou deux desserts. Noix entières par cageots de dix kilos ou hachées, sans oublier les fruits secs : raisins de Smyrne ou de Corinthe, dattes et figues. Il y avait aussi quantité de fruits au sirop : cerises, coings, citrouilles, noix et pastèques. Et du miel à ne savoir qu'en faire.

Mehmet eut le plaisir de découvrir une réserve de tablettes de chocolat. Il n'en avait jamais croisé de telles. Si grandes qu'elles auraient semblé à leur place dans la main d'un colosse. Il eut droit à un carré fondant qu'il peina à terminer.

Irini avait le sourire vissé aux lèvres : elle était comme un enfant dans un magasin de bonbons et était impatiente de se mettre aux fourneaux.

— On pourrait rester ici jusqu'à la fin des temps, Markos. Est-ce que je pourrai essayer d'allumer un four, plus tard ?

Elle se rappelait encore les recettes de son enfance et des premières années de son mariage, à l'époque où la viande était un luxe et le poisson une composante exceptionnelle de leur alimentation. Elle connaissait mille façons d'accommoder les légumineuses, le riz et les épices pour composer des plats délicieux, quant aux friandises qu'elle pourrait confectionner avec de la farine, du sucre, des noix et de l'huile, elles étaient presque infinies.

Markos perçut l'enthousiasme maternel.

— On l'allumera dès qu'on aura fini la visite, *mamma*, suggéra-t-il. Ah, et papa m'a demandé où étaient stockées les bouteilles.

Irini fit les gros yeux à son fils.

— Nous ne savons pas pour combien de temps nous sommes ici, se justifia-t-il. Il ne peut pas s'en passer.

— Je sais, mais...

— J'ai l'impression que ça l'aide à oublier la douleur.

De la cuisine, il les conduisit à la salle de bal. Sa mère et sa sœur en avalèrent presque leur langue.

— Oh... le... mon Dieu, regarde ça... je n'ai jamais...

Elles étaient stupéfaites par les mosaïques, les meubles, les tentures, les peintures murales et un millier d'autres détails qui ornaient l'hôtel.

Quelques heures plus tard, ils s'assirent ensemble autour d'une table. Irini avait proposé qu'ils utilisent celle de la cuisine, qui servait d'habitude au personnel, et Markos avait tenu à ce qu'ils déjeunent, pour marquer le coup, dans la salle de bal. Sans la moindre aide, Irini avait concocté trois plats succulents ainsi qu'un assortiment de baklavas tièdes. Markos était descendu à la cave, choisir un bon vin pour accompagner la cuisine de sa mère.

Il avait dressé la table d'honneur, avec des couverts en argent, des verres en cristal et des serviettes amidonnées. Des bougies brûlaient dans les candélabres au mur. Il fit asseoir sa mère sur le trône de Salamine, à la place occupée par Aphroditi, et son père à côté. Markos prit place près de sa mère, avec Maria et Panikos à sa droite. Les hommes Özkan étaient face à eux.

Une fois qu'ils furent tous installés, Markos porta un toast.

— *Stin ygia mas !* À notre santé !

Ils levèrent tous leur verre, hormis Halit. Il goûta la nourriture d'Irini du bout des lèvres. À son grand étonnement, elle était délicieuse et pas si étrange à son palais. À côté de lui, Hüseyin mangeait avec plaisir, tout comme Mehmet.

— C'est encore meilleur que ce que prépare maman, lança-t-il tout haut.

Son père le considéra avec sévérité, se réjouissant presque que son épouse soit restée dans leur chambre. Irini Georgiou n'avait jamais eu l'air aussi fière : tout le monde dévorait ses plats et en redemandait.

À l'étage, Emine avait le regard perdu par la fenêtre. Les images des membres de sa famille assassinés la hantaient. Une vision de sa si chère sœur ne cessait de s'imposer à son esprit. L'avaient-ils tuée en premier ou avait-elle été contrainte d'assister au meurtre de ses trois filles ? Avaient-elles été violées ? Enterrées vives ? Quelle avait été l'étendue de leurs souffrances ? Comme elle ne connaîtrait jamais la réponse à ces questions, son esprit ne trouverait peut-être jamais le repos. L'ignorance la tourmentait. Par moments, son chagrin la



submergeait. Elle se demandait si son beau-frère et les deux garçons avaient survécu. Il valait sans doute mieux que non. Et qu'en était-il de ses trois autres sœurs et de leurs enfants ?

Ces pensées ne cessaient de la ramener à Ali. Si des femmes innocentes étaient massacrées, qu'en était-il des soldats ?

De petites quantités de chaque plat lui furent montées, mais les assiettes redescendirent intactes.

— Elle a juste besoin de temps, ne cessait de répéter Irini pour rassurer Halit. Elle a juste besoin de temps.

Les jours passèrent. Irini était occupée. Tant qu'Emine ne serait pas prête à l'aider, elle serait la seule à cuisiner. Si Maria lui donnait un coup de main quand elle le pouvait, elle se consacrait encore essentiellement à l'allaitement de son bébé.

Il y avait tant de farine dans la réserve qu'Irini entreprit même de faire du pain. Au matin, tous étaient accueillis, dès l'escalier, par des arômes merveilleux. Trois miches préparées pour la journée trônaient sur un plat dans la cuisine, dorées, brillantes et prêtes à la consommation.

Après qu'ils avaient dégusté les tranches tièdes, recouvertes d'une épaisse couche de miel ou de confiture, Irini préparait du café. Ils prenaient toujours le petit déjeuner autour de la table du personnel.

Les premiers jours, les hommes eurent amplement de quoi s'occuper. Dans une pièce attenante à la cuisine, réfrigérée, étaient entreposés les légumes frais. La dernière livraison avait eu lieu quelques heures avant l'évacuation, si bien que salades, légumes et fruits de toutes sortes étaient rangés dans des compartiments bien nets. Au cours des semaines qui avaient suivi, ils avaient tous pourri. La salle était envahie par les mouches et, à en juger par les grattements continus, les rats avaient aussi trouvé le chemin de ce festin. L'odeur était nauséabonde, mais moins répugnante que celle du frigo à viande, et tous les hommes entreprirent de nettoyer les lieux.

— Si nous ne faisons rien, les rats finiront par entrer dans la cuisine, souigna Markos. Et la puanteur ne disparaîtra pas toute seule.

En un jour, la pièce fut récurée de fond en comble. Les déchets furent réunis dans des sacs et, cette nuit-là, Markos et Hüseyin empruntèrent la sortie arrière pour aller les jeter derrière l'épicerie.

Irini insistait pour qu'ils ajoutent des produits frais à leur régime,

et Hüseyin s'était donc vu chargé d'une mission quotidienne : aller ramasser des fruits et des légumes dans les jardins abandonnés. Étrangement, il continuait à être étreint par un sentiment de culpabilité chaque fois qu'il cueillait une orange ou des tomates mûres chez un inconnu.

À midi, il avait terminé sa récolte en général. Le reste de la journée, il se sentait inutile. Il n'avait rien à faire, et Markos lui avait interdit de sortir après la tombée de la nuit.

— C'est pourtant plus sûr, non ? rétorqua-t-il avec timidité.

— Non, c'est trop risqué, asséna celui-ci d'un ton sans appel. Les mouvements des soldats deviennent imprévisibles.

Hüseyin avait l'impression d'être rabroué. Il ferait ce qu'on lui dirait, ce qui ne l'empêchait pas de nourrir du ressentiment pour ce type qui lui donnait des ordres. Panikos, qui avait assisté à l'échange, imagina le moyen de distraire son beau-frère.

— Nous avons presque tout ce qu'il nous faut ici, lui dit-il, sauf que les radios dans les chambres sont encastrées. Si je te fournis les indications nécessaires, pourrais-tu aller dans mon magasin ? Tu y trouveras des transistors, et toutes les piles qu'il nous faut.

Hüseyin accepta de bon cœur. La boutique avait été dévalisée, cependant il réussit à mettre la main sur un poste de radio, ainsi que sur une poignée de piles. Ça leur permettrait de reprendre contact avec le monde extérieur. Cette nuit-là, ils se relayèrent pour écouter CyBC, puis Radio Bayrak. Peu importait de quel camp venaient les informations, elles étaient mauvaises. Le chaos, la confusion et la peur continuaient à régner partout sur l'île.

Peu après, Panikos lui délégua une autre tâche.

— Quand tu sortiras, tu veux bien essayer de me dégoter une bicyclette ?

Hüseyin ne le déçut pas. Deux ou trois jours plus tard, il lui en rapporta une. Il vit le visage de Panikos s'éclairer dès qu'il la poussa dans le hall de l'hôtel. Cet après-midi-là, ce dernier se mit au travail pour créer un générateur.

Au bout d'une semaine environ, Emine quitta enfin sa chambre. Irini fut heureuse de revoir son amie. Elle lui avait préparé à manger sans relâche, et lorsqu'elle avait constaté qu'elle se nourrissait à nouveau, Irini avait compris qu'il ne lui faudrait pas longtemps avant

de chercher la compagnie des autres. Les deux femmes se mirent aussitôt aux fourneaux ensemble, et Maria leur suggéra une autre occupation.

Vasiliki avait grandi au cours des mois écoulés, et Maria se demandait si, dans les centaines de chambres désertes, il restait par hasard des vêtements pour enfants. Dans la panique du départ, les occupants de la 111 avaient abandonné une penderie pleine. Les robes d'été et les chemises hawaïennes ne leur étaient d'aucune utilité, mais Maria était convaincue que quelque part elle trouverait de quoi habiller son petit garçon et même sa fille. L'hôtel avait accueilli de nombreux enfants en bas âge après tout.

— Le pantalon de Mehmet est devenu trop court, approuva Emine. Nous pourrions commencer par le dernier étage.

La garde-robe de Frau Bruchmeyer devait être remplie de vêtements magnifiques et élégants, pourtant elles n'osèrent pas entrer dans la suite.

— Si quelqu'un revient un jour ici, ce sera la dame qui occupait cette chambre, expliqua Emine. Nous ne devons toucher à rien. De toute façon, aucune d'entre nous ne possède sa silhouette élancée...

Markos leur avait remis un passe-partout qui ouvrait toutes les chambres du quinzième étage. Maria posait le bébé sur le lit, où il gazouillait, pendant qu'elles exploraient le contenu des placards. Beaucoup de clients avaient fait de l'ordre avant leur départ, remettant les draps en place, repliant les serviettes de toilette. D'autres étaient partis précipitamment, n'emportant que leurs passeports. Ils avaient même abandonné leurs valises.

Le passage en revue des vêtements oubliés fournit aux trois femmes plusieurs heures de divertissement.

Il y avait des tas d'habits à essayer. La plupart des clients étaient riches, souvent raffinés. Irini et Emine trouvaient leurs nouvelles tenues très différentes de leur style habituel, plus classique, mais elles appréciaient de porter des vêtements propres. Elles récupérèrent aussi des pantalons pour les hommes. Panikos avait déjà découvert une énorme réserve de chemises immaculées et repassées dans la blanchisserie de l'hôtel.

Dans deux chambres communicantes, les femmes mirent la main sur le nécessaire pour les petits.

— Regardez ça !

Maria brandit des petites robes, des bonnets, de minuscules pantalons, des bodys bordés de dentelle et des gilets. Maria examina les étiquettes. Tout avait été fabriqué en France. La petite Irini fut aussitôt changée, et Maria la porta en l'air pour l'admirer. Sa fille agita les jambes comme en signe d'approbation.

Perchées au dernier étage du Sunrise, elles se sentaient libres. Les chances que leurs voix puissent porter à l'extérieur étaient minces. Si des soldats turcs s'étaient postés sur la plage, ils n'auraient jamais pu imaginer que trois femmes se trouvaient à plusieurs mètres au-dessus de leurs têtes. Trois femmes qui, pendant quelques heures, rirent comme si elles n'avaient pas un seul souci au monde et en oublièrent presque où elles étaient.

Alors que Maria s'admirait dans un miroir avec son chemisier à fleurs et la jupe assortie, Emine s'exclama :

— Tu es ravissante dans cette tenue !

À croire qu'elles étaient sorties faire du shopping dans l'un des magasins les plus chics de Famagouste.

— Merci !

— Et regarde ces boucles d'oreilles ! ajouta Irini. Essaie-les !

Celles-ci, en plastique, étaient d'une couleur parfaitement assortie au motif du tissu.

— Ce n'est qu'un emprunt, hein ? s'inquiéta Maria en s'aspergeant avec le flacon de parfum trouvé sur la coiffeuse.

— Il est sûr qu'on n'ira nulle part avec, plaisanta Emine. Je vais te dire ce qui te rendrait encore plus jolie...

— Quoi ?

— Qu'on s'occupe de tes cheveux...

Les bras chargés de vêtements, elles entreprirent la longue descente – elles n'avaient exploré qu'un seul étage de l'hôtel.

Emine s'occupa de laver et égaliser les cheveux de Maria. Puis elle lui posa des bigoudis. La jeune femme se posta près du four, dans la cuisine, pour que la mise en plis prenne, tout en discutant avec Irini et Emine qui préparaient le dîner.

Ce soir-là, les trois femmes portèrent leurs nouveaux vêtements, et les hommes enfilèrent des chemises propres. Mehmet et Vasiliki avaient pu se changer, eux aussi, même s'ils y accordaient moins d'importance que les adultes.

Ils dînèrent encore à la lueur des bougies, dans la salle de bal. Les

flammes faisaient scintiller les minuscules carrés d'or de mosaïque et jouaient avec les facettes des verres en cristal, projetant des formes multicolores au plafond.

Irini avait préparé un plat spécial, à base d'anchois et de riz. Elle était tombée sur une réserve de viande de chèvre salée – qui servait aux fameuses nuits chypriotes. Celle-ci avait tenu plusieurs mois au fond d'un réfrigérateur. Elle en servit des tranches sur un grand plat en argent. Elles étaient même parvenues à confectionner une sorte de *pastitsio* – ou *fryn makarna* selon le terme d'Emine.

Les deux femmes ne manquèrent pas de remarquer que, pour la première fois, Halit et Vasilis discutaient ensemble. Elles échangèrent un regard de satisfaction. Elles avaient appelé ce jour de leurs vœux. Avec le temps, ils commençaient à oublier leurs différences.

Après le dîner, Markos leur fit part d'une idée qui le travaillait : ils devaient s'organiser pour monter la garde. Ce n'était pas parce qu'ils étaient cachés derrière un portail solide et une grille de fer que les soldats ne risquaient pas de venir récolter leur butin, surtout s'ils apprenaient que le Sunrise avait été l'hôtel le plus couru de Chypre. Les autres établissements étaient des cibles plus faciles, certes, il fallait néanmoins se tenir prêts.

Il avait identifié une certaine régularité dans les mouvements des militaires. Ils patrouillaient dans Kennedy Avenue en fin d'après-midi.

— Je suis d'avis qu'on se relaye, poursuivit-il. Le toit offre un bon point de vue sur les rues environnantes. Et ils n'arriveront jamais par la plage.

Le lendemain, Halit se porta volontaire pour se charger du premier tour de garde.

— Je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas un tour, moi aussi, observa Vasilis.

Face aux objections de son fils, il se défendit :

— Je ne suis pas trop vieux.

L'ascension des quinze étages constituerait une épreuve, cependant Vasilis se montra inflexible.

— On n'a qu'à toujours monter ensemble, suggéra Halit.

Irini sourit en entendant les deux hommes : elle n'aurait jamais imaginé une chose pareille. Ils convinrent de se rendre sur le toit tous les jours avant le dîner. Markos leur fit promettre de se cacher pour fumer. Dès le crépuscule, le rougeoiement d'une cigarette risquait

d'attirer l'attention.

À partir de ce moment-là, Hüseyin prit l'habitude d'aller les relever. Ce n'était que lorsqu'il prenait son poste qu'il avait l'impression de servir à quelque chose. Depuis son arrivée à l'hôtel, il rêvait d'action, pas de se battre non, mais de sortir de cet état d'inertie. Il voulait faire autre chose que rester assis à attendre – sans savoir quoi. L'absence d'activité lui pesait. Plus tôt dans la semaine, il s'était réveillé en sursaut, au beau milieu d'un rêve où il se présentait devant le comité de sélection de l'équipe nationale de volley-ball. Trop lourd pour sauter, il avait été recalé. Il commençait à craindre de devenir aussi gros que Panikos à force.

Une nuit où il ne trouvait pas le sommeil, il ouvrit sans bruit la porte-fenêtre et jeta un coup d'œil dehors. Novembre était arrivé et l'air nocturne était frais. Observant la plage éclairée par la lune, il s'imagina qu'il pouvait entendre les voix de ses amis. La moindre empreinte sur le sable avait été effacée par une brise constante. Les chaises longues étaient encore empilées au même endroit.

Il s'interrogea sur le sort des amis avec lesquels il jouait au volley et au water-polo. Les meilleurs souvenirs de sa vie étaient sur cette plage, avec Christos entre autres. Kyria Georgiou ne l'avait pas évoqué depuis un moment. Comme s'il était devenu un fantôme dans leurs vies.

Il savait qu'Ali se battait aussi quelque part. Peut-être s'étaient-ils même retrouvés face à face. Parfois Hüseyin se sentait lâche de ne pas avoir accompagné son frère. Il ne parvenait pas à trouver pour quelle raison il l'aurait fait toutefois. Pour tuer des Chypriotes grecs ? Venger ses cousins ? Les deux causes lui paraissaient vaines.

Nuit après nuit, à la lueur vacillante d'une bougie, Panikos écoutait la radio. Il était à jour à présent, au courant des dernières tentatives politiques pour résoudre le conflit qui ravageait l'île, ainsi que de la situation des réfugiés privés de toit. Tous écoutaient aussi la lecture des listes de disparus, mais n'entendaient jamais les noms qu'ils guettaient. La réserve de piles diminuait, ainsi que leur espoir de revoir Ali ou Christos.

À Nicosie, Savvas et Aphroditi faisaient de leur mieux pour survivre. Leur régime avait beau être plus limité que celui des Georgiou et des Özkan, Aphroditi se sentait beaucoup mieux maintenant. La dysenterie n'était plus qu'un mauvais souvenir, et au bout de quelques semaines elle remarqua que, pour la première fois depuis son adolescence, elle avait même pris un peu de poids.

Si elle avait eu le temps de préparer une valise avant de quitter Famagouste et d'apporter ses vêtements, elle n'aurait pas pu rentrer dedans ; elle bénissait l'invention de la taille élastique, dont étaient pourvus tous ceux de sa mère.

Comme Irini, la propriétaire de la fameuse pâtisserie pouvait créer une variété infinie de gâteaux savoureux – et caloriques – avec de la farine, du miel, de l'huile, des noix et diverses épices. Aphroditi savait qu'elle aurait dû cesser de s'y rendre, pourtant ses visites n'étaient plus seulement motivées par sa gourmandise.

Jour après jour, elle s'installait à une table près de la vitrine et guettait la femme à la bague. Il lui arrivait d'attendre en vain, mais certains après-midi elle la voyait entrer, toujours accompagnée du même groupe de femmes.

Elles pavanaient, pomponnées, et ne paraissaient pas affectées par les événements des derniers mois. Aphroditi se surprenait à éprouver, parfois, la morsure de la jalousie devant leur amitié et leur indifférence apparente à tout ce qui se déroulait en dehors du *zacharoplasteion*. Elles n'avaient même pas remarqué sa présence, trop captivées par elles-mêmes, leur conversation hilarante et leur échange continu de commérages. Si la femme pouvait venir seule, ne serait-ce qu'à une occasion, Aphroditi pourrait lui demander où elle avait fait l'acquisition de sa bague. Elle ne réussirait jamais à la séparer de sa bande : on aurait dit un rang de perles sans fermoir.

Elle s'interdisait de la fixer. Elle ne voulait pas attirer l'attention. Elle avait beau porter son aigue-marine au cou, elle avait conscience du manque d'élégance de sa propre tenue.

Un jour, la femme à la bague entra seule et s'assit. C'était l'occasion idéale, et Aphroditi s'apprêtait à la saisir lorsqu'elle remarqua quelque chose : elle arborait aussi les boucles d'oreilles assorties. Aphroditi sentit le sang refluer de son visage. Elle ne pourrait pas avaler un seul morceau de la pâtisserie qu'elle avait déjà commandée.

Au moment où elle reprenait ses esprits, elle entendit la cloche de la porte tinter. Les amies de la femme entrèrent en paradant. Elles étaient encore plus habillées que de coutume.

— *Xronia Polla*, Katarina ! s'écrièrent-elles en chœur. Tous nos vœux !

Elles s'assirent et on leur apporta aussitôt des cafés, ainsi qu'un énorme gâteau à la crème et sept assiettes.

— *Panagia mou* ! hurla soudain l'une d'elles. Ton adorable mari a encore été généreux ! Regardez-moi ces boucles d'oreilles !

Tour à tour, elles inspectèrent la nouvelle pièce de sa collection. Les boucles d'oreilles étaient effectivement sublimes.

— Disons que Giorgos est d'avis qu'en ce moment il ne faut investir dans rien sinon les diamants. Ce n'est pas moi qui vais le convaincre du contraire, répliqua-t-elle avec une timidité feinte.

— Mon époux pense la même chose, renchérit celle avec le casque de cheveux, mais je n'en tire pas les mêmes bénéfices que toi !

— Tu devrais peut-être...

La fin de la phrase, chuchotée derrière une main, échappa à Aphroditi. Elles se laissèrent toutes gagner par l'hilarité avant de se remettre à manger du gâteau. Elle s'échappa, prise de nausée comme si elle en avait avalé vingt parts elle-même. Elle eut l'impression de pouvoir encore entendre leurs rires à une centaine de mètres de la pâtisserie.

Elle avait obtenu de nombreuses informations : elle connaissait le nom de l'homme qui avait acheté les bijoux et celui de son épouse. Elle n'aurait aucun mal à découvrir qui ils étaient. Nicosie était une petite ville, et ceux qui avaient autant de moyens étaient de moins en moins nombreux. Leur relation avec l'homme politique, dont elle avait reconnu l'épouse, lui permettrait sans doute de retrouver leur trace.



Toute la question n'était pas là, cependant. Revoir le bijou qu'elle avait laissé dans un coffre-fort ravivait son besoin impérieux de découvrir ce qui était arrivé à Markos. Sans doute quelque chose de terrible. S'il avait été à Nicosie, il se serait manifesté. Il savait où ils vivaient, Savvas et elle. Seulement il n'en avait rien fait. Markos était le seul à détenir les clés et les combinaisons des coffres. Peut-être avait-il été contraint de les ouvrir, ayant été fait prisonnier à Famagouste. Cette idée lui retournait le ventre. Elle devait se rendre là-bas. C'était le seul moyen d'avoir une réponse.

Si un tel voyage semblait impossible, il devait bien y avoir une solution. Elle ne voyait pas comment réclamer son aide à Savvas sans lui révéler la vérité. De toute façon, ils s'adressaient à peine la parole. Elle serait donc contrainte de vendre le seul bien en sa possession. À en juger par la cliente de la pâtisserie, il y avait forcément un marché noir. Les prêteurs sur gages étaient déjà actifs à Nicosie.

Quelques jours plus tard, Savvas annonça à Aphroditi qu'il allait partir pour une semaine. Même s'il ne doutait pas que les hôtels de Famagouste rouvriraient bientôt leurs portes, il tenait à explorer d'autres options et voulait visiter certaines villes de la côte sud. De nombreux propriétaires et promoteurs immobiliers avaient peur et étaient prêts à quitter l'île, si bien que les prix allaient chuter.

Il lui laissa un peu d'argent liquide pour sa subsistance et prit la voiture. Elle ne parvint pas à s'inquiéter pour lui.

Le lendemain soir, elle se posta nue devant le miroir. Elle avait amplement repris le poids perdu et détestait son ventre gonflé. Quelle ironie du sort ! Elle grossissait alors qu'elle mangeait moins que jamais. C'était peut-être tout ce pain. Son regard tomba alors sur sa poitrine. Ses seins s'étaient alourdis, et ses aréoles élargies. Elle se plaça de profil.

— Oh, mon Dieu ! murmura-t-elle à voix haute, à demi choquée, à demi ravie.

Elle s'observa sous toutes les coutures. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas étudié son reflet ainsi. Sa silhouette s'était profondément modifiée.

Munie d'un morceau de papier, elle s'assit sur le lit et, d'une main tremblante, se mit à compter. La conception devait remonter à début août. L'absence de règles, qu'elle avait attribuée à la maladie et à l'angoisse, datait de cette période. Décembre venait de commencer.

L'identité du père ne faisait aucun doute. Malgré les circonstances, elle fut transportée par cette nouvelle. Plus que jamais il fallait qu'elle retrouve Markos.

Le lendemain matin, elle prit le temps d'aller boire un café avec leurs voisins du dessous, les Loizou. Pendant une heure, ils partagèrent leurs souvenirs de guerre. Ils étaient restés à Nicosie pendant toute la durée du conflit. Ils n'avaient nulle part où aller. Tous leurs enfants étaient partis en Angleterre quelques années plus tôt, mais ils n'avaient aucune envie de quitter leur belle île.

— On entendait des coups de feu tous les jours, raconta Kyrios Loizou. Et des incendies se déclenchaient un peu partout.

— Enfin, nous avons tenu bon, non ? Nous avons toujours un toit au-dessus de la tête, ajouta Kyria Loizou. Et il y a notre verger au nord. Je suis sûre que nous le récupérerons.

— Nous avons tout de même été contraints de mettre au clou quelques affaires, observa son mari.

— Oui, les prix ont tellement augmenté ! s'exclama-t-elle. Surtout le pain !

— C'est une honte, déplora Aphroditi, qui avait guetté cet instant. De quoi avez-vous dû vous séparer ?

— De tous nos cadres en argent, lui répondit Kyria Loizou.

Aphroditi remarqua alors une pile de photographies sur un guéridon.

— Et une icône, ajouta son époux. Nous en avons tiré un bon prix...

— Notre fils nous a promis de nous envoyer de l'argent, reprit Kyria Loizou avec gaieté. Nous irons les récupérer dès que nous l'aurons reçu.

Quelques minutes plus tard, Aphroditi quittait leur appartement. Elle serrait dans sa main l'adresse du prêteur sur gages. Saisie d'un sentiment de vulnérabilité, elle se hâta dans les rues. Le quartier où se trouvait la boutique avait toujours été miteux, et les bombardements n'avaient rien arrangé. Au moment de franchir le seuil, elle remarqua en vitrine une série d'icônes dans des cadres précieux et se demanda si l'un d'eux appartenait aux Loizou.

Avec sa blouse blanche, le prêteur sur gages lui évoqua un pharmacien. Et c'est d'ailleurs avec une application toute scientifique qu'il examina son collier, sa bague et son bracelet. Il s'était muni

d'une loupe pour vérifier la pureté des pierres. Relevant la tête vers elle, il vit qu'elle portait les boucles d'oreilles assorties. Elle n'avait pas l'air du genre de femme à posséder ce genre de bijoux, ce qui n'empêchait pas l'homme d'être impressionné. Il ne put mentir.

— Ils sont beaux. D'une grande qualité.

— Je sais, répondit Aphroditi, et j'ai besoin de les vendre.

— Je vous en donne cent pour le lot, annonça-t-il en les déposant sur son comptoir avec soin. Les pierres n'ont pas de défaut, mais vous n'en tirerez pas davantage ailleurs.

Elle était d'humeur audacieuse.

— J'ai besoin de l'argent pour une raison particulière, et je ne sais pas combien il m'en coûtera. C'est ce qui me permettra de trancher.

Le prêteur sur gages retira ses lunettes.

— Eh bien, si vous me disiez de quoi il s'agit, je pourrais vous aider.

Il était encore tôt et le magasin était vide.

— Puis-je m'asseoir ? demanda Aphroditi, qui se sentait épuisée soudain.

Il approcha une chaise.

— Je vous écoute.

Pour la première fois de sa vie peut-être, elle avait l'impression de n'avoir rien à perdre.

— Je dois me rendre à Famagouste.

Il la dévisagea : elle devait avoir perdu la tête. Non seulement envisageait-elle d'accepter cent livres pour une parure qui en valait mille cinq cents, mais elle voulait aller dans l'un des endroits les plus dangereux de Chypre. Ignorait-elle que la ville avait été entourée de barbelés et qu'elle se trouvait aux mains des Turcs ?

— Et il me faut quelqu'un pour m'y conduire, ajouta-t-elle.

Il comprit qu'elle avait l'intention de faire le voyage seule. Elle était sans doute au désespoir.

— Eh bien..., dit-il avec une hésitation calculée, je suis peut-être en mesure de vous aider.

Son esprit avait déjà mis au point un plan. Cette femme avait sans doute les moyens de payer n'importe quel prix, et il se ferait quand même de l'argent sur son dos. Le désespoir et l'information étaient son fonds de commerce, et il gagnait sur les deux fronts.

Le prêteur sur gages avait plusieurs contacts qui pouvaient,

moyennant une certaine somme, conduire des gens dans le nord de l'île. De nombreux Chypriotes grecs y avaient laissé des biens de valeur cachés, voire enterrés dans leurs jardins, au moment de fuir devant l'envahisseur – convaincus que leur absence serait de courte durée. Les semaines s'étaient transformées en mois, ils perdaient foi dans les négociations. Tout ce qu'ils voulaient dorénavant, c'était franchir la ligne Attila, pour une brève visite clandestine chez eux, afin de récupérer quelques affaires. Ce scénario s'était produit plusieurs fois et un certain nombre de réseaux fournissaient l'aide nécessaire. Tout était possible, tant qu'on mettait la main à la poche.

Pénétrer la ville désertée de Famagouste était une autre paire de manches. Si quelques soldats turcs étaient prêts à se laisser acheter, franchir des barbelés était résolument différent.

— Écoutez, conclut-il, revenez demain. Ce ne sera pas donné, mais il y aura un moyen. Je pourrai vous en dire plus à ce moment-là.

Aphrodit prit le temps de remettre ses bijoux et partit.

Cette nuit-là, elle resta éveillée plusieurs heures, à réfléchir. La découverte de sa grossesse l'excitait et la terrifiait tout à la fois. Les deux mains posées sur son ventre, elle s'étonnait d'avoir pu l'ignorer aussi longtemps. Elle devait impérativement savoir si Markos était toujours à Famagouste. La perspective de le revoir lui faisait un tel effet qu'elle se demanda si le bébé bougeait déjà.

Elle finit par sombrer dans un sommeil plein de rêves. Markos l'attendait sur la plage devant le Sunrise, et ils marchaient sur des kilomètres et des kilomètres, main dans la main, leurs pieds s'enfonçant dans le sable profond.

À son réveil, son oreiller était trempé de larmes. Un tel bonheur était-il hors de portée ? Aujourd'hui, elle retournerait voir le prêteur sur gages. C'était peut-être sa seule chance de connaître à nouveau la joie.

Dans les rues de Nicosie, la pluie transformait la poussière en boue. Il faisait froid et humide, association qui provoquait la toux des jeunes et l'arthrose des vieux.

Elle avait déniché un vieil imperméable dans les affaires de sa mère. Il était caramel et un foulard en soie était fourré dans sa poche : elle le mit sur sa tête pour garder ses cheveux secs et le noua sous le menton, ainsi que sa mère le faisait. S'apercevant dans le miroir, elle

eut du mal à se reconnaître. Son ventre était bien caché sous les jupes froncées et robes informes de sa mère, mais elle savait qu'en s'habillant de sorte à dissimuler ses formes elle ressemblait à une vieille dame.

Le prêteur sur gages parut heureux de la voir.

— J'ai trouvé quelqu'un pour vous emmener. Lundi.

Le retour de Savvas était prévu pour le mardi soir, et elle aurait préféré un départ plus rapide.

— Ça ne peut pas être plus tôt, je suppose ?

— Non, répondit-il avec sécheresse, comme s'il la jugeait ingrate.

On ne se bat pas vraiment pour vous accompagner là-bas, vous savez.

Jamais on ne lui aurait parlé sur ce ton autrefois.

— À quelle heure dois-je venir ? s'enquit-elle.

— En fin d'après-midi. Mieux vaut faire ce genre de chose à la tombée de la nuit. Et j'imagine que vous souhaitez rentrer dans la foulée ?

Aphroditi n'y avait pas pensé.

— Oui, oui... Sans doute, oui.

— Nous allons devoir régler nos comptes maintenant, dit-il sans la regarder dans les yeux, trop occupé à fixer la main à laquelle elle portait son aigue-marine.

Elle la retira non sans mal : ses doigts avaient un peu gonflé au cours des semaines passées. Sans la bague, sa main gauche lui parut nue. Elle ôta ensuite les boucles d'oreilles et le bracelet.

L'homme ne disait rien. Il attendait la dernière partie du paiement. Aphroditi ouvrit son manteau et fit passer le pendentif par-dessus sa tête. Il se pencha vers elle pour le lui prendre des mains. C'était le prix à payer.

— Vais-je avoir..., commença-t-elle, hésitante.

— Un reçu ?

Elle hocha la tête. Elle n'avait aucune raison de lui faire confiance. Seul le désespoir l'avait conduite ici. Il sortit un petit bloc, griffonna quelques mots sur la première page avant de l'arracher et de la lui tendre. « En échange d'un sauf-conduit », lut-elle. À quoi s'attendait-elle ? Elle plia la feuille et la rangea dans sa poche, puis articula un merci inaudible.

La cloche de la porte sonna. Un couple d'un certain âge lui succéda. Aphroditi les connaissait de vue ; eux étaient trop angoissés,

trop malheureux pour s'intéresser à elle.

Les trois jours suivants s'étirèrent, la mettant à l'épreuve. Elle ne savait pas comment s'occuper. Elle se levait tard, arpentait les rues l'après-midi, se perdant parfois, se heurtant souvent à des barricades de sacs de sable. L'odeur de l'abandon, rance, était partout. Peu importait où ces promenades la conduisaient, sa route croisait toujours une épicerie vendant des fruits ou du lait, et elle n'oubliait pas d'emporter son filet à provisions lors de ces sorties. Ces derniers temps, elle n'avait pas envie de manger grand-chose. Elle n'avait plus d'appétit pour les friandises et n'était pas retournée au *zacharoplasteion* depuis la Sainte-Katerina, ce fameux jour où elle avait aperçu ses boucles d'oreilles en diamants.

Elle avait pour habitude de rentrer en fin d'après-midi. Après avoir fermé les volets, elle s'affalait, exténuée, sur le fauteuil qui avait été le préféré de son père. Dans la pénombre, elle était presque trop fatiguée pour écouter la radio, qui donnait essentiellement des nouvelles des camps de réfugiés et de la stagnation des pourparlers entre les leaders des Chypriotes grecs et turcs. Elle n'avait pas le cœur à la politique.

Un soir, elle téléphona à sa mère, qui la pressa comme toujours de la rejoindre en Angleterre.

— Pourquoi ne viens-tu pas ? Je ne te comprends pas, Aphrodité. À quoi bon rester ?

— Savvas espère encore...

— Mais vous pourriez revenir plus tard... quand tout serait réglé ?

— C'est plus compliqué que cela, maman.

— Ça m'a l'air très simple au contraire, ma chérie.

Si seulement tu savais, songeait Aphrodité. Si seulement tu avais ne serait-ce que le début d'une idée...

— Enfin, si tu entends raison, poursuivait Artemis, tu sais qu'il y a de la place pour toi ici.

— Je te rappellerai la semaine prochaine. Au revoir, maman.

Leur conversation prenait systématiquement le même tour. Au moment de raccrocher, la mère et la fille étaient aussi insatisfaites l'une que l'autre.

Enfin le jour de son départ pour Famagouste arriva.

Elle était si agitée qu'elle ne put rien avaler. Elle savait que le Sunrise avait pu être détruit, et les coffres vidés. Que Markos avait pu

connaître un sort terrible.

Elle tua le temps en rangeant l'appartement, se souvenant que Savvas rentrait le lendemain. Puis elle étudia le contenu de la garde-robe maternelle, à la recherche d'une tenue dans laquelle elle paraîtrait moins mal fagotée. En milieu d'après-midi, elle avait jeté cinq ou six robes sur le lit. Ni les imprimés à fleurs ni les motifs géométriques ne la flattaient, et la plupart des couleurs unies lui donnaient mauvaise mine. Elle finit par opter pour une robe chemise. Le vert lui allait si bien à une époque... Aujourd'hui, rien ne paraissait pouvoir la mettre en valeur. La coupe ample cachait sa grossesse.

Alors qu'elle s'examinait dans le miroir, elle se rendit compte combien elle ressemblait à sa mère désormais. Si elle avait les yeux de son père, sa silhouette lui rappelait celle d'Artemis, de façon frappante. Elle avait encore les cheveux bruns, au moins. Ils avaient poussé de plusieurs centimètres au cours des derniers mois et étaient retenus en arrière par une barrette.

Aphroditi regarda sa montre. À l'exception de son alliance, c'était le seul objet de valeur encore en sa possession. Le temps avait filé. Elle laça des chaussures d'hiver plates, mit son imperméable et prit son sac à main. Elle y rangea ses clés, son porte-monnaie et le reçu du prêteur sur gages.

Au moment de sortir de l'appartement, elle s'arrêta sur le palier, se rappelant soudain quelque chose. La petite poche en velours avec la perle était bien au chaud dans un tiroir de sa table de nuit. Elle ne pouvait pas partir sans elle. Elle lui servirait peut-être de porte-bonheur. Car Aphroditi nourrissait l'espoir de ne pas avoir à revenir.

Elle rouvrit la porte, la récupéra et partit.

Aphroditi était consciente de prendre un énorme risque en se rendant dans cette partie de l'île, sous occupation turque, et elle connut un bref moment de doute. N'était-ce pas injuste pour le bébé qu'elle portait ? La certitude de partir en mission pour retrouver le père de son futur enfant fut la seule chose qui l'empêcha de renoncer.

Il était 16 heures et elle devait retrouver son accompagnateur à la tombée de la nuit. Elle était amplement en avance, ce qui ne l'empêchait pas de craindre d'être en retard. Quelque chose lui disait que le prêteur sur gages ne se montrerait pas compréhensif.

La peur et l'excitation se mêlaient en elle.

Les rues n'étaient pas éclairées, et elle devait veiller à ne pas trébucher sur un pavé descellé ou un bloc de pierre tombé d'une maison. Tout en cheminant d'un pas mal assuré, elle s'avisa que les chaussures qu'elle avait choisies lui donnaient l'impression d'avoir des bateaux aux pieds.

Rares étaient les passants. Un groupe de soldats grecs postés à un angle ne parurent pas la remarquer. Réunis en cercle, ils fumaient et riaient, entièrement absorbés par la blague que l'un d'eux racontait. Elle croisa une mère avec deux jeunes enfants. Ils avaient l'air pauvres, mais elle remarqua que la fillette portait une miche de pain. Ses arômes chatouillèrent les narines d'Aphroditi lorsqu'elle les croisa. Elle sentit soudain la faim, et il était trop tard pour y remédier. Sa pâtisserie préférée n'était pas loin, mais ce n'était pas le moment d'y aller.

Elle atteignit enfin sa destination. Il n'y avait pas de lumière dans la boutique et quand elle constata que le panneau dans la vitrine avait été retourné pour indiquer : *Kleisto* – fermé –, elle dut avaler des larmes.

Durant quelques minutes, elle fit mine d'examiner les articles dans la vitrine sombre. S'y entassaient pendules, montres, cadres en argent, icônes, radios et autres biens autrefois chéris par leurs propriétaires, qui ne formaient plus que ce gigantesque bric-à-brac.

Elle était seule dans la rue.

Elle imagina ses aiguës-marines entreposées quelque part à



l'intérieur de la boutique, à moins qu'elles n'aient déjà été vendues. L'heure n'était pas à la sentimentalité, cependant elle se demanda si elle s'était fait avoir. Tout ce dont elle disposait était un bout de papier.

Un instant plus tard, elle entendit une jeep. En se retournant, elle constata que le véhicule s'était arrêté presque à côté d'elle. La vitre était baissée et un homme l'apostropha d'un ton bourru.

— Papacosta ?

Elle acquiesça.

— Montez.

Plus personne ne lui ouvrait la porte ces derniers temps. Elle avait encore parfois du mal à s'y faire. Le conducteur avait laissé le moteur tourner, et à l'instant où elle fut assise sur le siège passager il repartit. Sans le moindre préambule, il l'informa du déroulement de leur voyage. Il avait l'air Grec plus que Chypriote.

— Voilà ce qui va se passer. Je vous conduis à un carrefour à une quinzaine de kilomètres de Nicosie. Quelqu'un vous récupère là-bas et se charge de la trentaine de kilomètres suivants. Ensuite, vous serez emmenée à pied...

— À pied ? Mais...

— Ce n'est pas loin. Et vous ne serez pas seule, s'impatiente-t-il. Enfin, avec un peu de chance, il y aura quelqu'un aux barbelés.

« Avec un peu de chance. » C'était si désinvolte... Que pouvait-elle dire néanmoins ? Quel choix avait-elle à présent ?

Elle serra son sac à main contre elle. La jeep avait déjà atteint les faubourgs de la ville et la route de gravier était pleine de cahots, pire que dans le souvenir d'Aphrodit. Elle tenta de voir si le paysage avait changé, néanmoins elle ne distinguait pas grand-chose dans l'obscurité. Ils étaient constamment secoués, et le conducteur faisait régulièrement des embardées pour éviter une fondrière. Il lui avait bien laissé entendre qu'il n'avait aucune envie de discuter avec elle. La plupart du temps, il observait la route par la vitre sur le côté plutôt que par le pare-brise, ce qui la terrifiait.

Ils ne croisèrent aucune voiture et, au bout de ce qui parut une éternité à Aphrodit, s'arrêtèrent. Il tira sur sa cigarette. Aphrodit se tourna vers lui pour obtenir des explications, remarquant pour la première fois qu'il n'avait pas l'air d'avoir plus de dix-huit ans. Sans un mot, il lui signifia d'un mouvement de la tête que quelqu'un

attendait sur le bas-côté. Sa grossièreté était sans bornes.

Elle ouvrit sa portière, fit basculer ses jambes dans le vide et sauta à terre. L'autre véhicule avait ses phares éteints et son moteur était coupé. Il ne semblait y avoir personne à l'intérieur.

Elle se dirigea vers lui avec nervosité, le cœur battant à tout rompre. La jeep était déjà repartie. En approchant elle discerna une silhouette derrière le volant. L'homme dormait à poings fermés. Elle cogna à la vitre et il se réveilla en sursaut. Sans même un regard pour elle, il lui reprocha son retard. Ayant remis son sort entre les mains de ces gens, elle n'était pas en position de protester.

Ce chauffeur était encore plus mal luné que le précédent. Avare de mots, il marmonnait continuellement des injures dans sa barbe. C'était un Chypriote.

— Vous avez déjà emmené d'autres personnes à Famagouste ? s'enquit-elle avec anxiété.

— Non, cingla-t-il. Personne ne veut aller là-bas. C'est trop dangereux.

Cette partie du voyage lui parut encore plus longue. Les cigarettes du conducteur lui donnaient la nausée et elle fut infiniment soulagée de sentir enfin la voiture ralentir.

— Vous descendez là, dit-il en relevant le frein à main.

— Mais il n'y a personne ici !

— En tout cas, moi, je ne vais pas plus loin, asséna-t-il avec calme.

Aphroditi se demanda combien d'intermédiaires avaient été payés sur ses bijoux. À l'évidence, la sollicitude n'était pas comprise dans le tarif.

— Enfin, je ne vais pas rester plantée là au milieu de nulle part, dit-elle, déterminée à masquer son inquiétude.

— Je n'attendrai pas. Ce n'est pas ce qui a été convenu.

— Je croyais que quelqu'un était censé m'accompagner à pied.

— Vos petits arrangements ne me regardent pas, la rabroua-t-il. On m'a dit de vous conduire ici, et c'est ce que j'ai fait.

L'idée de rester seule dans cet endroit désert emplissait Aphroditi de terreur. Elle s'appêtait à renoncer à son projet et à lui demander de la raccompagner à l'endroit où ils s'étaient retrouvés.

— Voici Famagouste, lui dit-il en pointant l'index. Vous pouvez marcher d'ici.

Par la vitre, elle aperçut les contours menaçants d'une ville. Elle ne

s'était pas rendu compte qu'ils étaient aussi près. Elle était chez elle. Le lieu qu'elle avait tant aimé, plongé dans le noir.

Puis elle remarqua une silhouette qui approchait. Un homme. Il paraissait surgir de nulle part. Mince, de taille moyenne. L'espace d'une seconde, elle crut que c'était Markos. Il venait à sa rencontre ! Elle posa une main sur la poignée de la portière, prête à courir dans ses bras. Un instant plus tard, elle constata son erreur. Il ne ressemblait en rien à l'homme qu'elle aimait. Ils ne partageaient pas un seul trait commun.

— Ça doit être votre guide, observa le chauffeur.

Elle descendit de voiture et sans un mot claqua la portière.

Maintenant qu'il était tout près, Aphroditi se demanda comment elle avait pu imaginer qu'il s'agissait de Markos. Du même âge que lui, l'homme était plus trapu, et elle remarqua qu'il lui manquait plusieurs dents. Il avait une expression figée, la bouche étirée par un sourire crispé. Les trous noirs entre ses dents lui donnaient un air sinistre.

Elle se rendit aussitôt compte qu'il ne parlait pas grec et les quelques mots d'anglais qu'elle essaya n'eurent pas plus d'effet.

— Famagouchte ? demanda-t-il avec un chuintement étrange dû à l'absence de dents de devant.

Comme si elle pouvait vouloir aller ailleurs, songea-t-elle. Elle opina du chef.

Ils cheminèrent côte à côte. Malgré les ampoules que lui causaient ses chaussures, Aphroditi suivait la cadence avec détermination. La ville se dressait devant eux, de plus en plus grande, et elle commença à pouvoir distinguer les divers bâtiments, les immeubles bas et les maisons individuelles.

Le paysage alentour était plat. Ils dépassèrent quelques ruines et des fermes désertes, plongées dans le noir. Il était environ minuit, et la température avait chuté. Elle regretta de ne pas porter un manteau plus épais. Ils avaient beau marcher d'un bon pas, elle se mit à frissonner. La peur prenait possession d'elle.

Elle ne remarqua la présence des barbelés que lorsqu'elle fut à une centaine de mètres. Elle se tourna vers son guide pour voir sa réaction et constata qu'il ne marquait aucune surprise. Il sortit des cisailles de sa poche.

Le silence était lourd. Elle se souvint de ses derniers instants ici, quand tout le monde prenait la fuite : le bruit des moteurs, des

klaxons, les hurlements, le rugissement de l'avion dans le ciel. À présent il n'y avait rien. Rien que le martèlement de son cœur.

À gestes vifs et efficaces, il coupa les barbelés et leur ménagea un passage, sans se soucier de rapprocher les fils après. Ils repasseraient sans doute par le même chemin au retour. Elle entendit alors des voix. Turques.

Son guide l'agrippa par le poignet. D'instinct, elle se libéra, désorientée et paniquée. Jusqu'à présent, il lui avait paru moins brusque dans ses manières que les deux conducteurs, et il lui fallut un moment pour comprendre qu'il ne cherchait pas à lui voler sa montre. Il se contentait de montrer l'objet puis de donner des coups dans le vide, comme pour lui dire quelque chose.

Il mimait un message, tapotant le cadran et dressant deux doigts. Elle comprit qu'elle devrait être de retour deux heures plus tard. Elle comprit aussi que les voix qu'elle avait entendues approchaient et que l'homme édenté la confiait à quelqu'un d'autre.

Deux soldats turcs apparurent soudain, flânant. Aphroditè découvrit alors que son guide s'était déjà volatilisé. Elle dut faire un effort surhumain pour rester debout. Elle avait l'impression que ses jambes risquaient de se dérober sous elle.

L'un des soldats, les bras croisés avec mépris, la détailla de la tête aux pieds sans un mot. Il était costaud et moustachu. L'autre, un peu plus grand et avenant, alluma une cigarette et tira longuement dessus avant de s'adresser à elle en grec. Elle voulut y voir un bon signe.

— Que venez-vous faire ici ?

C'était la seule question importante, pourtant elle ne s'était pas attendue à ce qu'on la lui pose. Elle ne pouvait pas répondre la vérité, mais elle devait dire quelque chose.

— Je veux voir notre hôtel.

— Notre hôtel..., répéta-t-il.

L'autre soldat s'esclaffa. Aphroditè se rendit compte qu'il comprenait le grec aussi, et il répéta les mêmes mots d'un ton moqueur. C'était l'ambiguïté de ce « nous » qui les réjouissait visiblement.

— Dans ce cas, allons à notre hôtel, madame...

Leur sarcasme dédaigneux constituait une menace en soi, et pourtant ce ne fut que lorsque l'un d'eux la prit par le bras, et l'entraîna, qu'elle sentit la terreur la gagner.

— Et si nous descendions vers la mer ?

Aphroditi hocha la tête. Elle devait retenir ses larmes à présent. Quoi qu'il advienne, il ne fallait pas qu'elle trahisse sa peur. Le second soldat se plaça de l'autre côté et ils avancèrent bras dessus bras dessous, comme les meilleurs amis du monde, alors qu'ils la dominaient tous deux et avaient une foulée bien plus longue que la sienne. Elle peinait à suivre le rythme, les pieds en sang.

— *Parakalo*, s'il vous plaît, implora-t-elle tout bas. Vous allez trop vite pour moi.

Les soldats se parlèrent en turc mais ne ralentirent pas pour autant. Ils firent mine de ne pas l'entendre.

Prise en étau entre eux deux, Aphroditi jetait des regards aux rues délabrées. De mauvaises herbes poussaient entre les pavés et les boutiques étaient à l'abandon. Elle n'avait pas assez de temps pour tout observer. Ce n'était pas sa ville. Elle ne reconnaissait pas cet endroit. Il avait perdu son âme.

À plusieurs reprises, ils croisèrent d'autres groupes de soldats et s'arrêtèrent quelques minutes. La panique d'Aphroditi était alimentée par sa méconnaissance de la langue turque. Si seulement elle avait été plus assidue et ne s'était pas contentée des bases, elle aurait été moins déboussolée.

À Nicosie son apparence était peut-être une source de honte et de gêne, toutefois ici elle se félicitait d'avoir, grâce à ses vêtements informes, tout de la femme sans âge et quelconque. La curiosité de la plupart des militaires qu'ils croisaient était piquée par cette Chypriote inélégante, avec son imperméable miteux et son foulard sur la tête, mais ça ne durait pas et ils l'ignoraient très vite.

Ils semblaient avoir tout le loisir de discuter, allumer des cigarettes et faire circuler une bouteille de whisky. Ils n'attendaient aucune action. À l'évidence, ils ne patrouillaient dans ces rues désertes que pour la forme, où ils ne croisaient que des rats et des souris. L'ivresse ne les empêcherait pas d'accomplir leurs très rares devoirs.

Ce qui inquiétait le plus Aphroditi, c'est qu'elle n'avait que deux heures dans la ville. Les minutes filaient, et il serait dangereux de le souligner. Quand le premier des hôtels apparut dans leur champ de vision, le plus grand des soldats lui demanda :

— Où est notre hôtel, alors ?

Le moustachu s'adressa à elle avec davantage d'agressivité.

— *Pou ?* répéta-t-il. Où ?

Une pensée fugitive lui traversa l'esprit : peut-être valait-il mieux ne pas les conduire au Sunrise, car ils risquaient de s'imaginer qu'elle avait encore plus d'argent. Elle écarta cette idée, toutefois. Elle n'avait pas fait tout ce chemin pour renoncer si près du but. Le mince espoir de revoir Markos, ou même de comprendre ce qu'il lui était arrivé, ne cessait de l'animer. Il lui donna le courage nécessaire pour ne pas tomber à genoux et implorer les soldats de la reconduire aux barbelés.

— Il s'appelle le Sunrise. Il est au bout de la page.

Pendant quelques minutes, les soldats baragouinèrent entre eux. Elle perçut un changement d'humeur.

Même avec leur pas soutenu, Aphrodisi savait qu'ils en avaient pour dix minutes de marche. La seule chose qui lui avait permis de continuer à bouger les pieds était la foi, pourtant à mesure qu'elle découvrait l'état de la ville, et qu'elle comprenait que personne ne pouvait encore y vivre, ses dernières forces commençaient à la désertir. Ils descendirent l'avenue Demokratias, puis la rue Ermou, où les vitrines autrefois éclatantes de ses boutiques préférées étaient en mille morceaux. Tout ou presque avait été détruit.

Quand ils atteignirent l'enfilade d'hôtels, elle constata que certains avaient des fenêtres cassées. Elle se demanda si c'était une conséquence des bombes ou des pillages.

À distance, elle distingua le Sunrise. Il était toujours debout, apparemment intact, et sinistre dans le noir. Elle était si près à présent, à une centaine de mètres environ. Elle s'étonna que l'espoir et l'excitation s'accompagnent d'un tel regain d'énergie.

Les soldats s'arrêtèrent devant une petite pension de famille en face des hôtels.

— C'est l'heure de notre pause, l'informa le plus grand, des amis à nous vont vous conduire où vous voulez aller...

C'était la quatrième fois qu'elle changeait de mains, cependant son expression de désarroi ne sembla guère les ébranler. Deux autres soldats approchèrent. Ils étaient plus âgés que les premiers. Leurs cheveux crépus étaient parsemés de gris. L'un d'eux portait un pardessus sur son uniforme.

À plusieurs mètres, elle sentit leur haleine alcoolisée. L'un d'eux lui souleva le menton. Elle sentit ses ongles pointus. Il fit une remarque en turc et les autres éclatèrent de rire.

Les deux premiers soldats devaient leur avoir expliqué où elle souhaitait se rendre, et leurs remplaçants prirent la direction du Sunrise. Elle leur emboîta le pas avec docilité. Elle supposa qu'ils ne parlaient pas un mot de grec.

Sur le toit de l'hôtel, Vasilis et Halit étaient de surveillance. Quelques jours plus tôt, ils avaient remarqué que des soldats s'étaient installés dans une pension de famille, juste à côté. Markos avait insisté pour qu'ils augmentent la durée des tours de garde.

Ils avaient le ventre plein de bonne nourriture, et Vasilis avait dégusté du vin de la cave de l'hôtel. Ils parlaient pour rester éveillés ; au cours des derniers mois, ils s'étaient presque tout dit de leurs existences passées. Ils n'en restaient pas moins vigilants, prenant leur mission très au sérieux. L'hôtel voisin avait beau leur cacher une partie de la rue, ils suivaient toujours de près les mouvements des militaires.

— À quelle fréquence les taillais-tu ? venait de s'enquérir Halit, tout en jouant avec son *tespih*.

Vasilis était en train d'arroser les plants de tomates qu'ils faisaient pousser sur le toit. Son verger restait son sujet de conversation préféré, et si Halit avait abandonné le sien lorsqu'il avait quitté Maratha, il rêvait de cultiver à nouveau des arbres un jour.

Vasilis répondit à la question de son compagnon :

— Eh bien, ça dépendait des précipitations...

— Regarde ! souffla Halit en l'interrompant. En bas !

Trois silhouettes arrivèrent de la gauche et s'arrêtèrent devant les grilles de l'hôtel.

— Tout est fermé, Halit, personne ne peut entrer.

— Je sais que cet endroit est une vraie forteresse, mais...

— Ne t'inquiète pas, mon ami. Papacosta a tout prévu.

Une seconde s'écoula.

— Passe-moi les jumelles, dit Halit. Quelque chose me chiffonne.

La note d'anxiété dans sa voix était perceptible.

Quelque temps auparavant, Hüseyin était rentré avec une paire de jumelles ramassée dans la rue. Elle appartenait à l'armée et était assez puissante pour leur permettre de voir les visages, même dans le noir.

— Deux soldats, annonça Halit. Et une femme.

— Une femme ? Tu es sûr ?

— Regarde !

Vasilis constata qu'il y avait en effet une femme encadrée par les deux militaires. Ils semblaient l'ignorer. Il s'écarta du rebord du toit, de peur d'être vu. Halit conservait son calme. Immobile, il suivit leur progression.

Aphroditi se rendit compte qu'ils étaient presque au Sunrise. L'hôtel lui paraissait si étranger, les barreaux qui l'entouraient si hostiles. Elle n'avait jamais vu le portail fermé. Haut de près de deux mètres cinquante, il était impossible à escalader. L'entrée principale du bâtiment était aussi protégée par sa grille, et Aphroditi nota que celle-ci n'avait pas été forcée.

Toujours flanquée des soldats, elle observait les fenêtres d'un noir impénétrable. Ils discutaient au-dessus de sa tête. Si seulement elle avait pu comprendre ne serait-ce qu'un mot...

Dissimulé dans les ombres, Halit fit le point sur les trois silhouettes. Il avait du mal à distinguer leurs traits à cause des barreaux devant leurs visages.

Aphroditi songea que si elle réussissait à leur faire faire le tour de l'hôtel, ils trouveraient peut-être le moyen d'entrer par la façade côté mer. Ne parlant pas leur langue, il ne lui restait qu'à pointer le doigt. Tant qu'elle ne serait pas à l'intérieur, sa mission n'aurait servi à rien.

L'un des militaires se pencha vers elle et lui dit quelque chose. Son visage n'était qu'à quelques millimètres de celui d'Aphroditi ; le mélange suffocant d'haleine fétide et de sueur âcre lui souleva le cœur. Elle eut un mouvement de recul qui le mit hors de lui. L'empoignant par le bras, il l'éloigna brutalement de la grille. Sans prévenir, son indifférence apparente s'était transformée en agressivité. L'autre soldat criait également. Il cracha juste à ses pieds. Sans la lâcher, le premier soldat l'entraîna dans la ruelle qui longeait l'hôtel. C'était là qu'elle avait voulu aller, mais pas comme ça...

Halit vit le trio disparaître. Il avait entendu les hommes hurler. Leurs cris étaient montés jusqu'au toit.

— Je ne sais pas qui c'est, dit-il, j'aimerais pouvoir l'aider.

— C'est impossible, lui répondit Vasilis, ça nous mettrait tous en danger.

— Nous devons prévenir Markos et Hüseyin ! Ils doivent être avertis de la présence de soldats aussi près.



— Vas-y ! Je reste là. Donne-moi les jumelles !

À l'insu de tous, Markos était sorti cette nuit-là. Lorsqu'il arriva devant l'hôtel, par la rue principale, les militaires s'étaient déjà engouffrés dans la ruelle. Leurs éclats de voix l'avertirent de leur présence, et il comprit qu'il ne pouvait pas rentrer. Il se reprocha d'avoir laissé la sortie de secours entrouverte.

Il se réfugia dans la rue en face du Sunrise et s'accroupit sous un porche. De sa cachette, il apercevait la ruelle. Les deux soldats qui s'y trouvaient n'étaient pas seuls. Une troisième personne, plus petite, les accompagnait. Pas un enfant, sans doute une femme. Prise en tenailles, elle n'était plus libre de ses mouvements. Ses pieds raclaient le sol. Ils la traînaient de force.

Un hurlement retentit alors.

Vasilis l'entendit aussi, depuis le toit. Aphroditi s'époumonait de toutes ses forces. En grec. En anglais. Pour le cas où quelqu'un, n'importe qui, pourrait l'entendre.

Halit avait frappé aux portes de Markos et de Hüseyin. Il ne voulait pas réveiller les femmes et avait donc donné des coups discrets. Hüseyin avait aussitôt ouvert, mais ils n'obtinrent aucune réaction de Markos. Hüseyin laissa son père en plan, montant les marches quatre à quatre jusqu'au toit.

— Tu ne les verras pas d'ici, lui murmura Vasilis. Ils sont juste en dessous de nous.

Les hurlements de la femme continuaient à résonner. Ils ne tardèrent pas à être remplacés par de bruyants sanglots inarticulés qui parlaient d'eux-mêmes.

Cette voix... Markos sentit son ventre se serrer. Il connaissait cette voix. Quelque chose dans les intonations de la femme lui certifiait qu'il s'agissait d'Aphroditi, pourtant la personne qu'il avait aperçue brièvement, avant qu'elle ne soit attaquée par les militaires, ne ressemblait en rien à la femme dont il gardait le souvenir.

Les soldats n'avaient pas emmené Aphroditi très loin. La plaquant contre le mur en béton brut du Sunrise, ils la violèrent sauvagement. À bout de forces, elle cessa de crier. Elle n'avait plus le courage de se battre.

Hüseyin prit les jumelles des mains de Vasilis. Il ne pouvait pas voir la ruelle, mais un autre mouvement avait attiré son regard. Dans la rue en face de l'hôtel. Un pan de chemise blanche. Il fit le point.

Là, tapi sous un porche, un homme suivait la scène. Markos.

Une rage inconnue s'empara de Hüseyin. Toute rationalité le déserta. Il rendit les jumelles à Vasilis, puis s'élança vers l'escalier. Un Halit pantelant en atteignait tout juste le sommet quand il vit son fils le dépasser à toute allure, sans la moindre explication.

Aphroditi était affalée contre le mur du Sunrise. Les deux violeurs se retrouvaient face à un dilemme. Ils ne pouvaient pas la laisser là. Ils devaient la rendre à leur contact. Sans cela, ils l'auraient sans doute achevée sans hésiter. Les endroits où se débarrasser d'un corps ne manquaient pas. Pourtant s'ils la tuaient, trop de gens risquaient de poser des questions. Et ils ne voulaient pas risquer de perdre la somme promise.

Alors qu'elle ne comprenait toujours pas un mot, Aphroditi devina qu'ils se disputaient à son sujet. Ils la relevèrent. Par miracle, son imperméable était resté boutonné, et sa ceinture nouée.

Au moment où il s'élançait dans la ruelle, par la sortie de secours, Hüseyin vit que les soldats traînaient ce qui évoquait une grande poupée de chiffon molle. Il arrivait trop tard. À cet instant, il reprit ses esprits. S'il trahissait sa présence maintenant, il mettrait en danger les vies de deux familles, peut-être pour rien. Son cœur battait à tout rompre, conscience et sens du devoir se livrant bataille en lui. Il se plaqua contre la façade. Il portait une chemise de nuit claire, ce qui le rendait facilement repérable.

Markos finirait par emprunter la ruelle pour rentrer dans l'hôtel. Que faisait-il dehors à cette heure ? Hüseyin réprima un frisson en imaginant ce qui serait arrivé si les soldats avaient poussé jusqu'au bout de l'étroit passage et découvert la porte entrouverte. Affronter Markos était la dernière chose qu'il souhaitait, il rebroussa donc chemin.

Markos s'était efforcé de rester caché, mais à l'idée que la femme qu'il avait vue était peut-être Aphroditi il ne put se retenir de s'avancer d'un pas.

Les soldats tiraient la femme derrière eux, ce qui leur demandait moins d'efforts qu'à l'aller. Ils regagnèrent en cadence leur pension de famille, sans se rendre compte qu'ils étaient observés par un homme.

Aphroditi elle-même était à peine consciente. Elle écartait à peine les paupières, enflées par les coups impitoyables de ses agresseurs, et se demanda si elle allait enfin connaître un moment de répit. Était-ce

la vision du paradis que les artistes s'échinaient à peindre et les poètes à décrire ? Le viol était terminé... La lune brillait... Markos était là... Il passait ses doigts dans ses cheveux... Oui, c'était bien Markos. Elle voulut prononcer son nom, or aucun son ne franchit ses lèvres. Ayant satisfait sa curiosité, Markos se retira à nouveau dans les ombres.

Dans sa précipitation pour rentrer, Hüseyin avait buté sur un obstacle et manqué de s'étaler par terre. Se baissant pour dégager son pied, il sentit la bandoulière d'un sac. Il le ramassa et l'emporta avec lui à l'hôtel. Il fila directement sur le toit pour parler à son père et Vasilis.

— Ils sont partis, les informa-t-il.

— Je me demande qui elle était... Tu l'as vue ? s'enquit Vasilis.

— Pas très bien. Je ne sais même pas si elle a survécu.

— La pauvre, murmura Halit. Ces salopards... Une femme sans défense.

— Tu ne dois rien dire à ta mère, à Maria ou à Irini, souligna Vasilis avec emphase. Sous aucun prétexte.

— Bien sûr.

— Elles en mourraient de peur, ajouta Halit.

— Qu'est-ce que tu tiens à la main ? s'étonna Vasilis.

— Je l'ai ramassé dans la ruelle. Je suppose que c'est le sac à main de la femme.

— Il contient quelque chose ? lui demanda Halit. Il pourrait nous renseigner sur son identité.

Hüseyin ouvrit la fermeture éclair et vida son contenu. Un porte-monnaie, une clé et une petite pochette en velours. À l'intérieur du porte-monnaie se trouvaient quelques billets et une poignée de pièces. Il renversa la pochette au-dessus de sa paume et un objet y tomba. Les trois hommes se penchèrent pour voir de quoi il s'agissait.

— Vous avez déjà vu une perle aussi minuscule ? lança Halit.

Hüseyin la rangea avec soin. Rien dans le sac ne permettait d'identifier sa propriétaire.

— Bon, je vais aller me recoucher, annonça-t-il.

Il se détourna avant que les deux hommes puissent remarquer les larmes qui embuaient ses yeux. Le garçon ne pouvait s'empêcher de se répéter qu'il avait échoué en ne sauvant pas cette inconnue. Il était furieux contre lui-même, mais il en voulait encore plus à Markos Georgiou.

— *Allah belanı versin*, maugréa-t-il. Sois maudit, Markos Georgiou.

Hüseyin sombra dans un sommeil profond, peuplé de cauchemars et de bruit. Le sac d'Aphroditi était posé sur sa table de nuit.

Le lendemain matin, il descendit directement à la cuisine, où il fut accueilli par le parfum des miches chaudes. Mehmet, Vasiliki et Markos faisaient de l'escrime avec des cuillères en bois à long manche. Hüseyin s'assit en face de Markos et l'observa à la dérobée. Il ne réussit pas à avaler la tartine de confiture quotidienne, et les puissants effluves du café noir lui soulevèrent l'estomac.

À la minute où il apparaissait le matin, Markos devenait le centre de l'attention. Le boute-en-train de la bande. Ce n'était pas seulement dû à sa constante bonne humeur. Il avait toujours quelque chose à dire à chacun. Hüseyin se demanda s'il se paraît de ses charmes au réveil comme d'autres hommes enfilaient un pantalon et une chemise. Il se rendit compte que Markos Georgiou était un acteur accompli. La façon qu'il avait de s'intéresser à ceux qui l'entouraient relevait du calcul.

Ce matin-là, il avait jeté son dévolu sur les enfants, avec application. Le temps qu'il passait à jouer avec Mehmet était un moyen de gagner les faveurs d'Emine et aussi de Halit, sans doute. Ça fonctionnait. Hüseyin le lisait dans leurs yeux.

C'était le même homme qui, pas plus tard que la veille, avait assisté au viol d'une femme sans rien tenter pour la sauver.

Les soldats avaient traîné Aphroditi jusqu'à la pension de famille et l'avaient poussée dans une jeep. Les deux plus jeunes, qui l'avaient escortée plus tôt dans la soirée, réapparurent et la conduisirent aux barbelés. La douleur physique s'empara progressivement d'elle. C'était la seule chose qui lui disait qu'elle était en vie. Il n'y avait plus ni hallucinations ni délire pour mettre la souffrance à distance. Le moindre soubresaut de la voiture, le moindre cahot de la route envoyaient des décharges abominables dans chacun de ses membres et muscles.

Elle ne remarqua rien pendant le trajet du retour. Tous sentiments de danger, d'inquiétude et d'impatience s'étaient envolés. Elle ne se souciait plus de savoir où elle allait ni d'où elle venait. Peu importait qu'elle soit morte ou vivante. Cette neutralité émotionnelle lui interdisait tout désespoir. Peut-être serait-ce le moyen pour elle de survivre dorénavant : ne plus rien éprouver.

À plusieurs reprises lors de son calvaire, elle avait pensé au bébé, cependant l'engourdissement de ses émotions l'empêchait à présent de le faire. Peut-être était-ce une autre conséquence de cette mort consciente dont elle faisait l'expérience.

Elle fut escortée, au retour, par les mêmes hommes qu'à l'aller. Pour la dernière étape du voyage, le Grec bourru fuma cigarette sur cigarette. Il remarqua néanmoins qu'elle n'était pas bien et lui tendit une bouteille d'eau. Ce geste fut, pour Aphroditi, d'une bonté presque intolérable. Elle l'accepta néanmoins et but.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? lui demanda-t-il.

Terrassée par la honte, elle ne put répondre. Elle sentait qu'elle avait les yeux et les lèvres enflés, et son imperméable était noir de saleté, mais peut-être ne pouvait-il pas le voir dans la nuit. À cet instant, seulement, elle se rendit compte qu'elle avait perdu ses

chaussures et son sac.

Il lui aurait été impossible de marcher depuis la boutique du prêteur sur gages jusque chez elle, elle demanda donc au chauffeur de la déposer plus près de son immeuble. Comme il se rendait en centre-ville, il ne put refuser.

Il la laissa au bout de la rue de ses parents. Elle réussit à descendre et gagna l'entrée de l'immeuble en boitillant. Sans son sac à main, elle n'avait ni porte-monnaie, ni clé, ni perle.

Un doux son lui parvint du balcon au-dessus de sa tête. Le chant du canari, joyeux, mélodieux, insouciant. Il était 6 heures du matin et l'oiseau donnait un concert privé en l'honneur de cette nouvelle aube. Il savait que Kyria Loizou ne tarderait pas à venir le nourrir. Dès qu'elle aperçut Aphroditi sur le trottoir, comme changée en statue de sel, elle se précipita à sa rencontre.

— J'ai perdu ma clé, susurra-t-elle faiblement.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Kyria Loizou en dissimulant son effroi devant l'état de la jeune femme. Vos parents ont toujours veillé à m'en laisser un double. Et ils avaient le mien aussi. Je suis sûre de pouvoir mettre la main dessus.

Elle prit Aphroditi par le bras. Elle dénicha la clé dans une vieille boîte et conduisit sa voisine chez elle.

— Retirons ces vêtements sales, lui dit-elle. Et je pense qu'il faudrait nettoyer ce visage, aussi.

Aphroditi s'assit et, avec une grande douceur, Kyria Loizou l'aida à se déshabiller. Elle n'était même pas capable de déboutonner toute seule son imperméable. Elle avait plusieurs doigts fracturés. Elle se laissa faire telle une enfant. Sous le manteau sale, la gentille voisine découvrit une robe déchirée et tachée de sang.

— Ma pauvre chérie, répétait-elle sans arrêt, mon pauvre petit chat.

Ce ne fut que lorsque Aphroditi fut en sous-vêtements que Kyria Loizou prit la véritable ampleur de ses blessures. Les hématomes sur ses épaules et son dos commençaient à virer du rouge au violet, et elle pouvait à peine ouvrir les yeux tant ses paupières étaient bouffies. Elle fut soudain saisie de violents tremblements incontrôlables. Quand Kyria Loizou la fit lever pour l'emmener à la douche, elle constata que le lit où elle l'avait assise était trempé de sang.

— Ma pauvre chérie, je crois que nous allons devoir appeler un

médecin.

Aphroditî secoua la tête.

— Non, dit-elle faiblement.

Elle avait senti le flot de sang tiède mais ne voulait pas avoir à répondre aux questions. Elle voulait juste avoir chaud, dormir et, peut-être, ne jamais se réveiller. Oh oui, un sommeil éternel. Voilà qui lui irait à merveille.

— Bon, allons prendre une douche alors.

Kyria Loizou trouva des serviettes propres et conduisit Aphroditî par la main. Elle était horrifiée par son état et ne s'autorisa pas à imaginer ce qui avait pu se produire. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'Aphroditî avait besoin d'une douche chaude. Elle voulait parer à ses besoins physiques avant de l'interroger. Munie d'une éponge et de savon, elle l'aïda à se laver avec beaucoup de délicatesse.

Le plus inquiétant était que la jeune femme parlait à peine. Elle donnait l'impression de ne rien ressentir. Elle ne protesta pas, ne poussa pas le moindre cri lorsque Kyria Loizou désinfecta ses plaies et lui pansa les doigts. C'était comme si elle n'était pas vraiment là, comme si ses pensées la retenaient ailleurs, comme si la petite flamme dans son regard avait été soufflée.

Après l'avoir essuyée, Kyria Loizou l'aïda à mettre une chemise de nuit et la coucha. Elle avait allumé le radiateur dans sa chambre. Pendant un temps, elle resta au chevet d'Aphroditî, qui paraissait absente, visiblement sous le choc.

— Vous êtes sûre pour le médecin ?

Aphroditî hocha la tête sans même la soulever de l'oreiller. Plus rien ne pouvait être fait pour sauver le bébé. Kyria Loizou lui avait préparé une infusion avec du miel et des herbes dénichées dans le placard de la cuisine. Aphroditî n'y avait pas touché.

— Quand rentre Kyrios Papacosta ? s'enquit-elle.

— Aujourd'hui, murmura Aphroditî.

Lorsqu'elle fut certaine que la jeune femme était endormie, Kyria Loizou descendit rapidement chez elle, le temps de faire à manger.

Ce fut l'odeur de la soupe qui tira Aphroditî de son sommeil, ainsi que le bruit de voix. L'une d'elles appartenait à Savvas. Elle referma les yeux, ne voulant pas répondre aux questions de son époux. Elle entendit Kyria Loizou l'informer qu'Aphroditî semblait avoir été victime d'un petit accident et qu'elle se remettrait vite. Savvas

traversa la pièce de son pas lourd pour s'approcher du lit, puis battit en retraite. Il claqua ensuite la porte de l'appartement. Peu après, Kyria Loizou fut de retour.

— Tout va bien ? murmura-t-elle.

Elle souleva les couvertures et nota que les draps devaient être changés à nouveau.

— Il y en a des propres dans le meuble de la salle de bains, lui souffla Aphroditè.

Avec une grande efficacité, Kyria Loizou refit le lit sans qu'Aphroditè ait à se lever.

— J'ai été infirmière autrefois, lui expliqua-t-elle.

Après avoir bien bordé les draps, elle lui remit un thermomètre.

— Je veux que vous preniez votre température. Si elle a monté, nous devons appeler un médecin. Sinon...

— Merci pour votre gentillesse.

— Ce n'est rien, ma chérie. Si vous avez besoin de parler, je suis là pour vous écouter. Dans le cas contraire, je comprends très bien. Ce qui est arrivé est arrivé, rien n'y changera rien.

Elle plia les draps imbibés de sang.

— Je vais les emporter chez moi pour les laver, annonça-t-elle avant de regarder le thermomètre. C'est bon, conclut-elle en rabattant la couverture sur elle.

Après s'être affairée quelques minutes dans la chambre, elle ajouta, d'un ton neutre :

— J'ai fait une fausse couche, moi aussi, et je sais qu'il est important de continuer à se nourrir. Je vais vous monter quelque chose.

Pendant que Kyria Loizou bordait Aphroditè, Emine changeait les draps du Sunrise. Elle avait pris l'habitude de le faire une fois par semaine. Elle avait calculé qu'avec les sept jeux prévus pour chacun des cinq cents lits, ils auraient du linge propre pendant plus de quinze ans. Ensuite, elle devrait s'attaquer à la lessive. Quinze ans. Ça lui paraissait si loin...

Alors qu'elle rangeait la chambre de Hüseyin et de Mehmet, elle remarqua un sac à main sur un fauteuil. Elle pensa d'abord qu'un client avait dû l'oublier, puis s'étonna de ne pas l'avoir repéré avant. Plus étrange encore, ce sac lui disait quelque chose. Aphroditè



Papacosta possédait le même – elle venait souvent avec au salon de coiffure.

Elle l'ouvrit et trouva un petit porte-monnaie brodé d'oiseaux. Le même que celui dans lequel Aphroditi avait pioché, plus de cent fois, une pièce pour Emine. Elle se mit à frémir : c'était si déstabilisant de voir un objet aussi familier ailleurs que dans les mains de son propriétaire...

Elle laissa le sac à sa place. Plus tard dans la journée, elle demanda à Hüseyin où il l'avait trouvé.

— Dans la rue.

— Mais où exactement ?

Il rougit. Les questions de sa mère le mettaient mal à l'aise. Croyait-elle qu'il l'avait volé ?

— Près de l'hôtel, dit-il.

— Et quand exactement ? Quand l'as-tu trouvé ?

— C'est important ?

— Oui. C'est très important.

— Écoute, maman, je ne voulais pas t'en parler...

— Quoi, mon chéri ? De quoi ne voulais-tu pas me parler ?

— Il appartient à une femme... Qui a été attaquée dans la ruelle près de l'hôtel.

— Quand ? Comment le sais-tu ?

— C'est arrivé la nuit dernière... Je suis descendu pour essayer de les arrêter, il était déjà trop tard. Ils l'emmenaient avec eux.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Emine avec effroi. Oh, mon Dieu...

— J'étais prêt à les tuer, je te jure. Mais c'est long de descendre du toit...

— Tu n'as rien à te reprocher, Hüseyin. Si tu t'en étais mêlé, nous aurions tous été en danger.

Voyant que sa mère pleurait, il passa un bras autour de ses épaules.

— Pauvre Aphroditi, sanglota-t-elle. La pauvre, la pauvre...

— Tu sais qui c'était ?

— Aphroditi Papacosta... Dieu sait pourquoi elle était revenue... Peut-être pour récupérer quelque chose. J'espère seulement qu'elle est ressortie de Famagouste en vie.

Cette révélation écoeura Hüseyin. C'était déjà grave que Markos ait assisté à cette agression en restant les bras croisés. Savoir que la

victime était la femme de son patron rendait son attitude encore plus choquante aux yeux de Hüseyin. Il alla chercher le sac et le tendit à sa mère.

— Tu peux le garder ?

Emine le prit avec autant de précaution que s'il était en porcelaine.

À présent qu'il connaissait l'identité de la victime, Hüseyin était encore plus déterminé à découvrir ce qui poussait Markos à s'absenter. Les nuits suivantes, il redoubla de vigilance.

Il était certain qu'une occasion se présenterait. Alors qu'il se déshabillait, un soir, il aperçut un mouvement sur la plage. Il pouvait simplement s'agir du reflet de la lune sur les vagues. Désobéissant aux directives de Markos, Hüseyin s'aventura sur le balcon, refermant sans bruit la porte coulissante derrière lui. Il ne voulait pas réveiller Mehmet.

Il y avait un homme au pied de l'hôtel. Impossible de douter de son identité : le clair de lune faisait ressortir sa fameuse chemise blanche. N'étaient-ils pas censés rester à l'intérieur après la tombée de la nuit ? Markos avait bien insisté sur ce point. La curiosité de Hüseyin fut davantage piquée lorsqu'il vit Markos s'éloigner en longeant la mer puis disparaître. Quand ils montaient la garde sur le toit, ils ne surveillaient que le côté rue : Markos savait qu'il passerait inaperçu en empruntant ce chemin.

Peut-être était-il juste sorti prendre l'air. Hüseyin décida de ne rien dire. Le lendemain soir, pourtant, il se posta sur le balcon et fit à nouveau le guet. Au bout de plusieurs heures, il baissa les bras. Il n'avait vu personne. La troisième nuit, la silhouette de Markos se détacha une nouvelle fois des ombres.

Hüseyin savait qu'il devait agir vite, et discrètement. Il rentra dans la chambre, constata que Mehmet dormait et sortit dans le couloir. Poussé par un mélange d'irritation et de curiosité, il dévala les marches deux par deux. Il devait rejoindre la plage avant que Markos ne se soit évanoui.

Sa bonne forme physique lui permit d'atteindre la sortie de secours en moins d'une minute. De là, il rejoignit le sable sans difficulté. Markos avait laissé des empreintes, et il prit soin de mettre ses pieds exactement aux mêmes endroits que lui.

La piste finit par le conduire hors de la plage, à une ruelle entre

deux hôtels. Au moment de s'y engager, Hüseyin aperçut Markos en ombre chinoise, à son extrémité. Le jeune homme devait redoubler de prudence maintenant. Les pavés n'étoufferaient pas le son de ses pas. Sans un bruit, il fila Markos dans les rues de Famagouste. Celui-ci effectuait plein de détours, avançant avec détermination et s'arrêtant à certains angles pour vérifier qu'il ne risquait pas de croiser un soldat turc.

Ils finirent par atteindre les faubourgs de la ville. Hüseyin n'avait pas été aussi près des barbelés depuis le jour où il les avait découverts. Il se cacha dans un jardin. De là, il pourrait observer Markos à sa guise.

Ce dernier prenait de grands risques en traversant une zone aussi dégagée. Si des militaires surgissaient, il serait arrêté. Hüseyin suivit ses mouvements avec agitation et incrédulité.

Markos jeta des coups d'œil furtifs alentour en atteignant la clôture. En quelques secondes, il écarta une section des barbelés, comme s'il y avait une ouverture, et passa de l'autre côté. Il veilla à remettre les fils en place pour camoufler ses traces. Hüseyin l'aperçut encore quelques instants, mais l'autre pressa le pas et ne tarda pas à être englouti par la nuit.

Le jeune homme n'avait aucune intention de le suivre. Pas ce soir en tout cas. Le chemin détourné emprunté par Markos l'avait conduit dans des rues où il ne s'était pas rendu depuis longtemps.

Il resta vigilant sur le trajet du retour, même s'il était distrait par ce qu'il voyait. Dans les principales artères, les boutiques avaient toutes subi un pillage systématique. Les mannequins dénudés, tels des cadavres froids, composaient des tableaux obscènes dans les vitrines. D'autres magasins avaient été vidés de leur contenu avec davantage d'ordre. Le centre-ville paraissait encore plus désert qu'auparavant. Une brise légère s'était levée, et quelques feuilles bruissaient dans les gouttières. La noirceur de cette nuit hivernale et la désolation de la ville lui glacèrent le sang.

Une bête noire, à longue queue, détala devant lui. Hüseyin réprima un frisson. Il détestait les rats. Il ne doutait pas que leur nombre dépassait amplement celui des humains désormais.

Il se pressa de rentrer au Sunrise, laissant la sortie de secours légèrement entrouverte, ainsi qu'il l'avait trouvée, puis courut à sa chambre.

Il se coucha mais ne réussit pas à s'endormir. Que pouvait bien fabriquer Markos ? Hüseyin était aussi choqué que déconcerté.

Il resta sur ses gardes les nuits suivantes. Dès qu'il repérait Markos sur la plage, il se précipitait au rez-de-chaussée pour le prendre en filature. Les premières fois, Markos franchit à nouveau les barbelés et disparut de l'autre côté.

Le jour, Hüseyin n'avait pas manqué de noter que Markos descendait parfois au Clair de lune. Il remontait souvent avec une bouteille de whisky pour Vasilis, ou un cigare pour Halit, ce qui n'empêcha pas le garçon de s'interroger sur ses activités en sous-sol. Les portes restaient toujours fermées à double tour.

Il arrivait que Markos sorte au vu et au su de tous, en plein jour, pour aller au ravitaillement – le bébé avait besoin de couches, entre autres. Lors de l'une de ses excursions, Markos mit la main sur un autre journal, le *Phileleftheros* cette fois. On y relatait les atrocités commises contre les Chypriotes grecs. Au cours des derniers jours, les deux familles avaient discuté d'un éventuel départ, et la découverte des violences qui continuaient à faire rage à l'extérieur de leur demeure luxueuse étouffa le projet dans l'œuf. Une nouvelle vague de panique s'empara d'eux tous.

S'ils ne gardaient pas l'œil sur le calendrier, la radio pouvait leur rappeler la date. Ils célébraient les fêtes religieuses pour briser la monotonie du quotidien. Kurban Bayramı, la fête du sacrifice, avait lieu début décembre cette année-là. En temps normal, les Özkan auraient tué un agneau.

— Nous aurions aussi acheté de nouveaux vêtements aux enfants, expliqua Emine à Irini. Enfin, au moins, ici, on n'en manque pas !

— D'agneau, si, en revanche, regretta Hüseyin, pensant aux délicieuses tranches de viande juteuse qu'ils auraient dévorées.

Peu après, Irini entreprit de préparer les traditionnels biscuits de Noël, les *melomakarona*, imbibés de miel, fourrés de dattes et de noix.

— Ils sont fameux, approuva Emine en mangeant son troisième. J'adore votre Noël !

Pour entretenir l'esprit de fête, Markos monta un tourne-disque de la boîte de nuit et l'installa dans un petit salon à côté de la salle de bal. Panikos trouva le moyen de le brancher à son générateur.

Markos dénicha des disques de musique traditionnelle, grecque et

turque. Vasilis et Halit se joignirent à lui sur la piste, ils encouragèrent Mehmet et Vasiliki à apprendre les pas.

Maria préférait les tubes plus récents, Markos redescendit donc chercher d'autres disques : Abba, les Isley Brothers et Stevie Wonder, entre autres. Irini se laissa entraîner, et avec un peu d'insistance, Emine finit par céder à son tour. Halit ne la retint pas, même si elle perçut sa désapprobation.

— *Leventi mou*, dit Irini à son fils. Viens danser avec nous.

— Attends !

Il changea de disque pour mettre la chanson préférée de sa mère. Hüseyin les regarda danser. « Heaven, I'm in heaven », susurrail Frank Sinatra. *Au paradis, je suis au paradis...*

Irini abandonna sa tête sur l'épaule de Markos ; il la serra contre lui, se balançant en rythme sur les trompettes enjouées. Il chantait parfaitement à l'unisson. Elle avait les paupières closes, et elle souriait. Dans les bras d'un fils, elle oubliait l'inquiétude qu'elle nourrissait pour l'autre.

Markos sentit qu'Emine les observait et l'invita pour le morceau suivant. La musique les ensorcelait, tous. Et Markos aussi, apparemment.

Ils en oubliaient presque où ils se trouvaient et les circonstances qui les avaient réunis. Et Markos occupait le centre de cette grande fête. Il était plus élégant que jamais. Ses chaussures brillaient, son costume Pierre Cardin (emprunté à un riche client qui l'avait oublié dans sa penderie) était immaculé, sa chevelure lustrée et égalisée par les soins d'Emine.

Hüseyin le scrutait en permanence désormais. Il avait entendu dire que Frank Sinatra était un gangster, mais ce n'était pas pour cette raison qu'il refusait de danser.

Quand tout le monde se sentit gagné par une bonne fatigue, les deux aînés montèrent sur le toit et les autres se retirèrent dans leurs chambres.

Hüseyin sortit sur le balcon et patienta. Savoir que Markos allait et venait à sa guise lui donnait plus que jamais le sentiment d'être en cage. Ils avaient beau s'être construit une nouvelle existence, en réalité ils étaient coupés du monde extérieur et de tout ce qu'il offrait. Quelle que soit la raison des virées de Markos, il agissait pour son propre compte, Hüseyin en avait la conviction.

Quelques jours plus tard, il le prit en chasse de nuit et vit que quelqu'un l'attendait de l'autre côté de la clôture. Markos lui remit un paquet. L'homme l'ouvrit. Le clair de lune se réfléchit sur un objet en métal. En échange, Markos reçut une enveloppe. Apparemment satisfait par son contenu, il la rangea dans la poche de sa veste et repartit en sens inverse.

Comprenant que Markos ne franchirait pas les barbelés, Hüseyin dut se dépêcher pour arriver avant lui à l'hôtel. Il ne reprit son souffle qu'une fois dans le hall du Sunrise. Il l'avait échappé belle. Quelques secondes plus tard, il entendit la porte de secours se refermer. Markos avait dû forcer l'allure lui aussi. Hüseyin n'avait pas le temps de monter, il se cacha donc derrière l'un des immenses piliers.

Markos traversa le hall en direction de la boîte de nuit. Quelques secondes plus tard il disparaissait dans l'escalier. S'il veillait toujours à fermer derrière lui la journée, ce soir-là il laissa la clé dans la serrure, à l'extérieur. Il était persuadé d'être seul.

Hüseyin, qui n'avait pas retrouvé son rythme cardiaque normal, sentit son pouls s'accélérer encore alors qu'il se précipitait vers la porte et la poussait. Il descendit à pas de loup les marches recouvertes de moquette et pénétra dans le monde souterrain de Markos.

Sur la gauche se trouvait une porte qui conduisait à la boîte de nuit. Hüseyin l'entrouvrit de quelques centimètres et vit qu'il faisait noir derrière. Au bout du couloir à droite, le faisceau d'une lampe de poche attira son attention. Il ne put résister à la tentation malgré le danger. Il avait laissé ses chaussures derrière le pilier dans le hall et se dirigea sans bruit vers la lumière dansante. Les deux portes de la chambre forte étaient ouvertes et, à travers l'embrasure, il aperçut Markos.

Il s'attendait à une partie de ce qu'il découvrit. Le reste l'estomaqua.

Sur la table devant Markos étaient entassés plusieurs pistolets. Hüseyin se doutait déjà qu'il trempait dans un trafic de ce genre. Les Chypriotes, grecs et turcs, devaient être prêts à payer presque n'importe quel prix pour pouvoir protéger leur famille. Ces instruments en métal valaient sans doute leur poids en or. Où Markos les avait-il trouvés ? Il en souleva un et fit courir ses doigts sur son canon. Puis il les enveloppa, chacun, dans un tissu, et les rangea dans le coffre. À l'intérieur, Hüseyin discerna des piles d'enveloppes en papier kraft qui contenaient probablement l'argent que Markos avait déjà gagné.

Il se remit au travail. Hüseyin ne parvenait pas à distinguer ses traits, faiblement éclairés par une petite lampe à pétrole qui projetait des ombres dessus et le déformait. L'expression d'avidité démoniaque ne faisait aucun doute en revanche, et sous cet éclairage Hüseyin la percevait plus clairement que jamais.

Le plateau de la table était à présent recouvert de monceaux de petites boîtes et de pochettes en velours. Markos sortit les bijoux les uns après les autres, les disposa devant lui et se concentra pour opérer des calculs tout en prenant des notes sur un bloc. La quantité d'or et de pierres précieuses était impressionnante. Un magot ahurissant.

Il vit Markos sélectionner trois ou quatre pièces et les fourrer sans soin dans la poche de sa veste, avant de remballer les autres et de les remettre au coffre.

Hüseyin repartit en sens inverse et remonta dans le hall. Les pièces du puzzle étaient en place. Enfin il comprenait pourquoi Markos quittait aussi souvent la ville. Argent, armes et or, tout était très logique.

Au moment de refermer les coffres, Markos redressa soudain la

tête, persuadé d'avoir entendu un bruit. Il n'y avait personne, pourtant. Il récupéra son bloc-notes et considéra avec satisfaction les chiffres qu'il y avait inscrits.

Dès juillet, il avait découvert que les paquets qu'il gardait pour son frère étaient devenus des objets de convoitise. Après l'invasion, les pistolets n'étaient pas les seuls à avoir pris de la valeur, il y avait l'or aussi. En plus des bijoux d'Aphroditi, qui représentaient à eux seuls des centaines de milliers de livres, il avait proposé de veiller sur les colliers, bracelets et bagues de plusieurs bijouteries. Il avait laissé entendre qu'entre les nombreuses portes blindées et les diverses combinaisons, la chambre forte du Sunrise était l'endroit le plus sûr de tout Chypre. Se sentant en confiance, les gens lui avaient remis leurs biens. Certains avaient donné à Markos leurs pièces les plus précieuses dès le 20 juillet, lorsque les premières troupes turques avaient débarqué au nord.

Depuis, le cours des biens immobiliers, de la terre, des actions et des obligations avait considérablement chuté, et Markos était l'un des rares Chypriotes à être doté d'une véritable fortune. Son seul problème, à présent, était de trouver assez de place pour stocker tout l'argent liquide et les bijoux en sa possession.

Au cours des semaines suivantes, Hüseyin pista Markos dès que possible. Il se rendit compte que celui-ci avait établi avec une précision quasi mathématique la position des troupes et les heures où la relève avait lieu. À en juger par son trajet compliqué jusqu'aux barbelés, et par la décontraction qu'il démontrait à d'autres occasions, il savait où les Turcs étaient stationnés, où se situaient leurs postes d'observation et quelles étaient les meilleures heures pour quitter le Sunrise. Il constata que Markos prenait même en compte le cycle lunaire. Les jours qui précédaient et suivaient la pleine lune, il redoublait de prudence.

À chaque sortie, il évitait les militaires avec une discrétion féline. Malgré tout, Hüseyin savait que la conduite de Markos constituait un danger pour tous les occupants du Sunrise. Il ignorait où il s'était procuré les armes, mais il était surtout dégoûté de le voir revendre des bijoux, qui ne pouvaient pas lui appartenir, à des intermédiaires en dehors de la ville.

Une nuit que Markos franchissait la clôture de Famagouste,



Hüseyin décida de le suivre de l'autre côté. Il y avait quelques bâtiments et juste assez d'arbres pour fournir des cachettes à un jeune homme mince comme lui. Tant que Markos ne jetait pas de regards par-dessus son épaule au mauvais moment, Hüseyin serait en sécurité.

Ils parcoururent cinq ou six kilomètres jusqu'à un carrefour où se trouvaient plusieurs véhicules à l'abandon. Hüseyin supposa qu'ils étaient là depuis l'exode massif des habitants de la ville. Le bruit rauque et suffocant d'un vieux moteur ramené à la vie retentit, et une des voitures se mit en branle. Parmi tous ces tas de ferraille, il en avait déniché un qui roulait encore.

Alors qu'il s'éloignait sur la route, Hüseyin se demanda ce qui arrivait lorsque ce serpent croisait des Turcs. Il sentait d'instinct que Markos devait très bien s'en sortir. Il parlait couramment turc, ainsi qu'il s'empressait toujours d'en faire la démonstration devant les Özkan. Ça l'aidait sans doute. Sans oublier les tombereaux d'argent liquide et d'or avec lesquels il pouvait les soudoyer.

Hüseyin regagna avec prudence les barbelés, sa curiosité plus qu'assouvie. Il se mit à questionner tout ce qui s'était déroulé au cours des derniers mois. Il soupçonnait maintenant Markos d'utiliser les Özkan pour protéger sa propre famille. À quel point avaient-ils tous été manipulés ?

Hüseyin était conscient, toutefois, de devoir garder ces informations pour lui. Même si Markos les retenait tous pour son propre bénéfice, ce serait difficile à prouver.

Le lendemain, un brouillard épais monta de la mer. L'atmosphère était pesante et l'humeur mauvaise au Sunrise. Quand Hüseyin vit Markos aussi souriant et charmant que de coutume, malgré la morosité dans laquelle tout le monde était plongé, il ne put se résoudre à lui rendre son sourire. Il refusait de partager sa bonne humeur de façade.

Sept mois s'étaient écoulés depuis qu'ils vivaient, seuls, dans la ville, et près de six depuis leur installation au Sunrise. La plupart continuaient d'apprécier les immenses réserves de la cuisine ; pour Emine et Irini, les chambres luxueuses avec leurs draps fins et leurs salles de bains bien aménagées demeuraient un plaisir quotidien.

Peu à peu, les deux hommes avaient appris à baisser la garde l'un avec l'autre. Ils fumaient, buvaient parfois et discutaient même

politique, faisant coulisser les perles de leurs chapelets presque à l'unisson.

Panikos s'occupait à accomplir des tâches pratiques, et Maria donnait un coup de main à la cuisine, même si sa fille, qui continuait à grandir, l'accaparait beaucoup.

Les petits garçons étaient devenus inséparables, ils s'amusaient ensemble toute la journée, se poursuivant dans les escaliers, jouant à la balle dans les couloirs et construisant des cabanes avec des coussins et des chaises. Ils avaient appris à ne pas pousser de cris. Mehmet et Vasiliki jouissaient d'une plus grande liberté au sein du Sunrise qu'ils ne l'auraient fait à l'extérieur.

Le printemps était là, le changement de saison s'accompagna d'une pluie fine. La plage, qui leur était interdite de toute façon, n'avait plus grande allure.

Pendant plusieurs semaines, Aphroditi resta alitée. Savvas se félicitait que Kyria Loizou remplisse la fonction d'infirmière, il la laissait aller et venir à sa guise entre les deux appartements. Il s'était installé dans la chambre d'amis.

Kyria Loizou passa presque toutes ses journées au chevet d'Aphroditi, à changer ses pansements et ses draps, à lui tenir la main. Il était évident que la jeune femme ne tenait pas à parler de ce qui était arrivé, et sa voisine n'avait eu aucun mal à en déduire qu'elle espérait cacher les détails de ces événements à son mari.

Savvas avait accepté sans broncher la version selon laquelle sa femme avait glissé et fait une chute dans les escaliers. Cela expliquait les fractures aux mains et le visage contusionné. Il se montrait empressé mais ne posait pas de questions. Son optimisme était revenu depuis que le pays avait retrouvé un semblant de calme, et il s'intéressait aux occasions commerciales offertes par cette nouvelle Chypre.

Lors de son voyage à Limassol, il avait noué des contacts et il était déjà en pourparlers pour l'acquisition d'un nouvel hôtel.

— Je sais que c'est du long terme, dit-il, pourtant nous devons réfléchir à l'avenir. Nous ne pourrions peut-être pas retourner au Sunrise avant un moment.

Assis sur une chaise au pied du lit, il continua à monologuer plusieurs minutes, sans se soucier de la réaction d'Aphroditi.

— Je n'ai aucune idée de ce qui est arrivé à Markos Georgiou. Il n'est jamais venu m'apporter les clés.

Aphroditi tourna la tête pour cacher sa réaction.

— Tes bleus ont presque disparu, ajouta-t-il d'un ton joyeux. Je crois que nous devrions faire poser des bandes antidérapantes sur les marches. On en trouve de très efficaces maintenant. Tous les hôtels en

utilisent. Je vais demander un devis.

Cet après-midi-là, Kyria Loizou trouva Aphroditi en larmes. C'était la première fois qu'elle pleurait. Le nom de Markos Georgiou avait suffi à raviver l'image qu'elle avait vue cette nuit terrible, à Famagouste. Elle eut un éclair de lucidité subit. Elle sut avec une certitude aveuglante qu'elle n'avait pas été victime d'une hallucination.

Sa voisine lui prit la main et lut dans ses yeux une tristesse familière. Elle était aussi profonde que le matin où la jeune femme était rentrée couverte de blessures.

Jusqu'alors, Aphroditi ne s'était pas ouverte, même si son comportement en avait appris long à Kyria Loizou. Ce jour-là, elle était prête à parler.

— Avez-vous déjà commis une erreur si terrible... qu'il est impossible d'y remédier ? demanda-t-elle en sanglotant.

Kyria Loizou lui pressa la main.

— Tout le monde fait des erreurs de temps à autre, répondit-elle avec bienveillance.

— Pas de cette ampleur, insista Aphroditi.

Pendant un moment, elle sembla parler toute seule, entre deux gémissements.

— Il était là, soupira-t-elle. Il a tout vu. Il a assisté à la scène.

— Je suis certaine d'une chose, c'est que vous n'êtes responsable en rien de ce qui vous est arrivé, la rassura son aînée.

Elle resta au côté d'Aphroditi plusieurs heures, alors que les larmes continuaient à couler. L'oreiller était trempé. Kyria Loizou comprit que, quelle que fût la faute de la jeune femme, elle l'avait payée très cher.

À partir de ce jour-là, Aphroditi parut se remettre plus vite. En quelques semaines, elle put quitter sa chambre et descendre les escaliers lentement, en tenant la rampe. Kyria Loizou lui prit le bras de l'autre côté, et elles sortirent au soleil, ensemble.

À la seconde où le parfum de la ville frappa les narines d'Aphroditi, elle sut qu'elle devait partir. L'odeur de cette île ne changerait plus jamais pour elle. Un mélange de poussière, de déjections de rats, de décomposition, de sang et d'amertume. Partout.

— C'est le fruit de votre imagination, lui assura sa voisine. Cela va s'estomper avec le temps. Je ne sens rien, moi.

— Ces relents sont trop puissants pour que je puisse les supporter, rétorqua Aphroditi, les yeux embués de larmes.

Ce soir-là, elle annonça à Savvas son désir d'aller s'installer chez sa mère. Lorsqu'elle téléphona à Artemis Markides, celle-ci eut une réaction des plus prévisibles.

— Je savais que tu finirais par entendre raison, déclara-t-elle. J'enverrai quelqu'un t'attendre à l'aéroport.

Ce serait simple, puisqu'elle n'avait presque rien à emporter. Quand elle apprit la nouvelle, sa si bonne voisine insista pour l'emmener faire quelques boutiques et trouver de nouveaux vêtements, même si ceux-ci ne seraient pas forcément très adaptés à l'Angleterre.

— Vous ne pouvez pas débarquer dans une robe de votre mère, voyons. Et ça ne vous dispensera pas d'acheter une tenue plus chaude sur place.

Quelques jours après, Aphroditi prenait l'avion à Larnaca.

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel et, alors qu'ils prenaient de l'altitude, elle eut une vue plongeante sur l'île à ses pieds. Avec ses kilomètres d'espaces déserts, ses plages isolées et paisibles où les tortues venaient pondre leurs œufs, il semblait impossible de croire qu'un tel bain de sang avait eu lieu. Elle aperçut quelques cicatrices dans le paysage, mais les champs de citronniers, les montagnes et les villages semés un peu partout donnaient l'illusion, à cette distance, d'être intacts. L'avion n'eut pas à survoler Famagouste pour qu'elle imagine ses rues fantomatiques, pleines d'échos, et ses bâtiments privés de vie.

Elle baissa le cache devant le hublot, elle ne voulait pas voir l'île disparaître sous elle. L'engourdissement qui s'était emparé d'elle depuis sa dernière visite au Sunrise avait reflué. Avec le retour des sensations était venue la douleur.

Hüseyin s'étonna tout particulièrement de la désinvolture croissante avec laquelle Markos arpentait la ville. Il se comportait en homme qui ne craignait pas d'être pris, qui pensait que chacun avait un prix, que chacun pouvait être acheté.

Depuis plusieurs semaines maintenant, Hüseyin suivait Markos à la trace. Ça virait à l'obsession, et pour autant il ne trouvait pas le courage de l'affronter.

Une nuit, au bout d'une quinzaine de minutes de filature, il se rendit compte qu'un soldat turc, seul, était apparu entre Markos et lui. Le militaire était à une trentaine de mètres derrière le Chypriote. Le poulx de Hüseyin se précipita. La jeune recrue n'avait pas remarqué sa présence.

Durant quelques minutes, ils poursuivirent leur chemin. Soudain, Markos s'arrêta et se pencha. Il semblait relacer sa chaussure. Le soldat tira son arme. À moins d'être passablement éméché, il n'aurait aucun mal à abattre Markos, qui ne se doutait de rien.

Hüseyin fut surpris de constater qu'il éprouvait du plaisir à l'idée que Markos pourrait tomber sous une balle turque. Puis il s'avisa qu'il risquait de ne pas être tué mais fait prisonnier. Saurait-il garder le secret du Sunrise ? Il était parfaitement capable de trahison, bien sûr.

Tandis que ces pensées se bousculaient dans sa tête, Hüseyin scrutait les environs immédiats. Les seules armes à sa disposition étaient des morceaux de métal, des éclats de verre et autres débris des bâtiments en ruine. Il repéra soudain un morceau de béton. Sans hésitation, il le ramassa et le lança. Même s'il manquait son but, le projectile distrairait le soldat et attirerait l'attention de sa proie.

Bien que n'ayant pas touché un ballon de volley depuis longtemps, Hüseyin n'avait perdu ni en adresse ni en puissance. Il pouvait viser avec une précision redoutable. Le bloc prit de la vitesse avant

d'atteindre sa cible. Le soldat ne comprit rien. Le coup à la tête le terrassa instantanément. Markos entendit un bruit sourd, fit volte-face et découvrit le soldat à terre. Hüseyin était à quelques mètres derrière. Après avoir échangé un regard, les deux hommes s'élancèrent d'un même mouvement vers le corps sans vie.

— Nous devons le cacher, dit Markos.

Les questions ou les explications n'étaient pas de mise. Hüseyin avait à peine le temps de s'appesantir sur le fait qu'il avait tué un homme.

— Vite ! S'ils trouvent le cadavre, ils partiront à la recherche du coupable.

— Il faut l'emmener le plus loin possible du Sunrise, ajouta Hüseyin. Il y a une grande épicerie dans cette rue. Avec des tas de sacs vides au fond.

C'était l'un des magasins qu'il avait vidés méthodiquement avant leur installation dans l'hôtel. En silence, les deux hommes traînèrent le corps dans sa direction. Celui-ci était lourd, et même à deux il leur en coûta quantité d'efforts. Hüseyin se demanda s'il pouvait s'agir de l'un des agresseurs d'Aphroditi. Cette pensée ne traversa même pas l'esprit de Markos.

La porte de l'épicerie était ouverte et ils emportèrent le corps jusqu'au fond, dans un recoin sombre, puis le recouvrirent d'un empilement de sacs. Seule l'odeur de la décomposition trahirait sa présence, mais le temps qu'elle attire quiconque, la chair aurait disparu et il ne resterait que les os.

Markos regarda sa montre. L'incident l'avait mis en retard, et il savait que l'homme avec lequel il avait rendez-vous était en train de s'impatisser. Il se sentait pris au piège par la présence de Hüseyin et devait néanmoins détalé au plus vite.

— Pourquoi me suivais-tu ? lança-t-il l'air de rien, alors qu'ils finissaient de dissimuler le cadavre.

Markos avait profité du trajet jusqu'à la boutique pour réfléchir au meilleur moyen de rallier Hüseyin à sa cause. Il était possible, bien sûr, que le garçon ne l'ait jamais suivi avant ce soir.

— Je voulais savoir pourquoi tu quittais l'hôtel alors que tu avais donné la consigne inverse à tout le monde, se risqua-t-il à répondre.

Ils ne s'étaient pas encore remis d'avoir porté une charge si lourde et haletaient tous deux. Ils se trouvaient encore dans le coin le plus

sombre de la boutique.

— Je voulais vendre quelque chose, expliqua Markos en se penchant vers Hüseyin pour lui toucher le bras.

Il voulait lui donner l'impression qu'il se confiait à lui, voire qu'il éprouvait un peu de remords.

— C'était risqué, je sais, ajouta-t-il.

S'il n'avait pas observé Markos Georgiou dans la chambre forte cette nuit-là et vu de ses propres yeux la convoitise sur son visage, Hüseyin aurait gobé son histoire. Au cours des semaines passées, cependant, un tout autre aspect de son compagnon s'était dévoilé, et le jeune homme avait conscience du gouffre immense qui séparait la réalité des apparences.

Hüseyin était le seul à l'avoir percé à jour. Le manque d'expérience ne lui permettait pas d'anticiper la réaction qu'il allait provoquer. La vérité revêtait une importance cruciale pour lui.

— Ce n'est pas la première fois, asséna-t-il. Je t'ai déjà vu avant aujourd'hui.

Markos ne répondit pas aussitôt. Face à tant de franchise et de candeur, il ne trouvait pas ses mots. D'autant qu'il était persuadé d'avoir été si discret, à chaque sortie, qu'il n'en revenait pas d'avoir été démasqué. Il était même furieux. Son sang ne fit qu'un tour. Qui était ce gamin pour oser le suivre ? Un Chypriote turc de surcroît, et qui se permettait de le juger ? La colère était un sentiment inhabituel pour Markos, et dans l'arrière-boutique de cette épicerie isolée, il n'hésita pas à glisser la main dans sa poche.

Si Hüseyin ne pouvait pas voir le visage de Markos dans la pénombre, le souvenir de la grimace diabolique qu'il avait aperçue dans le sous-sol du Sunrise lui revint en mémoire. Une autre image succéda aussitôt à celle-ci, celle de Markos tenant un petit pistolet. Il ne doutait pas une seconde qu'il l'avait sur lui à cet instant.

Au moment où ils cachaient le corps, Hüseyin avait noté la présence d'un couteau, qui rouillait sur un comptoir voisin. Il servait à ouvrir les sacs. Les réflexes du garçon furent d'une grande vivacité. Au moment où Markos sortait l'arme de sa veste, Hüseyin s'empara du couteau. Pour la seconde fois de la journée, il fallait agir avant de réfléchir. Il savait que Markos n'aurait pas une minute d'hésitation. Le jeune Chypriote découvrait que tuer était parfois une question de protection.



La rapidité du geste de Hüseyin prit Markos au dépourvu. Il eut à peine le temps de placer son doigt sur la gâchette que, déjà, le couteau se plantait dans son torse.

Hüseyin avait aidé son père à tuer une chèvre, un jour. Il reconnut le silence déconcertant au moment où la lame s'enfonçait dans la chair. Le bruit qui résonna lorsqu'il la retira, et le flot de sang consécutif, fut plus impressionnant que le coup initial.

Jusqu'à cette nuit, Hüseyin n'avait pas mesuré la facilité écœurante avec laquelle on pouvait arracher une vie à un homme. Il se détourna, empli de regrets et de dégoût pour lui-même, prit appui sur le comptoir. Ses mains tremblaient si violemment qu'il lâcha le couteau. Il eut le sentiment que le tintement de la lame sur le sol de pierre pouvait être entendu à des kilomètres de là.

Le couteau avait transpercé le cœur de Markos. Il avait basculé en arrière et baignait dans son sang. L'espace d'un instant, l'esprit de Hüseyin, désorienté, le ramena dix ans en arrière et il revit la chemise rougie de son cousin Mehmet.

Ne parvenant pas à croire à la réalité de son acte, il traîna le corps vers les sacs vides. Il devrait nettoyer la trace au sol. Markos ne pesait rien en comparaison du soldat turc, il paraissait presque immatériel. Hüseyin le cacha à côté du militaire, mais veilla à ce que les deux cadavres ne se touchent pas. Il récupéra le pistolet.

À l'autre bout de la ville, l'homme qui attendait Markos finit par perdre patience. Avec une rage croissante, il se résolut à l'idée qu'il n'y aurait pas de livraison ce jour-là. Son contact l'avait laissé tomber, alors qu'il avait été payé en avance, comme toujours. L'homme n'avait jamais posé aucune question, conscient de faire la meilleure affaire, lui qui achetait de magnifiques bijoux pour moins de la moitié de leur valeur. Celui qui lui avait été promis cette fois était le plus précieux, le plus cher de tous ceux dont il s'était porté acquéreur, et il se sentait berné. Il reviendrait chaque soir jusqu'à ce que Markos honore sa part du marché. Il connaissait le responsable du Clair de lune depuis longtemps, et il ne le laisserait pas s'en tirer aussi facilement.

Hüseyin se pressa de rentrer au Sunrise sur des jambes mal assurées. Arrivant juste avant le lever du jour, il espérait regagner sa chambre sans être vu. Malheureusement, la porte de la chambre 105 était, contre toute logique, ouverte. Emine aperçut son fils planté dans le couloir, livide, les vêtements tachés de sang.

— Hüseyin ! *Aman Allahum* ! Mon Dieu ! Que t'est-il arrivé ?

Elle réveilla aussitôt Halit et l'envoya vérifier que Mehmet dormait encore.

— Récupère une chemise propre dans les affaires de Hüseyin, et un pantalon.

Il était bien trop tôt pour que Halit pense à protester, il s'acquitta donc de sa mission sans la moindre question. Lorsqu'il revint, les yeux encore lourds de sommeil, Hüseyin était dans leur salle de bains.

Ce ne fut qu'en voyant l'expression horrifiée de sa mère que le garçon se rendit compte qu'il était couvert du sang de Markos, de la tête aux pieds. Dès qu'il eut lavé ses mains et ses bras, il cessa de trembler. Les vêtements qu'il portait avaient été roulés en boule et jetés dans un coin.

— Maintenant dis-nous ce qui s'est passé, lui demanda doucement sa mère, une fois qu'il eut enfilé des vêtements propres.

Hüseyin raconta tout à ses parents. Aucun d'eux ne l'interrompit. Il expliqua qu'il filait Markos depuis un moment, qu'il l'avait vu quitter la ville et manipuler des armes ainsi que des bijoux dans la chambre forte. Au début, Emine fut incrédule. Elle avait été ensorcelée par le charme de Markos.

— Tu crois qu'il revendait les bijoux de Kyria Papacosta ? s'enquit Halit.

— Ça y ressemble bien, observa Emine.

Hüseyin relata alors les événements de la nuit passée, et le meurtre du soldat qui suivait Markos.

— Ce n'est pas lui que je voulais sauver, précisa-t-il, mais les Georgiou... et nous.

Assis sur le lit de ses parents comme un enfant venu chercher du réconfort après un cauchemar, Hüseyin fondit en larmes. Emine le prit par l'épaule et attendit.

Ce premier assassinat avait laissé, au jeune homme, une impression de distance. Il n'avait établi aucun contact physique avec le militaire. On éprouvait peut-être la même chose en tuant avec une arme à feu. Avec Markos, ça avait été différent. Il avait eu la sensation de lui arracher la vie. Il avait beau haïr sa victime, il avait beau n'avoir agi que pour sauver sa propre peau, l'horreur d'avoir tué Markos le submergeait.

— *Canum benim*, lui murmura Emine. Mon chéri, tu devais le faire.

Tu n'avais pas le choix.

Halit arpentait la chambre.

— Tu aurais dû le faire avant ! s'emporta-t-il. Il le méritait !  
*Pezevenk* ! Cet enfoiré !

— Halit ! Chut ! Personne ne doit nous entendre, le mit en garde Emine.

Ils restèrent assis en silence un moment. Peu à peu, Hüseyin recouvra son calme. Il était devenu un adulte, pourtant à cet instant il évoquait davantage un enfant.

— Tu veux savoir le pire à son sujet, maman ?

— On n'a pas assez de doigts pour compter tous ses mauvais côtés, observa Halit.

— Le fait qu'il était prêt à te tuer ? s'enquit Emine.

— Non, affirma Hüseyin. Le pire, c'est qu'il n'a pas aidé Kyria Papacosta.

— Que veux-tu dire ?

— Cette nuit-là, il était là. Il a tout vu, j'en suis convaincu.

Hüseyin décrivit la scène. Pendant une minute, ses deux parents furent à court de mots. Halit ne put pas retenir sa rage longtemps, toutefois.

— Quel homme se comporterait ainsi ? rugit-il.

— Halit ! Je t'en prie... Les autres dorment.

— Le problème qui se pose à nous, reprit-il plus calmement, c'est de savoir comment annoncer la nouvelle aux Georgiou. Ils doivent apprendre la mort de Markos.

Emine se mit à gémir.

— Pauvre Irini... Elle l'aime plus que n'importe qui au monde.

— On doit leur montrer son véritable visage, insista Halit.

— La vérité risque de la tuer, protesta Emine. Et je ne suis pas certaine qu'elle accepterait de la croire. Ça ne sert à rien.

Ensemble, ils convinrent d'un plan. Le principal objectif de Halit était de protéger son fils. Emine partageait ce sentiment tout en voulant préserver les Georgiou, et les ménager au maximum.

À la fin de la journée, les Georgiou commencèrent à se ronger les sangs. Surtout Irini, qui construisait son existence autour de Markos. Quand il s'absentait, c'était comme si le soleil se cachait derrière un gros nuage ou si les oiseaux s'arrêtaient de chanter par une matinée de

printemps.

Hüseyin ne quitta pas sa chambre et Emine se chargea de l'excuser auprès des autres. Elle prétendit qu'il était malade. Et c'était bien l'impression qu'il avait. Aux yeux d'Allah, il avait commis un terrible crime.

Ce soir-là, ainsi qu'il l'avait convenu avec ses parents, il descendit dans la cuisine et apprit que Markos avait disparu. Irini était en larmes. Vasilis, prostré. Hüseyin savait que son esprit serait à jamais hanté par l'expression du doux visage ridé d'Irini. On y lisait une angoisse profonde, mais aussi de la gratitude, parce que Hüseyin s'était proposé pour partir à sa recherche.

Aux petites heures du matin, évoluant dans les rues sans crainte, priant presque pour être pris, il retourna à l'épicerie. Il constata que les corps se trouvaient exactement à l'endroit où il les avait laissés, sous les sacs. Markos lui avait toujours évoqué un magicien, et une petite part de lui s'était presque attendue à ce qu'il se soit volatilisé. Comme il tirait son cadavre, le plus léger des deux, un trousseau de clés tomba d'une poche.

Il s'immobilisa un instant puis, se détestant de faire une chose pareille, décida de fouiller Markos. Il ne trouva rien d'autre dans la veste. La poche de son pantalon contenait une pochette en velours, identique à celle dans le sac à main de Kyria Papacosta. Le nom d'un bijoutier de Famagouste était imprimé sur un côté. Hüseyin la rangea dans sa poche gauche – la droite était déjà occupée par les clés. Il sentit soudain le regard vitreux de Markos sur lui et ne put s'empêcher de le soutenir. Sa beauté restait inchangée, et c'en était troublant. Hüseyin le dévisagea une dernière fois avant de lui recouvrir la tête avec un sac. Parcouru d'une vague d'adrénaline qui décuplait ses forces, il transporta le corps dans une autre épicerie vide, plus près du Sunrise.

Ayant « retrouvé » Markos, il rentra. Ses parents l'attendaient.

— Je l'ai vu, dit-il tout bas. J'emmènerai Panikos dès qu'il sera prêt.

Emine proposa qu'ils se chargent, Halit et elle, d'annoncer la nouvelle aux Georgiou. Le couple était assis à l'immense table de cuisine et se tenait par la main. Emine n'eut pas à prononcer un seul mot. Irini interpréta l'expression de son visage. Les paroles étaient superflues. La vieille femme s'effondra, la tête sur la table, et sanglota.

Vasilis la tint de toutes ses forces.

Hüseyin n'avait jamais oublié le raz-de-marée émotionnel dont il avait été témoin avec la mort de son cousin et, plus récemment, avec celle de sa tante et de ses cousines, à Maratha. Toutes ces disparitions prématurées étaient subites, inattendues et brutales. De tels meurtres suscitaient un chagrin d'une violence équivalente. Hüseyin se retira dans sa chambre pour se cacher sous ses draps. Il ne supportait pas d'entendre les gémissements d'Irini.

Quelques heures plus tard, il fut décidé que Panikos accompagnerait Hüseyin pour l'aider à rapporter le corps. Dès que la nuit fut tombée, les deux hommes partirent. Arrivés sur place, Hüseyin se rendit compte que Panikos n'était pas en mesure de l'aider véritablement et il se retrouva à porter l'essentiel du poids de Markos. Le quart d'heure qui suivit lui parut le plus long de toute sa vie. Panikos l'aida à remonter la ruelle qui longeait l'hôtel puis à traîner le cadavre à travers l'issue de secours.

Ils allongèrent Markos sur un canapé capitonné du hall, et Emine aida Maria à lui mettre des vêtements propres. Une chemise blanche immaculée et un costume sombre. Ainsi qu'il s'habillait toujours à l'époque où il dirigeait la boîte de nuit. Quand elles eurent terminé de le préparer, il semblait aussi soigné, calme et beau que lorsqu'il était vivant. Pour parachever le tout, Maria coiffa la chevelure soyeuse de son frère.

En voyant le corps, Irini céda à un chagrin encore plus profond, sans limites. Emine savait que la vérité au sujet de son fils n'aurait rien changé à sa tristesse.

— L'amour est aveugle, susurra-t-elle à Hüseyin.

Il savait, d'expérience, que la dévotion maternelle pouvait être ardente et inconditionnelle, ce qui ne l'avait pas empêché de remarquer que les sentiments portés par Irini à son fils frôlaient l'adulation.

Maria avait préparé une longue table dans la salle de bal. Elle l'avait recouverte de draps blancs et avait réuni des brassées de fleurs artificielles dans les innombrables vases qui décoraient les couloirs sombres de l'hôtel. Les icônes qu'Irini et sa fille avaient apportées trônaient sur un guéridon voisin, éclairées par la douce flamme d'une lampe à pétrole.

Voilà où Markos gisait, entouré de sa famille, qui priait et le

regardait. Malgré l'absence de prêtre, ils observaient tous les rituels possibles.

Le silence n'était troublé que par les pleurs subits d'Irini et de Maria. L'échine courbée, Vasilis était assis à côté de Panikos. Se tenant à une distance respectueuse, Emine et Halit veillèrent aussi le corps toute la nuit.

La question de l'enterrement souleva des problèmes pratiques. Il n'y avait que peu d'endroits où creuser dans l'enceinte de l'hôtel.

— On pourrait le mettre sous les parterres de roses, suggéra Emine.

Ceux-ci bordaient la terrasse. Le choix était limité de toute façon, avec les pluies du début de printemps, la terre était suffisamment meuble.

De bonne heure, le lendemain, Markos fut enterré. Panikos avait mis la main sur des outils et s'était chargé de creuser la tombe, suant sang et eau. À 5 heures, le cortège sortit discrètement. Même Mehmet et Vasiliki avaient été réveillés et conduits en bas. Les yeux voilés de sommeil, ils ne comprenaient pas ce qui se passait.

Enveloppé dans un drap en guise de linceul, Markos fut mis en terre par son père et son beau-père. Tout le monde, à l'exception de Hüseyin qui restait en retrait, jeta une rose dans la tombe avant qu'elle ne soit comblée.

— *Kyrie eleison, Kyrie eleison*, psalmodia sa famille. Seigneur, prends pitié, prends pitié.

Hüseyin gardait la tête baissée et regardait ses larmes rebondir sur ses chaussures. En dépit de ce que Markos avait pu tenter contre lui, c'était ce dernier qui avait perdu la vie. Il n'éprouvait ni sentiment de justice, ni joie. Observant l'expression de ceux qui entouraient la tombe, il se rendit compte que chacun enterrait un homme différent. Chacun avait son Markos Georgiou.

Ensuite, ils mangèrent le plat traditionnel des funérailles, le *koliva*. Maria l'avait préparé, remplaçant le blé par du riz. La plupart des autres ingrédients se trouvaient en abondance dans la cuisine : sésame, amandes, cannelle, sucre et raisins secs.

Aucun jour de l'existence d'Irini n'avait été aussi sombre. Elle avait épuisé toutes ses larmes. Cet après-midi-là, Vasilis et elle s'étendirent dans leur chambre noire et silencieuse.

Les Özkan allèrent se doucher et se changer après l'enterrement,

ainsi que l'exigeait la tradition chez les Chypriotes turques.

— Nous ne voulons pas attirer le mauvais œil, souligna Emine.

— C'est un peu tard pour se préoccuper de ça, tu ne crois pas ? s'enquit Halit.

Alors que l'eau tombait en cascade sur ses épaules, Hüseyin sut qu'il ne pourrait jamais se débarrasser du sang qu'il continuait à voir sur ses mains ou du remords qu'il éprouvait. Chaque fois qu'il posait les yeux sur les parents de Markos Georgiou, celui-ci s'intensifiait.

Quelques jours plus tard, Irini demanda à Panikos s'il y avait encore des églises où elle pouvait se rendre.

— Oui, mais je ne sais pas dans quel état elles se trouvent.

— Irini, tu ne peux pas quitter l'hôtel, objecta Vasilis avec douceur et fermeté. Il y a des soldats turcs dehors. Des soldats qui ont tué ton fils.

— Enfin...

Au long des nombreux mois qu'ils avaient passés au Sunrise, elle avait à peine pensé à Dieu. Elle avait exposé leur icône d'Agios Neophytos dans leur chambre, or elle n'avait jamais eu l'impression qu'il veillait sur eux. À chaque journée qui passait, sans nouvelles de Christos, elle avait eu le sentiment que ses prières restaient sans réponse et sa foi avait, peu à peu, diminué. La femme qui, autrefois, se signait plusieurs fois par heure, n'avait presque plus aucune conviction religieuse.

Ils avaient appris, à la radio, les efforts que Makarios continuait à déployer pour ramener la paix sur l'île, cependant elle avait perdu foi en lui aussi. Peut-être que, dans l'enceinte d'une église, elle retrouverait Dieu, son réconfort, et que ses prières monteraient jusqu'à Lui. Son absence avait laissé un vide dans sa vie, et elle brûlait de recouvrer la foi.

Hüseyin était au fait du sort de la plupart des églises, et il hésita à s'en ouvrir à Irini. Les icônes et les trésors avaient été dérobés depuis longtemps, et nombre d'entre elles avaient été victimes d'un vandalisme gratuit.

— Je ne crois pas qu'elles soient encore ce qu'elles ont pu être, laissa entendre Panikos. Et de surcroît, vous ne pouvez pas sortir, c'est trop dangereux.

Hüseyin surprit une conversation entre Irini et sa mère.

— Je peux me faire à l'idée de ne pas aller à l'église, mais ces

vêtements... ils sont si inadaptés...

Les clients de l'hôtel avaient abandonné toutes sortes d'habits, pourtant aucun ne convenait à un deuil. Irini refusait de porter des blouses à fleurs colorées, et Emine n'avait rien à lui prêter.

— Je sais où trouver quelque chose, intervint Hüseyin. J'y vais.

Il savait quels magasins avaient été vidés et lesquels avaient été épargnés. Plusieurs petites boutiques, spécialisées dans la mode féminine, n'avaient aucune valeur aux yeux des militaires, même pour y piocher de quoi envoyer à leurs épouses, au pays. On y vendait des tuniques, des chemises et des robes pour les femmes d'un certain âge. Au fond de l'un de ces commerces, Hüseyin mit la main sur les vêtements nécessaires à toute femme qui voulait mener, pour une période donnée, l'existence d'une ombre. Des portants ployaient sous le poids d'habits noirs, et il en rapporta plus qu'Irini ne pourrait en porter.

La famille Georgiou organisa une cérémonie sur la tombe de Markos, au bout de trois, puis de neuf jours. Irini n'évoqua plus la possibilité de se rendre dans une église. Elle était consciente qu'Emine avait souffert autant qu'elle. Leurs deux vies avaient été assaillies par des vagues successives de chagrin et de catastrophes de plus en plus effroyables. Au jour le jour, elles continuaient à s'occuper, rangeant, nettoyant et confectionnant les repas, ce qui ne leur laissait, heureusement, que peu de temps pour réfléchir. Parfois, lorsqu'elles s'étaient acquittées de leurs tâches quotidiennes, elles s'asseyaient ensemble et pleuraient sur leurs malheurs et leurs fils disparus, qui ne quittaient pas leurs pensées. À d'autres occasions, elles se remontaient le moral en lisant dans le marc de café. Ces pratiques aidaient Irini, qui avait perdu la foi, à traverser cette période.

L'atmosphère au sein du Sunrise se modifia avec la mort de Markos. Même les petits garçons parurent abattus durant quelques semaines. Les tours de magie d'oncle Markos leur manquaient, ainsi que ses taquineries et son rire, qui l'accompagnait partout. Les repas étaient plus sombres, et il n'y avait plus jamais de musique. Le tourne-disque prenait la poussière dans un coin de la salle de bal.

Irini continuait à cuisiner. Dès le lendemain de l'enterrement elle avait cherché l'oubli dans la préparation de *loukoumades* et de *daktila*. Tant que ses doigts étaient occupés à pétrir du pain ou découper des biscuits, son esprit se focalisait, pour quelques minutes, sur autre



chose que la mort de Markos.

La tristesse de Vasilis était paisible. Il passait l'essentiel de ses journées sur le toit, à s'occuper de ses herbes et de ses tomates, qui poussaient bien au soleil, ou à monter la garde. Halit lui tenait compagnie. Vasilis perdait son regard au large des heures durant, fumant cigarette sur cigarette, sans oublier de cacher leur rougeoiement. Il gardait aussi plusieurs bouteilles là-haut.

Hüseyin se renferma pendant quelques jours. Il n'avalait rien. Sa mère lui apportait souvent un plateau dans sa chambre.

— Kyria Georgiou s'inquiète pour toi, lui dit-elle un soir, en lui caressant la joue.

Il était allongé sur son lit et des larmes commencèrent à rouler sur son visage.

— Mon pauvre garçon, murmura Emine. Tu n'avais pas le choix...

Seul le temps allégerait la culpabilité d'avoir causé une telle tristesse à une femme si bonne, qui venait de lui préparer son plat préféré dans le but de lui rendre l'appétit. Il ne tarda pas à comprendre, toutefois, que les adultes avaient besoin de lui, pour leur remonter moral. L'absence de trois fils imposait à Hüseyin d'être plus fort que jamais.

Un soir que le hall était désert, il chercha à ouvrir la porte de la boîte de nuit. Il descendit à pas de loup et se rendit dans la chambre forte. Il déverrouilla les deux portes. Les clés restantes correspondaient aux différents coffres, et leur mécanisme s'actionna avec un cliquetis satisfaisant. Pourtant, ils ne s'ouvrirent pas. Hüseyin ne tarda pas à comprendre pourquoi : ils étaient aussi protégés par un code. Il soupçonnait Markos de les avoir emportés dans la tombe.

De retour dans sa chambre, il rangea les clés dans un tiroir. La pochette en velours vert s'était nichée dans un coin de celui-ci et il la sortit pour voir ce qu'elle contenait. Quelque chose luisait à l'intérieur. Il fit glisser dans sa paume un rang de pierres bleues éblouissantes, d'un azur transparent évoquant la mer derrière sa fenêtre. Même dans la pénombre, elles semblaient étinceler. Toutes de même taille, elles étaient serties dans une monture en or, et complétée par un fermoir plus gros que le reste.

Il rangea le collier tout au fond du tiroir, même s'il n'avait pas la conscience tranquille. Ce bijou ne lui appartenait pas davantage qu'il avait appartenu à Markos.

La famille Georgiou aurait-elle dû en hériter ? Ou fallait-il le rendre à son propriétaire précédent ? Pour l'heure, il le garderait avec les clés. Celles-ci ne lui étaient d'aucune utilité sans les codes. Les pierres précieuses, elles, devaient avoir conservé leur valeur.

Juillet était arrivé. Les journées étaient chaudes et les nuits courtes.

Depuis leur poste sur le toit, Vasilis et Halit remarquèrent que la fréquence des patrouilles augmentait. Hüseyin le constata aussi de son côté et se demanda s'il pouvait y avoir un lien avec le soldat disparu.

Il était de plus en plus difficile, pour chacun d'entre eux, de rester dans l'hôtel avec la touffeur. Même Panikos, qui avait toujours eu trop honte de sa bedaine pour nager, rêvait d'aller s'ébattre dans les vagues avec ses enfants. Pour Hüseyin, le doux clapotis des vagues qui allaient et venaient représentait une tentation plus forte qu'un chant de sirène. Une nuit, il s'échappa par l'issue de secours et s'aventura sur le sable. Il savait qu'il ne devait pas faire un bruit, et son corps fendit l'eau en silence. De toute sa vie il n'avait jamais été seul dans la mer. Cet espace infini était partagé par tous. Une nuit dense s'étendait devant lui, illuminée ici ou là par de brefs éclairs phosphorescents. Il resta sous l'eau, évoluant sans troubler, ou presque, la surface.

Il nagea loin, puis fit la planche pour admirer les étoiles. La sensation de liberté était presque enivrante. Son père et Vasilis surveillaient la rue, mais même s'ils avaient regardé derrière eux, ils ne l'auraient pas aperçu.

Au bout d'un moment, il reprit la direction du rivage. Devant lui se dressait l'enfilade de gigantesques blocs de béton ceignant la côte. À l'extrémité de la plage, il discernait les immenses grues qui veillaient encore sur le chantier de Savvas Papacosta. Il évoquait un cimetière. L'eau lui parut froide, soudain. Il réprima un frisson.

Il se tourna vers le Sunrise et ses fenêtres noires. Leur hôtel paraissait aussi sinistre et vide que les autres. Personne n'aurait pu imaginer que dix personnes y vivaient. Il repéra alors les phares d'une jeep. Elle remontait Hippocrates en direction du nord. Une autre arrivait du sud. Elles s'arrêtèrent toutes deux, hors de vue, et il en

déduisit qu'elles avaient dû se garer devant l'hôtel.

Il se demanda si Vasilis et son père les avaient remarquées. Il nagea le plus vite possible et courut sur le sable sans un bruit. Il se faufila par l'issue de secours et récupéra la serviette qu'il avait cachée derrière le comptoir de la réception.

Il monta en courant les quinze étages jusqu'au toit et trouva les deux hommes cloués sur place. Hüseyin signala sa présence discrètement, mais ils ne se retournèrent pas, tenant à garder un œil sur la scène en cours. Les barreaux de la grille étaient assez solides pour les protéger d'une attaque physique, pas des cris.

— Tu entends ce qu'ils disent ? s'enquit Vasilis.

— Ils sont trop loin, répondit Halit. Je sais juste qu'ils ne se sont jamais autant intéressés à cet endroit avant.

— J'ai peur, avoua Vasilis.

— Moi aussi, admit Halit. Ça ne sent pas bon.

— Je peux avoir les jumelles ? demanda Hüseyin.

Il prit quelques instants pour les régler, puis fit le point sur les hommes à la grille. L'un d'eux n'avait pas d'uniforme. Beaucoup plus petit que les soldats, il était chauve et portait une barbe bien taillée. Hüseyin l'avait déjà vu. C'était lui que Markos retrouvait aux barbelés.

Depuis la nuit où il avait attendu Markos en vain, le Chypriote turc qui servait d'intermédiaire pour les pistolets et les bijoux était retourné, chaque soir, à l'endroit où leurs rendez-vous avaient toujours eu lieu.

S'il s'en voulait de s'être laissé berné, il était encore plus remonté contre Markos Georgiou. Il n'aurait pas dû lui accorder sa confiance. Ce n'était qu'un Grec après tout. Au bout de plusieurs semaines, il se rendit à l'évidence : Georgiou ne reviendrait pas. On faisait pression sur lui, à Nicosie, pour récupérer l'argent ou les fameux diamants bleus promis. Il n'avait d'autre solution qu'entrer dans la ville.

Il savait que Markos Georgiou avait travaillé au Sunrise, puisqu'ils avaient commencé à faire affaire ensemble avant la guerre. Voilà donc où il se rendrait. Il écarta les barbelés, s'introduisit dans Famagouste et referma derrière lui.

Il n'était venu que rarement et ne connaissait pas bien le plan de la ville, si bien qu'il lui fallut une heure pour repérer la rue principale. De là, il devrait être capable de rejoindre le front de mer.

Des rats détaient dans les ombres. Ils semblaient avoir pris le contrôle des lieux. Il en vit trois courir de front, d'un air décidé, absolument indifférents à sa présence. Du museau au bout de la queue, ils mesuraient près d'un mètre, chacun.

Il restait près des bâtiments. Alors qu'il s'engageait dans une rue pleine de boutiques, il déranga un serpent. Il avait failli lui marcher dessus. Depuis qu'une vipère était montée dans son lit, quand il était enfant, il en avait la phobie. Au moment où le serpent décala, laissant une trace dans la poussière, il ne put retenir un cri de terreur.

Ne se sentant plus en sécurité près des bâtiments, il se rapprocha du rebord du trottoir, ce qui le rendit visible. Lorsqu'une jeep surgit d'une rue adjacente, les deux soldats à son bord le repèrent aussitôt. Il se figea sur place, pétrifié par leurs phares, ne cherchant même pas à prendre la fuite alors que le véhicule pilait dans un crissement de pneus. Les militaires descendirent d'un bond, en agitant leurs armes et en le couvrant d'insultes. Une certaine folie émanait de leur attitude, née de tous ces mois à garder une ville où rongeurs et reptiles étaient les seuls êtres vivants. Enfin, il allait y avoir de l'action, et leur excitation était palpable.

Le Chypriote leva lentement les mains. Le soldat qui conduisait lui donna des coups de crosse dans le torse.

— Toi ! rugit-il. Que fais-tu ici ?

— *Que fais-tu ici ?* répéta le second d'une voix plus aiguë.

Tous deux le suspectaient d'avoir un lien avec la disparition de leur camarade.

— Réponds-nous ! brailla le premier. Réponds-nous !

Il lui crachait presque au visage.

— Il est grec ! s'esclaffa le second. Il ne comprend pas !

Il lui tournait autour, prêt à faire usage de violence au moindre prétexte.

— Si, je comprends, leur dit-il en turc.

Sa voix tremblait tellement qu'il n'était pas certain qu'eux le comprendraient. Un soldat fit un pas vers lui. Ce n'était pas parce que cet homme parlait turc qu'il était leur ami.

— Tiens-le, aboya-t-il à son adjoint.

Le Chypriote ne leur opposa aucune résistance. Ça aurait été vain vu la taille et la force des soldats. En quelques secondes ils obtinrent des aveux détaillés. L'homme n'avait rien à perdre et tout à gagner. Ils

pourraient même l'aider à trouver Markos Georgiou s'il leur promettait une part du magot. Il supposait que les diamants se trouvaient toujours au Sunrise. Avec un peu de chance, ils découvriraient d'autres biens de valeur. Aucun d'eux ne put résister à une telle perspective.

Quand Hüseyin vit les soldats et leur prisonnier, il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour déduire ce qui était arrivé. Le Sunrise avait beau sembler vide de l'extérieur, l'intermédiaire de Markos devait savoir d'où provenaient les objets de contrebande.

Il comprit qu'ils étaient tous en danger. Ils allaient devoir partir.

Le seul obstacle qui se dressait entre les deux familles et les soldats turcs était l'épaisse grille en métal. Il y avait tellement d'endroits plus faciles à piller qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de s'y attaquer. Ils n'hésiteraient sans doute pas, maintenant qu'ils savaient que le jeu en valait la chandelle.

Tous trois regardèrent les soldats s'éloigner dans leurs jeeps. Le prisonnier était reparti avec eux. Lorsqu'ils ne purent plus entendre les moteurs, ils se consultèrent.

— Nous devons partir ce soir, décréta Hüseyin, nous ne pouvons pas attendre.

Au cours des derniers mois, il avait acquis une sagesse impressionnante pour son jeune âge. Même Vasilis s'en remettait à lui, heureux de s'appuyer sur le jugement de quelqu'un d'autre – tout comme par le passé il s'était volontiers laissé guider par Markos. Halit, de son côté, débattit. Il n'acceptait pas que son propre fils lui dicte sa conduite.

— Mais nous avons été en sécurité si longtemps, ici.

— Je crois que c'est terminé. Et même s'ils font preuve d'indulgence avec nous, on ne sait pas comment ils traiteront les Georgiou.

— Ta mère refusera de partir, cingla-t-il dans l'espoir d'infléchir son fils.

— Si Irini se range à notre avis, affirma-t-il, maman suivra.

Face à une telle évidence, Halit fut à court d'arguments.

Ils descendirent réveiller leurs familles respectives. Il n'était pas encore 5 heures et tous dormaient.

Vasiliki et la petite Irini étaient blottis l'un contre l'autre,

innocence incarnée. Leurs cils battaient en rythme sur leurs joues, comme s'ils partageaient le même rêve. Maria souleva Irini dans ses bras, et Panikos, Vasiliki. Aucun des deux ne se réveilla.

Mehmet dormait souvent avec sa mère, chassé de son lit par des cauchemars. Emine avait un sommeil léger et il en fallait peu pour la réveiller. Elle prit le *nazar* au mur. Au moment de quitter la chambre, elle avisa le sac à main d'Aphroditi sur un fauteuil. Elle récupéra la poche en velours et le porte-monnaie, abandonnant la clé. De son côté, Irini emporta son *mati*, une photo de Christos et son icône. Hüseyin ne se chargea que du collier.

Cinq minutes plus tard, tous étaient réunis.

— Où allons-nous ? demanda Irini.

Personne n'y avait véritablement réfléchi.

— À la maison ? suggéra Halit.

Ces mots étaient étranges, vides de sens. Tous échangèrent des regards. « La maison » n'avait plus la même signification qu'autrefois, cependant c'était une bonne destination pour l'heure.

— J'ai toujours espéré que nous quitterions cet endroit un jour... mais pas comme ça, se lamenta Irini, les larmes aux yeux. C'est si soudain...

Vasilis savait que son épouse penserait à la dépouille de son fils. Comment pourrait-elle lui donner une sépulture digne de ce nom ? Prier sur sa tombe ? Accepterait-elle de s'éloigner de lui sans savoir si elle pourrait revenir ?

Vasilis lui souffla ce qu'elle avait besoin d'entendre :

— Je suis sûr qu'on trouvera le moyen de venir le chercher.

Irini fut la seule à pleurer quand ils quittèrent le Sunrise. Tous les autres étaient trop inquiets pour les prochaines heures de leur existence. Ils s'échappèrent par l'issue de secours et filèrent vers la plage. Les deux familles partirent chacune d'un côté dans l'espoir que cela leur permettrait d'être plus discrets.

Le soleil commençait son ascension dans le ciel, et la lueur de l'aube leur permit de prendre la mesure du délabrement des rues qu'ils n'avaient pas arpentées depuis des mois. Seuls Hüseyin et Panikos connaissaient par cœur ce spectacle. Les autres en furent horrifiés.

Avec les pluies du printemps, des herbes folles avaient poussé entre les pavés et dans les fissures du bitume. Les chaussées étaient jonchées de débris et d'objets sans valeur, délaissés par les pilliers. La

peinture s'était écaillée, les enseignes étaient tombées, des balcons métalliques avaient été arrachés et des portes défoncées. Voir leur ville auparavant si belle et florissante dans cet état leur fendait le cœur.

Les familles se déplacèrent le plus rapidement possible. Elles avaient établi leurs différents trajets à l'avance et abordèrent leur rue chacun d'un côté.

Dans leur quartier, les arbres étaient en fleurs, et des bougainvilliers avaient pris possession de nombreuses habitations, déployant leurs immenses bractées colorées. Ils offraient une vue étonnamment réjouissante, qui adoucit l'impression générale de décrépitude.

Les Özkan rejoignirent la rue Elpida les premiers. Leur maison était dans l'état où ils l'avaient quittée, le jour où les soldats turcs s'y étaient introduits.

Halit enjamba ce qui restait de la porte d'entrée.

À l'intérieur, un épais voile de poussière recouvrait tout. Emine resta pétrifiée sur le seuil, une main sur la bouche. Les souvenirs qui la réconfortaient, durant leur séjour au Sunrise, ne correspondaient en rien à ce qu'elle découvrait. La casserole de pilaf, abandonnée sur la cuisinière, était passée par tous les stades de décomposition et putréfaction. Des paquets de riz et de farine, les souris n'avaient laissé que quelques lambeaux d'emballages. Les placards étaient noirs de déjections. Les rats avaient creusé dans le rembourrage des meubles et détruit les rideaux pour prélever de quoi fabriquer leurs nids.

Confiant Mehmet aux soins de Hüseyin, au rez-de-chaussée, Emine et Halit montèrent au premier. Ça n'était pas mieux. Des relents âcres les assaillirent, les matelas et draps étaient déchirés. L'absence de porte avait été prise comme une invitation par tous les rongeurs du coin.

— Il faut nous y mettre, déclara Halit quand ils furent redescendus. Il y a du pain sur la planche. Nettoyons d'abord, puis nous verrons si nous pouvons réparer la porte.

Hüseyin observait sa mère. Elle secouait la tête de gauche à droite.

— On ne peut pas rester ici, Halit. Ils ont saccagé notre maison.

— Mais ça reste chez nous.

— On pourrait s'installer ailleurs, suggéra Hüseyin. Ce ne serait pas notre premier déménagement.



Le jeune homme répugnait, en général, à contredire son père, cependant les dégâts étaient bien plus étendus qu'il ne semblait vouloir l'accepter. Leur sanctuaire avait été violé, et ils ne parviendraient jamais à rendre aux lieux leur caractère sacré.

Les Georgiou mirent un peu plus de temps que les Özkan. Maria portait le bébé, et Panikos avait hissé Vasiliki sur ses épaules. Vasilis s'aidait de sa canne pour avancer, et Irini redoutait en permanence que son cliquetis n'alerte les Turcs. Ils finirent par rejoindre la rue Elpida. Leur bâtiment n'avait pas changé, seules les plantes étaient à présent soit mortes soit retournées à l'état sauvage.

Ils franchirent tous les six le petit portail. La rouille avait pris ses aises et il aurait besoin d'être huilé. Vasiliki était excité d'être de retour dans le jardin de ses grands-parents. Son petit tricycle était toujours rangé dans un coin, et il se jeta dessus avec des glapissements de joie.

— Vasiliki ! l'appela sa mère. Viens ici tout de suite. Chut !

La famille tout entière était immobile. Aucun ne souhaitait entrer. Ils redoutaient moins ce qu'ils allaient trouver, que ce qu'ils ne trouveraient pas. L'absence de Markos et de Christos pesait très lourd sur eux.

À en juger par l'aspect extérieur de la maison, les soldats turcs ne s'étaient pas donné la peine d'entrer. Les portes et les volets étaient intacts. Irini jeta un coup d'œil au crochet au-dessus d'elle. Mimikos. Pour elle, il n'y aurait jamais d'autre chant d'oiseau.

Ce retour se révéla encore plus douloureux qu'elle ne l'avait anticipé. Le *kipos* lui rappelait vivement la disparition de son fils aîné. C'était là que, ensemble, ils s'attablaient chaque matin, là qu'il sirotait le café qu'elle lui avait préparé, là qu'il la serrait contre lui, là qu'il chantait pour elle d'une voix plus mélodieuse que n'importe quel canari.

Tandis que Vasiliki et Panikos récupéraient les clés dans leur cachette, elle se laissa choir sur une chaise. Elle vit son mari entrer chez eux, Maria et Panikos conduire les enfants à l'étage.

Maria ne tarda pas à redescendre, un sourire forcé aux lèvres.

— Rien n'a bougé depuis notre départ. C'est un peu humide et poussiéreux, mais personne n'est venu ici. Nous nous sentirons à nouveau chez nous en un rien de temps.

Vasilis ressortit à son tour. À son habitude, il affichait un masque

impassible.

— Tout est dans le même état, annonça-t-il sans détour. Juste un peu plus sale.

Irini avait toujours entretenu son intérieur avec un soin méticuleux, il n'était donc pas étonnant que la moindre trace de poussière saute aux yeux. Elle ne se relevait pas.

— Tu n'entres pas, *mamma* ? s'étonna Maria en l'enlaçant par les épaules.

Irini Georgiou secoua la tête en silence. Elle ne pouvait se résoudre à quitter son siège. Cet endroit n'était plus leur maison. Le bâtiment qu'ils avaient érigé pour leurs familles, en prévision de l'avenir, lui faisait l'effet d'une caisse en bois cassée, incapable de contenir le moindre fruit.

Le sort de Christos demeurait un mystère. Elle savait en revanche avec une certitude absolue que l'appartement de Markos ne serait plus jamais occupé. Le rêve parental, celui de voir les étages habités par des belles-filles qu'ils se seraient efforcés d'aimer, et de leur nombreuse progéniture, ne se réaliserait pas. Certaines existences étaient condamnées à ne pas connaître d'avenir. Avant qu'Irini ait pu parler, Emine apparut, suivie de Halit et de Mehmet.

— Vous n'imaginez pas le capharnaüm chez nous ! Vous devriez voir le boulot des souris ! Elles ont été pires que les soldats.

Elle s'assit à côté d'Irini et posa la main sur le bras de son amie.

— Nous ne pouvons pas rester, poursuivit-elle. Tout a été saccagé, et ça empeste.

Irini leva les yeux vers elle. Vasilis rejoignit alors son épouse dans le *kipos*. Il ne s'expliquait pas pourquoi elle ne l'avait pas suivi à l'intérieur. Elle aurait déjà dû avoir sa blouse d'intérieur sur le dos pour attaquer le ménage. Il vit qu'elle était toujours assise, entourée du couple de Chypriotes turcs. Mehmet avait filé au premier afin de rejoindre Vasiliki.

— Irini ?

— Emine et Halit ont besoin d'un toit. Hüseyin et Mehmet aussi. Peux-tu sortir les clés des appartements de Christos et Markos ?

Vasilis s'exécuta sans broncher et remit les clés à leurs voisins.

— Un millier de mercis, *ahbap*, mon ami, lui dit Vasilis. Qu'Allah te bénisse.

Irini rentra chez elle pour se mettre à l'œuvre. Elle ne pourrait pas

fermer l'œil dans une maison sale. Ils parlaient et agissaient avec une grande discrétion, pourtant même s'ils s'étaient exprimés à voix haute ou avaient claqué une porte, personne ne les aurait entendus. Il n'y avait pas de soldats dans le coin. La plupart d'entre eux avaient pris leurs quartiers au Sunrise.

Dès que ses parents et son frère étaient partis chez les Georgiou, Hüseyin s'était mis en quête de nourriture.

— Tous les magasins ne peuvent pas être vides, avait argué son père. Et si tu dégotes du tabac...

Hüseyin repéra plusieurs endroits en route. Sa priorité n'était pas la nourriture. Il s'était rendu compte qu'il avait oublié quelque chose d'essentiel au Sunrise : le pistolet de Markos. Il l'avait laissé sous son matelas, et il pourrait lui servir. Ils n'avaient rien d'autre pour se protéger. Hüseyin profiterait d'être là-bas pour faire quelques provisions.

Avant même d'apercevoir l'hôtel, il sentit que quelque chose d'inhabituel était en train de se produire. À l'exception du passage occasionnel d'une jeep, les rues avaient été parfaitement silencieuses tant qu'ils avaient logé au Sunrise. Aujourd'hui, ça n'était plus le cas.

Le bruit des engins de chantier avait été commun jusqu'au début de la guerre, avec la construction permanente de nouveaux hôtels et immeubles à Famagouste. Ce jour-là, Hüseyin entendit un concert similaire. Au détour d'une rue, il comprit qu'il s'agissait moins de construction que de destruction.

Devant le Sunrise, trois bulldozers se tenaient prêts à entrer en action, leurs moteurs rugissant. Sur le côté, quatre hommes actionnaient autant de marteaux-piqueurs. Le son était assourdissant, même à distance.

Les marteaux-piqueurs servaient à ébranler les montants de la grille, et leurs utilisateurs découvraient que Savvas Papacosta n'avait pas lésiné sur la solidité. Ils durent creuser près de deux mètres sous terre. De temps en temps, ces hommes s'écartaient pour permettre aux bulldozers de débayer le chantier.

Un groupe d'au moins douze soldats se tenait à l'écart du tapage. Lorsque le portail s'effondra, entraînant dans sa chute une portion de la clôture, l'un des bulldozers entra dans la cour de l'hôtel. Les militaires l'applaudirent et poussèrent des cris de joie tout en suivant

le monstre. Hüseyin le regarda arracher la grille qui protégeait l'entrée de l'hôtel et briser la porte en verre derrière. Un sentiment d'anarchie émanait de cette armée, de leur enthousiasme sauvage devant une destruction aussi brutale. Plusieurs d'entre eux tirèrent en l'air.

Hüseyin supposa que leur objectif était la chambre forte. Il ne doutait pas que le Chypriote turc, qui accompagnait les soldats, leur ait refilé le tuyau. Il était moins sûr que l'homme touche une partie du pactole...

Hüseyin observa la scène quelques minutes avant de battre en retraite. La suite ne l'intéressait pas. Il savait les coffres inviolables. Il n'avait aucune chance de récupérer le pistolet désormais, sa priorité était donc devenue de trouver à manger.

Il se réfugia dans une petite rue, ayant l'impression d'avoir été témoin d'assez de violences pour l'heure. La rage des soldats avait beau être dirigée contre l'acier et le verre, leur attitude répugnante l'avait empli d'effroi.

La première épicerie qu'il croisa avait été vidée de fond en comble. Il ne dénicha rien à part quelques savonnettes et du sel. Il ratissa le moindre rayonnage. Tout au fond du dernier, il tomba sur deux boîtes d'anchois. Elles avaient dû passer inaperçues. Il les fourra dans sa poche. Dans le magasin suivant, il découvrit quelques boîtes de pois chiches et un petit sac où les ranger. Il remarqua que tous les produits secs – riz, haricots, farine et sucre – avaient déjà été liquidés. Ils avaient été remplacés par des tas de crottes de souris et de rats. Le Sunrise avait bel et bien été un havre.

Il poursuivit ses recherches, visitant trois ou quatre autres boutiques. Dans chacune il trouva les mêmes monticules de déjections, les mêmes morceaux de papier et de carton qui avaient autrefois servi d'emballages aux biscuits et au sucre. Au bout de deux heures, il n'avait récolté que trois boîtes de concentré de tomates et deux de lait condensé. Épuisé et désabusé, il regagna la rue Elpida.

Au moment de franchir le seuil de chez lui, le silence lui apprit qu'il était seul. Il se boucha le nez. La puanteur était atroce. Son petit sac de provisions sur l'épaule, il traversa pour aller chez les Georgiou.

— Tes parents sont en haut, lui apprit Vasilis.

Au moment où Hüseyin posait son butin sur la table du jardin, Irini apparut.

— Qu'as-tu trouvé ? s'enquit-elle, consciente que tous devaient

mourir de faim.

— Quelques conserves seulement. Tout le reste a disparu.

— Je suis sûre que je vais pouvoir mijoter un bon petit plat avec. Tu peux me les apporter à l'intérieur ?

Une par une, Irini sortit les boîtes du sac et lut les étiquettes. Certaines avaient rouillé, ce qui n'avait pas dû dénaturer leur contenu.

— Tu as vu nos herbes ? s'exclama-t-elle.

Il secoua la tête poliment.

— Regarde comme elles ont poussé ! dit-elle, se forçant à rester positive. Tu as vu ce basilic ? Et cet origan ?

Elle récupéra deux énormes bouquets d'herbes dans l'évier et les lui fit sentir. Le mélange des odeurs fraîches et sucrées le grisa. Il y enfouit son visage pour cacher l'émotion qui le gagnait face à Irini qui s'affairait courageusement dans la cuisine et lui expliquait qu'elle allait pouvoir tirer des merveilles de ces maigres ingrédients.

La cuisine avait toujours été son refuge. Pourtant, une fois qu'elle aurait préparé le repas, qu'il aurait été servi et englouti, que les couverts auraient été rangés, son chagrin l'attendrait, tel un manteau suspendu à la porte.

Il lui rendit les herbes, espérant qu'elle n'avait pas remarqué ses yeux brillants.

— Avec ça, ça et ça, dit-elle en désignant trois boîtes, je vais pouvoir préparer un ragoût de haricots. Et il reste du miel, alors nous aurons même un dessert ce soir. Bien joué, mon grand.

Hüseyin se détourna. Elle lui parlait avec autant de tendresse que s'il avait été son propre fils, et il ne le supportait pas.

— Tu peux prévenir ta mère que ce sera prêt dans une heure ? lui lança-t-elle.

Il gravit les marches deux par deux. Au premier, il faillit tomber dans les bras de sa mère.

— *Canım*, tout va bien ?

— Juste essoufflé, maman.

Elle le serra contre elle. Il en profita pour essuyer une larme sur sa manche.

— J'ai trouvé à manger. J'ai tout donné à Irini, elle nous prépare un repas.

— Je devrais aller l'aider.

— Je suis sûr que ça lui ferait plaisir, répondit Hüseyin pour dire

quelque chose.

— Oh, ajouta sa mère comme si ça lui revenait brusquement, c'est l'appartement de leur fils Christos. Si tu n'as pas envie de partager une chambre avec Mehmet, tu peux toujours monter au-dessus...

— Chez... Markos ?

Emine se rendit aussitôt compte de sa bétise.

— Je dormirai sur le canapé, reprit Hüseyin.

Lorsqu'ils se réunirent autour de la table d'Irini et de Vasilis pour manger, il y avait à peine assez de place, et des chaises supplémentaires durent être descendues. Vasiliki s'assit sur les genoux de son père et la petite Irini sur ceux de sa mère. Mehmet était juché sur un tabouret.

Hüseyin se proposa pour monter la garde dans le jardin. Ils ne devaient surtout pas relâcher leur attention. Irini lui apporta une assiette.

— Tu peux encore les sentir ? lui demanda-t-elle.

Il se pencha vers la nourriture. Le parfum des fines herbes lui explosa au visage.

— Oui. Merci, Irini.

En cinq minutes, il avait englouti son repas. À l'intérieur, Vasilis leur servit, à Panikos et lui, un verre de *zivania*.

— *Stin ygia mas !* dirent-ils en trinquant.

Vasilis était heureux d'être chez lui. La puissance de cette eau-de-vie maison lui manquait. Les grands whiskies et les cognacs français du Clair de lune ne lui arrivaient pas à la cheville. Tous mangèrent avec appétit.

Ils s'étaient accoutumés à la splendeur du Sunrise, à la porcelaine, au cristal et à l'argenterie, cependant ce cadre leur était plus naturel : la lumière tamisée, filtrant à travers les interstices des volets, la nappe en dentelle, les assiettes légèrement ébréchées et les coups de coude autour de la table trop étroite.

L'icône avait retrouvé sa place sur son étagère et le *mati* veillait sur eux depuis le mur. Les photographies n'avaient jamais quitté leur emplacement, et Irini avait même trouvé le temps de les épousseter, évitant délibérément les regards de ses fils. Ils fixaient l'objectif. Markos : décédé. Christos : disparu.

À la fin de la matinée, le lendemain, Hüseyin avait découvert la

vérité sur leur situation alimentaire. Il était tombé du lit et avait écumé toutes les rues du quartier, passant chaque épicerie au peigne fin. Dans la plupart, il n'eut pas à forcer l'entrée. Les portes étaient déjà entrouvertes. Il se souvenait de celles qui avaient été une source inépuisable avant leur installation au Sunrise, mais tous les produits secs avaient été dévorés, et la plupart des boîtes emportées, sans doute par les soldats.

À son retour, il trouva sa mère et Irini attablées dans la cuisine.

— Où étais-tu, chéri ? s'enquit Emine. Nous nous faisons un sang d'encre !

— Nous avons cru qu'il t'était arrivé quelque chose, ajouta Irini avec sollicitude.

— Je cherchais à manger. J'ai pensé que vous vous en douteriez.

— Tu es parti si longtemps..., insista Emine.

— Je suis désolé de vous avoir inquiétées...

Il hésita. La réalité était qu'il n'avait presque rien trouvé de la matinée. De désespoir, il s'était introduit chez les gens pour voir s'il leur restait des provisions.

Ainsi qu'il en avait déjà fait l'observation quelques mois plus tôt, certaines maisons étaient restées dans l'état où les avaient laissées leurs propriétaires. Le temps semblait suspendu dans ces endroits, comme si ceux qui les avaient occupés risquaient, d'un instant à l'autre, de revenir et de reprendre le cours de leur existence.

Dans les habitations pillées, l'atmosphère était tout autre. Elle lui rappelait ce qu'il avait ressenti chez lui. Les chaises n'étaient pas repoussées sous les tables, et les assiettes n'attendaient pas, avec patience, une louche de soupe ou une portion de *kleftiko*. Les meubles avaient été réduits à des bouts de bois, la vaisselle était en mille morceaux. Les portes des placards étaient grandes ouvertes, et les biens précieux avaient été emportés. La rumeur ayant prétendu que les gens avaient caché leur argent et leurs bijoux dans des matelas ou sous des lattes du parquet, les soldats turcs n'avaient pas hésité à tout arracher parfois. Si la plupart des maisons appartenaient à des Chypriotes grecs, les dégâts n'avaient pas été moindres chez les Chypriotes turcs.

Dès que Hüseyin posait le pied chez des inconnus, indépendamment de l'état des lieux, il se mettait en quête de nourriture. La récolte était maigre. En une matinée entière, il n'avait

récupéré que quatre conserves rouillées qui suffiraient à peine à constituer un repas nourrissant pour eux tous.

Les deux femmes posaient sur lui un regard plein d'espoir. Il se sentait presque gêné. Depuis la mort de Markos, il se rendait bien compte que les adultes comptaient sur lui.

— Voilà tout ce que j'ai pu dénicher, annonça-t-il en posant les boîtes sur la table, devant elles.

Irini et Emine se levèrent sans un mot. Elles ne parvinrent pas à cacher leur déception.

— Il n'y a plus rien pour ainsi dire, reprit Hüseyin.

— Va chercher ton père et Vasilis.

Les deux hommes fumaient une cigarette sur le toit. Ils avaient trouvé du tabac éventé dans une boîte, chez Christos. Hüseyin eut quelques instants pour les observer avant qu'ils ne remarquent sa présence. Ils discutaient avec complicité, leurs têtes se touchaient presque. Tant de choses avaient changé. Ils entendirent ses pas.

— Hüseyin ! s'exclama Halit avec un sourire.

— Vous voulez bien descendre ?

— Dès que nous aurons terminé nos cigarettes. Ta mère a besoin de moi ?

Hüseyin haussa les épaules.

Quelques minutes plus tard, ils étaient réunis tous les cinq chez les Georgiou.

— Hüseyin a quelque chose à nous dire.

— Je crois que nous devons partir.

— Pourquoi ? s'étonna Vasilis.

— Nous ignorons ce qui nous attend hors d'ici..., ajouta Halit.

— Il n'y a plus de nourriture, *baba*. Le moment est venu.

Il leur livrait la vérité sans détour. Tous échangèrent des regards. La faim, qui devait commencer à se manifester, donnait raison à Hüseyin.

— Nous ferions mieux de prévenir Maria et Panikos, décida Vasilis.

— Mais on ne peut pas quitter la ville comme ça, si ? lança Irini. C'est trop dangereux.

Pour avoir vu les soldats agir, Hüseyin savait qu'elle avait raison.

— Si nous partons, ajouta Halit, nous n'aurons plus rien. Plus rien du tout.

— Et Ali ne pourra pas nous retrouver... pas plus que Christos,



soulogna Emine.

— Nous avons nos terres, suggéra Vasilis. Et nos arbres.

— Mais aucun toit, murmura Irini, presque trop bas pour être audible.

Panikos venait de les rejoindre. Il avait laissé Maria à l'étage avec les trois enfants et avait suivi leur échange.

— Si Hüseyin pense que nous devons partir, il faut l'écouter, décréta-t-il. Les enfants se plaignent constamment de la faim. Si la nourriture vient déjà à manquer...

— Nous devons d'abord assurer les circonstances de notre voyage, insista Vasilis. On ne peut pas partir de la sorte.

— Et qui va nous garantir une chose pareille ? rétorqua Panikos.

Une fois de plus, Hüseyin constata qu'il était le point de mire.

— Laissez-moi jusqu'à demain. Et soyez prêts à partir quand je reviendrai.

Il n'y avait pas grand-chose à préparer. L'icône, les photos et le *mati* seraient remis dans le sac. Aucune autre possession ne leur semblait assez importante.

Hüseyin fila chez Christos. Le collier était caché sous un des coussins du canapé où il avait dormi. Il le sortit de sa pochette et l'examina à la lumière. Il avait beau ne rien connaître aux pierres précieuses, il était ébloui par leur beauté.

— Hüseyin !

Faisant volte-face, il découvrit que sa mère l'avait suivi. Elle avait le regard brillant.

— Hüseyin... Où as-tu trouvé ce collier ?

— Markos... Il était dans sa poche lorsque je l'ai tué.

— Montre-moi.

Il l'avait rarement vue dans un tel état de colère. Il lui confia le bijou. Elle l'étudia quelques secondes, puis s'arrêta sur le fermoir.

— Une seule femme à Chypre possède ce genre de chose, conclut-elle.

Elle avait aussitôt reconnu le collier d'Aphroditi. Hüseyin craignait qu'elle ne le lui rende pas.

— Ces saphirs sont tout ce qui nous reste, maman, l'implora-t-il. Je dois les vendre pour garantir notre sécurité.

Elle l'observa attentivement, avant de baisser les yeux sur les pierres dans sa paume. Comme son fils, elle savait qu'il s'agissait de

leur seule chance de s'en sortir. Ils trouveraient le moyen, un jour, de rembourser Aphroditi.

— Sache, dit-elle, qu'il ne s'agit pas de saphirs mais de diamants bleus. C'est le collier qu'Aphroditi a reçu pour son mariage, de la part de son père.

— Alors si je réussis à le vendre, nous aurons de quoi acheter notre sécurité ?

— Je l'espère. Je crois qu'ils sont très rares.

Emine ne voulait pas connaître les détails du plan de Hüseyin.

— Tu peux me couper les cheveux, maman ? Le plus court possible.

Elle ne posa aucune question. Ils mirent la main sur une paire de ciseaux dans la salle de bains de Christos et elle coiffa son fils du mieux qu'elle put avec cet instrument aux lames émoussées.

Irini était dans le *kipos* quand il sortit. Les plantes avaient tellement poussé qu'elle s'y sentait en sécurité, au chaud, le soleil passant à travers la voûte de jeunes feuilles estivales. Elle pensa que Hüseyin partait en expédition pour trouver à manger et se signa plusieurs fois, récitant une petite prière pour lui. Ses vieilles habitudes commençaient à revenir.

Hüseyin avait un objectif prioritaire : trouver un uniforme militaire. En civil, il avait beaucoup moins de chances d'atteindre sa destination sans encombre.

Il connaissait un endroit où en dénicher un. Il se souvenait parfaitement de l'emplacement du magasin où il avait tué Markos. Comment l'oublier ? Il ne lui fallut que dix minutes pour l'atteindre. Son cœur menaçait d'exploser. S'il n'agissait pas vite, s'il s'arrêtait pour réfléchir, il échouerait, sans le moindre doute.

À l'intérieur, il retira sa chemise et l'attacha autour de sa tête, bien serrée, pour protéger son nez et sa bouche. Dès l'entrée il lui sembla identifier l'odeur de la chair putréfiée. Il gagna l'arrière-boutique d'un pas décidé et dégagea les piles de sacs. Le corps du soldat n'avait pas été découvert par les rongeurs et se décomposait tranquillement.

Hüseyin déboutonna sans tarder la chemise et la braguette du pantalon, s'efforçant de ne pas regarder le visage. Les bottes ne lui opposèrent aucune résistance, puis il récupéra le pantalon. La chemise fut plus difficile à retirer. Il dut faire basculer le cadavre sur le flanc et retirer une manche après l'autre. Il laissa le soldat pourrissant en sous-vêtements et le recouvrit à nouveau des sacs.

Emportant les vêtements dans l'épicerie, il les secoua vivement pour s'assurer qu'aucun ver ne s'était caché dans un pli. Il dut retenir un haut-le-cœur en échangeant son propre pantalon contre celui du mort. Il n'oublia pas de récupérer les diamants dans la poche. Enfin, il mit la chemise, les brodequins et dissimula ses affaires derrière le comptoir.

La tenue était légèrement trop grande, mais en roulant la ceinture du pantalon sur elle-même, il réussit à le faire tenir. Les bottes auraient pu lui appartenir. Il croisa son reflet dans la vitrine crasseuse : ça pourrait aller. Dans son souvenir, le soldat ne portait pas

de couvre-chef. Peut-être l'avait-il perdu en tombant...

Hüseyin se dirigea vers les barbelés, à l'endroit où Markos passait pour quitter Famagouste, et ne rencontra pas un seul soldat. Juste avant la tombée de la nuit, il se faufila de l'autre côté. L'essentiel des militaires semblaient se cantonner à leurs postes au centre de Famagouste. Cette route ne les intéressait sans doute pas.

Il traversa un maquis, veillant à rester près des arbres dès qu'il le pouvait, et marcha jusqu'à atteindre une grande route. Dix minutes plus tard, il entendit le bruit d'un camion. Un véhicule de l'armée, avec des soldats à l'arrière. Il ralentit et le hayon fut baissé pour permettre à Hüseyin de monter.

Les hommes se serrèrent afin de lui ménager une place sur l'un des bancs et continuèrent leur chanson à boire. Quand ils arrivèrent au refrain, une bouteille d'eau-de-vie se mit à circuler. Chacun avala une grande gorgée. Hüseyin fit mine de chanter et de boire avec eux. Personne ne lui prêta attention. La plupart avaient aussi la tête nue.

Il avait du mal à discerner grand-chose dans la nuit, mais il remarqua des dizaines de voitures abandonnées sur le bas-côté, certaines ayant basculé dans les fossés. Il se demanda si elles étaient tombées en panne d'essence.

Ils doublèrent deux véhicules des Nations unies en route et s'arrêtèrent à une ou deux autres reprises pour prendre des soldats. Enfin, aux petites heures du jour, ils atteignirent Nicosie. Ils furent déposés dans une caserne des faubourgs. La majeure partie des hommes s'y engouffra, cependant quelques autres partirent en flânant vers le centre-ville. Hüseyin leur emboîta le pas. Ils n'avaient pas l'air de se connaître très bien entre eux, et il se mêla au groupe sans difficulté, parvenant à cacher l'accent chypriote qui aurait pu le trahir. Il comprit à leur échange qu'ils étaient en quête d'une maison close. Il chemina avec eux un moment, puis se laissa distancer, feignant d'être attiré par les vitrines.

Il ne connaissait pas les rues de Nicosie. Il était venu une ou deux fois, enfant, avant que la ligne verte ne coupe la ville, mais il n'en avait que peu de souvenirs. Malgré la nuit, il avait pu voir combien l'île avait été dévastée. S'il s'inquiétait pour ses parents et son frère, il serait encore plus délicat de mettre les Georgiou en sécurité.

Hüseyin erra dans les rues, s'échinant à éviter les bandes de militaires qui pullulaient en ville. L'épuisement finit par avoir raison

de lui et, se blottissant contre la porte d'une boutique, dans un recoin sombre, il s'endormit. Ce ne fut que lorsque le commerçant releva les rideaux de fer, à 8 h 55 le lendemain matin, qu'il s'en rendit compte : il avait passé la nuit devant une horlogerie. L'homme grisonnant ne fut qu'à peine surpris de le voir ; il y avait tellement de soldats en ville qu'il ne pouvait s'étonner d'en trouver un sur le pas de sa porte.

Dès que les rideaux de fer furent relevés, Hüseyin découvrit des centaines de montres alignées en rangs bien réguliers. Elles semblaient presque identiques. Cadran blanc cassé et fines aiguilles dorées. N'ayant jamais possédé de montre, il se demanda comment les gens faisaient pour choisir leur modèle parmi tous ceux présentés.

L'horloger faisait de bonnes affaires. La plupart des soldats voulaient lui acheter un de ses modèles, qui n'étaient pas commercialisés en Turquie, et il se figura que le jeune homme était ce genre de client.

— Entrez, lui dit-il, j'en ai plein d'autres à l'intérieur.

Au moment où Hüseyin franchissait le seuil de la boutique, une centaine de pendules se mirent à sonner, chacune égrenant une note différente. Durant quelques instants, il leur fut impossible de parler. Cet orchestre à percussion jouait un concert matinal, composé de notes uniques, répétées. Une fois l'heure annoncée, le tic-tac des aiguilles reprit le dessus, insistant, affairé et inlassable.

— Je ne les entends plus vraiment, observa l'horloger, devinant les pensées du jeune homme. Il paraît que je deviendrais fou si c'était le cas.

En bon vendeur, il savait qu'il fallait laisser les clients regarder et essayer, regarder et essayer.

— Si vous voulez en voir une de plus près, dites-le-moi. Je peux vous offrir un café ?

Hüseyin hocha la tête. Il avait la sensation que chaque seconde le rapprochait de la question qu'il brûlait de poser. L'horloger sortit de sa boutique et fit signe à un garçon qui traînait devant le café d'en face. Une poignée de minutes plus tard, le gamin les rejoignait avec un petit plateau suspendu à une chaîne et deux tasses. L'horloger savait que le café aidait ses clients à se concentrer.

— D'où venez-vous ? lui demanda-t-il en sirotant le liquide noir.

— De pas très loin, répondit Hüseyin, évasif, sur la côte.

L'homme penserait à la région de Mersin, le port turc où la plupart

des soldats s'étaient embarqués pour rejoindre Chypre. Il avait entrepris de remonter ses pendules, certaines à la main, d'autres avec une clé. Cette tâche requérait patience infinie et dextérité, deux qualités qu'il semblait posséder.

— Parfois, j'ai l'impression d'être le maître du temps !

Hüseyin n'était pas dupe : l'horloger avait dû répéter cette réplique. Ça ne l'empêcha pas de sourire.

— Vous réparez les montres, aussi ? demanda-t-il pour faire la conversation.

— Bien sûr. Je dois justement m'occuper d'une aujourd'hui. Son propriétaire passera la récupérer en fin de journée.

— Je suppose qu'on vient souvent vous voir avec une montre cassée.

— Oui, enfin les gens aiment aussi s'en offrir de nouvelles. Particulièrement les soldats.

Hüseyin s'approcha d'une vitrine remplie de montres pour dames et les étudia.

— Celles-ci tiennent autant du bijou que de l'horlogerie, souligna l'homme en gloussant.

Les bracelets étaient en or ou en platine, et plusieurs avaient des pierres précieuses incrustées sur le cadran.

— Les femmes qui les possèdent, ajouta-t-il, ont rarement besoin de les regarder. Elles sont toujours accompagnées d'un homme qui peut leur donner l'heure.

— Ces montres doivent être très chères.

— Elles le sont. Je ne crois pas en avoir vendu plus de quatre en dix ans. Depuis que les ennuis ont commencé. Mon chiffre d'affaires a baissé à cette époque. Beaucoup de mes clients réguliers, des Chypriotes turques, sont partis. Et les Grecs ne viennent pas ici.

Hüseyin savait qu'il allait devoir prendre un risque. Jusqu'à présent, l'homme lui avait paru bienveillant.

— Écoutez, dit-il en abandonnant son accent, je ne suis pas turc mais chypriote. Je n'ai pas les moyens de vous acheter une montre.

L'horloger s'interrompt pour écouter le jeune homme. Il avait déjà entendu l'histoire que celui-ci s'appropriait à lui confier.

— Ma famille n'a plus rien. À part ça.

Il sortit le collier de sa poche. Le commerçant ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Il ne connaissait que le prix des

minuscules pierres présentes sur certaines de ses montres. Celles dans la main du jeune homme entraient dans une tout autre catégorie. Il n'en avait pas vu d'aussi grosses depuis longtemps.

— Je peux ?

Hüseyin lui confia le collier, que l'horloger examina à la lumière.

— Je n'ai jamais posé les yeux sur d'aussi beaux saphirs, conclut-il en les lui rendant.

— Ce sont des diamants bleus, affirma Hüseyin d'un ton autoritaire.

— Des diamants bleus !

L'homme posa un nouveau regard admiratif sur eux avant de reprendre :

— Et je suppose que vous voulez les vendre ?

Hüseyin hocha la tête.

— Le plus vite possible, précisa-t-il. J'ai besoin d'argent.

— Je n'en doute pas. Comme tout le monde de nos jours.

— C'est pour aider des gens.

L'horloger fut déconcerté par cet aveu. Une expression de désespoir et de vulnérabilité se peignit sur les traits du jeune homme. Ceux à qui il voulait porter secours lui étaient sans doute très chers.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je pense pouvoir vendre ce collier. Ensuite, il faudra m'expliquer qui vous voulez aider, et comment...

— Merci.

— Je vais appeler un de mes amis et l'interroger. Je ferme à l'heure du déjeuner. Si je parviens à un accord avec lui, nous irons le voir à ce moment-là. Pour l'heure, si vous ne comptez rien m'acheter, il faut me laisser travailler. Revenez à midi. Pile.

— Je ne serai pas en retard, promit Hüseyin.

Il déambula dans la ville, tuant le temps en attendant son rendez-vous. Il s'arrêta deux fois pour prendre un café. Ça lui faisait tout drôle d'utiliser de l'argent à nouveau, de donner un billet et d'attendre la monnaie. Il fut ensuite appâté par le parfum de l'agneau et acheta un chiche-kebab à un vendeur ambulancier, qu'il dévora. Il y avait des mois qu'il n'avait pas mangé de viande.

Quand il atteignit la boutique, des centaines d'aiguilles sur les pendules et les montres s'apprêtaient à atteindre, ensemble, leur point culminant. Au moment où Hüseyin franchissait la porte, elles se

mirent à sonner l'heure.

L'horloger était prêt.

— Je vous ai trouvé quelqu'un. Vous n'en tirerez peut-être pas le prix espéré, mais c'est le mieux que nous puissions faire aujourd'hui.

Le fait que Hüseyin ait besoin de cet argent pour aider des gens l'avait touché. Il lui rappelait son propre fils, qui portait aussi l'uniforme, dans une autre partie de l'île. C'était une raison suffisante pour lui donner un coup de main.

Pendant qu'ils traversaient la ville, Hüseyin lui expliqua pourquoi il avait besoin de cet argent.

— Je ne peux rien pour toi, lui dit l'horloger, qui s'était mis à le tutoyer. On en parlera à mon ami, il aura une solution.

Il conduisit Hüseyin dans une ruelle où se trouvait un *kafenion* miteux. Au fond de la salle, presque invisible à travers l'épais rideau de fumée, un homme blême et bien en chair était assis, seul. La plupart des autres clients étaient en bandes, jouant aux cartes, parlant fort, criant même. Une télévision fixée au mur hurlait, à côté d'un passe-plat à travers lequel le café était servi.

L'horloger fondit sur l'homme esseulé, faisant signe à Hüseyin de le suivre. Ils prirent place en face de lui. L'homme avait une soixantaine d'années et une épaisse moustache tirant sur le gris. Il ne regarda pas l'horloger dans les yeux quand il s'adressa à lui. Il fixait le vide droit devant lui, réagissant à peine à ce qu'on lui disait. Hüseyin en vint à se demander s'il était aveugle pour montrer si peu d'intérêt à ce qui se passait. Ce ne fut que lorsque l'horloger dit à Hüseyin de lui montrer les diamants que son expression se modifia.

— Passez-les-moi discrètement, sans que personne ne les voie.

Hüseyin les lui tendit sous la table. Il entendit le léger cliquetis des pierres pendant que l'homme les tâtait et continua à douter de sa capacité à voir.

— Vous pouvez en tirer vingt mille, déclara-t-il.

— Vingt mille ? répéta Hüseyin, incrédule.

La somme lui paraissait énorme.

— Il parle en livres turques, lui souffla l'horloger. Ça représente environ cinq cents livres chypriotes.

Hüseyin répéta le montant. Était-ce suffisant ? Il n'en avait pas la moindre idée.

— C'est tout ce que je peux vous offrir, asséna l'homme, le regard



toujours dans le vague.

— Il a besoin d'autre chose, intervint l'horloger. Dis-lui Hüseyin.

— Il y a deux familles chypriotes, une grecque, une turque. Six adultes, deux enfants et un bébé. Ils veulent quitter Famagouste.

— Mais Famagouste est vide depuis longtemps, on n'y trouve que des soldats turcs, affirma le moustachu du ton assuré de celui qui n'est pas habité à être contredit.

Hüseyin ne répondit rien. Il sentait bien que cet homme, si glacial, n'était pas de ceux avec qui l'on veut se disputer.

— Comment... ?

Hüseyin interrompit l'horloger d'un mouvement de tête. Il ne voulait pas fournir d'explications. Il lui semblait plus raisonnable de ne pas baisser la garde.

— Je veux les faire sortir sans risque. Aujourd'hui, murmura-t-il. Et les conduire à Nicosie peut-être.

— Qui sont-ils exactement ?

L'horloger devenait subitement trop curieux, il posait trop de questions. Aux yeux de Hüseyin, leur départ était urgent, et plus il perdait de temps dans ce café, plus la perspective d'une issue s'éloignait. Le moustachu se pencha en avant, s'adressant directement à Hüseyin pour la première fois.

— Il y aurait des mines, lui dit-il en découvrant des dents noires. Le tarif n'est pas donné. Il vous en coûtera exactement le prix de ces pierres.

Hüseyin avait espéré qu'il leur resterait un peu d'argent. Comment survivraient-ils hors de Famagouste, sinon ? Il se résolut à prendre les problèmes les uns après les autres.

L'homme gardait les poings serrés sur les diamants, sous la table. De toute évidence, il exigeait le paiement à l'avance. Il glissa, à l'oreille de l'horloger, quelques mots inaudibles. Ce dernier signifia à Hüseyin que le moment de partir était venu. D'un signe de tête discret, le moustachu convoqua un de ses sbires, qui faisait le guet à la porte. Il s'approcha de la table et reconduisit les deux visiteurs dans la rue.

La transaction était nimbée de mystère. Hüseyin savait seulement qu'il était heureux de quitter cet homme difficile et agressif, dont tous semblaient avoir peur.

Dehors, l'horloger lui expliqua ce qui allait se passer.

— Quelqu'un va t'emmener à Famagouste. Il vous attendra dix

minutes, puis vous reconduira à Nicosie.

Peu après, Hüseyin reprenait la route de Famagouste et mesurait l'ampleur des dégâts causés par les bombardements. Le chauffeur était un soldat turc de haut rang, qui dépassait le mètre quatre-vingts et qui ne desserra pas les dents du trajet.

Ils franchirent plusieurs postes de contrôle en route, chaque fois au terme d'une discussion houleuse. Rouler dans les rues silencieuses de Famagouste avait un caractère irréel. Hüseyin demanda à être déposé à une centaine de mètres de chez les Georgiou. Il ne faisait confiance à personne et craignait de dévoiler à ce militaire l'endroit précis où se cachaient les familles. Il sauta de la jeep à l'angle de la rue Elpida.

— Tu as dix minutes, aboya le conducteur.

Il courut jusqu'à l'appartement d'Irini et Vasilis. Tous y étaient réunis et guettaient son retour. Tiraillé entre l'excitation et l'inquiétude, il leur exposa ce qui avait été convenu.

— Une fois à Nicosie, Vasilis et Irini pourront traverser la ligne verte avec Maria, Panikos et les enfants. Ensuite, tout le monde sera libre...

Il laissa la fin de sa phrase en suspens. Libre. Quel était le sens de ce mot à présent ?

Hüseyin sentait les regards des adultes braqués sur lui. Il n'avait rien d'autre à ajouter, et ils avaient pourtant encore besoin de lui. S'il avait trouvé un plan pour les prochaines heures, il ne savait pas de quoi l'avenir serait fait. Lorsque les tanks avaient débarqué à Famagouste, ils avaient imaginé que tout redeviendrait comme avant. Ils avaient appris, depuis, qu'on ne pouvait s'appuyer sur aucune certitude.

— Vous connaissez des gens à Nicosie ? demanda Emine.

Irini secoua la tête. Son amie se souvenait que les Papacosta y avaient un appartement mais se retint de l'évoquer. Ça n'aurait pas été convenable après tout ce qui s'était produit.

— Je suis sûre qu'ils nous aideront à trouver un endroit où vivre, reprit-elle d'un ton gai.

Ce que ce « ils » recouvrait, elle ne le savait pas très bien elle-même.

L'un des derniers journaux que Markos avait rapportés au Sunrise montrait une photo d'un immense camp de réfugiés. Pour Irini et Emine, un tel endroit était pire que l'enfer : pas de cuisine, pas

d'intimité, une fournaise en été et, l'hiver, une humidité intolérable. Peut-être n'auraient-ils pas d'autre choix.

Ils étaient tous prêts à partir et sortirent l'un après l'autre de la maison. Vasilis était le dernier. Il ferma, puis confia la clé à Irini. Ils emboîtèrent le pas à Hüseyin en silence, véritable défilé d'écoliers sages.

En tournant au coin de la rue, ils tombèrent sur le camion de l'armée. Vasilis eut du mal à se hisser sur la plate-forme, et Hüseyin lui fit la courte échelle. Assis sur des bancs en bois, face à face, ils cahotèrent le long des rues défoncées qui les conduisirent hors de la ville, objets de la curiosité des soldats qu'ils croisaient. Lorsqu'ils atteignirent le poste de contrôle à la sortie de Famagouste, la discussion entre le conducteur et les soldats de garde s'éternisa. Tous les passagers gardèrent le silence, même les enfants. Certains papiers furent échangés, ainsi qu'une enveloppe. Les Georgiou et les Özkan n'osaient pas jeter des regards trop insistants, espérant se rendre invisibles.

Le grondement du moteur empêchait les conversations, si bien que même Mehmet et Vasiliki ne firent pas un bruit pendant le voyage, observant le paysage qui tressautait devant eux. Si les orangers, dans les champs des faubourgs de la ville, ployaient sous les fruits, le reste de la nature semblait nu et brûlé. Aucune semence n'avait été plantée. Ils longèrent au pas des maisons, des fermes et des églises en ruine. Il était étrange de ne pas voir les fermiers travailler dans les champs, et l'absence d'animaux sautait aux yeux : ni chèvres, ni moutons, ni ânes.

La périphérie de Nicosie provoqua leur surprise, tout comme elle avait suscité celle d'Aphroditi tous ces mois auparavant. Aucun d'entre eux n'était familier de cet endroit, mais pour une capitale elle paraissait triste et abandonnée. Le camion vrombit à travers les rues étroites de la banlieue nord en direction du centre.

S'ils ne payaient pas de mine, les citoyens vaquaient à leurs activités quotidiennes : hommes âgés assis dans les cafés, femmes admirant les vitrines des boutiques et enfants rentrant chez eux après l'école en traînant leurs chaussures éraflées.

Ils finirent par s'arrêter. Devant eux se dressait la barricade qui coupait la ville en deux. Ils avaient atteint la ligne verte. Durant quelques instants, ils restèrent assis sans bouger, puis ils entendirent le raclement des loquets et le hayon fut baissé. Ils furent déchargés

comme du bétail.

Hüseyin sauta le premier, et Maria lui confia la petite Irini. Il ne l'avait encore jamais prise dans ses bras, elle avait une odeur merveilleuse. Elle lui attrapa le nez et tira dessus.

Panikos descendit, non sans mal, en deuxième et aida les autres : ses beaux-parents, Emine et Halit. Enfin, Maria confia Vasiliki à son mari. Mehmet tint à sauter de lui-même. Hüseyin n'avait pas lâché la petite fille. Il ne voulait pas se séparer d'elle. Maria, qui s'était approchée, tendit les mains pour le soulager de son fardeau. Elle le faisait à contrecœur, ayant remarqué combien sa fille était heureuse dans les bras du jeune homme.

Le soldat s'impatientait. Il n'allait pas rester planté là toute la journée à attendre ces gens, et il devait remplir sa mission jusqu'au bout pour toucher sa part, autrement dit veiller à ce que ces Chypriotes grecs traversent la ligne verte sans ennui.

— Allez ! leur ordonna-t-il en indiquant la clôture.

Les deux familles se dévisageaient en silence. S'ils redoutaient la colère du militaire, ils avaient encore plus peur des adieux. Leur départ avait été si précipité qu'ils n'avaient pas eu le temps d'anticiper la séparation.

Il devait y avoir un dernier instant, si court qu'il passerait en un éclair, et leur instinct leur dicta comment l'occuper. Vasilis et Halit avaient leurs talismans sur eux. Vasilis avait enveloppé le *mati* des Georgiou dans une serviette pour le protéger. Lorsqu'il le tendit à Halit, l'objet ainsi emballé évoquait un cadeau. Sans hésiter, ce dernier offrit son *nazar* en échange. La transaction paraissait des plus naturelles. Les deux porte-bonheur étaient en verre bleu vif. La seule différence tenait à ce qu'Emine avait utilisé un cordon rouge pour le suspendre, et Irini un ruban bleu.

Les deux femmes échangèrent la plus brève des étreintes.

— Nous n'oublierons jamais que nous te devons la vie de notre bébé, dit Panikos.

Hüseyin secoua la tête, sa langue ne lui répondant plus. Les deux petits garçons se poursuivaient autour du cercle d'adultes. Maria portait sa fille. Le soldat répéta son ordre, plus fort.

— Allez ! Tout de suite !

Si les Georgiou ne comprenaient pas un mot de turc, le geste qui accompagnait ces paroles n'avait pas la moindre ambiguïté. Le

moment était venu. C'en était fini de leur vie commune. Tous partageaient ce sentiment d'arrachement.

Le putsch qui avait tout déclenché s'était produit un an plus tôt. Il ne pouvait y avoir ni larmes ni mots supplémentaires.

Quelques passantes remarquèrent la dame âgée en noir et les deux femmes plus jeunes. L'une d'elles portait une robe Chanel. Les enfants avaient des vêtements luxueux également. Il était étonnant de voir des gens aussi élégants dans la rue en des temps pareils.

Pour un observateur extérieur, cette bande formait un tout homogène, toutefois seule une partie dut suivre l'injonction du soldat. Soudain le groupe se scinda en deux : Irini, Vasilis, Maria, Panikos et leurs enfants s'éloignèrent ensemble. Emine, Halit, Hüseyin et Mehmet restèrent où ils se trouvaient.

Les Georgiou aperçurent des soldats des Nations unies – ils les reconnurent à leurs bérets bleus – de l'autre côté de la limite. Ils n'entendirent pas la discussion qui suivit, mais l'absence de papiers d'identité ne sembla pas poser de gros problèmes. Ils furent rapidement autorisés à passer.

Les Özkan suivirent leurs amis du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Les Georgiou ne jetèrent pas un seul coup d'œil en arrière.

# Dans les années qui suivirent...

---

Au moment de franchir la ligne verte, les Georgiou entraient, avec les Özkan, dans les statistiques.

Plus de deux cent mille Chypriotes grecs perdirent leur toit dans le nord de Chypre, et quarante mille Chypriotes turcs furent déplacés dans le sud. Tous étaient des réfugiés.

Aucune des deux familles ne pouvait se sentir chez elle à Nicosie. Famagouste était le seul endroit qui mériterait jamais le nom de « maison ». La capitale n'était que le point de départ de leur existence d'exilés.

Les Özkan et les Georgiou finirent par se voir attribuer des logements qui se retrouvaient libres de toute occupation à l'issue du conflit, les premiers à Kérynia et les seconds à Limassol. Ces deux villes se situaient respectivement sur les côtes nord et sud de Chypre, aussi éloignées l'une de l'autre qu'il était possible.

Même s'ils avaient découvert où ils avaient atterri, les uns et les autres, ils n'auraient pas pu franchir la frontière pour se voir, et la communication entre les deux parties de l'île était quasi impossible.

Au début, le nouvel appartement des Georgiou fut moins chargé que le précédent, tout simplement parce qu'ils avaient abandonné l'essentiel des biens accumulés au fil des années. L'icône, qui avait veillé sur eux au cours de si nombreuses épreuves, continuait à le faire. Ainsi qu'un porte-bonheur contre le mauvais œil, suspendu à un cordon rouge.

Irini n'eut aucun mal à reproduire en partie la décoration de leur maison de Famagouste. Avec Maria et Panikos ils achetèrent le même ensemble de chaises en plastique standardisées pour le jardin, et Irini

fabriqua une nappe en dentelle identique à celle qui recouvrait toujours leur table, rue Elpida. Elle avait emballé tous les biens qu'ils avaient trouvés à leur arrivée – albums photos et quelques pièces de vaisselle en porcelaine – et les avait rangés dans un coin, pour le cas où leurs propriétaires, des Chypriotes turcs, reviendraient.

Progressivement, elle recréa un *kipos* qui ressemblait à celui qu'elle avait tant chéri à Famagouste. Entre le soleil et les pluies printanières, les plantes poussèrent facilement. Bientôt du jasmin encadrerait la porte et les géraniums déborderaient de leurs pots, comme auparavant. Elle cultivait des poivrons, des tomates et des fines herbes. Il leur faudrait deux ans pour récolter les raisins de leur propre vigne.

Vasilis était presque soulagé de ne plus avoir de terres à travailler. Il avait de plus en plus de mal à marcher et ne pouvait plus se pencher pour bêcher ou semer. Nombre d'anciens habitants de Famagouste avaient été relogés à Limassol, et il ne tarda pas à retrouver de vieux amis. Ils renouèrent avec leurs anciennes habitudes, se réunissant pour évoquer le passé et rêver du futur. Seul le *kafenion* qui servait de cadre à ces échanges n'était plus le même.

Chaque jour, Irini allait allumer trois cierges à l'église : pour Markos, Christos et Ali. Avec le temps, sa foi était revenue, malgré l'absence prolongée de son cadet.

Vasilis était déterminé à se montrer réaliste. Ils ne sauraient peut-être jamais ce qui était arrivé à Christos. On avait découvert qu'une partie de ceux tués lors de la brève guerre civile consécutive au coup d'État contre Makarios figuraient au nombre des disparus, enterrés par des Chypriotes grecs dans des endroits non identifiés.

— Il pourrait très bien être parmi ceux-là.

— J'ai un pressentiment, répondait Irini. Tant que je continuerai à rêver de lui, je ne baisserai pas les bras.

L'espoir, c'était tout ce qu'il lui restait. *Elpida*. Les occupations et rituels quotidiens permettaient à Irini de tenir, notamment aider Maria et Panikos avec les enfants. Ils étaient une grande source de distraction et de bonheur.

Les Georgiou vivaient avec un couperet au-dessus de leurs têtes : la maison qu'ils occupaient n'étant pas la leur, ses véritables propriétaires ne risquaient-ils pas de venir la réclamer ? Un jour, ils crurent cet instant arrivé.

On sonna à la porte. Ils n'attendaient personne. Traînant les pieds, Vasilis alla voir qui c'était. Autrefois, à Famagouste, ils laissaient toujours ouvert. C'était différent ici.

Au moment d'ouvrir, il se demanda s'il avait besoin de lunettes en plus d'une canne. Devant lui se tenait un jeune homme. Hâve et crasseux.

Vasilis sentit ses jambes flageoler. Il put à peine prononcer le prénom de son fils. Les deux hommes se tombèrent dans les bras, et Christos se rendit compte qu'il soutenait son père. Celui-ci avait tellement vieilli depuis la dernière fois...

Entendant son mari l'appeler d'une voix faible, Irini se précipita hors de la chambre.

— *Yioka mou, yioka mou, yioka mou...*, répétait-elle sans pouvoir s'arrêter alors que les larmes coulaient.

Après sa libération d'un camp de prisonniers turc, où il avait passé plusieurs mois, Christos avait été d'abord dans l'impossibilité de retrouver la trace de ses parents. En découvrant que sa maison se trouvait désormais derrière des barbelés, il avait été désorienté.

Il semblait affaibli, aussi bien moralement que physiquement, et la nouvelle de la mort de son frère acheva de le briser. Il se retira dans l'obscurité de la chambre d'amis et, durant plus d'un an, il ne s'aventura pas au-delà du *kipos* de sa mère. Au moment où il commençait à reprendre goût à la vie, la famille connut un nouveau coup dur. Vasilis succomba à une attaque. Irini consola Christos.

— Nous étions avec lui, au moins, *yioka mou*. Et il le savait.

Avec l'aide de sa fille et de son beau-fils, elle réussit à rester forte pour son cadet. Elle portait du noir depuis que Hüseyin lui en avait trouvé à Famagouste et elle ne le quitterait jamais.

Depuis un petit moment, Panikos réfléchissait à l'offre d'un de ses cousins, installé au Royaume-Uni à la fin des années soixante. Il possédait une chaîne de magasins d'électroménager en plein essor, et il aurait aimé s'adjoindre le savoir-faire de Panikos – qui prendrait la tête de trois ou quatre d'entre eux.

Ce dernier eut du mal à aborder le sujet avec son beau-frère. Christos avait beau avoir facilement décroché un poste de mécanicien dans un garage, il restait sombre. Quand Panikos trouva enfin le courage de mentionner cette proposition, il eut la surprise de découvrir que Christos était prêt pour un nouveau départ, lui aussi.



— Que puis-je faire ici ? lui lança le jeune homme désabusé. À part ressasser toutes les catastrophes qui se sont succédé ?

Il faut dire qu'il portait le poids d'une grande culpabilité : son ami Haralambos était toujours porté disparu. Christos avait assez de recul pour critiquer l'organisation qu'il avait ralliée afin de soutenir le coup d'État contre Makarios.

— Nous n'avons réussi qu'à créer une brèche pour l'invasion turque. Regardez ce qui s'est passé ensuite...

Même Irini se montra ouverte à l'idée de quitter sa si chère île.

— Puisque Panikos et toi voulez partir, dit-elle à Maria, et que Christos partage votre enthousiasme, alors moi aussi. Je pourrai revenir de temps à autre entretenir la tombe de votre père. Il ne m'en vaudra pas de ne pas lui rendre visite tous les jours...

Avec l'aide d'une kyrielle d'amis et de proches ayant sauté le pas avant eux, ils s'installèrent dans le nord de Londres.

À Kérynia, les Özkan s'efforçaient aussi de tourner la page. Cependant, c'était presque impossible sans nouvelles d'Ali. Plus que jamais ils déploraient le vol des photographies de famille. Le souvenir du jeune homme commençait à s'estomper dans leurs mémoires. Le reconnaîtraient-ils encore ?

Emine prit un travail dans un salon de coiffure dès qu'elle le put. Il était hors de question qu'elle reste assise à la maison toute la journée, à ne faire qu'attendre. Tant que ses mains étaient occupées à laver et couper des cheveux, elle pensait à autre chose qu'à son fils disparu.

Des touristes se remirent à visiter le nord de l'île au bout de quelques années, et Hüseyin enchaîna les mi-temps, le plus souvent dans des cuisines de restaurants, avec son père. L'existence ne lui réservait plus autant de défis que lorsqu'ils vivaient au Sunrise, et il finit par s'ennuyer.

Toute son attention était focalisée sur le volley désormais. Il fut sélectionné par l'équipe chypriote turque, ainsi qu'il en nourrissait l'ambition depuis l'enfance. Durant une année, il fut comblé, réalisant enfin un vieux rêve. La satisfaction ne dura pas. Le nord de Chypre n'était pas reconnu par la communauté internationale, si bien que cette partie de l'île était frappée d'un certain nombre d'interdictions, notamment dans le domaine des sports d'équipe.

— Ça ne rime à rien, fulmina-t-il devant ses parents. Si on ne peut

pas participer aux grands tournois, à quoi bon, hein ?

Vivre dans les confins de cette zone restreinte, sur une petite île, ne tarda pas non plus à lui peser. Un jeune homme comme Hüseyin avait l'impression de sentir, en étendant les bras, un mur de chaque côté. Il voulait les pousser jusqu'à ce qu'ils s'écroulent.

Le jour où Mehmet, de retour de l'école, posa une certaine question à Emine, elle songea que le moment était venu d'envisager un départ.

— Tu te souviens de nos amis de l'hôtel ? Je suis censé les haïr maintenant ?

Voilà ce qu'il lui demanda. Emine l'assura du contraire. Elle avait cependant touché du doigt une réalité : son plus jeune fils était en train d'oublier la période où ils avaient des Chypriotes grecs pour voisins. Alors que, dans le nord, de plus en plus de monuments à la victoire étaient érigés, que les noms des places et des rues changeaient, qu'un nombre croissant de Turcs du continent venaient s'y établir, apportant leur propre culture et leurs propres habitudes, Emine fit pression sur sa famille pour partir. Elle avait cessé d'aimer sa terre natale et, en abordant le sujet avec Halit, elle constata que lui aussi. Une seule chose les avait retenus tout ce temps : Ali.

— Il reste porté disparu, que nous soyons ici ou ailleurs, dit Halit. S'il revient, nous l'apprendrons.

Ils connaissaient de nombreux Chypriotes turcs ayant quitté l'île pour Londres. La vie n'y était apparemment pas facile, mais pour ceux à qui le travail ne faisait pas peur, les opportunités étaient innombrables. Quelques mois plus tard, avec en poche les noms et adresses d'amis ayant tenté leur chance avant eux, ils achetèrent des allers simples et partirent. Ils n'eurent aucun mal à dire adieu à une maison qui n'était pas vraiment la leur. Quitter leur île fut, en revanche, un véritable crève-cœur.

À Londres, Hüseyin trouva facilement un poste dans la restauration. Il ne tarda pas à gravir les échelons et, bientôt, il fut à la tête d'un restaurant. Si le water-polo n'était plus qu'un souvenir, le sport continuait à occuper une grande place dans sa vie et il se ménageait toujours du temps, le dimanche, pour jouer au volley. Le reste de la semaine, il travaillait dix heures par jour. Pour se récompenser, il s'offrit une Ford Capri d'occasion. Mehmet adorait quand son grand frère le déposait à l'école.

Depuis leur installation à Londres, Hüseyin était décidé à s'acquitter d'une mission. Dès qu'il le put, il prit sa matinée et se rendit à Hatton Garden pour passer les magasins au peigne fin. Il ne mit la main sur rien qui ressemblait au collier de diamants, tel qu'il s'en souvenait. Il essaya donc Bond Street. Il en découvrit un identique dans une vitrine, mais son prix n'était pas indiqué. Un portier en livrée gardait la porte.

Dès que Hüseyin fut à l'intérieur, un homme en costume lui demanda poliment s'il pouvait l'aider. S'efforçant de ne pas paraître intimidé – il possédait après tout une voiture tape-à-l'œil garée au coin de la rue, qu'il regrettait soudain de ne pas avoir laissée juste devant la bijouterie –, Hüseyin répondit qu'il était intéressé par le collier en vitrine.

— Ce sont des diamants de première qualité, expliqua le vendeur d'un ton cérémonieux en déroulant avec soin l'enfilade de pierres bleues sur un plateau en velours pourpre, sachant pertinemment que ce client n'en ferait pas l'acquisition. Il coûte dans les trente mille livres, ajouta-t-il, presque comme si ça lui revenait après coup.

Les diamants étaient à peu près de la même couleur et de la même taille que ceux gravés dans la mémoire de Hüseyin. Au moins savait-il maintenant.

Chypre était un sujet de grande nostalgie pour eux tous. Les souvenirs de leurs existences merveilleuses restaient vivaces. L'air, le parfum des fleurs, l'arôme des oranges. Aucune de ces choses ne pourrait plus jamais être aussi douce.

À Hackney, près des endroits où les Georgiou et les Özkan s'étaient établis, se trouvait une association culturelle chypriote où Turcs et Grecs pouvaient se retrouver.

Maria en avait eu vent et, dans l'idée de faire plaisir à sa mère, elle l'y conduisit un après-midi. Irini pénétra dans la grande salle glaciale, remplie de tables et de chaises. Elle reconnut quelques visages et se figea, brièvement submergée par le concert exubérant des deux langues mêlées.

Dans un coin de la pièce, Emine et Halit buvaient du café. Quelque chose attira soudain l'attention d'Emine.

— Halit ! Ces deux femmes là-bas... Celles qui viennent d'entrer...

— Lesquelles ?

La vision de Halit avait un peu baissé. Emine s'était déjà levée et se faufilait entre les tables, manquant de trébucher dans sa précipitation pour atteindre l'entrée de la salle. Des larmes lui mouillaient les joues.

Derrière Irini, Maria agrippa le bras de sa mère en retenant un cri. Elle la fit doucement pivoter vers sa vieille amie. Emine et Irini ne parurent pas vouloir briser leur étreinte. Elles finirent par s'asseoir ensemble et échanger les récits de leurs vies depuis leur séparation. Il y eut des moments d'infinie tristesse. Irini dut leur apprendre la mort de Vasilis. Halit baissa aussitôt la tête pour cacher son émotion. Le cliquetis incessant de son chapelet s'était interrompu. Devenu un homme de peu de mots, il était réduit au silence parfait, soudain.

— Je suis désolée pour toi. Il doit tellement te manquer, murmura Emine, les yeux luisants de larmes.

Irini abandonna sa tête contre le bras de Halit et quelques secondes s'écoulèrent. Il n'y avait rien à dire. Une question finit par lui échapper.

— Et Ali... ?

Emine eut du mal à répondre, surtout après avoir appris le retour de Christos.

— Nous sommes toujours sans nouvelles.

Ils découvrirent qu'ils étaient à nouveau voisins, séparés par un kilomètre à peine. À compter de ce jour, les deux familles se réunirent chaque semaine, dans une maison ou l'autre, autour d'un bon plat, *gemista* ou *dolma*, qui ne différaient que par le nom.

Au fil des ans, Hüseyin souscrit un prêt pour acquérir un restaurant, puis un second. Tous deux prospéraient, et ses économies se développaient.

Le moment venu, il n'eut aucun mal à localiser Aphroditi. Emine se souvenait que les parents de la jeune femme s'étaient installés dans le coin de Southgate, et il retrouva sa trace.

Pendant les premiers mois de son installation en Angleterre, Aphroditi s'était employée à reprendre des forces. Le climat frais lui avait permis de regagner un peu d'énergie, toutefois elle restait de constitution fragile. Elle passait toutes ses journées à la maison, à l'instar de sa mère, et elles essayaient de ne pas se marcher dessus. Elles sortaient rarement et c'était la femme de ménage qui s'occupait

des courses.

Même après la mort de la mère d'Aphroditi, à la fin des années soixante-dix, Savvas était resté à Chypre. Il n'avait jamais eu aussi peu de raisons de partir et son épouse ne lui manquait presque pas. Il restait optimiste, continuait à croire au potentiel de l'île. Il était parti de rien et était déterminé à recommencer. Il conservait des vestiges de son petit empire hôtelier à Famagouste : le Sunrise, la carcasse difforme du nouveau Paradise Beach et, bien sûr, le bâtiment racheté pour une bouchée de pain à son ancien rival.

Comme quarante mille autres personnes, il guettait la résurrection de sa ville, parfois appelée désormais « la belle au bois dormant de Chypre ». Il avait la certitude qu'un jour elle se réveillerait.

En attendant, il avait d'autres projets sur le feu. Les banques finiraient par suspendre leur politique généreuse de prêts, mais tant que ça continuerait il emprunterait de l'argent pour de nouvelles acquisitions. Savvas était le genre d'homme qui faisait travailler les banquiers.

Lors de l'une de ses rares visites au Royaume-Uni, il apprit à Aphroditi qu'il avait entrepris la construction d'un hôtel à Limassol. Celui-ci serait le joyau de la station balnéaire avec ses sept cents chambres. Elle sut aussitôt qu'elle ne le verrait jamais. Elle n'en avait aucune envie. Savvas le comprit à sa réaction. Il était évident qu'ils ne partageraient plus de vie commune. Leur divorce fut compliqué, cependant les avocats d'Aphroditi, Matthews et Tenby, parvinrent à négocier un accord la dégageant des dettes pharaoniques accumulées par Savvas.

Toutes ces années après, elle évoquait encore une de ces caryatides détruites, dont les fragments gisaient sur le sol de la salle de bal du Sunrise.

Un jour, Aphroditi reçut une lettre d'Emine. Elle y répondit poliment, l'invitant à venir prendre le thé. (« C'est devenu une vraie Anglaise ! » s'exclama la Turque en découvrant l'invitation.) La mère et le fils s'y rendraient ensemble, la semaine suivante.

Aphroditi ne leur ouvrit pas la porte elle-même. Une aide-soignante les introduisit dans le petit salon, où Aphroditi se trouvait seule, une canne appuyée contre son fauteuil. Elle ne se leva pas pour les accueillir, et Eminé remarqua aussitôt sa maigreur malade. Ses

cheveux, entièrement blancs, étaient si clairsemés qu'on apercevait son crâne au travers. Il y avait quatorze ans qu'Emine n'avait pas vu Aphroditi, et celle-ci avait vieilli de trente ans. Ce fut un véritable choc.

Emine observa le moindre détail de la maison que celle-ci avait héritée de sa mère. Elle était encore plus grande qu'elle ne se l'était imaginée, et très confortable, même si elle commençait à se défraîchir. Des tasses et soucoupes en porcelaine étaient posées à côté d'une théière sur une petite table en acajou brillante.

Emine comprit que leur hôtesse vivait seule mais ne posa aucune question. Cela lui semblait grossier. Aphroditi prit des nouvelles de la famille Özkan. Elle se rappelait très bien Hüseyin. Elle voulut savoir quand ils avaient quitté Chypre et où ils vivaient à présent. Eminé était-elle toujours en contact avec Savina Skouros du salon de coiffure ?

Les échanges se faisaient en anglais. Eminé adorait parler et ne lui épargna aucun détail. Elle se montra un peu plus hésitante au moment d'évoquer leur séjour au Sunrise.

— Nous nous y sommes installés avec Irini et Vasilis Georgiou, nos voisins. C'était une idée de leur fils.

Hüseyin, qui n'avait pas quitté Aphroditi des yeux, la vit pâlir. Il aurait donné n'importe quoi pour que sa mère se taise. Le directeur de la boîte de nuit était la dernière personne à laquelle il voulait penser. De surcroît, la mention du Sunrise risquait de bouleverser Aphroditi : cet hôtel était davantage que le symbole de ce qu'elle avait perdu.

Malgré elle, Aphroditi prononça son nom.

— Markos Georgiou.

— Il a malheureusement été tué, dit Eminé.

— Oui, Savvas en a été informé, rétorqua Aphroditi avec une certaine sécheresse.

Emine et Hüseyin notèrent le changement de ton, et il y eut un silence gêné.

— Il n'était pas celui qu'il prétendait être, poursuivit-elle.

Puis elle ajouta :

— J'ai été si bête.

Les mots, murmurés, étaient presque inaudibles. La mère et le fils échangèrent un regard discret, faisant mine de n'avoir rien entendu. Eminé prit une petite gorgée de son thé. Le lait gâchait tout, songea-t-

elle en reposant la tasse. Elle se tourna vers Hüseyin, le pressant en silence d'expliquer à leur hôtesse le motif de leur présence. Il se pencha vers elle et prit la parole pour la première fois.

— En réalité, nous sommes ici pour une raison très précise, Kyria Papacosta, débuta-t-il maladroitement. Pour vous remettre ceci.

Il tendit à Aphroditi un écrin en velours pourpre. Elle considéra Hüseyin, déconcertée, et ouvrit la boîte. Durant quelques instants, elle se contenta de fixer son contenu.

— Où l'avez-vous trouvé ? souffla-t-elle.

— Ce n'est pas l'original, malheureusement, expliqua Hüseyin. Nous avons été forcés de vendre le vôtre pour sortir de Famagouste.

Un silence tendu s'installa.

— Sans votre collier, nous ne serions pas ici aujourd'hui, reprit-il.

Depuis des années, Hüseyin économisait, mettant chaque mois de l'argent sur un compte séparé et enchaînant les heures supplémentaires à cet effet. Enfin, il remboursait la dette de leur liberté.

Aphroditi étudia l'expression sérieuse de son interlocuteur et comprit qu'il ne pouvait pas mesurer la portée de son geste. Il venait de dissiper ses derniers doutes et de lui prouver que Markos l'avait trahie jusqu'au bout. Elle ne toucha pas le collier.

— Je suis désolée mais je n'en veux pas, affirma-t-elle avec force avant de refermer le couvercle. Je n'en veux pas et je ne peux pas accepter un tel cadeau. Emine, je t'en prie, demande-lui de le reprendre.

Aphroditi déposa le collier sur la table devant eux.

— Je suis très touchée par ton geste, Hüseyin, simplement je ne veux aucun souvenir de cette époque. Il me rappellerait seulement les choses horribles qui se sont produites pendant cette période terrible. Tu dois le revendre et dépenser l'argent comme bon te semble.

— Enfin...

— Tu ne me dois rien.

Hüseyin récupéra l'écrin d'un geste gauche et le rangea dans sa poche. L'atmosphère s'était modifiée. Aphroditi s'était retranchée, Emine sentait combien celle-ci était troublée : malgré sa faiblesse physique, sa résolution était inébranlable. La Turquie imagina soudain un moyen d'alléger la tension.

— J'ai failli oublier ! Nous avons aussi des affaires qui vous

appartenaient.

Elle sortit de son sac à main le petit porte-monnaie brodé et la pochette en velours. Aphroditi les regarda sans marquer la moindre réaction. L'aide-soignante choisit ce moment pour venir leur proposer de refaire du thé.

— Non merci, répondit Aphroditi.

Hüseyin se leva. Le message était limpide : ils devaient prendre congé. Sa mère l'imita et déposa les deux petits objets sur le plateau. Aphroditi resta assise.

Alors qu'ils s'engageaient sur la route, Hüseyin songea qu'ils avaient abusé de l'hospitalité d'Aphroditi. Tous deux avaient été estomaqués par sa réaction quand il lui avait offert le collier gagné à la sueur de son front. Et les mots qu'elle avait chuchotés au sujet de Markos les hanteraient pendant plusieurs semaines.

Aphroditi éprouvait le besoin de rester seule et dit à son auxiliaire de partir plus tôt.

Elle se traîna jusqu'à la cuisine. Le plateau séchait sur l'égouttoir. Elle récupéra la petite pochette en velours, la retourna au-dessus de sa paume fripée et étudia la minuscule perle irrégulière pour la dernière fois. Puis elle ouvrit le robinet, la laissa rouler dans l'évier. La perle tourna quelques instants autour de la bonde avant de disparaître. En quelques secondes, elle fut loin de la maison de Southgate, parcourant plusieurs kilomètres dans le système d'évacuation souterraine et atterrissant à la station d'épuration. Elle poursuivit son voyage et, au terme d'un long périple, la minuscule perle regagna la mer.

Les nouvelles circulaient entre Chypre et Londres, malgré la distance. Après toutes ces années, Savina, la vieille amie d'Emine, lui écrivait toujours régulièrement. Elle la tenait entre autres informée des progrès de l'équipe de légistes qui se consacrait à l'identification des ossements retrouvés dans les fosses communes. Emine continuait à espérer découvrir ce qui était arrivé à Ali. Tout était préférable à l'incertitude.

Un jour, une coupure de presse tomba de l'enveloppe. L'article ne portait pas sur les disparus, mais sur l'essor et le déclin d'une chaîne d'hôtels. Dès qu'elle entama sa lecture, Emine se rendit compte que son propriétaire n'était autre que Savvas Papacosta. Une succession d'emprunts plus qu'ambitieux et un changement de contexte financier



l'avaient conduit à la faillite. Il fallut plusieurs minutes à Emine pour venir à bout de l'article – elle lisait rarement en grec désormais, et Savina lui écrivait d'ailleurs en anglais. Elle tourna la page du journal et tomba nez à nez avec une immense photo, prise le soir de l'inauguration du Sunrise. Savvas Papacosta et son épouse se tenaient devant une composition florale épelant le nom de l'hôtel.

Elle plaqua une main sur sa bouche. Revoir Aphrodit si belle et élégante était un vrai choc. La robe pailletée avait fait sensation, et Emine se souvenait, comme si c'était hier, du chignon qu'elle avait exécuté pour l'occasion. Elle poursuivit sa lecture à voix haute bien que discrète. Il y avait une légende sous l'image. Elle disait tout simplement : « Savvas Papacosta et son ancienne épouse, Aphrodit, morte l'an dernier. »

Emine resta un long moment à fixer les yeux noirs qui lui retournaient son regard.

Depuis son arrivée à Londres, les Georgiou s'étaient tenus informés des négociations et des impasses auxquelles elles aboutissaient, des changements subis par l'île, des requêtes permanentes, des deux côtés, pour retrouver des proches disparus, de la proclamation de la République turque de Chypre du Nord et enfin de l'ouverture de la frontière en 2003.

Ils savaient que les tentatives de compromis avaient échoué et que le sud avait connu un crash économique. Tous ces échecs et déceptions se logeaient dans leur esprit, pourtant l'espoir restait vivant.

En 2014, les discussions reprirent. Le Vendredi saint, une messe fut célébrée dans une église de l'ancienne cité fortifiée de Famagouste, et le vice-président des États-Unis vint en visite. Aucun homme politique américain de cette importance ne s'était rendu sur l'île en plus de cinquante ans.

À la surprise de tous ceux qui l'avaient connue à Chypre, Irini s'était faite à sa vie londonienne. Christos, son épouse anglaise et leur fille vivaient avec elle, tandis que Maria et Panikos s'étaient installés dans la rue d'à côté. Leurs propres enfants étaient mariés à présent.

La proximité de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants donnait à Irini une bonne raison de vivre. La plupart des jours elle continuait à mijoter un dîner pour eux tous, et sa seule concession à

l'âge était une sieste l'après-midi, ainsi qu'elle l'aurait fait par grande chaleur à Chypre.

Pendant ce temps-là, des barbelés, des grillages en plastique et des postes de contrôle continuaient à encercler Famagouste. Le vent balayait ses rues désertes, et l'air marin les ravageait lentement. Toute la ville se décomposait. Plusieurs fois par semaine, Irini continuait à se réveiller en se croyant là-bas.

Elle approchait du siècle de vie à présent. Ses rêves, de plus en plus saisissants, se mêlaient parfois à la réalité. D'autres choses s'étaient estompées avec l'âge : le marron foncé de ses yeux, la couleur de ses cheveux et sa force physique. Sa vue et son ouïe n'étaient plus ce qu'elles avaient été.

Un jour, elle découvrit une lumière brumeuse en soulevant les paupières. Ce pouvait être l'aube ou le crépuscule, elle ne parvenait pas à trancher, tant la lueur qui filtrait à travers les voilages était indistincte. Une silhouette nimbée d'ombres se tenait sur le pas de la chambre. Il devait s'agir de sa petite-fille, pourtant elle portait une robe démodée avec un tablier semé de roses, exactement comme Irini lorsqu'elle était enfant.

— Viens voir ! lui cria la silhouette. Viens voir !

La fillette disparut et Irini quitta son lit pour sortir dans le couloir. Elle fut attirée par une pièce à son extrémité, où vacillait une lumière bleutée.

Sur un écran de télévision, elle découvrit alors Famagouste, avec ses fenêtres cassées et ses tours de béton fissurées. Se soutenant au chambranle de la porte, elle riva ses yeux sur les images.

Cela ressemblait à une invasion militaire, sauf qu'il ne s'agissait pas de tanks mais de bulldozers. Des dizaines d'entre eux fondaient sur les postes de sécurité de Famagouste.

Après toutes ces années, le moment tant attendu était enfin arrivé. La reconstruction allait pouvoir commencer. La maison était plongée dans le silence et la fillette s'était envolée. Irini jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle remarqua alors qu'une foule s'assemblait dans son dos.

— Mon rêve ! murmura-t-elle alors que ses genoux se dérobaient sous elle. C'est mon rêve !

# Remerciements

---

Un immense merci aux personnes suivantes, pour m'avoir apporté perspicacité, inspiration, amour, amitié et hospitalité :

Efthymia Alphas  
Antonis Antoniou  
Michael Colocassides  
Theodoros Frangos  
Alexis Galanos  
Maria Hadjivasili  
Mary Hamson  
Ian Hislop  
William Hislop  
Costas Kleanthous  
Ylangos Kleopas  
Stavros Lambrakis  
David Miller  
Chrysta Ntziani  
Costas Papadopoulos  
Nicolas Papageorgiou  
Alexandros Papalambos  
Flora Rees  
Hüseyin Silman  
Vasso Sotiriou  
Thomas Vigiatzis  
Çiğdem Worthington

## LES ESCALES

**Jeffrey Archer**

*Seul l'avenir le dira  
Les Fautes de nos pères  
Des secrets bien gardés  
Juste retour des choses*

**M.J. Arlidge**

*Am stram gram*

**Jami Attenberg**

*La Famille Middlestein*

**Fatima Bhutto**

*Les Lunes de Mir Ali*

**Daria Bignardi**

*Accords parfaits*

**Jenna Blum**

*Les Chasseurs de tornades*

**Blanca Busquets**

*Un cœur en silence*

**Chris Carter**

*Le Prix de la peur*

**Justin Gakuto Go**

*Passent les heures*

**Lena Gorelik**

*Tolstoï, oncle Gricha et moi*

**Olga Grjasnowa**

*Le Russe aime les bouleaux*

**Titania Hardie**

*La Maison du vent*

**Cécile Harel**

*En attendant que les beaux jours reviennent*

**Casey Hill**

*Tabou*

**Victoria Hislop**

*L'Île des oubliés*

*Le Fil des souvenirs*

*Une dernière danse*

**Yves Hughes**

*Éclats de voix*

**Peter de Jonge**

*Meurtre sur l'Avenue B*

**Gregorio León**

*L'Ultime Secret de Frida K.*

**Amanda Lind**

*Le Testament de Francy*

**Owen Matthews**

*Moscou Babylone*

**Sarah McCoy**

*Un goût de cannelle et d'espoir*

**Colette McBeth**

*À la vie, à la mort*

**David Messenger**

*Article 122-1*

**Hans Meyer zu Düttingdorf**

*La Mélodie du passé*

**Hannah Michell**

*Dissidences*

**Derek B. Miller**

*Dans la peau de Sheldon Horowitz*

**Fernando Monacelli**

*Naufragés*

**Juan Jacinto Muñoz Rengel**

*Le Tueur hypocondriaque*

**Chibundu Onuzo**

*La Fille du roi araignée*

**Ismet Prcić**

*California Dream*

**Paola Predicatori**

*Mon hiver à Zéroland*

**Paolo Roversi**

*La Ville rouge*

**Eugen Ruge**

*Quand la lumière décline*

**Amy Sackville**

*Là est la danse*

**William Shaw**

*Du sang sur Abbey Road*

**Anna Shevchenko**

*L'Ultime Partie*

**Liad Shoham**

*Tel-Aviv Suspects*

*Terminus Tel-Aviv*

**Priscille Sibley**

*Poussières d'étoiles*

**Marina Stepnova**

*Les Femmes de Lazare*

**Karen Viggers**

*La Mémoire des embruns*

**A. J. Waines**

*Les Noyées de la Tamise*

Pour suivre l'actualité des Escales,  
retrouvez-nous sur [www.lesescales.fr](http://www.lesescales.fr) ou  
sur la page Facebook Éditions Les Escales.